



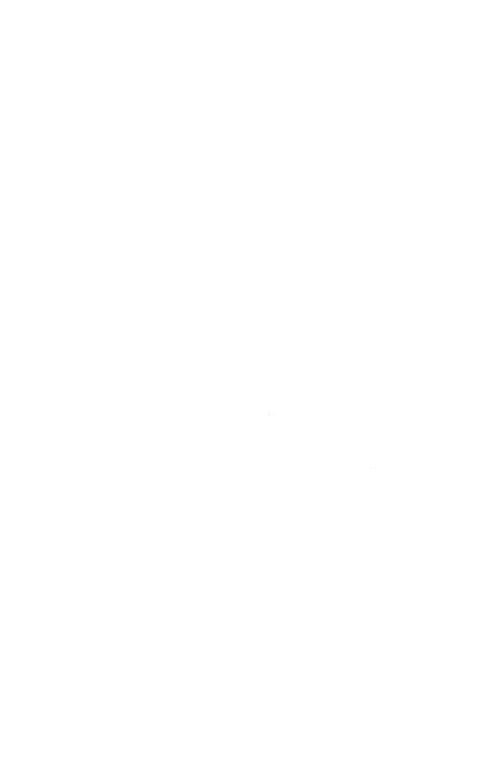
THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

COMPTE RENDU

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES

 3° SESSION. — BRUXELLES. — 1879



CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

AMÉRICANISTES

COMPTE RENDU

DE LA

TROISIÈME SESSION

BRUXELLES 1879

TOME PREMIER

BRUSSELS 1879

KRAUS REPRINT Nendeln/Liechtenstein 1968

Reprinted by permission of the INTERNATIONAL CONGRESS OF AMERICANISTS a Division of KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED Nendeln/Liechtenstein 1968

Printed in Germany Lessingdruckerei in Wiesbaden

WELLY GENIER LIBRARY

Par décision du Congrès international des Américanistes tenu à Luxembourg, en septembre 1877, la ville de Bruxelles a été désignée pour être le siège de la troisième session, du 23 au 26 septembre 1879.



La publication de ce compte rendu a subi de longs retards. Ils sont dus à un concours fâcheux de circonstances, indépendantes de la volonté des organisateurs du Congrès de Bruxelles. Pour ce motif, le secrétaire général, spécialement chargé de la publication, croit devoir en assumer toute la responsabilité. En ce faisant, il se permet de compter sur l'indulgence des souscripteurs, qui auront sous les yeux la preuve, tardive sans doute mais incontestable, des efforts faits pour rendre ces Mémoires dignes de l'œuvre américaniste, dignes aussi l'importance qu'à eue sa troisième session.

ANATOLE BAMPS.



COMITÉ D'ORGANISATION

HAUT PROTECTEUR:

Sa Majesté Léopold II, Roi des Belges.

PRÉSIDENT D'HONNEUR:

Son Altesse Royale Monseigneur le Comte de Flandre.

VICE-PRÉSIDENT D'HONNEUR:

M. Jules Anspach, bourgmestre de la ville de Bruxelles, membre de la Chambre des représentants.

VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR :

- S. Exc. M.le chevalier **de Britto**, baron **de Arinos**, Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Brésil, à Bruxelles.
- S. Exc. M. W^m Cassius Goodloe, Ministre résident des États-Unis d'Amérique, à Bruxelles.

PRÉSIDENT (1):

- M. A.-C.-A.-L. baron **Goethals**, lieutenant-général en retraite, aide-de-camp du Roi, ancien Ministre de la Guerre, rue Joseph II, 32, à Bruxelles.
- (1) M. B.-J. Renard, lieutenant-général en retraite, aide-de-camp du Roi, ministre de la Guerre, inspecteur général des gardes civiques du royaume, ancien président de l'œuvre du Congrès international d'hygiène, de sauvetage et d'économie sociale, à Bruxelles, président du Comité d'organisation, étant décédé le 3 juillet 1879, M. le lieutenant-général baron Goethals fut nommé en son remplacement le 13 du même mois.

VICE-PRÉSIDENTS :

MM. Hane-Steenhuyse, (Ch. d'), vice-président de la Société belge de géographie, ancien membre de la Chambre des représentants, ancien président du Congrès international de géographie d'Anvers, avenue d'Auderghem, 131, à Etterbeek.

Jolly (le baron F.), colonel d'état-major, commandant l'Ecole de Guerre, membre effectif de la Société belge de géographie, quai au Foin. I, à Bruxelles.

Liagre (J.-B.), lieutenant-général, commandant et directeur des études de l'Ecole militaire, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique, président de la Société belge de géographie, à l'Ecole militaire, à Ixelles.

Warlomont (le docteur E.-F.), vice-président de l'Académie royale de médecine, ancien secrétaire général du Congrès périodique international des sciences médicales, avenue de la Toison d'Or, 74, à Saint-Gilles.

TRÉSORIER:

M. Joseph Frère, directeur au ministère des Finances, rue de Milan, 4, à Ixelles.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL:

M. Anatole **Bamps**, docteur en droit, membre effectif de la Société belge de géographie, rue du Marteau, 31, à Bruxelles

SECRÉTAIRES-ADJOINTS:

MM. Jules de **Borchgrave**, docteur en droit et docteur en sciences politiques et administratives, rédacteur du *Journal de Bruxelles*, rue d'Idalie, 24, à Ixelles.

Gustave Lemaire, rédacteur de l'Etoile belge, ancien secrétaire du Congrés international d'hygiène, de sauvetage et d'économie sociale, rue des Comèdiens, 35a, à Bruxelles.

Emile **Lhoest**, avocatà la Courd'appel, rédacteur en chef de l'*Economie financière*, rédacteur à l'*Echo du Parle*ment, rue Berckmans, 92, à Saint-Gilles.

B.-C.-E. Renard, capitaine au corps d'état-major, professeur à l'Ecole de Guerre, membre effectif de la Société belge de géographie, au Ministère de la Guerre, à Bruxelles.

Emile Yseux, docteur en médecine et docteur en sciences naturelles, professeur à l'Université et à l'Ecole normale de Bruxelles, conseiller provincial du Brabant, ancien secrétaire du Congrès international d'hygiène, de sauvetage et d'économie sociale, rue de la Blanchisserie, 46, à Bruxelles.

MEMBRES DÉLÉGUÉS :

MM. Alvin (L.), conservateur en chef de la Bibliothèque royale, membre de la classe de beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, rue du Trône, 45, à Ixelles.

Bellefroid (le D^r L.), secrétaire général du ministère de l'Intérieur, membre titulaire et ancien vice-président de l'Académie royale de médecine, membre de la Commission centrale de statistique, rue Royale, 210a, à Saint-Josseten-Noode.

Caraman-Chimay (le prince Eugène de), membre de la Société scientifique de Bruxelles, rue du Parchemin, 10, à Bruxelles.

Dupont (E.), directeur du Musée royal d'histoire naturelle, membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, ancien secrétaire général du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Bruxelles, membre effectif de la Société belge de géographie, rue de Florence, 66, à Ixelles.

Gachard (L.-P.), archiviste général de l'Etat, membre de

la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, secrétaire de la Commission royale d'histoire, rue de la Paille, 14, à Bruxelles.

Gevaert (F.-A.). directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, membre de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, vice-président du Cercle artistique et littéraire, rue des Petits-Carmes, 26, à Bruxelles.

Le Roy (Alphonse), professeur à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, membre de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, membre de l'Institut canadien de Québec et de la Société des sciences de Venezuela, à Liège.

Vanden Peereboom (Alphonse), ministre d'État, ancien ministre de l'Intérieur, ancien membre de la Chambre des représentants, avenue de la Toison d'Or, 41, à Bruxelles.

Vervoort (D.), avocat, président du Cercle artistique et littéraire, ancien président de la Chambre des représentants, ancien président du Congrès international d'hygiène, de sauvetage et d'économie sociale, ancien vice-président du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Bruxelles, rue Saint-Pierre, 43, à Bruxelles.

Ville (Émile de), consul de Belgique à Quito, membre de la Société scientifique de Bruxelles et de l'Institut archéologique liègeois, rue Birmingham, 51, à Molenbeek-Saint-Jean.

Wauwermans (H.), lieutenant-colonel commandant du génie, président de la Société de géographie d'Anvers, membre de l'Académie d'archéologie de Belgique, rue du Mai, 19, à Anvers.

MEMBRES:

MM. Adan (E.), major d'état-major, commandant en second de l'École de guerre, directeur de l'Institut cartographique militaire et du Dépôt de la guerre, membre effectif de la Société belge de géographie, rue Wéry, 23, à Ixelles.

Allard (Alph.), directeur de la Monnaie de l'État. consul du Chili et de la Sublime-Porte Ottomane, place de la Monnaie, 2, à Bruxelles.

Alexandre (le d'), secrétaire de l'Institut archéologique liégeois, à Liége.

Arnould (G.), ingénieur principal au corps des mines, à Mons.

Balat (A.), architecte du Roi, membre de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, membre de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers, membre de la Commission royale des monuments et de la Commission directrice du Musée royal d'antiquités et d'armures, membre effectif de la Société belge de géographie, rue de Londres, 17, à Ixelles.

Bamps (J.-A.), procureur du roi, membre du conseil communal, président de l'Académie des beaux-arts et école industrielle, membre de la Commission provinciale de statistique, membre correspondant de la Commission royale des Monuments, membre honoraire du Comité archéologique du Brabant, à Hasselt.

Banning (E.), directeur au ministère des Affaires étrangères, rue du Président, 42, à Ixelles.

Benoît-Faber, ancien conseiller provincial, ancien président de la Chambre de commerce, membre de la Commission provinciale de statistique, à Namur.

Berardi, directeur de l'Indépendance belge, rue Fosséaux-Loups, à Bruxelles.

Berchem (F.), ingénieur principal au corps des Mines, membre de la Société archéologique de Namur, membre de la Commission provinciale de statistique, rue Neuve, 32, à Namur.

Béthune (Mgr le chanoine F.-A.-L.), camérier secret, vice-président de la Société royale de numismatique et de

la Société d'archéologie de Bruges, membre correspondant de la Commission royale des monuments, à Bruges.

Beyaert (H.). architecte, membre de la Commission royale des monuments, président de la Chambre syndicale des architectes, conseiller communal, rue du Trône, 18, à Bruxelles.

Boddaert (le d'R.), professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Gand, membre titulaire de l'Académie royale de médecine, rue Basse, 42, à Gand.

Boëns (le d^r H.), membre correspondant de l'Académie royale de médecine, à Charleroi.

Borchgrave (E. de), conseiller de la légation belge, membre de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, membre de la Société d'ethnographie de Paris, à Berlin.

Bormans (S.), docteur en philosophie et lettres, conservateur des archives de l'État, membre de la Commission royale d'histoire, de la Commission pour la publication des anciennes lois du pays et de la Commission provinciale de statistique, membre correspondant de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique et de la Commission royale des monuments, à Namur.

Briart (A.), ingénieur des mines, membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, à Chapelle lez-Herlaimont (Mariemont).

Briey (le comte L. de), membre de la Chambre des représentants, membre de la Société scientifique de Bruxelles, rue Joseph II, 23, à Bruxelles.

Burbure (le chevalier L.-P.-M. de), membre de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, membre correspondant de la Commission royale des monuments, à Anvers.

Cannart d'Hamale (F.-J.-P. de), sénateur, président de la Fédération des Sociétés d'horticulture, à Malines.

Carbonnelle (le R. P.), docteur en sciences physiques et

mathématiques, secrétaire de la Société scientifique de Bruxelles, rue des Ursulines, 21, à Bruxelles.

Casterman (A.), colonel du génie en retraite, directeur de la Banque de Belgique, conseiller de l'Académie d'archéologie, place Loix, 1, à Saint-Gilles.

Chalon (R.), membre de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, membre de la Commission directrice du Musée royal d'antiquités et d'armures, président de la Société royale de numismatique, vice-président de la Commission royale des monuments, membre de la Commission provinciale de statistique, membre effectif de la Société belge de géographie, rue du Trône, 113, à Ixelles.

Cornet (F.-L.), ingénieur des mines, membre correspondant de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, membre effectif de la Société belge de géographie, à Cuesmes (Jemmapes).

Couvreur (A.), membre de la Chambre des représentants, ancien secrétaire général du Congrès international d'hygiène, de sauvetage et d'économie sociale, rue des Deux-Eglises, 26, à Bruxelles.

Crépin (F.), directeur du Jardin botanique de l'État, membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, secrétaire général de la Société royale de botanique, membre effectif de la Société belge de géographie, rue de l'Esplanade, 8, à Ixelles.

Crocq (le d^r J.-J.), sénateur, membre titulaire de l'Académie royale de médecine, professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Bruxelles, président de la Société royale des sciences médicales et naturelles, rue Royale, 110, à Bruxelles.

Croy (le prince Juste de), membre de la Société scientifique de Bruxelles, rue de la Loi, 53, à Bruxelles.

Daury (l'abbé), professeur, membre de l'Académie d'archéologie de Belgique, à Dinant.

De Landsheere (G.), agent de change, consul de la Répu-

blique de l'Equateur, ancien membre du Conseil promincial du Brabant, rue du Marais, 64, à Bruxelles.

Delgeur (le d^r L.), vice-président de la Société de géographie d'Anvers, membre de l'Académie d'archéologie de Belgique, ancien président du Jury du Congrès international de géographie d'Anvers, Longue rue Neuve, 72, à Anvers.

Dewalque (G.), professeur à la Faculté des sciences de l'Université et à l'Ecole spéciale des mines de Liège, membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, à Liège.

Deynoodt (le R. P.), rue des Ursulines, 21, à Bruxelles.

Dognée (E.), avocat, conseiller de l'Académie d'archéologie de Belgique, à Liège.

Dulieu (J.), directeur des sciences et des lettres au ministère de l'Intérieur, rue de la Tulipe, 30, à Ixelles.

Du Fief (J.), professeur à l'Athènée royal de Bruxelles, secrétaire général de la Société belge de géographie, conseiller communal, rue Potagère, 171, à Saint-Josse-ten-Noode.

Dupont (H.), professeur à l'Athénée royal d'Arlon, secrétaire de la Société archéologique du Luxembourg, à Arlon.

Eloin (F.), ingénieur, membre de la Société archéologique de Namur, rue Stévin, 8, à Bruxelles.

Falcon (G.), consul général de la République Argentine, rue d'Argent, 30, à Bruxelles.

Fuérison (J.), professeur à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand et aux Ecoles du génie civil et des arts et manufactures, Coupure, 141, à Gand.

Gillis (F.), consul de la République Dominicaine, membre de la Société scientifique de Bruxelles, boulevard du Jardin Botanique, 43, à Bruxelles.

Génard (P.), archiviste de la ville d'Anvers, secrétaire général de la Société de géographie d'Anvers, membre correspondant de la Commission royale des monuments, ancien secrétaire général du Congrès international de géographie d'Anvers, rue Van Lerius, 37, à Anvers.

Gérard (E.), préfet des études de l'Athénée royal de Liège, membre effectif de la Société belge de géographie, à Liège.

Glymes et de Holleteke (comte L. de), procureur du roi, à Charleroi.

Grattan (E.-A.), vice-président de la Société de géographie d'Anvers, consul de S. M. Britannique, à Anvers.

Grandgaignage (E.), directeur de l'Institut supérieur de commerce, professeur à l'Athénée royal d'Anvers, membre effectif de la Société belge de géographie, à Anvers.

Hagemans (G.), membre de la Chambre des représentants, membre titulaire et ancien président de l'Académie d'archéologie de Belgique, ancien vice-président du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Bruxelles, rue de la Concorde, 35, à Ixelles.

Harlez (le chanoine C. de), docteur en droit, professeur de langues orientales à l'Université de Louvain, membre de la Société asiatique de France, de la Société orientale allemande, rue des Récollets, 25, à Louvain.

Haulleville (le baron P. de), directeur du *Journal de Bruxelles* et de la *Revue Générale*, rue de la Loi, 133, à Bruxelles.

Haus (J.-J.), professeur émérite de la Faculté de droit de l'Université de Gand, membre de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, rue Savaen, 36, à Gand.

Heuschling (X.), directeur honoraire au ministère de l'Intérieur, secrétaire honoraire de la Commission centrale de statistique, président de la Commission de statistique de Bruxelles, rue Ducale, 45, à Bruxelles.

Hymans (L.), homme de lettres, ancien membre de la Chambre des représentants, ancien rédacteur en chef de l'*Echo du Parlement*, rue du Tròne, 161, à Ixelles.

Juste (Th.), membre de la classe des lettres de l'Académie

royale de Belgique, conservateur du Musée royal d'antiquités et d'armures, professeur à l'Ecole de guerre, rue du Viaduc, 15, à Ixelles.

Kuhnen vander Stichel (L.-P.), consul de la Bolivie, rue des Palais, 54, à Schaerbeek.

Lallemand (A.), professeur à l'Athénée royal de Bruges, membre effectif de la Société belge de géographie, à Bruges.

Larondelle (le d' N.-J.), membre correspondant de l'Académie royale de médecine, à Verviers.

Lebrun (P.-F.), juge au tribunal de première instance séant à Neufchâteau.

Ledeganck (K.), docteur en médecine, secrétaire de la Société royale des sciences médicales et naturelles, ancien secrétaire du Congrès international d'hygiène, de sauvetage et d'économie sociale, rue des Longs-Chariots, 26, à Bruxelles.

Le Hardy de Beaulieu (A.), ingénieur, membre de la Chambre des représentants, président de la Société belge d'économie politique, membre effectif de la Société belge de géographie, rue d'Arlon, 93, à Bruxelles.

Limburg-Stirum de Thiennes (le comte Th. de), docteur en droit, membrede la Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances, membre de la Société d'émulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre, au château de Rumbeke, Flandre Occidentale, et rue Haut-Port, 56, à Gand.

Linden, botaniste et naturaliste, vice-président de la Fédération des Sociétés d'horticulture, consul général du Grand-Duché de Luxembourg, rue Wautier, 8, à Ixelles.

Malaise (C.). professeur à l'Institut agricole de l'Etat, membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, membre de la Commission provinciale de statistique, membre effectif de la Société belge de géographie, à Gembloux.

Matthieu (J.), banquier, consul général du Paraguay et consul du Portugal, rue Royale, 38, à Bruxelles.

Melsens (L.-F.-H.), membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, examinateur permanent à l'Ecole militaire, professeur à l'Ecole de médecine vétérinaire de l'Etat, rue de la Grosse-Tour, 29, à Ixelles.

Moreira (M.-A.), consul général du Brésil, rue d'Arlon, 99, à Bruxelles.

Muñoz (Manuel J.), consul général des Etats-Unis de Colombie, rue Marie-Thérèse, 41, à Bruxelles.

Orts (A.), avocat à la Cour de cassation, membre et ancien président de la Chambre des représentants, échevin de la ville de Bruxelles, professeur à la Faculté de droit de l'Université de cette ville, rue des Minimes, 40, à Bruxelles.

Peterken (E.), agent général de la République Argentine en Belgique et en Hollande, chaussée de Louvain, 97B, à Saint-Josse-ten-Noode.

Renard (A.), conservateur au Musée royal d'histoire naturelle, membre de la Société scientifique, à Bruxelles.

Reusens (le chanoine E.-H.-J.), docteur en théologie, professeur et bibliothécaire à l'Université de Louvain, membre titulaire de l'Académie d'archéologie de Belgique, membre de la Commission directrice du Musée royal d'antiquités et d'armures, membre de la Commission royale des monuments, rue de Bériot, 25, à Louvain.

Rivier (A.), professeur à la Faculté de droit de l'Université de Bruxelles, membre associé de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, membre correspondant de l'Académie de jurisprudence de Madrid et de l'Institut national genevois, membre effectif de la Société belge de géographie, avenue de la Toison d'Or, 63, à Bruxelles.

Robiano (le comte E. de), rue Bodenbroeck, 2. à Bruxelles.
Ronnberg (A.), directeur général de l'agriculture et de l'industrie au ministère de l'Intérieur, chaussée d'Ixelles, 125, à Bruxelles,

Rousseau (J.), directeur-inspecteur des beaux-arts au ministère de l'Intérieur, secrétaire-général de la Commission royale des monuments, rue Van Aa, 80, à Ixelles.

Ruelens (Ch.), conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale, officier de l'Instruction publique de France, membre effectif de la Société belge de géographie, rue de la Limite, 16, à Saint-Josse-ten-Noode.

Sanford (H.-S.), ancien Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire des Etats-Unis en Belgique, rue de la Concorde, 37, à Ixelles.

Scheler (A.), docteur en philosophie et lettres, bibliothécaire du Roi et du Comte de Flandre, membre associé de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, professeur à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles, conseiller aulique, officier de l'Instruction publique de France, rue Mercelis, 66, à Ixelles.

Schadde (J.), architecte, membre de la classe des beauxarts de l'Académie royale de Belgique, membre et professeur de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers, correspondant de la Commission royale des monuments, à Anvers.

Schoutheete de Tervarent (le chevalier A.-J.-M. de), président de l'Académie d'archéologie de Belgique et du Cercle archéologique du Pays de Waes, vice-président du Conseil provincial de la Flandre Orientale, conseiller communal, au château de Moeland, à Saint-Nicolas (Waes).

Sève (Ed.), consul général, chargé d'affaires de Belgique au Chili, membre de l'Académie des belles-lettres de Santiago, président des Commissions étrangères à l'Exposition universelle du Chili, à Valparaiso.

Stappaerts (F.), professeur d'archéologie à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, membre de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, rue Pascale, 12, à Bruxelles.

Sulzberger (Max.), homme de lettres, rédacteur de l'*Etoile belge*, rue de la Commune, 64, à Saint-Josse-ten-Noode.

Thiernesse (T.-A.), directeur de l'Ecole de médecine vétérinaire de l'État, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine, boulevard d'Anderlecht, 70, à Cureghem, lez-Bruxelles.

Thomas (P.), docteur en philosophie et lettres, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, professeur à la Façulté de philosophie et lettres de l'Université de la même ville, rue de l'Arbre-Bénit, 18, à Ixelles.

Ursel (le comte Ch. d'), secrétaire de légation de 1^{ro} classe de S. M. le Roi des Belges, rue de Luxembourg, 22, à Bruxelles.

Van Bastelaer (D.-A.), pharmacien, membre correspondant de l'Académie royale de méde ine et de la Commission royale des monuments, président de la Société paléontologique et archéologique de Charleroi, à Charleroi.

Van Bemmel (E.), professeur à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université et à l'Ecole normale de Bruxelles, membre correspondant de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique et de la Commission royale des monuments, membre effectif de la Société belge de géographie, ancien président du Congrès littéraire d'Anvers, rue Saint-Lazare, 25, à Saint-Josse-ten-Noode.

Vanden Bussche (E.), archiviste de l'État pour la Flandre Occidentale, membre de la Commission provinciale de statistique, directeur de la Revue la Flandre, membre fondateur de la Société d'archéologie de Bruges, place Sainte-Anne, 16, à Bruges.

Vanden Corput (E.), docteur en médecine et docteur en sciences naturelles, professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Bruxelles, membre correspondant de l'Académie royale de médecine, vice-président de la Société royale des sciences médicales et naturelles, secrétaire de la Commission médicale du Brabant, rue de la Loi, 24, à Bruxelles.

Van der Elst (P.-C.), membre de la Société paléontolo-2 * gique et archéologique de Charleroi, à Ravensburg, Roux (Charleroi).

Van der Haeghen (F.), bibliothécaire de l'Université de Gand, rue de Courtrai, 8, à Gand.

Van der Kindere (L.), docteur en droit, docteur en philosophie et lettres, professeur à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles, membre effectif de la Société belge de géographie, membre du Conseil provincial du Brabant, à Uccle.

Van Wambeke (Ch.), agent de change, consul des Etats-Unis de Venezuela, boulevard Central, 105, à Bruxelles.

Verdin (L.), avocat, échevin de la ville de Liège, à Liège. Vergnies (A. de), directeur des Finances de la Ville de Bruxelles, rue Vander Kindere, à Uccle.

Vincent (C.), architecte provincial, professeur d'archéologie à l'Ecole provinciale d'industrie et des mines du Hainaut, membre correspondant de la Commission royale des monuments, à Mons,

Vivero (Herman de), consul général de la République du Pérou, rue Royale, 25, à Bruxelles.

Wagener (A.), professeur à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand, membre de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, membre correspondant de la Commission royale des monuments, membre effectif de la Société belge de géographie, rue Traversière, 25, à Gand.

Wauters (A.), archiviste de la ville de Bruxelles, membre de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique et de la Commission royale d'histoire, membre correspondant de la Commission royale des monuments, membre effectif de la Société belge de géographie, avenue de Cortenberg, 421, à Bruxelles.

 Wavrin (le marquis H. de), membre de la Société scientifique de Bruxelles, boulevard du Régent, 49, à Bruxelles,
 Wellens (F.), inspecteur général du corps des Ponts et chaussées, président de la Commission royale des monuments, rue du Viaduc, 129, à Ixelles.

Witte (le baron J. de), membre de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, membre de l'Institut de France, membre titulaire et ancien président de l'Académie d'archéologie de Belgique, à Wommelghem, lez-Anvers, et rue Fortin, 51, faubourg Saint-Honoré, à Paris.



Dès le commencement du mois de septembre 1879, Sa Majesté Léopold II, roi des Belges, haut protecteur du Congrès, daigna faire savoir au Comité d'organisation qu'il assisterait à la séance solennelle d'ouverture.

Quelques jours plus tard, Son Excellence le général Don Antonio Guzman Blanco, président des États-Unis de Venezuela, voulut bien prévenir de sa présence au Congrès.

Le 14 septembre, le *Moniteur Belge* annonçait, en tête de sa partie officielle, parmi les solennités du XLIX^e anniversaire de l'indépendance belge, l'ouverture du Congrès pour le mardi 23 septembre.

Le programme des fêtes et cérémonies, arrêté par l'administration de la ville de Bruxelles à l'occasion du même anniversaire, comprenait également l'ouverture du Congrès international des Américanistes et une réception des membres de ce Congrès, par les autorités communales, à l'Hôtel de Ville. Ce programme était répandu, sous forme de grandes affiches, dans toutes les villes du pays.

Des affiches spéciales, apposées par les soins du Comité d'organisation, sur les murs de la ville de Bruxelles, faisaient en outre connaître les lieux et les heures des réunions du Congrès.

Le lundi 22 septembre, veille de l'ouverture de la session, le Palais des Académies royales, où devaient se tenir les séances, fut pavoisé aux couleurs nationales.

Le même jour, à quatre heures après-midi, Son Excellence le général Guzman Blanco arrivait à la gare du Midi, accompagné d'une suite nombreuse. On y remarquait M. José Maria de Rojas, ministre plénipotentiaire des États-Unis de Venezuela, à Paris; M. le Dr Eduardo Calcaño, secrétaire général du Président; MM. les généraux Benito Figueredo et Vicente Ybarra, ses aides-de-camp; MM. Sebastiano Viale Rigo et le général Isidro Espinosa, respectivement consuls du Venezuela à Hambourg et à Bordeaux. Tous étaient en costume officiel.

Un piquet de troupes en grande tenue, fourni par le régiment d'élite des grenadiers, avec la musique des guides, attendaient à la gare pour rendre les honneurs au Chef d'État étranger. A sa descente du train, il fut reçu et complimenté par les représentants des autorités civiles et militaires: MM. Dubois-Thorn, gouverneur du Brabant, le général du Pré, commandant militaire de la province, le lieutenant-colonel baron d'Anethan, officier d'ordonnance du Roi, commandant la place de Bruxelles, et d'autres hauts fonctionnaires, tous en grand uniforme. M. Stelling, consul de Belgique à Caracas, et le secrétaire général du Comité d'organisation du Congrès, se trouvaient également à la gare pour assister à la réception de Son Excellence le général Guzman Blanco.

PREMIÈRE SÉANCE

MARDI 23 SEPTEMBRE 1879, A 9 HEURES DU MATIN.

CONSTITUTION DU BUREAU ET DU CONSEIL CENTRAL.—MESURES D'ORDRE. — COMMUNICATIONS.

La séance est ouverte dans la salle de marbre du Palais des Académies. Au bureau prennent place: M. le lieutenant-général baron Goethals, président du Comité d'organisation; MM. le lieutenant-général Liagre et le docteur Warlomont, vice-présidents; M. Anatole Bamps, secrétaire général du Comité.

Conformément à l'article 6 des statuts définitifs, M. le baron Goethals invite M. Lucien Adam, l'un des vice-présidents de la session de Luxembourg, à occuper le fauteuil de la présidence.

M. Lucien Adam prononce l'allocution suivante:

Messieurs,

Je suis chargé par mes collègues du Bureau de la session de Luxembourg, MM. Schmit, Reuter et Schætter, de vous exprimer tous les regrets qu'ils éprouvent de ne pouvoir assister à cette réunion.

M. le docteur Schmit est atteint d'une maladie qui ne lui permet pas de voyager; M. le professeur Reuter est retenu par un deuil de famille et par ses devoirs professionnels; M. le docteur Schætter ayant de grandes inquiétudes au sujet de la santé de sa fille, n'a pu se décider à la quitter.

Aux termes des articles 6 et 7 des statuts, nous avons à procéder à la nomination du Bureau définitif et à l'élection des membres du Conseil.

Le président du Comité d'organisation est, de droit, président du Bureau. Le trésorier continue également à remplir ses fonctions. Vous aurez donc, Messieurs, à nommer quatre vice-présidents et un secrétaire général, à moins que M. Bamps, le secrétaire général du Comité d'organisation, ne consente à remplir pour le Congrès les fonctions laborieuses dont il s'est chargé avec tant de succès depuis dixhuit mois.

Le Comité d'organisation compte quatre vice-présidents; je propose au Congrès de les élire par acclamation viceprésidents pour la session qui va s'ouvrir.

- M. Anatole Bamps. M. d'Hane-Steenhuyse, l'un des quatre vice-présidents du Comité étant très préoccupé de la maladie d'un membre de sa famille, m'a chargé d'annoncer au Congrès qu'il ne pourra pas assister aux séances et il vous prie, Messieurs, de l'excuser.
- M. Lucien Adam. L'assemblée est-elle d'avis de réélire les trois vice-présidents du comité d'organisation?

(Adhésion.)

- M. Lucien Adam. Il nous reste donc à procéder à la nomination d'un quatrième vice-président.
- M. Anatole Bamps. Je crois que nous ne pourrions mieux choisir qu'en portant nos suffrages sur l'honorable président de cette séance. M. Lucien Adam figure au nombre des fondateurs du Congrès: il en a été la cheville ouvrière, est l'un des vice-présidents des deux premières sessions, et il me semble tout naturel de lui continuer un mandat qu'il a si brillamment rempli.
 - M. Lucien Adam. Je suis désolé d'avoir provoqué cette

offre gracieuse. Veuillez croire, Messieurs, que l'honorable secrétaire général et moi, nous ne nous étions point entendus ensemble et qu'il n'y a eu de ma part aucune préméditation. Je suis trop sensible aux bonnes paroles que vient d'exprimer M. Bamps, bien qu'il exagère mon mérite et qu'il diminue singulièrement le sien, pour ne pas accepter avec reconnaissance de partager avec lui le fardeau et l'honneur de faire partie du Bureau du Congrès.

(Acclamation.)

Il nous reste encore, Messieurs, à nommer les membres du Conseil. Celui-ci doit se composer, suivant les proportions fixées par les statuts, d'un membre par vingt souscripteurs pour la nationalité belge.

Pour les autres nationalités, quand une nation est représentée par moins de cinq personnes, elle nomme un délégué; quand elle est représentée par plus de cinq personnes, elle en nomme deux, soit un délégué par cinq souscripteurs ou fraction de cinq souscripteurs. Lorsqu'un pays n'est représenté que par une seule personne, celle-ci est naturellement membre du Conseil.

Au Congrès de Luxembourg, on a nommé membre du Conseil les membres du Comité d'organisation. La commission exécutive du Comité qui a organisé la session de Bruxelles est composée de dix-huit personnes, on pourrait les nommer membres du Conseil.

Je suspendrai la séance pour quelques instants, afin que les membres belges et étrangers puissent s'entendre au sujet de ces nominations.

M. le d^r Warlomont. Messieurs, on m'a chargé d'organiser le banquet qui aura lieu vendredi à 6 heures, dans la salle gothique de l'Hôtel-de-Ville. Comme il importe que nous connaissions aujourd'hui même le nombre exact des souscripteurs, je vous prie de bien vouloir profiter de la suspension de la séance pour vous faire inscrire.

M. Lucien Adam. — Voici le résultat des élections qui viennent d'avoir lieu :

Président :

M. le lieutenant-général baron Goethals;

Vice-présidents :

MM. le conseiller Lucien Adam; le général-major baron F. Jolly; le lieutenant-général Liagre; le docteur Warlomont;

Trésorier:

M. Joseph Frère;

Secrétaire général :

M. Anatole Bamps;

Secrétaires-adjoints:

MM. Jules de Borchgrave; Gustave Lemaire; Emile Lhoest; le docteur Émile Yseux.

Conseil central:

Allemagne: M. le professeur Dr Virchow;

Alsage-Lorraine: M. Burtin;

Angleterre: M. le docteur John S. Phené:

Autriche-Hongrie : M. le baron Frédérie de Hellwald :

Bolivie: M. Kuhnen van der Stichel;

Brésil : M. le docteur Abilio-Cesar Borges;

Canada ; M. Fabbé Schmitz; Chili ; M. Diego Barros Arana; COLOMBIE: M. Manuel J. Muñoz;

Costa-Rica: M. Manuel M. de Peralta;

Danemark: M. le professeur Dr Valdemar Schmit;

Espagne: M. Marcos Jimenez de la Espada;

ETATS-UNIS: M. James Birney; France: MM. Eugène Beauvois,

Madier de Montjau,

de Mofras,

le comte de Montblanc,

Léon de Rosny;

Grand-Duché de Luxembourg: M. le professeur Blaise;

Hollande: M. Van den Bergh; Italie: M. le docteur Pagliani; Mexique: M. Nuñez Ortega;

NICARAGUA: M. le général Fernando Guzman;

Pérou : M. Herman de Vivero;

Portugal: M. Rodrigo Affonso Pequito;

RÉPUBLIQUE ARGENTINE : M. Ernesto Quesada;

RÉPUBLIQUE DOMINICAINE: M. F. Gillis; ROUMANIE: M. Emmanuel Cretzulesco; RUSSIE: M. Nicolas de Stojanowsky; SAN-SALVADOR: M. Torres Caïcedo; SUÈDE et NORWÉGE: M. Ingvald Undset;

Suisse: M. Mulhaupt de Steiger; Venezuela: M. le docteur Antich;

Belgique : MM, les membres de la commission exécutive du Comité d'organisation.

Le Bureau et le Conseil étant ainsi constitués, je remets la présidence à M. le Président de la session de Bruxelles.

M. le baron **Goethals.** Messieurs, je tiens d'abord à vous remercier de l'honneur que vous voulez bien me faire et de la preuve de confiance que vous me donnez en ratifiant la présidence que le Comité d'organisation m'avait conférée. Je remercie aussi tout particulièrement M. Lucien Adam pour son excellent concours. Cette séance n'est qu'une

séance préparatoire. La séance d'ouverture du Congrès aura lieu cette après-midi à 3 heures, dans la grande salle de ce palais. Le Roi nous fera l'honneur d'y assister, mais il désire que la séance ait lieu comme s'il n'y était pas. Sa Majesté restera jusqu'au moment où elle devra nous quitter pour se rendre à une autre cérémonie.

Je crois donc qu'il conviendrait de n'entamer l'examen des questions portées à l'ordre du jour que dans la séance de cet après-midi.

M. Bamps. J'ai l'honneur, Messieurs, de faire connaître au Congrès les gouvernements et les sociétés scientifiques qui ont bien voulu se faire officiellement représenter à cette session. Ce sont:

Le Gouvernement espagnol, par M. Marcos Jimenez de la Espada;

LES ÉTATS-UNIS DE COLOMBIE, par M. J. Manuel Muñoz, consul général;

LES ÉTATS-UNIS DE VENEZUELA, par M. Hugo Sassen, consul;

La République du Chili, par M. Diego Barros Arana, ancien envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Chili au Brésil et dans la République Argentine;

La République Dominicaine, par M. le docteur Ramon E. Bétancès, ministre plénipotentiaire, à Paris;

La République de Nicaragua, par M. le général Fernando Guzman, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de cette République en Angleterre, en Autriche et en France;

Le Gouvernement norwégien, par M. Ingvald Undset, conservateur au Musée archéologique de Christiania;

L'Académie royale d'histoire de Madrid, par M. Fernando Corradi y Gomez, ancien ministre plénipotentiaire et sénateur;

La société de géographie d'Italie, par M. le docteur Janssens;

La société de géographie de Marseille, par son président M. Rabaud et par M. Georges Révoil, explorateur;

Et la PIONEER SOCIETY OF WAYNE COUNTY, par M. James Birney, ministre résident des Etats-Unis d'Amérique, à La Haye.

Le Congrès sera reconnaissant à ces gouvernements et à ces corps savants d'un tel témoignage de sympathie.

(Applaudissements.)

Je prierai les membres qui auraient l'intention de faire des communications à l'une des trois journées qui suivront celle-ci, de bien vouloir se faire inscrire, et de remettre au Burean le titre des sujets qu'ils comptent traiter.

Au nombre des communications annoncées pour la première journée, consacrée à l'histoire, et dont la liste est à la disposition des membres, figure un mémoire de M. le lieutenant-colonel Adan, directeur de l'Institut cartographique militaire. Ce mémoire a pour objet l'étude des progrès de la cartographie américaine pendant le XVI^e siècle, et son auteur désire le communiquer personnellement au Congrès. Mais comme il se trouve en ce moment au Congrès géodésique de Genève, où il représente le gouvernement belge, il m'a chargé, par lettre, de demander la remise de sa communication à un autre jour de la session, auquel il espère être de retour.

(Adhésion.)

M. André de Bellecombe. Je remarque que mon nom ne figure pas parmi ceux des orateurs inscrits sur la liste que je viens de consulter. J'avais cependant écrit à M. Frère, le trésorier de la session de Bruxelles, pour le prévenir que je présenterais un mémoire relatif aux documents précolombiens qui existent dans les anciens ouvrages espagnols, et que je répondrais aux trois questions posées au Congrès de Luxembourg: documents précolombiens; part prise par les Indiens ou indigènes à ces documents, part prise par les Européens.

Je vous prierai de bien vouloir m'inscrire.

- M. Bamps. C'est un simple oubli, que je vous prie d'excuser. Votre communication trouvera sa place à l'ordre du jour de la première journée.
- · M. le baron Frédéric de Hellwald. Qu'il me soit permis de présenter une observation au sujet de la nombreuse liste des travaux envoyés ou annoncés au Congrès et que M. le secrétaire général vient de me montrer. Je pense que, si nous n'y prenons garde, les séances seront fort longues; qu'en outre il restera très peu de temps pour les discussions, qu'il serait cependant désirable de voir s'engager au sujet des communications qui nous seront faites.
- M. Lucien Adam. Il a toujours été entendu et il reste établi que les communications orales auront le pas sur les communications écrites, surtout sur celles qui ont été envoyées au Secrétariat. De plus, les membres qui ont à présenter des travaux d'une certaine étendue sont priés de les résumer, et, dans tous les cas, ils sont invités à substituer un exposé oral à la lecture. Je pense que si ces recommandations sont observées, nous parviendrons à épuiser la longue et remarquable liste de mémoires à laquelle l'honorable préopinant vient de faire allusion.

Après un échange d'autres observations sur le même sujet entre MM. Fréderic de Hellwald, Lucien Adam, le baron Goethals, Madier de Montjau, le D^r Warlomont, de Bellecombe et Anatole Bamps, il est résolu:

- 1. que les communications faites en réponse aux questions posées par le Bureau de la seconde session auront la priorité sur toutes autres :
- 2. que les communications présentées par des membres présents au Congrès auront le pas sur les communications manuscrites qui ont été adressées au Secrétariat:
- 3. que les membres présents sont invités à résumer oralement leurs mémoires;
- 4. qu'aucune communication, soit orale, soit écrite, ne pourra se prolonger au-delà de vingt minutes;

- 5. que les membres présents devront faire connaître d'avance le sujet et le titre des communcations qu'ils se proposent de faire;
- 6. que le Bureau fixera l'ordre du jour de chacune des séances, en conformité des résolutions nos 1 et 2.
- M. Madier de Montjau. J'ai le regret de faire connaître qu'un homme qui porte un nom illustre dans la science, M. de Quatrefages, est empêché d'assister à nos réunions. Il me l'a annoncé dans une lettre extrêmement flatteuse pour le Congrès. Dans cette lettre, l'honorable M. de Quatrefages me donne la substance d'une communication qu'il se proposait de faire sur l'anthropologie américaine. Le Congrès est donc saisi maintenant de cette lettre, et je tiens à ajouter que M. de Quatrefages fait espèrer qu'il rédigera sa communication sous forme de mémoire. Dans ces conditions, Messieurs, et eu égard à la célèbrité du nom du signataire, je me demande s'il ne conviendrait pas que le Congrès prit acte de la lettre dont je viens de parler et dont il a le droit d'être fier.
- M. Vervoort. J'exprime le vœu que la lettre de M. de Quatrefages soit communiquée au Congrès et qu'elle prenne place parmi les autres documents. J'ai eu l'honneur de voir ce savant éminent à quelques-uns de nos Congrès, et le souvenir des ses travaux et des discours qu'il y a prononcès n'est point perdu en Belgique. Je désire donc vivement que la lettre adressée à M. Madier de Montjau devienne la propriété du Congrès des Américanistes.

(Adhésion unanime.)

- M. le Président. Cette proposition étant appuyée, je demanderai à M. Madier de Montjau s'il consent à nous remettre cette lettre.
- M. Madier de Montjau. Du moment que j'en aurai donné lecture au Congrès, je considérerai comme un devoir de la déposer sur le bureau; mais je ne l'ai pas ici. Bien qu'elle m'ait été adressée personnellement, en réalité elle appartient au Congrès: je ne suis que l'intermédiaire.

M. le comte de Marsy. Je demande que le Bureau veuille bien, si c'est possible, faire afficher et publier les ordres du jour au moins la veille de chaque séance. Cette, mesure aurait pour résultat utile de prévenir les membres des sujets qui seront traités, et de leur permettre de se préparer aux discusions.

Je prie également le Bureau de vouloir faire imprimer et distribuer la liste des membres présents au Congrès; cette liste devrait contenir l'adresse de chacun de nous à Bruxelles: dans une grande ville comme celle-ci, où nous sommes dispersés, cela me parait indispensable.

(Assentiment.)

M. Alvin. Messieurs, j'ai l'honneur de déposer sur le bureau la liste des principaux ouvrages traitant des matières dont s'occupe le Congrès et appartenant à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Dans le nombre, il en est de rares et précieux. La Bibliothèque est fermée durant nos fêtes nationales; cependant si le Congrès exprimait le désir d'y être reçu un jour déterminé, je ferais prendre toutes les dispositions nécessaires.

(Applaudissements.)

M. le d^r Warlomont. Messieurs, quelques membres viennent de nous faire observer qu'ils désirent partir vendredi soir à l'issue de la séance de clôture, et que, par suite, ils ne pourraient assister au banquet, fixé à 6 heures. En conséquence, le Bureau a l'honneur de vous proposer de fixer le banquet à jeudi. Je pense que ce changement aux traditions ne rencontrera aucune opposition.

(Signes d'adhésion.)

M. Bamps. Un de nos collègues, M. Emile de Ville, qui a séjourné pendant près de dix ans à Quito, en qualité de consul de Belgique, y a réuni une importante collection archéologique et ethnographique, dont il a fait don à l'Etat; elle se trouve exposée au Musée royal d'antiquités. M. de Ville désire faire visiter cette collection par le Congrès, et

comme je me suis occupé, conjointement avec lui, de la rédaction du catalogue descriptif et raisonné des objets qui la composent, j'ai l'honneur de proposer aux membres que la chose intéresse de faire cette visite de commun accord, en choisissant l'intervalle des séances. Le jour qui conviendrait le mieux à cet effet, serait jeudi prochain, de 11 heures à 3 heures, parce que durant cet intervalle nous ne pourrons avoir commodément l'usage de cette salle.

- M. Alvin. On pourrait fixer aux mêmes jour et heures la visite de la Bibliothèque, à condition de commencer par celle-ci.
- M. le Président. S'il n'y a pas d'opposition, nous visiterons la Bibliothèque royale jeudi, à 11 heures, et ensuite le Musée royal d'antiquités. Ces deux visites seront portées à l'ordre du jour.

(Approbation.)

Personne ne demandant la parole, la séance est levée à 11 heures.

DEUXIÈME SÉANCE

MARDI 23 SEPTEMBRE, A 3 HEURES APRÈS-MIDI.

OUVERTURE SOLENNELLE. - HISTOIRE.

Pour la séance d'inauguration, le Congrès se réunit dans la grande salle du Palais des Académies. Cette belle salle, dont les murs sont couverts de peintures rappelant les gloires de l'histoire du pays, est réservée aux assemblées solemelles des Académies royales de Belgique; elle avait reçu pour la circonstance une décoration spéciale. Au fond, se détachant sur un massif de fleurs et de verdure, on voyait le buste du Roi, étoffé par les plis du drapeau national, autour duquel avaient été groupés en trophées les drapeaux de toutes les nationalités américaines.

M. le lieutenant-général baron Goethals, aide-de-camp du Roi, président du Congrès, prit place au bureau. Il avait à sa droite : M. Rolin-Jaequemyns, ministre de l'intérieur. M. le chevalier de Britto, baron de Arinos, ministre plénipotentiaire du Brésil, vice-président d'honneur du Comité d'organisation, M. le lieutenant-général Liagre, ministre de la guerre, vice-président, M. le général-major baron Jolly, vice-président, et M. Joseph Frère, trésorier du Congrès : il avait à sa gauche : M. Charles Graux, ministre des finances, M. Merry del Val, ministre plénipotentiaire d'Espagne, M. le conseiller Lucien Adam, vice-président, M. le

docteur Warlomont, vice-président, et M. Anatole Bamps, secrétaire général du Congrès. MM. les Ministres étaient en costume officiel. Les membres du Corps diplomatique occupaient la grande loge à droite de la loge royale. Sur l'estrade, dèrrière le burean, des sièges étaient réservés pour les délégués officiels des gouvernements étrangers et des sociétés savantes étrangères, pour les membres du Conseil central du Congrès et pour les représentants des associations scientifiques belges. Les membres du Congrès se trouvaient placés aux côtés de l'estrade et aux premiers bancs de la salle. Les invités remplissaient toutes les autres places. La vaste enceinte était comblé. Dans l'immense auditoire composé de l'élite du monde des sciences, des lettres et des arts, on remarquait un très grand nombre de dames en élégante toilette.

Sur l'invitation du Président, le Bureau désigna deux députations chargées d'aller recevoir, l'une. Sa Majesté le Roi, l'autre, Son Excellence le général Don Antonio Guzman Blanco, président des États-Unis de Venezuela. La première fut composée de MM, le lieutenant-général baron Goethals, le conseiller Adam, le général-major baron Jolly et Anatole Bamps; la seconde, de MM, le lieutenant-général Liagre, le docteur Warlomont, Joseph Frère et Jules de Borchgrave, secrétaire-adjoint du Congrès.

Quelques minutes avant 3 heures, Son Excellence le Président des États-Unis de Venezuela, en grand uniforme de général en chef des armées vénézueliennes, accompagné d'un brillant état-major, est entré dans la grande loge faisant face à la loge royale. Sa présence a été saluée par les témoignages de respect et de sympathie du public qui bondait la spacieuse enceinte.

A 3 heures, Sa Majesté le Roi, suivi de M. le lieutenantgénéral baron Prisse, commandant du Palais, et de trois officiers d'ordonnance, est entré dans la loge royale. Toute l'assemblée s'est levée et a fait entendre ses applaudissements. Sa Majesté s'étant assise et le secrétaire général ayant présenté au Roi et à Son Excellence le Président l'ordre du jour de la séance, M. le lieutenant-général baron Goethals. prit la parole en ces termes :

« Messieurs,

- ◆ Quelque flatté que je puisse être de présider cette réunion d'hommes éminents de tous les pays, ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de légitime défiance que j'ai accepté cette noble mission.
- « Je ne me fais aucune illusion, et je sais combien je suis loin de possèder cet ensemble de savoir, de connaissances, qui devrait justifier le choix que le comité belge a bien voulu faire de moi.
- « Les hommes de talent et d'esprit sont indulgents ; c'est cette conviction qui m'a fait envisager sans trop de crainte la tâche que j'ai osé entreprendre.
- « Avant tout, que Messieurs les membres étrangers me permettent de les remercier de l'honneur qu'ils font à la Belgique en la choisissant comme le siège du troisième Congrès international des Américanistes et en voulant bien accepter notre hospitalité. Lorsque vous quittez votre patrie et ne reculez pas, pour vous réunir, devant les fatigues d'un long voyage, vous ne pouvez douter. Messieurs, de la faveur que vous conférez à la cité choisie par vous, afin d'y mettre en commun les trésors de science que vos travaux ont accumulés.
- « Vous trouverez parmi nous beaucoup d'intelligences capables de vous comprendre et partout des mains heureuses et fières de pouvoir serrer les vôtres.
- « Reconnus depuis cinquante ans à peine comme nation indépendante, libres enfin, après de longs siècles, de n'obéir qu'à leurs propres inspirations, les Belges ont tenu à honneur

de justifier la place qu'on leur a accordée parmi les nations; nous rappelant les hommes qui, dans le passé, ont su illustrer notre nom et empêcher qu'il ne tombàt dans l'oubli, nous avons cherché à marcher sur leur trace. Avons-nous réussi? Je n'oserais le dire. Mais je puis affirmer que, dans toutes les branches des sciences, des lettres, des arts, nos efforts ont été incessants et qu'ils ont trouvé chez tous de l'appui et de l'encouragement.

- « D'ailleurs l'exemple, l'impulsion donnés par notre Souverain auraient plus que toute autre cause suffi à nous pousser et à nous maintenir dans la voie des progrès intellectuels.
- « Suivant en ceci, comme en toute chose, d'illustres traditions, Léopold II s'attache à encourager les fortes études.
- « Sa féconde énergie et sa haute influence se font sentir partout où surgit une grande idée. Plus que personne, j'ai pu admirer sa persévérence, alors qu'il poursuivait la réalisation d'une pensée belle et généreuse.
- « Cette action, cette influence bienfaisantes, vous les avez reconnues, Messieurs, et vous avez prouvé que vous les appréciez, en désignant Bruxelles comme lieu de réunion de votre troisième congrès.
- « Nous vous en remercions et nous sommes fiers de cet hommage rendu à notre Roi, hommage auquel s'associe la nation tout entière.
- « Reconstituer l'histoire sur des bases plus positives semble être la tâche de notre siècle. Ce travail n'est pas un sujet de pure curiosité réservé à quelques penseurs. La société moderne s'intéresse à leur œuvre : elle veut connaître sa propre origine et reporter aussi loin que possible les liens qui la rattachent au passé.
- « Elle recherche les semences, les germes d'antiques civilisations enfouis parmi les ruines du temps, mais qui, ramenés à la lumière et fécondés par des esprits intelligents

et laborieux, serviront à renouer cette chaîne souvent interrompue.

- « Pendant une époque ténèbreuse, tout ce qui avait trait à l'origine des peuples, soit de l'ancien, soit du nouveau monde, tout ce que l'on savait de leurs constitutions, de leurs religions, des crises, des transformations qu'ils avaient subies, était vague, incertain, et ne reposait que sur des traditions imposées et discutables, ou sur des légendes poétiques. L'étude scientifique de l'histoire était paralysée par l'absence de documents, ou par les entraves apportées aux recherches historiques.
- « Aujourd'hui le rôle de l'historien a pris un autre caractère: un champ vaste et sans limites est ouvert à ses investigations: on veut que l'histoire soit vraie, sérieuse, austère, dégagée de tout thème imposé: on espère trouver, dans les annales d'autrefois, des règles et des enseignements pour le présent.
- « En vous efforçant de complèter la généalogie du monde, vous répandrez bientôt le soufile de la vie sur tout un hémisphère, qui attendait, pour renaître, que des esprits aussi pénétrants que laborieux vinssent le tirer de son tombeau. En refaisant un passé qui nous était inconnu, en reculant les bases sur lesquelles s'appuyaient nos traditions, vous ouvrez aux continuateurs de votre œuvre bien des horizons nouveaux. Vous illuminez ainsi un fointain qui n'était que ténèbres et dont l'existence même était contestée.
- « C'est ainsi que chaque jour amène une découverte nonvelle, chaque jour fait connaître un peuple sans nom pour nous, mais qui a en ses lois, ses mœurs, qui a vècu comme nous, qui a prospéré comme nous et a disparu comme, probablement, nous disparaîtrons un jour. Chaque découverte faite est un acheminement vers des découvertes nouvelles, chaque étape ouvre la voie à d'autres étapes, et les résultats obtenus prouvent que rien ne peut arrêter l'essor de l'esprit humain.

- « Voilà le travail que vous commencez avec tant d'autorité pour le nouveau monde : pour ce monde qui, réveillé par la liberté, à pu depuis un siècle à peine, mais en marchant à pas de géant, conquérir dans l'œuvre générale de la civilisation une position pleine d'éclat que nous ne pouvons qu'admirer. Dégagée de toute préoccupation sur son présent, dont à juste titre elle peut être fière, l'Amérique vient nous apporter son concours, et compléter les notions que les apôtres de la science ont su accumuler jusqu'aujourd'aui.
- « Vous ne vous découragerez pas, et les résultats obtenus jusqu'à ce jour doivent vous pousser à persévérer dans votre grande mission. Nous ne connaissions que l'Amérique de la conquête, vous nous en découvrez une autre, telle qu'elle a dù être pendant les milliers d'années qui ont précédé sa découverte par Colomb.
- « Un mot encore, Messieurs. Nous savons tous et nous proclamons avec joie les grands résultats que la science moderne, dans ses applications multiples, a apportés à l'union des peuples: les distances supprimées, les voies de communication facilitées, imposent aux hommes, en quelque sorte, le devoir de se connaître et de s'apprécier.
- « Mais vous. Messieurs, savants distingués, pionniers de la civilisation, en consentant à quitter vos familles, vos pays, pour vous rencontrer et mettre en commun vos lumières et votre science à la poursuite d'une grande idée, vous contribuerez bien plus que les chemins de fer à ce travail de rapprochement, à cette fraternité des peuples.
- « C'est là aussi un noble but. Que Messieurs les membres étrangers du Congrès des Américanistes me permettent, en leur souhaitant la bienvenue à Bruxelles, de les féliciter de leur courageuse initiative, de leur constance à poursuivre leur œuvre. Devant un pareil dévouement, le succès est certain, et vons aurez à tous égards bien mérité du présent et de l'avenir.
- « Messieurs, je déclare ouverte la troisième session du Congrès international des Amèricanistes. »

(Salves d'applandissements.)

M. le Prés'dent fait connaître que la séance est consacrée à l'histoire de l'Amérique précolombienne et à l'histoire de la découverte du Nouveau Monde, et il accorde la parole à M. André de Bellecombe, ancien président de la Société américaine de France, inscrit pour une communication relative à la première question à l'ordre du jour, ainsi conçue : « Indiquer parmi les faits qui composent l'histoire de l'empire mexicain : 1° ceux qui sont attestés par des documents indigènes précolombiens; 2° ceux qui ont été recueillis dans la tradition orale par des écrivains de race mexicaine; 3° ceux qui ont été recueillis dans la même tradition par les Européens. »

M. de Bellecombe donne lecture d'un mémoire sur Les documents historiques précolombiens du Mexique et de l'Anahuac.

1

Les documents authentiques précolombiens remontant avant la conquête espagnole, sont très restreints et très limités.

Il y a d'abord les quipos, dont il est inutile de donner ici une explication que tout le monde connaît, et dont je ne parlerai que pour mémoire. Les quipos, en effet, avec leurs nœuds superposés et leurs franges de couleurs variées, peuvent servir sans doute à calculer les temps et les époques; ils peuvent annoncer des années fécondes ou stériles; des inondations et des cataclysmes; des cérémonies religieuses ou des guerres sanglantes; mais les quipos ne nous indiqueront jamais les noms propres de villes ou de personnages célèbres, et ne nous fourniront surtout aucuns détails sur les événements accomplis.

Je trouve donc que les quipos sont de la plus complète nullité comme renseignements historiques. Après les quipos, nous pouvons en dire autant des katuns ou pierres gravées que l'on signale principalement dans le Yucatan et des multiples statues d'idoles que les conquèrants espagnols purent voir dans les temples indigènes. Les katuns, comme le katun mexicain décrit par Alexandre de Humboldt, ne sont généralement que des calendriers indiquant les nuits, les jours, les mois et les années; pour les statues et pour les idoles, on sait qu'elles représentent des dieux ou des rois; on distingue assurément par leurs attributs symboliques les images de Quetzaltcohuatl, d'Huitzilopochtli et de Tescatlipopoca, mais l'histoire sérieuse ne peut et ne saurait se contenter de ces simples témoignages muets.

Les monuments et les ruines de l'ancien Anahuac viennent, il est vrai, à l'appui des quipos et des statues pour nous attester le passage et l'existence de races primitives intelligentes et essentiellement artistiques et civilisées, et il suffit de citer le téocatli pyramidal de Cholullan; la pyramide de Papantla, le monument de Xochitzalco, connu sous le nom de la maison des fleurs; les temples pyramidaux du soleil et de la lune de Teotihuacan qui font encore de nos jours l'étonnement et l'admiration des voyageurs; les ruines de Mitla, de Mayapan et de Tollantzinco, les palais et les bas-reliefs d'Uxmal dans le Yucatan, les palais et les tombeaux des rois de Palenqué surtout, pour que l'archéologue puisse assigner une date très ancienne et très reculée à l'élévation et à l'édification de toutes ces merveilles de l'art.

Mais ces monuments imposants et ces ruines gigantesques nous révèlent-ils d'une façon précise l'histoire des peuples et des souverains qui les ont créés et accomplis, et peut-on se rendre compte, sur ces simples données, de la part relative qui revient aux Aztèques, aux Toltèques et aux Chichimèques dans ces constructions qui ne le cèdent en rien aux beaux monuments primordiaux et hypogéthiques de l'Egypte et de l'Inde? Assurément non. Le palais des rois de Palenqué, entre autres, selon l'autorité des voyageurs les plus accrédités, renferme bien, il est vrai, des inscriptions hiéroglyphiques et des figures ou des sculptures en stuc du plus haut intérêt historique, mais ces inscriptions et ces sculptures sont demeurées inexplicables et in-léchiffrables et n'ont encore reçu de nos jours aucune explication radicale ou satisfaisante.

Il est évident que les monuments eux-mêmes ne suffisent pas, et qu'ils auraient besoin d'être appuvés par l'autorité des historiens ou des chroniqueurs indigènes. Mais les historiens et les histoires, avant la conquête, bien entendu, nous font absolument défaut. Les légendes attribuent en effet la composition d'un grand ouvrage historique au roi législateur et prophète Quetzaltcohuatl, qui fut le réformateur de l'Anahuac, mais ce grand ouvrage historique ne nous est pas parvenu. Dans le septième siècle, nous racontent les mêmes légendes, Huémac ou Huématziu (la main grande et puissante) composa le livre divin du Téomaxtli. où il racontait l'histoire des Toltèques depuis leur départ du pays fabuleux et très contesté d'Aztlan jusqu'à leur arrivée au Mexique; malheureusement, ce livre précieux, qui existait, dit-on, à l'arrivée des Espagnols, fut brûlé par ordre de don Juan de Zumarraga, évêque de Mexico, qui fit pareillement livrer aux flammes une histoire des Chichimèques s'arrètant à l'année 1428, composée, selon Ixliltxotchitl, par les princes Comilhuitziu et Qauhquetzal, ainsi que des chroniques mexicaines s'arrêtant à l'année 1463 de notre ère rèdigées par le prince Xiuhcolcolatzin et le conseiller d'État Huoatzin. En même temps que 28000 idoles ou statues mexicaines, et parmi ces dernières la colossale statue du temple du Soleil de Téotiluacan étaient brisées ou mutilées par les décrets du même évêque vandale et destructeur, on sacrifiait aussi les chants en caractères antiques conservés pendant plusieurs générations par les pontifes des dieux, et les livres pliés et reliés du Yucatan étaient jetés pareillement au feu comme sortilèges par les catéchistes européens, ainsi que l'affirme et que l'atteste le provincial des jésuites Acosta qui rejette ainsi sur les Franciscains tout l'odieux de ces autodafés littéraires. On croit néanmoins que la célèbre élégie du roi Necalhualtzoyotl (le renard affamé) sur la conquête et la ruine de la ville d'Atczapoltzaltco, put être conservée et apprise par cœur par le vieux chef nonagénaire Lucas Cortès de Calauca, qui la transmit assez fidèlement vers la fin du seizième siècle, avec les chants guerriers des Olmèques et des Xicalanques luttant contre les géants de l'Anahuac, à l'historien indigène Ixliltxotchitl, son élève et son ami.

Il est fâcheux que ces livres et ces histoires aient fatalement disparu. Il en résulte que nous n'avons à l'appui des monuments précolombiens de l'Anahuac aucune chronique écrite, aucune histoire authentique et irrécusable.

En définitive nous ne pouvons donc invoquer à notre aide pour la reconstruction de cette même histoire que les traditions orales recueillies par les indigênes et les rares peintures didactiques et hiéroglyphiques, chronologiques ou non, qui sont parvenues jusqu'à nous. Nous abandonnerons pour l'instant les traditions orales qui n'ont pu être invoquées et collationnées que depuis la conquête, pour nous occuper seulement des peintures dont nous venons de parler, lesquelles sont d'un mérite réel et d'une valeur historique capitale.

11

Arrêtons-nous d'abord en passant sur l'existence et sur l'origine des découvertes de ces peintures qui transmettaient à la postérité, non seulement les faits et les événements accomplis, les tableaux généalogiques des dynasties et des familles royales et les images symboliques des dieux, des souverains et des grands hommes confondus avec les images des oiseaux et des animaux, mais encore des cartes géographiques désignant la position des villes et la topographie des côtes maritimes, pareilles sans doute à la carte que l'empereur Moctezuma II fit présenter à Cortès et à ses compagnons.

Ces peintures historiques et didactiques dont la composition nous semble remonter au règne de Moctezuma I^{er}, qui occupait bon nombre de peintres et d'architectes dans sa capitale de Tenochtitlan, c'est-à-dire vers le milieu du 15^e siècle et dont notre excellent confrère M. Alexis Aubin a laissé une énumération détaillée, sortent presque toutes de la collection du savant et malheureux archéologue italien Botturini qui semble avoir connu, cent quarante ans avant nous, tout ce qu'il était possible de connaître et de savoir, historiquement parlant, sur le Mexique primordial tel qu'il apparut aux Espagnols conquérants et envahisseurs.

Ajoutons-y ensuite une peinture didactique signalée personnellement par M. de Humboldt et les deux tableaux historico-hiéroglyphiques des migrations des Aztèques à Mexico, publiés récemment par M. Ramirez, conservateur du Musée Brésilien, qui ont été l'objet des investigations érudites mais parfois erronées de Gemelli Carosi, de Clavigéro, de Gama et de Humboldt lui-même. Quant à la collection de lord Kingsborough si importante au point de vue monumental et archéologique, elle est à peu près sans valeur aux yeux de l'histoire, dont elle ne résout aucune difficulté, et chacun sait que la peinture de la fondation de Mexico, en 1314, tirée des archives de Mendoza et publiée dans le même ouvrage, n'est en aucune façon autochtone et originale.

Revenons à la démonstration authentique des événements précolombiens attestés irrécusablement par les peintures aztèques que nous allons citer. La première de ces peintures, décrite par Humboldt, qui en a tiré des conséquences chronologiques un peu exagérées à nos yeux, représente allégoriquement, en même temps que le déluge de Coxcox et de Xochiquetzal, la croyance traditionnelle des Aztèques à quatre grandes révolutions ou cataclysmes terrestres, les révolutions successives des quatre éléments: l'Atonatiuh, le Talchitonatiuh, l'Ehcatonatiuh et le Tlatonatiuh qui doit terminer la période dans laquelle nous vivons.

Les deux tableaux en langue maguey publiés in extenso par M. Ramirez, nous font connaître les émigrations des Aztèques dans la vallée de Mexico, Aztèques qui peuvent s'appeler aussi sans effort Toltèques, Nahuas ou Chichimèques.

La première des peintures de la collection Botturini, possèdée par M. Aubin, sur papier indien, peinte par quartiers avec les caractères des années et en forme de croix, très bien décrite par Gama, explique figurativement l'histoire des trois cycles ou des trois premiers âges aztèques ou mexicains.

La deuxième, sur papier indien, en six feuilles, dont dix pages sont entièrement peintes, embrasse toute l'histoire de l'empire Chichimèque depuis son fondateur Xolotl jusqu'à Nezahualtcoyotl. Cette pièce, qui a servi à Ixlilxotchitl pour la composition de son histoire, est d'un mérite incomparable, car c'est le plus beau monument précolombien que nous connaissons, appuyé en outre par des monuments contemporains dont nous n'avons pas parlé jusqu'ici, tels que les chinampâs ou les jardins flottants qui existent encore de nos jours dans le lac de Chaleo; les digues de Mexico, construites par Moctezuma Ier; les ruines de cette même ville ainsi que le grand téocatli, édifié quelques années seulement avant la conquète par l'empereur Ahuitzotl.

La troisième peinture, grande pièce sur papier indien, étendue en forme de bande, raconte l'histoire synchronique des royaumes de Tepechpan et de Mexico avec les images des empereurs de ces denx-royaumes.

Avec la quatrième peinture enfin, de moindre valeur historique, nous possèdons des figures, des chiffres et quelques lignes en langue nahuatl, écrites probablement sous le règne de Nézahualtpitli presque contemporain de la conquête.

Nous n'hésitons pas à regarder les sept peintures que nous venons de citer comme des documents précolombiens historiques, réels et indiscutables. Pour les autres peintures des collections Botturini et Aubin, même celles qui sont encore sur papier indien, elles ont été composées du temps de Cortès et après la venue des Espagnols.

En résumé, et pour répondre à la première question posée par le Congrès de Luxembourg, les faits historiques attestés par des documents sûrs sont les suivants :

1º Indication des quatre âges mexicains et du déluge universel des Aztèques ;

2º Migrations successives des races aztèques dans l'Anahuac et à Mexico:

3º Histoire complète des Chichimèques et de leur domination dans le Mexique, sauf les additions ou interpolations bibliques, catholiques, mythologiques et même musulmanes que nous signalerons plus bas;

4º Enfin, histoire complète des souverains de Tepechpan et de Mexico.

111

Arrivons maintenant à la solution de la deuxième question proposée par le Congrès : les faits recueillis dans les traditions orales par les écrivains de race mexicaine après la conquête.

Ces documents, moins précieux parce qu'ils sont moins anciens et moins authentiques que ceux qui précèdent, sont

assez nombreux et peuvent se répartir en manuscrits, en peintures et en livres imprimés, dont nous indiquerons seulement ici les plus importants.

En tête des manuscrits figurent les annales historiques de la nation mexicaine, sur papier indien, en langue nahuatl, et reliées avec des cordelettes d'ichtli, accompagnées de chants historiques et empruntées sans doute à des traditions orales indigènes qui comprennent toute l'histoire mexicaine depuis les temps fabuleux jusqu'à l'invasion européenne. Ces annales sans nom d'auteur paraissent avoir été composées en 1528.

Après cette pièce importante et intéressante, viennent à peu près dans l'ordre chronologique qui suit :

L'histoire des rois et États souverains d'Acolluacan, écrite en langue nahuatl vers l'an 1539;

L'histoire des royaumes de Culhuacan et de Texcuco, connue aussi sous le nom de Codex Chimalpopoca, rédigée vers l'an 1563, par un écrivain indigène de la ville de Quauhtitlan;

Les essais d'histoire mexicaine, en langue nahuatl, sur papier européen, depuis l'an 1034 jusqu'en 1521, par Domingo Chimalpaïn, auteur indigéne de la fin du 16° siècle;

Le mémorial de Culhuacan, composé par le même auteur, en langue nahuatl, vers l'an 1591, et comprenaut les histoires de Culhuacan, de Mexico et de plusieurs autres villes, depuis l'ère chrétienne environ, mais avec de grandes lacunes dans les sept premiers siècles, jusqu'à la conquête espagnole;

Et quelques autres chroniques, d'une importance médiocre, composées jusqu'à l'année 1737, par quelques autres écrivains nationaux.

Les peintures historiques indigènes exécutées du temps de Cortès et des premiers conquérants espagnols sont :

L'histoire des rois et souverains d'Acolhuacan, sur peau préparée, en langue nahuatl, qu'il ne faut pas confondre avec le manuscrit qui précède, contenant les généalogies et les figures des empereurs Chichimèques depuis Tlatzin jusqu'à Ixtliltxochitzin vivant en 1525, et ayant appartenu à. Diégo Vincente, descendant de Nezalhualtcoyotl; composée vers l'an 1528.

La mappe dite de Quinantzin, représentant les souverains de Texcuco, tels que Quinantzin, Tozquentzin, Nézal-hualtcoyotl et Nezalhualtpilli et les souverains des royaumes d'Aztcapotzalco, d'Huexotla et de Coatlichan; peinte en 1542.

· L'histoire Toltèque en cinquante feuilles, sur papier européen, avec figures représentant les évènements historiques, les batailles et les portraits des rois Toltèques, depuis leur apparition à Tulla jusqu'à l'an 1544, avec les symboles des jours et des années où les évènements ont eu lieu; exécutée selon toute apparence en 1545.

La peinture de la collection Kingsborough intitulée : De la fondation de Mexico ou de Tenochtitlan; datant probablement de la même époque.

L'histoire de la nation mexicaine avec figures et prose explicative en nahuatl, composée de 1526 à 1608.

Et enfin le codex mexicanus, composé depuis la sortie d'Atzlan jusqu'à l'an 1590 de notre ère, cité par M. Aubin comme étranger à la collection Botturini (1).

Nous possédons enfin comme livres imprimés, l'histoire du Mexique d'Alvar Tézozomoc, auteur indigène du commencement du dix-septième siècle, traduite et publiée par M. Ternaux Compans en 1848, et les histoires des anciens rois du Mexique, des Chichimèques, des Toltèques et de la Nouvelle Espagne, dont l'auteur est Ixliltxotchitl, appelé par

⁽¹⁾ On peut consulter aussi comme documents historiques de second ordre : le codex mexicanus ou calendrier religieux et divinatoire de la bibliothèque du corps législatif de Paris, le codex Tellerianus Remensis, les codex du Vatican, de Vienne et de Dresde, le codex de chiapa en caractères cunéiformes et plusieurs autres ouvrages qui ressortent plutôt du domaine de la linguistique et de la philologie que de celui de l'histoire.

les Espagnols Ferdinand de Alva et descendant des anciens rois du Mexique, mort en 1653 ou 1658.

C'est avec ces manuscrits, ces peintures et ces livres, empruntés évidemment aux traditions orales, que l'on peut reconstruire, avec quelque fondement, l'histoire des temps primitifs des Aztèques, successeurs des Quinamèz (les géants de la Bible), plus primordiaux encore; l'apparition et les réformes de Quetzaltcolnuatl, l'arrivée des Toltèques et la fondation de Tollan, la venue des Chichimèques, qui asservirent l'Anahuac à leur tour, la fondation des villes et des royaumes d'Aztcapotzalco, de Texcuco, de Coatlichan et de Mexico, et tous les événements historiques qui s'y rattachent.

Toutefois les traditions orales doivent être accueillies avec réflexion et discernement; elles sont souvent apocryphes et mensongères, ainsi que nous l'apprend Ixliltxotchitl luimême, plusieurs fois induit de parti pris en erreur par les indigenes qu'il consultait et qu'il interrogeait, et l'on doit se méfier du penchant naturel des Indiens à conter et à inventer, ainsi que de la haine profonde qu'ils nourrissaient encore contre les Espagnols, haine qui les engagea souvent, toujours au dire d'Ixliltxotchitl, à déguiser les faits historiques, à intervertir et à embrouiller les dates, à représenter les événements sous des couleurs fausses et de fantaisie. Ixliltxotchitl enfin, inspiré, dit-on, par le vieillard indigène dont nous avons parlé, qui à l'âge de quatrevingt-dix-huit ans, lui racontait l'histoire des Chichimèques, à l'exemple du vieillard chinois Han Fou Tseng, qui reconstruisit l'histoire de la Chine après les fameuses proscriptions de Tsin Chi hoang Ti, est donc plein de contresens et d'erreurs; ajoutons que l'influence de l'archevêque Garcia de Guerra et des prêtres espagnols qui le protégèrent, dut se ressentir aussi dans la composition de son histoire, dont plusieurs passages, comme nous l'indiquerons plus tard, appartiennent évidemment aux traditions de la Bible ou de l'Evangile.

C'est donc avec ces réserves dont il est facile d'apprécier l'importance que nous croyons avoir répondu pleinement à la deuxième question du Congrès américaniste et que nous abordons la troisième, c'est-à-dire la part qui revient aux Espagnols et aux Européens dans l'invention, la composition ou la modification des documents historiques nationaux de l'Anabuac.

\mathbf{IV}

Citer les noms de Torquemada et de sa Monarchie Indienne, de Gomara et de sa Chronique de la Nouvelle Espagne, de Sahagun et de l'Histoire de l'Espagne moderne, de Garcia et de ses Origines des Indiens du Nouveau Monde, de Remesal et de son Histoire du Guatemala, de Bernal Diaz del Castillo, de Francis de Bargoa, de Cogolludo, de Clavijèro, de Herrera, de Botturini, de Veytia, de Humboldt, de Pritchard, de Waldeck et de Brasseur de Bourbourg, c'est citer des noms bien connus et généralement estimés et appréciés, ceux de savants éclairés et de vaillants érudits, dont les recherches et les travaux variés ont singulièrement facilité notre tâche.

Il nous reste néanmoins à constater l'influence réelle des premiers Européens sur les traditions orales des indigènes, les appréciations et les investigations qui leur sont propres et personnelles, enfin les légendes et peut-être même les interpolations, dictées sans doute par un excès de zèle catholique et évangélique mal entendu, qu'ils auraient introduites, selon nous, dans les études de l'histoire américaine précolombienne.

Personne n'ignore que Testera et les Franciscains qui l'accompagnèrent au Mexique initièrent les indigènes à la foi catholique, en leur montrant des peintures religieuses figurant les scènes principales de l'ancien et du nouveau Testament et leur révélèrent ainsi les existences de Moïse,

de David et de Jésus-Christ, en même temps que les préceptes mêmes du christianisme. Il y eut ensuite, provenant de la même école, des catéchismes figuratifs et hiéroglyphiques; des catéchismes mixtes et phonétiques remaniés pour l'usage des indigènes; et plus tard des peintures chrétiennes mélangées à dessein aux peintures nationales et indigènes et acceptées comme telles par les Jésuites qui vinrent après les Franciscains.

Ainsi, à l'exemple des peintures, les traditions historiques orales furent peu à peu également altérées et dénaturées, à l'aide d'interprétations forcées ou passionnées; on retrouva le serpent biblique dans les noms aztèques de Quetzaltcohualt, de Gucumatz et de Cukulkan; on ressuscita les géants de la Bible dans les Quinamèz; la tour antique de Cholullan fut assimilée à la tour de Babel; le déluge de Coxcox fut évidemment le déluge de Noé, dont l'arche était figurée par le débarquement des Aztèques; les hommes blancs venus d'Aztlan furent représentés comme des missionnaires chrétiens venus de l'orient ou de l'Asie : le fameux bas-relief de Palenqué en forme de croix, signalant selon M. de Waldeck les quatre points cardinaux et considéré comme l'emblême spécial de la pluie, fut invoqué à l'appui d'une prédication catholique et apostolique; Quetzaltcoliuatl fut accepté comme Moïse et comme Saint-Thomas, etc. On fit même confectionner des cartes expliquant l'histoire mexicaine à ce point de vue, et l'introduction de l'évangile chrétien avant la conquête demeura presque acceptée comme un fait accompli.

En relisant surtout l'histoire des Chichimèques d'Ixtliltxotchitl, qui fut soumis, comme nous l'avons dit, à une influence religieuse certaine par suite de sa misère première et de sa position dépendante, on est surtout frappé de la multiplicité des légendes étrangères qui y ont été annexées et intercalées. L'histoire de David se retrouve dans l'histoire de Nezahualcoyotl presque tout entière; l'histoire de Bethsabée et d'Urie dans celle de Quetzaltxotchitl et de Papantzin sous le règne d'Huémac III; Teopiltzin Actxitl sorti de l'adultère d'Huémac est bien le Salomon hébraïque; l'histoire des temps fabuleux de l'Anabuac est une imitation des temps reculés de la Genése; on y trouve aussi des lègendes qui attestent les premières études classiques de l'auteur, l'amazone chimalpain représentant les amazones de Thésée, le récit de la prise de Troie réédité par le récit des prises d'Azcapoltzalco et de Tenochtitlan; il y a enfin dans Ixliltxotchitl des morceaux qui rappellent l'Enéide de Virgile et des oraisons presque tout entières sorties de la plume de Tite-Live ou de Thucydide.

Voilà, selon nous, les évènements principaux qui pourraient ne pas avoir le même caractère de vérité et d'authenticité que l'on remarque dans les autres légendes indigènes. Une grande légende qui nous paraît en outre toute espagnole ou toute européenne d'origine, est celle de l'apparition de Votan dans l'Anahuac et de la fondation de Xibalba ou de Palenqué par le même.

Don Ramon Ordonèz, l'éditeur responsable de cette histoire, aumonce qu'il l'a trouvée dans un manuscrit original possédé par Francis Nuñez de la Vega, évêque de Chiappas, et que le manuscrit fut brûlé de son temps, sur la place publique de Huechueteau, par ordre de l'évêque même.

L'allégation de don Ramon Ordonéz peut être vraie; mais l'incendie du manuscrit original porte assurément un grand préjudice à la légende déjà quelque peu européanisée par les noms de Votan et de Thoros Mixeohualt, qui sont évidemment les noms scandinaves transformés d'Odin et de Thor, et toute chrétienne et toute catholique en outre, de son essence.

Il en est de même d'une légende du Yucatan composée évidemment d'après les autorités musulmanes: c'est la fondation du temple de Kabbaha, à Utlaltlan dans le pays des Quichés par le prince proscrit Exbalanqué, qui apporta dans le temple même une pierre noire conservatrice et fit édifier à côté la fontaine de Tentulia. Ne reconnaît-on pas facilement dans ce temple, cette fontaine et la pierre noire, la Kaaba de la Mecque, la fontaine de Zemzem et la pierre noire de Mahomet?

Une autre preuve de l'influence exercée par les missionnaires ou prêtres espagnols sur l'esprit des historiens indigènes depuis la conquête, ne ressort-elle point en outre de l'affirmation d'Ixliltxotchitl de la croyance des anciens Aztèques en un seul Dieu créateur et omnipotent souverain du monde et de la terre, quand tous les souvenirs historiques, religieux et artistiques de l'Ana':uac nous révèlent des croyances essentiellement polythéistes?

Nous arrêterons ici, sous toutes réserves et avec toute l'humilité de nos connaissances comme historien et comme américanists, ces indications sommaires relatives à la part prise par les l'uropéens à la construction ou à la réédification de l'histoire américaine primitive et précolombienne.

M. Lucien Adam. On vient de citer parmi les faits qui seraient établis historiquement ce que l'on appelle le déluge aztèque.

M. de Humboldt, tout grand savant qu'il était, s'est mépris au sujet de la signification d'une planche qu'il a interprétée comme étant la représentation graphique d'un déluge. Depuis, son erreur s'est vulgarisée en Amérique et en Europe. Mais deux savants mexicains: MM. Orozco y Berra et Ramirez, ont démontré jusqu'à la dernière évidence que cette planche doit être interprétée tout différemment. D'après ces deux savants, le bateau que Humboldt a cru être l'arche de Noé et l'éminence dont il a fait le mont Ararat, sont tout simplement les éléments d'un rébus destiné à faire connaître le nom du chef d'une des tribus.

Dans son grand ouvrage, M. H. Bancroft déclare que la question est résolue dans ce sens, et vidée à jamais. Je crois

qu'il importe que chaque fois que le Congrès rencontrera sur sa route une de ces erreurs qui continuent à se propager, il en fasse bonne justice.

M. Anatole Bamps lit et commente une note envoyée au Congrès, par M. Ad. Bandelier, de Highland, Madison County, État d'Illinois, États-Unis, en réponse à la question formulée au programme de la session comme suit : « Des Calpullis mexicains, de leur administration, de leur origine et du principe communiste qu'ils impliquent. »

Le « Calpulli », ou la lignée, la *gens*, est l'unité sociale et gouvernementale des anciens Mexicains.

La famille mexicaine n'était pas encore suffisamment circonscrite et consolidée, la *gens* déterminait tous les rapports de cette famille, *naissante seulement* dans le sens moderne.

Il y a trace que toutes les tribus indiennes sédentaires du Mexique et de l'Amérique centrale — les Nahuatl, Maya, Tzindal et Qquichés — descendent de *vingt gentes* ou calpullis, qui à leur tour sont le résultat de la subdivision de *quatre* « lignages » (calpullis), dans lesquels nous trouvons la souche de ces peuples.

La tribu mexicaine était originairement composée de sept calpullis, subdivisés dans la suite en vingt, qui se retrouvent encore au commencement de ce siècle.

Le calpulli était territorialement et gouvernementalement indépendant.

Il était régi par un conseil d'anciens, élus à vie. L'exécution des décrets de ce conseil était confiée à deux chefs, aussi électifs, dont l'un était administrateur, et l'autre chef militaire. Ils avaient leurs subalternes.

La tribu mexicaine, ainsi constituée de vingt calpullis, formait une association volontaire, à termes égaux. Cette

association était une alliance dans le but de protection mutuelle, de conservation de l'intégrité du territoire, de maintien du dialecte, du culte — et aussi dans le but de conquête, si possible.

Mais la tribu ne pouvait s'ingérer dans les affaires particulières des calpullis; elle ne pouvait, par exemple, punir es membres d'un quartier pour un crime commis contre un autre membre du même quartier. Toutefois, si un membre d'un calpulli offensait un membre d'un autre calpulli, alors la question en litige était soumise à l'arbitrage des autorités de la tribu.

L'autorité suprême était exercée par un conseil composé de vingt membres, soit un délégué par calpulli; ce conseil était nommé « tlatocan ». Ses décisions étaient sans appel.

La tribu exerçait en outre une espèce de juridiction spéciale sur la classe des *exclus*, c'est-à-dire ceux qui avaient été rejetés du sein des calpullis par suite de certaines fautes, et qui, à la longue, avaient formé une classe distincte.

L'autorité suprème du conseil s'exerçait encore dans les lieux considérés comme terrain neutre: c'est ainsi qu'il connaissait des crimes commis dans le temple central, dans la maison officielle, sur la place du grand marché.

Sous les ordres du conseil il y avait deux grands chefs exécutifs. L'un était la femme-serpent « cihuacohuatl » ou le chef propre de la tribu mexicaine. Cette dignité n'était pas héréditaire. Le titulaire était aussi le « fowman » du conseil. En même temps il remplissait ex officio, le cas échéant, les fonctions de chef militaire de la tribu. — L'autre chef, connu depuis trois siècles sous le nom de roi ou d'empereur, était le guerrier proprement dit, et c'est pour ce motif qu'il portait le titre de : « chef des hommes ». Il était élu et pouvait être déposé. En effet, Montezuma fut déposé avant d'être tué. Pour cette dignité, il n'y avait pas non plus de succession régulière : on choisissait le plus capable des quatre capitaines principaux. La famille n'étant pas

encore définitivement constituée, il ne pouvait y avoir de dynastie.

La dignité de « chef des hommes » se trouva jointe à celle de « femme-serpent » jusqu'au commencement du XV e siècle. Après l'établissement de la confédération, ces fonctions furent séparées et le « chef des hommes » devint le commandant en chef des forces de la confédération. De cette manière, tout en restant l'égal du « femme-serpent » dans la tribu, il lui commandait, en campagne, ainsi qu'à tous les autres chefs militaires.

La dignité de « chef des hommes » comprenait aussi, dans l'origine, le devoir d'exécuteur de la justice. Ensuite de la confédération, ce devoir revint en propre au « femme-serpent » mais s'exerçait en réalité par les capitaines des quatre quartiers. Ces derniers étaient aussi élus.

Tels sont les faits principaux qui constituaient la base de l'organisation des Calpullis mexicains. Les détails de leur administration sont assez compliqués. En résumé, il n'y avait point au Mexique d'État dans le vrai sens du mot, point de nation mexicaine, encore moins un empire. Mais la tribu existait, et la population entière de l'ancien Mexique était divisée en tribus autonomes. Trois de ces tribus (Mexico, Tezcuco et Tlacopan) formaient la confédération, dont Mexico était la tête militaire. Les tribus conquises restaient autonomes, seulement elles devaient fournir un tribut régulier, mais elles n'étaient pas converties en « provinces » suje!tes.

L'organisation de la tribu était démocratique et militaire. Il n'y avait pas de noblesse, et point de castes. Deux classes composaient la population : les membres des calpullis, qui seuls avaient le droit de porter les armes et qui étaient les plus nombreux, et les exclus « Outcast from the bond of Kingship ». L'accroissement de ces derniers devait amener avec le temps la révolution sociale et le progrès des institutions.

M. l'abbé Emile Schmitz demande la parole.

Je désire, dit-il, présenter quelques observations en réponse au discours de M. Lucien Adam. Cet honorable membre a prononcé un nom illustre en Amérique, je veux parler de celui de M. Bancroft; il a cité ce nom à l'appui de sa thèse tendant à nier absolument la tradition du déluge dans le Nouveau Monde. Eli bien, j'invoquerai à mon tour l'autorité de l'illustre historien des États-Unis, qui affirme que « tout le monde, en Amérique, est d'accord, que l'histoire « du déluge est reconnue par les tribus indiennes ».

Il y a entre autres la tribu des Sénécas, qui a été détruite par les Cinq Nations, et dont j'ai eu l'honneur de parler au Congrés de Luxembourg. Dans les traditions religieuses de cette tribu, il est parlé d'un déluge : or, celui-ci est en parfaite concordance avec l'Écriture Sainte, avec la Genése.

Les Iroquois nous affirment, dans leur histoire de la religion, que Dieu, ce grand esprit, comme la nation iroquoise se l'imaginait, avait cinq compagnons. Chez les Indiens, le plus grand crime qu'on pouvait commettre, c'était l'adultère: pour ce motif, les Indiens croyaient que le péché était venu au monde par suite d'un adultère. En d'autres termes, un des cinq compagnons du Grand Esprit avait commis un adultère avec la femme de ce dernier, et le Grand Esprit avait décidé de punir cette femme. Il arracha un arbre du paradis et, en l'arrachant, il le fit tomber sur le grand chaos qui régnait encore sur la terre, laquelle était couverte d'eau, où vivaient des animaux de toute espèce; le choc fit jaillir la lumière. C'est là la légende relative à la formation de la lumière dans l'histoire de Moïse: Fiat lux.

A la suite de ces faits, il y eut une assemblée tenue par les animaux. Le crocodile fut désigné pour servir de terre à la femme rejetée du ciel. Les animaux unirent leurs efforts et mirent de la terre autour du crocodile; il s'y trouva assez de place pour que la femme pût y prendre commodément pied. Alors le Grand Esprit dans sa miséricorde agrandit cette terre et ainsi fut formé le monde.

La femme, pour se montrer reconnaissante envers le crocodile, s'unit à lui. Le crocodile fit deux signes : le signe du glaive et le signe du palmier. Du signe du palmier naquit l'homme juste; du signe du glaive naquit l'homme mauvais, et ces deux espèces humaines se feront la guerre jusqu'à la fin de l'existence du genre humain. L'homme qui est né du palmier est l'enfant de Dieu: celui qui naquit du glaive est l'enfant du diable. Voilà l'origine de la guerre entre le juste et le méchant.

Les Indiens pensaient que l'homme blanc n'était venu en Amérique que pour faire le mal, qu'il n'était que l'homme mauyais, tandis que l'Indien était l'homme juste. Aussi, ils ont banni l'homme blanc du ciel et ils n'ont admis au paradis et à ses jouissances èternelles que l'Indien seul. Dans leur histoire, ils ont un récit du déluge. Ils racontent qu'après avoir vécu sur la terre pendant des années, l'homme juste. l'enfant né du palmier, et le manyais, né du glaive, se firent la guerre; qu'à un jour déterminé le mauvais détruisit le juste et que Dien voulut venger l'homme juste. Il ouvrit les voûtes du ciel, il commanda à la pluie de tomber sur la terre et le monde fut englouti. L'homme mauvais disparut alors, mais Dieu dans sa bonté, le ressuscita afin de faire la guerre entre le juste et le mauvais. Telle est, en résumé, la tradition des Iroquois sur le déluge et sur la création du monde. Les Sénécas, qui ont été détruits par les Iroquois, avaient les mêmes traditions. J'ai résidé à une distance de trois lieues de l'endroit où a en lieu la bataille entre les Sénécas et les Iroquois et j'ai été à m'ime de recueillir leurs traditions. Dans la bibliothèque des PP. Jésuites, à Buffalo, se trouve le récit de cette bataille, ainsi que des mœurs et des traditions de ces Indiens.

Je tiens, en outre, à constater que Bancroft dit, dans son Histoire des États-Unis, que chez les Indiens de toutes les tribus on retrouve la tradition de la création du monde et du déluge comme nous, chrétiens, la connaissons.

- M. Lucien Adam a invoqué l'antorité de Bancroft pour nier le déluge. M. Bancroft affirme tout le contraire.
- M. Lucien Adam. Ma réponse sera fort courte. Je n'ai nullement confondu M. H. Bancroft. l'auteur du grand ouvrage sur les *Native Ruces of the Pacific States of North America*, avec M. Bancroft, l'historien des États-Unis.

L'ouvrage en cinq volumes de M. Hubert Bancroft, se trouve entre les mains de tous les Américanistes. Je n'ai donc pu le confondre avec celui de M. Bancroft, l'historien, l'ancien ministre plénipotentiaire des États-Unis, car l'ouvrage de celui-ci date d'une vingtaine d'années, tandis que le premier volume de M. Hubert Bancroft a été adressé au congrès de Nancy.

J'ai dit que la planche qui se trouve dans le troisième volume de M. Hubert Bancroft, l'américaniste, et dans laquelle Humboldt a cru voir une représentation du déluge, n'a pas cette signification et que deux savants Américains, MM. Orozco y Berra et Ramirez, ont démontré que Humboldt s'était trompé du tout au tout.

Je n'ai pas parlé des traditions du déluge chez les Iroquois et chez les Sénécas. La question était précise : telle planche indiquée comme représentant un déluge aztèque a-t-elle réellement cette signification? Je dis non, en m'appuyant sur l'autorité des deux savants, contre laquelle ne sauraient prévaloir les assertions de l'historien Bancroft, qui ne s'est pas occupé de l'Amérique ancienne.

Je laisse de côté la question du déluge au sujet de laquelle M. le baron de Hellwald a, je crois, une observation à présenter.

Les observations de M. l'abbé Schmitz ne s'appliquent donc pas à ce que j'ai dit.

M. l'abbé **Schmitz.** En conséquence, il s'agit de savoir si la planche que Humboldt a interprétée comme représentant l'arche de Noé, le mont Ararat et l'histoire du déluge a, oui ou non, cette signification.

M. Lucien Adam cherche à prouver le bien fondé de son assertion, en citant deux autorités américaines. El bien, moi, de mon côté, je pourrais énumérer un grand nombre d'autres autorités; je ne les connais pas de mémoire, mais je pourrais citer leurs noms dans la séance de demain. La question, telle qu'elle se trouve posée par M. Adam, se réduit à nous demander si les deux autorités mexicaines qu'il invoque l'emportent sur d'autres autorités américaines; or, c'est là une question que nous ne pouvons discuter ici, parce que nous n'avons pas nos auteurs sous la main; il faudra donc la traiter soit dans la séance de demain, soit dans la prochaine session du Congrès. Du reste, j'affirme qu'il y a plus d'autorités qui soutiennent ce que le baron de Humboldt dit du déluge et des traditions mexicaines, qu'il n'y en a qui le nient; je ne puis admettre que ces dernières se soient toutes trompées et qu'elles aient accepté les preuves fournies par le baron de Humboldt sans nul examen, sans savoir si elles sont vraies ou fausses.

M. le baron F. de Hellwald. C'est le troisième Congrès d'Américanistes auquel j'ai l'honneur d'assister, et dans les trois sessions qui ont eu lieu, j'ai toujours vu revenir la même question sur le tapis. Il est vrai, je l'avoue franchement, la question qui vient d'être abordée par M. l'abbé Schmitz est intéressante, mais je dois déclarer qu'à mon sens les autorités citées par M. Lucien Adam sont indiscutables. J'admets dans une certaine mesure l'importance des traditions, mais celles-ci sont loin d'être de l'histoire.

Ainsi; la tradition du déluge est-elle une chose prouvée? Voilà ce dont il s'agit. Le déluge est un fait traditionnel, je le concède volontiers; mais de là à dire que c'est un fait historique, il y a loin.

Je pense, au surplus, que la question du déluge ne rentre pas dans la compétence du Congrès actuel; c'est, en effet, une question d'histoire naturelle, et nous n'avons, par conséquent, pas à nous en occuper; elle doit être tranchée par les géologues et non pas par nous qui nous occupons d'antiquités.

Enfin, il s'agit, dans l'espèce, d'une tradition que nous pouvons respecter et analyser, parce qu'elle est de nature à jeter une vive lumière sur l'esprit des peuples, mais c'est un fait auquel je ne puis accorder aucune importance historique.

M. Torres Caïcedo, ministre plénipotentiaire de la République de San Salvador en France et en Belgique, demande la parole et déclare vouloir dire quelques mots au nom des Américains présents au Congrès. Il fait l'historique de l'œuvre du Congrès international des Américanistes. Cette œuvre est née à Nancy, sous les auspices de M. le baron de Dumast, un vénérable vieillard, presque octogénaire, à la fois paléographe, archéologue et poète, surtout homme de cœur et bon patriote. La seconde session a eu lieu avec éclat à Luxembourg, et pour réunir la troisième, on ne pouvait choisir une nation plus digne de respect, plus estimée et plus éclairée que la Belgique. L'orateur rend hommage au peuple belge, formé de deux éléments distincts: l'élément latin et l'élément germanique, si heureusement et si complètement fusionnés. La Belgique tient de l'Angleterre par ses mœurs politiques; elle ressemble à la nation française par l'esprit gaulois de ses provinces wallonnes, et participe au caractère national de la population allemande par la nature froide, sérieuse et réfléchie de ses provinces flamandes. Comme les États-Unis, elle a fait des progrès extraordinaires dans tous les domaines de l'intelligence; petite par le territoire, elle occupe la place d'une grande nation dans l'ordre moral. Un congrès scientifique ne pouvait donc faire choix d'un milieu plus propice pour y tenir ses assises.

Abordant ensuite la partie américaniste de son discours, M. Torres Caïcedo fait remarquer qu'en parlant de l'antique civilisation du Nouveau Monde, on semble n'avoir en vue que celle des Aztèques, des Toltèques et des Incas. Il est d'autres races non moins intéressantes à étudier, notamment celle des Chibchas, anciens habitants de la Colombie ou de la Nouvelle-Grenade, qui offrentaux savants un champ d'étude aussi vaste et aussi curieux que les populations aborigènes du Mexique et du Pérou. M. Torres Caïce lo fait connaître l'origine des Chibchas; donne un aperçu de leur genèse; parle de leur organisation, de leurs guerres, de leur industrie et commerce, de leur langue, ainsi que de leurs poétiques lègendes. Une question dont l'étude lui paraît très utile est celle de savoir pour quel motif les civilisations précolombiennes, à l'encontre de ce qu'on voit sur d'autres continents, ont toujours affectionné et recherché les altitudes, et ne se sont jamais ni établies ni développées sur le littoral. Les Chibchas, comme les Aztéques, comme les Incas, habitaient des plateaux élevés.

En terminant, l'orateur félicite les Américanistes de la tâche difficile et intéressante qu'ils ont entreprise; il souhaite qu'ils puissent reconstituer par leurs savants travaux le grand passé du Nouveau Monde, et émet le vœu de voir un jour le Congrès créer une section spéciale pour l'étude de l'Amérique moderne, bien digne aussi de fixer l'attention de la science internationale.

M. Marcos Jimenez de la Espada, délégué du gouvernement espagnol, se léve alors. Il s'excuse de devoir se servir de sa langue maternelle, en faisant observer que, d'ailleurs, si le français est la langue de la civilisation moderne, l'espagnol est bien celle de la découverte et de la conquête de l'Amérique. M. de la Espada exprime les sentiments de reconnaissance qu'éprouve l'Espagne envers Sa Majesté le Roi des Belges, pour l'honneur qu'il a daigné faire au Congrès en lui accordant sa haute protection. L'orateur remercie le Congrès lui-même d'avoir choisi pour objet de ses savants et utiles travaux l'Amérique colombienne, dont l'histoire se lie intimement à celle de l'époque la plus glorieuse de sa patrie. Il remercie enfin le Comité d'organisation de la session de

Bruxelles d'avoir invité l'Espagne à prêter son concours à l'œuvre américaniste, et donne l'assurance que son pays saura répondre à cet appel, en livrant sans réserves aux études des Américanistes le riche trésor de documents authentiques, qu'il possède dans ses nombreuses archives concernant le passè du Nouveau Monde. L'Espagne fournira les matériaux pour l'histoire de l'ancienne Amérique et, en échange, les Américanistes apporteront aux Espagnols leur science, leur talent et leur sagace critique, pour les aider à l'écrire.

Après ce discours, Sa Majesté Léopold II a quitté la salle, de même que Son Excellence le général Guzman Blanco, au milieu des chaleureuses acclamations de la nombreuse assistance. Le Roi et le Président ont été successivement reconduits jusqu'à la sortie du Palais, avec le cérémonial observé à leur arrivée, par les deux députations du Bureau désignées à cet effet.

La séance a été levée à 4 heures et demie.

RÉCEPTION DU CONGRÈS

Λ

L'HÔTEL DE VILLE DE BRUXELLES.

MARDI 23 SEPTEMBRE, A S HEURES DU SOIR.

Le même jour, à 8 heures du soir, les membres du Congrès étaient invités par les autorités communales : un *raout* leur était offert dans les grands salons de l'Hôtel de ville.

La façade et la cour de l'antique Palais communal, illuminés au gaz, resplendissaient de clarté. La grande salle gothique, où avait lieu la réception, était nouvellement restaurée. Les panneaux de ses belles boiseries en chêne ouvré, avaient été recouverts de magnifiques tapisseries de haute lisse, qu'on inaugurait à cette occasion. Ces tentures, sorties de la fabrique royale de Malines, dont les efforts tendent à relever l'art des anciens tapissiers flamands, qui fut longtemps une des gloires de la capitale et d'autres villes de la Belgique, représentent les corporations du XVI^e siècle; on y voit les membres des serments et de la vieille milice bourgeoise, les doyens des nations et les magistrats de l'ancien Bruxelles. Dans le vestibule qui précède la salle gothique et auquel on accède par l'escalier des Lions, on avait aussi découvert pour la première fois, en vue de la

réception du Congrès, deux grandes toiles, dues au pinceau d'Emile Wauters; l'une a pour sujet Marie de Bourgogne, l'autre, le duc Jean IV, essayant d'apaiser l'émeute du 27 janvier 1421.

En l'absence de M. le Bourgmestre, retenu à l'étranger par des motifs de santé, l'édilité bruxelloise était représentée par MM. les échevins Buls, de l'Eau d'Andrimont, Delecosse et Trappeniers, en costume officiel, qui se tenaient près de la porte d'entrée pour faire les honneurs et accueillir les invités. Ils étaient assistés de plusieurs membres du Conseil communal: MM. Allard, André, Bauffe, Becquet, Hochsteyn, Pigeollet, Pilloy, Walravens et Yseux, devant lesquels défilaient à leur arrivée les membres du Congrès et les autres invités.

A 9 heures, Son Excellence le général Don Antonio Guzman Blanco, président des États-Unis de Venezuela, accompagné de M. de Rojas, ministre plénipotentiaire du Venezuela à Paris; de M. le docteur Eduardo Calcaño, son secrétaire général; de MM. les généraux Figueredo et Ybarra, ses aides de camp; de MM. Viale Rigo et le général Espinosa, consuls; de M. F. de Perez, secrétaire, et de M. Stelling, consul de Belgique, à Caracas, est arrivé à l'Hôtel de ville. Son Excellence fut reçue au bas du grand escalier par MM. les Échevins, qui l'ont introduite dans la salle gothique, au fond de laquelle attendaient tous les invités, rangés dans un immense cercle.

M. l'échevin Buls a souhaité alors la bienvenue à Son Excellence et aux membres du Congrès dans les termes suivants:

« Messieurs, .

« Je suis heureux de pouvoir saluer, au nom de la ville de Bruxelles, les savants illustres qui se sont donné pour tâche $5~\star$

de rechercher les origines des populations du vaste continent américain.

- « Comme vos prédécesseurs du XVe siècle, vous vous préparez à explorer ce mystérieux Far-West qui enflammait leurs imaginations méridionales; mais, bien différents d'eux, ce n'est ni l'appât des trésors, ni l'ambition de vous tailler des principautés dans ces contrées bénies du soleil qui vous poussent.
- « L'amour seul de la vérité, la noble soif de la science sont vos mobiles. Vous allez rassembler et reconstituer ce que la cupidité et le fanatisme des premiers conquérants avait dispersé et détruit.
- « Quand on considère les résultats obtenus par une science toute contemporaine, par la science des antiquités préhistoriques, on ne peut se défendre d'un mouvement d'orgueil en présence du génie de l'homme qui est parvenu à reconstruire, pièce à pièce, toute une civilisation dont l'humanité avait perdu jusqu'au souvenir.
- « Notre musée préhistorique vous prouvera que la Belgique avait quelque droit à aspirer à l'hônneur de vous recevoir; aussi sommes-nous heureux de vous voir parmi nous, et nous réjouissons-nous à la pensée de pouvoir participer à vos intéressants travaux.
- « Notre ville est l'une des premières où se soient tenues ces assises internationales de la science, qui, depuis, se sont tant multipliées et qui ont si puissamment contribué à établir des relations d'amitié entre les disciples d'une même science.
- « Nous espérons que tel sera encore le résultat de votre séjour dans notre hospitalière cité; nous serons fiers de consigner dans les fastes de cet antique palais communal la visite dont vous l'honorez aujourd'hui, et nous sommes les interprétes des sentiments du conseil communal et de la population bruxelloise tout entière en vous disant de la façon la plus sincère et la plus cordiale : Messieurs, soyez les bienvenus. »

Cette allocution a provoqué de nombreux applaudissements.

M. le baron Frédéric de Hellwald y répondit :

« Monsieur le Bourgmestre,

« Au nom des Américanistes étrangers réunis dans cette magnifique salle, dont les éloges ne sauraient être portés trop haut, réunis, dis-je, dans cet édifice monumental auquel se rattachent les libertés les plus chères de ce noble pays, je viens vous exprimer nos sentiments de reconnaissance pour les paroles émouvantes que vous avez bien voulu nous adresser. Permettez-moi, Monsieur le Bourgmestre, en suivant une impulsion qui, j'en suis convaincu, est le sentiment de tous, de vous serrer la main, à vous, au représentant de cette belle ville de Bruxelles dont l'accueil si gracieux et si hospitalier ne sortira jamais de notre mémoire. »

Puis, M. Torres Caïcedo prit la parole spécialement au nom des Américains présents au Congrès. Il tenait à remercier chaleurensement la ville de Bruxelles, dont l'hospitalité séculaire est connue dans le monde entier. On a dit bien des fois qu'il n'y avait qu'un Paris, ne peut-on dire de nos jours qu'il y en a deux : le mouvement scientifique et littéraire a, en effet, un second grand centre dans la capitale de la Belgique. En 1870, ajoute M. Torres Caïcedo, j'assistais à l'imposant spectacle de ce pays, petit par le territoire, mais grand par les idées, dont l'énergie a empêché les désastres de la guerre de s'étendre, et dont l'hospitalité généreuse a multiplié les actes de philanthropie, alors que deux puissantes nations se heurtaient violemment. Intelligence, progrès, liberté, bienfaisance, Bruxelles reste le centre de ces aspirations généreuses. Et grâce à la sollicitude éclairée de ses édiles, elle crée un cadre digne de lui à cet admirable et instructif tableau. La crise actuelle, résultat d'une production qui n'est plus absorbée par les débouchés, indique le moyen

de concilier les intérêts de la Belgique et ceux des républiques américaines. Au sein de ces peuples à peine nes à la vie des nations indépendantes, point n'est besoin de colonie; on attend fraternellement les Belges et les produits de leur industrie si variée, si riche et si développée. Je suis donc heureux d'avoir été choisi comme organe des Américains pour remercier les magistrats communaux de Bruxelles de leur fastueux et cordial accueil et d'offrir nos souhaits sincères pour la prospérité croissante de cette antique et somptueuse cité.

L'improvisation de M. le baron de Hellwald et celle de M. Torres Caïcedo furent vigoureusement et longuement applaudies.

Après cette réception officielle, l'excellente musique du corps des sapeurs-pompiers de la ville de Bruxelles, dissimulée derrière des massifs de verdure dans une salle voisine, se fit entendre, et les membres du Congrès parcoururent les superbes salons de l'Hôtel de ville, admirablement éclairés.

La grande galerie avait été réservée pour le *lunch*, offert par l'administration communale: de grands buffets luxueusement servis et abondamment pourvus y étaient dressés.

Pendant ce temps, M. l'échevin Buls conduisait Son Excellence le Président des États-Unis de Venezuela dans le salon de M. le Bourgmestre, et le priait d'inscrire son nom sur le Livre d'or de la ville, où les chefs d'État et les membres des familles souveraines qui visitent l'Hôtel de ville apposent leur signature. Son Excellence accéda gracieusement à ce désir, et ajouta son nom à ceux des illustres personnages qui l'avaient précédé dans sa visite au Palais communal. Le Livre d'or est précieusement conservé au fond d'un bureau en bois, d'un très beau travail : l'avant-corps de ce meuble demi-circulaire tourne sur un pivot et forme une double porte, qui sert aussi de support au Livre.

Pour faire honneur au Congrès, la ville de Bruxelles ne

s'était pas bornée à inviter des Américanistes; elle avait convié beaucoup de hauts fonctionnaires civils et militaires à son raout. Parmi eux on remarquait : M. Rolin-Jaequemyns, ministre de l'intérieur, M. Charles Graux, ministre des finances, M. le chevalier de Britto, baron de Arinos, ministre plénipotentiaire du Brésil, M. le baron Gericke de Herwynen, ministre plénipotentiaire des Pays-Bas, des grands officiers de la cour, des sénateurs, des membres de la Chambre des représentants. Outre le Bureau du Congrès au complet, les délégués officiels avaient voulu répondre avec empressement à la gracieuse invitation de la Ville: la plupart des membres étrangers et belges s'étaient joints à eux. Dans cette réunion d'élite, les conversations s'engagèrent animées et intéressantes : elles se prolongèrent longtemps.

Son Excellence le Président des États-Unis de Venezuela se retira avec sa suite un pen avant 11 heures, après avoir exprimé à MM. les Échevins, qui le reconduisaient, toute sa gratitude pour leur sympathique accueil.

Vers 11 heures et demie, les invités quittèrent à leur tour l'Hôtel de ville, enchantés de la réception pleine de cordialité et d'entrain qui leur avait été faite.

TROISIÈME SÉANCE

MERCREDI 24 SEPTEMBRE, A 9 HEURES DU MATIN.

HISTOIRE (Suite).

La séance est ouverte dans la salle de Marbre du Palais des Académies, sous la présidence de M. le lieutenant-général Liagre, ministre de la guerre, vice-président du Congrés, qui invite M. Marcos Jimenez de la Espada, délégué du gouvernement espagnol, à prendre place au fauteuil.

- M. Marcos limenez de la Espada se rend à cette invitation et, après avoir remercié de l'honneur qui lui était fait et qu'il attribue à sa qualité de représentant officiel de l'Espagne, il annonce que les communications relatives à l'Histoire, qu'on n'avait pu aborder dans la première journée, étaient reportées en tête de l'ordre du jour de la séance. Il donne ensuite la parole à M. Eugène Beauvois, inscrit pour répondre à une question formulée au programme comme suit: « Ce que l'on sait de la Norambègue. »
- M. Eugène Beauvois analyse sommairement son mémoire intitulé: La Norambèque, avec des preuves de son origine

scandinare fournies par la langue, les institutions et les croyances des indigènes de l'Acadie (Nouvelle-Ecosse, Nouveau-Brunswick et État du Maine). (1)

Les Américanistes, on n'ose pas dire tous les hommes lettrés, avaient déjà notion de trois colonies fondées par des Européens dans le Nouveau Monde avant les voyages de Christophe Colomb. La plus ancienne d'entre elles, la Grande-Irlande, ou Pays des hommes blancs, était déjà habitée, dans les dernières années du Xe siècle, par des papas ou religieux scoto-irlandais, et elle se perpétua au moins jusque vers la fin du XIVe siècle, époque où elle fut visitée par un naufragé frislandais, qui en fit une relation conservée par les Zeni. Bien que cette colonie fût connue depuis longtemps par les sagas, sa véritable situation n'était pas bien déterminée : on ne savait rien de son origine et, faute de l'avoir assimilée avec l'Estotiland (2) ou mieux l'Escotiland (Pays des Ecossais), on ne se doutait pas de sa longue durée. Ces diverses questions ont été. pour la première fois, élucidées dans deux mémoires présentés aux deux premières sessions du Congrès des Américanistes (3).

- (1) Bien que ces preuves soient presque exclusivement empruntées à la philologie, ce mémoire a été présenté à une des séauces consacrées à l'histoire, parce que ses résultats intéress ut plutôt cette science que la linguistique : il tend en effet non pas à prouver que le souriquois est un dialecte scandinave, bien loin de l'a! mais seulement à signaler dans cet idiome, ou pour parler plus exactement, dans l'ancienne lingua franca de l'Acadie, la présence de quelques mots scandinaves qui ne peuvent y avoir été laissés que par les Islandais du Markland.
- (2) On adopte ici la forme Eszotiland (an lieu d'Escociland), pour n'avoir pas besoin de changer plus d'une lettre (la troisième) à la transcription qui figure dans les textes imprimés de la relation des Zeni.
- (3) La découverte du Nouveau Monde par les Irlandais et les premières traces du Christianisme en Amérique avant l'an 1000, par E. Beauvois, dans le Compte rendu de la 1re session. Naucy, 1875, t. I, pp. 41-93. Aussi à part. Les colonies européennes du Markland et de l'Escociland (Domination canadienne) au XIVe siècle et les vestiges qui en subsistèrent

La seconde colonie par ordre d'ancienneté est le Grœnland, où les Islandais s'établirent en 986, trois ans après la découverte de ce pays; c'est la mieux connue de toutes, du moins dans les pays scandinaves, car en dehors de leurs limites, la plupart des écrivains qui ont traité des découvertes précolombiennes dans le Nouveau Monde, ne se sont pas doutés de l'abondance et de l'importance (1) des renseignements contenus dans les Monuments historiques du Grænland (2).

jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles, par le même, dans le Compte rendu de la deuxième session. Luxembourg, 1877, t. I, pp. 174-227. Aussi à part. — Cîr. Les derniers vestiges du Christianisme prêché du Xe au XIVe siècle dans le Markland et la Grande-Irlande: Les Porte-Croix de la Gaspésie et de l'Acadie (Domination canadienne) par le même, dans les Annales de philosophie chrétienne. Avril 1877, pp. 284-310. Aussi à part.

- (1) On peut maintenant s'en faire une idée en lisant l'essai sur les Origines et fondation du plus ancien éréché du Nouveau Monde: le diocèse de Gardhs en Grænland, 986-1126, par E. Beauvois, dans les Mémoires de la Société d'archéologie, d'histoire et de littérature de l'arrondissement de Beaune, 1876-1877, pp. 109-140. Aussi à part. 1878, in-8°.
- (2) Grænlands historiske Mindesmærker, publication de la Société des antiquaires du Nord. Copenhague, 1838-1845, 3 vol. in-8°, avec 12 planches. Il faut dire que les documents de ce recueil, pour la plupart en vieux norrain, ont été seulement traduits en danois, et non pas dans cette langue et en latin, comme ceux des An'iquitates americana sive scriptores septentrionales rerum ante-Columbianarum in America, edidit Societas Regia Antiquariorum septentrionalium opera et studio Caroli C. Rafn. Copenhague, 1837, in-folio, avec 18 planches et cartes. Les savants non scandinavistes seront pent-être encore plus étonnés de l'abondance de la première source lorsque nous aurons publié l'Histoire des colonies européennes du Nouveau Monde avant Christophe Colomb. N'étaient les sept mémoires préliminaires (y compris les deux de ce recueil), où nous avons éclairé des points obscurs, relié entre eux des faits incohérents pour en tirer des lumières inattendues, et ainsi préparé les esprits à l'exposé de nos théories nouvelles, - cette histoire, pleine de révélations, même pour les Scandinaves, eat sans doute été regardée comme peu croyable dans beaucoup de ses parties. Nous espérons que les preuves philologiques contenues dans le présent travail dissiperont bien des doutes qui, malgré la persistance d'antiques vestiges du Christianisme dans l'Acadie jusqu'au XVIII^e siècle, subsistaient, relativement à l'évangélisation précolombienne de ce pays.

La troisième colonie, celle du Vinland ou partie Nord-Est des États-Unis, est la plus célèbre de toutes parce que les pittoresques relations qui la concernent ont été traduites ou au moins analysées dans les langues les plus répandues du monde civilisé; c'est pourtant la moins importante, dans l'état actuel de nos connaissances, puisque les tentatives d'établissement faites dans cette contrée par les Islandais du Grænland, au commencement du XIe siècle, ont toutes échoué et que l'on n'a pas le moindre détail sur le voyage de l'évêque de Gardhs, Eirik Gnúpsson, parti pour ce pays en 1121. Il ne faut toutefois pas désespérer d'arriver à répandre de nouvelles lumières sur cette colonie, comme on l'a déjà fait pour les autres, dans l'espace de moins de cinq ans. L'étude des Armouchiquois, indigènes de cette partie des États-Unis, ne sera peut-être pas moins féconde que ne l'a été celle des peuples Acadiens.

Ce qui doit nous encourager dans ces recherches, c'est que plus loin on les pousse, plus elles sont fructueuses. En voici un nouvel et frappant exemple : depuis que l'on a commencé à parler du Markland ou région boisée du littoral Nord-Est de l'Amérique septentrionale, on savait que ce pays avait été visité plusieurs fois par des explorateurs islandais, dans les premières années du XIe siècle et qu'un navire grænlandais v était allé en 1347; voilà tout, et ce n'était pas assez pour conclure qu'il y avait eu dans ce pays une colonie ou même un comptoir scandinave précolombien. Mais, en y regardant de plus près que n'avaient fait nos prédécesseurs et, après avoir déterminé la situation de la Grande-Irlan le, nous avons pu constater que celle-ci faisait partie du Markland ou tout au moins lui était contiguë ; or nous crovons avoir démontré que, sous deux noms, d'ailleurs moins différents qu'on ne le supposait d'abord, la Grande-Irlande et l'Escotiland n'étaient qu'un seul et même pays. S'il en est ainsi, les relations commerciales entre le Grænland et l'Escotiland, dont le naufragé frislandais

constatait l'existence vers 1370, devaient être en connexion avec le vovage du navire grænlandais, duquel nous parlent les véridiques Annales islandaises, à la date de 1347. Elles s'étaient donc continuées et, comme il était rationnel de les rattacher à la déconverte de Terre-Neuve et des Dûneys en 1285, et avec l'exploration de Lanla-Rôlf en 1290, on pouvait déjà dire que leur longue durée était l'indice de l'établissement d'un comptoir grænlandais pour la traite des pelleteries. Nous pouvons maintenant aller beaucoup plus loin et nous osons affirmer que nous avons découvert des traces incontestables d'un établissement sédentaire, d'une véritable colonie. On retrouva en effet, dans la Norambégue, au XVIe et même au XVIIe siècle, non-seulement des croix antiques et des réminiscences du Christianisme qui attestaient le passage de missionn aires catholiques (vestiges qui d'ailleurs, avouons-le, ne prouvaient rien de certain quant aux Scandinaves, car on pouvait tout aussi bien les attribuer aux papas irlandais), mais aussi des restes d'une ancienne langue qui était le vieux norrain, des traces d'organisation et d'institutions politiques appelées de noms norrains, le refrain d'une chanson norraine et tout un conte relatif à un monstre épouvantable, le Gongou, qui a sa place dans la mythologie scandinave. Il s'agit de bien établir ces faits et c'est le sujet du présent mémoire.

Le non mystérieux de Norambègue apparaît et disparaît dans le cours du XVI° siècle, après avoir été employé par nombre de voyageurs et de cartographes qui, pour la plupart, y attachaient une idée de civilisation relative. Malheureusement aucun d'eux n'a décrit avec précision cette contrée où l'on plaçait une grande ville, munie de tours et ornée de clochers, où les habitants étaient grands et beaux, bons et traitables, vêtus de riches fourrures et pourvus de fil de coton, où enfin le langage avait quelque rapport avec le latin. Lorsque des explorateurs voulurent chercher toutes ces merveilles, au commencement du XVII° siècle,

et qu'ils n'en trouvèrent aucune trace, ils pensèrent que leurs prédécesseurs s'étaient trompés ou en avaient voulu faire accroire au lecteur bénévole; aussi les critiquèrent-ils avec une certaine acrimonie (1). Champlain, Lescarbot et le P. Biard, ayant déclaré qu'il ne restait pas de vestiges de la ville de Norambégue et que ce nom même était inconnu dans le pays, on cessa de l'employer et on lui substitua la dénomination d'Acadie, qui n'était sans doute pas mieux connue des indigènes et qui a elle-même fait place à de nouveaux noms beaucoup moins compréhensifs, de sorte que cette contrée s'est successivement appelée: Grande-Irlande, Markland, Escotiland, Norambégue, Acadie, enfin Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Ecosse et État du Maine.

Ces variations doivent nous donner à réfléchir: elles montrent combien sont changeantes les expressions géographiques; aussi, de ce qu'un nom de lieu est tombé en désuétude, il ne s'ensuit pas qu'il n'ait jamais été en usage; de ce qu'une ville ou un peuple ont disparu, il ne faut pas conclure qu'ils n'ont jamais existé. Nous avons donc cherché ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les récits sur la Norambègue, et nous avons trouvé ce nom pour la première fois dans la Mappemonde (2) dressée en 1529 (3), par Jérôme Verrazzano, le frère du célèbre navigateur; il y

Les voyages du Sr de Champlain. Paris. 1613, in-4°, chapitre V,
 p. 38, dans les Œuvres de Champlain, 2° édition de Laverdière, p. 186;
 Lescarbot, Histoire de la Nouvelle-France, 2° édition, Paris, 1612,
 in-8°, Livre IV, chapitre VII, pp. 494-496; édition Tross. Paris, 1866,
 in-8°, pp. 470-473.

⁽²⁾ Conservée au Musée de la Propagande à Rome, M. B.-F. de Costa en a publié une réduction sans les noms et un extrait (côtes orientales des États-Unis et de l'Amérique anglaise) avec les noms, le tout sur une seule planche, avec six autres extraits se rapportant, totalement ou partiellement, aux mêmes parages. Ces extraits sont à l'échelle d'un quart de l'original. Le même savant prépare une seconde édition plus complète.

⁽³⁾ Cette date résulte de la légende suivante : Verrazana sive Gallia nova quale discopró, 5 anni fa, Giovanni di Verrazano fiorentino, per ordine et commandamata del Chrystianissimo Rz de Francia.

80

désigne non pas une contrée, mais une simple localité, entre beaucoup d'autres dont les noms sont évidemment empruntés soit aux réminiscences classiques, comme Olimpo (trois fois); soit au calendrier catholique: Santanna (deux fois), Sangiorgio, S. Severino, etc.; soit à des accidents de navigation ou à des circonstances naturelles, comme G. et C. del Refugio, La pescaria (deux fois), La foresta (deux fois), Belvidere, Terra onde mucha gente (Terre où il y a beaucoup d'habitants); soit surtout à la géographie de la France, comme Dieppa, San Germano, Angolesme, Vendomo, Nivarra, Lungavilla (1); un seul à la géographie de l'Italie : Livorno. Le nom de Noranbega (2), ne rentrant dans aucune des catégories précèdentes, n'est probablement pas une dénomination de fantaisie, comme celles que les navigateurs donnent à des côtes où ils ne descendent pas et qu'ils tirent précisément du cercle des idées les plus familières à leur esprit. Nous en chercherons plus loin l'origine et la signification. Il faut maintenant passer à la plus ancienne description de la Norambègue.

C'est Jean Parmentier, ou l'un de ses compagnons de

⁽¹⁾ Cette remarque est due à la perspicacité de M. de Costa, qui a bien voulu nous la communiquer dans deux lettres datées de New-York, le 30 octobre 1878 et le 24 mars 1879 : "I argue, écrit-il dans cette dernière, that the names on the Verrazano Map indicate a route of travel familiar to the brothers Verrazano, between Dieppe and La Rochelle. The most of the names are french in a almost italian form, such as an Italian would be liable to use. "Il est bon de le constater pour attribuer, s'il y a lien, la priorité à ce profond savant; car, dans la séance du 24 septembre, M. G. Gravier a donné une explication analogne, à propos du résumé oral du présent mémoire, résumé un peu trop bref où il était dit que ces noms n'avaient aucun sens en eux-mêmes; il aurait fallu ajouter qu'ils pouvaient bien en avoir un dans l'esprit de l'inventeur. Mais c'eût été faire usage d'un renseignement inédit qui ne nous appartenait pas encore.

⁽²⁾ C'est ainsi du moins que nous restituons ce nom dont le commencement est effacé, mais dont le reste ... ranbega suffit à montrer qu'il y avait la le nom depuis si célèbre de Noranbega.

voyages, qui nous l'a donnée dans sa relation anonyme de Terre-Neuve, intitulée: Discours d'un grand capitaine de mer, français, de la ville de Dieppe (1), écrit en 1539, ou en d'autres termes quinze ans après la découverte de Verrazzano. Voici ce qu'il dit de ce pays (2): « En continuant [à naviguer] au delà du Cap Breton, on trouve immédiatement une terre dont la côte git ouest un quart sudouest et s'étend jusqu'à la Floride sur une longueur de 500 lieues; découverte il y a quinze ans par messire Jean Verrazzano, au nom du roi François Ier et de Madame la Régente, elle est appelée la Française par bien des gens et même par les Portugais. Sa limite du côté de la Floride est par 78° de longitude occidentale et 30° de latitude septentrionale. Les habitants sont des gens traitables, doux et agréables. Les fruits de toutes sortes y abondent ; il y croît des oranges, des amandes, des raisins sauvages et beaucoup d'autres sortes d'arbres odoriférants. Cette contrée est

⁽¹⁾ Ramusio, qui a publié ce discours, en 1556, avec quatre cartes, folio 423-434 de son Terzo volume delle nacigationi et viaggi (Venise, in-fol.), regrettait de ne pas connaître le nom de l'estimable auteur. Celui-ci s'appelait Jean Parmentier, comme l'a prouvé M. Estancelin, dans ses recherches sur les Voyages et découvertes des navigateurs normands. Paris, 1832, in-80, page 191. — Cfr. l'intéressant mémoire de M. P. Gaffarel sur la Découverte du Brésil par les Français dans le Compte rendu de la deuxième session du Congrès des Américanistes, tome 1er, pages 458-463 (2)

Della terra di Norumbega.

Seguendo oltra al capo de Brettoni vi è une terra contigua col detto capo, della quale la costa si stende ponente et un quarto garbino fin' alla terra della Florida et dura bene 500 leghe, laqual costa fu scoperta 15 anni fa per messer Gionanni Verrazzano in nome del re Francesco et di Madama la Reggente, et questa terra da molti è detta la Francese, et similmente per li Portoghesi medesimi, et il fine suo verso la Florida è sotto 78 gradi di longitudine occidentale, et 30 di latitudine settentrionale. Gli habitatori di questa terra sono genti trattabili, amicheuoli et piaceuoli. La terra è abbondantissima dogni frutto, vi nascono arenci, mandorle, uva selvatica et molte altre sorti d'arbori odoriferi. La terra è detta da paesani suoi Nurumbega et tra questa terra et quella di Brasil è uno gran golfo, il quale si stende verso ponente fin a 92 gradi di longitudine. (Ramusio, t. 111, fol. 423 v.)

appelée Nurumbega par ses habitants et elle est séparée du Brésil par un grand golfe [la mer des Antilles]. » Bien que ces données ne soient pas toutes d'une rigoureuse exactitude, elles suffisent à indiquer que le voyageur entendait par Nurumbega la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick et toute la côte orientale des États-Unis, sauf la Floride. En d'autres termes, il donnait à ce pays la même étendue qu'à la Française ou Verrazzane; c'était prendre la partie pour le tout, comme on le fait souvent en géographie.

Au reste, il n'est pas prouvé que l'erreur fût dans le texte français; elle est peut-être imputable au traducteur italien; en tout cas, la carte qui accompagne cette relation dans le recueil de Ramusio n'assimile pas la Française avec la Nurumbega; elle place celle-ci au Sud de la Nouvelle-France, récemment explorée par Jacques Cartier, et lui donne à peu près les mêmes limites qu'eut plus tard l'Acadie. Les géographes postérieurs ont généralement renfermé la Norambègue dans la péninsule située au Sud du fleuve Saint-Laurent et de son estuaire, Pourtant Jean Alphonse (1)

(1) Il accompagna Roberval dans son voyage à la Nouvelle-France, en 1541, et il nous apprend lui-même qu'il explora la Norambègue jusqu'à une baie située par 42º de latitude Nord et formant sa limite du côté de la Floride. Bien que sa description de la Norambègue soit la plus circonstanciée que l'on ait de ce pays, il est superflu de la reproduire ici, puisqu'elle a été déjà publiée, d'après le manuscrit, dans le mémoire sur les Colonies européennes du Markland et de l'Escociland dans le Compte rendu de la deuxième session du Congrès des Américanistes, tome Ier, pages 218-219. Il suflit d'en extraire ce qui est indispensable à notre sujet : " Au delà du cap de Norombègue [qu'il place par 41º de lat.N.] descend la rivière dudict Norombègue, environ vingt et cinq lieues du cap. Ladicte rivière est large de plus de quarante lieues de latitude en son entrée, et ceste largeur au dedans bien trente ou quarante lieues, et est toute pleine d'isles qui entrent bien dix ou douze lieues en la mer et est fort dangereuse de rochers et baptures (récifs). La dicte rivière est par quarante et deux degrez de la haulteur du polle artique. Au dedans de la dicte rivière quinze lieues, il y a une ville qui s'appelle Norombègue et y a en elle de bonnes gens, et y a force pelleteries de toutes bestes. Les gens de la ville sont vestuz de pelleteries, la prolonge jusqu'au 40° degré de latitude N. qui est la latitude de Philadelphie; mais il place par 42º l'entrée de la rivière de Norombègue, qui est la baie du Maine avec le golfe de Fundy, et la ville de Norombègue à 15 lieues en remon'ant cette prétendue rivière. Même en prenant ce dernier terme dans le sens de golfe, comme on dit la Rivière de Gènes (1), il faut reconnaître que Jean Alphonse est trop mal renseigné en beaucoup de points pour qu'on le regarde comme un témoin oculaire. Et ni avant ni après lui, les géographes qui ont mentionné la ville de Norambègue, ne l'ont décrite de visu; ils n'en parlaient que par onï-dire, soit d'après les récits des indigènes, soit peut-être d'après les rapports des pêcheurs basques ou normands. Ces vagues traditions, dont on ignore l'origine, sont comme un écho lointain de la relation du pêcheur frislandais; et cependant la plupart des géographes qui s'en sont inspirés n'assimilent pas la Norambègue avec l'Escotiland, visité par le naufragé frislandais et vainement cherché par Antonio Zeno; ils placent l'Estotiland beaucoup plus au Nord, dans un pays glacial et presque inhabitable, le Labrador, qui ne répond en rien à la description des Zeni. On ne peut donc pas les soupconner d'avoir procédé par induction et appliqué arbitrairement à la Norambègue les récits du pêcheur frislandais. C'est déjà un indice de bonne foi, et la véracité de ces écrivains ne devrait être suspectée que s'il était absolument impossible de concilier les traditions sur la Norambègue avec la réalité des faits.

portans manteaulx de martres. Je me doubte que la dicte rivière va entre en la rivière de Hochelaga, car elle est sallée plus de quarante lieues en dedans selon le dict des gens de la ville. Les gens parlent beaucoup de motz qui approuchent du latin et adorent le soleil et sont belles gens et grandz hommes. La terre de Norombègue est haulte et bonne. « (Cosmographie de Jean Allefonse et de Rzulin Secalart, 1545, manuscrit français de la Bibliothèque nationale de Paris, nº 676, fol. 187).

(1) Le golfe de la Slie qui baigne la ville de Slesvig est appelé rivus dans une chanson latine du moyen âge. (K.-J. Lyngby, Bidrag til en Sænderjysk Sproglære. Copenhague, 1858, in-8°, p. 32.)

Continuons à passer en revue les documents qui nous intéressent. Presque tous sont encore moins explicites que les précédents, ou bien ils paraissent les avoir copiés et résumés. Tel est le cas pour la Mappemonde, peinte sur parchemin par ordre du roi de France Henri II (1). A l'Ouest d'un grand golfe qui pénètre profondément dans une péninsule sans nom général (l'Acadie), mais dont la partie orientale est appelée Terre des Bretons, M. Jomard a lu le nom de Auorobagra, (probablement Norovagia) à l'Ouest de l'archipel d'Estevan Gomez. Le grand golfe, dont l'entrée est par 42° de lat. N. et qui s'enfonce dans les terres jusqu'à 46°30′, est évidemment le golfe d'entre Maine et Nouvelle-Ecosse avec la baie de Fundy. Malheureusement, cette carte n'est pas accompagnée, comme celle de J. Cabot, d'une description qui nous donne de plus amples renseignements.

Sur la carte de *Terra Nucva*, qui fait partie du Ptolémée de 1548 (2), on voit entre 45° et 50° de lat. N. la *Tierra de Nurumberg* avec les noms suivants sur la côte orientale, en allant du Nord au Sud: P. Breton, Tierra de los Breton, C. Breton; sur la côte méridionale, en allant de l'Est à l'Ouest: P. Real, Brisa I, le Paradis, Flora, Angoulesme et l'Arcadia; plus loin vers le Sud: la Florida. Le texte qui açcompagne cette carte est d'une certaine étendue, mais il ne parle pas spécialement de la Norambègue.

La trente-deuxième des nouvelles cartes dressées pour l'édition de Ptolèmée de 1561 (3), reproduit la *Tierra Nueva de los Bacalos*, qui s'étend de 45° à 50° de latitude N. Entre *Florida et Tierra del Balcalos* on lit

⁽¹⁾ Publiée en six feuilles doubles par M. Jomard dans ses Monuments de la géographie.

⁽²⁾ La geografia di Claudio Ptolomeo alessandrino, avec des additions de Séb. Munster et de Gastaldo, le tout mis en italien par Pietro Andrea, Venise, 1548, petit in-8°.

⁽³⁾ Geografia di Claudio Ptolomeo, traduite du grec en italien par G. Ruscelli. Venise, 1561.

Tierra de Nurumberg, avec la même configuration et les mêmes noms que dans la carte de 1548, sauf que cette contrée est bornée par des détroits et forme une île véritable comme dans la carte de Ramusio.

La Mappemonde de Gérard Mercator, publiée à Duisburg en 1569 et reproduite par M. Jomard dans ses Monuments de la géographie, porte les noms suivants, placés sur la côte du pays de Norumbega, en allant de l'Est à l'Ouest: C. de Lexus, I. Claudia, R. de Perrus, R. de prava arecifes, Rio-Grande, C. do lagas islas, B. Orsinora, Arcipel de Estevan Gomez, Montagnas. Sur un fleuve qui se jette dans un golfe profond, on voit la ville de Norumbega avec de hauts édifices.

La Novonbega figure aussi bien sur la mappemonde que , sur la carte générale de l'Amérique dans l'atlas d'Ortelius (1), mais les contours ne sont pas identiquement les mêmes dans les parties correspondantes de ces deux cartes: dans la première, le fleuve sur lequel est située la Norambègue a un affluent, tandis que dans l'autre il n'en a point. Dans celle-ci le nom de Norumbega s'applique à la contrée qui s'étend au Sud de l'estuaire du fleuve Saint-Laurent. Sur la côte orientale, près de laquelle sont placées les îles de Cap Breton et de Briso, on lit, en descendant du Nord au Sud : S. Pol, S. Pierro, C. Doesmo, Perigo; à l'endroit où elle tourne de l'Est à l'Ouest : B. de los Condes, et sur la côte méridionale: R. Visto, C. de Lexus, vis-à-vis de l'île Claudia, R. de Perus; dans l'intérieur des terres, au fond de l'estuaire du Rio Grande, la ville de Norumbega, avec des tours; en continuant vers l'Ouest: C. de Lagas Islas, Orsinora, enfin Montagnas, aux confins de la Mocosa.

Dans sa carte de 1582 (2), présentée à Philippe Sidney,

⁽¹⁾ Theatrum orbis terrarum, dont la première édition a paru à Anvers, en 1570, in-folio.

⁽²⁾ Publice dans Divers voyages touching the discovery of America and the Islands adjacent, collected and published by Richard Hakluyt in the

Michel Lok fait de la Norombega une grande île placée entre l'embouchure du fleuve Saint-Laurent à l'Ouest, l'île du Cap Breton à l'Est et l'île Claudia au Sud. Il indique par des légendes que la côte septentrionale avait été reconnue par J. Cartier en 4535, et la côte méridionale par J. Cabot en 1494.

Les folios 29-30 des *Premières OEuvres* (1) de J. de Vaulx, pilote pour le roi, représentent la partie septentrionale de l'Atlantique et les contrées de l'Ancien et du Nouveau Monde qui en sont tributaires. La péninsule située au Sud de l'estuaire du Saint-Laurent y est appelée Nouvelle-France et, sur ses côtes méridionales, s'étend la *Norinbèque*, du Cap de Mont, à l'Est, à la Baie Grande, dite Baie des Gamas, à l'Ouest. Il n'y a pas de noms sur la côte de Norinbègne, mais à l'Ouest de la Grande Baie on lit, à quelque distance : Baie des Ys (Isles), et encore plus loin à l'Ouest : Saint-Jean-Baptiste, à l'embouchure d'une grande rivière qui coule du Nord au Sud et sépare ce pays de la Mocosa, située au Nord de la Floride. La légende : *Be de*

year 1582, edited with notes and introduction by John-Winter Jones. Londres, 1850, in-80, formant le tome VII des publications de The Hahlayt Society.

(1) Il y en a deux exemplaires manuscrits à la Bibliothèque nationale de Paris. Le mieux conservé, nº 9175 du fonds français, se compose de trente-un feuillets, ayant plusieurs cartes générales dans le texte. M. Jomard. dans son Introduction aux Monuments de la géographie, publiée par M. E. Cortambert (deuxième article dans le Bulletin de la Société de géogrophic de Paris, juillet 1879, p. 87), attribue à cet atlas la date de 1583, mais les cartes ne sont pas toutes de la même année : le plan de la ville française de Grâce (le Havre) porte la date de 1584, et le Cap de Mont, dans la Nouvelle-France, n'a pu être nommé ainsi qu'après le premier voyage de De Mont (avec Pontgravé), en 1600. Tontefois, comme la commission donnée à cet explorateur par Henri IV, le 8 novembre 1603, mentionne " diverses navigations, voyages " qu'il avait faits " en ces terres et autres proches " (Lescarbot, Histoire de la Nouvelle-France, liv. IV. chap. Ier p. 434 de la deuxième édition; p. 409 de l'édition Tross), il avait peut-être visité l'Acadie dès la fin du XVIº siècle, et les feuillets 29-30 de l'atlas de J. de Vaulx auront pu être mis au net un peu avant 1600.

Novin, placée entre la Baie Grande et la grande rivière, est sans doute une abréviation de Baie de Novinbègue.

La côte méridionale de la péninsule acadienne est nommée *Norombega* dans la carte de Thomas Hood (1), et elle porte les noms: R. das Guamas, Arecifes, R. de Montanas, R. de la Plaia et Costo de Diego.

Antoine Magin, dans sa Géographie universelle (2) place la Norumbega au Sud de la péninsule acadienne; voici la description qu'il en donne : « La Norumbega est une contrée péninsulaire qui s'étend dans la mer du Nord; elle est appelée d'après une ville de ce nom et elle jouit d'un climat tempéré et d'un sol fertile... Elle a quelques peuples désignés de manières différentes par les Portugais, les Espagnols et les Français; de sorte que l'on ne peut tirer de là aucune notion certaine (3). » Sur sa mappemonde il orthographie Norobega le nom de la même contrée.

D'après l'Histoire universelle (4) de Cornelius Wytfliet, la Norumbega s'étend par 44°-45° de latitude nord. On voit sur ses côtes les noms de : cap de Breton avec l'île Briso vis-à-vis des Y. des Bretons, R. de Oces, Costa Doblada, S. Michiel, C. Doesno, R. de S. Pietro, Playa vis-à-vis de I. de S. Pietro, R. de la Brigo vis-à-vis de I. de S. Juan, B. de los Condes, R. Seguido, R. Hermosa, R. de la Brigo, C. Hondo, R. de Montanas, vis-à-vis de I. Claudia, Palmaris, R. de Castis, R. Visto, Manados, C. Hondo

⁽¹⁾ Sur laquelle la légende "Thomas Hood made this platte 1592 ", donne à la fois la date et le nom de l'auteur. Elle forme la feuille XIII de Atlas zur Entdeckungsgeschichte Amerikas aus Handschriften der K. Hof-und Staatsbibliothek der K. Universitæt und des Haupteonservatoriums der K. Bayerischen Armee, herausgegeben von Fried. Kunstmann, K. von Spruner, Georg M. Thomas. Munich, 1859, in-folio.

⁽²⁾ Geographiæ universæ, tum veteris tum novæ, absolutissmum opus... auctore Jo. Ant. Magino, patavino, anno 1597. Cologue, in-folio.

⁽³⁾ Folio 282. Cfr. la carte d'Amérique, folio 278.

⁽⁴⁾ C'est le titre français de Descriptionis Ptolemaicæ augmentum. Louvain, 1598, in-folio. La traduction française a paru à Douay, 1607, petit in-folio.

Grand, R. Grande, C. de las Islas, R. de Gamas, Orfinora, Archipelago, C. de S. Maria. La ville de Norumbega est située par 45°20′ de latitude, au confluent des deux rivières qui forment le fleuve de ce nom. Voici la description que l'auteur donne de cette contrée: « Plus outre [que la Virginie,] vers le septentrion, est Norombega, laquelle d'une belle ville et d'un grand fleuve est assez cognue; encore que l'on ne trouve point d'où elle tire ce nom, car les barbares l'appellent Agguncia. Sur l'entrée de ce fleuve il y a une ile fort propre pour la pescherie. La région qui va le long de la mer est abondante en poissons et vers la Nouvelle France a grand nombre de bestes sauvages et est fort commode pour la chasse, et les habitants vivent de mesme façon que ceux de la Nouvelle France (1). »

Thevet, qui ne mentionne pas la Norambègue dans ses Singularitez de la France antarctique (2) publiées en 1558, parle assez longuement de cette contrée dans sa Cosmographie universelle (3) de 1576. A l'entendre on

- (I) Traduction française, p. 130-131.
- (2) Paris, in-4°; Anvers, in-18. Rééditée par M. P. Gaffarel, Paris, 1878, in-8°.

(3) Paris, 2 volumes in-tolio. Dans la carte d'Amérique, la Norimbega est au Sud des montagnes de la péninsule acadienne. Voici la description qu'en donne cet ouvrage : " Ainsi la terre de Canada n'est celle qu'on dit de Nurumberg, contenant une belle estendue de pays en terre ferme, lequel plusieurs ont tasché de descouvrir; mais pas un n'y a donné si bonne attainte que Jacques Cartier, Breton, l'un de mes meilleurs amys, duquel i'ay eu plusieurs advertissements, comme de celui qui a visité le pays de l'un bout à l'autre (fol. 1003)...... De la terre de Canada et Baccaleos et de plusieurs rivières de la coste de Norombègue. Ayant laissé la Floride à main gaulche avec grand nombre d'isles, islettes, goulphes et promontoires, se présente l'une des belles rivières qui soit en toute la terre, nommée de nous Norombègue et des barbares Aggoncy, et marquée en quelques cartes marines Rivière Grande. Il entre plusieurs autres belles rivières dans ceste-cy, et sur laquelle jadis les François feirent bastir un petit fort, quelque dix ou douze lieues en icelle, lequel estoit environné d'eau doulce, qui se va dégorger dans icelle et fut nommée ceste place le fort de Norombègue. Plusieurs pilotes qui s'estiment estre les plus accorts de l'Europe, discouraus du pilotage, m'ont voulu faire accroire

croirait qu'il avait même visité ce pays; il dit qu'il s'y arrêta cinq jours; mais M. de Costa a prouvé (1) qu'il n'en était rien. Il ne faut donc pas accorder une foi entière à ce que Thevet dit de la Norambègue: les mots qu'il place dans la bouche des indigènes n'ont d'analogues ni dans les idiomes algiques ni dans les langues scandinaves et ils ont été certainement forgés par le prétendu explorateur. On sait d'ailleurs que celui-ci ne se gênait pas pour arranger les choses à sa façon: trouvant dans les anciens géographes, qui prenaient le Nord de l'Amérique pour la partie Nord-Est de l'Asie, la lègende Bargu regio palustris, il en fit la Campestre de Berge (2) qu'il plaça près de la Norambègue. Il est vrai

que ce pays norombéguien estoit le propre pays de Canada. Mais tant s'en fault, comme je leur dis, attendu que cestuy-ci est sur les quarante trois degrés et celuy de Canada est sur les cinquante et un et cinquante deux. Voilà ce que c'est que d'avoir faulte d'expérience maistresse de toutes choses. Devant qu'en aborder la dite rivière, nous apparoist une isle tournée de huict isleaux fort petits, qui avoisinent la terre des Montagnes vertes et le cap des Isles. De là vous venez tousjours costoyant jusques à la bouche de la rivière, l'entrée de laquelle est dangereuse à cause d'un grand nombre de gros et haults rochers et force batures, et est son entrée merveilleusement large. Quelques trois lieues dans la dite rivière se présente dévant vous une belle isle, qui peult avoir quatre lieues de tour, et habitée seulement de quelques pescheurs et d'oyseaux de diverses espèces, nommés par eux aiayascon, à cause qu'elle est faite en forme d'un bras d'homme qu'ils appellent ainsi. Sa longueur est du nord au su, et laquelle on pourroit peupler facilement, aussi bien que plusieurs autres petites islettes qui l'avoisinent d'assez loing, et eu icelle faire une forteresse très-belle pour tenir en bride toute la coste. Ayans mis pied à terre, au pays circonvoisin, aperceumes un grand nombre de peuples qui venoit droit à nous, de toutes parts et en telle multitude que vous eussiez dit estre une vollée d'étourneaux. Ceux qui marchoient les premiers estoient les hommes qu'ils nomment aguchuns; après venoient les femmes qu'ils appellent peragruastas, puis les adegestes qui sont les enfans, et les derniers estoient les filles nommées anias-gestas. (Fol. 1008.)..... Avant demeuré là cinq jours levasmes les anches, partismes d'avec eux avec un merveilleux contentement d'une part et d'aultre. (Fol. 1009.)..... En la région donc plus voisine de la Floride (que aucuns ont appelée Terre Françoyse et ceux du pays Norombègue), la terre est assez fertile en diverses sortes de fruits. » (1010.)

- (1) Dans Northmen in Maine. New-York, 1870, 1876, in-80.
- (2) Les singularitez de la France antaretique, nouvelle édition, p. 399;

que, dans la mappemonde de Ruysch (1), on lit au Nord du Grænland: Bergi extrema et plus au Sud: Planora de Bergi, cette dernière contrée séparée du reste de l'Asie septentrionale par un désert si étendu qu'on peut à peine le traverser dans une année, dit la légende. Mais, dans les premières années du XVI° siècle, Ruysch était excusable de commettre une erreur de ce genre, tandis que son copiste ne l'était plus, après la publication des mappemondes de Mercator et d'Ortelius.

En résumé, ceux qui ont écrit du temps où il y avait encore un pays appelé Norambègue et où l'on crovait à l'existence d'une importante ville de ce nom, n'en parlaient certainement que par ouï-dire et ils ne nous ont fourni aucune preuve des faits singuliers qu'ils affirmaient; aussi Champlain, après avoir vainement cherché dans la Norambègue « une grande ville fort peuplée de sauvages adroits et habiles, avant du fil de coton, » a-t-il eu raison de dire: « Je m'assure que la plupart de ceux qui en ont fait mention ne l'ont vue... Ce ne sont les merveilles qu'aucuns en ont escrites (2). » Mais il s'est trop avancè en ajoutant que ceux . dont ils tenaient leurs renseignements « n'en savaient pas plus qu'eux. » Si les géographes qu'il critiquait avaient tort de présenter comme actuel l'état antérieur du pays, leurs auteurs qui, sans remonter jusqu'au naufragé frislandais, vivaient peut-être une ou deux générations auparavant,

[—] La Cosmographie universelle, tome 11, folio 1009. Il n'était pas hors de propos de signaler l'origine de cette erreur, parce que l'on aurait pu croire, comme nous l'avons fait d'abord, que Berge était la seconde partie du nom de Norambégue, orthographie Nurumberg au folio 1009 de la Cosmographie de Thevet et dans les Ptolémées de 1548 et de 1561.

⁽¹⁾ Jointe à l'édition de Ptolémée revue par Marc Beneventano et Jean Cotta. Rome, 1508, in-folio.

⁽²⁾ Voyez, dans le mémoire sur les Colonies européennes du Markland et de l'Escociland, page 52, le passage entier extrait des Voyages'du sieur de Champlain, chapitre V, dans ses Œurres, édition Laverdière, tome III, 1870, pages 31-32.

avaient pu dire l'exacte vérité en signalant dans la Norambègue de remarquables vestiges de civilisation. Champlain en vit lui-même un des plus frappants, dans une croix élevée sur la rive septentrionale de la Baie de Fundy, « croix qui étoit fort vieille, toute couverte de mousse et presque toute pourrie, qui monstroit un signe évident qu'autrefois il v avoit esté des chrétiens (1). » Ainsi, sans croire aux merveilles de la Norambègue, Champlain nous a transmis un renseignement positif qui confirme cette croyance. Il est vrai que l'on peut donner une autre explication de cette croix et l'attribuer non à des missionnaires, mais à des navigateurs qui auraient visité l'Acadie au XVIe siècle. La question resterait donc en litige si Champlain ne nous avait fourni, à son insu, une autre preuve beaucoup plus concluante, en nous conservant une tradition scandinave qui s'était perpétuée jusqu'à son temps chez les indigènes de l'Acadie. Il en sera question à la fin de ce mémoire.

Par une piquante ironie du sort, Marc Lescarbot qui, relativement à la ville de Norambègue, étendait son scepticisme au passe comme au présent, et qui écrivait: « Si cette belle ville a oncques esté en nature, je voudrois bien sçavoir qui l'a démolie (2) », Lescarbot est précisément un de ceux qui nous fournissent les meilleures raisons de croire à son existence, ce fait pouvant résulter de la présence d'une ancienne colonie européenne dans la Noramb'gue. Aussi ces raisons

⁽¹⁾ Œurres de Champlain, édition Laverdière, tome III, page 135. Cfr. Les dernières restiges du Christianisme, p. 18. — Les arbot exprime à peu près la même idée: « Or nos Souriquois, Canadiens et leurs voisins, voire encore les Virginiens et Floride, ne sout pas tant endurcis en leur mauvaise vie et recevront fort facilement la doctrine chrétienne quand il plaira à Dien susciter ceux qui le peuvent à les secourir....... Ce qui me fait croire que la trompette des apôtres pourroit avoir esté jusque-là. » (Histoire de la Nouvelle-France, liv. VI, chap. V, pp. 675-676 de la deuxième édition, 650 de l'édit. Tross.)

⁽²⁾ Histoire de la Nouvelle-France, livre IV, chapitre VII, page 471 de l'édition Tross.

ont-elles d'autant plus de valeur qu'elles ne peuvent avoir été inventées pour les besoins de la cause, étant en contradiction avec la thèse soutenue par leur auteur. Elles consistent en trois mots archaïques d'un refrain que les Souriquois ou indigènes de la Nouvelle-Ecosse chantaient à la louange de Poutrincourt, lorsqu'il les avait régalés: « Epigico ïaton edico (1). » Lescarbot, qui nous les a conservés, ajoute qu'il n'avait jamais pu savoir la signification propre de chacun d'eux et qu'il les regardait comme des débris d'un vieux langage tombé en désuétude. Et en effet, ces trois mots mystérieux qui intriguaient si fort le curieux et sagace observateur, sont tout simplement de l'ancien norrain, plus ou moins défiguré soit par la prononciation des Souriquois, soit plutôt par la transcription de Lescarbot. Ils correspondent aux mots islandais: æfiligu gátum etingu (nous avons fait un copieux festin), comme on pourra s'en convaincre par l'analyse qui suit :

Epigico correspond à l'islandais œfiligu, accusatif singulier féminin d'un adjectif qui signifie abondant, copieux. Moyennant quelques permutations, autorisées par les lois et les exemples de la linguistique scandinave combinés avec une des règles de la prononciation des Souriquois, il est facile de ramener ces deux mots l'un à l'autre. 1° e et æ se ressemblent tellement dans l'ancien islandais que Sveinbjærn

⁽¹⁾ Voici ce passage qui est d'une importance capitale pour notre démonstration: "Quand le sieur de Poutrincourt leur donnoit à diner, ils lui chantoient des chansons de louanges, disaus que c'estoit un brave Sagamos qui les avoit bien traité, et qu'il leur estoit bon ami; ce qu'ils comprenoient fort mystiquement souz ces trois mots: cpigico taton cdico; je dis mystiquement, car je n'ay jamais pu sçavoir la propre signification de chacun d'eux. Je croy que c'est du vieil langage de leurs pères, lequel n'est plus en usage. "(Histoire de la Nonvelle-France, liv. VI, chap. XV, p. 762 de la deuxième édition, 736 de l'édition Tross).—Il faut aussi prendre note du passage suivant: "Or pour revenir à nos sauvages [les Souriquois], jaçoit que par le commerce plusieurs de nos François les entendent, néantmoins ils ont une langue particulière qui est seulement à eux connue ". (Lescarbot, Liv. VI, chap. VII, p. 694 de la deuxième édition, 669 de l'édition Tross.)

Egilsson, dans son excellent dictionnaire (1), n'en fait qu'une seule lettre et il écrit indifféremment æfi et efi (2); — 2° quant au changement de f en p, il est fondé sur ce que les Souriquois, ne pouvant prononcer la première de ces lettres, la remplaçaient par la seconde; chez eux, fèvre devenait pebre(3); — 3° la permutation de l en j (car c'est certainement ainsi qu'il faut prononcer le g dans la transcription de Lescarbot) est assez rare; il y en a pourtant des exemples dans les dialectes de la péninsule cimbrique : en jutlandais eies et hejer pour ellers, heller; en danois du Slesvig fæj, fæjt, tvij pour fæl, fælt, tvile; dans l'idiome des Ditmarsches Hejster pour Elster (4); — 4° le changement de g en k (que Lescarbot pouvait écrire c devant un o sans altérer la prononciation) est peu commun; cependant l'idiome danois du Slesvig méridional a parfois k là où le vieux norrain avait g: lekr, svik pour $liggr, svig(5); -5^{\circ}$ quant au changement de u en o, il est plus apparent que réel, puisque les anciens manuscrits ont très souvent o en place de u.

Le second mot du refrain, iaton, correspond à l'islandais gatum, première personne plurielle du prétérit de geta, obtenir, recevoir; il signifie donc nous avons reçu, pris ou fait. Le pronom a été supprimé et le verbe, au lieu d'avoir été rejeté à la fin de la phrase, a été placé entre son complément et l'adjectif de celui-ci, deux faits qui se reproduisent très souvent dans la poésie islandaise. 1º le g s'est changé en i comme dans les mots norvégiens jat (prononcé iat) et jaatom, singulier et pluriel du prétérit de jeta ou

⁽¹⁾ Lexicon poeticum antiquælinguæ septentrionalis. Copenhague, 1862, grand in-8°.

⁽²⁾ Cfr. L. Varming, Det jydske Folkesprog grammatisk fremstillet. Copenhague, 1862, in-80, page 35.

⁽³⁾ Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, liv.V1, chap.V11, p. 668 de l'édition Tross.

⁽⁴⁾ L. Varming, pages 54-189; — J. Kok, Det danske Folkesprog i Sænderjylland, tome 1er. Copenhague, 1863, in-80, pages 101-102.

⁽⁵⁾ Varming, page 14; — Kok, pages 81-95.

jita, qui correspond à l'islandais geta (1); — 2° dans les dialectes scandinaves modernes a remplace très souvent a (prononcez a ou au) de l'ancien norrain (2); — 3° il a déjà été question du changement de u en o; — enfin 4° il y a dans les langues scandinaves plusieurs exemples du changement de m en n; ainsi, dans le dialecte færcyen de l'île de Nordhrey, la première personne plurielle du prétérit est en un au lieu de um: gat j'ai reçu, gatun ou même gatun nous avons reçu (3).

Le troisième mot du refrain, cdico, correspond à etingu, accusatif singulier de eting, nom d'action féminin, dérivé de eta, manger, et qui a dù exister dans le vieux norrain, comme il subsiste dans le norvégien avec le sens de festin, bombance, lippée, bien qu'il ne se trouve pas dans les dictionnaires islandais. Il est rare que les noms communs féminins en ing aient un u à l'accusatif; il y en a pourtant des exemples et rien n'empèche de penser que eting était dans ce cas. Les permutations à justifier sont : 1° celle de t en d; elle eut lieu en islandais pour quelques mots après 1400; le danois en offre de nombreux exemples, notamment dans æden qui correspond au norvégien eting (4); — 2° ng se prononçait-il k chez les Scandinaves du Markland, comme il est écrit régulièrement dans les inscriptions runiques

⁽¹⁾ Ivar Aasen, Norsk Ordbog med danské Forklaring, pages 217, 334; — K.-J. Lyngby, Bidrag til en sænderjysk Sproglære. Copenhague, 1858, in-8°, page 106; — Kok, page 92.

⁽²⁾ V.-U. Hammershaim, Færæisk Sproglære, dans Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie, 1854, pages 243-244; — Kok, pages 71-72

⁽³⁾ Hammershaimb, pages 253, 255, 257, 270. — Cfr. Varming, page 50. — On pourrait aussi supposer que le verbe jcta, formé de cta (manger) par la prosthèse d'un j, a conservé cette lettre au prétérit, qui aurait été ját, játum, au lieu de át, átum (Jonsson, Oldnordisk Ordbog, p. 114). Les deux vers signifieraient alors: Nous avons mangé un copieux diner.—La prosthèse du j se retrouve dans jcta ou jata, mangeoire pour le bétail, substantif dérivé de cta.

⁽⁴⁾ Varming, pages 49, 191; - Kok, page 82.

des X^e et XI^e siècles (1), par exemple kunukr, trutnik, teki pour konungr, drôttning, tængi? ou bien ng de l'islandais s'est-il changé en nk, ce qui arrive quelquefois ; ainsi : bang, banga en islandais ; bank, banke en norvégien ; bange en danois du moyen âge, mais banke en danois moderne ? et nk, perdant à son tour la nasale, est-il devenu k (2) (rendu par c dans la transcription de Lescarbot)? On ne sait au juste, mais peu import e, puisque d'une manière ou de l'autre la permutation est possible ; — 3^o enfin, on a déjà vu que celle de g en c et de u en o l'était également.

Voilà donc trois mots marklandais qui sont certainement d'origine scandinave. Si l'on avait la certitude que les Souriquois les prononçaient correctement et que Lescarbot eût bien saisi les sons d'une langue qu'il ne comprenait pas et trouvé dans l'alphabet français des lettres pour les rendre avec une minutieuse exactitude, ces trois mots nous permettraient de caractériser en partie le dialecte scandinave de la Norambègue et de dire que les Islandais du Nouveau Monde, séparés depuis 600 ans de leurs congénères d'Europe, à une date où ceux-ci parlaient encore une langue archaïque (comme on le sait par les inscriptions runiques des Xº et XIº siècles), et n'ayant pas subi les influences amollissantes de la civilisation, avaient maintenu plus longtemps la dureté de l'ancienne prononciation, mais avec peu de conséquence, car s'ils n'avaient pas adouci le k en g et en ng, ils avaient permuté le g en i, et le t en d et mouillé lentre deux i (son que Lescarbot rend par g ou j).

L.-F.-A. Wimmer, Runeskriftens Oprindelse og Udvikling i Norden, dans Aarbæjer for nordisk Oldkyndighed, 1874, in-8°, page 223.

⁽²⁾ En Norvégien blink et blinka s'écriven t aussi blik marque, blinka faire une marque. Le suédois svinka, chercher des détours, correspond au slesvigois svænk qui s'orthographie aussi svik. En islandais stingr, en norvégien sting, et styng, en danois stik; en islandais strengr, norvégien streng, slesvigois strik, corde; islandais hrungr bossu, norvégien krugg. slesvigois krukke, dialecte danois de Morne krække. (E. Jonsson, Oldnordisk Ordbog. Copenhague, 1863, in-8°, pp. 547, 553; — I. Aasen, Norsk Ordbog, 753, 760,766; — Kok, pp. 324, 382, 392-393.)

Mais que l'on adopte la forme islandaise ou la forme marklandaise, les trois mots analysés plus haut ne forment pas moins deux vers dans le mêtre appelé runhenda qui a tout à la fois l'allitération (1), comme tous les vers islandais, et la rime, comme la poésie mo lerne. Disposés de la manière suivante:

Epigico Æfiligu ïaton edico gátum etingu

ils sont absolument de même forme que les deux derniers vers de la stance suivante, composée vers l'an 900, par Thjódhólf de Hvín, en l'honneur de Harald Hàrfagr (2):

Andadhr er sá er of alla brá, haukstalla konr, Haralds bródhursonr. Il est mort celui qui se distingua entre tous, le parent des princes, le neveu de Harald.

Ou bien que les deux premiers vers du huitain suivant, composé vers 1221, par Snorré Sturluson, comme spécimen de la petite variété de la troisième classe de *runhenda* (3):

Drifr handar hlekkr,
thar er hilmir drekkr;
mjæk er brægnum bekkr

blidhskálar thekkr ; leikr hilmis her Les bracelets (4) sont à profusion

lorsque le prince donne un banquet;

que grandement ses courtisans à la table des libations se délectent;

et que la troupe de ses gardes porte

⁽¹⁾ C'est-à-dire des mots commençant par la même lettre et placés un ou deux dans un vers, un dans le suivant.

⁽²⁾ Snorré, Háttatal, chapitre LHI, page 462 du tome 1er de Edda Snorra Sturlusonar. Copenhague, 1848, in-80.

⁽³⁾ Id. Ibid., chapitre CLXI, page 704.

⁽⁴⁾ Mot à mot : le lien de la main.

hrein gullin ker, segi ek allt sem er, vidh ordha sker. de purs vases d'or, (je ne dis que la vérité) aux perles de la bouche (1).

Par une coïncidence qui, pour être accidentelle, n'en est pas moins singulière, cette stance, comme les vers marklandais, chante les plaisirs de la table, et elle est précèdée et suivie de deux autres, dans le même mêtre et traitant le même sujet, comme si la troisième variété de runhenda était le mêtre spécial de la gastronomie.

Que les descendants des Scardinaves du Markland aient été doués de facultés poétiques, on le sait par le témoignage de Lescarbot, qui parle de leurs ballades et de leurs chants héroïques et magiques (2): et ce n'est pas étonnant, les Grænlandais, leurs plus proches congénères, avaient donné leur nom à un mêtre spécial de la poétique norraine, le grænlenzki húttr, où les mots de chaque second vers riment ensemble (3). Le D^r Gudbrand Vigfusson, dans ses prolégomenes de la Sturla (4), assure que deux des poëmes de l'ancienne Edda, l'Atlakvidha hin grænlenzka et l'Atlamál hin grænlenzku (chant et poëme grænlandais sur Atlé) ont été composés dans le Grænland, et il pense qu'il en est de même pour Hymiskvidha. Mais cette opinion n'est pas partagée par le savant norvégien R. Kevser, pas même pour les deux premières pièces, dont il rattache l'épithète au canton norvégien de Grænland (5). Nous avons

⁽I) Mot à mot : l'écueil des paroles (les dents).

⁽²⁾ Lescarbot, Histoire de la Nouvelle-France, livre VI, chapitres VI et XV, pages 655, 736-738 de l'édition Tross.

⁽³⁾ Snorré, Hâttatal, chapitre CXLVIII, tome 1er, pages 686-691 de l'édition citée plus haut.

⁽⁴⁾ Starlunga saga including the Islandinga saga of lawman Starla Thordsson and other works, Oxford, 1878, 2 volumes in-8°, tome 1°r, page CXCI.

⁽⁵⁾ Page 228 de Nordmændenes Videnskabelighed og Literætur i Middelalderen. Christiania, 1866, in-8°, formant le tome 1°r de ses Efterladte Skrifter.

nous-même donné une autre explication, en rapprochant grænlenzk de Gronland, aujourd'hui Grolland, village des environs de Brême, où résidait, paraît-il, l'Atlé de la légende (1). Il faut d'ailleurs noter qu'aucun des deux poëmes en question n'est dans le mètre grænlandais.

Ainsi, trois mots du marklandais, joints à cinq ou six autres du même dialecte que nous avons retrouvés et que nous analysons plus loin, nous permettent d'affirmer que cet idiome scandinave n'était pas encore totalement oublié dans la Norambègue au commencement du XVIIe siècle. Il ne faut pas être surpris de ce qu'il en soit resté si peu de vestiges : la colonie précolombienne du Grænland, qui dura au moins une fois autant que celle du Markland et qui avait une population scandinave plus dense, n'a bien laissé que quelques mots dans le kalali, idiome des Esquimaux du Détroit de Davis; il est vrai que le kalali n'a été étudié que trois siècles après l'extinction de la nationalité scandinave dans le pays, tandis que le marklandais le fut quelques générations seulement après la ruine de la ville civilisée de la Norambègue; mais les Algonquins de l'Acadie, ayant plus de vitalité que les Esquimaux et étant plus nombreux, avaient eu plus de facilité à absorber l'élément européen.

Cependant telle était la supériorité intellectuelle des Scandinaves du Markland que l'organisation politique du pays, telle qu'ils l'avaient établie et appelée, se perpétua même après qu'ils eurent perdu la prépondérance. Les deux rives de la baie de Fundy portaient encore au XVIe siècle des noms marklandais : la côte septentrionale s'appelait Norambèque (contrée septentrionale), et la côte méridionale ou Nouvelle-Écosse se nommait Pays des Sourikois (État du Sud). Il faut analyser ces deux noms.

Si l'on se reporte à l'examen des passages empruntés aux

⁽¹⁾ Histoire légendaire des Francs et des Buryondes aux IIIe et IVe siècles. Paris, 1867, in-80, pages 252 nº 1, et 498.

écrivains et géographes du XVIº siècle qui ont parlé de la Norambègue, on verra que ce nom a été écrit de douze manières différentes : (No)ranbega (Verrazzano), Nurumbega (Parmentier), Novumbega (Parmentier, Mercator, Magin, Wytfliet), Norobega (Magin), Norobega (Ortelius), Norombega (M. Lok, Th. Hood), Norambèque (le P. Biard), Norembèque (Champlain), Norombèque (Jean-Alphonse, Thevet), Norinbegue (J. de Vaulx), Nurumberg (Edition de Ptolémée de 1548 et 1561), Norovagia (Mappemonde de Henri II). Si l'on élimine ces deux dernières formes, celle-ci comme douteuse, celle-là comme arbitraire, et quelques variantes de peu d'importance, il reste trois formes principales: 1º Noranbega, Norambègue et Norembėgue; 2º Noronbega, Norombega, Nurumbega, Norombègue; 3º Norinbègue et peut-être Norembègue, en prononçant i le premier e. Ce nom vient des habitants du pays. comme nous l'apprend Parmentier; adopté par les Europèens, il se perpétua chez eux au moins un quart de siècle après qu'il fut tombé en désuétude chez les Acadiens et remplacé par celui d'Aggoncy ou Agguncia. Ce changement eut lieu entre 1539 et 1575, date de la publication de la Cosmographie de Thevet. Il paraît avoir été en connexion avec la prépondérance de l'élément indigène sur les descendants des colons scandinaves. Aggoncy doit être dérivé du nom des Algonquins, dont le l a été assimilé par le g suivant. Quoiqu'il en soit, ce n'est pas chez les tribus algiques qu'il faut chercher la signification du nom de Norambègue; car il n'était pas en usage chez elles et il ne l'a jamais été depuis (1). Il faut donc remonter à leurs prédé-

⁽¹⁾ Le R. B. J. de Costa nous écrivait de New-York à la date du 25 août 1879: "Pendant un séjour récent sur le littoral du Maine, j'ai parlé à des Indiens du Penobscot; mais, même parmi leurs vieillards les mieux informés, je n'ai pu découvrir aucune trace du nom de Norombega; ils ne connaissent pas ce mot et n'ont rien d'approchant. "Venant d'un homme de ce mérite, ce témoignage contrebalance l'opinion d'un autre savant, d'ailleurs fort

cesseurs, aux anciens maîtres du pays, aux Marklandais, qui étaient des Scandinaves, des Germains. On pourrait croire que Lescarbot a entrevu la vérité quand il a écrit que. la partie du littoral de l'Amérique, située sous le 45° de latit. N. est « appelée d'un nom allemand, Norumbega (1). » Mais, s'il s'exprimait ainsi, c'est qu'il supposait ce mot forgé par quelque géographe d'après celui de Nuremberg en Franconie : deux des éditions de Ptolémée ayant adopté la forme Nurumberg. Le nom de Norovagia, qui est un des noms latins de la Norvège, serait un indice très significatif, s'il était certain, mais comme cette leçon est conjecturale, nous ne pouvons justifier le recours à une étymologie scandinave que par un ensemble de faits concourant à démontrer l'existence d'une colonie islandaise dans la Norambègue. On en connaît déjà quelques-uns et des plus concluants; en voici d'autres, tirés du sens des noms Norambègue et Souriquois, qui font pendant l'un à l'autre et qui s'expliquent assez bien par le vieux norrain.

La première partie de Norambègue correspond, soit à l'islandais Nordhan, adverbe signifiant: du Nord, au Nord et pouvant aussi se traduire par septentrional, qui dans les dialectes norvégiens de Voss, de Hardanger et de Telemarken est devenu noran, et dans celui de Nordhordland noran (prononcez norôn) (2); — soit à l'islandais norræn ou norroen, adjectif signifiant septentrional,

estimable, M. H.-C. Murphy, qui prétend que le nom de Norumbega est incontestablement emprunté aux Indiens (The royage of Verrazzano, a chapter in the early history of maritime discovery. New-York, 1875, in-8°, p. 38). Il a même plus de poids parce qu'il est d'accord avec ceux de J. Parmentier, de Thevet et de Wytfliet.

⁽I) Histoire de la Nouvelle-France, livre I, chapitre Ier, page 3 de l'édition Tross.

⁽²⁾ I. Aasen, Norsk Ordbog, page 589. — Comme pendants de Nordhanrika on peut citer en islandais: nordhanfjardhar, nordhanlands, nordhanmadhr, et en norvégien nordhanfjells (partie de la Norvège située au nord des Montagnes). Nordhanvika peut donc se traduire mot à mot ar: partie du Markland située au nord des baies.

norvégien, et qui dans ce cas serait pris substantivement et indéclinable (1); mais ce n'est guère probable et ce mot se ramène plus difficilement que Nordhan à la forme noran ou noron; quant au n, qui termine aussi bien l'adjectif que l'adverbe, il·est devenu m, dans les transcriptions française et latine, à cause du b qui suit. - La seconde partie du nom: beqa ou bèque peut correspondre à trois mots islandais: 1º víka, génitif pluriel du substantif féminin vík qui signifie golfe, baie, et qui désignerait ici la Baie de Fundy, la Baie de Chignecto et les autres baies qui découpent la côte du Nouveau-Brunswick et de l'État du Maine. Il faut savoir en effet que les Souriquois ne pouvaient prononcer le v et le changeaient en b (2); l'i norrain est très souvent rendu par un e dans les idiomes modernes (3), et chez les insulaires des Shetlands, qui parlaient autrefois un dialecte scandinave, le mot vik est non-seulement devenu wick, mais encore weik et weck (4); enfin l'adoucissement du k en g est de règle en danois où vik est devenu vig; seulement il est singulier que les Marklandais aient changé le q en c dans epigico et edico (pour æfiliqu et etingu), et qu'ici ils aient transformé le k en g; mais peut-être cette permutation a-t-elle été faite plutôt par les voyageurs européens que par les indigènes. — 2º Buga, génitif pluriel du substantif masculin bugr qui signifie baie, anse; il se rapproche davantage de bega, mais u se change très rarement en e (5). Nordhanbuga signifierait : côte au Nord des Baies de Fundy et autres; — 3º vága, génitif pluriel du substantif

⁽¹⁾ Comme Finn (lapon) dans Finnbygdhir au lieu de Finnabygdhir; Skot (Écossais) dans Skotland au lieu de Skotaland; blå dans Blåland (pays des bleus ou nègres).

⁽²⁾ Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, livre VI, chapitre VII, page 668 de l'édition Tross.

⁽³⁾ Varming, pages 37, 211.

⁽⁴⁾ P.-A. Munch, Historisk-geographish Beskrivelse over Kongeriget Norge i Middelalderen. Moss, 1849, in-80, p. 209.

⁽⁵⁾ Varming, page 32.

masculin *rågr*, baie. Le å islandais est parfois devenu æ ou e dans les dialectes jutlandais et slesvigois (1): — 4° byydh (en norvégien bygd, en danois baigd), nominatif singulier d'un substantif féminin qui, entre autres significations, a celle de lieu habité, contrée. Les Danois ne prononcent généralement pas le dh ou d doux à la fin des noms de lieux (2), à tel point que, en 1646, le français La Peyrere, qui ne savait pas le danois, mais qui entendait parler à Copenhague de Eystribygdh et de Vestribygdh, contrées de l'ancien Grænland, transcrivit ces mots par Ostrebug et Westrebug (3). En islandais η se prononce quelquefois comme e (4), et s'écrit aussi ω ; par exemple: f(y)a et flæja, flæming et flymingr. Nordhanbygdh signifierait contrée du Nord et Norrambygdh, pays des Norvègiens. A bygdh on pourrait substituer le mot færeven bygri qui signifie habitation et qui en suédois a pris la forme de bygge dans nybygge, colonie.

Si l'on considère que les Granlandais appelaient l'Acadie Markland; que, nulle part dans les textes scandinaves, on ne trouve le mot norran pris comme substantif, tandis que, au contraire, l'adverbe nordhan entre dans la composition de plusieurs noms de lieux, on sera sans doute disposé à admettre qu'il faut préfèrer l'étymologie Nordhanrik (Pays au Nord des baies) ou Nordhanbygd (contrée du Nord), par opposition au Territoire du Sud, en vieux norrain Sudhriké (5), nom composé de sudhr (au Sud) qui

⁽¹⁾ Varming, page 184; — Kok, page 73.

⁽²⁾ E. Madsen, Om Ratskrivning of Stednarne, dans Tidskrift for Philologi og Pæd (gogik, sixieme année, Copenhague, 1865, in-8°, page 291; — Cfr. Kok, page 88; — Varming, pages 43-44.

⁽³⁾ Relation de Grænland, pages 99, 103, 197, 110, dans le Recucil de voyages un Nord, tome 1 cr. Amsterdam, 1705, in-18.

⁽⁴⁾ Wimmer, Altwordische Grammatik, pages 4-5; — J. Aars, Oldnorsk Formlære, Chistiania, 1862, in-80, page 2.

⁽⁵⁾ Formé comme Sudhelweid, Sudherhjódhir, Sudhervege, Sudhehálfa, ou plutót Sudhheimer. Le dh ne se prononce pas à la fin des mots dans

s'écrit su (1) et se prononce sou dans les dialectes norvégiens du Telemarken et du Nummedal, et de riké, (territoire, province). De ce nom de pays prononce Souriké, Lescarbot et le P. Biard ont formé le nom éthnique Souriquois, écrit Sourikois dans la Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France en l'année 1640, par le P. Barthélemy Vimont (2), et Souricois dans la Relation (3) des Jésuites, de 1652.

Les deux territoires marklandais paraissent avoir été des divisions naturelles plutôt que politiques, car si les peuples qui les habitaient portaient des noms différents : Souriquois au Sud, Etechemins et Abenaquis au Nord, ils se comprenaient ensemble et se regardaient comme membres d'une même nationalité; bien plus, ils étaient confédérés. C'est ce que nous apprend le P. Biard, dont la Relation de la Nouvelle-France, la première de la célèbre série due aux Jésuites, est pour nous une des sources les plus sûres et les plus abondantes (4) :

- « Ces Sagamies, dit-il, se partagent la région et sont quasi distribuées par baies ou rivières; par exemple en la rivière de Pentagoët un Sagamo; un autre à celle de Sainte-Croix; un autre à celle de Saint-Jean, etc. Quand ils se visitent, c'est au recevant de bienveigner et faire tabagie à ses hostes autant de iours qu'il peut; les hostes lui font des présents, mais c'est à charge que le visité réciproque quand ce vient au départ, si le visitant est Sagamo, autrement non.
 - « C'est l'esté principalement qu'ils font leurs visites et

- (I) I. Aasen, Norsk Ordbog, page 771.
- (2) Page 35 : rééditée dans les Relations des Jésuites publiées sons les anspices du goncernement canadien, tome 1^{ex}. Québec, 1858.
 - (3) Page 26, dans le tome II du même recueil.
 - (4) Pages 11-12, dans le tome 1er du même recueil.

plusieurs idiomes scandinaves (Hammershaimb, page 243; — Kok, pages 87-88; — E. Hagerup, *Om det danske Sprog i Angel*. Copenhague, 1867, in-80, pages 125-126; — Varming, pages 43-44.)

tiennent leurs estats; ie veux dire que plusieurs Sagamos s'assemblent et consultent par entre eux de la paix et de la guerre, des traictez d'amitié et de bien commun. Il n'y a · que les dits Sagamos qui ayent voix au chapitre, et qui haranguent, ne fussent quelques vieux et renommés autmoins, qui sont comme leurs prestres, car ils les honorent fort, et leur donnent séance là mesme qu'aux Samagos. Il arrive quelquefois qu'un mesme est tout ensemble et Autmoin et Sagamo, et lors il est grandement redouté. Tel a esté le renommé Membertou, qui se fist chrestien, ainsi que vous ovrez bien-tost. En ces assemblées donc, s'il v a quelques nouvelles d'importance, comme que leurs voisins leur veulent faire la guerre, ou qu'ils ayent tué quelqu'un, ou qu'il faille renouveler alliance, etc., lors messagers volent de toutes parts pour faire la plus générale assemblée qu'ils peuvent de tous les confédérés qu'ils appellent ricmanen, qui sont quasi tous ceux de mesme langue. Néantmoins, souvent la confédération s'estend plus loin que ne fait la langue, et contre ceux de mesme langue s'élèvent quelquefois des guerres. En ces assemblées aussi universelles se résout ou la paix, ou trève, ou guerre, ou rien du tout, ainsi qu'arrive souvent en délibérations où il y a plusieurs testes sans ordre et subordination, d'où l'on se départ plus confus souvent et désuny qu'on n'y estoit venu.

« Leurs guerres ne se font quasi que de langue à langue ou de pays à pays, et tousiours par surprise et trahison. Ils ont l'arc et le pavois ou targe; mais ils ne se mettent jamais en bataille rangée, au moins de ce que i'en ay peu apprendre. Et de vray ils sont de leur naturel peureux et coüards, quoy que ils ne cessent de se vanter et fassent leur possible d'estre censez et d'avoir le nom de grand cœur, meskir cameramon: grand cœur chez eux c'est toute vertu. »

Nous avons reproduit ce passage tout au long, parce que le contexte était nécessaire pour bien fixer le sens de *ric-manen*, que le P. Biard rend un peu vaguement par : con-

fédérés; mais si l'on considère que les Sagamos seuls étaient appelés à ces assemblées, il faudra traduire le mot en question par chefs confédérés. Or, il y a en vieux norrain un mot de même sens et à peu près de même son, rikmenni, qui signifie les grands, les chefs. Et ce n'est pas le seul mot d'origine scandinave que renferme ce passage, car meskir cameramon (grand cœur) paraît correspondre à l'islandais mestr hammrammadhr. Voyons par quels changements: mestr est un superlatif dont la dernière lettre n'appartient pas au radical; elle s'est néanmoins conservée dans le danois du moven-âge où bæstær = l'islandais bestr (en norvégien best, en danois moderne bedst); elle a donc pu aussi se perpétuer dans l'idiome archaïque du Markland. - La permutation du t islandais en k se retrouve dans quelques dialectes scandinaves, par exemple dans celui de l'Angermanland septentrional, où $dr dt tn x = \Gamma$ islandais dr ukkn a (1) et dans un dialecte smâlandais, où kikkla = kitla (2); en jutlandais où itt = le vieux norrain ekki et le danois ikke; en norvégien où itte, itt = ekki. — L'intercalation d'une voyelle entre deux consonnes finales est extrêmement commune en vieux danois (3). On voit qu'il n'est pas difficile de ramener mestr à la forme meskir. Le mot suivant ressemble moins à celui dont nous l'avons rapproché; car, si le c en latin correspond très souvent à h des langues germaniques, il est plus rare dans la famille scandinave que le kd'un dialecte représente le h normal. Il v en a pourtant quelques exemples: l'adverbe islandais hversu, suèdois huru' est devenu kussu dans le dialecte des Færeys et

⁽¹⁾ K. Sidenbladh, Allmogemálet i Norra Angermanland. Uppsala, 1867, in-8°, pages 11, 36.

⁽²⁾ N. Linder, Om allmogemålet i Sædra Mære hærad af Kalmar læn. Uppsala, 1867, in-8°, page 82.

⁽³⁾ La voyelle intercalée est d'habitude un æ: aftær, fastær, gildær, etc. = aptr, fastr. gildr; quelquefois aussi un i: sialfær et sialvir pour sjálfr; tærig pour torg. (G.-F.-V. Lund, Det ældste danske Skriftsprogs Ordforråd. — Ordbog. Copenhague, 1877, in-12.)

korso, kor en norvégien (1); mais il faut noter que dans ces deux dialectes le k ne remplace le h que lorsque celuici est suivi d'un j ou d'un v. Or, ce n'est pas le cas dans hantrammadhr (2). Si l'on veut assimiler ce mot avec cameramon, il vaut mieux supposer que les Scandinaves du Markland, dont la langue était restée fort archaïque, prononçaient h comme faisaient leurs ancêtres, les Germains des grandes invasions. Or, comme ce h était toujours rendu par ch (kh) ou c chez les Gallo-romains, le P. Biard n'aura sans doute pas trouvé de son plus propre que le c dur pour rendre ce h fortement aspiré.

Mais cette explication ne nous satisfait pas entièrement et nous aimons mieux ne pas insister sur l'origine scandinave du mot cameramon et d'autres que nous pourrions citer (3): il s'agit moins, pour aujourd'hui, de reconstituer le vocabulaire marklandais que de prouver les relations des Acadiens avec les anciens Islandais. En voici une nouvelle preuve empruntée tout à la fois à la linguistique et à la mythologie. Elle est encore plus décisive que les précè-

- (1) Varming, page 48; Hammershaimb, onvrage cité, page 253. Aasen, Norsk Ordbog, page 322.
- (2) Mot à mot : doné d'un cœur de berserk ou de héros. (Jonsson, Oldnordisk Ordbog, p. 205). Les deux mots signifieraient: très grand cœur de héros.
- (3) Marchim en souriquois, selon Lescarbot (liv. VI, chap. VII, p. 663 de l'édition Tross) peut correspondre an norvégien varjen, vargen, le lonp, en islandais vargrinn. Tabo, deux, (Lescarbot, Ibid, p. 663) peut se ramener à l'islandais tean et au norvégien teo, par le changement du r que les Souriquois prononcent b. (Lescarbot, Ibil, p. 668). La première syllabe de Secondon, capitaine de la rivière Ouigoudy on St-Jean (Les voyages du sieur de Champ'ain, 1613, liv.1er.chap.111.p.22 de l'édition Laverdière), appelé Chhoudinn par Lescarbot (liv. VI, chap. V, p. 641), et Schondon (prononcé sans doute Scondon) par le P. Biard (Relation de la Nouvelle-France, p. 19) peut correspondre à l'islandais sikr, en norvégien et en suédois sik, le lavaret, sorte de truite. Or, Lescarbot affirme qu'en souriquois ce mot signifie truite (liv. VI, chap. II, p. 628). Marcdo, sang (P. Biard, chap. XVII, p. 34), par extension : meurtre, se ramènerait aussi bien à l'irlandais marbha lh, tuerie, massacre (et alors ce serait une réminiscence des scoto-irlandais), qu'à l'islandais mordh, memtre.

dentes, car il y a une gradation entre elles, qu'il nous soit permis de le faire remarquer. Les chansons, comme les monnaies, passent d'un peuple à l'autre, sans même avoir besoin, pour se répandre à l'étranger, d'y être portées par ceux qui les ont mises en circulation. Le refrain scandinave trouvé dans la Norambègue aurait pu, à la rigueur, y être importé par des marins qui ne parlaient pas le vieux norrain: mais, comme on ne connaît pas d'autres Européens que les Scandinaves, qui aient fréquenté les parages de la Norambègue, c'est bien eux qui ont propagé dans ce pays les vers en runhenda. Si la phonétique de ceux-ci n'était pas si archaïque et ne donnait pas à supposer qu'ils remontent au moins au dernier siècle du moyen-âge, et qu'ils ont dù par conséquent se perpétuer pendant plusieurs générations chez les Souriquois, 'on pourrait admettre que les indigènes les ont appris dans des relations passagères avec des pêcheurs scandinaves. Mais ce n'est guère vraisemblable. A plus forte raison, il est impossible d'attribuer une origine accidentelle à des mots norrains employés par les Acadiens eux-mêmes pour désigner les divisions géographiques de leur pays et le caractère fédéral de leurs institutions politiques. Ces noms attestent que le Markland a été occupé d'une manière permanente et prolongée par des Scandinaves. Ajoutons que ceux-ci ne vivaient pas isolés, tenant les indigènes à l'écart ou n'ayant avec eux que des rapports hostiles, comme c'était le cas entre les Esquimaux et les Islandais du Grænland; non, les colons du Markland avaient des relations familières et suivies avec les Souriquois, sans quoi ils n'auraient pu leur imposer l'explication imaginaire d'un phénomène naturel ni leur faire croire que le mugissement des vents et des flots, presses entre des rochers ou s'engouffrant dans des cavités, était produit par un géant appelé Gougou. Combien de fois des marins, plus ou moins naïfs, n'ont-ils pas dù répéter ce conte aux Souriquois pour leur inculquer la croyance en cet être fantastique! Ils

avaient si bien réussi à leur faire partager leurs terreurs superstitieuses que, longtemps après la ruine de la colonie scandinave, les sauvages parlaient encore de ce monstre épouvantable et craignaient de passer à proximité de son antre. Voici ce que Champlain en apprit :

« Il y a encore une chose étrange, digne de réciter, que plusieurs sauuages m'ont assuré estre vray. C'est que proche de la baye des Chaleurs, tirant au su (1), est une isle où faict résidence un monstre épouuantable que les sauuages appellent Gougou, et m'ont dict qu'il auoit la forme d'une femme, mais fort effroyable, et d'une telle grandeur qu'ils me disoient que le bout des masts de nostre vaisseau ne luy fust pas venu jusques à la ceinture, tant ils le peignent grand! et que souvent il a dévoré et dévore beaucoup de sauuages, lesquels il met dans une grande poche quand il les peut attraper et puis les mange; et disoient ceux qui auoient esvité le péril de ceste malheureuse beste, que sa poche estoit si grande qu'il y eust pu mettre nostre vaisseau. Ce monstre faict des bruits horribles dedans ceste isle, que les sauuages appellent le Gougou; et quand ils en parlent, ce n'est que auec une peur si estrange qu'il ne se peut dire plus et m'ont asseuré plusieurs l'au oir veu. Mesme ledit sieur Preuert de Saint-Malo, en allant à la descouverte des mines, ainsi que nous l'auons dict au chapitre précédent, m'a dict auoir passé si proche de la demeure de ceste effroyable beste que luy et tous ceux de son vaisseau entendoient des sifflements estranges du bruict qu'elle faisoit, et que les sauvages qu'il avoit avec luy, luy dirent que c'estoit la mesme beste et auoient une telle peur qu'ils se cachoient

⁽¹⁾ L'ilot du Gougou avait donc une situation plus méridionale que la baie des Chaleurs et, par suite, que l'île Percée, où se trouvait alors Champlain. Cette dernière, malgré son nom significatif, ne peut être assimilée avec l'ilot du Gougou; car, si elle avait été le théâtre de ce phénomène, notre auteur aurait pu l'observer de ses propres yeux, sans se référer aux récits de Prévert.

de toute part, craignant qu'elle fust venue à eux pour les emporter; et qu'il me faict croire ce qu'ils disent, c'est que tous les sauuages en général la craignent et en parlent si estrangement que si ie mettois tout ce qu'ils en disent, l'on le tiendroit pour fables; mais ie tiens que ce soit la résidence de quelque diable qui les tourmente de la façon. Voilà ce que i'ay appris de ce Gougou » (1).

Cette fable parut si curieuse à Palma Cayet (bien que ni lui, ni Champlain, ni aucun de leurs contemporains n'en eùt saisi la portée), qu'il la reproduisit mot à mot dans sa Chronologie septennaire de 1605, sans citer son auteur. Lescarbot la recopia aussi, mais pour en faire des gorges chaudes. S'il tenait Champlain pour un excellent géographe (2), il ne le regardait pas moins comme un homme crédule (3), et il se faisait un malin plaisir de le railler: « Il nous faut retourner quérir le sieur Champlain, dit-il,...... afin qu'il nous dise quelques nouvelles de ce qu'il aura ouy parmi les sauvages. Et afin qu'il ait un plus beau champ pour réjouir ses auditeurs, je voy le sieur Prévert de Saint-Malo, qui l'attend en l'île Percée en l'intention de lui en bailler d'une; et s'il ne se contente de cela, lui bailler encore avec la fable des Armouchiquois la plaisante histoire du Gougou, qui fait peur aux petits enfants » (4). Ces turlupinades intimidèrent Champlain et, lorsqu'il refondit son livre des Sauvages dans sa Relation de 1613, au-lieu d'ajouter à la tradition du Gougou quelques-uns des traits qu'il avait passés sous silence, il supprima le tout; et son contradicteur, qui cache une lourde pédanterie sous les

⁽¹⁾ Des Sanvages ou voyage de Champlain de Bronage fait en la Nouvelle-France l'an 1603, pages 61-62; deuxième édition Laverdière pages 125-126.

⁽²⁾ Histoire de la Nouvelle-France, livre 1er, chapitre 1er, page 4 de l'édition Tross.

⁽³⁾ Ibid., livre III, chapitre XXIX, page 379 de l'édition Tross

⁽⁴⁾ Ibid., livre III, chapitre XXVIII, page 371 de l'édition Tross.

dehors du bel-esprit, n'a garde de nous dédommager du silence qu'il a imposé au candide narrateur; au lieu de compléter cette fable avec les traits omis par Champlain, il fait parade de judicieuse critique en discutant sur la réalité du Gougou: pour lui cet être mythique est le symbole du remords de conscience! Qu'un simple fait neuf eût mieux fait notre affaire que cette judicieuse explication!

Heureusement que nous en savons assez pour constater l'existence d'une tradition sur le Gougou. Champlain affirme qu'elle était connue de tous les sauvages en général, et Lescarbot daigne nous apprendre que « quelques sauvages en parlent et en ont de l'appréhension » (1). Bien mieux, dans son poème sur La deffaite des Sauvages armouchiquois par le Sagamos Membertou, il fait allusion à la crovance au Gougou répandue chez les Souriquois (2). Nous avons donc bien là une tradition, non seulement localisée dans le pays, mais encore adoptée par les indigènes. Or, tout ce que ceux-ci racontaient du Gougou se retrouve dans les superstitions des Scandinaves du moyen-âge, tout depuis le nom à peine défiguré, jusqu'aux attributs : le sexe, l'habitation dans les rochers, les bruits effroyables, la figure affreuse, la taille gigantesque, la force extraordinaire, la voracité, la grande poche. Examinons ces différents traits l'un après l'autre.

Dans les croyances des anciens Scandinaves, des géantes appelées en islandais $G\dot{y}gjar$ (3) habitaient au milieu des rochers dans des cavernes ou des souterrains (4) d'où sor-

⁽¹⁾ Histoire de la Nouvelle-France, tome III, chapitre XXIX, page 376 de l'édition Tross.

⁽²⁾ Dans les Muscs de la Nouvelle-France, édition Tross, page 69.

⁽³⁾ Nominatif singulier gýgr ou gýgur; en norvégien gygr, gjægur, gjugger, gjure. Bien que le nominatif et le génitif (gýgjar) aient un r, cette lettre ne faisait pas partie du radical, comme on le voit par l'accusatif gýgi où elle manque.

⁽⁴⁾ B. Greendal, Folketro i Norden dans Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historic, 1863. Copenhague, in-80, page 50.

taient des bruits étranges (1); leurs rires et leurs cris étaient effroyables (2). D'une conformation monstrueuse (3), d'un horrible aspect (4), leur taille (5) était telle que d'une enjambée elles franchissaient de larges vallées (6). Douées d'une force proportionnée (7), elles transportaient des montagnes (8), lançaient avec leur jarretière, en guise de fronde, des rochers entiers qui écrasaient les églises (9); elles engloutissaient des villages sous des amas de pierres et de sable qu'elles portaient soit dans leur tablier de cuir (10), soit dans leur sac de peau (11), soit dans un gant (12). Adonnées à l'anthropophagie (13), elles prenaient aussi bien des hommes vivants que des cadavres pour les faire bouillir dans leur chaudron (14), ou les saler (15), comme provisions pour l'heure de la faim.

Tous ces traits épars dans une multitude de traditions scandinaves ont été réunis chez les Acadiens dans un type unique. Nous ne connaissons pas dans les littératures du Nord de l'Europe de *Gygur* qui corresponde de tout point au Gougou; mais il ne faut pas oublier que les innombrables contes mythiques de la Norvège, de l'Islande, des Færeys,

⁽¹⁾ J.-M. Thiele, Danmarks Folkesagn. Copenhague, 1843, in-80 tome II, pages 207, 212, 213.

⁽²⁾ Thiele, tome Ier, page 186; tome II, page 179.

⁽³⁾ Grændal, page 50.

⁽⁴⁾ Grændal, pages 50, 51.

⁽⁵⁾ Grændal, page 55.

⁽⁶⁾ I. Aasen, Præcer af Landsmaalet i Norge, Christiania, 1853, in-80, page 29.

⁽⁷⁾ Grændal, page 64.

⁽⁸⁾ N.-M. Petersen, Nordisk Mythologi. Copenhagne, 1849, in-8°, page 99.

⁽⁹⁾ Thiele, tome II, pages 43, 48.

⁽¹⁰⁾ Thiele, tome II, pages 38, 39, 40, 228.

⁽¹¹⁾ Thiele, tome II, page 37.

⁽¹²⁾ Thiele, tome II, page 38.

⁽¹³⁾ Thiele, tome Ier, page 186; - Grændal, pages 61, 62, 75.

⁽¹⁴⁾ Grændal, page 45.

⁽¹⁵⁾ Grændal, page 63.

du Danemark et de la Suède, sont loin d'avoir été tous recueillis, et il est possible qu'un jour on rencontre, quelque part en Scandinavie, une fable dont celle du Gougou soit la fidèle copie.

Cherchons et nous trouverons, sinon le prototype réclamé, du moins quelques nouvelles preuves des relations du Grænland avec le Markland. Celles que nous avons signalées à diverses reprises ne sont certainement pas les seules; non, pas même dans les domaines de l'histoire, de la linguistique, de l'eth nographie et de la mythologie comparée, qui ont déjà fourni tant de précieux éclaircissements!

Il reste à demander des lumières à l'archéologie, et c'est là une tâche qui incombe surtout aux Américains : les Européens ne peuvent entreprendre de comparer les antiquités de la Scandinavie avec celles de l'Acadie, avant que le sol de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick et de l'État du Maine, ait été fouillé et que les objets du temps passé aient été exhumés, classés et étudiés sous tous leurs aspects. C'est ici surtout que le concours des Américains est absolument indispensable aux Américanistes.

M. Anatole Bamps présente au Congrès un mémoire du R. P. Servais Dirks, de l'ordre des Récollets, sur les Explorations du fleuve des Amazones, faites par les Franciscains du Pérou (1633-1650).

Un savant franciscain italien, le R. P. Marcellin de Civezza, accomplit, il y a trois ans, un pèlerinage littéraire aux principales bibliothèques de l'Europe. Il était parti à la recherche de documents inédits ou rares, pour la continuation d'une Histoire universelle des Missions franciscaines, à laquelle il travaillait depuis plusieurs années. La

moisson recueillie dans ce voyage dépassa ses espérances et, interrompant son grand travail, il voulut faire part au public du résultat de ses investigations dans une Bibliographie spéciale (1).

Le R. P. Marcellin avait trouvé dans la Bibliothèque nationale de Madrid, un mémoire inédit de la plus haute importance. C'était la relation de la première exploration complète de l'Amazone faite par deux frères-lais de l'ordre de Saint-François. Cette expédition se rattache à celle qu'entreprit l'année suivante le P. d'Acuña; celui-ci ne fit-que suivre la route fravée par les humbles frères; l'un d'eux accompagna mème le savant jésuite, et passa ensuite en Espagne, où il rendit compte au roi Philippe III du succès de son entreprise. L'expédition des deux franciscains fut précédée de plusieurs essais infructueux pour former des établissements chez les peuplades riveraines du Marañon; elle fut suivie d'autres entreprises mieux réussies, dans lesquelles furent explorés plusieurs affluents du grand fleuve. Tout cela est décrit dans la relation mentionnée par le P. Lauréano de la Cruz, franciscain de Quito et chef spirituel des expéditions qu'il raconte (2).

Le R. P. Marcellin voulut bien, en vue de la troisième session du Congrès des Américanistes, détacher ladite Relation du cadre bibliographique dans lequel il l'avait placée, et en autoriser un tirage non destiné au public. Il nous

⁽¹⁾ Cet ouvrage important vient de paraître; il est intitulé: Saggio di Bibliografia Geographica, Storica, Ethnografica Sanfrancescana, per Fr. Marcellino da Civezza, M. O. In Prato, per Ranieri Guasti, 1879.

⁽²⁾ Voici le titre original de cette curieuse Relation: Nuevo descubrimiento del Rio de Marañon llamado de las Amazonas hecho por la Religion de S. Francisco, año de 1651, siendo Misionero el Padre Fr. Laurcano de la Cruz y el Padre Fr. Juan de Quincoces, escrito por la obsdiencia de los Superiores en Madrid año de 1653 por Fr. Laurcano de la Cruz, hijo de la Provincia de Quito de la Orden de S. Francisco. La date qu'assigne ici l'anteur de la Relation est celle de la dernière expédition. Les explorations commencirent dès 1633,

permit d'en faire le rapport analytique que nous avons l'honneur de présenter aujourd'hui au Congrès.

L'Amazone, le plus grand fleuve du monde, demeura longtemps un illustre inconnu, objet des conjectures les plus variées. Son nom même était sujet à controverse. Appelé d'abord l'*Orellana*, du nom de son premier découvreur, il reçut ensuite des Espagnols celui de *Marañon*; mais comme le fait observer un géographe distingué du XVII^e siècle (1), ce nom fut donné encore à d'autres fleuves, entre autres à l'Orinoco, comme on peut le voir dans Acosta et dans Herrera (2).

Un conflit d'opinions plus accentué encore s'agitait autour de la question de la source de l'Amazone. Les premières explorations s'étant faites dans l'Audience de Quito, c'est dans le voisinage de cette ville, sur le versant oriental de la Cordillère des Andes, qu'on plaça l'origine du fleuve. Le P. Lauréano, entrant dans le Marañon par le Napo, donne ce dernier nom à la rivière tout entière, bien qu'il l'eût voulu baptiser du nom de Rio de S.-Francisco de Quito. Le P. d'Acuña, croyant que le Napo débouche dans le Coca, prend celui-ci pour la branche principale.

D'autres, au contraire, prétendent que l'Amazone est

⁽¹⁾ De Lact, Description de l'Amérique, liv. XIII, c. 18. Nous avons devant nous l'édition originale en hollandais, imprimée à Leyde en 1625, par Isaac Elzevier. Les traductions latine et française de ce savant ouvrage parurent à Anvers, à l'imprimerie plantinieune.

⁽²⁾ C'est que déjà à cette époque, comme on le verra par la suite de ce mémoire, on savait que l'Orinoco communique par le Rio-Negro avec le Marañon. Voici ce qu'en dit le P. d'Acuña. « Je ne parleray point aussy de l'embouchure de notre rivière par laquelle le tyran Lopéz d'Aguyre vint aborder à l'isle de la Trinité, parce que je ne l'ay pas veue, et que ceux qui y ont esté m'ont dit que l'on n'entre pas droit dans la rivière des Amazones par cette embouchure, qui est l'embouchure d'une autre rivière qui a communication avec la rivière des Amazones par plusieurs bras, qui de distance en distance s'étendent loin d'elle, et viennent se rendre à la mer avec cette autre rivière. » Relation de la rivière des Amazones, t. III, p. 4. — Ce passage est vraiment remarquable.

formé par la réunion du Tunguragua ou Nouveau-Marañon. avec l'Ucavale, ou Vieux-Marañon, et regardent, quoique à tort, dit Balbi, le Tunguragua comme la branche principale, avant sa source dans le lac Lauricocha. Balbi luimême regarde comme le véritable Marañon le Beni ou Paro qui, par sa jonction avec l'Apurimac, forme l'Ucavale. Malte-Brunse range à cetavis. « D'autres, dit le P. d'Acuña, soutiennent que la Caqueta est la branche principale, mais ils se trompent. La vérité est que la ville de Saint-François, vulgairement appelée de Quito, a toute seule la gloire de produire cette merveille de l'un et de l'autre monde; à huit lieues de cette ville on trouve les véritables sources de cette grande rivière, au decà de ces grandes montagnes qui font la séparation du gouvernement de cette ville de celuy de la province de los Quixos, au pied de deux grands rochers; l'une s'appelle Guamana, l'autre Pulca, éloignées l'une de l'autre de près de deux lieues. Entre ces deux montagnes, il v a un grand lac, et au milieu de ce lac on voit une autre montagne qu'un tremblement de terre a arrachée de ses racines et v a renversé dedans quoy qu'il soit très profond et très spacieux. C'est de ce lac que sort cette grande rivière des Amazones à vingt minutes proche la ligne équinoctiale du côté du midy (1). »

Il nous est évident, d'après les données si exactes du

⁽¹⁾ Relation de la rivière des Amazones, traduite par feu Mr de Gomberville, de l'Académie française, sur l'original espagnol du P. Christophle d'Acuña, jésuite. Avec une dissertation sur la rivière des Amazones pour servir de préface. — A Paris, chez la veuve Louis Bellaine, MDCLXXXII, t. II, p. 120. — Cet ouvrage, en trois tomes, in-18, est devenu presque aussi rare que l'original, au moins l'édition que nous citons, car il y a une réimpression d'Amsterdam, faite en 1716. La dissertation n'est pas de Gomberville; elle remplit tout le premier volume et est extrémement intéressante, surtout à cause des détails qu'elle fournit sur les expéditions des Français et des Hollandais au Brésil. L'éminent historien, M. Ferdinand Denis, conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris, a eu l'obligeance de mettre à notre disposition l'exemplaire qu'il possède dans sa collection privée, et qu'il a enrichi de notes manuscrites, très précieuses.

P. Lauréano, que le P. d'Acuña ne décrit ici que les sources de la Coca.

La Relation que nous venons de citer a été longtemps la seule que nous eussions sur le cours de l'Amazone avant l'expédition de M. de la Condamine. Cette Relation avait en quelque sorte un caractère officiel, et le but de notre travail demande que nous résumions les faits qui donnèrent naissance à l'écrit du savant jésuite.

Les conquêtes de l'Espagne dans l'Amérique du Sud étaient pour cette puissance une source abondante et toujours croissante de grandes richesses. Cependant le défaut d'une route commerciale facile et sûre, les risques auxquels s'exposaient les flottes en doublant le cap Horn, et la longueur du chemin, diminuaient de beaucoup les avantages que la Couronne pouvait retirer de cet Eldorado éloigné. Pour comble de disgrâce, le commerce des Espagnols fut entravé sans cesse par les entreprises des corsaires français, hollandais et anglais qui croisaient dans l'Atlantique.

Pour obvier à ces désavantages, Philippe III « crut qu'il fallait trouver le moven de dérober aux corsaires la route de ses galions; et l'on ne luy pouvoit pas mieux faire la cour qu'en luy donnant des ouvertures pour leur faire prendre un nouveau chemin. Entre celles qu'on luy fit, il ne luy en parut point de plus propre pour donner le change aux armateurs et pour avoir plus d'un rendez-vous qui servit à l'assemblée et au départ de ses flottes, que de rendre pratiquable la navigation de la rivière des Amazones depuis son embouchure jusques à sa source. En effet, les plus grands vaisseaux pouvant demeurer à l'ancre sous la forteresse de Para, on y auroit pu faire venir toutes les marchandises du Pérou, du nouveau royaume de Grenade, de la province de Terre-Ferme, et même du Chili. Quito auroit pu servir d'entrepôt, et Para de rendez-vous pour la flotte du Brésil qui se seroit jointe aux galions pour faire de compagnie leurs retours en Europe (1). » L'on se souviendra qu'à cette époque le Portugal obéissait à l'Espagne.

Les Portugais, demeurant près des embouchures de l'Amazone, se crurent appelés à faire la découverte de ce fleuve, et déjà en 1626, Benito Macoul, alors gouverneur de Para, avait reçu de Philippe III la commission d'armer une expédition, mais d'autres soins plus pressants l'empêchèrent d'y donner suite.

En 1633, le roi d'Espagne donna de nouveau commission à François Coello, capitaine g'néral de l'île de Marañon, d'entreprendre la navigation si longtemps projetée, ou d'en charger quelque personne de confiance. « Mais, dit le P. d'Acuña, Coello ne put obéir au roy son maître, parce qu'il ne se crut pas en état de s'éloigner de son gouvernement, ny de partager ses forces en une saison où les Hollandois luy alloient tomber sur les bras, et ne perdoient pas une occasion de faire des descentes dans le Brésil (2). »

Vers la même époque, l'on fut bien surpris à Para d'y voir arriver un'jour deux frères franciscains et six soldats espagnols, disant qu'ils avaient descendu l'Amazone depuis le port du Napo où ils s'étaient embarqués. On monta donc une expédition qui reconduirait les deux moines à Quito, ferait des observations en route et dresserait une carte du cours de l'Amazone. L'escadre fut placée sous le commandement du général Téjeira.

Le voyage des deux frères a été décrit par le P. Lauréano de la Cruz dans sa Relation, et le P. d'Acuña, qui accompagna Téjeira dans son voyage de retour au Brésil, a publié les observations faites par l'expédition portugaise. Mais tandis que cette Relation fut rendue publique déjà en 1661, celle du P. Lauréano, écrite en 1653, resta ensevelie dans la poussière des archives de la Couronne. La raison en est facile à comprendre. Le livre du P. d'Acuña lui-même est

⁽¹⁾ R lation, etc., t. I, pp. 50, 51, 52.

⁽²⁾ R lation, etc., t. 11, p. 69.

devenu, au moins quant au texte original, d'une extrême rareté.

Lorsque les Portugais appelèrent au trône la maison de Braganza, « ils venoient tout fraîchement d'apprendre la navigation de la rivière des Amazones depuis son embouchure jusques à sa source, et le roy d'Espagne (Philippe IV) craignoit avec beaucoup de raison, depuis qu'ils étoient devenus ses ennemis, qu'ils ne luy tombassents ur les bras dans le plus riche de ses royaumes, aussy-tost qu'ils se seroient accomodez avec les Hollandois. Il y avoit lieu d'appréhender qu'ils ne se servissent de cette Relation comme d'un routier pour se conduire jusques dans le cœur du Pérou; et ce fut cette raison d'Estat qui en fit supprimer à Madrid tous les exemplaires avec tant de soin, qu'à l'exception d'un seul qui est dans la Bibliothèque Vaticane, on auroit de la peine d'en trouver un autre, ny dans le vieux, ny dans le nouveau monde, que celuy sur lequel cette traduction (celle de Gomberville) est faite (1). »

Les mêmes raisons qui firent supprimer l'ouvrage du P. d'Acuña auront empêché la publication de la Relation du P. Lauréano, écrite en 1651. Il est digne de remarque que dix ans après, le supérieur du couvent des franciscains de Lima, le P. Diego Cordova y Salinas, décrivit tout au long

Dans une note manuscrite, M. Ferdinand Denis dit, à propos de la rareté de ce livre: « Navarrete en avait aussi un exemplaire. Le Repertorio Americano, publié à Londres en 1827, t. II, p. 56, réfute parfaitement ce qui a été dit sur la rareté fabuleuse de cet ouvrage. »

⁽¹⁾ Relation, etc., tome I, pp. 59, 62. — Voici le titre au complet du livre du P. d'Acuña tel que nous le décrit M. Ferdinand Denis: Nuevo Descubrimiento del gran Rio de las Amazonas, por el Padre Cristobul de Acuña, religioso de la Compañia de Jesus y Calificador de la suprema General Inquisicion. Al qual fué y se hizò por orden de S M. el año 1639 por la provincia de Quito en los Reinos del Perú. Al Excelentisimo Señor Conde Duque de Olivarès. (Cifra de IHS en un ovalo tendido que sostienen dos angelitos) con licencia en Madrid, en la Imprenta del Reino, año de 1641, in-40.

le cours de l'Amazone (1). Le grand fleuve était déjà suffisamment connu; il devenait désormais inutile de faire de son cours plus longtemps un secret. Aussi en 1684, le P. Manuel Rodriguez, de la Compagnie de Jésus, inséra-t-il dans son grand ouvrage sur le Marañon le livre tout entier du P. d'Acuña (2).

La Relation du P. Lauréano est très bien écrite, sans prétention, uniquement pour obéir aux injonctions des supérieurs. L'auteur est exact et descend dans les particularités les plus minutieuses lorsqu'il s'agit des affluents du Marañon et de la topographie de ces importants cours d'eau. Son livre est précieux à cause des détails qu'il donne sur les Indiens du bassin de l'Amazone, particulièrement sur les Encabellados et sur les Omaguas.

Dans l'analyse que nous ferons de son travail, nous parlerons premièrement de la découverte des affluents débouchant dans le Marañon par la zone septentrionale, et de l'exploration du fleuve par les deux frères-lais franciscains de Quito; ensuite nous accompagnerons l'auteur luimême dans sa course jusqu'à Para, et nous nous arrêterons avec lui chez les Omaguas, au milieu desquels il résida pendant trois ans.

⁽¹⁾ Cet ouvrage est décrit longuement avec des extraits relatifs à l'Amazone, par le R. P. Marcellin de Civezza dans son Saggio de Bibliografia, pp. 124 et sqq. Voici une partie du titre: De la religiosistma Provincia de los Doze Apostoles del Perù de la orden de N. P. S. Francisco de la Regular Observancia, dispuesta en seys libros con relacion de las Provincias que della han salido y son sus hijas. Compuesto por el R. P. Fr. Diego de Cordova y Salinas, Predicador, Guardian del insigne Convento de S. Francisco de Jesus de Lima, natural de la misma ciudad. Con licencia. En Lima, por Jorge Lopes, año de 1651.

⁽²⁾ El Marañon y Amazonas, Historia de los descubrimientos, entradas y reduccion de Naciones, trabajos malogrados de algunos conquistadores en las dilatadas montañas y mayores Rios de America. Madrid, 1684, in-fol. Le travail du P. d'Acuña y occupe les chapitres V-XIV du IIº livre, pp. 93-149.

I

Vers la fin du mois d'août de l'an 1633, cinq franciscains partirent de Quito munis d'une autorisation de l'Audience royale pour aller évangéliser les tribus indiennes qu'ils pourraient découvrir. Les missionnaires ne prirent point d'escorte, et c'était une imprulence; car dans les environs des pays conquis, les peuplades païennes considéraient toujours les apôtres du christianisme comme des agents politiques et les traitaient en ennemis. Parmi ces vaillants franciscains, nous ferons une mention spéciale de deux frères-lais, comme étant les vrais héros de cette expédition; c'étaient fray Domingo Brieva et fray Pedro Pecador.

La petite troupe fit route par de très mauvais chemins vers l'est. A Ecija, petite ville à soixante lieues de Quito, dans la province des Sucumbios, ils se pourvurent de vivres, de canots, de rameurs et d'interprètes; quelques aventuriers espagnols se joignirent à eux. Ils s'embarquèrent au port appelé la Quebrada, et descendirent le Putamayo, l'un des grands affluents du Marañon, ayant sa source dans la province des Sucumbios, gouvernement de Popayan. Après onze jours de navigation, ils arrivèrent chez les indiens appelés Ceños, demeurant au nord du Marañon, non loin de l'Equateur.

Les naturels accueillirent très bien nos missionnaires; ils écoutèrent avec assez de docilité les instructions qui leur furent données au moyen des interprètes, et nos franciscains se mirent à apprendre la langue de cette tribu. Mais les Espagnols, voyant qu'ils ne retiraient aucun avantage de leur séjour chez les Ceños, retournérent à Ecija, et les interprètes ayant pris la fuite, les pauvres religieux ne purent continuer leur œuvre. Ils se virent obligés de rentrer à Quito, afin de mieux se pourvoir des moyens de poursuivre leur entreprise.

La deuxième expédition se fit en 1635. Les franciscains accompagnés de quatre Espagnols et de plusieurs interprètes, s'embarquèrent, non loin d'Ecija, sur la rivière San-Mignel, tributaire du Putamayo, et n'eurent d'autre idée que de retrouver les Ceños. Mais après huit jours de navigation, ils rencontrèrent dans des iles, formées par les méandres des fleuves, une peuplade appelée Becabas. Ces Indiens recurent avec tant de joie les missionnaires, et montrèrent de si grandes dispositions à embrasser le christianisme, que les religieux résolurent d'y rester quelque temps et d'y prècher l'évangile. Mais voilà que tout à coup, et sans aucune cause apparente, ils furent assaillis par les Indiens: les colons espagnols se défendirent comme des désespérés; tous, à l'exception d'un seul des missionnaires, furent blessés, et ils regagnèrent avec beaucoup de peine leurs canots pour remonter le fleuve et retourner à Ecija.

Les franciscains ne se laissèrent pourtant point décourager. Deux d'entre eux se rendirent, dès qu'ils furent guèris de leurs blessures, à Alcala del Rio-de-Oro, dans la province des Cofanes. Cette ville est à quarante lieues d'Ecija, vers le sud, sur le flanc gauche de la Cordillère. Là, ils apprirent qu'un capitaine, Juan de Palacios, était entré avec une troupe de soldats dans le Rio de Napo (c'est ainsi que le P. Lauréano appelle constamment le Marañon) à la poursuite d'Indiens fugitifs, et nos missionnaires résolurent de se joindre à lui. Ils s'embarquèrent donc sur le fleuve Aguarico, ou rivière de l'or (Rio de Oro), et après luit jours de navigation, ils entrèrent dans le Napo. Ils le remontèrent, et le quatrième jour ils trouvèrent la flotille de Juan de Palacios mouillée près du Real ou camp d'Anete.

« Le grand fleuve de Napo appelé aussi Marañon, dit le P. Lauréano, est cette rivière célèbre qui a sa source dans la Cordillère de Quito, nommée ainsi parce que cette ville est dans le voisinage de cette chaîne de montagnes, à un demi-degré de la ligne, vers le sud. Ce fleuve coule parallè-

lement à l'Equateur et non loin de lui au sud jusqu'à l'Océan, recevant toutes les eaux des Cordillères du Pérou qui traversent ce pays depuis la Nouvelle-Grenade, du nord au sud, jusqu'à Potosi, sur un espace de six cents lieues. Ce fleuve a treize cents lieues de longueur et une largeur de deux ou trois, et dans le principe de son cours, il est très riche en or. »

Le frère Pedro Pecador envoya un messager à Quito, demander du renfort, et ce fut à cette occasion que le P. Lauréano fut désigné pour être le chef spirituel de l'expédition. En attendant, fray Pedro profita du délai pour aller visiter une peuplade découverte par le capitaine Palacios. C'était la grande tribu des Icagnates, appelés par les Espagnols Encabellados, à cause de la longue chevelure qu'ils portaient, tant les hommes que les femmes. On descendit le Napo, laissant à gauche l'embouchure de l'Aguarico, et après deux jours de navigation, ils arrivèrent chez les Encabellados qui demeuraient sur la rive nord du Marañon.

- « Les Encabellados, dit le P. Cordova, ont pour armes des lances et pour habitations des huttes de jonc ingénieusement construites. Ils sont continuellement en guerre avec les nations voisines, les Ceños, les Becabas, les Tamas, les Chufias et les Rumos. Sur la rive opposée du fleuve, au sud, entre le Marañon et le Curarag, sont les Abijiras, les Yurusunes, les Zaparas et les Yquitos (1). »
- Le P. Lauréano, parlant de ces diverses tribus, fait la remarque que toutes elles ne parlent qu'une seule langue et ne semblent former qu'un seul peuple. « Les Indiens Abijiras, dit-il, demeurent vers le sud, sur la rive droite du Marañon, et occupent un terrain de cinquante lieues environ d'étendue. Le pays est plat, mais richement boisé. Les Indiens ont leurs habitations à trois lieues de la rive où il

⁽¹⁾ Suggio de Bibliografia, etc., p. 125.

y a quelques rares montagnes. Ce peuple demeure dans des hameaux de quatre, de six ou de huit cases. Ces hameaux sont à la distance l'un de l'autre d'un quart de lieue, d'une demi-lieue ou d'une lieue. Les cases sont en bois couvertes de feuilles de palmier et toujours ouvertes. Les Abijiras vont entièrement nus. Ils dorment dans des hamacs. Ils se nourrissent de maïs, qu'ils recueillent en abondance; de yucas, une racine dont ils font de la cassave; et de chontaruras, fruits d'une espèce de palmier qu'ils cultivent. Ils ont des essaims d'abeilles dans les creux des arbres; ils aiment beaucoup le miel, mais l'usage de la cire leur est inconnu. Ils cultivent beaucoup le tabac, car tous ces Indiens fument. Leurs occupations sont, lorsqu'ils ne se font pas la guerre, la chasse et la pèche, qui sont très productives.

Pendant que fray Pedro Pecador marchait vers Quito pour rendre compte de sa découverte, les autres missionnaires demeurés à Alcala ne purent réprimer le désir d'aller visiter à leur tour les Encabellados. Ils s'embarquèrent au port Concepcion sur l'Aguarico, et, débouchant dans le Marañon, ils le remontèrent jusqu'au camp d'Anete, où ils engagèrent le capitaine Palacios à les accompagner. Celui-ci y consentit, et tous descendirent le fleuve, s'arrêtant sur les confins des Encabellados.

« Cette nation, dit le P. Lauréano, habite la rive nord du Marañon, sur une étendue de cent cinquante lieues depuis l'embouchure de l'Aguarico jusqu'à la province des Rumos. Elle demeure enserrée entre le Napo et le Putamayo; cette dernière rivière la sépare des Ceños qui habitent la rive gauche. »

La troupe espagnole s'arrêta le 14 juin 1637 dans une anse d'une petite rivière venant de la province des Encabellados, à laquelle on donna le nom de Rio de S. Antonio. Ce port improvisé était à vingt lieues de l'embouchure de l'Aguarico, en aval du fleuve.

Les missionnaires résolurent de demeurer dans cet endroit, tandis que l'escorte rentrerait au camp d'Anete pour y attendre le retour de fray Pedro et les ordres de l'Audience royale.

Les franciscains furent parfaitement accueillis par les sauvages. Ils se mirent à apprendre la langue de ce peuple et visitèrent successivement plusieurs hameaux. Les Indiens célébrèrent l'arrivée des pères par de grandes réjouissances. Ils se réunissaient parfois au nombre de trois cents dans d'immenses baraques, garnies de bancs, à la façon des écoles d'enfants, et y offraient à leurs hôtes un repas homérique. Tout cependant se passait convenablement, l'ivresse étant inconnue parmi eux.

« Ce peuple, dit notre auteur, n'a point d'idoles; on ne lui connaît point de religion. Il y a cependant parmi eux des sorciers, qui, à la vérité, ont peu d'autorité. Ils n'ont point de chefs, ni aucune espèce de gouvernement. La polygamie leur est permise. Ils aiment tendrement leurs enfants et les élèvent avec beaucoup de sollicitude. »

Fray Pedro Pecador arriva enfin accompagné du capitaine Palacios et de sa troupe, qu'étaient venus renforcer trente soldats de Quito et plusieurs colons volontaires. Les deux franciscains qui les attendaient, les reçurent avec une joie facile à imaginer. Ils déterrèrent les ornements et les vases sacrés, qu'ils avaient enfouis dans le sable pour les soustraire à l'avidité des Indiens. Le lendemain ils célébrèrent la messe; ils érigèrent une grande croix, et Juan Palacios prit possession du territoire au nom du roi d'Espagne. C'était le droit politique de l'époque.

Les Indiens, attirés par la nouveauté du spectacle, accoururent en foule. On leur distribua des verroteries, des clochettes et des couteaux, ce qui les mit au comble de la joie.

Les Espagnols s'avancèrent dans le pays jusqu'à un village beaucoup plus grand que celui dans lequel ils s'étaient arrêtés d'abord. Ils y construisirent à la hâte une enceinte fortifiée et posèrent les fondations d'une ville qu'ils appelèrent S. Diego d'Alcala.

Les choses étant ainsi disposées, tout alla bien pendant quelques jours. Mais un colon d'Avila, le capitaine Juan d'Aguilar étant venu à mourir, ses proches et ses amis vou-lurent absolument partir et retourner chez eux. La vraie cause de leur départ était un secret dépit de ce qu'il ne leur était point permis d'aller à la recherche d'or, comme ils se l'étaient promis, et d'employer à ce travail les Indiens. Ils entrainèrent avec eux plusieurs naturels convertis, appartenant à la nation des Quijos et qui les avaient suivis. Deux des missionnaires, tombés malades, retournèrent avec eux et furent accompagnés de fray Pedro, obligé de se rendre à Quito pour exposer devant l'Audience royale l'état précaire du nouvel établissement.

Quatre missionnaires demeurèrent à San-Diego: le P. Lauréano de la Cruz, comme supérieur, et les trois frères Domingo de Brieva, Francisco de Piña et Andrès de Toledo. Le capitaine Palacios avait de son côté encore dixhuit soldats et environ soixante Indiens auxiliaires. Il était très difficile à nos missionnaires de maintenir la paix entre ces aventuriers et les Encabellados.

Dėjà, dès les premiers jours, le capitaine Palacios froissa les Indiens par le dessein qu'il eut de changer l'emplacement de la nonvelle cité. Il y eut encore d'autres offenses, lègères, il est vrai, mais qui ne laissaient pas que d'indisposer fortement des gens qui, dit notre auteur, sont si fiers, que de leurs propres frères ils ne souffraient point une parole piquante (1).

Cette observation naïve montre bien quelle idée on avait alors du caractère des Indiens. On n'a pas tardé à recon-

^{(1) &}quot; Por ser gente tan hidalga que aun de sus mismos hermanos no sufren nu papirote. "

naître que la fierté est propre à presque tous les naturels du Nouveau Monde.

Les Espagnols se trouvaient cependant dans une grande anxiété. Les Indiens se tenaient éloignés et n'apportaient plus de vivres. On s'attendait à une attaque. Et, en effet, le 8 octobre on eut avis que les Encabellados accouraient à main armée pour assaillir la petite troupe dans ses retranchements.

Le capitaine Palacios, « plus valeureux que prudent », dit la Relation, défendit à ses soldats de se mettre sous les armes. Il leur dit de ne rien craindre et de laisser passer l'orage. Mais une demi-heure après le camp fut assuilli par une nuée d'Indiens. Palacios se porta à leur rencontre, armé seulement de son épée et d'une rondache ; il fut soutenu par deux soldats armés d'arquebuses. Les Indiens par une fuite simulée l'attirèrent dans une embuscade où il fut tué. Les deux soldats qui l'avaient suivi, tinrent les sauvages à distance par un feu bien nourri. Pour comble de malheur le gros de la troupe espagnole s'étant réfugié sur la plate-forme d'un fort en bois non encore achevé, les madriers cédèrent sous le poids, et toute la machine s'écroula, tuant une Indienne et laissant plusieurs blessés.

Les Espagnols se retirèrent dans une petite île voisine, et se disposèrent à rentrer au Real d'Anete. Parmi l'équipage se trouvait un Portugais, appelé Franscisco Hernandez, qui avait été à Para, et soutenait que, le fleuve où ils étaient coulant probablement vers le Brésil, il devait traverser les heureuses contrées où l'on trouverait l'Eldorado et la Maison du Soleil. Ce récit excita l'esprit aventureux et la cupidité de plusieurs, et dans l'absence d'une autorité militaire constituée, le capitaine étant mort, six soldats résolurent de tenter l'entreprise de la découverte de l'Eldorado.

Le P. Lauréano s'efforça en vain de les dissuader de leur dessein. Pendant la nuit, il fit dériver le grand canot, afin que le manque d'une barque disponible fit avorter le projet; mais rien ne put arrêter les mutins. Ils s'emparèrent d'un petit canot et de deux rameurs indiens et se disposèrent à partir. Les deux fransciscains, fray Domingo de Brieva et fray Andrès de Toledo accompagnèrent les aventuriers. « Ils avaient, dit modestement le P. Lauréano, un cœur plus ardent et beaucoup plus de courage que moi; » ils espéraient trouver sur leur chemin une foule de tribus que plus tard ils pourraient aller évangéliser.

Le deuxième jour de leur navigation, nos explorateurs aperçurent le grand canot échoué sur la rive ; ils s'y embarquèrent et continuèrent ainsi leur voyage avec plus de commodité. Les deux Indiens ayant pris la fuite, les soldats furent obligés de ramer eux-mèmes à tour de rôle. Ils marchèrent ainsi la distance de deux cents lieues sans rencontrer âme qui vive, les peuplades riveraines demeurant plus avant dans les terres. Ils abordèrent aux îles habitées par les Omaguas, peuple intéressant que nous fera connaître plus particulièrement notre auteur. Ils y furent très bien reçus et pourvus du nécessaire ; mais à l'entrée des possessions portugaises, les Indiens nommés Trapajosos les dépouillèrent complétement.

En cet état de détresse, nos aventuriers arrivèrent à Curupa, place portugaise non loin de l'embouchure de l'Amazone. Ils avaient navigué pendant trois mois depuis leur départ de San-Diègo. Après s'être reposés quelques jours, ils furent envoyés à Para et de là à San-Luis de Marañon où demeurait le gouverneur Don Jacome de Norenha. On les reçut avec beaucoup d'allégresse et tous, apprenant qu'ils venaient de Quito en bateau, les regardèrent avec admiration comme des navigateurs merveilleux qui venaient de faire une immense découverte.

Le gouverneur envoya sur-le-champ le frère Andrès à Madrid avec des dépêches pour le roi, dans lesquelles il rendait compte à Sa Majesté du succès inespéré de la course

aventureuse des Espagnols, manifestant en même temps le désir d'envoyer sans tarder une expédition qu'accompagnerait le frère Domingo, et dont la mission serait d'explorer attentivement le Marañon et ses rives.

Le gouverneur, toujours en possession de la commission royale, octroyée longtemps auparavant à ses prédécesseurs, équipa une flotille de quarante gros canots, dont il confia le commandement au général Pedro Téjeira. L'équipage était de douze cents Indiens rameurs, et de plus de septante soldats portugais, auxquels on joignit quatre des six Espagnols qui avaient descendu le fleuve. Le P. Augustin de las llagas, supérieur du couvent des franciscains de Para, fut nommé aumònier de la flotte.

Le 17 octobre 1638, la flotte appareilla au port de Curupa et se mit à marcher bravement sous sa voilure et à force de rames. Mais la brise venant à leur manquer à mesure qu'ils s'avançaient dans les terres, les voiles devenaient inutiles, et ce ne fut qu'à force de bras qu'on put remonter péniblement le courant.

Du reste, le général Téjeira ne tenait pas à marcher vite. Ses instructions portaient qu'il devait faire le plus d'observations possibles, ce qui était tout à fait incompatible avec un voyage rapide. Le gouverneur lui avait donné un excellent pilote, qui devait observer les latitudes et les longitudes, faire les sondages dans le chenal principal, mesurer la largeur du fleuve et les distances entre les divers lieux habités, auxquels on imposerait des noms.

Après une marche de huit cents lieues, Téjeira s'arrêta avec son escadre au port S. Antonio, dans le pays des Encabellados. Il dépêcha le colonel Benito Rodriguez avec huit canots pour annoncer son arrivée à Quito, et peu de jours après, il le suivit lui-même avec le P. Augustin, laissant le reste de la flotte sous le commandement du capitaine Pedro d'Acosta. Cette première escadre arrivée à dix lieues d'Archidona, au port du Napo, ne put passer

outre à cause des nombreux écueils qui, de la jusqu'à sa source, rendent le fleuve innavigable. Ils redescendirent jusqu'à l'embouchure du Payansino dont le cours est plus libre, et laissant là les embarcations, le colonel se rendit avec ses gens par terre à Avila. Mais là, il n'y avait pas de moyen de nourrir tant de monde, et le frère Domingo qui avait accompagné cette escadre, craignant avec raison qu'à l'arrivée du gros de la troupe le besoin deviendrait plus pressant encore, alla èn toute diligence à Quito chercher des secours.

Les seigneurs de l'Audience royale apprirent avec la plus grande surprise l'arrivée des Portugais, et s'empressèrent de leur envoyer de l'argent et des vivres. Les soldats marchèrent par petites troupes et par des chemins détestables jusqu'à Quito; chaque division trouvait sur la route le frère Pedro Pecador avec quelques gens, qui leur distribuaient des secours dont ils avaient grand besoin. Plusieurs Indiens de la flotte étaient morts de faim et de fatigue. Le général lui-même avait été réduit à une telle extrémité, qu'il avait fait tuer un cheval pour se nourrir de la chair, lui et ses gens.

Les Portugais furent reçus avec un grand appareil, dans la plaine d'Anaquito, sous les murs de la ville, par Don Juan d'Acuña, corrégidor de la province et frère du jésuite dont on connaît la Relation; puis, ils firent leur entrée dans la ville au milieu d'un concours extraordinaire.

A cet endroit de son récit, le P. Lauréano nous apprend une particularité très importante. « A la demande des seigneurs, dit-il, le pilote dressa une carte de notre grand fleuve, qu'il avait observé et étudié de toutes les manières, et elle plut à tout le monde. Je l'ai vue plusieurs fois et je l'ai collationnée avec l'original, la trouvant parfaite et exacte (1). »

^{(1) &}quot;Yo lo vi muchas veces, y cotejandolo con su original, me parece està cabal y verdadero. "

Cette carte du Marañon faite en 1639 fut remise à l'Audience royale de Quito et probablement déposée dans les archives. Y est-elle encore? Le P. Samuel Fritz l'a-t-il connue lorsqu'il dressa la sienne en 1690? C'est là une question qui vaut la peine d'être examinée. Le P. Lauréano a comparé cette carte avec l'original, c'est-à-dire avec le Marañon lui-même; or, nous verrons que la description du grand fleuve jusqu'ici inconnue que fait cet intrépide missionnaire, est, à notre sens, la plus complète, la plus détaillée; d'autres jugeront si elle est la plus fidèle.

H

Nous sommes obligé de passer sous silence plusieurs faits intéressants, mais ne touchant qu'indirectement à la question qui nous orcupe. On nous dispensera de faire le récit du voyage de retour des Portugais, il est assez connu par la Relation du P. d'Acuña. Le P. Lauréano fit en 1645 une excursion chez les Jivarros, Indiens d'abord soumis et devenus chrétiens, mais qui s'étaient ensuite révoltés. Ils habitaient une contrée riche en or. Notre auteur parle du Tunguragua, qu'il appelle Rio de los Jivarros, et parle incidemment du Pongo de Manseriche, si bien décrit par M. de la Condamine. Cette mission demeura sans effet. Déjà en 1641, le frère Pedro Pecador s'était rendu par le Putamayo chez les Omaguas; depuis on n'entendit plus parler de lui. Plus tard, le P. Lauréano retrouva son sonvenir au Brésil.

Nous apprenons du récit que nous venons d'analyser, que les franciscains de Quito découvrirent les affluents du Napo et du Marañon, qui, prenant leur source au nord de l'Équateur, baignent les provinces des Quijos, des Encabellados et des Ceños, à l'est de la Cordillère des Andes. Ces affluents sont la petite rivière appelée Rio de Avila, le

Payansino, le Coca, l'Agnarico ou Rio de Oro, le Rio S. Antonio, le Putamayo avec son tributaire le Rio San-Miguel. La Relation parle une seule fois du Rio de Archidona; nous pensons que c'est la branche appelée par le P. d'Acuña Marañon et distincte du Napo. De tontes ces rivières, jusqu'à Archidona, le seul Payansino est navigable.

Il nous reste à décrire l'exploration que les franciscains firent du Marañon depuis son entrée dans le pays des Maynas jusqu'à son embouchure.

Au mois de septembre 1647, le P. Lauréano s'embarqua avec trois compagnons au port du Napo, près Archidona. pour descendre le fleuve jusqu'aux Omaguas, dont préalablement ils avaient appris la langue. En deux jours, ils atteignirent la jonction du Coca et du Napo, endroit où, selon notre auteur, Orellana construisit son brigantin, avec lequel il explora le grand fleuve. A quarante-sept lieues en aval. ils laissèrent à leur droite le Real ou camp d'Anete; un peu plus loin, ils se trouvèrent à l'embouchure d'une petite rivière que notre auteur ne nomme pas. Là, ils apprirent que sur les rives de ce cours d'eau demeuraient des Indiens à tête plate, probablement des Omaguas. A dix-huit lienes d'Anete, ils atteignirent l'embouchure de l'Aguarico, tandis que, sur la droite, le Curarag décharge ses eaux dans le grand fleuve. Nos voyageurs firent encore quatre-vingts lienes et arrivèrent à la jonction du Marañon et de l'Ucavale. « Ce dernier fleuve, dit notre Relation, présente à son embouchure une lieue de largeur; les naturels du pays le nomment Paramanguaso, c'est-à-dire la grande rivière: c'est là le Marañon qui descend du Pérou; c'est pourquoi notre fleuve s'appelle le Napo de Marañon, et depuis que nos frères l'ont découvert et exploré, ils le nomment Rio de S. Francisco de Quito. D'autres rivières se jettent dans le Marañon-avant qu'il ne débouche dans le nôtre; ce sont : le Rio de los Jivarros (le Tunguragua) et celui des Maguas (le Tigre?). » Tout près de l'embouchure de l'Ucavale. l'expèdition fit la rencontre de dix canots, montés par une cinquantaine d'Omaguas. Ils allaient, disaient-ils, attaquer les Icagnates, c'est-à-dire, les Encabellados et les Rumos, pour tuer et faire du butin, selon leur habitude. « A notre approche, dit le P. Lauréano, plusieurs s'enfuirent, mais d'autres, et c'était bien la plus grande partie, nous reconnurent pour des Caripunas ou Espagnols, et nous attendirent. Nous nous empressâmes de débarquer, et ils firent comme nous. Après les avoir salués de loin avec des démonstrations d'amitié, nous nous approchâmes pour les embrasser, ce qu'ils nous rendirent de fort bonne grâce. Je leur appris alors par nos interprêtes comment nous étions partis de chez nous pour aller les trouver, leur enseigner la doctrine du vrai Dieu et les rendre chrétiens; que, s'ils le trouvaient bon, nous resterions parmi eux. Ils nous répondirent qu'ils se réjouissaient fort de ce qu'ils venaient d'apprendre. Sur ce, nous réussimes à les persuader de renoncer a leur expédition injuste, et de nous accompagner à leurs demeures.»

Nous croyons les Omaguas les débris d'un grand peuple. Il y a deux siècles, on les trouvait partout au nord de l'Équateur et le long du Marañon sur une étendue de deux cents lieues. L'ethnographie et la linguistique les rangent parmi les Guaranis, et ceux-ci se rattachent à la race mongolique. Des modernes ont traduit le nom d'Omaguas par têtes plates, mais nous préfèrons l'opinion du P. d'Acuña, qui dit que « le mot Aguas veut dire en leur langue dehors (1): » de sorte que la vraie signification pourrait bien être celle d'émigrés. Le mot Aguas semble être une dénomination commune à une foule de tribus qui ne seraient qu'autant de familles distinctes d'un même peuple. Sans compter les Omaguas, nous trouvons encore les Yurim-aguas, les Payaguas, les En-aguas, les Par-aguas, les Agua-nantios, etc. Le P. Cordova paraît être de ce sentiment, car il dit : « Il y

⁽¹⁾ Relation, etc., t. III, p. 41.

a sur les deux rives du Putamayo des Omaguas appelés par les Aguas des iles *Omaguasyété*, c'est-à-dire, *crais Omaguas* (1). »

On a dit d'eux qu'ils étaient les Phéniciens du Nouveau Monde, à cause de leur habileté dans la navigation et de leur esprit entreprenant qui les a rendus pendant longtemps maîtres de tout le commerce fait sur l'Amazone et ses affluents (2). On nous les dépeint comme entièrement vêtus, complètement sédentaires, cultivant le sol et faisant le commerce des cotons avec les nations voisines (3). Ce sont là des idées européennes appliquées à une tribu sauvage. Il est vrai, les Omaguas pratiquaient un peu l'agriculture; leurs femmes, pendant la saison des pluies, filaient le coton; mais quant au reste, la Relation du P. Lauréano nous prouvera qu'il y aura beaucoup à rabattre de la civilisation attribuée communément à ces tribus.

Le 19 octobre 1647, le P. Lauréano et ses compagnons monillèrent au groupe d'îles du Marañon habitées par les Omaguas. Ils abordèrent à la première, appelée Piramota, et la nommèrent San Pedro de Alcantara, parce que le jour de leur arrivée était consacré à la mémoire de ce saint. Les Indiens reçurent nos missionnaires avec de grandes démonstrations de joie, et leur donnèrent de suite une case spacieuse pour logement. Les religieux dressèrent une croix et un autel et cèlèbrèrent le lendemain la sainte messe.

L'île de Piramota a deux lieues en longueur sur une demie de largeur. Elle est très boisée. Les cases des Indiens, convertes de feuilles de palmier, étaient toutes, au nombre de vingt-huit, alignées le long du fleuve. Elles avaient chacune deux portes. Fune donnant sur la rive, l'autre sur la montagne. Chaque case servait de demeure à deux, trois ou quatre familles.

⁽¹⁾ Dans l'ouvrage déjà cité du P. Marcellin de Civezza, Saggio di Bibliografia, p. 125.

⁽²⁾ Malte-Brun, Géographie universelle, t. VIII. p. 102. Paris, Vivès.

⁽³⁾ Cordova, loc, cit. et d'autres auteurs plus modernes.

Les franciscains restèrent dans cette ile plus de quatre mois, afin de se perfectionner dans l'usage de la langue de ce peuple. Passé ce temps, le P. Lauréano visita tout l'archipel en descendant le Marañon. A huit lieues de Piramota, se trouve Sacayey; neuf lieues plus has est une île plus étendue que les autres, appelée Mayti, et à quatre lieues de là on rencontre Caraûta, île assez bien peuplée.

Les missionnaires furent partout bien reçus. Les Indiens les régalèrent avec le peu qu'ils avaient; leur nourriture ordinaire se composant de maïs, de yuca et d'excellent poisson. Les Espagnols leur donnérent des yerroteries, de petites sonnettes, des hameçons et d'autres bagatelles, qui les remplirent de joie.

A son retour à Piramota, le P. Lauréano vit arriver un eanot monté par sept Indiens de l'île de Caraûta, qui venaient au nom de leur tribu supplier le missionnaire de venir ériger chez eux une croix et d'y prêcher, comme il l'avait fait à Piramota. Le bon père en ressentit beaucoup de joie, et consentit à accompagner sur le champ les messagers. Il fit à Caraûta ce qu'on lui avait demandé, et passa ensuite à une autre île. à huit lieues de là ; puis il alla encore plus loin, à dix lieues en aval du fleuve, où il trouva le peuple dans la plus grande agitation. La peste, ou pour mieux dire, la petite vérole, s'y était déclarée. La moitié de la population avait succombé; plusieurs avaient pris la fuite, et le P. Lauréano apprit que toute la contrée était infectée. Notre missionnaire retourna à Caraûta, où une nouvelle calamité venait de fondre sur les pauvres Indiens. Le fleuve avait débordé et l'île était entièrement couverte par les eaux. Ce triste fait se renouvelait chaque année pendant la saison des pluies. Il y avait six pieds d'eau dans les cases; on y établissait à mi-hauteur un plancher assez solide, et c'est dans un entre-sol pareil que les franciscains passèrent les mois d'avril, de mai et de juin. On allait en canot cueillir des fruits dans la montagne : on rentrait à coups de rame dans

les huttes, où, pendant la nuit, on mettait les embarcations à l'abri sous le plancher improvisé.

Une nuit, un orage épouvantable, venant de l'est, fondit sur le village inondé et apporta la peste. Le lendemain une vieille Indienne et un jeune garçon étaient attaqués de la petite vérole, et en moins d'un mois, tous étaient frappès sauf le P. Lauréano. Le pauvre missionnaire se trouvait bien embarrassé au milieu de ce vaste lazaret submergé. Impossible de secourir seul tous ces malheureux, d'autant plus qu'il ne pouvait sortir et circuler qu'en canot! A cette affreuse calamité vint s'ajouter une autre. Un épais brouillard, venant du Pacifique par les passes de la Cordillère, se répandit sur les iles, accompagné d'une pluie fine et d'un froid intense. Ce brouillard est appelé par les Indiens jocamari, c'est-à-dire, temps froid; il règne dans ces parages trois ou quatre fois l'année. Dans les circonstances présentes, on n'était point préparé à ce temps rigoureux. Les pauvres malades gisaient sur les planches humides et n'avaient rien pour se couvrir. L'inondation et la maladie durèrent six mois. Le tiers de la population avait péri, et ceux, dit le P. Lauréano, qui échappèrent, n'étaient plus bons à rien; ils ressemblaient à des ombres.

Le tableau que nous trace notre auteur de l'état moral des Omaguas n'est pas flatteur. « Ils vivent, dit-il, sans ordre, sans gouvernement, sans chefs; ils n'obéissent à personne. Les relations qu'ils ont avec les nations voisines consistent à s'entretuer ou à faire des captifs. Je réussis à délivrer de l'esclavage cinq Indiens adolescents, que je me proposai d'emmener à Quito. » Notre auteur assure avoir vu, après l'avoir appris de plusieurs Indiens, que les femmes Omaguas avaient la coutume d'enterrer tout vivants leurs enfants nouveau-nès, lorsqu'elles croient en avoir déjà trop, ou qu'il leur nait des filles. Au reproche que leur en fit le missionnaire, elles répondirent qu'elles en agissaient toujours ainsi et que c'était une ancienne coutume!

L'habillement des Omaguas consistait, pour les hommes, en une chemise de cotonnade sans manches, et ne venant que jusqu'aux genoux, « mais, dit notre auteur, ils se passent la plupart du temps de cette unique pièce de vêtement. Les femmes s'enveloppent d'une espèce de mante courte et étroite qui suffit à peine à la décence. » Ces Indiens s'aplatissent le front. Voici comment ils s'y prennent. On entoure d'un bandeau très serré la tête de l'enfant, quelques jours après sa naissance. Sur le front, depuis les yeux jusqu'à la naissance des cheveux, s'applique une planchette très solide, de manière que la tête, au lieu de se développer régulièrement dans sa rondeur naturelle, devienne coniforme et prenne l'aspect d'un pain de sucre.

Cette coutume disgracieuse n'est pas, comme on le sait, particulière aux Omaguas, on la retrouve dans l'Amérique du Nord; on l'observe surtout dans les figures des bas-reliefs gigantesques de Palenque et du Yucatan. Là, le front aplati contraste singulièrement avec les traits sémitiques des individus énigmatiques représentés au milieu de ces ruines imposantes.

On prétend que les Omaguas viennent du Nord ; un examen plus approfondi de leur langue et de leur conformation physique jettera peut-être quelque clarté sur cette question.

Les détails que fournit le P. Lauréano sur les productions des iles des Omaguas, concordent avec ce que nous apprend le P. d'Acuña au sujet des pays baignés par le Marañon. Lui aussi nous parle du fameux peje-buey ou poisson-bœuf, qui longtemps a passé pour un animal fabuleux.

Les îles des Omaguas étaient infestées de moustiques; les Indiens s'en garantissaient la nuit par une sorte de moustiquaire informe fabriqué de haillons, débris de leurs hardes. Il protégeait en même temps contre les attaques d'une espèce de chauve-souris, qui, véritable vampire, mordait le dormeur et lui suçait le sang. Pendant le jour, les Indiens éloignaient les moustiques à coups d'éventails de plumes.

Pour couronner le triste tableau de la vie des Omaguas, le P. Lauréano ajoute qu'ils passent la plus grande partie de l'année dans desorgies. On se réunit, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, hommes et femmes, pour y boire de la liqueur enivrante qu'ils fabriquent de maïs, de patates et de vupas. Dans ces festins on se détermine aux guerres, aux meurtres, aux rapines, et ce peuple, d'ailleurs d'un naturel très doux, devenait par cette ébriété chronique, semblable à une troupe de bêtes féroces.

Après trois ans de séjour chez les Omaguas, le P. Lauréano résolut d'aller plus loin en descendant le fleuve, mais il lui fallait un canot. « Je choisis, dit-il, un arbre de dix-neuf pieds de grosseur et de cent pieds de longueur, et je commençai mon travail. Les Indiens nous aidèrent sans savoir à quoi ce canot devait servir. Quand il fut achevé il se trouvait avoir en longueur soixante-quatre pieds sur cinq de largeur. Nous nous embarquames, nous trois religieux, deux domestiques et les cinq jeunes gens que nous avions arrachés à la captivité, et nous nous mimes, à la garde de Dieu, à descendre le fleuve. »

Nous glisserons rapidement sur les intéressantes aventures des courageux missionnaires durant cette course périlleuse; nous nous bornerons à mentionner les fleuves et les peuples qu'ils rencontrèrent sur leur route, et leurs observations sur certains faits controversés parmi les géographès.

Laissant à droite les tribus des Mayuzunas et des Guaraycos, et à gauche celle des Jaunas, l'embarcation passa le Putamayo, appelé par les Indiens Iza. Les voyageurs n'en purent observer l'embouchure à cause de plusieurs petites iles qui l'obstruent.

A cinquante lieues plus bas, ils virent déboucher, à droite du Marañon, un fleuve appelé Jutac. Son embouchure pouvait avoir un quart de lieue de largeur. Un peu plus loin, ils passèrent les frontières du pays des Omaguas.

En avançant encore de vingt-quatre lieues, nos Espagnols aperçurent à leur droite l'embouchure d'une petite rivière nommée Jurva; vingt-huit lieues plus loin, ils espéraient trouver chez les Aysuaris le frère Pedro Pecador, mais on leur apprit que cet intrépide voyageur avait passé aux possessions des Portugais. Un peu plus loin, aussi du côté du sud, ils passèrent l'embouchure du Tapi, et après une navigation de peu d'heures, ils se trouvèrent devant un fleuve venant du nord et appelé Aragatuva; le peuple qui demeure à son embouchure se nomme Jaguanais. Cette rivière doit être le Caqueta ou Yupura; il serait étonnant que le P. Lauréano, toujours si exact, eût passé sans l'observer un affluent si considérable du Marañon. D'ailleurs la position indiquée est celle du Caqueta.

Les géographes n'ignorent pas les nombreuses variations des noms de fleuves et d'endroits en pays indiens. Pas deux cartes qui, sous se rapport, se ressemblent. Les diverses tribus donnent aux fleuves des contrées qu'ils habitent des noms différents quant au son, identiques par la signification, selon le génie de leurs langues respectives. Les Européens ne saisirent ces mots qu'imparfaitement, et les écrivirent en conséquence, c'est-à-dire fort incorrectement. Les conquérants aussi ont imposé des noms à leur guise, sans parler de ces découvreurs, aventuriers isolés, qui ne purent conserver la possession de leurs découvertes; les noms qu'ils imposèrent furent aussi éphémères que leur autorité. L'histoire cependant ne les a pas oubliés.

On trouve un exemple de ce que nous venons de dire, dans le Marañon lui-même. A l'heure qu'il est, le plus grand fleuve du monde porte encore plusieurs noms. A sa jonction avec l'Ucayale il prend le nom portugais de Solimoès; depuis le confluent du Rio-Negro, il n'est plus connu que sous le nom d'Amazone. Le P. Lauréano eut voulu qu'on

l'appelât San-Francisco, mais ce nom, on le sait, n'a jamais été adopté; on le rencontre cependant encore dans quelques relations.

Les deux rives du Marañon, depuis le Caqueta, étaient, d'après notre auteur, habitées, sur un espace de soixante-dix lieues, par une nation puissante, les Yorimanes. Un peu plus loin débouche par le nord le Rio-Negro ou Rivière noire.

- « Nos religieux, dit le P. Lauréano, lui donnèrent ce nom en le découvrant, parce que ses eaux leur semblaient noires, à cause de leur profondeur et de leur transparence. C'est une superbe vue que celle de la jonction de ces deux fleuves. Le Rio-Negro a une lieue de largeur à son embouchure. Son cours est embarrassé par une multitude de brisants et d'écueils, ce que ne se voit guère en notre San-Francisco, sinon tout près de sa source. Les deux rives de ce grand affluent sont garnies de montagnes, peu élevées, de bois de palmiers et d'autres arbres d'une grande beauté et d'une grosseur énorme. Ce qui est particulièrement curieux, c'est que ces deux grands fleuves se joignant, coulent pendant plusieurs lieues l'un à côté de l'autre, sans confondre leurs eaux, offrant à la vue étonnée le spectacle d'une nappe liquide de deux lieues de largeur.
- « Au bout de quarante heures de marche, nous eumes à notre droite l'embouchure du Rio de la Madera, ou rivière du bois, appelée ainsi par nos religieux parce que, lorsqu'ils la visitèrent la première fois, elle charriait beaucoup de troncs d'arbres. Cela arrive fréquemment aussi sur les autres fleuves en hiver. Les débordements et les chutes d'eau dans les Cordillères détachent d'énormes mottes de terre avec leurs arbres, et le courant emportant ces débris, la terre se dissout dans les eaux et les arbres vont à la mer, ou s'arrétent aux îles. C'est ce que nous avons observé maintes fois pendant notre séjour chez les Omaguas. Les Indiens guettaient l'arrivée de ces épaves, et quand il se trouvait que c'étaient des cèdres, il les traînaient sur le rivage et en fabri-

quaient des canots. Ils se servaient dans ce travail de haches de pierre et d'autres instruments faits d'écailles de tortues et d'os de différents animaux. »

A une distance de vingt-huit lieues du Madera, nos voyageurs abordèrent à une ile de soixante lieues de longueur, vers la rive droite. Elle était habitée par les Tupinambaranes; c'est le peuple des Topinambous si longuement décrit par le P. d'Acuña. Le P. Lauréano y rencontra un Portugais et des Indiens catholiques. Il ne resta pas longtemps dans cet endroit. Après deux jours de marche, il se trouva visàvis de l'embouchure d'une rivière appelée des Condurises, d'après le peuple qui habite sur ces bords. Cette tribu était chrétienne.

C'est sur ce fleuve qu'on prétendait que demeuraient les Amazones, et voici ce qu'en dit notre P. Lauréano. « Nous avions entendu dire c'ez les Omaguas, que sur notre grand fleuve, en aval, il y avait une province de femmes qui demeuraient là sans hommes; qu'elles s'unissaient à quelques-uns qui venaient les voir chaque année; qu'elles se servaient d'arcs et de flèches et étaient très vaillantes. Le Portugais que nous rencontrâmes chez les Tupinambaranes, et plusieurs autres, nous répétèrent ces mêmes particularités, et ils ajoutaient que ces femmes, appelées Amazones, habitaient sur les rives du Condurises, très avant dans les terres. Tout cela et d'autres détails encore n'étaient que de vagues renseignements; il n'y eut jamais de témoin oculaire, ni parmi les Indiens, ni parmi les Portugais, qui cependant ont l'habitude de naviguer sur ces fleuves (1). »

On voit que le P. Lauréano se tient, à l'égard de cette curieuse question dans une prudente réserve. L'opinion du P. d'Acuña est plus explicite. « Les preuves, dit-il, que nous avons pour assurer qu'il y a une province d'Amazones sur

^{(1) «} Todo esto, y algo mas que oimos, son tan solamente noticias, mas nada de vista, ni tal pudimos averiguar, ni de los Indios, ni de los Portugueses, que de ordinario naveguan por aquelos rios, »

les bords de cette rivière, sont si grandes et si fortes, que ce seroit manquer tout à fait à la foy humaine de faire difficulté de le croire (1). » La plus forte preuve est celle que l'on tire du témoignage de tous les peuples riverains, qui certes ne pouvaient avoir la moindre notion des Amazones de l'antiquité classique. Cette tradition est donc évidemment d'origine indienne; aucun Européen n'a affirmé avoir vu cette tribu de femmes. Le nom d'Amazones ne leur est donné que par assimilation, comme une réminiscence classique. Le P. d'Acuña, tout comme le P. Lauréano, place l'habitation de ces guerrières sur les bords de la rivière Cunuris, au nord de l'Équateur, dans une chaîne de montagnes dont la plus élevée est le mont Yacamiaba (2).

La Condamine est de l'avis du P. d'Acuña; il admet l'existence des Amazones. Il est singulier toutefois qu'on a donné leur nom à une partie du Marañon, et non au fleuve dont elles habiteraient, d'après la tradition, les rives (3).

Nos missionnaires continuèrent leur route, et le troisième jour de leur navigation les vit à l'embouchure de la rivière des Trapajosos, où demeure le peuple de ce nom. Ils y trouvèrent une flottille portugaise mouillée sur la rive gauche. Il y avait déjà plusieurs années que nos franciscains étaient partis de Quito; ils étaient restés tout ce temps sans nouvelles. Dans l'intervalle, le Portugal s'était soulevé et le duc de Braganza était monté sur le trône. Il était dès lors facile à prévoir qu'on susciterait au P. Lauréano des difficultés pendant son voyage à travers les conquêtes portugaises. Aussi, dès ce moment, le ton de sa narration trahit parfois son patriotisme blessé.

Il était cependant dans l'obligation de continuer son

⁽¹⁾ Relation, etc., t. III, p. 154.

⁽²⁾ Ibid., p. 161.

⁽³⁾ On lit dans les Lettres édifiantes, t. V, à la suite d'une dissertation sur le Marañon, une note sur les Amazones, où l'auteur cherche à établir que l'existence de ces guerrières est une fable inventée par Orellana.

voyage. De la province des Trapajosos jusqu'à Curupa il y a cent soixante lieues, que nos missionnaires firent en peu de jours. Notre auteur ne mentionne plus qu'un seul fleuve considérable, c'est le Taranayva, qui entre parle sud dans l'Amazone et dont l'embouchure a plus d'une lieue de largueur. A partir de Curupa, l'Amazone se divise en plusieurs branches sur une étendue de cent lieues, et verse ainsi ses eaux par un grand nombre de bouches dans l'Océan. Le P. Lauréano dit qu'il ne connaît pas le nombre de ces embouchures, mais qu'il a appris que l'entrée du fleuve par l'Atlantique est extrêmement difficile.

On nous permettra de répéter, en terminant, ce que nous avons dit ailleurs : « Cette Relation est empreinte du cachet d'une véracité incontestable. Le style est simple, naïf, mais correct. La narration est agréable, variée, pittoresque. L'auteur raconte ce qu'il a vu, sans affectation, sans enthousiasme, ce qui le préserve de l'exagération. Quoique chef de la mission, il ne se met en avant que lorsqu'il ne peut s'en dispenser, et il attribue toute la gloire des premières découvertes à deux simples frères. Son mémoire respire une grande piété, et il nous assure n'avoir pris la plume que sur l'ordre exprès de ses supérieurs et pour la plus grande gloire de Dieu. »

La Relation du P. Lauréano vient d'être intégralement publiée dans le savant ouvrage de bibliographie du R. P. Marcellin de Civezza, où nous sont révélés une foule de trèsors que réclame la littérature américaniste.

Nous sommes d'avis que ce précieux document mérite, non seulement une sèche analyse, nécessairement incomplète, mais les honneurs de la traduction, afin qu'elle prenne une place distinguée parmi les relations de voyages et découvertes faits au XVII^e siècle.

M. Jimenez de la Espada, président, tout en rendant hommage aux laborieuses recherches du P. Marcellin de Civezza, tient à déclarer qu'il connaissait depuis plusieurs années, et avait eu en sa possession, le manuscrit que le savant franciscain italien croit avoir trouvé dans la Bibliothèque nationale de Madrid. Ce manuscrit, très intéressant d'ailleurs, sera prochainement publié *in extenso*.

L'ordre du jour amène ensuite la question relative aux progrès de la cartographie américaine durant le XVIe siècle.

M. Gabriel Gravier a la parole pour résumer un travail envoyé sur ce sujet par le révérend F. B. De Costa, de New-York.

Pendant le XVI° siècle les progrès de la cartographie furent relativement lents. On doit à Christophe Colomb la découverte de l'Amérique, mais on lui doit aussi les retards qu'éprouva le développement de la cartographie. Ses théories géographiques étaient celles de Toscanelli, et tandis que les Augustiniens, qui n'étaient pas bien sûrs de la sphéricité du globe, niaient en tout cas, et formellement, qu'il fût circumnavigable, Colomb soutenait que la terre était sphérique et circumnavigable, mais il prétendait, en même temps, qu'aucune terre occidentale ne séparait l'Europe de l'Asie. La carte de Bianco et le globe de Béhaïm présentent sous leur véritable jour les idées colombiennes.

Dans son second voyage, quand il arriva au cap occidental de Cuba, Colomb exigea de ses officiers une déclaration, sous serment, qu'il avait touché les côtes du Cathay, c'est-à-dire de la Chine. Il décida même que ceux qui diraient le contraire paieraient une amende de 10,000 maravédis (150 fr.), et que les récidivistes auraient la langue coupée. La décision de Colomb est certainement bien étrange, mais elle nous montre très clairement la théorie colombienne.

Cette théorie prévalut longtemps dans la cartographie.

M. De Costa cite cependant une exception, de 1510 ou 1511, que présente le globe Lenox, monument curieux sur lequel il vient de faire une excellente étude.

M. De Costa divise les autres cartes et globes en colombiens et anti-colombiens. Dans la première catégorie, il comprend ceux de ces monuments qui confondent l'Amérique avec l'Asie; dans la seconde, ceux qui admettent une séparation.

Juan de la Cosa, dans sa carte de 1500, donne le tracé des découvertes de Colomb et de Cabot, mais il voit dans l'Amérique la côte occidentale de l'Asie.

Jean Ruysch, dans sa carte du Ptolémée de 1508, représente Terre-Neuve ou Baccalaos comme faisant partie de l'Asie.

L'auteur du globe Lenox ne connaît de l'Amérique du Nord que Terre-Neuve, et cette île est placée en plein océan, comme un navire à l'ancre. Toutefois, le Japon, qu'il appelle Zipangry, est tellement rapproché à l'ouest qu'il couvre la presqu'île du Yucatan. La côte occidentale de l'Asie est dessinée comme dans le globe de Béhaïm, tandis que le continent du sud est tracé tout entier.

En 1511, Pierre Martyr donne un tracé assez exact du golfe du Mexique, et la Floride qu'il appelle *Beimeni*, est représentée comme une île.

La carte placée par Hylacomylus dans le Ptolémée de Strasbourg de 1513 est anti-colombienne. Elle donne l'Amérique du Sud jusqu'au 30° degré de latitude sud seulement et l'Amérique du Nord, représentée par une île, est comprise entre le 39° et le 50° degré de latitude nord.

Les dessins faits par Stobnitzk et Hylacomylus furent imités par les sphérographes et les cartographes qui suivirent.

En 1520. Schöner donne son fameux globe. Ce monument appartient à la catégorie anti-colombienne. L'Amérique du Sud est tracée jusqu'au 37° degré où elle forme un

détroit, comme si l'auteur avait déjà connu le résultat de l'expédition de Magellan. L'Amérique du Nord est représentée par de grandes îles, et les théories colombiennes reparaissent dans un détroit placé juste au point où les intérêts du commerce universel et de l'humanité demandent que nous percions le canal de Lesseps.

Une carte de 1527, parfois attribuée à Fernand Colomb, donne de l'Amérique du Nord un tracé assez correct, et figure l'Amérique du Sud jusqu'au détroit de Magellan, tandis que la Terre-de-Feu se perd dans le continent conjectural antarctique de Schöner.

La carte de 1529 de Ribeiro ajoute à celle de 1527 quelques noms seulement. D'après M. De Costa, on a beaucoup exagéré le mérite de Ribeiro.

Dans la même année 1529, une autre carte a été dessinée par Hiéronimo da Verrazzano. Si l'on ne veut pas la reconnaître comme un original, on admettra toutefois qu'elle est une copie substantielle du grand tableau géographique présenté au roi Henri VIII par Giovanni Verrazzano, frère du cartographe. Cette carte apporte certains progrès dans le trace des côtes de l'Amérique du Nord. Elle est anti-colombienne et ne fait aucune place aux conjectures en ce qui concerne la côte occidentale. Elle paraît empruntée à la carte d'Hylacomylus, de 1513, de Pedro Reinel. d'autres peut-être, et à l'exploration de Giovanni da Verrazzano de 1524. Comme Jean Allefonsce, qui visita la Nouvelle-Angleterre en 1542, Giovanni croyait à l'unité continentale de l'Amérique et de l'Asie. Hiéronimo était opposé à cette théorie. Cette carte est la première qui donne le trace caractéristique de la côte de Terre-Neuve, du cap Cod et des Shoals de Nantucket. Cependant, son trait le plus distinctif est un isthme situé vers le 40° degré de latitude nord qui sépare l'Atlantique d'un nouvel océan, le Pacifique.

Les cartographes français de cette époque , tout en sui- $\frac{10}{10}$

vant les croquis de Verrazzano, indiquent la côte de New-Jersey entre la baie de Chesapeake et Sandy-Hook. Ce *Hook* ou cap fut exagéré par les cartographes espagnols qui le confondaient avec le cap Cod.

La carte de Verrazzano a servi de modèle aux dessinateurs de la côte de New-Jersey entre les points nommés San Germano et Palamsina on baie de New-York, et l'endenture nommée baie de Chesapeake reçut un perfectionnement si remarquable qu'il forme l'un des traits caractéristiques de l'ècole française.

M. De Costa remarque qu'il n'y a aucune connexion entre la carte de Verrazzano et celle de Cabot de 1542, et que la carte de Cabot n'a fait faire aucun progrès à la cartographie.

Bien que l'exploration avançat rapidement, les cartographes firent peu de progrès, avançant sans cesse pour reculer ensuite, de sorte qu'on ne peut fixer l'époque à laquelle ils renoncèrent définitivement à l'idée colombienne.

En 1542, la côte occidentale de l'Amèrique du Nord fut explorée et tracée jusqu'à la Californie. C'est de cet évènement que nous pouvons dater la supposition du détroit d'Anian. On était persuadé de l'existence d'un détroit septentrional navigable entre les deux océans. En 1608, Champlain le cherchait par les grands lacs. Frobisher avait tracé un tel passage, large de plusieurs degrés de latitude, sur une carte de 1578 maintenant très rare.

La célèbre carte de Mercator qui devait exercer une si heureuse influence sur le monde scientifique, et qui fut publiée en 1569, n'a cependant rien fait pour l'amélioration de la cartographie américaine. La grande autorité de son auteur en a fait accepter sans examen les parties défectueuses. Mercator a déformé le tracé du continent méridional et l'incorrection de la côte atlantique du Nord en devient plus prononcée. Une partie de New-England est remplacée par un golfe. L'île Louisa de Verrazzano est représentée deux fois, sous les noms de Brisa et de Claudia.

Les régions du nord de Mercator accusent un déclin dans les vues colombiennes les plus correctes. Dans l'une de ses premières représentations du Grönland, Mercator s'appuie sur la carte de Zeno publiée en 1558.

La cartographie des côtes de la Nouvelle-Angieterre se développait péniblement. Diverses circonstances en retardaient l'exploration. Après Verrazzano, le cap Cod disparaît des cartes pour deux siècles. Cette côte présentait à la navigation de grandes difficultés. Les pècheurs fréquentaient les mers plus septentrionales. Le golfe du Maine recevait plus de marchands que de pêcheurs.

En 1575, André Thevet, cet auteur frauduleux qui prétendait avoir visité la Nouvelle-Angleterre, fit sa description géographique de la Nouvelle-Écosse sur les rapports d'autres voyageurs.

Après la vague représentation de Homem, la péninsule de la Nouvelle-Écosse ne paraît pas sur les cartes avant la fin du XVII^e siècle; même alors, l'île voisine de Cap-Breton, bien que très connue, est mal représentée.

L'époque à laquelle surgit Terre-Neuve n'est pas encore bien certaine, mais ses côtes étaient mieux connues que celles du Maine ou du Massachusetts dont un tracé correct ne parut qu'au XVII° siècle, quand Champlain et Smith publièrent le résultat de leurs explorations.

Il sera nécessaire de rechercher les cartes qui pourraient nous éclairer sur le progrès des explorations faites, de 1580 à 1620, sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre.

Il reste peu de chose à dire sur le Labrador, mais le Grönland demande une discussion spéciale.

Il y a dans l'atlas de Kunstman une carte nº III, que l'on date de 1504-1505, sur laquelle Terre-Neuve figure comme étant la terre de Cortereal. Le Grönland y apparaît aussi. Cortereal a dù nommer Terre-Neuve, mais c'est à tort que la carte en question lui attribue le tracé du Grönland. Le tracé du Grönland est le résultat d'explorations

qui sûrement ne furent pas faites par Cortereal. La connexion du nom de Cortereal et de celui du Labrador donne la limite des prétentions de ce marin. Le premier homme connu pour avoir atteint le Grönland au XVIe siècle est Hemingsen, encore ne l'aborda-t-il pas. Cette tentative est de 1578.

A qui donc attribuer la reconnaissance du Grönland telle qu'elle résulte de la carte de 1504-5, de celle de Ruysch, de 1508, de celle de Mercator, de 1538-41, de celle d'Ulpius, de 1542, de celle de Zeno, de 1558? Evidemment à des navigateurs pré-colombiens. Il y a d'autres preuves, dit M. De Costa, que le tracé du Grönland nous vient de sources pré-colombiennes.

Le Ptolèmee de 1485 montre le Grönland comme faisant partie de l'Europe, mais ce n'est là qu'un indice des doutes que l'on avait sur sa véritable situation.

La carte de 1447 qui se trouve maintenant dans les archives de Florence reproduit la même erreur. Cependant, certains géographes étaient mieux renseignés. Ruysch, par exemple, place le Grönland à l'ouest et près de l'Islande.

Avant le voyage de Colomb, la chronique d'Ivar Bardsen, le Grönlandais, avait été découverte aux Färoër, et, en 1609, on l'avait emportée en Europe.

C'est sur cette description, la meilleure d'alors, que se guida Henry Hudson.

En 1476, Kolnus mit à la voile pour le Grönland.

Ce voyage prouve que le Grönland était connu en Europe. Une autre indication, qui paraît avoir été peu remarquée des savants, nous est fournie par le globe de Beliaïm de 1492. On voit sur ce globe, au Nord-Ouest de l'Islande, une ile située près des côtes de l'Asie et figurée comme beaucoup d'anciennes représentations de Grönland. Dessus on lit cette légende: Hi find man weise Völker, ici on trouve des gens blancs.

D'après Murr, Doppelmayr a lu par erreur Völker

(hommes) pour Valken (faucons). Je suis tout à fait de son avis parce que cette indication se trouve dans les géographes arabes, notamment dans Edrisi et Aboulfèda, et parce que, selon toute apparence. Behaïm connaissait ces géographes. M. De Costa admet au contraire la lecture de Doppelmayr. Ces mots hommes blancs, dit-il, ont sans doute la même signification que dans cette légende attachée à l'Islande: Ici demeurent des hommes blancs. Ces mots se rapportent à une contrée habitée par des hommes de race caucasienne.

En même temps, ceux qui savaient que le Grönland est situé à l'Ouest de l'Islande, le supposaient voisin des côtes de l'Asie.

En 1477, Colomb mit à la voile dans la direction du Nord sachant bien qu'il y trouverait terre. Il fit peu attention au Grönland parce qu'il le prenait pour une partie stérile de la côte de l'Asie septentrionale. Dans la Vie de l'Amiral on trouve divers passages témoignant qu'il était parfaitement informé de l'existence de terres au Nord-Ouest de l'Islande. Béhaïm ne se rendait pas compte du grand intérêt et de la signification de la légende qu'il plaçait sur la partie septentrionale de son globe.

Il fit probablement usage d'un matériel d'origine scandinave. Il ignorait le tracé du Ptolémée de 1585, qui faisait du Grönland une péninsule européenne, et cette circonstance est très remarquable parce qu'elle indique qu'il ne croyait pas le Grönland à l'endroit où le plaçaient certains cartographes.

Ne pourrions-nous pas conclure de cela que Behaïm traça le Grönland, qu'il connaissait très peu, comme une terre habitée par des hommes blancs dont il ignorait l'origine et les croyances?

Dans la carte de Ruysch, de 1508, le Grönland est attaché à la côte de l'Asie et porte son nom. Ruysch avait pris ses informations sur le Nord et cette contrée des hommes

blancs n'était pas une île mais, comme Terre-Neuve (*Terra nova* ou *Baccalaos*) une partie du continent asiatique.

Le globe de Schöner, de 1520, n'apporte sur ce point aucune lumière, mais la carte de Mercator de 1538, dont on ne connaît qu'un exemplaire, montre le Grönland. Elle fait quelques modifications à celle de Ruysch. Dans sa carte du Grönland de 1541, Mercator se sert des indications qu'il a trouvées dans le matériel nouveau. Cette carte a certaine ressemblance avec celle de Zeno et donne des noms qui paraissent en provenir. Où Zeno écrit Huitserk (chemise blanche) Mercator met seulement Alba. Huitserk ne se trouve pas sur la carte de Zeno mais sur le portulan de Sigurd Stephanius de 1570. D'après Rafn, Hvitr Serkr significait blanche tunique. Mercator mentionne aussi les Skrælings, ce qui prouve que l'on savait, des cette époque, quelque chose des Skælingar, partie des Sagas islandaises qu'Adam de Brème avait mises a contribution, que l'on avait des informations sur le Vinland, la Grande-Irlande ou Hvitramannaland, laquelle, comme la terre des Weise Völker de Behaim, était située de l'antre côté de l'Océan.

En 1521-28, avant Mercator, Bordone avait employé pour son image de l'Islande une carte qui se rapprochait davantage de la vérité. Enfin, en 1558, la carte de Zeno sortit de l'imprimerie de Venise et condamna toutes les idées fausses que l'on entretenait encore au sujet du Grönland. Son antique origine était évidente. Elle était prise d'un matériel pré-colombien.

Ces courtes observations sur le Grönland ont pour but, on le comprendra sans peine, de prouver que les progrès faits, pendant le XVI^e siècle, dans cette partie de la cartographie, ne sont pas le résultat d'explorations faites dans ce siècle, mais de connaissances plus ou moins correctes provenant des temps anciens.

La chronique de Bardsen, qui formait une partie de ce

matériel, a trouvé son chemin des Färoër en Hollande où elle était bien connue et beaucoup lue. Elle a trouvé, dans les Antiquitates americance du professeur Rafn, une henreuse confirmation.

Nous concluons. La cartologie du XVI^e siècle, en ce qui concerne l'Amérique, était extrêmement défectueuse.

Le XVII^e siècle était très avancé, même avant que Le Maire et Schouten eussent double le cap Horn. Par leur hardie navigation, ils ont rejeté dans la nuit polaire le continent conjectural antarctique que l'on s'obstinait à tracer sur toutes les cartes.

A la fin du XVIe siècle, les explorations avaient à peine entamé les contours généraux du Nord. Les deux parties de l'Amérique étaient connues, mais vaguement. Hudson s'attendait à trouver un passage à la Chine par la rivière qui porte son nom et que Gomez appelait *Rio Montana*. En 1660, on supposait que le continent du Nord avait, de l'Atlantique au Pacifique, tout au plus 250 milles. Le tableau du nouveau continent n'était, somme toute, qu'une grossière esquisse.

Après ce rèsumé, M. Gabriel Gravier ajoute : Je demanderai au Congrès la permission de lui offrir mon ouvrage sur la Découverte de l'Amérique par les Normands au Xº siècle; puis le rapport fait à la Société de géographie de Paris sur un travail très important de M. Gaffarel relatif au Brèsil français durant le XVIº siècle. Ce travail ayant une grande valeur et devant être beaucoup lu, beaucoup consulté, je me suis attaché à en rechercher les petits défauts et à signaler les erreurs qu'il renfermait, ce dont M. Gaffarel ne m'a nullement gardé rancune.

J'ai l'honneur d'offrir aussi au Congrès un exemplaire du discours que j'ai prononcé à la Société normande de géographie en lui rendant compte de la session de Luxembourg.

En terminant, Messieurs, qu'il me soit permis de ré-

pondre un mot à M. Beauvois. Dans le résumé de son mémoire sur la Norambègue, M. Beauvois nous disait qu'il y avait sur la mappemonde de Jérôme Verrazzano plusieurs noms, comme: Louise, Saint-Germain, Longuerille qui ne signifient rien. Ces noms sont ceux de localités des environs de Dieppe. Louise était le nom de la reine. On me pardonnera cette observation en faveur du sentiment patriotique qui l'a inspirée. A chacun son bien. Au surplus, je crois que dans la patrie de Gérard Mercator, lorsqu'on prononce le nom de celui qui fut le père de la géographie positive, on doit aussi un souvenir particulier à sa mémoire; son nom ne peut passer inaperçu comme celui du premier venu.

- M. le lieutenant-colonel d'état-major Adan demande à pouvoir analyser un long travail, traitant également des *Progrès de la cartographie améri*caine, durant le XVI^e siècle. Il réclame l'indulgence du Congrès, parce que son manuscrit est fort long et il désire le résumer aussi succinctement que possible (1).
- (1) M le lieutenant-colonel Adan avait envoyé au Palais des Académies des documents géographiques importants et curieux qu'il a montrés et expliqués aux membres du Congrès. C'était le globe de Mercator de 1541 de 0,41 de diamètre, reproduction photo-lithographique des fuseaux originaux découverts en 1868 à Gand, exécutée à l'Institut cartographique militaire de Belgique, à la demande de M. J. Malou, alors Ministre des finances. Ce globe, monté sur pied, donne une idée très nette des connaissances géographiques du milieu du XVIe siècle et fait voir les contours du nouveau continent semblables à ce que nos cartes indiquent actuellement. La description sommaire faite à la séance prouve, d'après M. Adau, que ce document a servi de point de départ aux réformes savantes dont l'illustre géographe de Rupelmonde a doté la science.

Un croquis du monde connu, développé le long de l'Équateur, représente les pays indiqués sur le petit globe Lenox, aujourd'hui en Amérique; l'auteur est inconnu, la date est douteuse, mais M. De Costa croit pouvoir signaler ce globe 'comme le plus ancien document contenant les nouvelles terres de l'Occident sous la forme continentale, limitée pourtant à l'Amérique du

La cartographie des XVe et XVIe siècles suivit à pas lents les nombreuses découvertes dont la géographie fut

Sud. Les territoires septentrionaux se réduisent à quelques îles, innomées pour la plupart, et voisines du Japon ou Zipangri. On paraît d'accord pour faire remonter la confection de ce globe au commencement du XVI e siècle, après les voyages de Vespuce. Une image du globe Lenox est annexée à la communication de M. Adan.

M. le lieutenant de Zérézo de Téjada, détaché à l'Institut cartographique, a pris des calques de deux cartes curienses, publiées en 1878 par le gouvernement espagnol, dans l'ouvrage officiel intitulé : Cartas de Indias, publicalas por primera vez el ministerio de Forcento.

L'une représente le golfe du Mexique construit sur une rose de trente-deux vents: les côtes sont dessinées linéairement et à contours anguleux; des noms multiples y sont renseignés. La carte porte en titre : Carta de las Antillas, seno Mejicano y costas de Tierra firme y de la América setentrional; elle montre très distinctement la Floride, le Yucatan, l'isthme de Panama et les Antilles, mais l'Occident est placé en haut, l'Orient en bas, de façon que pour se rendre compte de la partie du monde représentée, il faut regarder la carte en tournant le titre à gauche. C'est un simple caprice de dessinateur : un fac-simile à une échelle réduite se trouve joint au mémoire de M. Adan.

L'autre document, provenant du même ouvrage espagnol, est un plan topographique du fleuve des Amazones avec des inscriptions diverses; le titre est: Map i de Los Rios Amazonas, esequiro ó dulce y Orinoco y de las Comarcas adjacentes. L'orientation appropriée à l'hémisphère sud est inverse de celle généralement admise dans nos contrées, le Nord est au bas de la carte; an premier abord, on ne reconnaît pas la partie septentrionale du Brésil et les Guyanes. D'après les renseignements recueillis, ces cartes doivent avoir une origine très ancienne et ont, semble-t-il, été faites pendant le XVI° siècle.

Enfin, M. Adan a montré des dessins exécutés sur des écorces de bouleau. Leur état de conservation et les couleurs dont ils sont bariolés, n'ont pas permis d'en faire des réductions photographiques suffisamment claires. Ces documents, qui se trouvent mentionnés dans la note D, sont au nombre de trois et représentent, les deux premiers des plans topographiques avec indication d'usines, de moyens de locomotion, de costumes du temps; ils portent en outre de nombreuses inscriptions en ancien espagnol; le troisième semble, d'après un érudit qui a vécu longtemps dans le Nouveau Monde, une page hiéroglyphique relatant une histoire ou un événement, mais nous ne possédons pas la clef de ce geure de communication.

L'Institut cartographique militaire de Belgique conserve précieusement ces documents à la disposition des savants américanistes désireux d'en rechercher l'origine et la signification.

(Note de la Commission de publication.)

successivement enrichie. L'histoire de ces découvertes a déjà été écrite souvent et les deux premières sessions du Congrès furent l'occasion de dissertations savantes sur des points douteux encore, malgré les travaux de Hakluyt, de Humboldt, de Lelewel, du Dr Kohl, de Desborough Cooley, Walkenaer, d'Avezac, Vivien de Saint-Martin et d'autres dont l'énumération serait trop longue.

Les rapports exagérés ou enjolivés des hardis navigateurs ont donné lieu à des cartés où la fantaisie le dispute la plupart du temps à l'inexactitude : aussi lorsque l'on cherche à établir d'une façon rigoureuse les connaissances générales du monde habité à la fin du XVe siècle, on ne peut s'empêcher de déplorer les discordances notables qui existent dans les documents imparfaits de l'époque, conservés jusqu'à nos jours.

D'où proviennent ces dissemblances et comment n'est-on pas parvenu à établir un accord si désirable au point de vue de la géographie? Sans pouvoir m'en rendre un compte exact, je serais tenté de rejeter la plus grande partie du mal sur l'insouciance des cartographes d'alors. Comment, en effet, expliquer autrement que la plupart des prétendues cartes sont des tracés peu soignés, ne reposant sur ancune projection géométrique, sans parallèles et sans méridiens. Cependant, les anciens avaient déjà des notions assez exactes de la forme et des dimensions de la Terre: ils savaient depuis Pythagore, Aristote et Eratosthènes que la Terre était à peu près sphérique (1), ses dimensions avaient été mesurées par des movens imparfaits, je le veux bien, mais pourtant on les connaissait. Les méthodes astronomiques étaient divulguées et l'immortel Ptolémée de Péluse les avait employées à la recherche des coordonnées géographiques des lieux principaux de son époque, ce qui amena,

⁽¹⁾ Au commencement du VI° siècle, Cosmas, dans sa Topographie du monde chrétien, réfute que la Terre soit ronde.

à cause de leur peu de précision, de grandes erreurs dont les savants alexandrins ne surent pas s'affranchir. Quoi qu'il en soit, on peut regarder le siècle de Ptolémée comme l'époque où la géographie des anciens atteignit à son plus haut degré d'exactitude et d'étendue. Des projections avaient été indiquées par Anaximandre, 600 ans avant J.-C. (cartes plates), par Thalès de Milet, l'un des sept sages (projection centrale ou gnomonique), par Appollonius de Perge en Cilicie (projection orthographique), par le célèbre Hipparque de Nicée, l'un des plus grands géomètres de la Grèce ancienne, dont la projection stéréographique a traversé les siècles et nous a été transmise telle qu'Hipparque l'avait tracée. Il faut croire que ces méthodes étaient tombées dans un oubli relatif; cependant la plupart des auteurs qui, encore aujourd'hui, signent de leur nom des cartes géographiques, seraient embarrassés d'en expliquer la construction, de désigner la projection employée, de faire ressortir les propriétés de la carte sous le triple rapport de la conservation des aires, de l'orientation et de la mesure des distances.

Or le cercle est, de tout temps, divisé en 360 degrés et n'est-il pas dès lors extraordinaire de voir des géographes prétendre que l'habitable, suivant leur expression naïve, ne pouvait pas occuper plus de 180° de la circonférence; toutes les découvertes étaient torturées pour satisfaire à l'ignorance de cette époque et quand on voulut étendre sur les cartes les pays visités par Marco Polo au XIII° siècle, ou suivant l'expression consacrée, les perlustrations du célèbre voyageur, on dut faire violence aux idées reçues et placer dans l'hémisphère des antipodes jusqu'à 250° de l'île de Fer, les pays orientaux vaguement décrits, la Chine, Mangon, Kataï, Soumatra, Zeiton et Zibangou (note A).

Du côté de l'Occident, les indications géographiques n'étaient pas plus précises: les terres lointaines, où dès le XI° siècle (note B), paraît-il, les peuples du Nord avaient abordé dans leurs courses hardies, ne pouvaient être placées

sur les cartes primitives de l'époque, avec une apparence d'exactitude. Nous possédons des descriptions de voyages, souvent répétées et complétées par des narrateurs peu scrupuleux, plus jaloux d'une renommée du moment que de la sincérité dont l'histoire géographique a besoin, sous peine d'amener un état de chaos tel que celui constaté par l'étude des documents du XV° siècle et des siècles antérieurs (note C).

La renaissance des lettres amena, il est vrai, un revirement dans les idées des cartographes, mais les erreurs étaient trop enracinées pour être extirpées facilement et il fallut la dernière moitié du XVIe siècle, avant de pouvoir coordonner les faits certains et les transcrire sur des cartes. A partir des découvertes des Portugais et des Espagnols, les mappemondes, mais surtout les cartes marines et les portulans, se multiplient considérablement. C'est l'époque des hydrographes, et Walkenaer fait remarquer à ce propos que les découvertes des marins portugais amenèrent des progrès rapides dans la rédaction des cartes et des globes de ce temps. Mais n'anticipons pas et tàchons de présenter l'état de la géographie américaine au moment des remarquables vovages de Colomb (note D). Il serait difficile de préciser exactement le point de départ des idées européennes d'alors sur l'étendue du monde; il est probable cependant que la version latine de la géographie de Ptolémée, faite par le florentin Jacques Angelo et éditée à Rome en 1475, jeta une grande perturbation dans les idées des cartographes et les ramena aux constructions géométriques abandonnées depuis plus de 1,000 ans (note E). Vers le même temps aussi, Nicolas Donis, bénédictin de Reichenbach, modernisa en Allemagne les cartes de Ptolémée, mais y conserva intactes les latitudes, les longitudes et les configurations tracées par le grand géographe de Péluse. Je n'ai pas à rechercher ici l'opportunité de ces publications au point de vue géographique : il est probable qu'elles ne reflé-

taient pas fidèlement toutes les découvertes consignées dans les cartes marines sans méthode et sans ordre. Cependant, à notre sens, ces publications eurent une grande influence sur la cartographie et appelèrent l'attention sur les procèdés scientifiques qui peuvent seuls donner quelque valeur aux matériaux de la Géographie. L'exiguité du monde connu, jointe aux nombreuses découvertes faites à peu près en même temps. l'état arrièré des sciences exactes et des procèdés d'observations, comme aussi l'insuffisance des instruments et des tables des mouvements cèlestes. l'absence de préparation aux voyages qu'on allait entreprendre, souvent encore des instructions trop rigoureuses écrasant toute initiative de la part des navigateurs, furent, pensons-nous, les causes multiples des erreurs grossières consignées dans les cartes du XVe siècle. Nous ne pourrions assez répéter que tout voyage sur terre ou sur mer sera fructueux à condition d'être dirigé par un homme rompu à la pratique des observations astronomiques et aux calculs, ou assez intelligent pour ne pas craindre de confier les opérations à un compagnon capable de les mener à bien. Que d'erreurs enssent été évitées, combien de voyages auraient été inutiles ou superflus si cette règle avait prèvalu! l'histoire des découvertes est pleine de ces non-sens auxquels les géographes ont attaché de l'importance et ont ainsi, à leur insu, rempli d'obscurité les cartes léguées à leurs descendants (note F). Mais on ne saurait trop s'èlever contre la prètention de vouloir diriger des expéditions à distance, donner des instructions auxquelles le voyageur ne pourra satisfaire, enlever à l'explorateur une initiative dont il doit pouvoir user largement dans l'intérèt de sa sécurité, de la science et de l'humanité. Placé, en obéissant aux instructions, dans des positions souvent critiques, il ne pourra songer à remplir les devoirs scientifiques de sa mission et le résultat de son voyage sera sans valeur pour la géographie. C'est là bien certainement une des raisons de la confusion dans

laquelle se trouvaient tous les matériaux qui nous occupent plus spécialement en ce moment.

Deux méthodes, si toutefois on peut donner ce nom aux procédés en usage, se disputaient la faveur des navigateurs; l'une, dite de la Rose des vents, conduisait à marguer sur la carte les positions des terres visitées d'après les distances parcourues dans des directions rapportées plus ou moins exactement aux points cardinaux (note G), e'était la méthode de l'orientation par estime; l'autre, en apparence plus rigoureuse, perdait les avantages de son exactitude théorique par la manière dont elle était pratiquée, c'était la méthode des déterminations astronomiques des coordonnées des lieux rencontrés sur la route du navire ou de la caravane. L'exactitude des latitudes obtenues par l'observation de la distance zénithale d'un astre connu, à son passage par le méridien, pouvait être considérée comme suffisante, mais les longitudes laissaient énormément à désirer par l'application des procédés des ascensions droites de la Lune et des occultations des étoiles par le satellite de la Terre, procédés encore imparfaits à cette époque et qui auraient exigé des movens d'une précision supérieure à celle qu'ils comportaient dans ce temps-là (1) (note H).

Le voyageur, mal récompensé de ses peines par l'insuccès de ses opérations, abundonnait la méthode difficile à appliquer et recourait à l'orientation approchée de la Rose des vents. Aussi n'était-il pas rare de voir se produire des erreurs de 20° de longitude, modifiées encore avec la plus grande désinvolture par des géographes de cabinet, désireux de faire entrer les nouvelles découvertes dans les cadres qu'ils s'étaient tracés (note I). Quelquefois la fantaisie dépassait toutes les bornes; on prétend, par exemple,

⁽¹⁾ Voir sur les erreurs grossières des coordonnées géographiques le chapitre XXIV, livre IV, de l'Histoire des royages de Desborough Cooley, et une Dissertation sur la fluctuation des longitudes au moyen âge, par Canovai, dans les Μεμοκικ Delle Academia di Cortona, volume IX.

que le premier Français qui fit au Brésil un voyage dont on ait la preuve officielle, fut un capitaine du nom de Paumier de Gonneville, parcourant les mers vers l'an 4503; il débarqua, dit-on, non loin de Bahia, en revenant d'une expédition contrariée par les tempêtes de l'Atlantique. Or, on ne sait pas au juste si Paumier aborda en Australie, aux Moluques, à Madagascar ou au Brésil; dès lors quelle confiance doit-on accorder à ses dires et aux indications des livres de bord, sans doute pleins de lacunes. Pour ma part, je ne leur attribue aucune valeur et cependant des géographes les ont consignés sur leurs cartes (1).

Trop fréquemment aussi les explorateurs rapportent des renseignements obtenus des naturels d'un lieu de débarquement; ces indications non contrôlées sont recueillies avec avidité par des géographes et prennent place sur les cartes nouvelles. Toutefois, si l'on veut se donner la peine d'envisager sérieusement la question, on se convaincra de l'incertitude des renseignements recueillis par cette voie. L'expérience est, du reste, facile à faire; que l'on débarque à la côte d'un pays civilisé et l'on sera édifié sur les notions données par les habitants sur le système hydrographique de la contrée, l'orographie, l'étendue, les mœurs, la densité de la population, la race, le commerce, l'industrie, le système de gouvernement, les divisions provinciales et communales, etc., etc. N'a-t-on pas cependant publié des renseignements analogues recueillis chez des sauvages hostiles ou craintifs? (note J). Mais plus tard, après des constatations plus consciencieuses, l'échafandage dressé d'une manière aussi instable, s'écroulait avec fracas et l'on peut avec raison déduire de la plupart des voyages cette vérité indiscutable, à savoir : pour retirer quelque profit d'un voyage, il faut absolument le faire diriger par un homme dont les qualités morales ne soient pas contestées, rompu

⁽¹⁾ Voir le Post-scriptum de ce mémoire.

aux applications des sciences et suffisamment lonvaince de leur utilité pour veiller à chaque instant à l'impérieuse nécessité de faire des observations convenables.

Les géographes de la fin du XVe siècle firent renaître en partie les idées saines sur la confection des cartes, mais si, sous le rapport des renseignements géographiques, ils montraient quelquefois une hardiesse souvent couronnée de succès, parfois aussi les indications étaient incomplétes, erronées ou franchement fausses. Vers cette époque, une école nautique, que l'on peut dire géométrique, avait pris naissance à Sagrès, en Portugal, à l'inspiration éclairée de Jean II, qui révait déjà la découverte de la route de l'Inde; les coordonnées géographiques v étaient fort en faveur et bientôt des étrangers y accoururent de tous les points de l'Europe; nous citerons Martin Behaïm de Nuremberg, le flamand Jerge d'Utra (Job de Heurter) et le florentin Amerigo Vespucio. Les cartes portugaises étaient réputées les meilleures du temps; aussi Behaïm s'empressa-t-il de répandre en Allemagne les résultats de l'instruction puisée à cette école; une de ses cartes, dit-on, indiqua à Magellan le détroit qui rend son nom immortel (note K). Behaïm produisit en 1492 un globe où figurent quelques iles à l'emplacement actuel de l'Amérique, ce sont Antillia, Brandon, Brazil et la plus septentrionale représente le Groënland (1) (note L). Ce globe peut, nous semble-t-il, être considéré comme montrant les connaissances de la fin du XVe siècle. Mais l'heure des découvertes importantes a sonné, des marins audacieux s'élancent sur les mers la boussole à la main et conquièrent d'une façon définitive des renseignements géographiques de la plus haute valeur: Vasco de Gama rend son nom impérissable en doublant le Cap de Bonne-Espérance, attaqué vainement quelques années auparavant

⁽¹⁾ Déjà l'île Antillia et Brazil se trouvaient sur la carte de Bianco, 1436, et plus anciennement, 1346, la carte espagnole indiquait Terre-Neuve.

par Barthélemy Diaz; une légion de navigateurs suivent des traces aussi glorieuses, pendant que vers l'Ouest Christophe Colomb révèle tout un continent en cherchant à atteindre les Indes, à la suite des études qu'il fit sur les cartes du Dépôt nautique de Sagrès et de ses rapports avec le savant Toscanelli, pénétré déjà, dès 1474, de la possibilité du voyage (1).

D'après la carte de Toscanelli et ses propres calculs basés sur des erreurs énormes introduites dans l'estime de la longitude, Colomb évaluait à 90° sur le parallèle des Cañaries la distance entre ces îles et l'Asie orientale, soit 1,100 lieues espagnoles ou cinq semaines de navigation. Le globe de Toscanelli n'a pas été retrouvé, mais le globe de Beliaïm indique cette estimation (note M). Le développement que l'usage de l'imprimerie donna aux sciences, l'activité nouvelle et l'ardeur d'entreprises commerciales qui résultèrent des découvertes de Colomb et de Vasco de Gama, aidèrent aux progrès de la Géographie, dépendant plus des rapports généraux entre les nations que des recherches et des efforts individuels de quelques voyageurs isolés.

L'influence morale que sa découverte exerça sur les destinées du monde, aida à l'émancipation de la société et donna à Ch. Colomb un droit incontestable à notre reconnaissance; l'histoire n'en est cependant pas dépourvue d'incertitudes, d'assertions non vérifiées et de renseignements incomplets (2); les diverses parties du vaste territoire américain ne purent pas d'emblée être coordonnées sur les cartes et cela pour plusieurs raisons, dont les principales sont les

⁽¹⁾ Aristote paraît avoir, dix-huit siècles avant Colomb, conçu le premier l'idée d'un voyage à travers l'Atlantique, en se basant sur ce que la Terre était roude.

⁽²⁾ M. Luciano Cordeiro, dit, à ce sujet, qu'il conviendrait de procéder à une revision générale des faits et des opinions concernant la lente et successive découverte du continent américain (note N).

défauts des canevas représentant les parallèles et les méridiens du globe et l'inexactitude ou l'absence des coordonnées géographiques. Aussi le commencement du XVI• siècle vit paraître des globes copiés en grande partie sur celui de Behaïm et appartenant à l'École ptoléméenne, tels sont les globes de Ruysch, 1507; de Schöner, 1520; d'Apian, 1551; de Münster, 1552; de Gemma Frisius, 1555, etc.

Des erreurs bizarres qui avaient plutôt leur source dans la crédulité que dans l'inexactitude des observations, trouvèrent place sur les cartes du moyen âge et n'en ont été bannies que bien tardivement par les progrès de l'astronomie et de la navigation.

Bientôt cependant, des notions plus exactes allaient prévaloir, grâce aux perfectionnements continuels des méthodes astronomiques, à la diffusion de ces connaissances, mais surtout à la substitution aux portulans procédant de la carte plate d'Anaximandre, de la célèbre carte marine à latitudes croissantes par laquelle les coordonnées géographiques peuvent être estimées plus rigoureusement que par les calculs des observations astronomiques de ce temps-là. C'est pour moi un véritable bonheur d'avoir à consigner ici le nom d'un Belge, l'immortel Mercator, de Rupelmonde, conduit par son génie à lancer dans le monde un guide presque infaillible pour les navigateurs, les voyageurs et les explorateurs. La projection mercatorienne présente de tels avantages, des facilités si grandes, que depuis plus de trois siècles son emploi est devenu général : elle permet de fixer d'une façon suffisamment rigoureuse la position des lieux par la direction suivie et la longueur de la route parcourue, elle mêne aussi à la connaissance de ces éléments importants du voyage lorsque les coordonnées géographiques des points extrêmes ont été observées; en un mot, la carte de Mercator a rendu des services immenses à la géographie, accru la sûreté des traversées et conservé ainsi un grand nombre d'existences.

La première carte dressée par Mercator d'après ce système, date de 1569; elle est intitulée « Nova et aucta orbis » terrae descriptio ad usum navigantium emendate accom- » modata. » C'est une mappemonde marine en 4 feuilles de 2 mètres de longueur sur 1^m,32 de largeur, dédiée au duc Guillaume de Clèves et publiée à Duisburg.

L'unique exemplaire connu aujourd'hui se trouve au dépôt des cartes de la Bibliothèque nationale de Paris. Une étude approfondie des problèmes nouveaux dont l'usage de la boussole avait donné l'explication, l'examen des recherches de Pedro Nuñez ou Nonius sur les rhumbs des vents et la connaissance de la loxodromie, familière aux marins, mirent Mercator sur la voie de sa découverte, à l'adoption de laquelle les navigateurs du XVI^e siècle tentèrent vainement de s'opposer parce qu'ils n'en comprirent pas d'emblée tous les avantages. Malgré l'espèce de dédain qu'ils cherchèrent à jeter sur elle en l'appelant continentale, la carte à latitudes croissantes s'est imposée à tous: son utilité incontestée s'étend actuellement aux cartes générales du monde.

Tel est le moven le plus efficace donné aux voyageurs de toutes les catégories pour rapporter des données positives sur la configuration des pays et des mers traversés. Ce n'était pas assez cependant, les matériaux devaient être coordonnés avec soin de façon à conserver les positions relatives des lieux, et dès lors il fallait avoir recours à une projection géométrique du globe terrestre; mais les progrès dans la construction des cartes, l'une des branches spéciales des hautes mathématiques, ne furent pas réalisés pendant le XVIe siècle; plus tard seulement l'on emprunta à l'analyse la plus savante, les règles qui devaient servir à la confection des réseaux remplissant les conditions voulues. Aussi les cartes de l'époque sont toutes construites sur les tracés antérieurs à l'ère chrétienne, pour les cartes générales, et sur la projection conique, malgré ses défauts, pour les cartes chorographiques. Les globes, tout en conservant la forme absolument sphérique, étaient divisés avec soin par les méridiens et les parallèles, les positions géographiques bien déterminées et rapportées des pays lointains sur les croquis à latitudes croissantes, purent être placées dans les réseaux globulaires au grand avantage de la connaissance des formes des régions de la Terre, dont l'image fut plus semblable à la réalité et, sans être extrêmement fidèle, reflétait l'état des connaissances résultant des nombreuses expéditions provoquées par l'esprit aventureux de cette période de l'histoire de la Géographie.

Mercator divisa le monde en trois continents, le vieux (Europe, Asie, Afrique), le nouveau (Amérique) (1) et le monde à découvrir (Australie ou Magellanie); il employa de nombreux matériaux dont il n'indique pas les sources et pourtant jamais, que je sache, on ne lui a reproché d'avoir copié; il discutait les opinions, recherchait la plus vraisemblable ou celle qui était attestée par des documents dignes de foi. Mercator exerça une influence visible sur les progrès de la géographie, leur donna un corps et fut, à juste titre, considéré comme le réformateur de cette science. Déjà de l'Isle lui avait donné ce titre glorieux et Malte-Brun n'hésite pas à reporter au temps de Mercator l'origine de la géographie moderne. Cependant des savants, entre autres Jomard, attribuent ce mérite à l'Anversois Abraham Ortel ou Ortelius, l'ami et le compagnon de Mercator, dont le livre « Theatrum orbis terrarum, » parut en première édition en 1570 (2), mais bien que ce profond géographe ait apporté

⁽¹⁾ La première carte qui porta le nom nouveau « America » fut la mappemoude de 1520 de Petrus Appianus, et la seconde, la carte du nouveau moude du Ptolémée de 1522, de Solinus (note O).

⁽²⁾ La seconde édition du *Theatrum orbis* parut en 1571, une autre la même année avec texte flamand (64 cartes); celle de 1573 en a 70; l'édition de 1592 compte 108 cartes; celle de 1595 en contient 115. Après la mort d'Ortelius, à l'édition de 1601, on en ajouta encore plusieurs. Il y a des éditions avec un texte italien, espagnol, français (Notice de M. Félix Van Hulst).

des modifications aux tracès des pays, il n'indiquait pas les degrés de latitule et de longitule, tandis que Mercator enchaînait tous les détails dans les mailles d'un réseau et empêchait ainsi la propagation des erreurs. Pour d'autres, un Pièmontais, Jacobo Castaldo, représente le coryphée des géographes de 1543 à 1570, copié à diverses reprises, disent-ils, notamment par Ortelius; cette assertion n'est pas prouvée et la pénurie de relations à cette époque entre les Pays-Bas et l'Italie tend à faire croire à son inexactitule.

Quoi qu'il en soit, Mercator reconnut des exagérations considérables dans les cartes antérieures, il les rejeta impitoyablement et dota la science de documents plus précis auxquels on eut recours dans l'étule comparative des connaissances plus anciennes déformées sur les cartes ptoléméennes.

Mercator fit le premier un atlas et cette innovation, bientôt imitée en Hollande, donna lieu à la série des publications des Hondius et des Bleauw dont chacune aida à ériger les formes des continents sur les débris de l'édifice de Ptolémée, de l'érudition du XVIe siècle, ou des inventions imaginaires. Nous n'avons pas à faire ici l'historique de tous les travaux importants du célèbre géographe du Pays de Waes dont le Dr Van Raemdonck, de Saint-Nicolas, a décrit la vie et les œuvres avec un talent remarquable et une érudition incontestée (1).

L'original du globe terrestre que j'ai l'honneur de montrer au Congrès, date de 1541; il a été acheté à Gand à la mortuaire d'un M. Verhelst et la Bibliothèque royale de Bruxelles le conserve sous le n° 19527, série II; la reproduction photo-lithographique soumise au Congrès a été exècutée en 1875, à l'Institut cartographique militaire,

⁽¹⁾ Voir entre autres: Les sphères terrestre et céleste de Gérard Mercator, 1541 et 1551. St-Nicolas 1875. — Notice introductive des globes découverts en 1868 à Gand.

alors deuxième sous-direction du Dépôt de la guerre; elle porte en titre « Globus terrae Gerardi Mercatoris Rupelmundani. » L'utilité de ce document n'est pas contestable pour l'étude de la géographie à l'époque de la renaissance; il représente en effet la généralité du monde connu.

Les travaux remarquables de Lelewel, confirmés par les recherches plus récentes du Dr Van Raemdonck, prouvent à l'évidence que Mercator, loin d'avoir été l'esclave de Ptolémée, contribua, au contraire, au discrédit de ses œuvres et il peut, à juste titre, être envisagé comme l'auteur de la réforme et le fondateur de la géographie moderne. Nous applaudissons avec force à cette appréciation si conforme à la réalité et nous empruntons à l'historien de Mercator les remarques suivantes sur les connaissances particulières de l'Amérique.

La question de l'existence d'un bras de mer entre les rivages extrêmes de l'Asie orientale et l'Amérique septentrionale, a été résolue diversement par les géographes des XVI° et XVII° siècles : d'après Ortelius, on ne savait pas encore en 1572 « si l'Amérique est circonscrite tout autour par la mer ou bien si, à son extrémité septentrionale, elle fait continent avec l'Asie. » Hondius nous apprend, à son tour, que jusqu'en 1612, « on était encore incertain si l'Amérique du Nord se limitait, oui ou non, par la mer. »

Mercator croyait aussi à la séparation des deux continents: « l'erreur est manifeste de ceux qui disent la nouvelle Inde réunie à l'Asie. » Le détroit actuel de Behring, innomé sur le globe de Mercator, est appelé sur son planisphère: El streto de Anian; sa largeur varie, quelques cartographes en font une véritable mer.

Mercator a représenté l'Amérique d'une manière aussi exacte que possible. Sa sphère nous montre d'abord l'ile de Lucayo avec sa voisine Guanao qui, en 1492, ouvrirent la porte de l'Amérique à l'immortel Colomb; elle indique aussi les lieux dont la découverte a successivement complété la

connaissance du Nouveau Monde, tels que : Havti nunc Hispaniola (Saint-Domingue); Cuba; Jamaica Insula nunc S. Jacobi; Boriquen nunc S. Joannis; Trinitatis insula; le cap de Saint-Augustin: la baie de Todos Santos; les côtes du Brésil; le Fretum pathagonicum sive Magellanicum, où Magellan entra le 21 octobre 1520; Peru quae et Nova Castilia omnium auro ditissima; la nouvelle Californie, non nommée, mais dessinée déjà comme presqu'île, tandis que plusieurs géographes la représentaient encore comme une ile; Hispania Nova (Mexique); Florida; Hispania major capta anno 1530; Baccalearum regio (Terre Neuve); Insulæ Corterealis: Bermuda sive Garca, etc. M. Van Raemdonck fait savamment ressortir les différences entre les indications du globe de 1541 et celles du planisphère de 1569 où toutes les nouvelles découvertes sont marquées avec des détails fidèles montrant partout le progrès.

On me pardonnera d'être entre dans des détails aussi précis; ils m'ont semblé d'une importance capitale pour l'objet que nous avons en vue; je suis heureux de pouvoir établir que malgré les précautions prises à Madrid et à Lisbonne, le cartographe flamand fut le premier à doter la géographie des progrès réalisés par les découvertes des successeurs de Christophe Colomb.

L'Amérique centrale, formant le grand isthme, avait du nécessairement attirer l'attention du monde depuis 1513, époque où Vasco Nuñez de Balboa traversa la langue de terre de Panama et contempla l'océan Pacifique. L'esprit d'entreprise exposé à des fluctuations bien naturelles en présence des complications politiques des pays commerçants et industriels, ne put pas tout d'abord s'arrêter aux améliorations que les hommes étaient en droit d'apporter à la nature. Cependant déjà en 1551, Lopez de Gomara indiquait dans son Histoire des Indes la possibilité de faciliter les communications entre l'Europe et l'Asie en coupant l'isthme, dont la faible largeur semblait inviter à tenter l'entreprise. D'après

Gomara, trois points de l'Amérique centrale devaient plus particulièrement fixer l'attention; ce sont : l'isthme de Téhuantépec, le Nicaragua et Panama.

Il y a pour nous un enseignement à tirer du livre de Gomara, c'est la possibilité reconnue depuis 330 ans de séparer les deux Amériques et par conséquent la preuve de l'exactitude relative des renseignements relevés par les conquérants du Nouveau Monde. Il n'est pas dès lors surprenant de voir les formes des territoires conquis scientifiquement, représentées sur les globes de Mercator avec une fidélité qui doit exciter notre admiration, mais en même temps nous faire déplorer l'entêtement de quelques géographes dont les productions sont aussi informes que grotesques.

Les documents que nous avons pu consulter, dont des extraits seront publiés sous forme de notes (1), ne laissent

(1) Ces notes sont :

- A Dissertation sur l'extrême Orient aux XVe et XVIe siècles.
- B Incursions en Amérique, antérieures à Christophe Colomb.
- C Différences des cartes et des globes du XVe siècle.
- D Cartes d'origine américaine.
- E Éditions du Ptolémée, méthodes de projection.
- F Éphémérides des découvertes des XVe et XVIe siècles.
- G Sur la Rose des vents.
- H Moyens scientifiques employés dans les traversées.
- I Observation astronomique au XVe siècle.
- J Sur les renseignements donnés par les naturels.
- K Voyage de Magellan.
- L Globe de Behaim.
- M Sur Toscanelli.
- N Nécessité de reviser l'histoire des découvertes.
- O Nom donné au Nouveau Monde.
- P Documents géographiques.

Je suis heureux de pouvoir reconnaître les grands services que les recherches consciencieuses faites par le lieutenant Suttor du 14º de ligne m'ont rendus dans la rédaction des notes et je lui en adresse tous mes remerciments.

E. A.

Post-scriptum. — Je dois à l'obligeance de M. Gabriel Gravier, membre du Congrès, la communication de la relation du voyage de Gonneville, par feu M. d'Avezac.

M. Gravier a bien voulu m'envoyer cet ouvrage dès sa rentrée à

aucun doute sur l'immense influence des travaux d'Ortelius et de Mercator sur le développement de la géographie générale et particulièrement de la géographie de l'Amérique. Si une noble fierté s'empare de nous lorsque ces souvenirs nous reviennent à la mémoire, nous ne devons pas oublier que le savoir n'a pas de nationalité; les savants seront toujours unis, dans l'unique but de faire progresser la science. Le Congrès de 1879 en est la preuve vivante et c'est avec effusion que je remercie les promoteurs de la réunion d'avoir réservé à Bruxelles l'honneur de rendre un juste hommage aux illustres géographes flamands.

Note A. — Dissertation sur l'extrême Orient aux XVe et XVIe siècles.

Il ressort des écrits du vénitien Marco Polo, dont le voyage dura de 1271 à 1295, qu'à l'Est des côtes de l'Asie se trouve un archipel, Zibangù, nommé par les Chinois île orientale (Dsche-pen). Cette île est placée, notamment sur les globes de Behaïm et de Schöner, à 20° de la Chine par suite d'une erreur dans l'évaluation des milles employés par Marco Polo; c'étaient des milles chinois de 250 au degré et non des milles marins de 60 au degré.

L'extrême Orient commença àfi xer l'attention à la suite de ce remarquable voyage, dont Polo a rapporté cependant des relations incroyables et incompréhensibles pour la plupart. Les cartes en furent émaillées : par exemple la mappemonde de Sanuto, 1321, indiquait Cataï ou la Chine, le

Rouen. Le trait dominant de toute la narration, est que le navire l'Espoir, après avoir s'journé quelque temps dans les eaux du Cap de Bonne-Espérance, a été entraîné par les vents et les courants dans une direction inconnue; la grande Terre où il aboutit est plutôt Madagascar que le Brésil, contrairement à la conclusion de d'Avezac, dont le travail m'a charmé mais pas convaincu. Le doute continuera donc, dans ma pensée, à exister sur les conséquences du voyage du marin breton.

campement du grand Khan, etc.: les cartes de l'école Catalane (*Tabula catalana*) de 1375 à 1439, maintiennent les renseignements de Marco Polo sur les îles; Pomponius Mela marque aussi Cathay sur son image du monde, peinte dans un manuscrit de 1417.

Mais plus anciennement, 1360, l'Imago mundi de Ramulfus de Hyggeden contenait déjà une ile nommée Wrisland ou Wyntland, que des auteurs ont voulu retrouver dans le Vinland des Scandinaves (opinion du vicomte de Santarem), et d'autres dans les îles Feroë (opinion de Joachim Lelewel).

On sait d'autre part que le 1^{er} août 1498, Colomb débarqua au delta de l'Orénoco et crut être arrivé dans les environs du Paradis terrestre, situé, d'après la plupart des cartographes du moyen âge, tout au bout de l'extrême Orient. C'est en effet la croyance de Honorius d'Autun, de Vincent de Beauvais, de Roger Bacon, de Pierre Aliacus, de Hyggeden et d'Andrea Bianco. Jean de la Cosa y figure un St-Christophe portant l'enfant Jésus vers le rivage et Colomb, pénétré de l'idée d'avoir atteint l'Asie, prit l'Orénoco pour un des quatre fleuves bibliques.

Lelewel fait remarquer que l'idée d'une extension plus considérable de l'habitable vers l'Orient germait depuis longtemps: Pline et quelques autres naturalistes l'avaient déjà énoncée et les compositeurs de mappemondes se montrèrent tout disposés à l'adopter après le voyage de Marco Polo, et à élargir le contour océanique tracé autour de l'habitable. Pour les uns, le camaldule Fra Mauro et Andrea Bianco, ce contour est un cercle, pour d'autres, il est allongé ainsi que le montre la carte catalane.

Ilétait évident que les voyages du célèbre Vénitien s'étendaient au delà des 180° de l'habitable et révélèrent des régions, Kataï, Mangon, d'une immense étendue, inconnues aux anciens, prolongées sur l'hémisphère des antipodes. C'est là que la Chine, Mangon, Kataï, Soumatra, Zeiton, Zipangou prirent les positions inoccupées jusqu'à 250° de longitude de

l'île de Fer, à la place où Ptolémée avait laissé un grand espace entièrement nu qu'il s'agit plus tard de rattacher aux pays connus antérieurement.

D'autres voyageurs, Oderich de Portenan (mort en 1331), Jean Mandeville, Pigoletti, Paschalis, firent connaître des positions supplémentaires dues à de nouvelles observations et embarrassèrent considérablement les compositeurs de cartes (1) (Lelewel). Bien que la narration de Marco Polo fût sujette à différentes interprétations, les cartographes ne purent plus terminer le monde au méridien de 180º du calcul de Ptolémée, mais ils exagérèrent ses dimensions en se fiant aux matériaux imparfaits mis à leur disposition. L'Inde et la côte orientale furent figurées sur le globe de Behaïm, 1492, dans l'hydrographie portugaise de 1504, sur les cartes de Ruysch, 1507, de Schöner, 1520, de Bordone, 1521, de Thomas Aucuparius, 1521, etc. Les Portugais, par des reconnaissances complètes, réformèrent certaines erreurs, ils ne retrouvérent pas des villes citées par Marco Polo, telles que Zaïton et Quinsaï (2), et les ravèrent des cartes. En cherchant à concilier les connaissances anciennes avec les découvertes de Polo et des Portugais sur la Chine et la côte orientale, les cartographes de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe, firent naître une véritable confusion dont ils ne sortirent que lentement. Les découvertes portugaises améliorèrent pourtant la géographie de l'extrême Orient, restée une énigme pour l'Europe même après le voyage de Marco Polo.

La première carte raisonnable de la Chine fut composée avec les matériaux portugais par Louis Georgio en 1570; elle aida à dégager l'Orient asiatique des noms surannés et des contes controuvés dont elle était parsemée. (Consultez Lelewel, etc.)

⁽¹⁾ Mandeville agrémentait ses descriptions de contes et de fables afin d'en rendre la lecture plus divertissante.

⁽²⁾ Colomb s'était imaginé reconnaître Quinsaï dans Temistetan au Mexique!

Note B. — Incursions en Amérique, antérieures à Christophe Colomb.

Quelques auteurs font remonter à 604 avant Jesus-Christ le voyage des Carthaginois au delà des colonnes d'Hercule jusqu'au Cap Blanc, pendant lequel ils visitèrent les Hespérides et les autres îles de l'Atlantique; on prétend même qu'ils poussèrent jusqu'en Amérique. Carthage cacha, diton, cette découverte afin de ne pas provoquer une émigration dont les conséquences eussent été funestes à ses luttes de suprématie. Il paraît d'ailleurs certain que les Carthaginois connaissaient l'île des Albions (Angleterre) et l'île des Hiberni (Irlande), nommées aussi les Hespérides ou îles de l'Ouest.

A mesure que l'audace des marins augmenta, la mer fut sillonnée par eux en tous sens et à des distances de plus en plus éloignées des côtes. L'Islande fut déconverte en 863 par le danois Gardar, et la première colonie fut établie dans l'île des Glaces (Islandia) par le norwégien Ingolfr, en 875. D'après d'autres récits, l'Islande aurait été découverte des le VIIe siècle, et de vieilles chroniques rapportent qu'au IXe siècle les Normands trouvèrent à l'Ouest de l'Islande une très grande terre qu'ils appelèrent « Grande Islande. » Mais certains critiques rangent cette prétendue découverte parmi les traditions fabuleuses. On a dit aussi que les Scandinaves, après avoir été conduits par hasard aux îles Feroë en 861, abordèrent, en 982, au Groënland qui fut habité quatre ans plus tard. Ils étaient conduits par Erik Rauda (le Roux) et ils trouvèrent au Groënland des Kalalits (Esquimaux) répandus sur la côte orientale. Suivant de Humboldt, l'île de Nantuket près de Boston, la Nouvelle-Écosse et Terre-Neuve furent vues vers l'an 1000 (en 985) par le marin Bjorne Herjulfson, surnomme Heppni (l'heureux). Bjorne fut poussé par un vent du nord fort loin au Sud-Ouest et revint par le Nord-Est au Groënland; il avait aperçu un

pays plat tout convert de bois et ce fut la cause d'un nouveau voyage entrepris quelques années plus tard (en 1001 dit-on), par Leifr, fils d'Erik le Roux. Celui-ci aborda à une partie solitaire et rocheuse du Labrador actuel qu'il nomma Helluland: il désigna par le nom de Markland une terre basse, sablonneuse, couverte de bois, située environ à 41 de latitude Nord, s'il faut croire, comme Leifr l'a dit, que le soleil y reste pendant neuf heures sur l'horizon au jour le plus court. L'extrémité Sud-Ouest du territoire reconnu fut appelé Vinland, à cause des raisins, sauvages dont un Allemand, Tyrker, qui était du voyage, expliqua l'usage aux navigateurs scandinaves. C'était, paraît-il, dans les environs du fleuve Taunton du Massachussets, ou les États de Rhode-Island.

On cite aussi vers la même époque, en 983, un voyage d'un chef islandais, Are Marsson, au Hvitramannland ou Island hit Mikla (Albany), nommé plus tard le Grand Helluland ou pays des pierres.

Nous serions tenté, en présence des contradictions des anciennes relations, souvent modifiées par les auteurs modernes, de partager l'avis de M. Charles Christian Rafn, dont les mémoires semblent prouver d'une manière plausible, que la découverte de quelques parties de l'Amérique a été faite dans le X° ou le XI° siècle par des navigateurs scandinaves et qu'à cette époque, des relations suivies existèrent entre la partie orientale des côtes et la Scandinavie. Toutefois, dit M. Rafn, les traces sont si faibles qu'on a pu à peine les retrouver et certaines preuves avancées paraissent très vagues; aucun témoignage positif, aucun fait n'indique que les navigateurs aient fondé des établissements stables.

La diversité des opinions sur ces faits a peut-être conduit M. Beauvois, au congrès de Nancy, à chercher à établir que la découverte de l'Amérique est due aux Irlandais; cependant les anciens récits sur les découvertes en Amérique par les Islandais sont contenus dans les Sagas ou relations

historiques, et surtout dans le grand ouvrage du célèbre Snorri Sturluson, 1241 (1).

Des historiens citent des incursions de Normands en Amérique dès le XI^e siècle; suivant d'autres, les Chinois auraient pénétré au V^e siècle dans une partie du Nouveau Monde à laquelle ils ont donné le nom de Fou-Sang. Ces hardis voyageurs étaient des moines bouddhistes dont l'excursion a probablement été terminée à la côte Sud-Est du Japon.

Au XII° siècle, l'accord n'est pas plus grand sous le rapport des découvertes dans le Nouveau Monde; les Anglais disent qu'un prince du pays de Galles, Madoc, fut poussé par les vents sur la côte de la Floride, dès 1171, et y établit une colonie. Ce fait n'a pas été confirmé. L'attention des géographes a aussi été attirée sur un voyage entrepris en 1147 par les frères Almagrurins (Aventuriers ou Errants), au nombre de huit. Partis de Lisbonne, ils naviguèrent pendant onze jours vers l'Ouest, puis pendant vingt-quatre jours vers le Sud et arrivèrent dans des iles qui forment peut-être la grande terre hypothétique indiquée par quelques cartes à l'Occident de l'Europe, avant les découvertes de Christophe Colomb; peut-être aussi doit-on n'y voir que les iles Canaries. La course des Almagrurins est racontée par Edrisi (2) et Ibn-el-Vardi.

Mais les renseignements venus du Nord semblent mieux établis; ainsi en 1121, un évêque, Erik, se rendit du Groënland au Vinland dans le but de convertir ses compatriotes encore païens qui y séjournaient.

Des expéditions avaient remonté vers le pôle et l'une d'elles avait atteint la latitude 72°55 à la côte occidentale

⁽¹⁾ Gröndals, session du Congrès à Nancy.

⁽²⁾ Edrisi était un géographe arabe à la cour du roi de Sicile, Roger, 1153. Il écrivit les « Courses lointaines d'un curieux pour explorer les merveilles du monde, » dont une traduction a paru sous le titre de Geographia Nubicasis.

du Groënland. On a retrouvé dans une île de ces parages une inscription runique due aux Scandinaves (1). Les côtes hérissées de glaçons étaient visitées par des marins et déjà en 1194, les rivages de Svalbarde (aujourd'hui Scoresby Coast) furent découverts. Un peu plus tard, en 1266, l'évêque de Gardar fit explorer par des prêtres des parties plus éloignées; il résulte de leur narration qu'ils ont dû arriver aux détroits de Lancastre et de Wellington, découverts par les capitaines Parry et Ross vers 75° de latitude boréale.

Il paraît du reste à peu près certain aujourd'hui que des parties du Nouveau Monde étaient connues avant Colomb; en 1347 des relations étaient établies entre le Groënland et le 'Markland; les frères Zéni, nobles vénitiens, au service d'un prince des iles Feroë et Schetland, visitèrent les découvertes des Scandinaves après avoir entendu parler d'une île Estotiland, qui devait être à mille milles à l'Ouest de Frisland, ainsi que d'un pays, nommé Drogeo, situé au Sud de cette île. (Vovez Künstmann). La relation du voyage des Zéni a dû être connue par Christophe Colomb, qui visita en 1477 Thile (Islande) et la mer au delà jusque 73° de latitude. D'après Lelewel, le Groënland fut habité avant le XVe siècle et payait encore en 1418 à Rome, une dime et le denier de St-Pierre; mais dans la même année vint, on ne sait d'où, une flotte de pirates qui détruisit tous les établissements européens et il fallut, depuis, de nouvelles découvertes pour retrouver les vestiges de la destruction.

L'histoire de la Géographie a aussi enregistré, au dire de François Lopez de Gomara, la découverte de la Terre de Labrador en 1476 par un Polonais, Jean Scolnus ou Kolno, au service du roi de Danemark Christiern II. En se dirigeant vers l'Ouest, Scolnus reconnut les côtes septentrionales du

⁽¹⁾ Les runes sont d'anciens caractères stéganographiques, prétendus magiques, du Nord de l'Europe, principalement employés par les Scandinaves.

Labrador, le Estotiland des cartes de Zèni, et le détroit de Hudson; la nouvelle de cette découverte se répandit bientôt en Espagne et en Portugal. (Voyez Künstmann, Malte-Brun, etc.)

A peu près à la même époque, 1463, João Vaz Costa Cortereal, accompagné d'Alvaro Martens Hornera, entreprit un voyage dans les mers du Nord, par ordre du roi Alphonse V de Portugal; il découvrit une partie de l'Amérique septentrionale, notamment la Terre de Baccalhao ou Baccalaos, nommée depuis Terre-Neuve. Les côtes de Baccalaos, ou pays de la morue, avaient déjà été, parait-il, visitées par des pêcheurs biscaïens et par Cabot qui ne leur avait donné aucun nom. Cette manière de voir est confirmée par l'Escarbot qui visita les côtes de l'Amérique vers le commencement du XVIIe siècle. Les Normands et les Basques, dit-il, avaient l'habitude, longtemps auparavant, de se rendre pour la pêche à Terre-Neuve, au golfe St-Laurent, aux côtes du Labrador et au Nord de l'île de Terre-Neuve; les Dieppois, les Malouins, les Rochelois, fréquentaient ces parages depuis plusieurs siècles.

Enfin Lelewel cite le voyage de Gaspar Cortereal, en 1500, sur les côtes de l'Amérique septentrionale déjà bien connues à cette époque. Ce navigateur portugais cingla vers le N.-O. pour trouver un passage vers les Indes; il toucha à Terre-Neuve (Estoliland, Icaria), vit le fleuve St-Laurent (Markland), côtoya le continent (Helluland) qu'il appela Terre de Labrador jusqu'au détroit d'Hudson, visité par Scolnus, auquel il donna le nom d'Anian. On sait que Cortereal disparut dans un second voyage et son frère Michel, étant allé à sa recherche, subit le même sort. Le roi de Portugal empêcha un troisième Cortereal de se dévouer à son tour.

L'Amérique n'était donc pas inconnue au monde entier au moment où Christophe Colomb, le grand navigateur génois, la révéla au roi d'Espagne.

Note C. — Différences des cartes et des globes du XV^e siècle.

D'après le vicomte de Santarem (1), les mappemon les du moyen âge, antérieures aux gran les découvertes, sont une continuation informe de celles des anciens. Elles sont disséminées partout, comme l'a déjà fait remarquer le savant Walkenaer; on les trouve dans les manuscrits des ouvrages les plus disparates entre eux. Les unes gran les, développées sur une feuille de parchemin, comme celle de Jean de la Cosa; et d'autres intercalées dans le texte comme celles qui se trouvent dans la cosmographie d'Asaph, etc., d'autres peintes précieusement dans une initiale comme la mappemonde de Reims de Pomponius Mela de 1417; d'autres dans un élégant entourage comme dans le poème géographique de Goro-Dati: d'autres sur des meubles d'ivoire comme celles que possè le le prince Cariati, de Naples, et qu'on remarque dans un meuble du Musée du Louvre; d'autres dans une cassette appartenant au marquis Trivulci, de Milan; d'autres au revers d'une mélaille; d'autres enfin dans un ciboire en forme de sphère, comme celle provenant du trésor des anciens ducs de Bourgogne à Nancy.

Ces cartes sont de toutes dimensions; elles varient depuis la grandeur d'une petite pièce de monnaie, comme celle tirée d'un manuscrit d'Isidore de Séville, du XIII^e siècle, jusqu'à pouvoir occuper tout un pan de muraille, comme celle de Fra Mauro de 1459. (Voir la note P).

Note D. — Cartes d'origine américaine.

Il n'y a pas à proprement parler de cartographie originaire d'Amérique; cependant l'on sait que le premier évêque

⁽¹⁾ Le vicomte de Santarem est l'auteur de l'Essai sur l'histoire de la Géographie et d'un atlas composé de mappemondes et de cartes hydrographiques et historiques.

du Mexique, Jean de Zummaraga, fit en 1517 détruire toutes les anciennes annales, peintes sur des toiles de coton, des peaux et des écorces. Cet acte de vandalisme eut pour but de faciliter la conversion des Indiens; or, grâce à un généreux donateur, je crois être en possession de quelques épaves des documents mexicains antérieurs à la conquête et j'ai l'honneur de les placer sous les yeux des membres du Congrès. M. De Lassize, de la Nouvelle-Orléans, a bien voulu nous dire que ces cartes lui viennent de M. le buron de Fériert à qui un descendant de la famille des Montézuma les avait données. Je ne garantirai pas l'authenticité de ces documents bien que les inscriptions espagnoles attestent leur ancienneté, mais elles ne permettent pas de décider si le dessin est antérieur ou postérieur à Fernand Cortez. Il serait intéressant d'être édifié à cet égard.

Les tables mexicaines sont des espèces de cartes hiéroglyphiques peintes sur agavé, où l'on voit les routes suivies par les Toltèques et les Aztèques, dans de certaines directions, exprimées par des figures de pieds, c'est-à-dire les traces des pas des hommes de ces tribus, lois de leurs émigrations d'un lieu à un autre. (Morton, Inquiry into the distinctive characteristies of the aboriginal races of America).

Note E. — Éditions du Ptolémée, Méthodes de projection.

Ptolèmée est l'inventeur de la projection conique dont les défauts restèrent entiers dans toutes les cartes jusqu'au XVIII siècle: c'est alors que le célèbre géographe de l'Isle, l'anglais Mürdoch et plus tard Arrowsmyth y apportèrent des modifications successives qui ont, depuis, cédé la place aux procédés par développement (1).

⁽¹⁾ Quelques auteurs prétendent que les principales modifications de de l'Isle sont dues à Mercator, à qui on attribue aussi, mais plus timidement, la

Quant aux cartes générales ou mappemondes, elles étaient tracées, et elles le sont encore habituellement de nos jours, par l'une des méthodes orthographique, stéréographique, centrale ou gnomonique.

On connaît une édition latine de la géographie de Ptolémée, datée de « MCCCCLXII, mense junii XXIII, Bononie impressa; » mais d'après un commentateur, Raidelii, il y aurait erreur et c'est à 1482 qu'il faudrait faire remonter cette traduction de l'œuvre du grand géographe. Les éditions se succédèrent rapidement depuis 1475; en 1599 on était arrivé à la 36°, la 48° parut en 1850 (Lelewel, Géographie du moyen âge, t. II, page 207).

Note F. — Éphémérides des découvertes des XV^e et XVI^e siècles.

Les dissemblances entre les cartes anciennes proviennent principalement des difficultés qu'avaient les géographes à connaître les résultats des voyages; nous avons recherché les renseignements les plus exacts à ce sujet et nous en avons formé une table chronologique dont l'utilité n'est pas douteuse pour la comparaison des documents géographiques de l'époque colombienne décrits dans la note P.

- 1476. Jean Scolnus ou Kolno, pénètre dans le détroit d'Anian.
- 1492. Christophe Colomb découvre Guanahani, une des îles de l'Archipel des Lucayes; il trouve ensuite Cuba et Hispañola, aujourd'hui Saint-Domingue.
- 1493. Christophe Colomb découvre les îles des Caraïbes, Porto Rico, la Jamaïque, la Desirade, la Dominique, Marie Galante, la Guadeloupe et Antigoa.
- 1497. J. Cabot, envoyé par Heuri VII à la recherche des contrées non occupées par une puissance chrétienne, trouve l'île Terre-Neuve et reconnaît le continent entre 36° et 38° de latitude boréale. (!)

méthode de Nicolas Sanson. Enfin on a dit encore que Mercator avait jeté les bases de la projection globulaire ou équidistante, indiquée plus tard, 1701, par La Hire et connue sous le nom de ce célèbre astronome.

- 1498. Christophe Colomb découvre la « terra firma » vers l'embouchure de l'Orénoque.
- 1499. Alonzo Hojéda, accompagné du bisca en Jean de la Cosa et du flor ntin Améric Vespuce, côtoie le nouveau continent.
- 1500. Yanez Pinzon est le premier Espagnol qui passe la ligne équinoxiale. Vers le même temps. Pedro Alvarez Cabral, se rendant aux Indes, est rejeté vers l'Ouest et aborde à la partie de l'Amérique du Sud, nommée aujourd'hni Brésil. On ne sait pas auquel de ces deux capitaines revient l'honneur d'être arrivé le premier.
- 1500-1502. Expédition de Cortereal au Labrador.
- 1502. Colomb découvre la côte depuis le cap Gracias à Dios jusqu'au havre de Puerto Bello.
- 1502. Bastidas pousse jusqu'à Panama.
- 1503. En cette année eut lieu la dernière des quatre expéditions auxquelles prit part Améric Vespuce (1499, 1500, 1501 et 1503).
- 1506. Découverte de la côte orientale du Yucatan par Juan Dias de Solis et Vicente Yañez Pinzon.
- 1508. Sébastien de Ocampo fait le tour de l'île de Cuba.
- 1508. Dias de Solis et Yañez Pinzon atteignent à une latitude australe de 400.
- 1509. Dias de Solis découvre le Rio de la Plata. On reporte quelquefois ce fait à 1516?
- 1511-1514. Diégo Velasquez pénètre jusqu'aux côtes du golfe du Mexique.
- 1512. Ponce de Léon découvre la Floride.
- 1513. Vasco Nuñez de Balboa voit le premier l'océan Pacifique et il en prend possession au nom du Roi.
- 1517. Fernando de Cordova et Antonio de Alaminos découvrent les côtes Nord et Onest du Yucatan.
- 1519. Alvarez Pineda découvre la côte septentrionale du golfe du Mexique.
- 1519. Fernand Cortez entreprend la conquête du Mexique.
- 1520. Magellan découvre le détroit du Sud de l'Amérique et pénètre le premier dans l'océan Pacifique.
- 1526. Un navire, commandé par Guevara, est rejeté vers le Nord dans le Pacifique et arrive à la côte occidentale du Mexique.
- 1526. Pizarre aborde au Pérou.
- 1527-1533. Expédition de Narvaes le long des côtes du golfe du Mexique. On constate que la Floride n'est pas une ile.
- 1534. Des Espagnols de l'armée de Cortez découvrent la Californie.
- 1534. Jacques Cartier entre dans le golfe et dans le fleuve Saint-Laurent. Il pousse en 1535 jusqu'à l'emplacement actuel de Montréal.
- 1534. Almagro arrive au Chili.
- 1538-1543. Fernando de Soto découvre la partie inférieure du Mississipi et en dessine le delta. Il l'appelle Rio-Grande.
- 1539. Camargo contourne l'Amérique du Sud et décrit les côtes situées entre le Pérou et le détroit de Magellan.

- 1539-1540. Francisco de Ulloa et Fernando de Alarcon explorent le golfe de Californie.
- 1539-1541. Francisco de Orellana franchit les Andes de Quito, descend le Rio Napo qui le conduit au fleuve des Amazones et suit son cours jusqu'à la mer.
- 1542-1543. Rodriguez Cabrillo remonte toute la côte occidentale de la Californie jusque 41° latitude Nord.
- 1553. Découverte du Nouveau Mexique par les Espagnols.
- 1576. Frobisher visite la partie méridionale du Groenland et les îles de la baie d'Hudson.
- 1577. Voyage autour du monde par l'anglais Drake. Le grand continent austral, au Sud du détroit de Magellan, disparait et la configuration de la côte occidentale de l'Amérique du Sud est mieux connue.
- 1578. Drake prend possession de la Californie; il découvre et explore les côtes de la Nouvelle-Albion et croit avoir vu le détroit d'Anian.
- 1579-1580. Sarmiento découvre les îles de la Patagonie.
- 1591. Davis découvre les îles Falkland. Cette découverte est attribuée quel quefois à Hawkins, 1593, et l'on dit même que Vespuce vit ces îles pendant sou quatrième voyage en 1503.

Tels sont, croyons-nous, les renseignements les plus dignes de confiance dont les géographes du XVI^e siècle n'ont pas toujours pu ou voulu tenir compte.

Note: G. - Sur la rose des vents.

L'habitude de dresser les cartes géographiques par la Rose des vents était déjà connue et pratiquée dans l'antiquité; la carte de Timosthènès, construite par cette méthode, servit de modèle à Eratosthènes qui la copia pour l'usage de l'École alexandrine. Ce procédé, introduit dans la pratique de la navigation, prit une grande extension au moyen âge, il porta à un haut degré pour ce temps-là, la construction des cartes marines: les Arabes aussi dressaient les roses des positions relativement à Kaaba (centre sacré). Chez les Grecs anciens, la rose des vents avait, ainsi que le monde et la terre habitable, un centre placé à l'île de Rhodes d'où s'échappait ainsi le souffle de tous les vents de l'univers.

Chaque quart de cercle de cette rose se sublivisait en 12 \bigstar

secteurs de trente degrés dont la réunion formait une rose complète de douze vents. A l'époque romaine la subdivision se fit par quinze degrés et le nombre des vents monta à vingt-quatre; Vitruve en a donné les noms. Les Grecs avaient aussi inventé un autre système de subdivision comptant huit vents; cependant la division duodécimale était la plus répandue. Plus tard les géographes, sans avoir égard aux dénominations qui dérivaient de la rose d'une carte spéciale ou de la mappemonde de l'habitable dressée sur le centre de Rhodes, plantèrent la rose des vents sur la ligne équinoxiale, au centre de l'hémisphère connu.

Charlemagne inventa des noms saxons pour désigner en langue teutone les douze vents qui se trouvent sur plusieurs images du monde, notamment dans la table de Ptolémée remaniée en 1511 par Bernard Sylvanus d'Eboli. Les vents étaient désignés par des noms empruntés à l'antiquité, mais la dénomination méthodique, dérivant des quatre points cardinaux, prévalut plus tard dans la pratique de la science et de la navigation.

La division de la rose en douze secteurs subit d'importantes modifications lorsque l'usage de l'aiguille aimantée se fut répandu au commencement du XIVe siècle en Italie et en France. L'aiguille pourvue d'une rose était enfermée dans une boite carrée et l'ensemble reçut le nom de boussole.

On n'est pas bien fixé sur l'origine de la boussole (1); il

⁽¹⁾ Voici à ce sujet l'opinion de Marié Davy. Suivant quelques auteurs, le P. Gaubil, Histoire de l'Astronomie chinoise; Barrow, Nouveau voyage en Chine; Hager, Mémoire sur la boussole orientale, etc., l'usage de la boussole remonterait en Chine à un temps immémorial. Les Chinois auraient communiqué cette invention aux Arabes qui l'auraient importée eux-mêmes en Occident vers le XIIe siècle. On peut s'étonner, si cette opinion est exacte, que la boussole, employée 1000 ou 2000 ans avant Jésus-Christ dans les mers de l'Inde, n'ait été connue ni des navigateurs égyptiens, ni des Grecs de Constantinople. Il paraît vraisemblable qu'en cette circonstance, ainsi qu'en bien d'autres, on a fait aux Chinois un honneur immérité. La prétention qui

parait certain cependant que Flavio Gioia d'Amalfi, né vers la fin du XIIIº siècle, la perfectionna, mais c'est à tort qu'on lui a attribué l'invention du compas de marine. Dans le principe, comme en Chine, une pièce d'aimant était suspendue sur l'eau par deux brins de paille ou un morceau de liège, mais comme le roulis du navire imprimait des mouvements à l'eau, un ouvrier intelligent s'avisa de suspendre, sur un pivot ou sur une pointe immobile, le milieu d'une aiguille aimantée, afin que, se balançant librement, elle suivit la tendance qui la ramène vers le pôle. On chargea cette aiguille d'un cercle de carton fort léger où étaient tracès les quatre points cardinaux et les principaux vents, et ce petit appareil, placé dans une boite suspendue comme la lampe des mariniers, répondit parfaitement aux espérances qu'on en avait conques.

Aujourd'hui encore la boussole est composée d'une aiguille en forme de losange, faite d'acier fortement trempé et pourvue d'une rose de carton ou de tôle, sur laquelle est tracé un cercle divisé en trente-deux parties égales. Un antre cercle, concentrique à celui de la rose et fixé à la boîte, est divisé en 360 degrés; il sert à mesurer les angles. Le centre évidé de la rose est recouvert d'un petit cône creux de cuivre ou d'agate qui sert de chape, au moyen de laquelle l'aiguille peut être posée sur un pivot pointu et poli et s'y mouvoir sans frottement. Une suspension de Cardan permet à la boussole de conserver une position horizontale malgré les mouvements du vaisseau.

Mais rentrons dans notre sujet : la rose de la boussole, divisée en huit, seize ou trente-deux vents, fut employée

attribue aux Arabes l'invention de la boussole ne paraît pas mieux fondée, et les érudits les plus autorisés supposent, au contraire, que ceux-ci ont emprunté l'instrument à l'Europe.

Les Grecs et les Romains ne connurent certainement pas la boussole, mais on ne saurait préciser au juste l'époque oû, en Europe, il a été question pour la première fois de cet instrument, encore moins lui attribuer un inventeur proprement dit. dans la carte de Sanuto, 1321; dans les cartes catalanes, 1377; par Andrea Bianco, 1436 (1); Fra Mauro, 1459; Benincasa, 1466-1476-1508; de la Cosa, 1500 (2); dans la carte portugaise, 1521; dans les cartes de Bordone, 1534 (3); et dans d'autres encore.

Lorsque les Portugais et les Espagnols naviguerent dans les parages de la ligne équinoxiale, la boussole et son emploi se perfectionnèrent, grâce à l'établissement de l'École de Sagrès où le prince don Henriet les cosmographes Joseph et Rodrigues avaient formé le projet de construire des cartes marines affranchies des imperfections contenues dans les cartes géographiques et inhérentes à leur tracé.

Après avoir transporté la rose des vents de l'île de Rhodes à la ligne équinoxiale, les géographes anciens la tracèrent indifféremment sur un parallèle au Nord de l'équateur, de sorte que des pays, situés au Nord de la rose de l'hémisphère, se trouvaient souvent au Sud des roses mobiles.

La rose du centre aurait dû servir à coordonner toutes les parties des mappemondes; cependant la plupart du temps elle n'était qu'un simple ornement. Quelques cosmographes la plaçaient à Jérusalem, comme on le voit entre autres dans la mappemonde de Sanuto, 1321; la disposition du dessin

- (1) Sur le premier carton de l'Atlas d'Andrea Bianco figure la rose des velts, accompagnée de Marteloio ou instruction où il est démontré que les rhumbs des vents et la loxedromie étaient comus des marins et servaient à la confection des cartes. (Lelewel rapporte cette instruction en détail.)
- (2) Le hiscaien Jean de la Cosa, d'abord pilote de Christophe Colomb, ensuite navigateur, dressa en 1500 une mappemonde célèbre sur deux grandes reses de seize vents; il traça aussi le premier méridien d'après des estimations incertaines, car à cette époque où les longitudes n'étaient pas connues exactement, la graduation préconisée par les astronomes ne pouvait se concilier avec les résultats des observations nautiques.
- (3) L'Isolario de Benedetto Bordone avait toutes ses cartes sous la rose des vents; cette œuvre achevée des 1521 contient les compléments déjà renseignés sur la carte portugaise de 1501, sur la carte de Sylvanus de 1511 et sur le globe de Schöner de 1520.

faisait quelquefois déplacer la rose de Jérusalem jusque sur le rivage de la mer et même dans les eaux de la Méditerranée: dans les mappemondes d'Andrea Bianco, 1436, et de Mauro Fra Camaldolese, 1459, elle fut placée entre Antioche et les montagnes de l'Arménie. Il n'y a donc pas de règle invariable à cet égard dans les compositions du XV° siècle.

Dans les cartes particulières de la partie du globe visitée par un voyageur, la rose était souvent placée au centre, telle qu'on peut la voir sur le croquis du golfe du Mexique conservé à Madrid et publié en 1878 dans l'atlas intitulé : « Cartas de Indias, publicalas por primera vez el ministerio de Fomento. » Cette carte originale contient également une échelle des latitudes divisée en degrés sexagésimaux. Les navigateurs se sont dirigés de tout temps par les points cardinaux et les vents; quand ils traçaient les rivages fréquentés ou les pays qui les bordaient, ils les plaçaient sous tel ou tel vent et orientaient les directions principalement par l'étoile polaire. Les rhumbs des vents étaient familiers aux navigateurs de toutes les nations, phéniciens, phocéens, milésiens, athéniens, romains, aux pirates et aux brigands saxons, normands, italiens, maures, catalans qui avaient acquis, sous ce rapport, une routine formée par l'expérience.

L'usage de la boussole amena pendant quelque temps un changement dans les idées: le secours des astres n'était plus réclamé et des erreurs notables se glissèrent dans les cartes et les portulans. Les marins se servant uniquement de l'estimation des distances et des indications de la rose, rejetèrent les calculs des astronomes et forcèrent les cartographes à utiliser les matériaux imparfaits des pilotes. Ils soumirent donc, dit Lelewel, les images du monde à la rose des vents.

Note H. — Moyens scientifiques en usage pendant les traversées.

Au moment de la découverte de l'Amérique, un petit nombre de navigateurs étaient capables de faire et de réduire des observations astronomiques. La connaissance du ciel et des mouvements des corps semblait être tombée dans un oubli relatif et cependant l'Astronomie avait pris naissance chez les Chinois environ 1100 ans avant Jésus-Christ. Successivement pratiquée et perfectionnée par les Chaldéens, les anciens Égyptiens et les Grecs, elle fut étudiée par Thalès, Pythagore, Eudoxe et Platon, par Pythéas et Aristarque de Samos qui a illustré l'École d'Alexandrie. Hipparque de Nicée, au IIe siècle avant notre ère, fit de l'Astronomie son occupation la plus constante; il a notamment enseigné à fixer la position des lieux de la Terre par leur longitude et leur latitude. Il se servait des éclipses de Lune pour déterminer les longitudes; malheureusement ses travaux sont perdus pour la plupart, ce qui en reste nous à été transmis par Ptolémée. Né à Ptolémaïs en Egypte, Ptolèmée vivait à Alexandrie vers l'an 130 de notre ère; il suivit les idées d'Hipparque et essava de donner un système complet d'astronomie. Ptolèmée a recueilli toutes les déterminations connues de latitude et de longitude, il a jeté les fondements de la méthode des projections pour la construction des cartes. Tous ces travaux furent entièrement perdus de vue pendant longtemps jusque vers le XVe siècle; alors parut une traduction latine de l'Almageste et bientôt, à la fin du XVe siècle, Copernic exposa son système du monde. Dans la seconde moitié du XVIº siècle, Tycho-Brahė porta très haut les observations célestes et sous des maîtres de cette valeur, les marins et les géographes eussent pu acquerir les connaissances théoriques nécessaires et la pratique des déterminations. Ce fut l'excep

tion, cependant il parait que Colomb et Vespuce se servirent d'éphémérides astronomiques calculées, de 1474 à 1506, par Jean Müller, dit Regiomontanus; si ce fait est exact, il nous fournit la preuve de relations géographiques déjà établies à cette époque entre les Allemands et les Portugais. Le savoir de Vespuce ne semble pas douteux; il s'est chargé lui-même de nous le dire dans les circonstances suivantes:

Pedro Alvarez Cabral, en route pour les Indes, fut jeté, le 24 août 1500, sur les côtes de Terra-Crucis, non loin de Porto Seguro, Bientôt après, une expédition fut dirigée vers cette partie du monde; Americ Vespuce, séduit par le roi de Portugal, quitta l'Espagne et accompagna l'expédition dont le commandant n'est pas connu et dont l'équipage eut constamment recours aux connaissances de l'heureux navigateur. Maniant habilement l'astrolabe et le quart de cercle. Vespuce fixa en toute occasion la position du navire, il acquit par là une grande autorité. Le 4 juin 1501, ayant rencontré Cabral revenant des Indes, il écrivit: « Quant à la longitude, c'est une chose ardue et qu'entendent peu de personnes, excepté celles qui savent s'abstenir de sommeil et observer la conjonction de la Lune et des planètes. C'est pour ces déterminations de longitude que j'ai sacrifié souvent le sommeil et raccourci ma vie de dix ans, sacrifice que je ne regrette pas, dans l'espoir d'obtenir un renom pour des siècles, si je reviens sain et sauf de ce voyage. »

Le silence de la plupart des auteurs sur les procédés scientifiques mis en œuvre, n'aida pas à la diffusion de ces connaissances et fut bien certainement une des causes de l'insouciance des géographes à ce sujet. Aucune école, cependant, n'a pu contester la convenance de longitudes et de latitudes dans la construction des cartes; Pierre d'Ailly essaya déjà, en 1410, de dessiner les parallèles de latitude; l'anconitain Gratioso Benincasa, 1466-1471, les traçait également; dans le complément de Ptolémée, les régions scandinaves ont une graduation complète; les cartes spéciales éditées en 1482, 1486, 1513, 1535 sont garnies d'échelles de latitude; l'orbis universalis de Behaïm, 1492, a l'équateur divisé et un méridien mobile : presque toutes les cartes générales du commencement du XVI^e siècle furent graduées entièrement; le globe de Schöner, 1521, a un réseau de méridiens et de parallèles; c'est donc bien l'époque de la renaissance de la géographie scientifique.

Le nombre des partisans des cercles de latitude et de longitude augmentait sans cesse; les canevas de ces lignes avaient du reste des facilités plus grandes pour la construction des cartes, que les nombreuses lignes des roses croisées en tous sens et présentant un grand nombre de points de rencontre, bien faits pour dérouter le géographe auquel ce procédé incorrect n'était pas familier.

La méthode de Ptolémée fut tirée de l'oubli et ses cartes recommandées comme des modèles à imiter. Mais en voulant concilier les exigences de la géométrie avec les résultats des voyages et des explorations, les géographes déformèrent les cartes des cosmographes du moyen âge, ils en revinrent aux formes ptolémèennes dont les erreurs devaient bientôt être mises en évidence. On était alors à la première moitié du XVI^e siècle.

La difficulté de coordonner tous les renseignements rassemblés sur les cartes marines, de les faire entrer dans un canevas bien construit d'après une méthode de projection, amena des modifications aux directions, aux surfaces des pays, à l'orientation des diverses parties du globe et ce progrès dans les cartes géographiques ne fut pas admis immédiatement par les marins, premiers auteurs de ces mappemondes où toutes les côtes avaient été placées par fragments successifs orientés au moyen de la boussole et rapportés sur une rose dessinée le plus souvent au milieu de la carte. Les hydrographes et les gens de mer restèrent pendant assez longtemps indifférents à l'exactitude des coordonnées géo-

graphiques; il leur suffisait d'avoir dans les cartes spéciales, des guides utiles auxquels leurs connaissances personnelles des parages visités suppléaient parfois dans une certaine mesure.

Cependant il est difficile d'admettre que les pilotes et les géographes fussent complétement étrangers à la pratique des observations. Tous comprenaient l'utilité des latitudes et des longitudes géographiques, mais ils ne pouvaient, faute de temps, d'instruments ou de maîtres, perfectionner assez leurs premières notions astronomiques pour arriver à faire des observations convenables. S'il faut en croire Pigafetta, « De la navigation » pages 274 à 279, les savants décrivirent l'astrolabe, en expliquérent l'usage dans maints ouvrages; les théories du Soleil et de la Lune et les moyens d'observations propres à ces astres, furent décrits; les tables de la Lune, calculées et revisées; les méthodes de détermidations des latitudes et des longitudes, rendues accessibles au plus grand nombre des marins, et cependant les navigateurs se contentaient des latitudes approchées de leurs nouvelles découvertes et rejetaient bien loin l'idée d'obtenir les longitudes dont la détermination présentait des difficultés presque insurmontables à leurs yeux. Ils préférèrent adopter les longitudes indiquées très inexactement par Ptolémée pour les pays de l'ancien monde, remplissant d'après ses cartes un hémisphère. Les nouvelles découvertes durent ètre placées sur l'autre hémisphère. Behaïm, 1492, en traça les méridiens; Ruysch, 1508, Sylvanus, 1511, Schöner, 1520, et leurs successeurs indiquaient approximativement les longitudes sans se soucier de leur exactitude, en l'absence de tout contrôle sérieux.

Pigafetta avait été à l'École nautique de Sagrès au temps de sa splendeur, il avait pu se rendre un compte assez exact de l'absence de précision dans les déterminations astronomiques de cette époque; l'incertitude des coordonnées géographiques n'était pas plus grande que si on les mesurait, au moyen du compas, sur les cartes nautiques et les marins en étaient tout joyeux. Les instruments imparfaits et primitifs dont on faisait usage, étaient l'astrolabe, le météoroscope, le torquetum, la baguette et l'anneau universel dont l'emploi n'était ni facile ni commode. Le seul moyen connu pour compter le temps était l'ancienne clepsydre, qui portait le nom de sablier, et l'imperfection de ce procédé rendait les longitudes très incertaines; aussi les pilotes exprimaient hautement leur préfèrence pour les cartes nautiques dépourvues de méridiens gradués. C'était un aveu d'impuissance.

La carte sévillane de 1527 et la carte de Diego Ribeiro de 1529 furent les premières pourvues d'échelles de latitude et de longitude. La projection était le développement cylindrique sur l'équateur, de façon que les degrés de latitude et de longitude étaient égaux aux degrés du grand cercle, sur tous les parallèles et tous les méridiens.

Tous les pays maritimes, dit Lelewel, construisaient des cartes nautiques dont les différences existaient seulement dans certains détails trop minimes pour qu'on puisse les rapporter à des écoles différentes. Pendant les XIVe, XVe et XVIe siècles, les cartes étaient dressées d'après les mêmes éléments; elles sont donc de forme absolument pareille.

Les écoles pyrénéenne, allemande et italienne flottaient entre l'imitation servile de Ptolémée et les progrès qui tâchaient de s'imposer; elles s'engagèrent pendant quelque temps dans un dédale d'incertitudes qui eut pour conséquence un oubli relatif des connaissances de la fin du XVe siècle, jusqu'à ce que Mercator vint enfin, en 1541, jeter quelques idées géométriques dans la construction des cartes et des globes.

Note 1. — Observation astronomique au XV siècle.

Observation d'une éclipse de lune pendant la nuit du 14-15 septembre 1494. — D'après les éphémérides de Regiomontanus, l'éclipse devait avoir lieu pour le méridien d'Ulm, le 14 septembre à 19 heures 45 minutes. Colomb trouva une différence entre Cadix et Savona de 5 heures 23 minutes ou 80°45′, tandis qu'elle devait être de 62°40′ ou de 62°20′. Colomb s'est donc trompé de plus de 18°. Cette erreur n'était pas très forte, si l'on considère les mauvais instruments dont on se servait (astrolabes, sabliers, etc., etc.), les erreurs considérables, qui existaient dans les calendriers astronomiques, et l'impossibilité de déterminer exactement le commencement et la durée de l'éclipse. (Voir dans la note H, ce qu'on dit des observations astronomiques exécutées par Americ Vespuce, etc.)

Note J. — Sur les renseignements donnés par les naturels.

L'histoire du chevalier de Soto, à la recherche de la fontaine de Jouvence, est assez connue; nous ne la répéterons pas. (Voir le compe-rendu de la deuxième session du Congrès international des Américanistes, t. I, p. 238.)

Quelquefois, cependant, les renseignements donnés par les naturels avaient une valeur réelle. Ainsi il est probable que les premiers navigateurs près des côtes de l'Amérique méridionale apprirent par cette voie la configuration de « Terra del fuego » et virent un passage à l'endroit où plus tard Magellan découvrit le détroit. La forme encore douteuse de cette partie du monde a sans doute été copiée, par analogie, sur la configuration de l'Afrique près du cap de Bonne-Espérance.

Dans toutes les parties du monde des renseignements de cette espèce ont été donnés aux navigateurs; Cartier connut les grands lacs du Canada par les aborigènes; Champlain reçut des Indiens quelques croquis grossiers de certaines parties de la Nouvelle Angleterre(1); Balboa dut la décou-

⁽¹⁾ La Hudson's Bay Company possède encore de ces croquis.

verte de l'océan Pacifique au Cacique de Zumaco qui figura pour lui les côtes de Quito et décrivit les richesses du Pérou.

M. De Costa pense que l'auteur du globe Lenox avait reçu des informations de cette espèce, sous le rapport notamment de la pointe de l'Amérique du Sud dont Pierre Martyr semble avoir eu aussi connaissance, s'il faut en croire tontefois une lettre écrite par ce géographe au pape, en 1514, et l'histoire de ses rapports avec l'évèque de Burgos.

Note K. - Voynge de Mugellan.

Magellan passa le 28 novembre 1520 le détroit qui porte son nom; il mourut aux îles Philippines, mais ses compagnons revinrent en Europe par le cap de Bonne-Espérance, ayant ainsi accompli le tour du monde en 1124 jours. On dit qu'il avait vu sur une des cartes de Behaïm, en Portugal, un détroit peu marqué, reproduit aussi sur le globe de Schöner; cette circonstance mit, paraît-il, Magellan sur la voie de sa découverte célèbre.

Voici quelques développements à ce sujet : Le portugais Ferdinand Magellan apprit, en visitant Calcutta et Sumatra, que son pays réalisait de grands bénéfices par le commerce des épices des îles Moluques, où les Portugais commençaient à s'établir. De retour à Lisbonne, il se livra à l'étude de la marine et de la géographie et put examiner les cartes déposées dans la Trésorerie. Il arriva bientôt à se persuader que les Moluques n'appartenaient pas à ses compatriotes; on sait en effet que le pape Alexandre VI avait, en 1493, divisé le globe en deux parties égales par un méridien et donné l'hémisphère oriental aux Portugais, l'hémisphère occidental aux Espagnols, afin d'éviter dorénavant les contestations qui s'élevaient après chaque découverte. Mais lorsque les Portugais abordèrent à la terre de Sainte-Croix et en prirent possession, de nouvelles réclamations se firent

entendre et le pape intervint de nouveau en 1502. Il recula le premier méridien de 30° vers l'Ouest, le fit passer par les îles Fortunées (Canaries), et l'appela ligne de démarcation ou de répartition.

Vers cette époque, Magellan offrit à Charles-Quint de lui livrer, en naviguant vers l'Ouest, les Moluques sur lesquelles, d'après l'opinion la plus accréditée, l'Espagne avait des droits incontestables. On croyait généralement à la possibilité de traverser quelque part le Nouveau Monde et cette conviction était renforcée par l'examen des cartes de cette époque. Avant 1506, Martin Behaïm dessinait à Lisbonne deux passages au Nord de l'Amérique et le détroit du Sud; le globe de Schöner, construit en Allemagne en 1520, reproduisait ces voies de communication, dont la plus avantageuse pour les expéditions dans le Pacifique semblait être le détroit du Midi.

Bien qu'Americ Vespuce se fût déjà proposé en 1501 de doubler le cap Horn, les idées sur la configuration du continent américain étaient loin d'être fixées; on croyait toujours à l'existence de grandes terres dans l'hémisphère antarctique, servant de contre-poids aux vastes territoires connus au Nord de l'équateur, et l'analogie seule faisait terminer l'Amérique en pointe comme l'Afrique, tout en inclinant fortement vers les Indes.

Pour convaincre complètement le roi d'Espagne, Magellan appela en témoignage un commerçant du nom de Christophe Hara, dont les correspondants établis aux iles Moluques, disaient connaître exactement leur position géographique.

Charles-Quint fut persuadé que ces îles étaient placées en deçà de 180° des Canaries, lorsqu'un savant astrologue, Roderic Faleiro, eut confirmé ces dires après avoir vérifié les positions, le compas à la main, sur une carte nautique réputée exacte. Magellan eut donc la satisfaction de faire partager par le puissant souverain de l'Espagne, une opi-

nion puisée dans ses rapports avec Serrano qui, le premier, aborda aux Moluques avec des Portugais venant de Malakka, au moment où l'espagnol Balboa découvrait l'océan Pacifique. Magellan se mit à l'étude avec ardeur, son ami l'astronome Ruy Faleiro lui apprit à observer les longitudes par les occultations des étoiles par la Lune et composa, pour son usage, un traité des longitudes (1).

Parti le 10 août 1519, Magellan entra le 21 octobre 1520 dans le détroit situé par 52° de latitude australe; il le traversa et en sortit le 28 novembre. Un navire cingla immédiatement vers l'Europe et vint annoncer le 6 mai 1521 l'importante découverte, pendant que Magellan mourait quelques jours auparavant, 27 avril, avant d'avoir atteint les Moluques, but espéré de son voyage. La nouvelle de la découverte du détroit du Sud excita un grand enthousiasme; on donna aux territoires voisins le nom de Terre de Magellan (Tierra de Fern. de Magellanes) qui apparaît à côté de la Patagonie sur la mappemonde de Diego Ribeiro, 1529, et désigne la Terre de Feu supposée réunie au continent austral, que beaucoup de géographes de l'époque appellent « Terra australis sive Terra Magellanica. »

Cependant la longitude des Moluques ne fut pas déterminée avec exactitude, les doutes existaient encore; Portugais et Espagnols s'accusaient de mauvaise foi en se basant sur la relation d'Antonio Pigafetta, empreinte de toutes les incertitudes sur les coordonnées géographiques.

D'après l'historiographe de la cour d'Espagne, Pierre Martyr d'Anghera, on chargea vingt-quatre astronomes et pilotes tant espagnols que portugais de trancher la question et ils conclurent à la nècessité de recourir aux coups de canon. Les débats eurent lieu à Saragosse, où l'Espagne était représentée par Sébastien Cabot, Estevan Gomez, Diego Ribeiro, Jean Vespucci, etc. Le 22 avril 1529 un

⁽¹⁾ de Humboldt. Examen de l'Histoire de la Géographie.

compromis fut signé; les îles Marianes (Ladrones) et San Juan de las Velos furent désignées comme marquant les limites des possessions des deux royaumes, ce qui a laissé le différend sans solution véritable et pratique. (Consultez Barros, Herrera, Lelewel.)

Note L. — Globe de Behaïm.

Martin Behaïm, né en 1459, à Nuremberg, se rendit vers 1481 en Portugal, où les grandes entreprises maritimes occupaient tous les esprits.

L'Académie nautique, établie à Sagrès, avait formé depuis soixante ans des pilotes instruits, les coordonnées géographiques y étaient fort en faveur et les nombreuses cartes rassemblées au Dépôt du Trèsor royal, étaient exclusivement réservées aux Portugais, quoique cependant on reçut à Sagrès des étrangers instruits de différentes nations. Italiens, Flamands, Allemands entraient au service du Portugal et participaient honorablement aux expéditions lointaines; tel fut Behaïm qui accompagna Diégo Cam dans ses voyages aux côtes de l'Afrique.

Nous citerons parmi les étrangers reçus à Sagrès, le norwègien Balarte, le génois Antonio Nolli, le vénitien Aloysio de Cada Mosto, le flamand Jerge d'Utra (Job de Heurter, beau-père de Behaïm), le français Jean-Baptiste, l'allemand Wolf Holzschuber, le florentin Amerigo Vespucio, le vicenzin Marco Antonio Pigafetta.

Behaïm se fit bientôt remarquer à Lisbonne par ses connaissances mathématiques et fut honoré de la confiance du roi Jean II qui méditait et encourageait les expéditions lointaines dirigées principalement vers les côtes africaines, dans le but de découvrir une route directe vers les Indes orientales. Les cosmographes Rodrigues et Joseph furent invités à se mettre en rapport avec Behaïm et à rechercher de concert avec lui les moyens de diriger les navires lorsque

les astres connus n'étaient pas en vue. Ils préconisèrent l'emploi de l'astrolabe dont se servaient déjà les astronomes et appliquèrent son usage à la navigation. Behaïm connut, ainsi tous les renseignements et toutes les découvertes des Portugais, il put consulter leurs cartes nautiques et leurs mappemondes, comparer les compositions des géographes de Sagrès à celles des Espagnols et des Italiens, et rapporter, en 1490, à Nuremberg, les matériaux les plus complets de ce temps-là, pour la construction d'un globe qui lui fut bientôt demandée par le premier magistrat de sa ville natale. Martin Behaïm, aidé de Georges Holtzschuber, termina son globe en 1492; il dit à propos des contrées qui nous intéressent plus particulièrement : « Une partie a été construite d'après la Cosmologia Ptolemeï, et le reste d'après le chevalier Marco Polo, qui de Venise a voyagé en Orient en 1250, ainsi que d'après ce que le respectable docteur et chevalier Jean de Mandeville a dit, en 1322, dans un livre sur les pays inconnus à Ptolémée, principalement les îles de l'extrême Orient, d'où nous viennent les épices et les pierres précieuses. »

Le globe représente, à quelques légères modifications près, l'habitable disproportionné de Ptolémée, couvert de noms modernes et entouré des connaissances complémentaires plus récentes. Nous citerons : à l'Ouest, les îles dont les Portugais prirent possession ; à l'extrême Orient, le Kataï, les îles indiennes et Zipangù, placés d'après la relation de Marco Polo. Coyl, Loach, Moabar et Murfuli indiqués par ce voyageur dans la Péninsule indienne, ainsi que toutes les îles, sont placés au delà de l'échelle ptoléméenne et commencent à former un nouveau monde dans l'autre hémisphère.

Les indications complémentaires orientales et occidentales, sont séparées par un vide océanique où figurent Antillia et San Brandon. Des deux côtés ces indications avancent sur l'hémisphère opposé à celui où se trouve l'Europe et se rapprochent assez pour que Colomb pût, dès 1470, en consultant les documents portugais, concevoir la traversée de l'Océan. Martin Behaïm divulgua ces connaissances en Allemagne par la publication de son globe achevé, comme nous l'avons dit, en 1492.

Le globe est formé de plâtre maintenu par des cercles de bois et recouvert de vélin; un axe en fer le traverse et maintient un cercle méridien mobile également en fer dont le diamètre a un pied et huit pouces de Paris. Behaïm avait divisé l'équateur en 360 degrés, mais il n'avait pas choisi de premier méridien et par conséquent les divisions ne sont pas numérotées (1). Les méridiens manquent ainsi que les parallèles; les tropiques et les cercles polaires sont dessinés. D'après la date de 1510 inscrite sur le méridien mobile et sur l'horizon en laiton, il paraîtrait que ces ajoutes ont été faites après coup, mais on est loin d'être d'accord sur ce point. L'écliptique est tracé et divisé en douze parties où sont figurées les constellations zo liacales; le Bélier est à environ dix degrés à l'Est du dernier méridien de l'hémisphère ptoléméen. Jusqu'aujourd'hui, il n'existe aucun dessin, aucune description du globe de Behaïm, conservé à Nuremberg, propre à le faire connaître complétement ainsi que l'exigerait l'histoire impartiale de la Géographie. Les descriptions publiées ne s'étendent qu'à de faibles parties du monde, notamment à l'Afrique et aux îles océaniennes. Dans l'atlas de Lelewel se trouve une réduction de l'image du globe, que Doppelmayer a fait construire en 1730 pour paraître dans son ouvrage « Historische Nachricht von de Nürnberg mathematicis und Künstler. »

De retour en Portugal dans le courant de l'année 1492, Behaïm se retira, dit-on, chez son beau-père à l'île Fayal, où cependant il eut connaissance des découvertes si considé-

⁽¹⁾ L'indication d'un premier méridien et des degrés de longitude paraît devoir être attribuée à Doppelmayer, 1730.

rables de la fin du XV^e siècle et du commencement du XVI^e. Il continua à faire des cartes mises successivement au courant, mais ne les livra pas à la publicité; ces cartes ne sortaient pas de la Trésorerie de Portugal. Il paraît pourtant, au dire de Pigafetta (Voyage, livre I, page 40), que le capitaine général Magellan, avant d'entreprendre, le premier, le tour du monde, avait pu consulter les cartes de Behaïm et avait vu figuré à la pointe de l'Amérique du Sud, un détroit qui a dû être représenté après le voyage fait en 1501 par Americ Vespuce. Magellan rechercha le passage et le découvrit; on sait qu'il porte actuellement le nom de ce grand navigateur.

Dans ce temps-là, comme encore de nos jours, les auteurs copiaient les œuvres antérieures en oubliant souvent de citer les sources où ils puisaient; aussi n'est-il pas étonnant de voir les principales indications du globe de Behaïm, reproduites dans les compositions des contemporains avec plus ou moins de fidélité, de façon à dérouter les investigations les plus minutieuses. Ainsi, bien que la carte du Nouveau Monde dessinée en 1500 par Juan de la Cosa n'indique pas l'Amérique du Nord, mais figure Terre-Neuve jointe à l'Asie, la carte de John Ruysch, 1508, emprunte à Behaïm des indications plus étendues et laisse Terra Nova comme une dépendance asiatique; le globe Lenox (1) dessine Terre-Neuve par une ile sans nom; Pierre Martyr, dans son ouvrage Legatio Babylonica, désigne la Floride sous le nom de Beimini: les Ptolémées de 1512 et 1513 contiennent une image de l'Amérique du Nord, grossièrement dessinée : une carte de Léonard de Vinci fait de la Floride une île. Sur le globe de Schöner, 1520, le détroit indiqué par Behaïm est reproduit, devançant ainsi le moment de sa découverte réelle, et tous les cartographes du milieu du XVIe siècle modifièrent plus ou moins les tracés de leurs devanciers.

⁽¹⁾ The Lenox globe, par B.-F. de Costa, dans le 3º volume du Magazine of american Hi tory, septembre 1879.

Malgré l'insuffisance de renseignements sur la valeur des documents employés dans les compositions géographiques d'alors, il semble avéré que le globe de Behaïm servit de guide principal à la plupart des auteurs et, si l'on ne doit pas avoir à cet égard l'admiration sans limite des Allemands, si l'on ne peut, comme ils l'ont fait, exagérer le mérite du géographe de Nuremberg et lui attribuer la révélation de l'Amérique avant Colomb et Magellan, cependant Behaïm a pris rang parmi les compositeurs les plus érudits ; il a contribué puissamment à la réforme de la géographie positive et provoqué peut-être des explorations qui auraient paru hasardées en l'absence de ces cartes. Nous croyons donc pouvoir désigner son globe comme marquant l'état des connaissances géographiques au commencement du XVI° siècle.

Note M. — Sur Toscanelli.

A Florence, Paul Toscanelli, fils de Dominique, physicus (mèdecin) et astronome, arrivé à l'âge de 77 ans (1474), exécuta de sa propre main, «pintado da sa mano», une carte marine, « carta de marear », de l'océan Atlantique, pour le chanoine portugais Fernando Martinez, et il en adressa un exemplaire à Christophe Colomb, insistant sur la traversée très facile par cet Océan jusqu'à l'Inde et le pays des épices. (Al. v. Humboldt, Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Monde.)

La « carta de marear » que Toscanelli envoya à Colomb était encore conservée en 1527, d'après le manuscrit de la « Historia de las Indias » lib. I, cap. XII de Bartholomé de Las Casas, dans la bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid (Al. v. Humboldt, même ouvrage).

La lettre au chanoine Martinez, à laquelle cette carte était jointe, est datée du 25 juin 1474.

L'accord est difficile à établir sur ce point et des auteurs citent comme promoteurs des voyages vers l'Occident, Nicolo Zéno, Quirini, de Venise, et d'autres Italiens qui parcoururent en 1450 une partie de la mer du Nord. Les cartes
géographiques dressées dans leur périple, quoique composées d'après des relations très vagues et très inexactes,
indiquent les terres du Groënland et quelques autres au
Sud-Ouest de ce pays, et font peut-être, depuis, connaître
en Italie les découvertes des Scandinaves. C'est sans doute
dans ces cartes que Christophe Colomb a pris ces connaissances qui lui avaient persuadé l'existence d'un autre continent. Cependant aucun de ces Vénitiens n'avait été dans
le Nouveau Monde, ni même au Groënland découvert et
depuis longtemps abandonné par les Norwégiens.

La savante Italie contribua beaucoup à consolider l'autorité fatale de Ptolémée, que l'allemand Nicolas Donis fit revivre par sa version de 1470. On ne saurait dire positivement si l'Italie, par quelque invention, avait directement coopéré à son application, mais il est certain, qu'en ce temps-là l'Italie expédiait en Portugal et en Espagne le complément à la mappemonde de Ptolémée, complément qui donnait une grande extension du vieux continent sur un autre hémisphère, rapprochait l'extrême Orient de l'Europe, laissant entrevoir la possibilité de la traversée directe du Portugal ou de l'Espagne dans l'Inde en ne donnant à l'océan Atlantique que l'espace d'un tiers de la circonférence du globe sous ce parallèle.

Le florentin Paolo Toscanelli prit, à un certain âge, du goût pour les mathématiques et ne s'occupa pas seulement de la correction des tables solaires et lunaires, par des observations au gnomon et à l'astrolabe, mais il porta aussi ses vues sur la comparaison de la géographie ancienne avec les résultats des découvertes modernes et sur l'utilité pratique que le commerce pourrait tirer de la navigation vers l'Occident.

Il interrogeait tous ceux qui venaient des régions les plus éloignées. Nicolo di Conti était alors de retour de ses courses et rendait un compte consciencieux de ce qu'il avait vu. Toscanelli médita souvent sur la route de l'Ouest et encouragea les projets de Christophe Colomb qui avait eu recours à ses lumières.

Le roi de Portugal chargea le chanoine Martinez de questionner le vieux Toscanelli; celui-ci expédia de Florence une lettre datée du 25 juin 1474, à laquelle il joignit une carte dont il communiqua en même temps la copie à Colomb.

Sur cette carte, semblable aux cartes marines, il dessina lui-même toute l'extrémité de l'Occident, depuis l'Irlande jusqu'à la fin de la Guinée vers le Sud, avec toutes les îles qui se trouvent sur la route. Il plaça vis-à-vis, droit à l'Ouest, le commencement des Indes avec les îles et les lieux où l'on pourrait aborder. On y voyait de combien de milles il serait bon de s'éloigner du pôle arctique vers l'équateur et à quelle distance on arriverait aux régions des épices. De Lisbonne à la fameuse cité de Quinsaï, la carte donnait 26 espacios, dont chacun à 150 milles, tandis qu'elle montrait de l'île Antillia à Cipango 10 espacios équivalant à 225 liguas. (Al. v. Humboldt, Examen de l'hist., etc.).

Ces espacios sont sans doute de 3 degrés chacun : le degré serait par conséquent évalué à 50 milles (Buache dans son *Mémoire de l'Institut*, t. VI, pp. 8 et 10, observe que Bianco comptait un espace à 3°33′) et sur le globe de Behaïm les 10 espaces entre Antillia et Cipango sont évalués à 30°.

Si Toscanelli, de même que Colomb, comptait le degré du grand cercle à $56^{-2}/_{5}$, le chemin indiqué par le degré de 50 milles serait par 28° de latitude, et c'est celui qui a été à peu près suivi par Colomb. D'après cette supputation, les $7^{-1}/_{2}$ lieues du degré sous cette latitu'le donneraient $8^{-1}/_{2}$ lieues au degré du grand cercle, suivant Toscanelli.

Ces espaces comptent 78 degrés entre Lisbonne et Quinsaï et supposent, d'après Toscanelli, le rapport du continent à la mer à peu près comme 4 à 1.

Colomb ayant l'idée de se rendre par l'Ouest jusqu'à l'Inde et regardant la sphérille, qu'il avait de maître Paul (una esferilla que embio a maestro Paolo), il conclut qu'en se dirigeant directement à l'Ouest par l'océan Atlantique, il parviendrait à connaître les nouvelles terres et cette Inde, qu'on cherchait à atteindre en doublant l'immense Afrique. Dans sa correspondance avec Marc Paul (Toscanelli), il exposa en 1474 ses vues et ses espérances. Paul pensait que les premières terres qu'on irait découvrir, seraient le Kathai ou la Chine et l'empire du Grand Chan (Herrera, De las Indias occidentales, decas I, livre I, c. II). Colomb comprenait cette possibilité, mais conformément aux idées des anciens, il admettait aussi la nécessité de l'existence d'un continent antipode sur l'autre hémisphère, comme contrepoids. — Ce sont ces idées que Colomb présenta successivement en 1482 au sénat de Gênes sa patrie, et en 1483 au roi de Portugal Jean II. Ce n'étaient ni l'île d'Antillia ou San Brandon, ni quelque autre conte fabuleux ou renseignement obscur, mais les idées antiques réveillées par la renaissance des lettres, et la mappemonde complétée par les narrations de Marco Polo, de Mandeville, de Conti et d'autres, qui enflammèrent l'ardeur de l'intrépide Génois (d'après Lelewel).

Note N. — Nécessité de reviser l'histoire des découvertes.

Dans un article intitulé « la part prise par les Portugais à la découverte de l'Amérique, » M. Luciano Cordeiro cherche à établir que Colomb puisa en Portugal la science et les indices auxquels fut dû son voyage vers l'Ouest. Il indique aussi une tradition d'après laquelle Colomb, pendant son séjour aux îles Madère, recueillit des naufragés qui avaient abordé dans des terres situées à l'Ouest et reçut en reconnaissance de ses bons soins, des cartes sauvées par le

pilote. M. Cordeiro revendique donc pour sa patrie l'honneur d'avoir préparé la gloire du grand navigateur.

D'après M. Cordeiro, la première reconnaissance développée et sùre de l'extrême Nord de l'Amérique serait due aux voyages des Cortereal et il cite à l'appui de son dire l'atlas de João Martin, fait à Messine en 1567, une autre édition du même atlas datant de 1582 et conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris, et la collection des portulans portugais du XVI° siècle qui se trouve à la Bibliothèque nationale de France.

M. Cordeiro croit que Cortereal a précédé Cabot à la côte septentrionale de l'Amérique. (On admet cependant généralement que le voyage de Cabot a eu lieu avant 1500, année du voyage de Cortereal). Il fait observer que dans l'édition de Ptolémée de 1508, le Labrador est indiqué sous le nom de Corterealis et que jamais Cabot, qui connaissait cependant cette carte, n'a réclamé ou soulevé la moindre objection. — Dans la Chorographie de Sébastien de Munster, 1546, le nom de Corter-reali s'étend à Terre Neuve.

Ortelius (Theatrum orbis terrarum, 1571), conserve aussi la dénomination portugaise de Cortereal, quoique la narration des Cabot fût déjà publiée.

Dans l'atlas de Lazare Louis, 1563, les armes du Portugal sont gravées sur la figure représentant Terre-Neuve. La même chose se voit dans l'atlas de Ramusio, édition de 1565.

Dans tous les cas la prétendue découverte des Cabot a donné lieu aux plus singulières narrations. On l'a datée de 1494, 1496, 1497, 1498 et 1516.—Ramusio, Pierre Martyr, Bacon, Gomara ne partagent nullement l'avis de la plupart des encyclopédistes et des manuels de géographie qui citent Cabot comme un célèbre navigateur. On peut se demander s'il paraît plausible que le vénitien Cabot, voyageant sur un navire anglais et pour le compte de Henri VIII d'Angleterre, ait donné au Labrador le nom de Prima vista (Terre-Neuve)(1).

⁽¹⁾ Hackluyt, tome III.

D'ailleurs, les renseignements sur ce voyage sont rares et incomplets. M. Cordeiro parle aussi de la découverte et de la reconnaissance du continent Sud-Américain par Cabral, Gonçalo Coelho (du 5° au 32° lat. S.), Christophe Jacques (jusqu'au détroit de Magellan) et d'Albuquerque, F. d'Almeida, F. da Cunha et d'autres de 1500 à 1506, etc.

Les opinions de M. Cordeiro, exprimées avec conviction et après des recherches consciencieuses, répondent, semblet-il, d'une manière courtoise aux attaques injustes de plusieurs auteurs, notamment de Lelewel. Suivant ce passionné géographe, la cartographie et les découvertes portugaises sont accablées de véritables fantasmagories. Les Portugais, dit-il, ensevelirent leur ancienne cartographie, ils firent des découvertes en s'appropriant ce qui était connu et réclament sans cesse de nombreuses priorités!

Note O. - Sur le nom donné au Nouveau Monde.

Des avis divers ont été émis sur l'année à laquelle il faut faire remonter le nom d'Amérique donné à la découverte de Christophe Colomb. D'après les uns ce fut en l'année 1520 que parut la mappemonde d'un certain Petrus Appianus, portant America sur les Terres de l'Occident; en 1520 aussi le globe de Schöner contenait America vel Bresilia sive Papagalli terra. D'autres auteurs disent que la nouvelle dénomination fut adoptée en Allemagne quand parut en 1522 l'édition de Ptolèmée de Solinus, où se trouvait une carte d'Amérique gravée sur bois par Pierre Bienewitz; mais les Espagnols nommaient encore le nouveau continent: Inde, Inde occidentale ou Nouveau Monde.

Il parait certain cependant que malgré les précautions prises par le roi de Portugal, Manuel, au commencement du XVI^e siècle, pour cacher au Dépôt nautique de Sagrès, toutes les notes des voyageurs et les cartes dressées à l'aide de leurs observations, les relations des quatre voyages

d'Americ Vespucé, écrites à l'instigation de Marc Benvenuti, chargé en 1504 de les communiquer au duc de Lorraine René, parvinrent a être publiées, en 1507, par un professeur de Saint-Dié (Vosges), Martin Waldseemüller, plus connu sous le nom de Hylacomilus.

Dans une brochure qui précéda l'édition du Quatuor navigationes, Waldseemüller appela « Ameriga » les pays décrits par Vespuce et nommés par lui « le Nouveau Monde. » Ce petit ouvrage se répandit avec succès; réimprimé plusieurs fois dans différents pays, traduit en français et en allemand, il ne rencontra jamais de contradicteur. Cependant le nom d'Amérique n'était donné qu'aux parties visitées par Vespuce, c'est-à-dire au Brésil et aux territoires avoisinants (voyez Künstmann: Die Entdeckung Amerika's), la terre ferme de l'Amérique du Nord était représentée à cette époque par quelques îlots marquant vaguement la direction de la côte orientale.

Le nom semble avoir été introduit définitivement dans la science géographique et affecté au continent occidental tout entier, par le grand atlas d'Ortelius, édité pendant le dernier quart du XVIe siècle.

Note O. Supplémentaire.

La note O était écrite lorsque fut imprimé, en septembre 1879, dans le « Magazine of American History, » un article de M. de Costa, intitulé: « The Lenox globe » (1); nous croyons devoir en citer quelques fragments relatifs au nom donné à la découverte de Colomb.

Le globe Lenox dont une réduction est annexée à cette note ne porte pas le nom « Amérique, » ce qui doit faire

⁽¹⁾ Le Lenox globe fut trouvé à Paris il y a environ vingt-cinq ans par M. Richard M. Hunt qui le donna à M. James Lenox. On n'en connaît ni l'auteur ni la date de la confection; mais on estime qu'il est contemporain du Ptolémée de Sylvanus, fin de l'année 1510 ou commencement de 1511.

croire à son antériorité au travail de Waldseemüller, 1507, « Cosmographiae introductis » où l'appellation dont nous nous occupons apparaît pour la première fois et se rencontre de nouveau deux ans après dans le « Globus mundus » du même auteur.

M. de Costa dit aussi que le nom se retrouve dans le « Luculentissima » de Schöner, 1515, mais il ne croit pas à son emploi général à cette époque. Il cite la carte d'Appianus en 1520 comme la première publication cartographique portant « America » et reconnaît qu'aucun auteur n'a voulu enlever à Colomb l'honneur de sa découverte. Bref, on ne sait rien de positif au sujet des motifs qui ont pu déterminer Hylacomilus à proposer le nom actuel, à l'adoption duquel, paraît-il, Vespuce est resté étranger.

Note P. — Documents géographiques.

Nous terminons la série des notes par une revue aussi complète que possible de la Cartographie des XIVe, XVe et XVIe siècles. Elle comprendra les indications relatives au Nouveau Monde, différenciant nettement l'état des connaissances à la fin du XVe siècle (Behaïm), au milieu du XVIe (Mercator) et au commencement du XVIIe (Mercator et Ortelius) (1).

Il est fort difficile de préciser exactement le moment où les découvertes furent connues par les géographes et nous inscrirons en tête de cette revue l'opinion exprimée à ce sujet par Jomard dans l'Introduction à l'atlas des monuments de la géographie. L'auteur s'exprime ainsi: « Une carte géographique, même datée, ne donne pas l'avancement des connaissances générales à cette date, elle n'exprime cet état que pour le pays où elle a été faite et même pour le géo-

⁽¹⁾ Les nombreuses recherches nécessaires à la composition de cette note, ont été faites, pour la plupart, avec un dévouement sans égal par le lieutenant Suttor, du 8° de ligne.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES SESSION DE BRUXELLES



LE LENOX GLOBE

	147		
ž.			

graphe ou le dessinateur dont elle est l'ouvrage. On comprend facilement qu'il peut y avoir de grandes différences entre les notions de deux peuples, plus ou moins avancés, plus ou moins éloignés entre eux, plus ou moins en rapport ensemble, et, dans un même pays, entre des individus plus ou moins instruits, sur les connaissances acquises en géographie. Cela était inévitable avant la découverte de l'imprimerie et surtout au milieu des ténèbres du moyen âge. Qu'on se garde donc de conclure de l'absence d'un lieu sur une carte datée, par exemple une carte catalane ou toute autre, qu'à la même date ce lieu et sa situation étaient ignorés des Pisans, des Génois, des Vénitiens, des Portugais, etc.

L'auteur d'une carte, au moyen âge, ou même au XVI^e siècle, n'a pu y introduire que les notions parvenues jusqu'à lui. »

PREMIÈRE PÉRIODE.

Mappemondes, globes, cartes et portulans antérieurs à 1492.

1320. Mappemonde de Marino Sanuto. — La table ronde rogérienne a servi à la construction de cette mappemonde dont deux copies sont conservées à la Bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles. Elle fut complétée par la description d'Edrisi et signale, dans les environs de l'Anglie, Ybernie et Scotie, des îles dont les noms sont inconnus.

1351. Portulan médicéen. — Au milieu de l'Atlantique figure une « insula de Brazi. »

1367. Carte des Pizigani. — Elle contient une « insula de Bracir, » à l'Ouest de l'Irlande; une «insula de Brazie » à l'Ouest du cap Saint-Vincent et une « insula de Brazir » à hauteur du cap de la Hogue. A la latitude du cap Finistère, une légende porte : « Mare finistère occidentalis ; » à la

marge: « Occidens » et dans un cercle une figure tournée vers l'Europe, tenant dans la main gazche une large bande avec inscription, et indiquant, de la main droite, l'Occident inaccessible. Au milieu des îles Canaries est l'île « San Brandany » et à côté d'elle la figure de San Brandan.

1 373. D'après d'anciennes chroniques françaises, les intrépides pêcheurs de Saint-Jean de Luz pourchassèrent, dès 1373, les baleines jusque dans le golfe Saint-Laurent.

1375. La carte catalane renseigne « l'insula de Brazil » à hauteur du cap Saint-Vincent. Elle porte une légende sur les îles Fortunées et, dans la mer, une boussole pour guider les navigateurs.

1390. Lelewel suppose que la carte de Zéno a été dessinée vers cette date. Envoyée à Venise en 1405, elle fut publiée en 1558 par un des descendants des grands navigateurs. Sur cette carte très remarquable à plus d'un titre, Zéno a représenté les contrées connues, et les parties dues aux rapports des pirates du Frisland; le Groënland est séparé de la Norwège, mais une inscription fait croire à la jonction sons les latitudes élevées; l'Islande est assez conforme à ce que l'on connaît aujourd'hui; l'Estotiland dessinée d'après les dires de pêcheurs frislandais, jetès à la côte par une tempête, paraît être l'île du Cap Breton, pays situé à l'Est du continent. (Les avis diffèrent à cet égard ainsi que l'a fait remarquer M. Beauvois à la première session du Congrès des Américanistes).

Si l'Estotiland de la carte de Zéno est une île à l'embouchure du fleuve S'-Laurent, Drogeo ou Droceo, continentsitué au Sud, doit être la Nouvelle-Écosse. Icaria peut représenter aussi bien Terre-Neuve que l'une des îles voisines, Belle-Isle, Fogo, etc.

La grandeur disproportionnée des îles déforme la carte de Zéno; au Sud de l'Islande est une grande île, Frisland, domaine et résidence du roi pirate Zichmni. Or, sur la vaste mer au Sud de l'Islande il n'y a en réalité que l'archipel des Feroë, dont Lelewel croit les contours disparus de la carte après les cent cinquante ans écoulés entre son exécution et sa publication. Quoi qu'il en soit, Frisland a intrigué pendant longtemps tous les géographes, on allait à sa recherche mais elle échappait constamment aux navigateurs et elle finit par sombrer dans l'Atlantide platonique; aussi le globe de Ruysch et les cartes bataves n'en font plus mention.

1413. Le Portulan de Mecia de Vilavertes renseigne une « insola de Brazil » à l'ouest de l'Irlande.

1424. Les anciennes chroniques rapportent qu'un navire espagnol est arrivé, dès 1414, dans les environs de l'île « Antillia. » Dix ans plus tard on voit figurer sur une carte italienne, conservée à Weimar, la partie septentrionale de l'île « Antillia, » une partie d'une autre île qu'on appelait « la main de Satan, » et une troisième île qui avait la forme d'une faux.

1428. (?) Le portulan de la Bibliothèque de Dijon renseigne « l'insola de Brazil. »

1433. La carte d'André Bianco porte entre l'île Antillia, l'île Man Satanaxio et le groupe N.-O. des Açores, une inscription tendant à faire croire que les navires espagnols pénétraient déjà jusque-là. Elle contient « l'insola de Brazil » et, dans l'Atlantique, l'inscription curieuse : Ici on pêche le stokfisch, la merluche qui vient de Norwège.

1434. Sur la carte génoise de Beclario ou Bedrazio, que A. de Humboldt fait remonter à 1434, une inscription prés des îles Antillia et Man Satanaxio indique leur récente découverte. A l'Ouest figure une nouvelle île de forme carrée, appelée Royllo.

1447. Dans la mappemonde génoise, Grinlanda commence à figurer comme péninsule.

1456. Barthélémi de Pareto indique « Antillia » sous de grandes proportions et une autre terre plus loin vers l'Occident.

1457-1459. En 1459, le frère camaldule Mauro publia

un globe qui remit en question toutes les connaissances antérieures. Au delà de la Regio ignota de Ptolémée, Mauro place des îles éparses dans l'Océan. Les connaissances de l'extrême Orient se rapprochent d'une quarantaine de degrés de la longitude de Madère et l'on croit probable que Toscanelli envoya une copie de cette carte à Christophe Colomb pendant son séjour à Lisbonne. Mauro figure aussi l'éternelle île de Brazil dont aucun géographe n'a prétendu faire le Brésil actuel de l'Amérique du Sud. La carte colossale de Fra Mauro, monument magnifique de la science vénitienne, est très connue par l'ouvrage que lui a consacré le cardinal Zurla.

- 1471. Après la version latine de la géographie de Ptolémée, faite en 1405 par Jacques Angelo de Florence, sous le titre de *Cosmographia*, vint en 1471 une nouvelle traduction plus exacte due à Nicolas Donis, bénédictin de Reichenbach et dédiée au pape Paul II. (La Bibliothèque royale de Bruxelles possède un magnifique code des copies successives de cette traduction, jusqu'en 1481, avec des cartes ajoutées par Donis à l'œuvre de Ptolémée).
- 1476. Sur la carte d'André Benincasa, on voit dans l'Atlantique l'île « Antilia » semblable à celle de la carte de Bianco. C'est un parallélogramme allongé où sont dessinés des baies et des golfes.

L'origine de cette île, encore marquée sur le globe de Behaïm, 1492, et confondue encore plus tard par Vespuce avec Haïti « Isola de Antiglia, » est excessivement obscure.

La carte de Benincasa figure aussi « l'isolo de Bracill » à hauteur de l'Irlande, et San Brandon.

1477. Ici se place le voyage de Christophe Colomb à Thile (Islande) et jusqu'au 73e degré de latitude boréale. Il connaissait probablement l'existence de terres septentrionales.

1482, etc. La carte des contrées septentrionales, complément de la Géographie de Ptolémée, sous le titre : Ta-

bula Daciæ, Norvegiæ et Gotiæ, est conservée à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Elle affecte au Groënland une forme différente de celle de la carte de Zéno (publiée en 1558), et ne contient pas Frisland, Estotiland, Drogeo et les îles voisines. Un golfe étroit entre le Groënland et la Norwège remplace les vastes mers dessinées par Zéno à cet endroit.

1486. Sous le gouvernement du roi Jean II de Portugal, on élabora divers documents sur la découverte de « l'île des Sept Villes », nom sous lequel on désignait parfois Antilia.

1488. Un globe, dessiné par Barthélémy Colomb, fut offert au roi Henri VII et servit de point de départ aux connaissances géographiques des Anglais.

1492. Globe de Behaïm décrit dans la note L.

DEUXIÈME PÉRIODE.

Mappemondes, globes, cartes et portulans. 1493-1530.

1492. La grande discussion à propos de Guanahani est terminée depuis la publication de l'excellent travail du capitaine Becher: c'est l'île Watling et non la « Cat-Island » qui doit être considérée comme l'île Guanahani de Colomb.

1493. Oviedo dit de la figurine cartographique que le roi d'Espagne fit placer en 1493 dans les armes de Colomb : « On y voit des îles qui sont situées dans un golfe formé par la Terre ferme de l'Inde. » (D' Kohl.)

1497. Ici viennent se placer les découvertes des Cabot qui ont été souvent amoindries; aussi nous croyons utile de donner les opinions des géographes à ce sujet.

D'après le Dr Kohl, John et Sébastien Cabot virent le 24 juin 1497, donc quatorze mois avant Colomb, la Terre ferme de l'Amérique (probablement la côte du Labrador sous 56° lat. N.). Le point aperçu le premier, fut appelé

« Terra primum visa » ; un îlot près du littoral futnommé « île Jean ».

M. Cordeiro croit que Cortereal a précédé Cabot à la côte septentrionale de l'Amérique: il base son opinion sur le nom de Terra Corterealis donné au Labrador dans l'édition de Ptolémée de 1508 et sur l'absence de réclamation de la part de Cabot qui connaissait cependant cette carte. Dans la Chorographie de Münster, 1546, le nom de Cortereali s'étend à Terre-Neuve.

La plupart des encyclopédistes et des auteurs de Manuels géographiques citent Cabot comme un célèbre navigateur ; cependant Ramusio, Pierre Martyr, Bacon, Gomara ne partagent pas cet avis. Lelewel regrette l'oubli dans lequel est tombée la mémoire de Cabot (Sébastien), dont on possède de remarquables observations sur le Gulfstream, sur les variations locales de l'aiguille aimantée, sur la direction magnétique sans déviation, etc.

D'après Vivien de Saint-Martin, Jean Cabot débarqua le 24 juin 1497 à la côte de Labrador, vers le 56° ou le 57° degré de latitude Nord. Les renseignements sur ce voyage sont très incomplets, les journaux et la carte de Cabot ayant été égarés. Durant l'été de 1498, son fils Sébastien s'avança, paraît-il, jusque 67 ½ degrés de latitude, dans les parages du détroit de Davis; revenant vers le Sud il découvrit Terre-Neuve, qu'il nomma « Terra de Baccalaos », descendit au Sud-Ouest et longea la côte jusqu'à la latitude de 35°, c'est-à-dire à environ 5° au Nord de la Floride.

L'honneur de la découverte de l'Amérique du Nord depuis le détroit de Davis et le Labrador jusqu'aux approches de la Floride, appartient aux deux Cabot d'après ce géographe.

1500. Labrador (Terra laboratoris) commence à figurer sur les cartes en 1500, comme une ile qualifiée par les géographes allemands de « Terra Corterealis » ; tantôt elle est voisine de l'ébauche d'un grand continent, tantôt elle se trouve seule au milieu d'un vaste océan.

1500. Juan de la Cosa, pilote de Colomb, fit plusieurs voyages aux nouvelles terres et dressa une mappemonde en 1500. L'Inde y est tout à fait ptoléméenne et forme continent avec le Nouveau Monde. Les géographes ne tarissent pas d'éloges sur l'œuvre de de la Cosa qui, le premier, dessina Cuba comme une île et non le prolongement de l'Asie. Les iles des Antilles, nouvellement découvertes, y sont in liquées, ainsi que la côte septentrionale de l'Amérique du Sud et plus au Nord les découvertes des Anglais. Frisland est figurée par une grande île comme sur la carte des Zéni.

1500. Le nom de Santa Cruz (écrit souvent Sta †), donné par Cabral à la partie méridionale des nouvelles terres, est la dénomination officielle qui fut acceptée pendant le XVI siècle et répétée par tous les cartographes, hormis les Français fidèles à la désignation de Brésil, à cause d'un bois de teinture assez commun dans ces parages.

1501. Les premiers voyageurs et explorateurs prenaient les terres nouvellement découvertes pour des îles de plus ou moins grande étendue et ne se doutaient pas de l'existence d'une terre ferme énorme, d'une grande barrière occidentale s'étendant du Nord au Sud. Aussi parlent-ils d'une île de la Ste-Croix (Santa Cruz ou Brésil), d'une île Bimini (la Floride), d'une île Yucatan, d'une île Corterealis (le Canada et les environs), etc. C'est pour cette raison que les cosmographes et les cartographes de l'époque ne représentaient pas le Nouveau Monde comme un grand continent, mais par un vaste archipel relégué dans les environs de la Chine et du Japon.

Le premier document où une mention du Nouveau Monde existe, est, suivant M. de Costa, le Lenox globe que l'on croit remonter tout au commencement du XVI^e siècle (1). Ce globe montre le continent entier de l'Amérique du Sud et le sépare complètement de l'Asie; l'Amérique y est donc représentée comme un véritable « Mundus Novus. »

⁽¹⁾ Voir les notes L et O.

Le Japon, appelé Zipangri, tient au Yucatan, Cuba est correctement représentée par une île « Isabelle », en l'honneur de la reine d'Espagne; sur l'Amérique du Sud sont inscrits « Terra Sanctae Crucis » et « Mundus Novus, » nom donné par Sandacourt, moine de St-Dié. Le nom de Terra de Brasil, également inscrit, provient, d'après Navarrete, d'une ancienne appellation donnée par Muratori à une forêt de bois rouge, dans un article sur les impôts qui a paru à Ferrare et à Modène en 1193 et 1306.

Navarrete cite aussi à ce propos un ouvrage de Capmany sur les antiquités de la marine, du commerce et des arts de Barcelone, où se trouvent des détails sur cette forêt se rapportant aux années 1221, 1243, 1252 et 1271; il semblerait donc que les bois d'Amérique ne méritent pas tout l'honneur qu'on leur a fait.

1501-1504. Une « Charta marina Portugalensium » fut gravée sur bois du vivant du duc de Lorraine Louis René, mort en 1508; elle se trouve dans l'atlas de Ptolémée publie à Strasbourg en 1513 et ensuite dans les éditions de 1520 et 1522; cependant elle paraît antérieure à cette époque, car tout ce qui y est tracé ne dépasse pas les connaissances de 1501. La comparaison de cette carte avec celle de Juan de la Cosa montre la même situation des îles, notamment de Cuba, les rivages de la « Terra Nova » sont identiques, les découvertes postérieures de Bastidas et de Colomb au fond du golfe du Mexique jusqu'à Panama ne sont pas indiquées : les conquêtes des Anglais marquées par de la Cosa sont passées sous silence dans la carte portugaise où se trouvent cependant les résultats du voyage de Gaspard Cortereal, terminé en octobre 1501. Enfin l'auteur (probablement un amiral du roi Fernand), a marqué l'île Riqua (Tamariqua), la première reconnaissance de la Floride, Santa Cruz et toute la côte jusque 40° de latitude australe, parcourue par Amerigo Vespuce en 1501 et 1502. Ces connaissances ont donc pu arriver en Lorraine lors de l'envoi,

fait en 1504, par Benvenuti au duc René, des quatre relations des voyages de Vespuce.

Le Groënland est semblable à celui de la carte des Zéni; l'extrémité orientale de l'Asie est à 220° de Porto Santo; le « domus regalis » semble provenir de Terra Corterealis, successivement traduit par Corte Real, Cour du Roi, Domus Regalis.

Jomard donne le dessin d'un globe du XVIe siècle, dressé d'après la répartition des climats et figuré sur une cassette de la collection Trivulci, dite « Casettina all' agemina »; la côte orientale de « Terra Sta† » est limitée à 40° Sud comme la « Charta marina Portugalensium ». Cette dénomination est seule sur les nouvelles terres. Dans la partie septentrionale de « Oceanus occidentalis », plusieurs groupes de grandes îles rappellent sans doute les découvertes des Cabot et des Cortereal.

1502-1503. Une carte marine portugaise très remarquable, conservée à Munich et figurant dans l'atlas de Künstmann, paraît d'après certains indices et en l'absence d'indication d'année, devoir être reportée à 1502 ou 1503.

Le Groënland, dessiné comme dans les cartes modernes, est placé à l'Ouest de l'Islande et séparé par un golfe de la « Terra Cortereal ». On voit figurer sur cette carte Paschoal et Porto Seguro, noms donnés par Cabral à une terre où il aborda vers Pâques et au port qui le protégea pendant la tempête. Le pays appelé Santa Cruz par Cabral reçut onze ans plus tard la dénomination de Brésil parce que, diton, les navires allaient y chercher du bois de teinture (Caesalpinia Brasiliensis) (1). D'après Varnhagen, le nom de Brésil fut employé pour la première fois en 1511, par le capitaine d'un bâtiment frété par des marchands florentins et portugais. Les avis sont donc très partagés.

Sur la carte portugaise la baie actuelle de Todos os santos

⁽¹⁾ Voir à ce sujet le globe Lenox, 1501.

porte le même nom : Abbatia omnium sanctorum. (Comparez 1507.)

La carte marine du pilote portugais Pedro Reinel (sans millésime), montre les découvertes du second voyage de Gaspard Cortereal; elle fut probablement dressée avant 1504. Les côtes orientales des pays transatlantiques depuis 49° de latitude Nord jusqu'aux régions arctiques, séparées en plusieurs masses, le Groënland, le Labrador et Tetre-Neuve, et complétées par deux petites îles de l'Atlantique septentrionale, Santa Cruz et San Johann, composent tout le Nouveau Monde. Jean Cabot avait trouvé une île, San Johann, à la côte de la Nouvelle-Ecosse actuelle. (Atlas de Künstmann.)

Une deuxième carte indique une partie du Canada et des pays qui avoisinent le détroit de Davis, la côte de Paria dans le Vénézuela actuel jusqu'au Cananea au Brésil. Une troisième carte indique à peu près les mêmes contrées, mais représente la « Terra de Cortereal » comme un continent particulier, tandis que sur la carte précédente, on voit à cette même place une main sans pouce dans laquelle est le dessin d'un golfe reliè par un cours d'eau à un lac intérieur, peut-être le St-Laurent et le lac Ontario. Cette dernière carte est moins exacte que la troisième, mais l'une et l'autre paraissent anciennes par les indications du cap St-Roque jusqu'au Cananea, résultats d'une expédition sur le littoral en 1501.

1506. En même temps que les Cabot et les Cortereal voulaient trouver un passage au Nord du nouveau continent, les Français, sous le règne de Louis XII, en en recherchant un au N.-O., découvrirent le Canada et établirent la pêche de la morue à Terre-Neuve, fréquentée par eux depuis 1504. En 1506, Pierre de Gui, seigneur de Montz, toucha à Cadie ou Acadie, nommée depuis Nouvelle-Eccsse. La même année, Davis de Harfleur fit une carte de ces côtes et des alentours de Terre-Neuve, où tout le pays au Sud du St-Laurent est

appelé Nouvelle-France et la côte au Nord désignée par « Terra incognita ».

1507. Le nom d'America fut employé pour la première fois dans la « Cosmographiæ Introductio » de Martin Waldseemüller (Hylacomilus) (1).

1507. L'année où la carte strasbourgeoise fut gravée sur bois, parut à Rome une édition du Ptolémée avec une mappemonde de Jean Ruysch, gravée sur cuivre. C'est une projection conique comprenant les longitudes de 0° à 360° et les latitudes jusqu'au 45e degré au-dessous de l'équateur. A la côte orientale du Brésil on voit « Abbatia omnium sanctorum » au lieu de balia, baya, baie : cette erreur existe déjà dans la carte marine portugaise de 1502 et paraît avoir été commise en premier lieu par Hylacomilus. Ruysch ne connaissait pas complétement les découvertes portugaises, car il couvre Cuba d'une bande dont l'inscription annonce l'inconnu jusqu'à la Chine et l'Inde, où l'on espérait encore pouvoir arriver directement. Il réunit en un seul continent Cataï et ses parties septentrionales, le Groënland et Terre-Neuve ; les découvertes anglaises déjà indiquées par de la Cosa, sont passées ici sous silence et il n'est pas fait mention de Regalus domus ni de Terra laboratoris.

Les grandes Antilles se réduisent à Spañola; au Sud, la terre ferme jusqu'au Cananea, figure sous le nom de Terra Sanctæ Crucis sive Mondus novus. Quinsay et Zaïton se rapprochent des nouvelles terres et sont placées sous les méridiens de 224° et 239° à l'Est de Porto Santo.

Enfin Ruysch inscrit à la place de Frisland: « Insula haec anno 1456 fuit totaliter combusta, » d'accord en cela avec les cartes bataves de l'époque, portant: « 't versonken landt van Bus, is heeden daags al brandinge 1/4 myl lang met hol water. Dit is veele iaren, een groot eyland geweest en was genamt Freesland. »

⁽¹⁾ Voir Ia note O.

1511. Dans les éditions de Ptolémée qui parurent en latin de 1511 à 1525, le Nord de l'Amérique est représenté de différentes manières et les renseignements ne vont pas au Sud au delà du Cananea. A l'édition de 1511 est jointe une carte où le Labrador et Cortereal sont des îles; Cuba et Hispania, parmi les Antilles, et le continent méridional porte le nom donné par Cabral: Terra Sanctæ Crucis.

La même année Bernard Sylvanus publia une géographie de Ptolémée, modernisée d'une manière arbitraire, où les formes et les dimensions des pays se rapprochaient des connaissances dues aux cartes nautiques, placées dans un canevas de parallèles et de méridiens de la projection conique de Ptolémée.

Parmi les « loci quæ a recentioribus reperta sunt » figurent Terra Crucis, les iles du Nouveau Monde, Terra laboratoris et Domus regalis; Quinsay est à 230° du méridien de l'île de Fer.

4512. La carte de l'Introductio in Ptolemæum de Jean de Stobnicza est conservée à la Bibliothèque de l'État à Munich; on y voit le continent américain de 50° de latitude Nord jusqu'à 40° latitude Sud. Trois îles composent les Antilles, deux d'entre elles n'ont pas de nom, la troisième est Spagnola.

1513. Sur la carte du Nouveau Monde par Jean Schott, le littoral du continent au Nord de Cuba est à peu près dessiné tel qu'on le connaît aujourd'hui. Comment Jean Schott a-t-il pu représenter aussi exactement cette contrée, alors que les premières reconnaissances de Ponce de Léon, à la terre ferme au Nord du golfe de Mexique, parvinrent en Europe seulement en 1514?

1513. Aucune des cartes éditées en 1513 par Jacq. Essler et Georges Ubelin n'est supérieure à celles précédemment passées en revue.

1513. Très importantes sont les cartes publiées en 1513 dans une édition de Ptolémée, par Philesius Ringmann.

Parmi elles sont deux cartes de Waldseemüller, une mappemonde portant le titre de « Hydrographia sive carta marina », et une carte spéciale, « Tabula terræ novæ ». La carte générale rejette toutes les découvertes de fantaisie antérieures à Colomb, indique Isabella et Spagnola et limite la terre ferme à 15° au Nord et 40° au Sud de l'équateur. A cette extrémité méridionale est inscrit : « alla pega de S. Paulo. »

La carte spéciale, dressée d'après la Charta marina Portugalensium, commence à 55° de latitude boréale au Cap del mar usiano, et se termine au Sud par le Cananea à 35° sous l'équateur; le Cananea porte le nom de Rio de Cananor.

1515. L'édition de Strasbourg de l'ouvrage du prieur Reisch, Margaritha philosophica, contient une carte sur laquelle le continent américain est compris entre les parallèles de 75° Nord et de 55° Sud. Jusqu'au 40° degré de latitude nord, la côte porte le nom de Zoana Mela donné par Christophe Colomb lors de son premier voyage. Entre l'équateur et le parallèle de 5° de latitude boréale on voit le nom de Baccia; les deux îles représentant les Antilles sont nommées l'une et l'autre Isabella.

1517. Sébastien Cabot, au service de Henri VIII d'Angleterre, atteignit la latitude de 67°, et indiqua un détroit au Nord-Ouest. Il paraît hors de doute aujourd'hui, dit Lelewel, que le courageux marin avait pénétré dans la baie d'Hudson.

1518.(?) Une carte de l'Atlas de Künstmann représente les mêmes contrées que la carte de Reisch et le globe de Schöner de 1520; la côte de la Floride s'y trouve ainsi que la côte de Yucatan sans interruption jusqu'au cap Santa Maria dans l'Uruguay. Or, le Yucatan a été découvert en 1517, ce qui fait croire à la construction de la carte vers 1518(?) au plus tôt. De nombreuses inscriptions le long des côtes donnent de la valeur à ce document sur lequel figurent déjà Llhona et San Franscisco situés dans le Honduras, comme les indique la carte de Diego Ribeiro postérieure de dix ans.

1519. La cinquième carte de Künstmannn provient d'un atlas ayant appartenu autrefois au couvent de Metten et conservé aujourd'hui à la bibliothèque de Munich. A la côte du Honduras, à l'Ouest de Cuba, figure le Rio de Cama Roma (notre cap Camarom) et la baie Xagoa découverte en 1508 par Sébastien de Ocampo, d'après Herrera.

Dans les Antilles, on trouve Cuba, Jamaïca, Haïti et Porto Rico nommée aussi Saint-Jean, tandis que l'île actuelle de Haïti ou Saint-Domingue a reçu les dénominations de Spañola, Isabella et Antilia Ysola.

Les petites Antilles sont nombreuses sur cette carte et les côtes de l'Amérique du Sud vont jusqu'au cap Sancta Maria, par 35°13′ la latitude sud, c'est-à-dire jusqu'au terme de l'expédition de 1501.

Une autre carte de l'atlas de Munich porte un nom d'auteur, le vesconte de Macollo et le millésime de 1519.

1520. Sur le globe de Schöner, le Nouveau Monde est représenté comme une réunion de grandes et de petites îles, séparées par des bras de mer de différentes grandeurs. Le Canada et le Labrador se confondent dans une grande île, Terra Corterealis. Plus au Sud se trouve l'île Terra de Cuba, et Parias, le territoire actuel des États-Unis et du Mexique; ces îles sont séparées par une vaste nappe d'eau mettant en communication l'Océan atlantique (Oceanus occidentalis) avec les mers asiatiques (Oceanus orientalis). On sait que ce passage fut cherché par plusieurs navigateurs, entre autres les Cortereal.

Un autre passage à la découverte duquel Colomb, Solis et Pinzon se vouérent un instant, est dessiné au fond de la mer des Caraïbes, entre l'Amérique septentrionale et la grande île du Sud

Les contours de l'Amérique du Sud, Terra nova et America vel Brasilia, sont dessinés de la même manière que sur les cartes des successeurs de Colomb et de Cabral; la côte Sud-Est du Brésil s'étend jusqu'à la latitude de 40° Sud,

où se termina le premier voyage de Solis et Pinzon, la côte occidentale court du Nord au Sud dans la direction que Pedro Nuñez de Balboa lui supposait après son voyage de 1513 dans l'isthme de Panama. Cependant cette côte était encore inconnue en 1520, aussi porte-t-elle l'inscription: ultra incognita permansit. Au Sud de cette vaste contrée on voit un autre territoire, Brasilia inferior, devenu plus tard la terre fantastique, terra australis, dont on a tant parlé, et ce qui est plus curieux, le passage austral, vainement cherché par Vespuce, Coelho et Solis, est déjà représenté comme sur le globe de Behaïm. Magellan, à qui revient l'honneur de la déconverte du détroit, avait peut-être décidé les conseillers du roi d'Espagne à lui confier une expédition, en leur présentant une carte de ce genre. (D' Kohl.)

Un globe terrestre de la première moitié du XVI° siècle, conservé à Francfort s/M. et dessiné par Jomard dans les Monuments de la géographie, ressemble beaucoup à celui dont nous venons de nous occuper.

Ce globe est de l'époque où l'on croyait encore à l'existence d'un immense archipel occidental; au Nord, à hauteur de l'Irlande, est une grande île entourée de quelques îlots, représentant sans doute *Terra laboratoris* ou *Terra Cor*tercal.

Une grande île à l'Occident des Antilles, Parias, s'étendant dans le sens du méridien entre les parallèles de 52° et de 10° de latitude, est séparée par un détroit du continent méridional qui porte déjà le nom d'America et, pour rappeler la croyance générale de l'existence d'un passage vers l'isthme du Darien, un navire semble se diriger vers le détroit.

Les découvertes de Solis et de Pinzon paraissent avoir servi à dessiner l'Amérique du Sud, continuée au delà d'un bras de mer, sans nom sur le globe, par un grand continent austral, *Brasiliæ regio*. La côte Nord-Ouest de l'Amérique méridionale a reçu une inscription indiquant les projets de con puête du Pérou par les Espagnols.

Dans l'opinion de l'auteur, tout ce vaste mélange de grandes et de petites îles est très voisin de l'Asie, car le Japon, Zipangri, touche presque à Parias. (Description du lieutenant Suttor.)

1520. La mappemonde dressée par Petrus Appianus pour l'édition du Ptolémée de Solinus, parut à Vienne en 1520; en voici les principales particularités.

Un continent, appelé littus incognitum, est à l'Ouest de l'Irlande; de 55° à 12° latitude Nord est un deuxième territoire séparé par un détroit de la Terre ferme qui commence à 8° au Nord de l'équateur et finit à 55° au Sud. A la côte occidentale et sous la ligne équinoxiale est écrit Pérou; audessus du Tropique du Capricorne se trouve: America provincia.

1521. Le nouveau continent était généralement représenté à cette époque par deux grandes iles que Benoit Bordone dessina dans son *isolario*. Le Labrador, la Floride et le Mexique ou Témistetan sont réunis, et, conformément à la supposition de Vespuce, la terre de Sainte-Croix est limitée au Tropique du Cancer et contient le Pérou, séparé du Mexique par un bras de mer.

1522. Gemma Frisius inscrit le nom « America » sur les terres nouvelles situées au Sud de la mer des Caraïbes, dans la mappemonde qu'il publia en 1522. Vivien de Saint-Martin fait remarquer l'espèce de contradiction entre cette appellation et l'inscription précise : Cette terre, avec les îles adjacentes, a été découverte par Colomb de Gênes, sous les auspices du roi de Castille.

1526. Après le voyage de Magellan, Schöner, dont le globe représentait trois ouvertures dans le continent américain, crut à la réunion complète de l'Asie et de l'Amérique jusqu'au célèbre détroit. C'est pour consacrer cette lumineuse découverte que Schöner fit paraître, en 1526, une carte et un petit traité de géographie.

1527. Un marchand anglais, Robert Thorne, fit dresser,

en 1527, à Séville, une carte d'après les documents espagnols. Le détroit de Maggellan y figure sous le nom de « Strictum omnium sanctorum. »

On doit, paraît-il, faire remonter à la même époque la construction d'une sphère précieuse conservée à la bibliothèque publique de Nancy et donnée jadis par le duc de Lorraine Charles IV, à son retour d'Allemagne, à l'église de Notre-Dame de Sion de la même ville. En vermeil émaillé, ciselée, dorée à l'intérieur, portée sur une statuette d'Atlas, cette sphère de 8 centimètres de rayon s'ouvre horizontalement sur un grand cercle et servait de ciboire.

M. l'abbé Schœtter en a donné quelques indications à la 2° session du Congrès des Américanistes, d'après une description sommaire publiée en 1836 par M. Blau, inspecteur de l'Université, dans les mémoires de la Société royale de Nancy. Elle offre d'ailleurs, dit M. Van Raemdonck, de St-Nicolas, une grande ressemblance avec la sphère terrestre en cuivre doré, conservée à la Bibliothèque nationale à Paris et qui a appartenu aux frères de Bure.

1527. Sur la carte attribuée à Fernand Colon, la Floride est dessinée comme on la connaît aujourd'hui et le nom de Juan Ponce désigne la baie actuelle de Tampa.

4527. Une carte sévillane de cette année est souvent confondue avec l'œuvre de Ribero, quoique cependant la différence soit sensible dans le dessin du Nouveau Monde; celle-ci n'indique pas les découvertes de Gomez, de Ayllon et de Garray.

L'une et l'autre portent des échelles de latitude et de longitude et précèdent ainsi toutes les cartes espagnoles dans l'emploi de ces utiles compléments.

1529. La carte de Diego Ribero mérite une analyse complète; nous l'empruntons à M. le lieutenant Suttor.

Il n'existait, à l'époque de l'apparition de cette carte, aucun levé complet des côtes de la Patagonie au Sud du Rio de la Plata, mais on sait que Magellan a dressé des cartes rapportées en Espagne, car il est prouvé que Loaisa s'est servi pendant son voyage des cartes marines de son prédècesseur Magellan. Les cartes du grand navigateur et peutêtre quelques levés de Loaisa, devaient donc servir de guides pour la représentation de la partie méridionale de l'Amérique en 1529.

Le célèbre cosmographe de Charles-Quint, Diego Ribero, dressa cette année-là une grande carte du monde, devenue la propriété du Grand-Duc de Weimar. On y voit un navire dessiné à l'Est de la Patagonie avec l'inscription : « voy a Maluco, » (je vais aux Moluques), indiquant le but des expéditions de l'époque. Les « Yslas de Sanson » sous 50° de latitude Sud, sont sans doute les îles Jason vues par Vespuce dans le cours de son plus long voyage. Dans toute l'étendue des côtes de la Patagonie, sont les baies, les ports, les caps explorés par Magellan; mais on he sait pas encore aujourd'hui si la « Bahia sin fondo » est la baie actuelle de San Mathias ou la baie de San Blas. Le cap Blanco est celui de nos cartes; la « Bahia de los Trabajos, » baie des souffrances, est probablement la « Bahia de los Desuelos-», baie des inquiétudes. San Julian et Rio de la Cruz n'ont pas été modifiés jusque maintenant; le Rio de S-Ilifonzo date du voyage de Loaisa, c'est probablement notre Rio Gallegos?

Le détroit de Magellan nommé indifféremment détroit des onze mille vierges (Ste-Ursule), Estrecho Patagonico, Estrecho de la Victoria, Canal de Todos Santos, est désigné par Ribero sous cette dernière appellation sur une partie de son développement. Tierra de los Fuegos (Terre de Feu) est le nom donné par Magellan au pays situé au Sud du détroit. Les Tierras Nevadas (Monts de neige) de Magellan, sont les Monts Darwin, Sarmiento, Buckland, couverts de neiges éternelles, aperçus par les marins qui passent le détroit. La Campana de Roldan a été appelée ainsi en l'honneur d'un Flamand de l'équipage de Magellan, Roldan de Argote; c'est, croit-on, le Sarmiento des cartes modernes.

Le « Cabo deseado », Cap désiré, où Magellan vit le Pacifique, figure sur toutes les cartes du XVIe siècle postérieures à celle dont nous nous occupons; on l'appelle de nos jours « Cape Pillar », Cap des piliers.

L' « Arcipielago del cabo deseado » est nommé actuellement l'archipel de la reine Adelaïde; un petit cap situé sur un îlot de la limite occidentale de l'archipel, s'appelle encore maintenant « Cape Victory », nom de l'un des navires de l'escadrille de Magellan, et il est considéré de nos jours comme marquant la véritable entrée du détroit.

La carte de Ribero contient peu d'indications de Loaisa, elle ne renseigne pas la « acabimiento de Tierra », l'extrémité de la Terre, que le commandant de l'un des navires croyait avoir vu, lorsqu'il fut rejeté vers le Sud, à l'Ouest de la Terre de Feu. (Dr Kohl.)

La dénomination de « Tierra de Magellanes », apparaît sur la carte de Ribero, à côté de celle de Patagonie. « Terre de Magellan » est aussi reproduite sur le grand continent supposé la continuation de la Terre de Feu, mais beaucoup de géographes l'appellent : « Terra australis sive terra Magellanica »; il faudra soixante-dix ans pour faire disparaître et le nom et le continent.

Au milieu de trois baies, dont l'intermédiaire est appelée aujourd'hui baie Charlotte, se trouve le nom de Juan Ponce; Vasquez Ayllon est inscrit sur la Floride; Yucatan est encore une île.

La carte de Ribero, de même que sa devancière, est un développement cylindrique du globe sur l'équateur rectifié; les longitudes sont si incertaines que l'on doute de 20° sur la distance de Cuba aux Canaries, comptée le long d'un parallèle (70° ou 90°?).

Le Brésil, le Mexique et tout le littoral jusqu'au Nord, sont réunis et les découvertes de Gomez, d'Ayllon et de Garray sont représentées; les îles Llhona et San-Francisco sont dans la baie de Honduras comme sur la quatrième carte de Künstmann. Enfin les nombreuses petites îles, situées entre Porto Rico et les îles Leeward, portent déjà le nom de «las Virginas; » c'est donc à tort que cette dénomination est attribuée à Francis Drake.

La période que nous venons de parcourir rapidement, nous montre les efforts des géographes, des cartographes et des marins pour se reconnaître au milieu des renseignements multiples, rapportés par les navigateurs de toutes les nations et principalement par les Portugais et les Espagnols, car les mappemondes et surtout les cartes marines s'étaient multipliées dans une énorme proportion à cette époque des hydrographes, suivant le dire de Walkenaar. Les géographes se débattent entre les rapports contradictoires et rarement concordants venus des contrées lointaines, ils cherchent, ils tâtonnent, font un pas en avant pour reculer bientôt; cependant, en 1530 déjà, un géographe tenu au courant de toutes les découvertes, aurait pu tracer sur une grande étendue le contour du continent américain. La côte orientale avait été suivie depuis l'extrémité du Labrador jusqu'au détroit de Magellan, mais la côte opposée était peu connue sauf dans quelques parties, au Sud-Ouest du Mexique, à l'isthme de Panama, au Pérou ou Nouvelle-Castille jusqu'à 10° de latitude australe et à la pointe de la Patagonie.

Diego Ribero a réuni tous les renseignements connus et a produit sa carte célèbre à juste titre, mais nous verrons bientôt introduire des améliorations dans le tracé des projections, et les découvertes dues aux intrépides voyageurs : Camargo, Almagro, Ulloa, Alarcon, Cabrillo, Drake, Sarmiento et autres, vont faire connaître la côte occidentale tout entière. Pendant quelques années Ribero va servir de modèle, il marque la fin de la période de confusion, et lorsque paraîtra Mercator, la géographie subira une rénovation dont les constructeurs de cartes ne se débarrasseront qu'à de rares exceptions.

TROISIÈME PÉRIODE.

Mappemondes, globes, cartes et portulans de 1530 à 1570.

Onze années nous séparent encore de la première œuvre de Gerhard Mercator et nous n'avons à relater pendant ce temps que des reproductions de quelques documents antérieurs à 1530.

1530. Un ouvrage de Laurent Friess, imprimé à Strasbourg, donne les découvertes d'Americ Vespuce et de Christoffel Dauber von Janua, Christophe Colomb de Gênes. Un petit atlas de quatre cartes, réduites, au dire de l'auteur, d'après les cartes de Waldseemüller, fait partie de l'ouvrage. L'Amérique y est représentée sur une mappemonde et sur une carte spéciale.

1532-1540. C'est la date que Peschel croit devoir donner à un atlas conservé à Munich et qui ne présente rien de particulier.

1534. Dans un ouvrage posthume de Benedetto Bordone, sont renseignés les compléments de la carte portugaise de 1501, de Sylvanus, 1511, et de Schöner, 1520. Les cartes datent réellement de 1521.

1539. Camargo, au dire de Lopez de Gomara, a fourni les premiers renseignements sur les côtes occidentales situées entre le Sud du Pérou et le détroit de Magellan. D'après cet historien, le navire Guevara avait sans doute décrit un arc trop occidental pour se rendre compte de la forme de ces côtes. Les cartes de l'époque indiquent l'île Chilue ou Chiloe, réellement acquise à la géographie quelques années plus tard, 1550, par Valdivia, ainsi que le golfe Guayteca, Sinus de Anoud ou Sinus de Chilue.

1540. Petrus Appianus après avoir en 1520 copié le globe de Schöner, modifia plus tard sa carte. Lelewel a

représenté dans son atlas, une mappemonde d'Appian d'après Gemma Frisius. Les deux côtes du nouveau continent y sont représentées depuis le Labrador jusqu'au Stretum Magellanicum et forment déjà l'immense barrière continentale connue aujourd'hui dans ses parties principales. Le Groënland est réuni à l'Asie septentrionale, séparée elle-même de l'Amérique du Nord par un grand bras de mer où se trouve une grande île sans nom. A hauteur du Mexique est Zipangri réduit aux dimensions d'une petite île.

1540-1545. Les cartes VI et VII de l'Atlas de Künstmann proviennent d'un atlas de grand format conservé à Munich, que l'on fait remonter à 1540 ou 1545.

Sur la sixième carte, l'on voit la côte orientale depuis New-York jusqu'au Mexique, la côte occidentale du Mexique avec la Californie et les contrées au Sud jusqu'à l'isthme de Panama; la Nouvelle-Grenade, le Vénézuela, la côte du Pérou et le détroit de Magellan avec la Terre de Feu.

Sur la septième carte, se trouve toute la côte orientale depuis la baie d'Hudson jusqu'à l'extrémité de l'Amérique méridionale.

Il est probable que cet atlas, dont on ne connaît pas l'auteur, est postérieur de quelques mois au globe dont nous allons parler de visu.

1541. Durant la communication faite au Congrès de Bruxelles, j'ai pu montrer le globe de Mercator, portant avec la date de 1541, le titre : « Globus terra Gerardi Rupelmundani » et j'ai pu en faire une description suffisante d'après le beautra vail du docteur Van Raemdonck (1), auquel le lecteur est prié de recourir pour plus amples renseignements.

Mercator divise le monde en cinq parties, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique (a multis hodie nova India dicta) et la Terre australe ou Magellanie récemment découverte;

⁽¹⁾ Les sphères terrestre et céleste de Gérard Mercator, 1541 et 1551.— St Nicolas, 1875.

ou en trois continents si l'on réunit les parties du monde connues et décrites par les anciens. Plus tard Mercator adopta une division en quatre parties, la terre magellanique ne lui paraissant pas assez importante pour être comprise dans cette division. Cependant au chapitre X de son traité: « De mundi creatione ac fabrica Liber » il s'efforce d'en prouver l'existence et la vaste étendue; il la croit absolument nécessaire à l'équilibre du monde et le contre-poids du vieux monde de l'hémisphère boréal.

L'étude de la sphère de 1541, conduit à penser que Mercator n'avait pas pu déjà, à cette époque, s'affranchir complétement de la vogue des idées ptoléméennes, dont l'influence va se faire sentir de plus en plus, pendant quelques années encore, à cause du retour des géographes aux constructions géométriques et à l'emploi de la graduation, auxquels Mercator a puissamment contribué.

Le géographe flamand croyait à la séparation complète de l'Europe et de l'Amérique par un bras de mer tracé sur la sphère de 1511, et que nous avons déjà vu figurer sur la mappemonde d'Appianus, 1540.

Pleins d'admiration pour le globe de Mercator, des historiographes ont cru y voir la Californie dessinée dans sa forme actuellement reconnue; ce n'est pas tout à fait exact, mais un renflement notable de la côte occidentale embrasse l'île que plusieurs cartographes de l'époque avaient représentée à cette place. On sait d'ailleurs que la Péninsule californienne fut reconnue par Francisco de Ulloa et Fernando de Alarcon pendant leur expédition de 1539 à 1541. La presqu'ile et le golfe figurent assez complètement sur la mappemonde de Sébastien Cabot, 1544, dont nous nous occuperons plus loin.

1542. Une carte de John Rotz ne paraît pas une œuvre originale, c'est plutôt une imitation des documents antérieurs; la côte occidentale de l'Amérique du Sud présente encore l'énorme boursouflure à laquelle on croyait trente ans auparavant.

- 1542. Sur le globe d'Ulpius, les contrées désignées autrefois par les noms de Markland et de Norumbega, sont appelées « Verrazzana sive nova Gallia » en l'honneur de-Verrazzano, dont le voyage fut l'objet de contestations et d'affirmations de la part des géographes. Même de nos jours l'accord n'est pas établi.
- 1544. La carte de Sébastien Munster conserve sa difformité à la côte occidentale de l'Amérique méridionale le long des rivages du Chili. Les moyens que l'on possédait pour diriger les navires n'avaient pas encore permis de raccorder les découvertes provenant des expéditions parties de l'isthme de Panama et du détroit de Magellan; la trouée de près de 10° qui en résultait, fut fermée par les géographes de la façon la plus simple. Ils dessinèrent une bosse sur la côte. L'édition de Ptolémée de 1545 et la carte de Ramusio, 1556, la conservent précieusement.
- 1544. La remarquable mappemonde de Sébastien Cabot, pilote major de Charles-Quint, figure dans l'Atlas des Monuments de la Géographie de Jomard. L'auteur a su lui donner un grand air de vérité en s'abstenant de représenter des terres supposées et en arrêtant les côtes et les cours d'eau à la limite des découvertes dont il avait eu connaissance.

Toute la côte orientale de l'Amérique est représentée depuis le détroit d'Hudson jusqu'au détroit de Magellan. Le littoral occidental est encombré de notes rappelant les découvertes successives; mais, sans doute par un excès de modestie, Cabot ne représente pas le Groënland, malgré ses voyages répétés aux contrées septentrionales; cependant on voit sur sa mappemonde, l'île San Juan et « Prima tierra vista. »

Le golfe du Mexique est nommé : « Golpho de la nueva España », l'Amazone et le Rio de la Plata sont dessinés dans tout leur cours, le St-Laurent est aussi bien représenté que possible d'après les renseignements obtenus jusque 1544. Le

231

détroit de Magellan est appelé : « Destrecho de todos sanctos », mais aucune des nombreuses indications qui le couvrent ne rappelle le nom du célèbre navigateur!

Cabot n'adopte pas les idées de l'époque sur le grand continent austral et se borne à inscrire à l'Est du détroit de Magellan «Terra vel mare incognitum ». A la côte occidentale, la presqu'ile de Californie est dessinée sans nom; la terre ferme ne discontinue pas jusqu'au Sud du Chili, limité à 35° de latitude australe; le renflement de la côte a disparu et, dans le territoire inexploré de la Patagonie, Cabot a représenté un grand sauvage portant une massue.

Cette mappemonde est très supérieure à la carte de Munster, elles sont cependant contemporaines. M. le Dr Breusing eût été plus impartial s'il l'avait prise pour terme de comparaison avec le planisphère de Mercator de 1569, dont le mérite est assez grand pour qu'il n'ait pas été nécessaire de le comparer à un document de valeur moindre, dû à l'illustre cosmographe Sébastien Munster (1).

La mappemonde de Cabot est à la Bibliothèque de Paris, cabinet des cartes; on n'en connaît pas d'autre exemplaire.

1547-59. Henri II, roi de France, fit peindre sur parchemin une mappemonde où le Groënland est réuni à l'Europe.

Toute la côte orientale de l'Amérique est figurée depuis la « Terre du Laboureur » (Labrador), jusqu'au « Destroict de Magellan ». Les désignations un peu trop françaises et l'absence des nouvelles découvertes déjà représentées par Cabot, ne font pas l'éloge des géographes du Roi, mais la part qui revient aux navigateurs français y est complète : le cours du fleuve St-Laurent, le Canada, la Terre des Bretons au Sud du golfe St-Laurent et la mer de France. L'île Saint-Brandon y figure à hauteur des Bacalhaos qui n'ont reçu aucune dénomination.

⁽¹⁾ Expression de M. Breusing, le docteur bien connu qui croit Mercator uu Allemand parce qu'il est né à Rupelmonde.

On doit dire que cette carte, d'une exécution très soignée, n'est pas au courant des connaissances géographiques de l'époque.

1550. A ce moment, la graduation de Ptolémée avait repris un certain empire, bien qu'un grand nombre de géographes s'occupassent à rendre leurs cartes des images plus conformes à la réalité, en respectant les relations de grandeur des pays représentés sur des cartes spéciales.

L'école pyrénéenne surtout avait égard aux compositions des cosmographes et des hydrographes de tous les pays. En Italie, une pléiade de savants s'efforçaient de dessiner les cartes avec la plus grande exactitude; c'étaient Livio Sanuto, Jacq. Castaldo, Jérôme Ruscelli, Ligorio, Georges Septala, Campa, Bellarmatus et beaucoup d'autres. L'école allemande agissait avec prudence et apporta dans la revision des latitudes un ordre logique, mais elle fut contrariée par des admirateurs convaincus du système ptoléméen. Behaïm, Ruysch, Schöner, Munster, Apianus, Gemma Frisius éditent des cartes et des ouvrages répandus partout et réussissent à consolider, pour un moment encore, la puissance du géographe grec.

La cosmographie universelle de Sébastien Munster, publiée d'abord en 1544, fut souvent réimprimée en allemand et en latin; elle fut traduite en français en 1555 et en italien vers 1558. L'édition de Ptolémée du même auteur, réimprimée cinq fois, servit de modèle aux géographes étrangers. La cosmographie de Pierre Bienewitz ou Apien, rénovait le monde ptolémaïque; Gemma le Frison y introduisit des notions astronomiques et y ajouta une table des coordonnées géographiques de Ptolémée. Les éditions d'Apien commentées et complétées parurent dans toutes les langues. C'était un dernier effort pour maintenir debout un monument de l'antiquité tremblant déjà sur ses bases.

1550. Une mappemonde conservée à la Bibliothèque de Bodley, à Oxford, est la première qui donne la désignation

de « Golfe de Mexico » à la partie de mer près de la Floride et du Yucatan. Jusque-là on ne lui donnait pas de nom et même on la crut primitivement en communication directe avec le grand océan. Cortez l'appelle « Mel del norte » ; sur d'autres cartes on trouve « Golfo de Florida » et aussi « Golfo de Cortez », nom affecté souvent au golfe de Californie. Quelques documents du milieu du XVIº siècle, notamment la carte du célèbre voyageur portugais Diego Homem, porte le nom de « Sinus magnus Antilliarum »; une autre, « Mare Cathayum » parce qu'on la croyait dans les environs de la Chine. En 1544, Cabot écrivait : Golpho de la nueva España.

1550. Le Bulletin de septembre 1852 de la Société de géographie de Paris, donne des détails sur une carte dressée en 1550 par Pierre Desceliers de Dieppe. Une seconde carte du même auteur a figuré en 1875 à l'exposition de géographie: elle appartient à M. l'abbé Bubico, de Vienne.

1555. Le Dépôt de la guerre français possède un portular de Guillaume le Testu, dédié à l'amiral Coligny. Nous n'en connaissons pas la valeur.

1555. Nicolas Zéno, descendant des navigateurs bien connus, retrouva dans les archives de la famille, la carte de son bisaïeul et chercha à y tracer des parallèles et des méridiens. Ayant réussi, la carte fut gravée sur bois et publiée vers 1558 par Marcolini; elle a été reproduite plusieurs fois à Venise et ailleurs jusque 1599.

1561. Girolamo Ruscelli a préparé et soigné l'édition de Ptolémée qui parut en 1561. Il avait aussi entrepris un grand ouvrage dans le but de développer toute la théorie des cartes nautiques et avait conçu le projet de publier l'image du monde en quinze cartes marines, maisil mourut en 1566, lorsque cinq cartes minutes seulement étaient achevées. L'une d'elles porte le titre de « Carta marina ò da navigare » représentant une partie de l'Amérique méridionale postérieurement au voyage de Magellan. La forme

des régions septentrionales et surtout l'existence de la Californie font reconnaître d'une façon certaine que ce croquis n'a pas pu ê tre exécuté avant 1541.

1563. Dans l'atlas de Louis Lazare, les armes du Portugal sont gravées sur Terre-Neuve. Cette fantaisie est reproduite dans l'édition de Ramusio de 1565.

1569. Nous arrivons enfin au planisphère de Mercator construit sur la projection cylindrique à latitudes croissantes et qui marque un progrès incontesté dans l'établissement des canevas des cartes générales et particulières.

Afin de rester dans le cadre de notre revue, nous ne ferons pas ressortir le mérite scientifique de la projection mercatorienne et nous nous bornerons à indiquer les parties principales du continent américain. M. Van Raemdonck a consacré à la descripton de cette carte plus d'un chapitre de son livre: la Vie de Mercator.

L'Amérique du planisphère de 1539 n'est plus celle du globe de 1541. C'est ainsi que « Grænlandia » est détachée de l'Amérique du Nord par la mer; « Baccalearum regio » forme trois îles principales sous le nom de Terra de Bacallaos, mais par contre les « Insulæ Corterealis » de la sphère font partie du continent sous la dénomination de Terra Corterealis. Vis-à-vis de Terra de Bacallaos sont l'île de l'Assomption et le golfe St-Laurent où se jettent plusieurs fleuves; au-dessus de Terra Corterealis, on voit le golfe de Merofro qui reçoit six fleuves descendant de montagnes voisines.

La côte occidentale de l'Amérique du Sud est détaillée; à la côte orientale sont, entre autres, les embouchures des deux grands fleuves, l'Amazone et le Rio de la Plata, dessinés depuis les sources avec toutes leurs sinuosités et la plupart des affluents. En un mot la sphère de 1541 est complétée par toutes les découvertes jusque 1569, époque de la publication du planisphère.

Les régions boréales méritent de fixer un moment l'attention. On croyait assez communément alors, qu'il existait

au pied du pôle Nord un grand rocher noir, très élevé et de trente-trois lieues de circuit, ainsi que quatre grandes îles séparées par des bras de mer; les eaux entraînées dans ces larges canaux se précipitaient dans un gouffre béant, avec une impétuosité telle que les vents les plus forts étaient impuissants à arrêter les navires engagés par accident dans ces bras de mer. Mercator représente tout cela sur son planisphère, tant l'erreur ici-bas est lente à dissiper, et il ajoute une ile nouvelle, Grælant, dont les habitants, dit-il, sont d'origine suédoise. Cette île figure au Nord de Grænlandia. Le fils de Mercator, Rumold, et aussi Ortelius, adoptèrent cette idée bizarre sans opposition, mais Josse Hondius l'abandonna dans l'édition de l'atlas mercatorien de 1606.

L'apparition du planisphère célèbre de 1569 enflamma d'une ardeur nouvelle tous les amis de la géographie, mais nulle part ces études ne firent plus de bruit et plus de progrès que dans les Pays-Bas. Les cartes s'y multiplièrent avec une rapidité surprenante en se perfectionnant; les publications géographiques faites à Anvers luttèrent avec avantage par le dessin, la gravure et la vérité des renseignements, contre toutes celles des autres lieux de production. C'est l'époque de la réforme de la géographie que l'on doit à Mercator et à Ortelius; mais désirant nous restreindre à une revue des documents cartographiques, nous passerons à la dernière période du XVIe siècle.

QUATRIÈME PÉRIODE.

Mappemondes, globes, cartes et portulans de 1570 à 1600.

Mercator travaillait ardemment à la confection de cartes générales et particulières qu'il voulait publier en un volume auquel il se proposait de donner le nom d'Atlas, mais ne voulant que des cartes très exactes, il apporta à l'achèvement de son œuvre une certaine lenteur, dont d'autres géographes profitérent pour le devancer.

1570. Ortelius, ou Abraham Ortel, parvint à éditer dès 1570 un recueil de cartes modernes de différents auteurs et lui donna le nom de « Theatrum orbis terrarum. » Dans cette importante publication, il n'y a rien. l'Asie exceptée, qui soit le fruit de ses études et de ses connaissances géographiques particulières. Elle lui valut cependant une haute célébrité et la charge de cosmographe du roi d'Espagne.

Les régions septentrionales de l'Amérique, sont copiées d'après la carte de Zéno; Groënland remplace l'Estotiland de celle-ci; Grœlant représente la partie la plus septentrionale de la terre ferme de l'Amérique; Drogeo devient une île, appelée par Ortelius « duo Cirnes. » Dans le Theatrum de 1571 on retrouve la dénomination portugaise de Cortereal.

1573. Un atlas espagnol contenant six cartes spéciales relatives à l'Amérique a été décrit dans la géographie du moyen âge de Lelewel. Ce géographe a copié la carte générale muette de l'atlas et il l'a complétée par les renseignements des six cartes spéciales précitées.

1575. La carte de Thevet n'offre rien de remarquable; elle conserve à l'Amérique du Sud son énorme ventre occidental, que nous voyons encore plus tard dans quelques autres productions, notamment dans la carte de Corn. Judaeus, 1593.

1579. Dans le grand atlas d'Ortelius figure une carte générale du Mexique, dressée en 1579 et limitée à la partie centrale jusque 22° de latitude nord. Les croquis partiels des pays successivement reconnus par les Espagnols servirent de guides au géographe flamand, et en effet il put consulter les résultats de la reconnaissance des côtes occidentales exécutée par une escadrille construite d'après les ordres de Fernand Cortez, qui avait donné à la couronne d'Espagne plus de quatre cents lieues de pays baignés par

les eaux du golfe du Mexique. De 1539 à 1541 le golfe avait été exploré entièrement par Francisco de Ulloa et Fernando de Alarcon; de 1542 à 4543, Rodriguez Cabrillo avait remonté les côtes des deux Californies et s'était avancé jusque 41° de latitude nord, en vue d'un cap qu'il nomme « Cabo de Fortunas, » probablement le cap Mendocino des cartes actuelles. La vallée supérieure du Rio del Norte avait été reconnue en 1541 par Vasquez de Coronado, mais ne fut définitivement acquise entièrement à la géographie que cinquante-quatre ans après, à la suite d'un voyage de Juan d'Oñate. Ortelius avait donc les éléments d'une carte complète et il les a utilisés.

1580. La bibliothèque royale de Munich possède un atlas de Vaz Dourado. La carte de l'Amérique du Nord renseigne sur une « Terra de Lavrador » (dont la côte orientale s'étend entre 57° et 63° de latitude), un golfe de João Vaz et une Terra de João Vaz. Ces dénominations rappellent probablement le voyage de João Vaz Cortereal que certains auteurs font remonter à 1464. Un « Cabo branco » termine au Nord la côte orientale de l'Amérique.

1582. Le voyage du Polonais Jean Scolnus, qui d'après Lopez de Gomara a abordé en 1476 à l'Estotiland de la carte de Zéno, est confirmé par la carte de Michael Lok. Ce géographe a figuré à l'Ouest du Groënland, un autre continent sur lequel il a inscrit : Jac. Scolnus Groetland.

1584. Le « Theatrum » d'Ortelius fut souvent réédité, ainsi que nous l'avons dit dans une note de notre communication. Sur l'édition de 1584, une île Saint-Jean, rappelant l'expédition des Cabot, est dessinée près de la côte du Labrador.

1588. C'est au néerlandais Jodocus Hondius que revient le mérite d'avoir représenté pour la première fois les découvertes de Drake. On sait qu'en 1577-78 le navigateur anglais franchit le détroit de Magellan et prit possession de l'île de la Reine Elisabeth; les noms qu'il donna à d'autres

découvertes, ne sont plus employés de nos jours; tels sont Saint-Bartholomé, Saint-Georges et la « Bay of severing of friends. » A sa sortie du détroit, Drake fut rejeté vers le Sud jusque 57° de latitude, il vit une terre et aborda à une île. Comme on croyait alors à l'existence d'un grand continent austral, les cartes portèrent immédiatement sur cette terre l'inscription: Pays de Drake; cependant d'après la relation du voyage il y avait à cet emplacement un groupe de petites îles et non un vaste territoire. A 55° de latitude, Drake avait vu aussi plusieurs grandes îles qu'il appela les Elisabethides.

L'on continua encore pendant quelque temps à renseigner la grande terre australe, malgré les affirmations de Drake et les reconnaissances postérieures des Hollandais, mais en 1628 les cartes commencerent à représenter les îles comme elles le sont aujourd'hui.

Le grand navigateur rectifia aussi la côte occidentale de l'Amérique du Sud et la dirigea du S.-S.-O. au N.-N.-E.; il contribua ainsi puissamment à faire connaître la configuration du Nouveau Monde; cependant tous les géographes n'adoptèrent pas ses vues. La mappemonde éditée par Hackluyt en 1589, ne contient aucune trace des îles que le marin anglais a découvertes près de la Terre de Feu; pourtant Hackluyt cite le voyage de Drake.

Josse Honde ou Jodocus Hondius était un géographe célèbre, qui fit paraître à la fin du XVI siècle et au commencement du XVII des ouvrages géographiques et cartographiques très estimés, entre autres des éditions complétées de l'Atlas de Mercator. Sa mappemonde représente les expéditions de Drake et de Cavendisch; elle fut dressée en 1588 et pendant les années suivantes, mais les cartes espagnoles de l'époque étaient plus exactes.

Le cap Sancta-Maria à l'embouchure du rio de la Plata est nommé par erreur cap Saint-Marco et devrait se trouver sur la rive gauche de l'embouchure du fleuve; San-Julian est seul sur la côte occidentale de la Patagonie, mais les îles de Drake figurent au Sud de l'Amérique méridionale. La plus éloignée de l'équateur s'appelle Elisabetha et au Sud s'étend la mer libre jusqu'à 60° de latitude. C'est là que Hondius relègue le grand continent austral conformément à la relation du voyage de Francis Drake par Fletcher. Sous ce rapport c'était un progrès.

4592. L'Atlas de Künstmann contient la reproduction d'une carte de la précieuse collection du duc de Northumberland, Robert Dudley, portant l'inscription: « Thomas Hood made this platte 1592. » La carte de Hood contient encore le nom de Norumbega affecté à une grande partie de la côte au Sud du St-Laurent; elle ne renseigne aucune des découvertes des Anglais, tandis que Thomas Lok, dix ans auparavant, les a indiquées par les mots: Angli (1576), Frobisher, etc.

1599. Les idées sur l'existence du grand continent austral ne furent pas complétement abandonnées après les derniers voyages du XVI° siècle et la mésaventure d'un capitaine hollandais Dirk Gherritz ou Gueritke, dont le vaisseau fut poussé par les vents, en 1599, jusque 64° de latitude australe, sans rencontrer la Terre ferme. Un autre capitaine de la même expédition, Sebald de Weert, dessina des croquis complets du détroit de Magellan, dont les cartographes firent usage pendant un demi-siècle; les frères Bleauw s'en servirent encore en 1640. C'est à de Weert que l'on doit la découverte des îles Jason, situées au N.-O. des Malouines, par 51° de latitude australe.

Nous voici arrivé à la fin du XVI^e siècle et nous pouvons résumer les quatre périodes que nous venons de parcourir.

Avant 1500, les rares documents géographiques expriment le doute sur l'existence de terres situées au milieu de l'Océan à l'Ouest de la vielle Europe; les inscriptions sont vagues et souvent contradictoires. Pendant la deuxième période jusque 1530, les géographes tâtonnent et cherchent

à dégager la vérité au milieu des renseignements incomplets ou inexacts rapportés des longs voyages; mais le doute n'est plus permis, Christophe Colomb a presque doublé le champ des investigations humaines par la découverte du Nouveau Monde, due à son grand génie.

La troisième période nous montre la lutte entre les idées ptolèméennes et les connaissances plus exactes de la forme et des dimensions de la Terre, résultant de la mesure d'un degré de la circonfèrence du grand cercle du globe, faite par Fernel, en 1525, entre Paris et Amiens, par un procédé qui doit nous paraître bien primitif depuis les perfectionnements apportés aux opérations géodésiques dont Snellius fit la première application en 1615. La victoire resta au tracé géométrique mis en lumière d'une façon éclatante par Mercator en 1569. Durant cette période les découvertes se succèdent, les erreurs tendent à disparaître.

La quatrième période enfin nous fait voir les perfectionnements des canevas de Mercator; les idées géométriques triomphent sans conteste et les relations fantaisistes des marins sombrent au milieu des mers.

J'ai essayé d'être impartial et vrai; je n'ose me flatter d'y être parvenu; mais si par la grâce d'un souffle surnaturel, je pouvais évoquer les esprits des cartographes du XVI^e siècle, il serait intéressant de connaître leur avis sur les travaux que j'ai pu consulter et dont voici les auteurs : de Humboldt, Desborough Cooley, Washington Irving, Lelewel, Künstmann, Kohl, Van Raemdonck, Jomard, d'Avezac, Vivien de Saint-Martin, Walkenaar, Hackluyt, de Costa, Buret de Longchamps, Bancroft, Rafn, Malte Brun, etc.

Labor improbus omnia vincit.

M. Gabriel Gravier. Messieurs, dans le magnifique travail dont M. le colonel Adan vient de nous donner l'analyse, il est dit que Paumier de Gonneville n'avait pas pu déterminer l'endroit où il était allé, si c'était en Australie, à

Madagascar, en Virginie ou sur la côte du Brésil. Le fait est au contraire parfaitement démontré aujourd'hui, car on a trouvé le rapport de mer original.

Après son naufrage, Paumier a perdu tous ses papiers; mais il a été faire une déposition devant la juridiction maritime d'Harfleur et ensuite à Rouen à la Table de marbre, où lui et ses compagnons ont raconté tous les détails de leur voyage, détails qui ont été publiés. Or, il résulte expressément de l'acte juridique de la Table de marbre que Paumier avait parfaitement relevé le pays jusqu'au moment où il fut arrêté par la tempête et poussé à l'Ouest; il donne de la côte où il aborda et de ses habitants une description qui ne laisse aucun doute. Pour le retour, il marche à l'est. Par conséquent, il n'a pu doubler le cap de Bonne-Espérance; il n'a pu aller ni à Madagascar, ni en Australie.

Si M. Adan désirait des renseignements à ce sujet, je tiens à sa disposition un exemplaire du rapport qui a été fait.

M. le colonel Adan. Je suis très heureux d'avoir provoqué les explications de M. Gravier, et je profiterai avec grand plaisir du rapport authentique dont il vient de nous parler et que je ne connaissais pas.

M. Gabriel Gravier. Avant d'en finir avec la cartographie, Messieurs, permettez-moi encore de résumer rapidement une étude que j'ai faite sur Une carte inconnue, la première dressée par Louis Joliet en 1674, après son exploration du Mississipi avec le P. Jacques Marquette, en 1673.

En 1674, quand il revint du Mississipi, Louis Joliet dressa la carte des pays qu'il avait parcourus.

Il a fait de cette carte plusieurs copies qui diffèrent assez sensiblement par leur nomenclature et leur tracé. Toutes sont restées inédites (1), alors que le croquis rudimentaire

(1) Nicolas de Fer les a utilisées pour sa grande et belle carte intitulée : Le Cours du Mississipi ou de St Louis Fameuse riviere de l'Amerique de Jacques Marquette, son compagnon de voyage, avait quatre fois les honneurs de l'impression (1).

La première, qui mesure 1^m × 0^m67, a pour titre: Cartede la descouverte du S^r Jolliet ou l'on voit la communication du Fleuve S^r Laurens avec les Lacs Frontenac, Erié, Lac des Hurons, et Ilinois. Le Lac frontenac est separé par vn sault de demye Lieve du Lac Erié, duquel on entre dans celuy des Hurons, et par vne mesme Navigation a celvy des Ilinois au bout duquel on va joindre la Rivière divine par vn portage de Mille pas qui tombe dans la Rivière Colbert et se descharge dans le sein Mexique (2).

Dans une bande de 0^m23 elle contient une lettre au comte de Frontenac (3).

Elle reproduit, en l'améliorant, le tracé du lac Supérieur

Septentrionale aux Enrirons de laquelle se tranve le Païs appellé Louisiane Dressée sur les Relations et Memoires du Pere Hannepin (sie , et de M^{es} de la Salle, Tenti, Laontan (sie), Ionstel, des Hayes, Joliet, et le Maire, etc.... A Paris, Chez l'Auteur Isle du Palais à la Sphère Royale 1718.

(1) Par Gilmary Shea dans Discovery and Exploration of the Mississipi valley; New-York, 1852.

Par le même dans Récit des voyages et déconrectes du R. P. Jacques Marquette de la Compagnie de Jésus, en l'annés 1673 et aux suirantes; la continuation de ses voyages par le R. P. Allouës, et le journal autegraphe du P. Marquette en 1674 et 1675, avec la carte de son voyage tracée de sa main. Imprimé d'après le manuscrit original restant au Collège de St.-Marie, à Montréal; New-York, 1855.

Par Félix Martin dans Mission du Canada, — Relations inédites de la Nouvelle-France (1672-1679) pour faire suite aux anciennes relations (1615-1672); Paris, Douniol, 1861, t. II.

Par M. le major Warren dans Annual report of the chief of engineers to the Secretary of War for the year 1876; Washington, 1876.

- (2) BIBLIOTHÈQUE DU DÉPÔT DES CARTES DE LA MARINE, Amérique Septentrionale, Canada. M. H. Harrisse, Notes pour servir à l'Histoire, à la Bibliographie et à la Cartographie de la Nouvelle-France et des pays adjacents, 1547-1700; Paris, Tross, 1872, N° 203.
- (3) Cette lettre a été publiée par M. P. Margry, dans la Revue Canadienne, livraison de janvier 1872, pp. 68, 69. (Art. Louis Joliet).

de la carte dessinée par les Jésuites après le retour de Jacques Marquette (1). Elle donne à l'île Royale le nom de *Minong*. Les Missions du Sault-Sainte-Marie et du Saint-Esprit y sont indiquées.

On lit sur le Mississipi: Riviere Colbert — riviere qui se descharge dans le sein Mexique. Il est représenté comme sourdant de trois lacs situés sur le 47° degré de latitude septentrionale. La lettre au comte de Frontenac est comprise dans un grand cartouche placé à droite de la carte.

La vallée du Mississipi est appelée Colbertie ou Amerique Occidentale. Le Missouri est anonyme, ainsi que l'Ohio, mais Joliet écrit sur cette rivière, qu'il a tracée dans toute sa longueur : Route du sieur de la Salle pour aller Dans le Mexique.

Le Wisconsin est nommé Miskonsing et porte cette lègende: Chemin ou Riviere par lequel le S^r Jolliet est entré dans la riviere Colbert qui se descharge dans le Mexique.

La rivière des Illinois porte le beau nom de Rivière de la Divine.

Le canal de Niagara, les rivières de Détroit et de S.-Clair sont bien tracés. Le lac S.-Clair est appelé : Lac des Eaües Sallées.

- (1) Carte de la nouvelle decouverte que les peres Iesuites ont fait en l'année 1672, et continuée par le P. Iacques Marquette de la mesme Compagnie accompagné de quelques françois en l'année 1673, qu'on pourra nommer en françois la Manitoumie.
- « Cette carte se trouvait aux Estampes de la Bibliothèque Nationale, et n'a pu être retrouvée.
- Dans le tracé que nous avons vu, il y a au bas de l'angle gauche, un Jésuite en robe, instruisant des Indiens. Le grand fleuve y est nommé
 Mitchisipi ou grande Riuiere.
- "Ce nom de *Manitoumie* provient d'un important manitou, espèce de divinité trouvée par le P. Marquette et Joliet dans ces pays. "
 (M. H. HARRISSE, Op. cit., N° 202.)

Thévenot a corrigé cette carte et l'a publiée, en 1681, dans son Recueil de voyages; Paris, Estienne Michallet, 1681.

Le fort Frontenac est indiqué, ce qui donne à cette carte une date postérieure à 1674.

Dans une légende tirée mot pour mot d'une lettre que nous donnerons plus loin, Joliet dit : « Par vne de ces

- » grandes Riuieres qui viennent de l'Ouest et se deschar-
- » gent dans la Riuiere Colbert, on trouuera passage pour
- » entrer dans la Mer Vermeille, j'ai veu vn village qui
- » n'estoit qu'à vingt Journées par terre d'vne nation qui a
- » commerce auec ceux de la Californie, si j'estois arriué
- » deux jours plus tost i aurois parlé a ceux qui en estoient
- » venus et auoient apporté 4 haches pour présent. »

Cette grande et belle carte commence à la longitude de Montréal. Elle donne bien le lac Saint-Louis et la section du Saint-Laurent jusqu'au lac Ontario.

Il importe de constater que, pour la dresser, Joliet s'est entouré de tous les renseignements recueillis par Cavelier de la Salle, les Pères Jésuites, Galinée, du Luth, et qu'elle donne l'état des découvertes à la fin de 1674 (1).

Il en a fait une réduction de 0^m49 sur 0^m37 qui donne avec une petite variante la légende placée sur l'Ohio. Il y a dans l'original : Route du sieur de la Salle pour aller Dans le Mexique, et, dans la réduction : Rivière par ou descendit le sieur de la Salle au sortir du lac Erié pour aller dans le Mexique.

Le titre est dans le haut, sur deux lignes; la lettre au comte de Frontenac est au pied. Elle est signée Jolliet, comme dans la grande carte (2).

M. Parkman mentionne une carte sans nom d'auteur et sans titre, de quatre pieds de long sur deux et demi de large, qu'il croit pouvoir attribuer à Cavelier de la Salle.

⁽¹⁾ Cette carte a été décrite par M. Parkman dans son beau travail The discovery of the Great West; Boston, Little Brown, 1869, pp. 23 (note) et 409.

⁽²⁾ Bibliothèque du dépôt des Cartes de la Marine. Amér. Sept., Canada. — M. Harrisse, Op. cit., nº 201. — M. Parkman, Op. cit., p. 23 (note).

Tous les grands lacs, dit-il, y sont tracés dans toute leur étendue, avec une fidélité remarquable. Le lac Ontario est appelé « Lac Ontario ou de Frontenac ». Le fort Frontenac est indiqué ainsi que les colonies iroquoises des côtes septentrionales. Le Niagara est une « Chute haute de 120 toises par où le lac Erié tombe dans le lac Frontenac ». Le lac Erié est le « Lac Teiocha-rontiong (1), dit communément lac Erié ». Le lac Saint-Clair est le « Tsiketo ou lac de la Chaudière ». Le lac Huron est le « Lac Huron ou mer douce des Hurons ». Le lac Supérieur est le « Lac Supérieur ». Le lac Michigan est le « Mitchiganong ou des Illinois ».

Une légende décrit ainsi le site, de Chicago, sur le lac Michigan: « Les plus grands nauires peuvent de la des-» charge du lac Erié dans le Frontenac jusques icy, et de » ce marais ou ils peuvent entrer il n'y a que Mille pas de » distance jusqu'à la riviere Divine qui peut les conduire à » la riviere Colbert et de la au golfe de Mexique ».

Cette carte, dit M. Parkman, est antérieure au voyage de Joliet et de Marquette et postérieure au voyage dans lequel la Salle découvrit l'Illinois, ou au moins le Des Plaines, l'une de ses branches; elle prouve que l'on savait, avant le voyage de Joliet, que le Mississipi coulait au golfe du Mexique.

Le cours entier de l'Ohio est tracé avec cette légende :

- » Riuiere Ohio, ainsy appellée par les Iroquois à cause de
- » sa beauté, par ou le sieur de la Salle est descendu ».

Le Mississipi, dit encore M. Parkman, n'est pas représenté sur cette carte, mais on y trouve une petite partie du haut Illinois : cela est très significatif relativement à l'étendue des explorations que la Salle fit l'année suivante (2).

⁽¹⁾ Une carte du Dépôt des Cartes de la Marine, Amér. Sept., Canada. de 0^m42 × 0^m30, classée par M. Harrisse sons le millésime de 1679, a pour titre: Lac Teiocha-Rontiong, dit communément Lac Erié. (M. Harrisse, Op. cit., n° 211.)

^{(2;} M. PARKMAN, Op. cit., pp. 406, 407 et 23 (note).

M. Harrisse a fait de vaines tentatives pour retrouver cette carte. Cependant il n'a pas perdu ses peines. A la Bibliothèque du Dépôt des Cartes de la Marine il en a découvert une de 0^m40 sur 0^m28 qui lui paraît être une section de celle décrite par M. Parkman.

Si l'Ohio s'arrête au saut et si le Mississipi ne s'y trouve pas, c'est que la marge de la carte coupe l'Ohio à la longitude de Louisville.

Rappelant la légende citée plus haut, M. Harrisse ajout e :

- « Ces mots « la riuiere Colbert » imposent à cette carte une
- » date postérieure à 1674; et si celle que possède M. Parkman
- » est du même cartographe que la section que nous avons
- » trouvée (les noms et les légendes sont en tout semblables
- » dans les deux) la carte est l'œuvre de Louis Jolliet lui-
- » même, car la section que nous avons devant nous est tra-
- » cée de sa main (1) ».

A la remarque de M. Harrisse, qui est parfaitement fondée, nous ajouterons que le Mississipi reçut le nom de Colbert au plus tôt à la fin de 1674. Dans le cours de cette même année, Marquette l'appelait Conception et Joliet Buade (2). Dans les Relations des Jésuites on ne le trouve que sous le nom de grande Riviere (3), de Messi-Sipi (4) et de Missisipi (5).

Elle ne prouve donc rien quant aux premières découvertes de Cavelier de la Salle, et, comme nous l'avons déjà dit, il est regrettable qu'elle ait eu tant de poids sur les appréciations de notre savant ami M. Parkman.

L'éminent écrivain donne comme étant de Louis Joliet une grande carte de 1^m sur 0^m70 intitulée : Carte gulle de

⁽¹⁾ M. Harrisse, *Op. cit.*, nº 205. — Bibliothèque du Dépôt des Cartes de la Marine, *Amérique Sept.*, *Canada*, Recueil A.

⁽²⁾ V. Infrå, p. 266 (26).

⁽³⁾ Relation de 1670 (éd. de Québec), pp. 80, 91.

⁽⁴⁾ Relation de 1670, p. 100.

⁽⁵⁾ Relation de 1671, pp. 24, 47.

la France Septentrionalle contenant la decouverte du pays des Ilinois Faite par le Sieur Joliet. Un second cartouche contient cette dédicace : A Monseig. Monseigneur Colbert Conseiller du Roy en son Cōseil Royal Ministre et Secretaire d'Estat Commandeur et Grand Tresorier des ordres de sa Majesté Par son tres humble, tres obeissant et tres fidelle serviteur Dvchesneav Intendant de la noule France (1).

Cette carte représente le continent depuis le détroit de Hudson jusqu'au golfe du Mexique et depuis l'Atlantique jusqu'à la Californie.

Une mer ouverte réunit la baie de Hudson au Pacifique. Le Saint-Laurent, les grands lacs et le golfe du Mexique sont représentés assez exactement.

Le Mississipi, nommé *Messissipi*, coule des environs de la *mer du Nord* au golfe du Mexique. Le long de son cours, au-dessus du Wisconsin, qui est appelé *Miskovs*, est une longue liste de tribus indiennes qui ne peuvent être reconnues bien qu'elles appartiennent à la confédération des Sioux.

L'Illinois et les trois grandes rivières de la rive droite du Mississipi sont anonymes. L'Ohio est appelé *Ouabousti-kou*.

La carte entière est décorée de figures d'animaux du pays ou supposés tels. Dans les plaines occidentales il y a des autruches, des chameaux et une girafe (2). La plus curieuse figure est placée sur la rive gauche du Mississipi, entre l'Illinois et l'Ohio. Elle représente en grisaille l'un des monstres dont Marquette donne une description que nous rapporterons plus loin.

⁽¹⁾ Bibliothèque du Dépôt des Cartes de la Marine, $Am\acute{e}r.$ Scpt., Canada.

⁽²⁾ On admettait alors sans hésitation les hypothèses les plus surprenantes. Pour ne citer qu'un exemple : le jésuite Le Mercier prenait pour des lions les grands ours bruns de la baie de Hudson. (Relation de 1667, p. 24.)

Si cette carte est de Joliet, dit M. Parkman, elle fait plus d'honneur à son talent de dessinateur qu'à ses connaissances géographiques (1).

M. Harrisse pense qu'elle est de Franquelin parce qu'elle est signée Johannes Ludouicus Franquelin pinxit(2).

Pinxit veut dire que Franquelin a dessiné la carte, mais rien de plus. S'il l'avait dressée, n'aurait-il pas fait précèder pinxit de delineavit? Aurait-il dissimulé sa signature sous des caractères microscopiques et dans la bordure inférieure? Tant de modestie ne pouvait convenir qu'à un dessinateur.

Il y a enfin une circonstance particulière et pour nous décisive. La description de M. Parkman, que nous avons vérifiée au Dépôt des Cartes de la Marine, répond exactement au tracé, très caractéristique, d'une carte inconnue de Joliet que nous avons sous les yeux. De la comparaison attentive que nous avons faite de ces deux monuments il résulte que le tracé est de Joliet et le dessin de Franquelin. Ce qui pourrait être une a dition de ce dernier, c'est Terre-Neuve et la partie méridionale de la Terre de Baffin.

Nous admettons toutefois, avec M. Harrisse, que cette carte est antérieure à la grande expédition de Cavelier de la Salle et qu'elle est conséquemment très importante pour l'histoire de la géographie.

La pièce que nous allons étudier et dont nous donnons une réduction, est plus importante encore. Elle a été construite et dessinée par Joliet lui-même aussitôt son retour à Montréal. C'est la plus ancienne carte que nous ayons du Mississipi. Son antériorité résulte expressément de son imperfection ainsi que des changements faits dans les légendes et dans la lettre au comte de Frontenac.

Elle fait partie d'un atlas de cartes anciennes et rares,

⁽¹⁾ M. F. Parkman, Op. cit., pp. 409, 410. — Bibliothèque du Dépôt des Cartes de la Marine, Amér. Sept., Canada.

⁽²⁾ M. HARRISSE, Op. cit., no 214.

les une gravées, les autres manuscrites, et toutes relatives à l'Amérique.

Cet atlas a été acquis par notre ami M. Charles Leclerc, pour la librairie Maisonneuve.

Sur notre demande, il nous l'a gracieusement envoyé en communication avec permission d'y puiser autant qu'il nous plairait.

« Hélas! disait un jour M. d'Avezac, le poète romain nous l'a inscrit au front depuis des siècles : Chacun obéit à ses goûts ». Louis Joliet ayant, plus d'une fois déjà, fait l'objet de notre étude, sa carte, sa première carte se présentant à nous entourée de la plupart des pièces qui la peuvent expliquer, nous avons tout quitté pour nous livrer à son examen.

C'est une grande planche de 0^m85 sur 0^m67.

Elle a pour titre, dans une banderolle : Decouverte de Plusieurs Nations Dans la nouvelle France en l'année 1673 et 1674.

Comme celle dont il vient d'être parlé, elle comprend l'Amérique Septentrionale depuis le détroit de Hudson jusqu'au golfe du Mexique et depuis le golfe de Saint-Laurent jusqu'à la Californie.

De même que le croquis de Marquette, elle donne les degrés de latitude et non les degrés de longitude. Peut-être faut-il attribuer à cette absence des longitudes les déformations du tracé.

Du détroit de la Floride à l'embouchure du Saint-Laurent, la côte ne présente d'autre accident géographique que l'embouchure de deux rivières anonymes et la baie de Fundy, encore cette baie est-elle faiblement indiquée. Long-Island, Terre-Neuve, les îles du golfe sont complètement omises. On lit sur la bande orientale, en remontant du sud au nord: Cap de la Floride, La Virginie, Nouvelle Suede, Baston et Acadie.

Le golfe Saint-Laurent et la côte du Labrador sont représentés non moins sommairement. La baie de Ungava est tracée avec une remarquable exactitude, mais la grande presqu'île qui la sépare de la baie de Hudson est méconnaissable.

Depuis 1476, époque à laquelle Jean de Kolno, voyageant pour le compte de Christian II de Danemark, s'aventura dans le détroit qui prit plus tard le nom de Davis, beaucoup de marins étaient venus se heurter aux côtes de l'Amérique polaire : ils cherchaient un passage aux contrées merveilleuses décrites par Marco Polo.

En 1494, le 24 juin, Jean Cabot et son fils Sébastien découvrent la *Tierra de las Bacalaos* et une grande île qu'ils baptisent du nom de Saint-Jean. En 1497, le vieux Cabot et ses trois fils naviguent trois cents lieues dans le détroit de Davis. L'année suivante, au mois de juillet, Sébastien est arrêté par les glaces entre le 56° et le 58° degré de latitude nord. En 1517, le 11 juin, il atteint 67° 30′.

En 1500, Cortereal avait vu le détroit de Hudson; dans la pensée que c'était le passage déjà tant cherché, il l'avait appelé *Anian*.

Après la circumnavigation de Magalhāes, la découverte des côtes occidentales avance rapidement. Seul le nord de l'Amérique reste encore soudé pour quelque temps à l'Asie. On admet alors une mer du Sud et les géographes supposent hardiment un grand canal entre cette mer et la baie de Hudson.

Sur la foi de ces brillantes hypothèses, les marins s'élancent sur les traces des Cabot et des Cortereal. Martin Frobisher, en 1576, vient chercher un abri dans la baie qui porte encore son nom. John Davis, en 1586-88, pousse jusqu'au 73° de latitude nord, et William Baffin, en 1616, jusqu'au Smith's Sound, par 78°.

En 1610, Henry Hudson explore le détroit et (peut-être aussi) la grande baie qui reçurent son nom. Thomas Button passe l'hiver de 1612-1613 à l'embouchure de Nelson River

et reconnaît toute la côte occidentale de la baie. Il est suivi, en 1619, par le danois Jean Munck dont le nom figurera pendant quelque temps sur les cartes françaises. En 1631, Luke Fox visite la côte orientale et Thomas James hiverne à l'extrémité méridionale dans la grande échancrure qui porte son nom. Médard Chouard des Groseilliers et Pierre-Esprit de Radison fondent sur Rupert's River, en 1663, le fort Charles qui deviendra la première pierre de la puissance anglaise sur la baie de Hudson. En 1671 et 1672, le jésuite Albanel, marchant sur les traces de Gabriel Drueilletes et de Claude Dablon, parvient par le Saguenay et la Nemiscau jusqu'au sud de la baie James.

Les géographes transportaient sur les cartes les renseignements qu'ils pouvaient recueillir. Beaucoup donnaient dans la haute fantaisie, mais ceux qui suivaient l'école de Mercator opéraient scientifiquement et arrêtaient leurs tracés aux limites du connu. A travers mille fluctuations, on arrive aux magnifiques cartes de Hondius, l'heureux possesseur des planches du « père Gérard », et l'on voit sur l'America Septentrionalis, des environs de 1631 (1), la baie de Hudson entièrement et correctement tracée (2).

La cartographie française restait fort en arrière. Champlain, sur sa carte de 1632, donnait un tracé conjectural; Nicolas Sanson, en 1650 et 1656, faisait plus mal encore; Louis Joliet a tout simplement copié Champlain, et même d'une main peu habile.

Il indique très sommairement le grand prolongement qui forme James Bay et il en place par 59° latitude nord, au lieu de 62° 39′, la pointe qui la termine à l'est. Deux, riviè-

⁽I) L'exemplaire que nous avons sous les yeux (atlas Leclerc-Maisonneuve) est avant la lettre et nous ne pouvous préciser davantage.

⁽²⁾ Cela ne veut pas dire qu'elle est parfaite. Nous remarquerons même que Southampton Island y devient une presqu'ile; que Mausell Island, appelée Manssfiald, est trop au sud de près d'un degré et de dimensions exagérées; que James Bay est coupée du sud au nord par une grande péninsule.

res sont indiquées comme tributaires de la baie de Hudson. L'une, peut-être l'Albany, se dirige d'est en ouest, puis incline un peu au sud vers le lac Supérieur; l'autre, plus septentrionale, est probablement la Severn. La Nemiscau, maintenant Rupert's River, que le jésuite Albanel descendit en 1672, n'est pas indiquée.

Joliet fait tourner la côte à l'ouest, au cap Henrietta-Maria, par 55° 10′ de latitude nord, limitant ainsi à James Bay la baie de Hudson. A partir du cap Henrietta-Maria, une Mer Glaciale s'étend indéfiniment au nord et réunit au Pacifique la baie de Hudson. Cette mer reçoit un grand fleuve qui coule du sud au nord et prend sa source sur le 47° parallèle, dans un lac. C'est probablement Nelson River et le lac Winipeg. Les Jésuites connaissaient depuis longtemps la rivière Nelson. L'auteur de la Relation de 1660 donne même la situation de son embouchure : 57° latitude nord et longitude 270° (1).

Devant l'embouchure du fleuve que nous identifions avec le Nelson, Joliet place une grande île avec cette légende : Les Saunages habitent cette Isle. Quelle île? Probablement celle de Southampton, bien qu'elle soit distante d'environ 385 milles nautiques.

On doit reconnaître que la géographie du nord était peu connue de Joliet. Il est bien vrai que ces contrées étaient peu visitées des Français; mais on n'ignorait pas à Québec les tentatives des Anglais pour découvrir le passage nordouest; et comment pouvait-il admettre que le Pacifique se réunissait, par 52°30′, à la baie de Hudson, qui est navigable une partie de l'année, alors que Button, Munck, James et les autres n'avaient pu trouver le passage qu'ils cherchaient avec tant de persévérance?

⁽I) La latitude est exacte. Quant à la longitude, qu'il a dù compter du méridien de Paris, il s'est trompé de près de 6°. La longitude du port Nelson étant de 94° 46′, il aurait dù trouver 265° 54′ au lieu de 270°.

Louis Joliet n'en savait pas plus sur la géographie de l'Occident que sur celle du Nord.

Sa carte s'arrête sur la longitude du golfe de Californie, et il écrit sur ce golfe : Mer Vermeille ou est la Califournie par ou on peut aller au Perou au Japon et a la Chine.

En 1541, après les explorations de Hernando Cortez, de Francisco de Ulloa et de Hernando de Alarcon, le pilote Domingo del Castillo fit la carte du golfe de Californie (1). Bien que ce document soit resté manuscrit, toutes les cartes du XVI^e siècle représentent la Californie comme une presqu'ile. Ce tracé se trouve encore dans une carte de Hondius de 1631.

Mais un peu plus tard, dans sa carte America Septentrionalis, le même Hondius fait une île de la Californie. « Pour les premiers géographes », dit-il dans une légende que nous traduisons textuellement, « la Californie fut considérée comme faisant partie du continent; mais il résulte de certaine table, prise par les Hollandais aux Espagnols, que c'est une île dont la plus grande largeur est de 500 lieues. Depuis le cap Mendocino jusqu'au cap Saint-Lucas, cela est reconnu par des témoins, par la table et par François Gaule, elle a de longueur 1700 lieues (2) ».

Une vingtaine d'années plus tard, en 1556, Nicolas

⁽¹⁾ Elle a pour titre: Domingo del Castillo Piloto me fecit en Mexico año del Nacimiento de N. S. Iesu Chisto (sie) de M. D. XLI. Elle a été publiée pour la première fois en 1770 par Francisco Antonio Lorenzana dans sa Historia de Nueva-España escrita por su esclarecido conquistador Hernan Cortez, aumentada con otros documentos, y notas; Mexico, Imprenta del Superior Gobierno, 1770.

⁽²⁾ L'exemplaire de cette belle carte que nous avons sous les yeux est avant la lettre et fait partie de l'atlas Leclerc-Maisonneuve. Nous lui donnons le nom de Hondius parce qu'elle est de même facture que l'Americae pars Meridionalis, Amstelodami, Sumptibus Henrici Hondy, qui fait partie du même atlas. Elle rappelle dans deux légendes la date de 1631, ce qui nous porte à croire qu'elle fut gravée pour l'atlas de 1633-1634.

Sanson, d'Abbeville, écrivait, probablement d'après Hondius: « La Californie a été estimée longtemps n'être » qu'une presqu'ile. Les Hollandois ayant pris dessus ces » mers un vaisseau espagnol qui en avoit reconnu le circuit » et dressé la carte, ont ru que ce n'estoit qu'une île (1)». C'est ainsi, comme le remarque M. Vivien de Saint-Martin (2), que s'établit cette erreur bizarre, après les reconnaissances précises d'Ulloa, d'Alarcon et de Viscaino.

Tous les cartographes, Guillaume Blaeu excepté, reproduiront consciencieusement cette erreur jusqu'en 1724. c'est-à-dire pendant un siècle (3).

Louis Joliet n'était pas homme à résoudre un pareil problème; il attachait peu d'importance au tracé des contours du continent et ne consultait pas les vieilles cartes qui pouvaient l'éclairer. Il accepta donc sans discussion les conjectures de Hondius et de Sanson.

Pour le golfe du Mexique, il avait le choix des cartes allemandes, espagnoles et françaises. S'il a fait un tracé sommaire, c'est de parti pris.

Il ne pouvait donner les embouchures du Mississipi, qui n'ont été relevées qu'en avril 1682, par Cavelier de la Salle: mais ses observations personnelles et les rapports des Indiens ne lui laissaient aucun doute sur la direction de ce beau fleuve. Alors que Claude Dablon venait encore d'écrire (4) que le Mississipi se jetait dans la mer du Sud (le Pacifique), Joliet put affirmer qu'il coulait au golfe du Mexique.

⁽¹⁾ N. Sanson d'Abbeville, L'Amerique en plusieurs cartes nouvelles et exactes, etc en divers traités de geographie et d'histoire. Paris, chez l'avteur, 1656, in-49, p. 28.

⁽²⁾ M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN, Nouveau dictionnaire de Géographie universelle; Paris, Hachette, 1878, verbo Californie.

⁽³⁾ Après Hondius et Sanson nous pouvons citer entre autres: Jaillot (1674), du Val (1679), William Berry et Coronelli (1680), N. de Fer (1698, 1700, 1705, 1717), Christian Le Clercq (1692), Guillaume de l'Isle (1700, 1703).

⁽⁴⁾ Relation de 1671 et 1672, p. 42.

Si pour tracer le cours du bas Mississipi Joliet n'avait que ses conjectures et les récits très incertains des sauvages, pour le golfe du Saint-Laurent il avait la carte de Jean Denis, de Honfleur (1506) (1); pour le cours du Saint-Laurent, chanté avec tant d'amour et d'admiration par notre ami Benjamin Sulte (2), il avait celles de Marc Lescarbot (1612) (3), de Samuel Champlain (1632), de Nicolas Sanson (1650), de Creuxius (1660) et beaucoup d'autres, tant françaises qu'étrangères. Son tracé du Saint-Laurent est cependant aussi très sommaire.

Sur la rive gauche il indique l'amorce du Saguenay et Tadoussac, où, depuis le temps de Jacques Cartier, les Normands et les Malouins venaient faire le commerce des fourrures (4).

Au mois de mai 1661, les PP. Gabriel Drueilletes et Claude Dablon avaient remonté le Saguenay jusqu'au lac Saint-Jean, qui était déjà connu (5); par la rivière du Saint-Sacrement (Haut Saguenay) ils avaient atteint le lac Nekouba (Miskouaskame?) par 40° 45′ latitude nor l'et 77° 20′ longitude ouest, sur la ligne de faite qui sépare le

- (1) "Et je trouve dans de bons Mémoires qu'en 1506, un habitant de "Honfleur, appellé Jean Denys, avoit tracé une carte du Golphe, qui porte "aujourd'hui le nom de Saint-Laurent". (Charlevoix, Histoire et description générale de la Nouvelle France; Paris, 1744, in-12, t. I, p. 5).
 - (2) M. Benjamin Sulte, Les Laurentiennes; Montréal, 1870, petit in-80.
- (3) Lescarbot appelle le golfe : Golfe de Canada, et le fleuve : La grande R. de Canada.
- (4) Champlain, Des Savrages ou voyage de Samvel Champlain, de Brovage, fait en la France Nonnelle, l'an mil six cens trois, etc.; Paris, Clavde Monstrœil, 1604, fo 13 verso.

Les neveux et les parents de Jacques Cartier n'avaient pas cessé, an temps de Champlain, de fréquenter le Canada. (Faillon, *Histoire de la Colonie Française en Canada*; Paris, Lecoffre, 1865, t. 1, p. 62).

(5) Creuxius, sur sa carte Tabula Novæ Franciæ, de 1660, le trace assez exactement, tout en le plaçant beaucoup trop au nord et à l'ouest. (Historiæ Canadensis, sev Novæ Franciæ libri decem, Ad Annum rsqve Christi MDLVI; Parisiis, S. Cramoisy et S. Mabre Cramoisy, 1664).

bassin du Saint-Laurent de celui de la baie de Hudson (1). En 1671-1672, comme nous l'avons déjà dit, le jésuite Albanel était parvenu jusqu'à la baie de Hudson (2).

En sa qualité d'ancien élève des PP. Jésuites, Joliet ne pouvait ignorer ces excursions. Pourquoi ne les mentionnet-il pas? La rivière Saint-Charles (3), qui baigne l'une des faces du promontoire sur lequel les Français ont élevé Québec (4), est sans nom, comme dans la carte de Champlain (1632). L'île qui reçut de Jacques Cartier le nom d'Orléans, qu'elle porte encore, est mal placée au sud de Québec et le tracé du Saint-Laurent ne fait pas ressortir l'importance stratégique de cette ville. On trouve ensuite la rivière Saint-Maurice, qui est anonyme, et le comptoir de Trois-Rivières (5). Le lac Saint-Pierre n'est pas indiqué,

- (1) Relation de 1660 et 1661, pp. 13 et seq.
- (2) Relation de 1671-1672, pp. 42 et seq.
- (3) Jacques Cartier y passa l'hiver de 1535 à 1536 et la nomma Sainte-Croix. (Brief récit et succincte narration, de la nauigation faicte es ysles de Canada, Hochelage et Sagnenay et autres, auce particulieres meurs, languige et cerimonies des habitans d'icelles : fort delectable à veoir; Paris, Ponce Rosset dit Faucheur, 1545, fo 14 recto et passim. Réimpression de M. d'Avezac, pour la librairie Tross; Paris, 1863). On ne connaît que deux exemplaires de l'édition originale de cette relation; l'un appartient au Musée Britannique; l'autre est celui de la Bibliothèque de Rouen que nous avons présenté à la Société de Géographie de Paris. (Bulletin, série VI, t. XIII, pp. 323 et seq.).

Cette rivière fut nommée Saint-Charles en 1621, en l'honneur de Charles de Rausay des Boues, grand vicaire de Pontoise, bienfaiteur des Récollets. (Ch. Le Clercq, Premier établissement de la foy, t. I, p. 166).

- (4) Dans la relation de son voyage de 1603, Champlain écrit le nom de Québec, et c'est la première fois qu'il est écrit dans une relation. Il ne s'appliquait pas à la ville de Québec, qui n'existait pas encore : c'était le nom que les Micmaes donnaient à cet endroit du Saint-Laurent. Dans leur langue, québec signifie détroit ou rétrécissement d'une virière. (Champlain, Op. cit., fo 15 recto. Faillon, Op. cit., t. I, pp. 80 et 496).
- (5) En 1603, le 23 ou le 24 juin, Champlain examina très attentivement cet endroit et trouva qu'il était très convenable pour le siège d'un établissement. (Champlain, Voyage de 1603, fos 15-18.) Le 4 juillet 1634, il y fit commencer la construction d'une habitation fortifiée. Relations des Jésuites. (Relat. de 1634, éd. de Québec, p. 91, col. 2).

non plus que le lac Champlain qui cependant se trouve nonseulement sur les cartes de Champlain, mais sur celles de Hondius (1632 ou 1633) et de Nicolas Sanson (1650). Les îles Jésus et Montréal (qu'il nomme, comme Jacques Cartier, Mont Royal), sont grossièrement figurées. La rivière Saint-Jean ou les Mille Iles, la rivière des Prairies (1), le grand bras du Saint-Laurent où Cartier fut arrêté par les rapides de la Chine (2), et que Champlain remonta jusqu'à l'île Saint-Paul, sont représentés d'une façon tout à fait radimentaire.

La grande rivière Ottawa suit le parallèle moyen de 45 °30′, comme dans l'America Septentrionalis de Hondins (3). Joliet a parcouru jadis le pays des Ottawas : il a fait le relevé du fleuve; il en a donné une description à Galinée, en 1669, quand il le rencontra sur le lac Erié. Son tracé est loin cependant de valoir celui de Galinée. On doit surtout lui reprocher de n'avoir pas indiqué le Long-Saut où dix-sept Français, un Huron et quatre Algonquins ont sauvé la colonie en résistant, pendant huit jours, à sept ou huit cents Iroquois. Ce combat, qui se termina, le 21 mai 1660, par la mort de ces vingt-deux hommes, est le plus beau, le plus héroïque que l'histoire ait enregistré. Charle-

⁽¹⁾ Des Prairies découvrit fortuitement cette rivière et reconnut en même temps que le Mont Royal était dans une île. (Relations des Jésuites, Relat. de 1640, édit. de Québec, p. 34). D'après Champlain (Voyage de 1632, pp. 156 et 159, il remonta le Saint-Laurent en 1660, pour faire la traite des pelleteries. Pour Jean Alphonse Saintongeois, Hochelaga ou Montréal était une terre ferme contiguë au cap Figuier et au Pérou. Jacques Cartier et Lescarbot ne croyaient pas non plus que Hochelaga fût une île. (Faillon, Op. cit., t. 1, p. 82).

⁽²⁾ Brief récit, fo 27. - FAILLON, Op. cit., p. 500.

⁽³⁾ N. Sanson (Amér. Sept. 1650), qui la confond avec le bras du Saint-Laurent qui sépare l'île de Montréal de l'île Jésus, l'appelle R. des Prairies et lui donne, jusqu'au lac des Nipissiriniens, une direction exacte. Sur sa carte de 1656, il la laisse anonyme et donne le nom des Prairies à une rivière plus occidentale qu'il est impossible d'identifier avec quelque certitude. Christian Le Clercq (1691) la fait sortir du lac Huron qu'il appelle lac d'Orléans.

voix n'en parle pas; les *Relations* le mentionnent à peine : Joliet ne l'ignorait pas et aurait dû tout au moins en marquer la place (1).

Joliet réunit l'Ottawa au lac Nipissing par la Mattawa. Il est imité par Galinée. C'est une erreur empruntée peutêtre à N. Sanson (2). La branche septentrionale de l'Ottawa est tracée assez régulièrement, mais le chapelet de lacs traversé par ce grand cours d'eau n'est pas indiqué.

Au nord du lac Nipissing, que Champlain appelle Biserenis, Sanson Nipissiriniens, Galinée Lac des Nipissirianiens ou des Sorciers, Joliet place la nation Nipissing (3).

La French River est représentée comme un étroit cours d'eau. Galinée la figure beaucoup mieux et lui donne son nom de Rivière des Français.

(1) L'abbé Faillon attribue à la religion tout l'honneur de ce glorieux combat. Il nous semblerait plus juste de l'attribuer au patriotisme fortifié par le sentiment religieux.

Le savant abbé a retrouvé et publié les noms de ces héros. Il ne pouvait terminer mieux son émouvant récit.

(Faillon, Op. cit., t. II, pp. 397-418.)

(2) N. Sanson, sur ses cartes de 1650 et 1656, avait commis la même erreur, Guillaume de l'Isle (carte de 1700) l'a évitée, mais nous la retrouvons de nouveau dans l'atlas de Stieler (Verein-Staaten von Nord-America, Mexico, Yncatan U. A, 1878). Hughes et la carte dressée en 1871 pour le recensement du Canada doivent être suivis. Cette dernière carte surtout repose sur des travaux topographiques considérables exécutés par le Département de l'Agriculture en vue de la délimitation des circonscriptions territoriales. Elle ne fait pas communiquer la Mattawa avec le lac Nipissing. Le petit lac Trout, que cette rivière forme à sa source, reçoit uu ruisselet qui vient des environs et non du lac Nipissing. Nous entrons dans ces détails par respect pour la grande et belle œuvre de Stieler.

(3) Champlain plaçait cette nation au sud du lac, mais il se trompait. Il se trompait également sur le cours de l'Ottawa.

Le peuple qui donna son nom à ce lac est appelé par Gabriel Sagard Epicerinyen ou des Sorciers. « Ce peuple Epicerinyen est ainsi appelé » Sorcier, pour le grand nombre qu'il y en a entr'eux, et des Magiciens, » qui font profession de parler au Diable en des petites tours rondes et » séparées à l'escart qu'ils font à dessein, pour y recevoir les Oracles » et prédire ou apprendre quelque chose de leur Maistre. » (Le Grand voyage au pays des Hurons, Paris, 1632, Ire part., p. 74; Paris, Tros, 1865, 1re part., pp. 50, 51).

Sous sa forme rudimentaire, la carte de Joliet accuse pour cette partie un progrès sur celles de Nicolas Sanson et de Creuxius. Il ne réunit pas, comme le premier, l'Ottawa à la rivière Saint-Maurice et au Saguenay; il ne commet pas, comme le second, cette étrange bévue de faire couler des rivières du détroit et de la baie de Hudson au Saint-Laurent.

Sur la rive gauche de l'Ottawa, Joliet place la nation Mata8an.

D'après Joliet, le Saint-Laurent formerait trois rapides entre sa sortie du lac Ontario et son confluent avec l'Ottawa (1). Champlain en avait marqué quatre et Charlevoix en indiquera huit : Les Cascades, Le Buisson, Les Cèdres, Le Còteau du Lac, Le Moulinet, Le Long-Sault, Plat et Les Galots (2). Joliet marque aussi trois îles anonymes. Lesquelles?

Le lac Ontario, que Champlain a traversé du sud au nord, en 1615, a souvent changé de nom. Joliet l'appelle Lac Frontenac ou Ontario. Pour Champlain, c'est le Lac S. Louis; pour Hondius, le Lac des Iroquois; pour Sanson, l'Ontario de S. Loys (1650), l'Ontario ou Lac de S. Louys (1656); l'auteur de la carte dressée pour la campagne de 1666, contre les Agniers, l'appelle: Lac Ontario ou le grand fleuve des Iroquois. En 1691, le P. Christian Le Clercq lui rendra le nom de Frontenac en attendant qu'il reprenne celui d'Ontario qu'il avait reçu des Indiens.

Le fort de Frontenac est indiqué, mais non la mission

⁽¹⁾ Ce sont ces rapides que Cartier ne put franchir en 1535 quand il fit la découverte de Hochelaga (Montréal), et qui arrêtèrent Champlain en 1603. (Brief recit et succincte narration, de la nauigation faicte es ysles de Canada, Hochelage, Sagnenay et autres, etc.; Paris, 1545, p. 27. — Réimpression de M. d'Avezac. — Champlain, Voyage de 1603, pp. 21, 22).

⁽²⁾ CHARLEVOIX, Journal d'un voyage fait par l'ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale, à la suite de Histoire et description générale de la Nouvelle-France; Paris, 1744, in-12, t. V, pp. 281-287.

sulpicienne de Kenté que Fénelon et Trouvé avaient fondée en 1668.

Au nord-ouest il marque, sans les nommer, la rivière Humbert, le lac Simcoe, ainsi que la Severn qui réunit ce lac à Georgian Bay (*l'Iroquois See* de Stieler).

Il a figuré grossièrement la côte méridionale quand il lui suffisait, pour faire un tracé correct, de consulter Galinée, son ancien compagnon, qui la « donne assez exactement (1) ».

Il supprime le canal de Niagara et réunit le lac Frontenac au lac Erié par un détroit comme celui de Gibraltar. Il marque cependant la cataracte par des points et par cette légende: Sault — portage de demilieue. Galinée, qui ne connaît le Niagara que par les rapports des sauvages, le donne beaucoup plus exactement.

Pour Champlain, le lac Erié est tout simplement un gonflement du Saint-Laurent. Sur sa carte de 1632 ce lac est anonyme, sur celle de 1643 il est appelé *Lac Derié*. En 1650, N. Sanson le trace assez bien, mais sans nom; en 1656 il lui donne le nom de *L. Erié ou du Chat*, et son tracé perd beaucoup en exactitude. Cavelier de la Salle l'appellera *Conty*, mais le vieux nom d'Erié finira par prévaloir (2).

(1) "Lac Ontario. J'ai passé du côté du sud que je donne assez exactement ". (Carte du pays que MM. Dollier de Casson et de Galinée, missionnaires de St-Sulpice, ont parcouru, dressée par le même M. de Galinée.) Voir la réduction donnée par l'abbé Faillon, Histoire de la Colonie française du Canada, t. 111, p. 305.

L'original de cette carte est perdu. Une copie faite pour la bibliothèque du parlement canadien est également perdue. Toutes les recherches faites par notre ami M. Benjamin Sulte, d'Ottawa, n'ont pas donné de résultat. Cette double perte est d'autant plus regrettable que la réduction de l'abbé Faillon ne reproduit pas toutes les légendes de l'original.

(2) Ce nom de Conty se conservera chez les Récollets jusqu'en 1691, époque de la publication du Premier établissement de la foy, mais les Jésuites ne l'accepteront pas : ils conserveront toujours celui d'Erié ou Lac de la Nation du Chat.

Dans la carte de Joliet ce lac est méconnaissable. Il forme un triangle équilatéral dont le sommet est aux chutes du Niagara.

Galinée, qui en a vu les côtes septentrionales, se trompe aussi quand il fait de Long Point Island une grande péninsule. Malgré cette déformation, le tracé, pris dans son ensemble, est d'une exactitude remarquable.

Joliet supprime le canal de Détroit, le beau lac Saint-Clair et la majestueuse rivière Saint-Clair (1) qui reçoit, pour les porter au lac Erié, les eaux du lac Huron. Il réunit ces deux lacs par 38°30' de latitude nord et.place sur le 45°, un degré trop au sud, la côte septentrionale du lac Huron.

Sur la carte de Champlain, de 1632, on lit cette légende: Mer douce. Descouvertures de ce grand lac, et de toutes ses terres : depuis le sault S. Louis par le S de Champlain, es années 1614 et 1615, iusques en l'an 1618.

Le tracé de Champlain est très défectueux. La côte septentrionale est assez correctement indiquée, mais le lac est tellement aplati du nord au sud que la côte méridionale se trouve presque sur le même parallèle que la côte septentrionale du lac Ontario. Le lac Supérieur est, pour ainsi dire, dans le prolongement du lac Huron.

Dès 1631 on trouve trace sur la carte de H. Hondius (America noviter delineata) de l'Ottawa, de l'île des Allumettes et du lac Nipissing, des lacs Frontenac et Huron.

Joliet forme du lac Huron une seule masse. On y voit bien la Grand Manitoulin Island, si célèbre dans les légendes

Qui nous dit que les Iroquois n'ont pas fait payer cher aux chrétiens la destruction de cette idole?

⁽¹⁾ Galinée représente bien cette contrée, mais il écrit sur la rivière Saint-Clair une légende qu'il aurait mieux fait de négliger. « Ici », dit-il, « était une pierre idole des Iroquois que nous avons mise en pièce et jetée » à l'eau ». C'est du fanatisme, ce que Voltaire appelait « une folie reli» gieuse sombre et cruelle ». C'est avec ces sottises qu'on allume et qu'on attise les haines et les guerres ; c'est par ce beau zèle qu'on étouffe la mémoire du passé. Le fanatique est la peste de l'humanité.

indiennes, mais non la partie péninsulaire du comté Grey qui forme, avec la Grand Manitoulin, la séparation entre Georgian Bay et le lac Huron proprement dit.

Dans le prolongement ouest de Grand Manitoulin il place les deux grandes îles qui portent maintenant les noms de Cockburn et Drummond. A l'est, dans une direction nordsud, il en place quatre petites dont il est impossible de faire l'assimilation. Tout ce que l'on peut dire avec certitude, c'est qu'elles appartiennent à la baie des Iroquois.

N. Sanson, qui connaît le lac Huron sous le nom de Karegnondi, Creuxius, qui le nomme Mare dvlce seu Lacvs Hvronvm, Galinée, qui l'indique sous le nom de Michigané ou mer douce des Hurons (1), l'étendent démesurément à l'ouest et le confondent avec le lac Michigan ou des Illinois (2).

La rivière Sainte-Marie doit son nom aux PP. Jésuites. Elle est encombrée d'îles et de rapides retentissants. Joliet la trace mieux que Sanson et moins bien que Galinée.

Des points rouges et cette légende: Le Sault S. Marie, indiquent le déversoir du lac Supérieur, restes de la chaussée anciennement construite, par le dieu du lac, pour arrêter les eaux des rivières et du lac Alimipegon (Nipigon)(3). Les îles n'ont pas leurs dimensions respectives et ne sont pas à leur place; on reconnaît cependant sur Sanson et Creuxius un progrès considérable. Ce dernier surtout, qui représente assez correctement les rivières de Niagara, Détroit et Saint-Clair, supprime complètement la verte et bruyante Sainte-Marie.

Le lac Supérieur, que les Indiens appelaient Kitchi-

⁽¹⁾ Galinée donne le nom de *Lac des Hurons* à Georgian Bay, qu'il trace d'ailleurs avec une grande exactitude.

⁽²⁾ Christian Le Clercq lui donnera le nom de Lac d'Orleans, mais la encore, c'est l'appellation indienne qui prévaudra.

⁽³⁾ Cette curieuse légende a été recueillie par Charlevoix, Journal, t. V, p. 415.

gami, Champlain Grand Lac (1632), Grand Lac des Nadouessiou (1643), Sanson Lac Supérieur, Johannes Janssonius (1657) Grand Lac, Marquette Lac Supérieur ou de Tracy (1), est tracé très sommairement, mais plus correctement que le lac Huron et le lac Erié. Une petite

(1) Le P. d'Allouez dit, dans la Relation de 1667, p. 8, que ce lac portera désormais le nom de *Tracy*, en l'honneur du gouverneur général. Cependant il prendra celui de *Condé* dans la carte du P. Christian Le Clercq, de 1691, réduite par La Potherie, en 1753, et comprise dans son second volume de l'Histoire de l'Amérique septentrionale.

Comme nous l'avons dit, le Lac Supérieur est tracé sur la carte de Champlain de 1632. En 1642, les Jésuites reçurent une députation d'Algonquins qui, sous le nom de Saulteurs, occupaient les environs du Saut-Sainte-Marie. Jogues et Raimbault furent aussitôt envoyés dans ce pays. (Charlevoix, Op. cit., t. I, p. 362.) En 1650 et 1656, la partie occidentale de ce lac est grossièrement tracée sur les cartes de N. Sanson d'Abbeville. En cette même année 1656, 50 canots d'Ottawas vinrent à Québec avec deux Français qui habitaient depuis deux ans dans leur pays. Trente Français devaient les accompagner, mais ils en furent empèchés par une excursion des Agniers sur le Saint-Laurent. (Faillon, Op. cit., t. II, pp. 355-356.) En 1657, le Lac Supérieur reprend sur la carte de Janssonius le nom de Grand Lac. En 1660, des sauvages allèrent à la baie de Hudson par le Lac Supérieur et revinrent par le Saguenay (Charlevoix, Op. cit., t. II, p..98). D'après la Relation de cette année, p. 9, le Lac Supérieur a déjà été beaucoup exploré. Les sauvages le considéraient comme une divinité et lui faisaient des sacrifices. Charlevoix (Journal, t. V, p. 414) croit être bien perspicace en observant que leur culte devait s'adresser à la divinité du lac et non au lac même.

En 1661, le P. Ménard fonde dans la baie de Sainte-Thérèse, an sud du lac, la première mission chrétienne. (Rel. de 1664, pp. 3-6). En 1665, Claude Allouez va prêcher la foy jusqu'à la Pointe-du-Saint-Esprit. (Rel. de 1667, pp. 4 et seq.)

En 1667 et 1669, des Indiens vendent aux Jésuites des morceaux de cuivre provenant du Lac Supérieur. (Rel. de 1670, pp. 83-86. FAILLON, Op. cit., t. III, p. 255.) En 1670, François Mercier donne du lac une description détaillée. (Rel. de 1670, pp. 82-86.) En 1672, un Français, nommé Perré, y trouve une mine de cuivre. (Rel. de 1672, p. 2.) L'année précédente, 1671, les Jésuites réunirent à la Relation une carte du Lac Superieur et autres licux ou sont les Missions des Peres de la Compagnie de Iesus comprises sous le nom D'outavacs.

Nous n'avons pu trouver sur la découverte de ce grand lac des renseignements plus précis. Il semble que c'est aux Pères Jésuites que revient tout l'honneur de cette découverte.

langue de terre marque la grande presqu'île de Kerwenaw Point.

Les missions de Sainte-Marie-du-Sault, de Saint-Ignace, de la Pointe-du-Saint-Esprit ne sont pas indiquées. Cette omission est toute volontaire. Joliet connaissait la première au moins pour l'avoir vue à son retour (1); c'est de la seconde qu'il partit, avec Marquette, le 17 mai 1673; et comme il passa plusieurs années sur le lac Supérieur et chez les Ottawas, il est bien difficile de croire qu'il n'a pas connu la troisième.

Dans le lac Supérieur il place onze iles : quatre disposées en fer à cheval devant le canal de décharge; trois au nord, probablement Slate, le groupe de Saint-Ignace et la grande île Royale (2); quant aux quatre du sud-ouest, elles semblent figurer le petit archipel des Apôtres.

Quatre-vingts torrents viennent se perdre dans cette coupe de 8,500,000 hectares. Joliet en indique un seul, dans une direction fautive et sans nom, le Saint-Louis, à l'ouest.

Au nord-ouest du lac on lit: Nations du Nord; au nord: Assiniboels — Kilistinons; au nord-est, vers James Bay: Sauuages de la mer; à l'ouest: Nad8essi8.

La contrée située entre la baie de Hudson, le détroit de Davis et le Saint-Laurent, est désignée sous le nom de Labrador.

Si Joliet a mal tracé le lac Huron, il faut lui rendre cette

⁽¹⁾ Il y laissa une copie de son journal de route. Cette importante pièce n'a pas été retrouvée. Force est de nous en tenir au récit très sommaire recueilli de auditu par le P. Dablon et publié dans les Relations des années 1673 et 1674. (Relations inédites de la Nouvelle-France, Paris, Douniol, 1861, t. 1, pp. 193 et seq.) Lettre de Frontenae du 14 nov. 1674. (Arch. du Ministère de la Marine).

⁽²⁾ Dans la Relation de 1670, p. 85, les PP. Jésuites appellent cette ile Minong. Joliet, dans l'une des cartes que nous avons décrites, Guillaume de l'Isle (Amérique septentrionale, 1700) et Nicolas de Fer (Cours du Missisipi ou de St Loüis, 1718) lui conservent le même nom.

justice qu'il a réalisé un progrès considérable en séparant le lac Huron du lac Michigan.

Il a séjourné avec Marquette à la mission de Saint-Ignace, dans le détroit de Mackinaw, et put y apprendre des sauvages ou voir par lui-même que le lac Michigan est parfaitement distinct du lac Huron. Il put recevoir ce renseignement de Cavelier de la Salle, qui vit ces contrées en 1672, mais rien ne le prouve. Ce qui est certain, c'est que sa carte et celle de Marquette sont les premières qui donnent, bien que d'une manière très imparfaite, la grande péninsule de Michigan.

Le lac de ce nom est appelé par Joliet *Lac des Illinois* ou *Missihiganin*, par le P. Marquette *Lac des Ilinois*, par Ch. Le Clercq et la Potherie *Lac D'auphin*.

La baie des Puans ou Green Bay est assez bien représentée, mais elle est mal orientée, surtout chez Joliet.

Au sud de Green Bay, à l'endroit où Marquette place les P8te8tami, Joliet marque la nation des Puans. La Fox River, qu'il ne dénomme pas, sort du lac Winnebago. Du lac Winnebago, Joliet et le P. Marquette se rendent au village des Mask8tens, où les PP. Dablon et d'Allouez avaient prêché en 1671, après avoir commis cette insigne sottise de précipiter dans la rivière, près du rapide de Kakalin, une statue de pierre qu'ils prenaient pour une idole. Les Maskoutens font bon accueil aux deux explorateurs et leur donnent des guides pour aller jusqu'an Wisconsin, que Joliet appelle Miskonsing et Marquette, dans sa relation, Meskousing et Miskous.

En quittant les eaux du Saint-Laurent, ils entraient dans l'inconnu. N'ayant pas connaissance de l'exploration de Jean Nicolet, déjà vieille de 38 ans, ils croyaient être les premiers Européens qui voguaient sur cette large rivière encombrée d'îles couvertes de vignes.

Si ferme que soit le cœur d'un homme, l'inconnu lui cause toujours une certaine inquiétude. Le P. Marquette, qui était un brave homme et un homme brave, ne cherche pas à dissimuler. « Avant de nous y embarquer, » dit-il, « nous

- » commençâmes tous une nouvelle devotion à la Sainte
- » Vierge immaculée que nous pratiquâmes tous les jours,
- » luy adressans des prieres particulieres pour mettre sous
- » sa protection et nos personnes et le succez de nostre
- » voyage; et apres nous estre encouragez les uns les autres
- » nous montames en canot (1) ».

Cette rivière de Wisconsin les porte au Mississipi, en face d'un village *Kitchigami*, où ils arrivent le 17 juin 1673, « avec une joie », dit Marquette, « que je ne peux » pas expliquer (2) ».

Marquette avait mis son voyage sous la protection de la « sainte Vierge Immaculee », et lui avait promis de donner à la grande rivière, s'il la déconvrait, le nom de *Conception*. Il tint parole, ainsi qu'on le voit sur sa carte. Mais Joliet, qui n'avait pas pris cet engagement, l'appela, en attendant qu'il changeât d'avis, *rivière de Buade*, en l'honneur du comte de Frontenac.

L'avenir n'a pas ratifié les appellations de Joliet et de Marquette. Après s'être appelé successivement Conception, Buade, Colbert, Saint-Louis, le fleuve-roi a repris le

- (1) THEVENOT, Recucil de voyages. Découverte de quelques pays et nations de l'Amérique septentrionale. Paris, Estienne Michallet, 1681, p. 9. Mission du Canada. Relations inédites de la Nouvelle-France; Paris, Douniol, 1861, t. II, p. 253.
- (2) Le 17 juin 1873, un Canadien, M. Louis-H. Fréchette, écrivait, dans une longue pièce de vers à l'honneur de Joliet:

Jolliet! Jolliet! deux siècles de conquêtes,
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos têtes,
Depuis l'heure sublime où, de ta propre main,
Tu jetas d'un seul trait, sur la carte du monde,
Ces vastes régions, zone immense et féconde,
Futur grenier du genre humain!

(Pêle-Mêle, Fantaisies et Souvenirs poétiques;

Montréal, 1877, pp. 65-75).

M. Fréchette ne savait pas que l'honneur de la découverte du Mississipi revient à Cavelier de la Salle.

nom de Mississipi (*Grandes eaux*) qu'il avait reçu des Indiens.

Joliet le fait venir de trois lacs situés sur le 47° parallèle septentrional. A-t-il voulu représenter les lacs Winibigoshish, Cass et Pemidji? Peut-être, bien que sa représentation ne réponde nullement à la réalité. En tout cas, il oubliait l'un des lacs, l'Itasca, la vraie source du Mississipi (1), reconnue par Schoolcraft en 1831.

Marquette signale sur la rive gauche du Wisconsin, une mine de fer que Joliet indique sur sa carte.

En descendant la rivière de Buade ou Conception, Joliet et Marquette voient des choses bien surprenantes qui n'ont pas été signalées depuis, notamment un monstre qui avait la tête du tigre, le nez pointu du chat sauvage, la barbe et les oreilles droites, la tête grise et le col noir (2). Le monstre n'en a pas montré davantage, et c'est bien regrettable.

Joliet marque sur la rive droite trois villages 8a8iatonon qui ne sont pas mentionnes par Marquette. Celui-ci n'a pas dù les voir, car il dit: « Comme nous ne sçavons pas où

- » nous allons, ayant fait déja plus de cent lieuës sans avoir
- » rien découvert que des bestes et des oyseaux, nous nous
- » tenons bien sur nos gardes; c'est pourquoy nous ne fai-
- » sons qu'un petit feu à terre sur le soir pour préparer
- » nostre repas, et apres souper nous nous éloignons de

⁽¹⁾ Le Mississipi, à sa sortie de l'Itasca, mesure cinq mètres en largeur et trente-huit centimètres en profondeur. (M. Lucien Biard, A travers l'Amérique, Nouvelles et récits; Paris, in-18, p. 195.) Les Français appelaient l'Itasca la Biche, et les Indiens, l'Omoushosesaugauegoum. Schooleraft rejeta ce nom « sept fois barbare « pour lui donner celui d'Itasca. qu'il a tiré de Veritas Caput, ce qui est passablement pédantesque. L'Itasca n'est pas rigoureusement la tête du fleuve, puisqu'il reçoit un clair ruisseau d'un peu plus d'un mètre de large, venu de l'étang sans profondeur de Dolly Varden. (M. Onésime Reclus, Géographic. — La Terre à vol d'oiseau; Paris, Hachette, 1877, t. II, p. 288.)

⁽²⁾ MARQUETTE, Op. cit., éd. Thévenot, p. 11.

- » terre le plus que nous pouvons et nous allons passer la
- » nuit dans nos Canots, que nous tenons à l'ancre sur la
- » rivière assez loin des bords, ce qui n'empesche point
- » que quelqu'un de nous ne soit toùjours en sentinelle, de
- » peur de surprise (1) ».

Enfin à la hauteur du 38° 30′, suivant Joliet, et du 40°, suivant Marquette, ils découvrent sur la rive des pistes d'hommes et un petit sentier. Ils prennent terre, laissent les canots à la garde de leurs compagnons et s'avancent à la découverte. Ils arrivent à des villages illinois qui leur font fête pendant cinq ou six jours.

Joliet place ces villages sur une rivière qui vient du nordouest et les appelle *Illinois*, *Atontanta*, *Pana*, *Maha*, *Pa8tet*, *Pe8area*, et il ajoute: 300 cabanes 180 canots de bois de 50 pieds de long. Marquette fait former à cette rivière une île où se trouvent trois villages *Pe8area*. Cinq autres villages sont indiqués: *Moingana*, aux sources de la rivière, *Otontanta*, *Pana*, *Maha* et *Pah8tet*, à l'ouest, dans les contrées lointaines qu'il réunit sous la rubrique: *Nations esloignées dans les terres*.

Joliet place sur le 37° parallèle et Marquette sur le 38° le confluent du Missouri, qui se trouve par 38°33′. Joliet laisse cette rivière sans nom; Marquette l'appelle R. Pekitan8i, et il « espère par son moyen faire la decouverte de la mer Vermeille ou de Californie ».

Joliet place sur sa rive droite, en en remontant le cours : Mess8ni, Kansa, 8chagé, Pani et Minongio, Marquette inscrit dans le lointain, à l'ouest : 8chage, 8ecmess8rit, Kansa et Paniassa.

Un peu avant d'arriver à la Pekitanoui ou Missouri, ils ont vu les peintures de monstres dont Joliet, comme nous l'avons dit, donne sur l'une de ses cartes un curieux spécimen. Marquette en fit aussi un dessin, qui est perdu, mais

⁽¹⁾ Marquette. Op. cit., ed. Thevenot, pp. 13, 14.

dans sa relation il en fait cette description, qui mérite d'être citée :

« Comme nous costoyons, » dit-il, « des rochers affreux » pour leur hauteur et pour leur largeur, nous vismes sur » un de ces rochers deux Monstres en peinture, qui nous » firent peur d'abord, et sur lesquels les Sauvages les plus » hardis n'osent arrester long-temps les yeux. Ils sont gros » comme un Veau, ils ont des cornes à la teste comme un » Chevreüil, un regard affreux, des yeux rouges, une barbe » de Tygre, la face a quelque chose de l'homme, le corps » couvert d'écailles, la queuë est si longue qu'elle fait le » tour du corps, passant par-dessus la teste, et retournant » entre les jambes elle se termine en queuë de poisson; le » verd, le rouge et le noir sont les teintes et les couleurs » qui le composent : Au reste ces deux Monstres sont si » bien peints, que nous ne pouvons pas croire qu'aucun » Sauvage en soit l'auteur, puisque les bons Peintres en » France auroient peine à si bien faire, et d'ailleurs ils sont » si haut élevez sur le rocher, qu'il est difficile d'y atteindre » commodement pour des Peintres (1). »

Après avoir bien observé ces deux montres, ils franchirent le confluent du Missouri, passage difficile, au moins pour leurs fragiles embarcations, et remarquent, sur la rive gauche, le confluent de l'Ohio. Ils nomment cette rivière 8ab8skig8 et placent son confluent: Joliet par 35°25′, Marquette par 36°; en réalité, il se trouve par 37° 10′. Les deux voyageurs se contentent de donner l'amorce de l'Ohio et ne disent pas un mot de la découverte qui fut faite de cette rivière, en 1669, par Cavelier de la Salle. Dans ses cartes postérieures, Joliet, mieux instruit, tracera ce cours d'eau dans toute sa longueur et rappellera le nom de cet

⁽¹⁾ MARQUETTE. Op. cit., édit. Thévenot, p. 29; édit. Douniol, t. II. pp. 275, 276. — Voir une curieuse note de M. Parkman, The discovery of the Great West, p. 59.

explorateur, mais Marquette paraîtra toujours l'ignorer (1).

Joliet place au sud de l'Ohio des villages Cha8anon, Kaskinonba, 8abanghiharea, Matohah. Marquette indique au loin, à l'est, les villages Cha8anon, Kakinonba, Matahali.

Continuant à voguer au sud, ils arrivent à l'Arkansa, qui se jette dans le Mississipi par 34° 30′ de latitude nord, mais que Joliet placera par 32° et Marquette par 33° 40′. Ce dernier le représente par un simple trait et sans nom; Joliet l'appelle riviere Bazire. Il y avait alors à Québec un nommé Charles Bazire, fils de Jean Bazire, de la paroisse de Saint-Vincent (évêché de Rouen) (2). Il était l'un des plus riches particuliers du Canada (3), et ne dut pas prendre part à l'expédition; mais il en a pu faire les frais, et Joliet, par reconnaissance, aura pensé un instant à perpétuer son souvenir. Plus tard, comme on l'a vu, Joliet sacrifie au grand Colbert, et les noms de Bazire et de Frontenac disparaissent de ses cartes.

Marquette place sur la rive gauche du Mississipi, entre l'Ohio et l'Arkansa, les *Monj8pelea*; au sud, en face du confluent de l'Arkansa, les *Akansea*; à l'ouest, le long du

- (1) Il est d'ailleurs à remarquer que dans leurs *Relations* de 1666 à 1672 les PP. Jésuites ne trouvent pas une seule fois l'occasion de citer le nom de Cavelier de la Salle.
- (2) M. l'abbé Cyprien Tanguay, Dictionnaire généalogique des familles canadiennes; Province de Québec, Sénécal, 1871, t. I, pp. 33, verbo Bazire.

 Cette œuvre patriotique, qui a pour but de conserver le nom et la filiation des colons franco-canadiens, fut célébrée en très beaux vers français par M. Louis-H. Fréchette. (Pélc-Méle, Fantaisies et Souvenirs poétiques; Montréal, 1877, pp. 31-35).

Il y avait autrefois deux paroisses Saint-Vincent. L'une, Saint-Vincent ou Saint-Vincent-d'Obermare, a été réunie à celle de Crasmesnil et forme la commune de Saint-Vincent-Cramesnil (arrond. de Neufchâtel). L'autre, Saint-Vincent-de-Nogent, a été réunie à Neufchâtel. (Abbé Cochet, Répertoire archéologique du département de la Seine-Inférieure; Paris, Impr. Nat., 1872, col. 155 et 249).

(3) Faillon, Op. cit., t. II, p. 239.

Mississipi, Metchigamea; au delà de la rivière Bazire, les villages Aiaichi, Tanik8a, Emam8eta, Paniassa, Papikaha, Akoroa, Matora, Atotchasi. Joliet indique au nord de la Bazire un village Anelihigamea; sur la rive droite de cette rivière, en allant du sud-est au nord-ouest: Atotiosi, Matora, Akoroua, Emamoueta, Papikaka, Tanik8a, Aiahichi, Pauiassa; sur la rive gauche du Mississipi, presque en face du confluent de l'Arkansa, quatre villages Akansea sauuages.

Joliet et Marquette apprirent des naturels qu'ils pourraient, en cinq jours de navigation, descendre au golfe du Mexique, mais que ce voyage serait extrêmement dangereux, le fleuve étant fréquenté par des tribus très belliqueuses, armées de fusils, et par les Espagnols qui ne manqueraient pas, s'ils les prenaient, de les réduire en servitude.

Marquette dit que la langue de l'Arkansa était si difficile qu'il ne pouvait réussir à en prononcer quelques mots. Il trouva par bonheur dans le pays un jeune homme qui entendait assez bien l'Illinois. « Ce fut par son moyen, « dit le jésuite, « que je parlay d'abord à toute cette assemblée par » les présens ordinaires; ils admiroient ce que je leur disois » de Dieu et des Mysteres de notre sainte Foy, et ils fai- » soient paroistre un grand désir de nous retenir avec eux » pour les pouvoir instruire (1). »

Malgré leur admiration pour les discours du P. Marquette, les Sauvages, réunis en conseil nocturne, discutèrent gravement, posément, suivant leur habitude, la mise à la broche des deux explorateurs. Ils voulaient garder le bon Père... pour le manger. Le chef, fort heureusement, fut contraire à la proposition, et pour les rendre inviolables, il leur dansa le calumet.

Joliet et Marquette aussi tinrent conseil et résolurent de

⁽¹⁾ MARQUETTE, Op. cit., édit. Thévenot, p. 38.

^{1 8}

ne pas pousser plus loin leur exploration. Le 17 juillet, juste un mois après leur entrée dans le Mississipi, ils quittent le village des Akansea pour retourner dans la Nouvelle-France.

Ils avaient dépassé d'un degré et demi le point atteint en 1672 par Cavelier de la Salle; il ne leur restait aucun doute sur le cours du Mississipi; Joliet en traçait hardiment le cours jusqu'au golfe du Mexique, marquait sur la rive droite des villages Tahensa sauuages, sur la rive gauche, par 34° des Mines de fer, par 34° des Terres ciseléez, par 33° 30′ un village Aganatchi, au sud des villages Akansea sauuages, un de M8ns8peria et un d'Apistonga sauuages.

Le retour est pénible, mais sans incidents. Pour ménager leurs peines et aussi pour étendre le champ de leurs découvertes, nos voyageurs s'engagent dans l'Illinois, que Joliet appelle Rivière de la Divine ou l'Outrelaise. Plus tard il changea d'avis et appela cette rivière la Divine, ce qui passa longtemps pour une énigme. Il avait tout simplement voulu se rendre agréable en donnant à une rivière le nom de guerre de madame de Frontenac et de sa grande amie mademoiselle d'Outrelaise. Le compliment n'était pas du meilleur goût. Le comte de Frontenac semble cependant l'avoir bien pris, car sur la carte de Raudin, son ingénieur, la Divine porte le premier nom qu'elle avait reçu de Joliet.

Le P. Marquette se contente de mettre sur cette rivière, qu'il fait sortir du lac Michigan, le nom du village illinois Kachkaska (1), village qui l'avait très bien reçu et qu'il revint catéchiser en 1675.

Joliet, qui était alors enthousiasmé du comte de Frontenac, donne au pays compris entre le Wisconsin et l'Illinois le nom de *Frontenacie*.

⁽¹⁾ Le Kaika de l'édition de Thévenot; le Kaskaskia de l'édition de Félix Martin.

Ces noms de *Buade* et de *Frontenacie* reparaîtront, en 1689, sur la carte de Raudin (1), mais Joliet les aura depuis longtemps remplacés sur les siennes par ceux de *Colbert* et de *Colbertie*.

Joliet a écrit dans un grand cartouche bordé de rouge, placé à droite de la carte, sa lettre d'envoi au comte de Frontenac. Nous pensons devoir la reproduire textuellement, sans rien changer à son orthographe et à sa ponctuation, en restituant seulement, entre crochets, d'après la lettre qui se trouve sur l'une des cartes que nous avons décrites, quelques mots oubliés.

« A Monseigneur,

- » Le Comte de Frontenac Cons^r du Roy en ses conseils,
- » Gouvern' et Lieutenant gñal pō sa Majté en Canadas
- » Acadie Isle Terre neufue et aues pays de la nouvelle
- » France.

» Monseigneur

- » C'est auec bien de la ioye que iay [le bonheur aujour-
- » d'hui] de $v\bar{o}$ presenter cette carte qui fera cog^{re} La
- » situaon des lacs sur lesquels on nauige au trauers en
- » Canadas ou Ameriq. septentrionale qui a plus de 1200
- » lieües de l'Est à l'oüest.
 - » Cette grande Riuiere au dela des lacs Huron et Illinois
- (1) Carte de l'Amérique septentrionale, 1689. Cette curieuse carte, qui se trouvait aux archives du Dépôt de la Marine, sous le n° 25 de la boîte 28, n'a pu être retrouvée. (HARRISSE, Op. cit., n° 241).

Raudin était l'ingénieur et l'obligé du comte de Frontenac; aussi, dit M. Harrisse, dans le tracé que nous avons vu, le Mississipi porte-t-il le nom Rivière de Buade, et les pays avoisinants sont-ils nommés Frontenacie.

Comme on le voit, Raudin ressuscitait les noms donnés par Joliet et ne les inventait pas.

- » qui porte vre nom scau. Riu. Buade por auoir esté
- decouuerte ces années dernieres 1673 et 1674 par les
- » Iers ordres que vo me donnastes entrant dans ure gouver-
- ▶ nem^t de la nouuelle france passe entre la Floride et le
- » Mexiq. et por se descharger dans la mer coupe le plus
- » beau pays qui se puisse voir, Je n'ay rien veu de [plus]
- » beau dans la france coe la quantité des prairies que i'y
- » ai admiré n'y rien d'aggreable coe la diuersité des bo-
- » cages et des forests ou se cueillent des prunes, pommes
- » grenades, citrons, meures, et plusrs petits fruicts qui ne
- » sont point en Europe, dans les champs on fait leuer les
- » cailles, dans les bois on y voit les perroquets, dans
- » les riuieres on prend des poissons qui nos sont incon-
- » nus por le goust figure et grosseur.
 - » Les mines de fer et les pierres sanguines, qui ne
- ${\color{blue} \bullet}$ s'amassent iamais que parmy le cuiure rouge ny sont
- » pas rares, non plus que l'ardoise, le salpetre, le charbon
 - » de terre, marbe, et moulanges por du cuiure les plus gros
 - » morceaux que i'ay veu estoit gros coe le poinct, et tres
 - » purifié, il fut decouuert aupres des pierres sanguines
 - » qui sont beaucoup [meilleures] que celle de france, et
- » en qtitė.
 - $\boldsymbol{\mathsf{w}}$ Tous les sauuages ont des canots de bois de $50\,$ pieds
- » de long et de plus por nourriture ils ne font point estat
- » des cerfs ils tüent des bufles qui marchent par bande de
- » 30 et 50, J'en ay mesme compté iusqu'a 400 sur les bords
- » de la Riuiere et les coqs d'Inde y sont si communs
- » qu'on n'en [fait] pas grand cas.
 - » Ils font du bled d'Inde la plus part trois fois l'année et
- » tous [ont] des melons d'eau por se rafraischir dans les
- » chaleurs qui ne permettent point de glace et fort peu de
- » nege.
 - » Par une de ces grandes riuieres qui viennent de l'Ouest
- » et se decharge dans la Riu. Buade on trouuera passage
- » pour entrer dans la mer vermeille, J'ay veu vn village qui

- » n'estoit qu'a cinq iournée d'vne nation qui a comerce
- » auec ceux de la Califournie, si i'y estois arriué deux iours
- » plus tost i'aurois parlé à ceux qui en estoient venus et
- » auoient apporté 4 haches pour present.
 - » On auroit veu la description de tout dans mon iournal si
- » le bonh qui m'auoit tousiors accompagne dans ce voyage
- » ne m'eut manqué un quart d'heure deuant que d'arriuer
- » au lieu d'ou i'estois parti, i'avois euité les dangers des
- » Sauuages, i'auois passé 42 rapides i'estois pres de debar-
- » quer auec toute la ioye qu'on pounoit auoir du succes
- » d'vne si longue et difficile entreprise lorsque mon canot
- » tourna hors des dangers ou ie perdis 2 hões et ma cas-
- » sette a la veue et a la porte des premieres maisons fran-
- » coises que l'auois quitté il y auoit presq. deux ans, il ne
- » me reste que la vie et la volonté por l'employer a tout ce
- » qui vous plaira

» Monseigneur.

Vostre tres humble et
 » tres obeissant seruiteur
 » et subiet.

» JOLIET. »

Le 14 novembre 1674, le comte de Frontenac a transmis à Colbert une carte de Louis Joliet; mais, comme nous l'avons dit, les noms de Buade, de Frontenacie, de la Divine ou l'Outrelaise y sont remplacés par ceux de Colbert, Colbertie et la Divine. La lettre que nous venons de transcrire s'y trouve reproduite, mais avec quelques rectifications grammaticales, la substitution du nom de Colbert à celui de Frontenac, la suppression, pour le reporter dans une légende, du passage relatif à la découverte de la mer Vermeille par un affluent de droite de la rivière de Buade ou Colbert.

Une troisième lettre est signalée par l'abbé Faillon (1) et publiée in extenso par M. Harrisse (2). Elle est datée « De » Quebek le 10° Octobre 1674 » et copiée de la main de Joliet à la suite d'une relation envoyée par Claude Dablon (3).

Elle ajoute aux deux autres lettres cet unique détail : «Je

- » fus sauué apres [auoir] esté 4 heures dans leau, ayant
- » perdu la ueije et la connoissance, par des pescheurs qui
- » nalloient jamais dans cet endroit, et qui ny auroient pas
- » esté, si la sainte Vierge ne m'auoit pas obtenu cette grace
- » de Dieu qui arresta le cours de la nature pour me faire
- » tirer de la mort (4) ».

Le savant abbé Faillon pense que cette lettre fut adressée au comte de Frontenac. Cela ne paraît guère probable Joliet était trop homme de sens pour exposer de nouveau ses aventures au général à cette seule fin de lui faire le conte puéril d'une intercession miraculeuse.

Joliet donne au destinataire de sa lettre le titre de Grandeur.

A la rigueur, ce titre pouvait convenir au comte de Frontenac, mais Joliet ne le lui donne pas dans ses autres lettres. Il convenait aussi à l'évêque de Québec, car depuis 1630 les évêques avaient le droit de le prendre. D'un autre côté, s'il n'y avait aucune raison d'écrire cette nouvelle lettre au général, il pouvait y en avoir de l'écrire à l'évêque

⁽¹⁾ Faillon, Op. cit., t. III, pp. 314-315. Elle se trouve au séminaire de Saint-Sulpice de Paris. (Documents pour servir à l'histoire de l'Eglise du Canada, t. I, première pièce.)

⁽²⁾ M. HARRISSE, Op. cit., no 623.

⁽³⁾ Dablou n'a rien dit de pareil dans la Relation qu'il écrivit sur les récits de Joliet. D'après ce Père, Joliet « a disputé sa vie aux eaux pendant plus de quatre heures ». Point d'intervention miraculeuse; point d'arrêt du cours de la nature. (Relation de la découverte de la mer du Sud apud Mission du Canada, t. I, p. 199.)

⁽⁴⁾ Relation de ce qui s'est passé aux Missions des Outaouais pendant les années 1673-1674.

Laval qui devait goûter sa crédulité, apprécier ses renseignements et sa courtoisie. Ajoutons que cette lettre à l'ennemi du comte de Frontenac s'accorderait parfaitement avec les changements de noms faits sur les cartes et sur la lettre à Colbert.

En résumé, il résulte de l'examen des cartes et des lettres de Louis Joliet que la carte que nous venons de décrire est la première qu'il ait faite et la première qui nous donne un tracé des grands lacs et du cours du Mississipi.

Comme nous l'avons dit, ce tracé est rudimentaire et son auteur était peu au courant des découvertes géographiques; mais cet auteur a vu l'Ottawa, les grands lacs, le Wisconsin, l'Illinois, le Mississipi, et sur ces points très importants il nous fait passer de la cartographie conjecturale à la cartographie positive. Sa carte, malgré ses imperfections, est en réalité l'un des plus précieux monuments de l'histoire et de la géographie de l'Amérique du Nord.

Nous remercions bien vivement M. Charles Leclerc de sa gracieuse communication. Les géographes lui sauront gré de nous avoir permis cette étude et la publication d'une réduction de sa curieuse carte.

M. Lucien Adam dépose sur le bureau un travail en langue anglaise de M. F. Force, de Cincinnati, intitulé: « Quelques observations sur les premières lettres publiées d'Améric Vespuce, » et donne à cet égard les explications suivantes:

C'est vers l'an 1507 qu'à St-Dié, une petite ville des Vosges, quelques savants eurent, on ne sait pourquoi, l'idée de donner au Nouveau Monde le nom d'Améric Vespuce.—C'est donc à St-Dié que l'Amérique a été baptisée.

Les Américains qui ont appris ce fait depuis quelques années, s'en sont, je ne dirai pas émus, car la chose n'en vaut pas la peine, mais préoccupés. Quelques habitants de ce pays, venus en Europe, ont cru devoir faire le pèlerinage

de St-Dié pour aller saluer la ville où leur continent a été dénommé.

Pourquoi est-ce à St-Dié que l'on a eu l'idée de donner au Nouveau Monde, non pas le nom de Colomb, mais celui d'Améric Vespuce? C'est là un problème irritant, qui soulève une question souvent débattue. Améric Vespuce est-il un imposteur, qui a dérobé à Colomb l'honneur et la gloire de sa découverte? Faut-il que l'histoire, qui ne peut changer le nom du Nouveau Monde, imprime, pour donner satisfaction à la mémoire de Colomb, une sorte de flétrissure au nom d'Améric Vespuce?

Cette question a son intérêt au point de vue de la morale, de la justice, de l'histoire et de la géographie.

En 1507, on a publié à St-Dié quatre lettres en latin, adressées au duc de Lorraine René II. L'authenticité de ces lettres a été admise pendant longtemps. M. de Humboldt, qui s'était préoccupé de ce problème, ce qui prouve qu'il a sa valeur, avait été frappé des inconséquences géographiques qui se trouvent dans plusieurs de ces lettres, notamment dans la troisième; néanmoins il chercha à atténuer ces erreurs et à les expliquer, en disant qu'Améric Vespuce n'avait pu les commettre, mais qu'elles étaient sans doute dues aux copistes, et qu'on n'avait pas le texte primitif.

Cette question a été soulevée au congrès de Nancy et à celui de Luxembourg; elle a fait l'objet d'une brochure intéressante de M. Lepage, archiviste du département de Meurthe-et-Moselle, l'un des archéologues les plus distingués de la Lorraine française.

M. Force reprend la thèse dans le mémoire qu'il a envoyé au congrès et déclare que ces quatre lettres ont été forgées par les trois Lorrains qui les ont publiées en 1507. On lira son travail dans le compte rendu du congrès. Je demanderai seulement à faire des réserves en ma qualité de Lorrain et de membre de la Société d'archéologie de la Lorraine.

1

Some observations on the first published letters of Amerigo Vespucci, by M. F. Force.

CINCINNATI (United States, America.)

Amerigo Vespucci appears in the Spanish records as a member of the mercantile house of Berardi at Seville until February 1496. His name then wholly disappears until February 1505, when he appears on his way to the Spanish Court, bearing a letter of introduction from Columbus to his son Diego. From the letter it appears that Vespucci had been unfortunate in his affairs. He was soon taken into favor by Fonseca, the enemy of Columbus, and rapidly rose. He received letters of naturalization; was appointed with Pinzon to a command in a fleet that was to sail for the Spice Islands, but which was abandoned. He was, in 1508, appointed principal pilot, or superintendent of charts, and so remained till his death in 1512.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES PREMIÈRES LETTRES PUBLIÉES D'AMÉRIC VESPUCE, PAR M. F. FORCE.

CINCINNATI (États-Unis, Amérique.)

Améric Vespuce est cité dans les archives espagnoles comme membre de la maison marchande des Berardi, à Séville, jusqu'au mois de février 1496. Alors son nom disparaît complètement jusqu'en février 1505, époque à laquelle il fait son entrée à la cour d'Espagne, porteur d'une lettre d'introduction de Colomb à son fils Diego. Il résulte de cette lettre que Vespuce avait été malheureux en affaires. Il fut bientôt pris en faveur par Fonseca, l'ennemi de Colomb, et il s'éleva rapidement. Il reçut des lettres de naturalisation, fut désigné, conjointement avec Pinzon, pour le commandement d'une flotte, qui était sur le point de faire voile vers les Iles aux Epices, projet qui fut abandonné. En 1508, il fut nommé pilote principal, ou inspecteur mari-

In the interval between his disappearance from the records as a merchant, in February 1496, and his reappearance on his way to Court in February 1505, he made his voyages. In the examination of witnesses in 1512-13, in the great suit of the heirs of Columbus against the Crown (which suit was begun in 1508). Ojeda, testifying about his voyage made in 1499 said that he was accompanied by « Juan de la Cosa, piloto, e Morigo Vespuche, e otros pilotos. » There is no other record evidence of his having made a Spanish voyage. This statement of Ojeda shows that Vespucci did not sail as a pilot, but does not show in what capacity he did go.

The exhaustive investigation of Viscount Santarem shows that Vespucci is not named or in any way referred to in any of the records or archives in Portugal, though the navigation records of the reign of King Manuel were made complete under his personal supervision, and they

time, charge qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1512.

Pendant l'intervalle entre sa disparition des annales comme marchand, en février 1496, et sa réapparition lors de son entrée à la cour, en février 1505, il fit ses voyages. Dans l'audition des témoins (1512-13), à l'occasion de la grande poursuite intentée à la Couronne par les héritiers de Colomb (poursuite qui avait commencé en 1508), Ojeda, appelé à témoigner touchant son voyage, fait en 1499, dit qu'il était accompagné par Juan de la Cosa, pilote, Morigo Vespuche et d'autres pilotes. (« Juan de la Cosa, piloto, e Morigo Vespuche, e otros pilotos »). Il n'y a pas d'autre document établissant qu'il a fait un voyage espagnol. Ce témoignage d'Ojeda montre que Vespuce ne fit pas voile comme pilote, mais il ne dit pas en quelle qualité il fit le voyage.

Les recherches approfondies du vicomte Santarem montrent que Vespuce n'est ni nommé ni cité d'aucune façon appear at the present day complete and without break. The diplomatic records of that day are full of reports made to the pope, to various sovereigns and to the Portuguese ambassadors at the various courts, of the voyages and discoveries made by Portuguese fleets. The Portuguese historians and annalists of that time preserve the same silence.

There is however Spanish authority for the fact that Vespucci sailed to South America in a Portuguese fleet. Peter Martyr, who was acquainted with him, and was intimate with his surviving nephew, says that Vespucci sailed to South America at the expense of the King of Portugal. From the declarations made at the Council of Spanish pilots held in 1515 (Navarrete, Tom. III, p. 319), to determine the line of boundary between the American possessions of Spain and Portugal, it is certain that Vespucci visited Cape St. Augustine on the coast of Brazil, and

dans les annales ou archives du Portugal, quoique les annales de la navigation pendant le règne du roi Manuel fussent faites d'une manière exacte, et sous sa direction personnelle, et qu'aujourd'hui elles paraissent être complètes et sans lacunes. Les documents diplomatiques de cette époque sont pleins de rapports adressés au Pape, à différents souverains et aux ambassadeurs portugais près de diverses cours, touchant les voyages et découvertes faits par des flottes portugaises. Les historiens et annalistes portugais de cette époque gardent le même silence.

Il y a toutefois une autorité espagnole en faveur de ce fait que Vespuce fit voile pour l'Amérique du Sud à bord d'une flotte portugaise. Pierre Martyr, qui le connaissait, et qui était intime avec son neveu, lequel survécut à son oncle, dit que Vespuce mit à la voile pour l'Amérique du Sud aux frais du roi de Portugal. Des déclarations faites au concile des pilotes espagnols tenu en 1515 (Navarrete,

from the statement of Nuño Garcia it seems that all understood that he sailed in a Portuguese fleet. Gomara, writing indeed forty years later, says that Vespucci coasted along America to 50° South latitude under the command of the King of Portugal.

Beyond the naked fact that Vespucci sailed with Ojeda in his voyage of 1499, and also visited the coast of Brazil at least once in a Portuguese vessel, the records give no information concerning his voyages. For further information, we must have recourse to his letters. Of the letters discovered, or said to be discovered in manuscript, in comparatively recent times, I have nothing to say. The two letters published in various languages and numerous editions during the life time of Vespucci, one of them published several times in France and Germany before the death of Columbus, deserve, as they have often received, attentive consideration.

Tome III, p. 319), dans le but de déterminer la ligne de frontière entre les possessions de l'Espagne et celles du Portugal en Amérique, il résulte d'une manière certaine que Vespuce visita le cap St-Augustin, sur la côte du Brésil; de plus, d'après le rapport de Nuño Garcia, il semble que tout le monde croyait qu'il faisait voile sur une flotte portugaise. En effet, Gomara, écrivant quarante ans plus tard, dit que Vespuce accomplit un voyage côtier le long du continent américain, à 50° de latitude Sud, d'après l'ordre du roi de Portugal.

Sauf ce simple fait, que Vespuce navigua avec Ojeda pendant le voyage de ce dernier en 1499, et en outre, qu'il visita au moins une fois la côte du Brésil à bord d'un navire portugais, les archives ne donnent aucun renseignement concernant ses voyages. Pour de plus amples informations, nous devons avoir recours à ses lettres. Des lettres découvertes, ou que l'on dit avoir été découvertes manuscrites

The Bibliotheca Americana Vetustissima of Harrisse, and the admirable disquisition of M. d'Avezac leave little to be desired concerning the bibliography of these letters. The letter to Laurentio Petri Francisci de Medicis was first printed by Jean Lambert in Paris. At least there is a common consent that this edition, without date, preceded the edition of Ottmar, printed in 1504, and was the first. In a very few years eleven other Latin, and six German editions appeared in France and Germany. In 1507, it appeared in Italian in the collection entitled Paesi Novamente Ritrovati, printed in Vicenza. Within a very few years, numerous editions and translations of this work, in Italian, Latin, French and German, appeared in Italy, France and Germany.

In different editions, the letter is variously said to have been originally written in Italian, Spanish and Portuguese. But whatever may have been the original tongue, all the

dans des temps relativement récents, je n'ai rien à en dire. Les deux lettres publiées en différentes langues et en nombreuses éditions pendant la vie de Vespuce, dont l'une fut rééditée plusieurs fois en France et en Allemagne avant la mort de Colomb, méritent l'examen attentif auquel d'ailleurs elles ont souvent été soumises.

La Bibliotheca Americana Vetustissima de Harrisse, et les admirables recherches de M. d'Avezac, laissent peu à désirer quant à la bibliographie de ces lettres. La lettre à Laurent Pierre François de Médicis fut imprimée la première fois, par Jean Lambert, à Paris. L'on est généralement d'accord maintenant que cette édition, qui ne porte pas de date, précéda l'édition d'Ottmar, imprimée en 1504, et qu'elle fut la première. En un très petit nombre d'années, onze autres éditions en latin et six en allemand parurent en France et en Allemagne. En 1507, elle fut publiée en italien, dans la collection intitulée : « Paesi Novamente

printed copies, even the Italian, are derived from the Latin translation. For the name of Amerigo Vespucci, even in the Italian copies, appears as Alberigo, a retranslation of the Latinized Albericus. Hence not one was printed from the original letter or from a direct copy of it.

And while these multitudinous and quickly recurring editions flooded France, Germany and various States in Northern Italy, no one edition appeared in Portugal, Spain or Florence. Hence the letter, while printed everywhere else, was not printed in the State where the writer was domiciled, or in the State where his correspondent lived.

The letter states that Vespucci sailed at the expense and by the command of the King of Portugal on the King's fleet. Viscount Santarem, keeper of the Portuguese archives, after an exhaustive personal examination, says that

Ritrovati », imprimée à Vicence. Dans l'espace de quelques années, de nombreuses éditions et traductions de cet ouvrage en italien, en latin, en français, en allemand, parurent en Italie, en France et en Allemagne.

Dans différentes éditions, cette lettre est respectivement dite avoir été originairement écrite en italien, en espagnol et en portugais. Mais quelque langue qu'on ait employée dans l'original, toutes les éditions, même celles en italien, sont traduites du latin. En effet, le nom d'Amerigo Vespucci, qui se trouve dans les traductions italiennes, paraît être retraduit du latin, comme par exemple Alberigo vient du nom latinisé Albericus. De là on peut conclure qu'aucune édition ne fut imprimée d'après la lettre originale, ni même d'après une copie textuelle de celle-ci.

Et tandis que les éditions se succédaient constamment en grand nombre et avec une grande rapidité en France, en Allemagne et dans plusieurs Etats de l'Italie septentrionale, aucune ne parut en Portugal, en Espagne ni à Florence. the marine records of King Manuel, made elaborately complete by the personal supervision of the King, remain to this day complete, the series absolutely unbroken; and they contain no mention of, or reference to any such expedition, or fleet, or command.

The letter proceeds with stating that while the ignorant pilots of the fleet were roaming about, not knowing within five hundred leagues where they were, all would have been lost but for Vespucci's knowledge of cosmography, « Hence the mariners held me in much honor, for I showed that without knowledge of the chart, I knew the science of navigation better than all the sea captains of the globe. » It is true that Columbus had some years before, in one of his first voyages, complained of the ignorance of his pilots. But Spain was not yet a maritime people. While the pilots of Portugal, joining practical experience to careful prepara-

Par suite, alors que cette lettre fut publiée partout ailleurs, elle ne fut imprimée ni dans le pays qu'habitait son auteur, ni dans celui où vivait son correspondant.

La lettre dit que Vespuce mit à la voile aux frais et sur l'ordre du roi de Portugal sur la flotte royale. Le vicomte Santarem, conservateur des archives portugaises, après des recherches approfondies qu'il fit lui-même, observe que les annales maritimes du roi Manuel, élaborées complètement sous la direction personnelle du roi, sont aujourd'hui absolument complètes, les séries étant tout à fait ininterrompues; cependant elles ne contiennent aucune mention ou allusion à l'expédition, à la flotte, ou à son commandement.

La lettre commence par établir que, tandis que les pilotes ignorants de la flotte erraient de tous côtés, ne connaissant rien à cinq cents lieues à la ronde, quant à leur position, tous auraient été perdus sans les connaissances cosmographiques de Vespuce. « De là, dit-il, les marins m'avaient en très grand honneur, car je leur montrais que sans connaître

tion and training, were the boldest and most skilled of the time. The sea captains of the little portion of the globe contained within the limits of Portugal, comprised De Gama, Cabral, Cortereal, Coelho, Caminha, Magellan. Their voyages had not only rounded the Cape of Good Hope and extended to India, but Cabral had already discovered and visited the very coast which Vespucci was going to explore. Of sea-captains from other parts of the globe than Portugal, we need only to name Columbus, whose superiority as a navigator Vespucci never questioned—outside of this letter. The boasting and the depreciation are alike inconsistent with all that is known of Vespucci from other sources than these letters.

The letter says he observed about twenty stars, of as great lustre as we have sometimes seen in Venus and Jupiter. « I have by geometric measures, taken their

la carte, je connaissais l'art de la navigation mieux que tous les capitaines de vaisseau de la terre. » Il est vrai que Colomb, quelques années auparavant, dans un de ses premiers voyages, s'était plaint de l'ignorance de ses pilotes. Mais aussi l'Espagne n'était pas encore un pays de navigateurs, tandis que les pilotes du Portugal, joignant l'expérience pratique à une instruction et à une éducation soignées, étaient les marins les plus courageux et les plus habiles de cette époque. Parmi les capitaines de vaisseau de la petite portion de terre comprise dans les limites du Portugal, on remarquait De Gama, Cabral, Cortereal, Coelho, Caminha, Magellan. Ils n'avaient pas seulement contourné le Cap de Bonne-Espérance et étendu leurs voyages aux Indes, mais Cabral avait déjà découvert et visité la même côte que Vespuce allait explorer. Dans tous les pays du monde autres que le Portugal, il n'y avait alors à citer en qualité de capitaines de vaisseau que Colomb, dont Vespuce n'a jamais révoqué en doute la supériorité comme navigateur, sauf dans cette

peripheries and diameters, and I have found them to be of greater magnitude. » No one can believe that Vespucci penned that absurdity.

The letter undertakes to describe the stars, their grouping and position and to give their declination, and diagrams are given to aid their description. Yet no man has ever been able to identify the stars so described. Humboldt, with charitable intention, essayed the task, and selected stars which he supposed might possibly be those referred to. But when his friend M. Ideler, the astronomer, at his request made a like attempt, a wholly different list of stars was the result. The constellations of the Southern hemisphere attracted the attention of every navigator who crossed the meridian. Dominating over all, the splendor of the Southern Cross fixed at once the attention of all. No difficulty has been found in identifying the constellations,

lettre. La jactance et le dénigrement sont du reste également incompatibles avec tout ce que nous savons de Vespuce venant d'autres sources que de ces lettres.

La lettre déclare qu'il observa environ vingt étoiles d'un éclat tout aussi ardent que nous l'avons quelquefois vu pour Vénus et Jupiter. « J'ai, par des mesures géométriques, ditil, mesuré leur périphérie et leur diamètre, et j'ai trouvé qu'elles étaient plus grandes. » Personne ne peut croire que Vespuce a écrit une pareille absurdité.

La lettre s'évertue à décrire les étoiles, leur groupement, leur position, et à donner leur déclinaison; de plus des épures y sont jointes, pour faire plus facilement comprendre la description. Cependant personne n'a été capable d'établir l'identité des étoiles ainsi décrites. Humboldt essaya, dans une intention toute charitable, de faire ce travail, et il rechercha les étoiles auxquelles il était vraisemblablement fait allusion. Mais lorsque son ami M. Ideler, l'astronome, fit sur sa demande un essai analogue, il obtint comme résultat 1 9

stars, nebulæ, coal-bags and Magellanic clouds named by other navigators. But no man has been able to comprehend the description of this astronomer who sailed to 50° South, without observing the Southern Cross.

The meteorology of the letter is akin to its astronomy. It says: « I have seen things quite at variance with the doctrines of philosophers: A white iris was twice seen about midnight, not only by me but also by all the seamen.» It is not easy to understand what is meant by a white iris, other than the common circle around the moon. And if, as Humboldt benevolently suggests, a lunar rainbow was meant, the announcement is not much less puerile.

A long paragraph is taken up in enforcing the statement; that as Lisbon is thirty nine and a half degrees north, and the voyage extended to fifty degrees south, Vespucci sailed ninety degrees; and to aid in making that statement intelli-

une liste entièrement différente. Les constellations de l'hémisphère méridional attirèrent l'attention de tous les navigateurs qui franchirent le méridien. Par dessus toutes, la splendeur de la Croix du Sud fixa irrésistiblement les yeux de tous. Aucune difficulté n'a été trouvée dans l'identification des constellations, étoiles, nébuleuses, coal-bags et nuages magellaniques mentionnés par d'autres navigateurs. Mais personne n'a pu comprendre la description de cet astronome qui navigua à 50°S. sans observer la Croix du Sud.

Dans cette lettre, la météorologie n'offre pas plus de valeur que l'astronomie. Il y est dit : « J'y ai vu des choses entièrement contraires aux doctrines des savants. Un iris blanc fut deux fois aperçu vers minuit, non seulement par moi, mais par tous les hommes de l'équipage. » Il n'est pas facile de comprendre ce qu'on entend désigner par un iris blanc, si ce n'est le cercle qui entoure la lune. Et si, comme le suggère Humboldt avec bienveillance, il est question d'un

gible, a diagram is added. All which is more like the babbling of a child than a serious communication from a learned man to one of the foremost citizens of Florence.

In describing the natives, the letter says « human flesh is their common food »— « a father has been seen to eat his sons and wives. »— « I also tarried twenty seven days in a certain town, where I saw from house to house salted human flesh hanging from the ceiling rafters as is the custom with us to hang up bacon and hog's flesh. » Both Columbus and Ojeda understood signs made on one or two occasions by natives to mean that there was a tribe of cannibals living at a distance, whom they dreaded. But the cannibals were never found. It is very certain that Vespucci did not see feasts of human flesh, nor did he see salted human or other meat hanging from the rafters of native

arc-en-ciel lunaire, la remarque n'en est pas moins puérile.

Un long paragraphe est consacré à l'explication détaillée suivante : comme Lisbonne est située à trente-neuf degrés et demi de latitude Nord, et que son voyage s'étendit à cinquante degrés de latitude Sud, Vespuce navigua sur une étendue de quatre-vingt-dix degrés ; et pour rendre la chose plus intelligible, une figure est jointe à la lettre. Tout cela ressemble plus au babil d'un enfant qu'à une communication sérieuse faite par un savant à l'un des premiers citoyens de Florence.

Au sujet de la description des indigènes, il est dit dans la lettre: « La chair humaine est leur nourriture habituelle » — « un père de famille a été vu mangeant ses fils et ses femmes ». — « J'ai aussi séjourné pendant vingt-sept jours dans une certaine ville où, dans chaque maison, je vis de la chair humaine salée pendant aux poutres du plafond, comme on a coutume de le faire chez nous pour le lard et la viande de porc». Colomb et Ojeda avaient tous deux

huts. And Vespucci stood in high repute among those who knew him.

Professor Ringmann of Strasbourg, coming across a copy of this letter, was so fascinated with its extravagance « ipsis quidem interfectis inimicis cupidissime solet vesci, » prepared another edition which was printed by Hupfuff in 1505. But in some introductory verses, he gives the prudent caution,

Candide sincero capias hunc pectore lector Et lege non naso Rhinocerontis.

The genuineness of this letter, as a veritable production of Vespucci has, perhaps, not been questioned.

A contest has raged upon the different question, whether or not Vespucci was a deliberate falsifier. Humboldt, whose *Examen Critique* is as remarkable for its

compris, par des signes que leur avaient fait les indigènes à deux ou trois reprises, qu'il y avait à une certaine distance une tribu de cannibales qui les effrayait fort. Mais ceuxci ne furent jamais trouvés. Il est très certain que Vespuce ne vit ni des repas de chair humaine, ni aucune -viande ou chair humaine pendue aux poutres des huttes indigènes. Et Vespuce était en grande estime auprès de ceux qui le connaissaient. Le professeur Ringmann, de Strasbourg, étant venu en possession d'une copie de cette lettre, fut si frappé par son extravagance « ipsis quidem interfectis inimicis cupidissime solet vesci » qu'il en prépara une autre édition qui fut imprimée par Hupfuff en 1505. Mais dans quelques vers d'introduction, il donne entre autres ce prudent conseil:

Candide sincero capias hunc pectore lector Et lege non naso Rhinocerontis.

L'authenticité de cette lettre, comme émanant vraiment de Vespuce, n'a peut-être jamais été révoquée en doute.

Une discussion s'est élevée sur le point de savoir si, oui

perfect judicial temper as for its prodigality of research, suggests that the letter was seriously mangled in getting into print. There is no ground for questioning the veracity of Vespucci outside of the printed letters which bear his If we extract from this letter all the passages that are absolutely inconsistent with all that we know of him from other sources, but a slender thread will be left. one, I find it easier to believe that « le célèbre humaniste, épigraphiste, architecte et mathématicien véronais, Fra Giovanni del Giocondo, » while constructing the pont Notre-Dame and Petit-Pont, in Paris, whiled away his idle moments in composing this letter, a fiction adapted to the public imagination, heated by fragmentary accounts of the new lands just found beyond the great ocean, than to believe he was translating it from a genuine letter written by Amerigo Vespucci.

ou non, Vespuce a falsifié de propos délibéré. Humboldt, dont l'Examen critique est aussi remarquable pour son caractère parfaitement judicieux que pour ses nombreuses recherches, insinue sérieusement que la lettre fut mutilée dans la mise sous presse. Il n'y a aucune raison de douter de la véracité de Vespuce en dehors des lettres imprimées qui portent son nom. Si nous en extravions tous les passages absolument incompatibles avec ce que nous savons de lui par d'autres sources, il en resterait bien peu de chose. Pour l'une, je trouve qu'il est plus aisé de croire que le célèbre humaniste, épigraphiste, architecte et mathématicien véronais, Fra Giovanni del Giocondo, pendant qu'il travaillait à la construction du pont Notre-Dame et du Petit-Pont, à Paris, passa ses loisirs à la composer. Il est plus facile d'admettre que c'est une fiction adaptée à l'imagination publique éveillée par des fragments de récits sur les pays découverts au delà du grand Océan, que de croire qu'il la traduisit d'une lettre authentique d'Améric Vespuce.

The letter which so fascinated Ringmann in Strasbourg stated it was an account of the third voyage made by Vespucci; that he had previously made two other voyages, and was about to make a fourth; and that he proposed to « write a book of geography or cosmography, so that my memory may live with posterity », &c.

Two years later the famous Cosmographice Introductio, being a treatise on cosmography together with a letter of Vespucci describing his four voyages, appeared; published in the neighbouring town of St-Dié, prepared and edited by three of Ringmann's friends. M. d'Avezac, in his Martin Hylacomylus Waltzemuller, ses ouvrages et ses collaborateurs has thrown a flood of light upon the preparation of this little book. He shows, that Waltzemuller wrote the preliminary treatise on cosmography; the poet Jean Basin prepared, that is, translated into Latin, the

La lettre qui attira ainsi l'attention de Ringmann, de Strasbourg, contenait un récit du troisième voyage fait par · Vespuce; elle établissait qu'il avait fait auparavant deux autres voyages, et qu'il était sur le point d'en entreprendre un quatrième; que, de plus, il avait l'intention « d'écrire « un livre de géographie ou de cosmographie, afin que ma « mémoire vive dans la postérité », etc.

Deux ans plus tard, parut la fameuse Cosmographiæ Introductio, qui contient en même temps un traité de cosmographie et une lettre de Vespuce décrivant ses quatre voyages; cette œuvre fut publiée dans la ville voisine de Saint-Dié, préparée et éditée par trois amis de Ringmann. M. d'Avezac, dans son livre sur Martin Hylacomylus Waltzemuller, ses ouvrages et ses collaborateurs, a mis en lumière la préparation de ce petit volume. Il montre que Waltzemuller a écrit le traité préliminaire de cosmographie; que le poète Jean Basin a préparé la lettre, c'estadire l'a traduite en latin, et que Walter Ludd, secrétaire

letter, and Walter Ludd, hereditary secretary of the Duke of Lorraine, supplied the means for the publication. Ringmann aided, by giving a copy of the verses which he had prefixed to the Strasbourg edition of the third voyage and writing others. The pamphlet is a unit. The tract on Cosmography, filled with allusions to Amerigo Vespucci in the annexed letter, and suggesting that the New World should be named from him Amerigo or America, is an introduction to the letter.

All four of the voyages described, are to the continent of South America. The first is Vespucci's first voyage to that continent. The first voyage made to that continent was the voyage of Columbus in 1498. The second was the voyage of Ojeda in 1499. Vespucci was not with Columbus; he was with Ojeda. These facts are established beyond controversy by the testimony of the navigators,

héréditaire du duc de Lorraine, a supporté les frais de publication. Ringmann collabora en donnant une copie des vers dont il avait fait précéder l'édition de Strasbourg, et en en faisant d'autres. Le travail est tout complet. Le traité de cosmographie, rempli d'allusions à Améric Vespuce à propos de la lettre y annexée, et insinuant que le Nouveau Monde devrait être appelé, d'après lui, Amerigo ou America, est une introduction à la lettre.

Les quatre voyages décrits ont pour but l'Amérique du Sud. Le premier dans l'ordre des descriptions est aussi le premier que fit Vespuce vers ce continent. Ce fut Colomb qui fit le premier voyage dans cette direction, en 1498. Le second est celui d'Ojeda, en 1499, et Vespuce n'accompagnait pas Colomb, mais bien Ojeda. Ces faits sont établis sans controverse possible par le témoignage des navigateurs, capitaines de vaisseau et pilotes dans le procès intenté par les héritiers de Colomb à la Couronne. Le récit du premier voyage de Vespuce est donc un récit du voyage d'Ojeda en 1499.

captains and pilots in the suit of the heirs of Columbus against the Crown. Hence an account of Vespucci's first voyage is an account of Ojeda's voyage of 1499.

Humboldt finds in the narrative in the letter, what may be called a substantial, though imperfect and confused and inaccurate account of Ojeda's voyage. The year given in the letter, is indeed wrong, being 1497 instead of 1499; but it is correct in saying the voyage began on the 20th May, from the port of Cadiz and with four vessels, and continued by the Canary islands to the continent. The letter however says the continent was first reached at 16° N.; while Ojeda first touched at 3° N. The voyage was thence continued along the coast towards the northwest. The inhabitants are described in the letter nearly as in the letter to di Medici, and it is said they eat little flesh other than human food. The voyage continued along the coast till a village

Humboldt trouve dans la narration de cette lettre un récit substantiel, quoique imparfait, confus et inexact, du voyage d'Ojeda. En effet, la date indiquée par la lettre est fausse, l'année y désignée étant 1497 au lieu de 1499; mais elle est correcte en déclarant que le voyage commença le 20 mai, du port de Cadix et avec quatre vaisseaux, et qu'il fut continué par les Iles Canaries jusqu'au continent. Toutefois, il v est dit que le continent fut atteint à 16° N., tandis qu'Ojeda parvint d'abord à 3º N. De là le voyage fut continué le long de la côte vers le N.-O. Les habitants sont décrits dans cette lettre de la même manière à peu près que dans celle adressée à de Médicis, on y répète qu'ils mangent peu de viande autre que de la chair humaine. Leur voyage continua le long de la côte jusqu'à ce qu'ils découvrirent un village bâti sur l'eau, sur pilotis, qu'ils appelèrent Petite Venise, et avec les habitants duquel ils eurent à soutenir un combat. Le voyage se poursuivit alors jusqu'à un port situé à quatre-vingts lieues de là où les habitants étaient hospita-

was discovered built over the water on piles, which they called Little Venice, and where they had a combat with its The voyage proceeded thence eighty leagues inhabitants. to a port where the inhabitants were hospitable and gracious, and where the voyagers made a visit to the interior and were received with distinguished honor. This region, the letter says, is called Paria and lies in 20° N. Thence they proceeded along the coast eight hundred and seventy leagues farther, and having been absent from Spain thirteen months, rested thirty seven days in the finest harbor in the world, repairing their vessels. Being much besought by the natives, they sailed for the island of Ity, inhabited by a hostile and dreaded tribe. This island being reached after a sail of seven days by numerous other islands, a fierce battle ensued in which the Spanish lost one killed and twenty two wounded. They sailed thence for Spain with two

liers et aimables; les voyageurs y visitèrent l'intérieur du pays et furent reçus avec de grands honneurs. Cette contrée, dit la lettre, est appelée Paria et est située à 20° N. Ensuite ils s'avancèrent le long de la côte jusqu'à huit cent soixante-dix lieues plus loin, et ayant quitté l'Espagne depuis treize mois, ils s'arrêtèrent durant trente-sept jours dans le plus beau port du monde, pour réparer leurs vaisseaux. Etant tourmentés par les indigènes, ils mirent à la voile pour l'île d'Ity, habitée par une tribu hostile et redoutée. Ils l'atteignirent après un voyage de sept jours, et après avoir passé par beaucoup d'autres îles; une bataille acharnée s'ensuivit, dans laquelle les Espagnols eurent un homme tué et vingt-deux blessés. De là, ils mirent à la voile pour l'Espagne, emmenant deux cent vingt-deux captifs, qui furent vendus comme esclaves à leur arrivée à Cadix, le 15 octobre 1499, après une absence de dix-huit mois.

Ojeda, en voyageant le long de la côte, remarqua d'abord que l'eau de la mer était complètement froide, à cause de hundred and twenty-two captives, who were sold as slaves upon their arrival in Cadiz, 15 Oct. 1499, after an absence of eighteen months.

Ojeda, in proceeding along the coast, at first noticed the sea was quite fresh from the quantity of water discharged by two great rivers, and the coast low and swampy; the current swift towards the northwest. They entered the Gulf of Paria, and at Cape Codera, made a visit to the interior where the Spaniards were received by the natives with distinguished honor. Thence to the port of Chichirivichi, where ensued a fierce battle in which the Spaniards lost one killed and twenty wounded. To cure the wounded, Ojeda went to a port near Vera de Coro, where he rested twenty days. According to the testimony of the pilot Andrès de Morales, Ojeda passed by the island of Giants (the island of Curação). Farther on he discovered a village

la quantité d'eau déversée par deux grandes rivières, et que la côte était basse et marécageuse; le courant coulait rapidement vers le N. O. Ils entrèrent dans le Golfe de Paria, et au Cap Codera ils firent une visite dans l'intérieur des terres, où les Espagnols furent reçus avec de grands honneurs par les indigènes. De là, ils se rendirent au port de Chichirivichi, où ils eurent à soutenir un combat acharné, dans lequel les Espagnols eurent un mort et vingt blessés. Pour soigner les blessés, Ojeda se rendit dans un port près de Vera de Coro, où il séjourna pendant vingt jours. D'après le témoignage d'Andrès de Morales, Ojeda passa près de l'île des Géants (l'île de Curação). Plus loin, il découvrit un village bâti sur l'eau, sur pilotis, comme Venise, dont il trouva les habitants plus beaux et plus gracieux que les autres indigènes. En trois mois, il avait visité six cents lieues de côte, et le 30 août, il mit à la voile pour Haïti. Après avoir passé par plusieurs îles, il atteignit Haïti le 5 septembre 1499, et débarqua au port de Yaquimo trois

milt over the water on piles like Venice, the inhabitants of which he found more beautiful and gracious than the other natives. In three months he had visited six hundred leagues of coast, and on the 30th August sailed for Haiti. Passing many islands, he reached Haiti 5 Sep. 1499, and landed at the harbor of Yaquimo, having been absent from Cadiz three months and sixteen days. Ojeda had many captives with him on his arrival there. He was arrested by Roldan in Haiti and detained till February 1500, so that he did not reach Cadiz on his return till the middle of June, 1500.

While there are some striking points of resemblance between the account of Vespucci's first voyage, and Ojeda's voyage of 1499, yet the differences are greater and more positive. The letter describes the inhabitants of Little Venice as hostile and repelling the approach of the Span-

mois et seize jours après son départ de Cadix. A son arrivée, il avait plusieurs prisonniers avec lui. Il fut arrêté par Roldan à Haïti, et détenu jusqu'au mois de février 1500, de manière que son retour à Cadix ne s'effectua que vers la mi-juin de l'an 1500.

S'il y a quelques points frappants de ressemblance entre le récit du premier voyage de Vespuce et celui du voyage d'Ojeda en 1499, les différences sont encore plus grandes et plus positives. La lettre décrit les habitants de la Petite Venise comme hostiles et repoussant l'approche des Espagnols par la ruse et la violence, tandis qu'Ojeda fut reçu avec une gracieuse hospitalité. La lettre décrit la visite à l'île d'Ity comme étant faite avec des intentions hostiles, et dit que cette île fut le théâtre d'un combat acharné. La bataille qu'eut à soutenir Ojeda eut lieu sur le continent, et il trouva l'île d'Haïti déjà occupée par une colonie et un gouvernement espagnols, qui n'avaient aucun démêlé avec les indigènes, d'un naturel doux et soumis.

iards by stratagem and violence, while Ojeda was received with gracious hospitality. The letter describes the visit to the island of Ity as made with hostile intent, and that island as the scene of the fierce battle. Ojeda had his battle on the continent, and found Haiti already occupied by Spanish settlement and government, that had no trouble with the mild and submissive natives.

The letter speaks of Little Venice as near the beginning of the coasting voyage, while it was near the termination of Ojeda's. The letter describes a voyage begun in 1497, reaching the shores of South America at 16° N. proceeding thence to 20° N. and eight hundred and seventy leagues beyond that in thirteen months. Ojeda sailed in 1499, reached the shores of South America in 3° N. and spent three months on the coast, making in all six hundred leagues along the shore. The letter makes Vespucci

La lettre parle de la Petite Venise presque au commencement du voyage côtier, tandis que ce ne fut qu'à la fin de son voyage qu'Ojeda y passa. La lettre décrit le voyage comme commençant en 1497, atteignant les côtes de l'Amérique du Sud à 16° N., s'étant poursuivi de la jusqu'à 20° N. et huit cent soixante-dix lieues plus loin, la durée en ayant été de treize mois. Ojeda mit à la voile en 1499, atteignit les côtes de l'Amérique du Sud à 3° N., et passa trois mois le long de la côte faisant en tout six cents lieues. La lettre fait retourner Vespuce à Cadix en octobre 1499, tandis qu'Ojeda ne revint qu'en juin 1500.

Si nous acceptons l'interprétation de Humboldt, que Vespuce quitta Ojeda avec un ou plusieurs vaisseaux et se rendit directement à Cadix, la lettre ne peut cependant, dans aucune hypothèse possible, être regardée comme un récit du voyage d'Ojeda. M. de Varnhagen, dans son travail lu à la Société de Géographie à Paris, en 1858, rejetait l'idée que cette lettre devait être regardée comme un essai

return to Cadiz in Oct. 1499, while Ojeda did not return till June 1500.

If we accept the suggestion of Humboldt that Vespucci with one vessel or more, left Ojeda at Haiti and proceeded at once to Cadiz, still the letter cannot in any real sense be called a narrative of Ojeda's voyage. M. de Varnhagen, in his paper read before the Société de Géographie, in Paris, in 1858, rejected the idea that the letter is to be regarded as an attempted description of Ojeda's voyage, and accepting the dates, latitudes and distances as given in the letter, maintains that Vespucci made in 1497 an unrecorded voyage, along the coast of South, Central and North America, circling the entire Gulf of Mexico, doubling Florida, and extending into the Gulf of St-Lawrence. It is true the testimony given in the case of the heirs of Columbus against the Crown makes it quite impossible that any such

de description du voyage d'Ojeda; acceptant les dates, latitudes et distances telles qu'elles sont données dans la lettre, il maintient que Vespuce fit en 1497 un voyage qui n'a pas été rapporté, le long des côtes de l'Amérique méridionale, centrale et septentrionale, contournant tout le Golfe du Mexique, doublant la Floride, et allant jusque dans le Golfe de Saint-Laurent. En vérité, le témoignage fait dans le procès intenté par les héritiers de Colomb à la Couronne, rend impossible le fait qu'un semblable voyage ait jamais été effectué. Mais le travail de M. de Varnhagen est intéressant, car il prouve que le récit du premier voyage de Vespuce, comme il est donné dans la lettre, n'est pas le récit authentique d'un voyage qui a réellement eu lieu.

Suivant la lettre, Vespuce quitta Cadix pour entreprendre son second voyage en mai 1489; il fit voile par les Iles Canaries et l'île de Feu, et de là, naviguant dix-neuf jours à travers l'Océan, il atteignit le 27 juin un nouveau pays, situé à 5° S., qu'il prit pour un continent. Les côtes en voyage was ever made. But the paper of M. de Varnhagen is interesting, as showing that the account of Vespucci's first voyage as given in the letter, is not a real account of any actual voyage.

According to the letter, Vespucci started from Cadiz on his second voyage in May, 1489, sailed by the Canary Island and the Island of Fire, and sailing nineteen days thence across the ocean reached in 5° S., on the 27th June, a new land, which was taken to be a continent. The shores were low and marshy and the water of the sea made fresh by the current of great rivers. Sailing along the coast, they met a fleet of canoes and captured one. Farther on, they delayed seventeen days in a harbor to repair, and bought a number of pearls. Later they reached the Island of Giants, inhabited by people of prodigious stature. Farther to the northwest, they stopped in a

étaient basses et marécageuses, et l'eau de la mer était refroidie par le courant de plusieurs grandes rivières. Naviguant le long de la côte, il rencontra une flotte de canots et en captura un. Plus loin, il passa dix-sept jours dans un hâvre, pour réparer les avaries, et acheta un grand nombre de perles. Après, il atteignit l'île des Géants, habitée par un peuple d'une stature prodigieuse. Plus loin au N.-O., il s'arrêta pendant 47 jours dans une anse à couvert pour radouber les vaisseaux, et y acheta cent dix-neuf marcs de perles. De là, il se rendit à l'île d'Antiglia «découverte quelques années auparavant par Christophe Colomb »; il y resta deux mois et deux jours pour se remettre en état de continuer son voyage; sujet à de continuelles vexations de la part des colons chrétiens, il en partit le 22 juillet, prit la route directe de l'Espagne, et atteignit Cadix le 8 septembre.

Le véritable voyage ressemblant le plus à celui dont parle ce récit, est celui de Pinzon. Il quitta Palos en décembre 1499 avec quatre navires, passa par les Iles Canaries et sheltered cove forty-seven days to repair their vessels, and here purchased one hundred and nineteen marks of pearls. Thence he proceeded to the Island of Antiglia, «discovered a few years before by Christopher Columbus; » remained there two months and two days, refitting: subjected to continued annoyances by the Christian colonists, and sailed thence directly for Spain, leaving on 22nd July and reaching Cadiz 8th September.

The actual voyage most resembling this narrative, is that of Pinzon. He left Palos with four ships in December 1499, passed by the Canary Islands and the Island of Fire, and reached the coast of South America in 8° S. on the 20th January 1500. Pinzon landed and took possession with all the ceremonies of the day. He noticed new constellations in the sky and the absence of any star marking the South pole. The natives were large and

l'Île de Feu, et atteignit la côte de l'Amérique méridionale à 8° de latitude S. le 20 janvier de l'an 1500. Pinzon y mit pied à terre, et en prit possession avec tout le cérémonial en usage à cette époque. Il remarqua de nouvelles constellations dans le ciel, ainsi que l'absence de toute étoile indiquant le pôle Sud. Les indigènes étaient grands et belliqueux; le pays était plat et marécageux et l'eau de la mer refroidie par la quantité d'eau qu'y déversaient de grandes rivières. Allant d'abord à quarante lieues plus loin vers le Sud, il tourna ensuite vers le Nord, passa les bouches de l'Amazone et de l'Orénoque, et fut mis en péril par le mouvement des eaux. Après avoir abordé, il eut à soutenir contre les indigènes une bataille, dans laquelle dix Espagnols furent blessés. Naviguant le long de la côte vers la Petite Venise, il dirigea de là sa course vers Haïti, s'arrêtant en route à la Guadeloupe et à Porto-Rico. Sans séjourner à Haïti il se rendit dans les lles Bahama, où deux de ses vaisseaux firent naufrage et coulèrent. Retournant de là en

warlike; the country flat and marshy, and the sea made fresh by the quantity of water discharged by large rivers. First advancing forty leagues farther south, he turned to the north, passed the mouths of the Amazon and the Orinoco and was put into peril by the commotion of the waters. Landing, a combat with the natives ensued in which ten Spaniards were wounded. Sailing along the coast to Little Venice, he there directed his course to Haiti, stopping on the way at Guadaloupe and Porto Rico. Without delaying at Haiti, he sailed to the Bahama Islands, where two of his vessels were wrecked and lost. Turning thence for Spain, he arrived at Palos 30th Sep. 1500. This voyage was distinguished for bringing home topazes, medicinal herbs and some animals.

While there are points of resemblance between the letter and Pinzon's voyage, it is obvious that the letter cannot in any sense be called a narrative or account of that voyage.

Espagne, il arriva à Palos le 30 septembre 1500. Il rendit son voyage remarquable en rapportant des topazes, des herbes médicinales et quelques animaux.

Quoiqu'il y ait des points de ressemblance entre la lettre et le voyage de Pinzon, il est cependant évident que cette lettre ne peut en aucune façon être regardée comme un récit ou un rapport de ce voyage. Les divergences sont si grandes qu'elles sont tout à fait inconciliables. L'étendue du voyage et sa direction le long de la côte, l'arrêt à Haïti (Antiglia étant le nom portugais de Haïti), et le mauvais traitement reçu des chrétiens résidant dans cette île, correspondent avec le voyage d'Ojeda; aussi M. de Varnhagen maintient que le second voyage de Vespuce est, en effet, celui fait par Ojeda en 1499. L'achat de la grande quantité de perles le long de la côte, n'appartient toutefois ni au voyage de Pinzon ni à celui d'Ojeda, mais à celui complètement différent d'Alonzo Nino, qui quitta l'Espagne en juin

The discrepancies are so great as to be entirely irreconcileable. The extent and direction of the voyage along the coast, the delay at Haiti (Antiglia being the Portuguese name of Haiti), and the rough treatment received at the hands of the Christian residents of that island, correspond with Ojeda's voyage, and accordingly, M. de Varnhagen maintains that Vespucci's second voyage was in fact the voyage of Ojeda of 1499.

The purchase of the great quantity of pearls along the coast however, belongs neither to the voyage of Pinzon, nor to Ojeda, but to the wholly different voyage of Alonzo Nino, who left Spain in June 1499, and coasted along the northern shore of South America.

Nino brought to Spain one hundred and twenty marks of pearls, and it was on that account famous as the pearl voyage. It was in Nino's voyage that occurred the incident of the capture of the Carib canoe, with bandaged

1499 et fit un voyage côtier le long de la partie septentrionale de l'Amérique du Sud.

Nino apporta en Espagne cent vingt marcs de perles, et à cause de cela son voyage est fameux sous le nom de Voyage aux perles. Ce fut dans le voyage de Nino qu'arriva l'incident de la capture du canot caribe, avec des prisonniers indiens liés, et Nino importa chez quelques indigènes la coutume de màcher des feuilles vertes.

Les trois voyages de Pinzon, Ojeda et Nino, contiennent dans leur ensemble ou à peu près tout le voyage de Vespuce, comme il est relaté dans sa lettre à René. Le reste peut facilement être trouvé dans les voyages de Colomb.

Le récit du troisième voyage de Vespuce, qui fut le premier qu'il entreprit sur un navire portugais, est plus court et amplifié de beaucoup de ces extravagances qui ornent la description séparée précédemment publiée. Mais dans cette lettre il est également établi que Vespuce nota le diamètre Indian prisoners, and Nino reported the practice among some of the natives of chewing green leaves.

Contributions from the three voyages of Pinzon, Ojeda and Nino, make up wholly or nearly the whole of the second voyage of Vespucci, as narrated in his letter to René. The rest can easily be found in the voyages of Columbus.

The narrative of Vespucci's third voyage, being his first voyage in a Portuguese vessel, is shorter and pruned of many of the extravagancies which appear in the separate narrative of it previously published. But in this letter also, it is stated that Vespucci noted the diameter as well as the declination of many of the more conspicuous stars. In this narrative moreover, « the king of Castile » is spoken of. Vespucci could not have written that, for it is equally impossible that he should have called Isabella of Castile, king, or Ferdinand of Leon, king of Castile. The narrative also gives a warm account of a pressing letter sent by King

et la déclinaison des étoiles les plus remarquables. Plus loin dans ce récit, on parle du « roi de Castille » comme Vespuce ne peut pas l'avoir fait, car il n'est pas moins impossible qu'il ait appelé roi, Isabelle de Castille, que roi de Castille, Ferdinand de Léon. La lettre fait aussi un rapport animé d'une missive pressante, adressée par le roi de Portugal Manuel à Vespuce, pour l'inviter à Lisbonne; du messager spécial envoyé pour appuver l'invitation; de l'accueil enthousiaste fait à Vespuce par le roi, et du départ de Vespuce, cédant aux prières du roi, sur une flotte appareillée par celui-ci. Les recherches du vicomte Santarem montrent, pour autant qu'une preuve négative puisse démontrer quelque chose, qu'une lettre de ce genre ne fut pas écrite à Vespuce, qu'il ne lui fut fait aucune réception, et qu'aucune flotte semblable ne fut envoyée par le roi. Si Vespuce a fait le voyage, cela a dù être une expédition privée. Toute l'histoire de l'invitation semble plutôt n'être que la substitution

Manuel of Portugal to Vespucci, inviting him to Lisbon; the special messenger sent to enforce the invitation; the enthusiastic welcome given by the king to Vespucci; and his departure in compliance with the entreaties of the king, upon a fleet dispatched by the king. The investigations of Viscount Santarem show, as far as negative proof can show anything, that no such letter was written to Vespucci, no st ch reception was accorded to him, and no such fleet was dispatched by the king. If Vespucei made the voyage, it must have been a private expedition. The whole story of the invitation seems merely a substitution of the names of Vespucci and king Manuel, for Columbus and king John, in the account of a real transaction which happened some years earlier. While in this narrative there is more reserve in the description of the natives, the itinerary is more full. But as there is no account of the voyage other than the account given by Vespucci, we have nothing to

des noms de Vespuce et du roi Manuel à ceux de Colomb et du roi Jean, dans l'histoire d'une négociation qui ent réellement lieu quelques années auparavant. Si, d'une part, il y a dans ce récit plus de réserve en ce qui concerne la description des indigènes, d'autre part, l'itinéraire est plus détaillé. Mais comme il n'y a pas de description de ce voyage autre que celle de Vespuce, nous n'avons rien avec quoi nous puissions comparer son récit. Nous pouvons toutefois remarquer qu'il ressort de la lettre que la latitude la plus méridionale qui ait été atteinte était 52° S., tandis que d'autre part elle affirme qu'on parvint à un point où, le 7 avril, les nuits sont de quinze heures, c'est-à-dire à 72° 60′ de latitude S.

Quant au reste du récit, comme c'est une description du quatrième voyage, il n'est pas nécessaire d'en parler. On admet généralement que cette dernière description a en vue de décrire le voyage de Coelho. Seulement, alors que Coelho. ayant perdu quatre de ses vaisseaux par un naufrage, racompare his statements with. We can however observe that the letter states the highest southern latitude reached was 52° S. while it also states that a point was reached where on the 7th April, the nights are fifteen hours long, or $72^{-1/6}$ S.

Of the remainder of the narrative, being the account of the fourth voyage, it is not necessary to say anything. It is generally admitted that this is intended as an account of the voyage of Coelho. Yet, while Coelho, having lost four of his ships by wreck, brought himself the remaining two back to Lisbon; the letter says that Vespucci brought the two saved vessels to Lisbon, while the Commander was lost with the remainder of the fleet.

And while nearly one half of the narrative of this voyage is taken up with an account of the island in mid-ocean two leagues long and one league wide, and the disaster on its shore, it has been impossible to identify the island so

mena lui-même les deux autres à Lisbonne, la lettre dit que ce fut Vespuce qui revint avec ces deux vaisseaux sauvés, à Lisbonne, le commandant ayant péri avec le reste de la flotte.

Et comme dans le récit, vers la moitié de ce voyage à peu près, on se contente, pour toute description de l'île, de dire que, située au milieu de l'Océan, elle est longue de deux lieues et large d'une, et que le naufrage eut lieu près de la côte, il a été complètement impossible de reconnaître l'identité de cette île si soigneusement décrite. L'île de Ferdinand di Noronha, qui concorde plus que toute autre avec cette description, est au moins huit fois aussi longue, et au lieu d'être à mi-chemin entre l'Afrique et l'Amérique méridionale, elle est située relativement près de la côte de l'Amérique du Sud.

Le but de ces remarques, qui pourraient avoir une plus grande extension et entrer dans plus de détails, n'est pas du carefully described. The island of Ferdinand di Noronha, which agrees more nearly with it than any other, is at least eight times as long, and instead of being mid-way between Africa and South America, is relatively, near to the coast of South America.

The drift of these remarks, which could be continued to greater length and in greater detail, has not been at all to argue that Vespucci did not make four voyages, but to show that the letter to the Duke of Lorraine could not have been written by Vespucci as a narrative of his voyages.

The letter consists of two parts; a preliminary epistle to René, duke of Lorraine and Bar, and called also King of Jerusalem and Sicily, and a narrative of the four voyages. The narrative was written as a report to King Ferdinand, and a copy or duplicate was sent with the preliminary epistle to René: « ad Ferdinandum Castiliae Regem scriptas, ad te quoque mittam. »

tout d'arguer que Vespuce n'a pas fait quatre voyages, mais de montrer que la lettre au Duc de Lorraine ne peut pas avoir été écrite par Vespuce comme une relation de ses voyages.

Cette lettre se compose de deux parties: une épitre préliminaire à René, duc de Lorraine et de Bar, appelé aussi roi de Jérusalem et de Sicile, et un récit des quatre voyages. Ce récit était écrit sous forme de rapport au roi Ferdinand, et une copie ou duplicata fut envoyée à René avec une épî tre préliminaire: « ad Ferdinandum Castiliae Regem scriptas, ad te quoque mittam. »

Vespuce mit à la voile avec Ojeda en 1499, et, d'après la théorie de Humboldt, il est tout à fait impossible qu'il soit aussi parti avec Pinzon. Mais son rapport au roi Ferdinand de deux voyages faits sous le pavillon de Castille, n'est évidemment pas un rapport de ces deux voyages-là; c'est un récit de voyages qui n'ont jamais été réellement 2 0 *

Vespucci sailed with Ojeda in 1499, and, accepting the theory of Humboldt, it is quite possible that he sailed also with Pinzon. But this report to King Ferdinand of two voyages made under the flag of Castile, is clearly not an account of those two voyages; it is not an account of any voyages ever actually made; it is a patchwork of the routes and incidents of various voyages made by various navigators, represented as happening at impossible dates. Both the preliminary epistle and the narrative call Ferdinand of Leon, king of Castile. It is impossible that Vespucci could have made that blunder. He knew well that the citizens of Leon were not even allowed to visit the American shores, the possessions of Isabella of Castile.

As Ojeda in his voyage of 1499 used a chart of the coast which Columbus had sent to Spain, and found along the coast, traces of the visit made by Columbus, Vespucci would hardly have, in his narrative of that voyage to the king,

faits; c'est un assemblage des routes et incidents de différents voyages, faits par divers navigateurs, représenté comme arrivant à des dates imaginaires. Et dans l'épitre préliminaire comme dans le récit, Ferdinand de Léon est appelé roi de Castille. Il est impossible que Vespuce ait pu commettre cette bévue. Il savait bien que les citoyens du royaume de Léon n'avaient pas même la permission de visiter les côtes de l'Amérique, domaine d'Isabelle de Castille. Comme dans son voyage de 1499, Ojeda se servit d'une carte de la côte, que Colomb avait envoyée en Espagne, et trouva en longeant cette côte des traces de la visite faite par Colomb, il est difficile d'admettre que, dans le rapport de ce voyage au roi, Vespuce ait omis tout renvoi à Colomb, et l'ait écrit comme s'il avait le premier découvert la même côte.

Dans toute la lettre, la seule allusion à Colomb est la mention accidentelle qu'il avait récemment découvert l'île omitted all reference to Columbus and written as if he were the first discoverer of that coast.

In the entire letter the only reference to Columbus is the incidental mention that he had lately discovered the island of Antiglia. It is not credible that Vespucci, in writing to King Ferdinand, would call Haiti by the name given to it by the Portuguese.

In the entire narrative, there is no mention whatever of the name of the Commander of any expedition, or captain of any vessel, or pilot or any other person in any of the expeditions, but of Vespucci; nor is there even any indication of what position he held, or in what capacity he sailed. Navarrete remarks upon this; Tom. III, p. 290, « El no haberse expresado el nombre del comandante de la escuadra, ni el de otra alguna persona en las cuatro relaciones precedentes, puede inducir sospechas de su poca veracidad. No parece sino que se quiso huir de

d'Antiglia. Il n'est pas admissible que Vespuce, écrivant au roi Ferdinand, ait appelé l'île d'Haïti par le nom que lui donnaient les Portugais.

Dans tout le récit, il n'y a aucune mention quelconque du nom du commandant d'une des expéditions, ou de celui d'un capitaine de vaisseau, d'un pilote, ou de tout autre personne en ayant fait partie, si ce n'est de celui de Vespuce; mais il n'y a même aucune indication de la position qu'il occupait, ou en quelle qualité il partit. Navarrete dit à ce sujet, à la page 290 du tome III: « El no haberse expresado el nombre del comandante de la escuadra, ni el de otra alguna persona en las cuatro relaciones precedentes, puede inducir sospechas de su poca veracidad. No parece sino que se quiso huir de que hubiese citas que evacuar y medios de comprobar lo cierto ». Il est vrai que cette absence complète de noms et d'autres moyens d'identification, ce « vague désespérant » dont Humboldt se

que hubiese citas que evacuar y medios de comprobar lo cierto. » While it is true that the entire absence of names and other means of identification, the « vague déses-pérant » that Humboldt complains of, may well be pronounced a contrivance by the writer of the narrative to prevent the detection, or at least the immediate detection, of his fiction, yet one cannot imagine a more idle and vain effort than such a contrivance in a letter from Vespucci to King Ferdinand concerning voyages said to be made by Vespucci under the orders of Ferdinand.

The only way I see out of the difficulties which surround these letters, is to say they were not written by Vespucci. There is some warrant for this conclusion in the absolute inattention and indifference to these letters among the cotemporaries of Vespucci in Spain. If any person in Spain supposed that Vespucci ever claimed to have visited the coast of South America in 1497, there would have been

plaint, pourrait bien être regardé comme un artifice de l'écrivain pour empêcher la découverte ou tout au moins la découverte immédiate de la fiction; mais personne ne peut imaginer quelque chose de plus oiseux et de plus vain qu'un pareil artifice, dans une lettre de Vespuce au roi Ferdinand, au sujet de voyages soi-disant faits par Vespuce sur l'ordre de Ferdinand.

Le seul moyen que je vois de surmonter les difficultés qui s'élèvent à propos de ces lettres, est de dire qu'elles n'ont pas été écrites par Vespuce. Il y a une certaine garantie en faveur de cette conclusion dans l'inattention et l'indifférence complètes des contemporains de Vespuce en Espagne par rapport à ces lettres. Si quelqu'un en Espagne avait pu supposer que Vespuce lui-même aurait jamais élevé la prétention d'avoir exploré la côte de l'Amérique méridionale en 1497, il en aurait certes été fait mention dans le procès des héritiers de Colomb contre la Couronne, dans ce procès

some mention of it in the case of the heirs of Columbus against the Crown, where the government strained every nerve to restrict the extent of the actual discoveries made by Columbus; and the friends and partisans of Columbus would have had some resentment against Vespucci. But the friends and opponents of Columbus alike ignored, as if it did not exist, this narrative that was flooding France and Germany; four editions of which, as M. d'Avezac shows, were printed in St. Dié in 1507. It was only later, many years after the death of both Columbus and Vespucci, when the abundant translation and repetition of the narrative in all the countries of Europe outside of Spain and Portugal had incorporated the narrative into the literature and the belief of Europe, that the good Las Casas, inveighed against the falsehood of Vespucci.

If the letter shows an ignorance, that would be singular in a resident of Spain, of the title of King Ferdinand, it

au cours duquel le gouvernement exagérait tout ce qui pouvait restreindre l'importance des véritables découvertes faites par Colomb; et les amis et les partisans de ce dernier en auraient éprouvé des ressentiments contre Vespuce. Mais les amis et les adversaires de Colomb ignoraient également, comme s'il n'existait pas, ce récit qui pullulait en France et en Allemagne et dont quatre éditions, comme le montre M. d'Avezac, furent imprimées à Saint-Dié en 1507. Ce fut seulement plus tard, plusieurs années après la mort de Colomb et après celle de Vespuce, lorsque les nombreuses traductions et reproductions faites de ce récit dans tous les pays d'Europe, en dehors de l'Espagne et du Portugal, l'avaient incorporé dans la littérature et dans les esprits de l'Europe, ce fut alors seulement que le bon Las Casas se répandit en invectives contre la fausseté de Vespuce.

Si la lettre montre une ignorance du titre du roi Ferdi-

displays an equally singular minute acquaintance with the title of René, Duke of Lorraine and Bar. René's grandfather, René the first, had born the empty title of King of A careful search of the records has Jerusalem and Sicily. not yet discovered that René the second ever assumed this But if the title had fallen into official disuse, the courtiers of the duke would not fail to remember it. family of Ludd, that had for several generations supplied the place of Secretary to the dukes of Lorraine, above all, would loyally remember the generally forgotten title. Indeed, in 1507, Grüninger printed in Strasbourg, a little tract, Speculi Orbis (Harrisse, Nº 49), which is inscribed « Inclytissimo Renato Hierusalem et Sicilia Regi, etc., Duci Lothoringia ac Barn., Gualterus Ludd ejusdem a secretis et canonicus Deodatensis sese humiliter commendat. » In the same year, appeared in the neighbouring town of St. Die, the home of Walter Ludd, the

nand, qui serait singulière chez un habitant de l'Espagne, elle révèle aussi une connaissance très petite et non moins singulière du titre de René, duc de Lorraine et de Bar. Le grand'père de ce dernier, René Ier, avait porté le vain titre de Roi de Jérusalem et de Sicile. Jusqu'ici des recherches approfondies dans les annales n'ont pas encore établi que René II ait jamais pris ce titre. Mais si officiellement ce titre était tombé en désuétude, les courtisans du Duc ne manquaient pas de le rappeler. La famille Ludd, qui pendant plusieurs générations avait donné des secrétaires aux ducs de Lorraine, rappellerait par dessus toutes, le titre généralement oublié. En effet, en 1507, Grüninger imprima à Strasbourg un petit traité intitulé Speculi Orbis (Harrisse, nº 49), qui porte la suscription suivante : « Inclityssimo Renato Hierusalem et Siciliae Regi, etc., Duci Lothoringiae ac Barn., Gualterus Ludd ejusdem a secretis et canonicus Deodatensis sese humiliter commendat » Dans la mêm Cosmographiæ Introductio, prepared largely at the expense of Walter Ludd, containing the narrative of Vespucci's four voyages with the preliminary epistle to René, with a dedication in these words: « Illustrissimo Renato Hierusalem et Siciliæ Regi, duci Lothoringiæ ac Barn. Americus Vesputius humilimem reverentiam et debitam recommendationem. »

The preliminary epistle to René which addresses him throughout as King — « inclytissime Rex, » — reminds him of the days when he and Vespucci were schoolmates together, under the instruction of Vespucci's uncle, and states that the letter is borne directly from Vespucci to King René, by Vespucci's friend and René's servant, Benevenutus. As René was educated at Joinville in France, by his mother Yolande, and did not visit Italy till he went there at the age of twenty-nine years to negotiate a treaty at Florence, Ludd and Waltzemuller and Jean Basin, the

année, parut dans la ville voisine de Saint-Dié, domicile de Walter Ludd, la Cosmographiae Introductio, luxueusement préparée aux frais de ce dernier, contenant le récit des quatre voyages de Vespuce avec l'épître préliminaire à René, précédée d'une dédicace ainsi conçue: « Illustrissimo Renato Hierusalem et Siciliae Regi, duci Lothoringiae ac Barn. Americus Vesputius humilimem reverentiam et debitam recommendationem. »

L'épître préliminaire à René, dans toutes les parties de laquelle il le traite de roi — « inclytissime Rex » — lui rappelle l'époque où lui et Vespuce étaient condisciples, ayant l'oncle de Vespuce comme professeur; elle établit aussi que la lettre est portée directement de Vespuce à René par Benevenutus, l'ami du premier et le serviteur du second. Comme René fut élevé à Joinville en France, par Yolande, sa mère, et qu'il ne visita pas l'Italie jusqu'à ce qu'il s'y rendit à l'àge de vingt-neuf ans pour négocier un

trio who prepared and edited the Cosmographiæ Introductio, knew that at least that part of their work was fiction. And they would hardly dedicate a fiction of that character to the Duke, their master as well as friend, without a full understanding that he would accept it goodnaturedly, as a joke.

If the trio undertook to write out a fictitious narrative of four voyages made by Vespucci, two under Spanish auspices and two under Portuguese, such a narrative as was, together with a treatise on Cosmography, promised in the letter previously published, describing the third voyage, they would of necessity avoid the use of names or other means of identifying the voyages described in the narrative with any real voyage. In that case the «vague désespérant, » which perplexed Humboldt and made Navarrete indignant, is not a dishonest trick of Vespucci, but a natural stratagem in a writer of a fiction. And hence

traité à Florence, Ludd, Waltzemuller et Jean Basin, le trio qui prépara et publia la Cosmographiae Introductio, savaient que cette partie au moins de leur ouvrage était de la fiction. Ils n'auraient guère dédié une fiction de ce genre au Duc, leur maître et leur ami, sans être tout à fait persuadés qu'il l'accepterait avec bienveillance, comme une plaisanterie.

Si ce trio entreprit d'écrire un récit fictif de quatre voyages faits par Vespuce, deux sous les auspices de l'Espagne et deux sous ceux du Portugal, récit qui, comme il était annoncé dans la lettre publiée antérieurement, était en même temps un traité de cosmographie, ce trio a, par nécessité, évité l'usage de noms et de tout autre moyen pouvant servir à identifier les voyages décrits avec un voyage authentique quelconque. Dans ce cas, le « vague désespérant » qui mettait Humboldt dans la perplexité et indignait Navarrete n'est pas un artifice malhonnête de

the verses suggested to Ringmann by the extravagancies of the separate narrative of the third voyage, were, with a slight verbal change, borrowed and prefixed to the letter to King René:

Candide syncero volvas hunc pectore lector Et lege non nasum Rhinocerontis habens.

This hypothesis now offered, is not without difficulties, but it is easier at all events, to believe that the narrative of the four voyages, dedicated to King René was not written by Vespucci, than to believe he wrote it.

Vespuce, mais un stratagème naturel chez l'auteur d'une fiction. Et de là les vers, suggérés à Ringmann par les extravagances du récit séparé du troisième voyage, furent, avec un léger changement de mots, reproduits en tête de la lettre au roi René.

Candide syncero volvas hunc pectore lector Et lege non nasum Rhinocerontis habens.

Cette hypothèse, ainsi présentée, n'est pas sans pouvoir provoquer des objections; mais, en tout cas, il est plus aisé de croire que le récit des quatre voyages, dédié au roi René, n'est pas écrit par Vespuce, que de croire qu'il l'est.

M. Anatole Bamps annonce que le Cercle artistique et littéraire de Bruxelles a eu la gracieuseté d'adresser une lettre au Congrès, pour inviter les membres à fréquenter les locaux du Cercle pendant la durée de la session. Le Cercle artistique et littéraire, établi dans une excellente situation au Waux-Hall du Parc, est l'une des sociétés d'agrément les plus importantes de la capitale; il possède un beau cabinet de lecture, où l'on trouve la plupart des grands journaux et des principales revues de l'Europe. Les membres étrangers à la ville surtout éprouveront

un réel plaisir à pouveir s'y rendre. Le Bureau s'empressera donc de remercier le Cercle au nom du Congrès, pour son attention aimable et toute spontanée.

(Applaudissements).

M. Bamps fait connaître ensuite qu'il a reçu une note de M. le docteur Charles Barrois, professeur à la Faculté des sciences de Lille, ayant pour titre: De l'Influence de l'orographie sur la marche de la civilisation, dans l'Amérique du Nord et en Europe. L'objet de ce mémoire n'entre pas directement dans le programme du Congrès, mais comme sa thèse est ingénieuse et que, de plus, l'exposé en est très court, il croit pouvoir donner lecture de ce travail:

Il y a plus de différences que de rapports entre la constitution de l'Amérique du Nord et celle de l'Europe. Ce sont deux continents bâtis sur des plans bien distincts : on peu caractériser le premier par la *simplicité* de sa structure, le second par la *complication* de son contour et de son orographie. On a fait souvent ressortir l'influence de ces formes propres des continents, sur le développement historique de l'humanité; et en effet, les formes, l'arrangement, la distribution, des masses terrestres à la surface du globe, nous aident à comprendre les évolutions de l'histoire.

Les différentes parties du globe ont joué des rôles bien différents dans les progrès de la civilisation : aucun des trois continents du Sud (Australie, Afrique, Amérique méridionale), n'a été le berceau des grands progrès de civilisation qui ont contribué au perfectionnement de notre race. La scène de l'histoire n'a guère quitté l'Asie et l'Europe : l'Europe, par sa complication, est rendue le plus accessible des continents, elle est le continent le plus ouvert à la mer

pour les relations avec l'étranger, elle est le plus individualisé et le plus riche en districts locaux et indépendants. Cette disposition est la cause de l'extrême division politique de l'Europe en nationalités diverses; nous devons reconnaître que nos frontières politiques qui nous coûtent tant de sang en Europe, ne sont qu'une résultante nécessaire de conditions climatériques et orographiques indépendantes de notre volonté: sans doute l'homme dérange parfois le cours de la nature, mais pour peu qu'il regarde dans le passé, il voit bientèt cet écart momentané rentrer dans l'ordre commun. En Europe donc, il y a une relation directe entre l'histoire des nations et la disposition orographique du sol.

Aux Etats-Unis, le voyageur qui a parcouru la côte orientale du pays, doit traverser en Pensylvanie la chaîne des Apalaches, pour poursuivre sa route dans l'Ouest: pour tout Européen, qui a passé les Pyrénées, les Alpes, et s'est habitué à rencontrer sur les deux versants des hommes et des idées différents, ce doit être un sujet d'étonnement, comme c'en fut un pour moi, de trouver des deux côtés de cette grande barrière des Apalaches le même peuple, les mêmes costumes et les mêmes mœurs. L'orographie n'exerce-t-elle donc pas son influence sur la race américaine?

Un autre trait saillant de l'orographie européenne est la position de la plupart des capitales : Londres, Vienne, Bruxelles, Paris, se trouvent au centre de bassins géologiques; cette position explique tout naturellement leur développement, puisqu'elles sont par suite le centre naturel du mouvement de ces pays : c'est vers elle que tout converge. Aucune des grandes villes des Etats-Unis ne se trouve, par contre, au centre de bassins géologiques : New-York et Philadelphie sont bâties sur les gneiss ; Cincinnati et Chicago sur le terrain silurien ; St-Louis sur le terrain carbonifère, tandis que le terrain houiller forme le centre de ces bassins. L'orographie, de nouveau, n'exerce-t-elle pas

la même influence sur les peuples de l'Amérique que sur ceux de l'Europe ?

Dans l'ancien monde nous avons dù considérer comme les continents les mieux doués, les mieux organisés, les mieux préparés pour le développement des sociétés humaines, ceux qui présentent les contours les plus variés, les formes les plus diversifiées, les contrastes les plus nombreux, et les régions naturelles les mieux caractérisées. Tels ne sont pas les caractères de l'Amérique du Nord, remarquable au contraire par sa simplicité : au centre du pays, se trouvent d'immenses étendues de prairies herbeuses, elles sont comprises entre deux chaînes de montagnes parallèles aux côtes, les monts Apalaches et les premiers contre-forts des montagnes Rocheuses. Comment expliquer les progrès si rapides de la civilisation des Etats-Unis, malgré la grande simplicité de structure de son sol? Pourquoi la disposition orographique a-t-elle exercé moins d'influence sur les peuples des Etats-Unis que sur ceux de l'Europe?

La raison en est que ce n'est qu'aujourd'hui que l'Amérique du nord commence à jouer un rôle de premier ordre : c'est une contrée neuve, où les frontières n'ont été tracées, les relations établies entre les différents Etats, les grandes villes bâties, qu'après une époque où l'influence orographique était enfin annihilée par un agent plus puissant, par la houille. Ce produit se trouve on le sait, en immenses quantités, aux Etats-Unis : on évalue en effet à 306,000 kil. earrés, l'étendue occupée par le terrain houiller dans ce pays, et on estime que ce terrain y est exploitable sur une ètendue de 193,000 kilomètres. Il y a donc plus de houille aux Etats-Unis que dans tous les Etats de l'Europe réunis. il est facile de se persuader de l'accélération du développement des Etats-Unis depuis l'époque où la houille est activement exploitée : ainsi, la ville de Cincinnati comptait 750 habitants en 4800, 115,000 en 1850, et 220,000 en 1870; Saint-Louis comptait 1400 habitants en 1811, 74,439 en 1850, 312,963 en 1870; Chicago 100 habitants en 1830, 28,269 en 1850 et malgré l'incendie qui détruisit entièrement cette ville 350,000 aujourd'hui!

On peut remarquer, du reste, que les Etats de l'Est, qui sont les plus anciennement colonisés ont des limites administratives irrégulières, correspondant à leurs frontières naturelles orographiques, tandis que les Etats du centre colonisés de nos jours, sont bornés d'après des principes tout différents. Les campagnes des Etats les plus jeunes, sont rigoureusement cadastrées, divisées en Townships de six milles de côté, et subdivisées en milles carrés partagés en quatre parties. Ces quadrilatères sont parfaitement orientés, et chacune de leurs faces regarde l'un des quatre points cardinaux. La carte d'un ancien Etat ne montre à l'œil qu'un enchevêtrement de lignes dichotomes, la carte d'un Etat jeune est un véritable damier.

La houille, avec les chemins de fer et les bateaux à vapeur, a fait disparaître les distances, elle a effacé les divisions continentales. Grâce à elle, la position de nos grandes villes n'est plus nécessairement au centre des bassins, on peut donc dire que par elle, l'homme échappe à la centralisation des bassins hydrogéologiques à laquelle il avait toujours été soumis: il franchit sans exception les rivières, les montagnes, les frontières naturelles. Nous dépendons par contre des gisements houillers, et on peut dire que l'homme est assujetti aujourd'hui à la centralisation par les bassins houillers sans lesquels il ne pourrait avoir la vapeur, les métaux, et toutes les industries bases de notre civilisation actuelle, qui dépendent du charbon.

Le progrès des grandes nations ne dépend plus aujourd'hui de leurs alliances ou de leurs luttes avec leurs voisines; leur vie est dans le commerce du monde, non seulement au point de vue matériel, mais même au point de vue moral. Les Etats-Unis situés entre les deux grands Océans, paraissent appelés à servir de médiateur et de centre aux idées et aux produits du monde. La parole est à M. Ernesto Quesada, secrétaire de la Bibliothèque publique de Buenos-Ayres:

Je vous avoue, Messieurs, que je me sens profondément ėmu. Je me rassure cependant à la pensée que les vrais savants ne dédaignent pas d'encourager un novice dans les sentiers difficiles de la science. La malheureuse affection de la vue dont je suis atteint et qui me retient à présent en Europe, ne m'a pas permis de faire un travail, je dois me borner à vous présenter et à résumer rapidement le mémoire que mon père M. Vicente G. Quesada m'a chargé de remettre au Congrès. Il a voulu par là rendre hommage à l'œuvre américaniste, au labeur et à la constance de ses membres. Mais les multiples occupations privées de mon père, son activité publique dans les Ministères ou à la Chambre, l'ont empêché de réaliser son dessein tel qu'il l'avait conçu; il a dù se contenter d'attirer l'attention sur une matière non encore approfondie, et d'emprunter ces pages à un livre qu'il se propose de publier un jour. Le fragment que j'ai l'honneur de communiquer au Congrès a pour titre : L'Imprimerie et les livres dans l'Amérique Espagnole aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. (1).

I

LÉGISLATION COLONIALE SUR LE COMMERCE DES LIVRES ET LES IMPRIMERIES.

La législation espagnole se partage en deux grandes branches, celle de la mère-patrie et celle de ses colonies;

⁽¹⁾ Le mémoire de M. Vicente G. Quesada s'étend à une époque qui ne pent faire que très exceptionnellement l'objet des études américanistes. Il n'a été, pour ce motif, publié in extenso dans le compte rendu que sous toutes réserves.

⁽Note de la Commission de publication).

mais pour bien comprendre le caractère et la portée de la seconde, il est indispensable de bien saisir l'esprit de la première : c'est pourquoi je crois devoir esquisser sommairement la législation de la métropole à l'égard du commerce des livres et des imprimeries, avant d'étudier les lois coloniales sur le même sujet.

La première loi, relative à l'imprimerie, fut publiée en Espagne en 1480, six années après l'introduction de l'imprimerie dans la péninsule ibérique; elle fut promulguée à Tolède par les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle. On ignore la date précise; mais cette loi est la 21°, titre VII, livre 8, de la N. R. (1).

Elle ordonnait qu'on ne payât pas de droits d'entrée pour l'introduction de livres étrangers dans le royaume, « considérant combien il est profitable et honorable qu'on apporte des livres de toute part dans ce royaume pour qu'avec eux les hommes deviennent lettrés ». L'exemption de droits comprend tous les livres qu'on introduirait, soit par mer, soit par terre; ils ne devaient ni l'almorifazgo, ni le diezmo, ni le portazgo, ni aucun autre impôt.

On ne saurait qu'applaudir très sincèrement à cette loi libérale, sage et de grande portée, parce que son but est très noble : généraliser l'instruction et protéger les sciences ; et parce que ses moyens sont équitables : ne grever de droits de douane ni d'impôts les œuvres de l'intelligence. Il y a 400 ans de cela, et encore aujourd'hui les congrès internationaux se voient obligés de protester contre les contributions et les charges fiscales que certains pays très civilisés maintiennent à l'égard des produits de l'imprimerie et du commerce des livres!

Mais cette situation ne dura pas : ce fut une inspiration toute passagère ; l'élément religieux s'en mêla et l'Inquisi-

⁽¹⁾ Nueva Recopilacion, — qui ne doit pas être confondue avec la Recopilacion de Indias, dont il sera question plus loin.

tion d'Espagne, si inique et si féroce, entraîna bientôt le pays dans une voie toute opposée.

La loi 1, tit. XVI, liv. 1, R. C., fournit, malheureusement, de ce fait une preuve bien éloquente. Promulguée par les mêmes Ferdinand et Isabelle à Tolède, le 8 juillet 1502, elle est diamétralement contraire à la sage loi de 1480. Elle prescrit et énumère les formalités qui devaient précèder l'impression et la vente des livres : aucun libraire, ni imprimeur ne pouvaient publier ou vendre n'importe quel livre sur n'importe quel sujet sans une autorisation royale, délivrée à Valladolid et à Grenade par les Présidents des Audiencias; à Tolède et à Séville, par les Archevêques; à Burgos, par l'Evêque de ce siège; à Salamanca et à Zamora, par l'Evêque de Salamanca; et, de même, on ne pouvait introduire un ouvrage quelconque sans le soumettre à la plus rigoureuse censure, et sans solliciter une permission très difficile à obtenir. (1).

Ceux qui contrevenaient à cette loi étaient condamnés à ce qu' on brûlât publiquement leurs livres, soit sur la place de la ville, soit dans l'endroit où ils avaient été imprimés ou vendus; à perdre la valeur de la vente, et à payer trois fois le prix des livres brûlés : une de ces parts appartenait aux dénonciateurs; l'autre, au juge qui avait rendu la sentence, et la troisième au tribunal.

(1). Voici, du reste, le texte même de la loi :

« Probibe que ningun librero ni impresor de moldes, ni mercaderes ni factor de los susodichos, pudiera imprimir de molde, por via directa ó indirecta, ningun libro de ninguna facultad, ò lectura ù obra, que sea pequeña ò grande, en latin y en romance; ni obtener para ello nuestra Real licencia y especial mandato, ò de las personas siguientes : en Valladolid y Granada, de los Presidentes de las Audiencias, y en la Ciudad de Toledo, Sevilla y Granada, de los arzobispos; en Burgos de su obispo: en Salamanca y Zamora del obispo de Salamanca; que tempoco se vendan ningunos libros de molde que trajeran fuera de los reinos, de ninguna facultad ni materia que sea, ni obra pequeña ni grande en latin y en romance, sin que sean vistos y examinados por las dichas personas, ò por aquellas à quienes ellas lo cometieran y hayan licencias de ellos y para ello.

Les prêtres étaient chargés de faire réviser avec le plus grand soin toute espèce de livres destinés à être imprimés ou vendus: ils devaient, en outre, empêcher l'impression des ouvrages apocryphes, superstitieux, réprouvés, ou dont le contenu devait demeurer sans profit; et si ces ouvrages étaient introduits de l'étranger, mettre obstacle à la vente.

Cette loi est extrèmement minutieuse; elle déclare, pour ce qui concerne la censure: Que pour que les livres pussent être imprimés ou vendus, on devait préalablement faire examiner un exemplaire par un lettré de savoir et de conscience, lequel était tenu, sous serment, d'informer si l'ouvrage était de lecture bonne et approuvé en conséquence: dans ce dernier cas, la permission était accordée: puis on devait vérifier les exemplaires imprimés, afin de s'assurer de leur identité avec l'original. Le lettré était payé par qui de droit, mais de façon à ce que les imprimeurs, libraires ou vendeurs n'eussent pas à supporter une grande perte.

Il n'est pas fait mention dans cette loi de Valence ni de Barcelone, comme on le fait de Tolède, Séville et Burgos, et cependant l'art d'imprimer était bien plus florissant dans les deux premières villes; mais cela tient aux *fueros* provinciaux.

La 2º loi, qui est la 48º, tit. IV, liv. 2, R. C., fut publiée dans les ordonnances du conseil promulguées à la Corogne en 1554 par don Carlos et par son fils don Felipe. Elle confirme les dispositions de la précèdente; toutefois la permission devaitêtre donnée par le Président et les membres du Conseil, et lorsque l'ouvrage avait une grande importance, l'original devaitêtre déposé au Conseil, afin qu'on ne put apporter au texte le moindre changement dans l'impression.

La 3° est la loi 24, tit. VII, liv. 1, R. C., publiée par la Pragmatique Sanction du 7 septembre 1558, sous le règne 2 1 *

de Philippe II, et, en son nom, par la princesse Doña Juana. Elle contient les nouvelles dispositions qui devaient être observées pour l'impression des livres, auxquelles les libraires devaient se soumettre et que les tribunaux devaient appliquer.

« Bien, y est-il dit, qu'on ait donné dans la Pragmatique (la 1^{re}), promulguée par les Rois Catholiques, des avertissements et des ordres, concernant l'impression et la vente des livres qui se font dans ces royaumes; quoique les Inquisiteurs et Ministres du Saint Office, les Prélats et leurs proviseurs ordinaires fassent connaître annuellement et rendent publics ceux des livres réprouvés dans lesquels se rencontrent des erreurs et des hérèsies, et frappent de graves censures et peines ceux qui en sont les auteurs, les lisent et les cachent, aucun de ces movens n'a suffi ni ne suffirait. Il existe, malgré cela, beaucoup d'ouvrages publiés soit dans ces royaumes, soit au dehors, en latin, romance et autres langues, dans lesquels on peut constater des erreurs et de fausses doctrines suspectes et scandaleuses, et de nombreuses nouveautés contre notre sainte foi catholique et religion: les hérétiques qui, à ces époques, ont perverti et démoralisé une si grande partie de la chrétienté, poursuivent leur œuvre au moven des dits ouvrages, y dissimulant avec art et perfidie leurs erreurs, font pénétrer et impriment dans le cœn des sujets et naturels de ces royaumes qui, par la grâce de Dieu, sont tous catholiques chrétiens, leurs hérésies et leurs fausses doctrines. Il se vend également bon nombre de livres en latin, romance et autres langues, imprimés dans ces royaumes et au dehors, de matières variées, déshonnêtes et de mauvais exemple, dont la lecture et l'usage offrent de graves et notables inconvenients. En consequence, les « Procuradores de cortes » ont supplié avec grande insistance qu'on v portât remède, et comme il nous appartient de procéder en tout ce qui précède, il a été accordé que nous devions promulguer

cette nouvelle lettre, à laquelle il est de notre volonté de donner force de loi, et par laquelle nous ordonnons qu'aucun libraire, ni marchand de livres, ni autres personnes de quelque état et de quelque condition qu'elles soient, ne possède, ne transporte, ni ne vende aucun livre, ni autre œuvre imprimée ni pour imprimer, parmi ceux qui seraient condamnés et prohibés par le Saint Office de l'Inquisition, en quelque langue, de quelque nature ou matière que soit le dit livre ou œuvre, sous peine de mort et perte de tous leurs biens; que ces livres soient brûlés publiquement, et pour que l'on connaisse mieux les livres et œuvres prohibés par le Saint Office, que les libraires et marchands de livres aient et mettent à la disposition du public le catalogue et mémorial de ceux que le Saint Office interdit. »

Après ce court préambule, ordre est donné, dans la première disposition, qu'aucun libraire, ni autre personne quelconque, ne colporte ni ne vende dans ces royaumes des ouvrages en langue romance, imprimés au dehors, ou même dans les royaumes d'Aragon, de Valence, de Catalogne et de Navarre, de quelque matière, qualité ou faculté qu'ils soient, s'ils n'ont été imprimés en vertu d'une licence royale, octroyée par les membres du Conseil, et cela sous peinc de mort et de perte de biens.

« Qu'à l'égard des livres en langue romance qui auraient été apportés tout imprimés du dehors, jusqu'à ce moment et jusqu'à la publication de la présente Pragmatique, il y aura obligation de les présenter au « corregidor » ou « alcade » supérieur du chef-lieu de l'arrondissement, lequel en enverra la liste aux membres de notre Conseil, afin qu'ils soient examinés, ét qu'en outre on ne les vende, ni ne les garde, sous peine de confiscation de biens pour les délinquants et d'un exil perpétuel de ces royaumes. »

Par la deuxième disposition, il est défendu qu'aucun livre ou œuvre, quelle que soit sa nature, en latin, romance ou toute autre langue, soit imprimé « sans avoir été présenté, au préalable, à notre Conseil et examiné par la personne ou les personnes auxquelles ce soin est dévolu. Celui qui contreviendrait à cette disposition sera puni de la peine de mort et de la perte de tous ses biens : les dits livres et œuvres seront brûlés publiquement. »

La troisième disposition indique le mode et la forme d'après lesquels la licence doit être obtenue, afin qu'on ne puisse ni altérer, ni changer les susdits livres ou œuvres : en conséquence, un des notaires de la Cour paraphera chaque feuillet et plan, et déterminera finalement le nombre et le compte des feuillets; ce qu'il signera de son nom, en récapitulant et en signalant les corrections que cet ouvrage demandera pour être approuvé. Ce livre servira pour l'impression. Cela fait, on retournera l'original au Conseil, avec un ou deux volumes imprimés: il est également prescrit que le livre soit suivi de la licence, de la taxe du privilège, s'il est obtenu; du nom de l'auteur, de celui de l'imprimeur, de l'indication du lieu où le livre a été imprimé; qu'on procède de même avec ceux qu'on pourra réimprimer; qu'à ceux qui les font imprimer, qui les donnent à imprimer ou qui les vendent sans avoir rempli toutes ces formalités, soit appliquée la peine de la confiscation des biens et d'un exil perpétuel hors du royaume, et qu'on ouvre dans le Conseil un registre où seront notées les licences accordées pour l'impression, les personnes auxquelles sera concédée cette faveur, et le nom de l'auteur avec la date du mois et celle de l'année.

Par la quatrième disposition, et pour éviter les difficultés et les empêchements qui pourraient s'en suivre, il est stipulé que « les livres, bréviaires, ouvrages de chant pour les églises et les monastères, les livres en latin et en romance, ceux destinés à l'enseignement des enfants, les Flos Sanctorum, les constitutions synodales, les arts de la grammaire, les vocabulaires et les autres ouvrages de latinité, parmi ceux qui ont été imprimés dans ces royaumes, ne

constituant pas des publications nouvelles, pourront être imprimés sans licence royale ni celle du Conseil; la licence octroyée par les prélats et ordinaires étant suffisante, ils la placeront en tête de chaque ouvrage; des personnes de science seront chargées de la concéder, et la confiscation des biens et l'exil perpétuel hors du royaume seront infligés à quiconque les imprimera d'une autre manière. » La même disposition répète que les ouvrages nouveaux qui traitent de ces matières, ne doivent être imprimés ni vendus sans licence royale ni sans licence du Conseil; elle prévient que les choses relatives au royal Office se peuvent imprimer avec autorisation de l'Inquisiteur général et du Conseil de la sainte et générale Inquisition.

Par la cinquième disposition, on détermine que les œuvres et livres concernant l'Ecriture sainte et la religion, qui n'étaient point imprimés, « mais qui se communiquent, se publient et qu'on compare avec d'autres, comportant ainsi de graves inconvénients, seront présentés au Conseil, pour qu'il leur soit donné l'autorisation nécessaire, et s'ils étaient imprimés, qu'ils ne puissent être communiqués, et cela sous peine de mort, perte de biens et condamnation des livres à être publiquement brûlés. »

Par la sixième disposition, on charge particulièrement toutes les audiences, tant civiles qu'ecclésiastiques, inférieures et supérieures, de « visiter les librairies et les magasins des libraires et ven deurs et de toute personne, particuliers, ecclésiastiques et réguliers qu'ils voudront, et, que si elles y trouvent des livres réprouvés, bien qu'ils aient été imprimés avec autorisation royale, la liste en soit remise au Conseil, pour qu'il soit procédé en conséquence. »

Les généraux, provinciaux et prieurs des Ordres sont également autorisés à visiter les librairies des monastères et celles, en particulier, que possedent les « Frères » et « Nonnes » de leurs ordres, et il est ordonné que ces visites auront lieu une fois par année.

Par la septième et dernière disposition, on détermine les peines qui pourront être appliquées conformément à ce qui est décrété; elles se répartiront en trois parts : la chambre, le juge et le dénonciateur.

La loi 29, tit. VII, liv. 1, R. C., publiée par Philippe II à Madrid dans la Pragmatique de 1598 prescrit : « Personne ne pourra vendre des livres imprimés, soit à l'intérieur, soit au dehors du royaume, sans que le prix en ait été premièrement fixé par le Conseil, auquel sera envoyé, à cet effet, un exemplaire des susdits livres, sous peine, en cas d'infraction, de dix mille maravédis et de la confiscation des volumes. »

Cette loi, si sévère pour les auteurs et les imprimeurs, remarque M. Equizabal, fut en vigueur pendant un espace de près de deux siècles, jusqu'à son abrogation par Charles III.

La loi 32, tit. VII, liv. 1, R. C., promulguée à Lerma, par Philippe III, en 1610, défend que « les livres et œuvres composés par les naturels de ces royaumes, quels que puissent être leur état, qualité et condition, soient imprimés à l'étranger, sous peine, en raison de ce seul fait, pour l'auteur ou pour les personnes par l'entremise desquelles ces ouvrages ont été portés ou envoyés à l'impression, de perdre leur nationalité, les honneurs et dignités qu'ils possédaient, ainsi que la moitié de leurs biens. »

Telle était la législation de la métropole : elle avait commencé par une loi de libéralisme et de progrès, inspiration, sans doute, de l'illustre Isabelle la Catholique, que les multiples soins du monde n'empêchèrent point d'apprendre le latin, de parler plusieurs langues et de vouloir l'instruction pour ses sujets : en effet, elle décréta dans ce but que les livres « ces puissants transformateurs des coutumes, » entreraient librement dans les royaumes de la Péninsule, « pour qu'on pût y former des hommes lettrés. » Ce ne fut que plus tard, sous l'influence de l'Inquisition, que les persécutions

prirent naissance : la législation se fit prohibitive ; elle consacra une pénalité féroce : pour les auteurs et propagateurs, la mort, l'exil, la confiscation, et pour les livres le bûcher!

Ces entraves s'étendirent, d'ailleurs, jusqu'à la prohibition du commerce des livres lui-même, de telle sorte que la librairie devint un véritable péril.

Si cette législation finit par régir la métropole, quelle fut celle édictée pour les Colonies? C'est ce que nous allons rapidement examiner.

Le titre 24 du liv. 1 de la *Recopilacion de Indias*, renferme quinze lois relatives à l'imprimerie et au commerce des livres dans les anciennes Colonies espagnoles.

La 1re établit que dans les Indes Occidentales, les Iles et la Terre-Ferme de la Mer Océan, les juges et justices, « ne peuvent consentir ni permettre qu'on imprime ni vende aucun ouvrage traitant des matières des Indes, et qui n'ait obtenu une licence spéciale, expédiée par notre Conseil royal des Indes; qu'ils doivent faire rechercher, recueillir et remettre au dit Conseil tous ceux qu'ils trouveraient et qu'aucun imprimeur ne les imprime, les conserve ou les vende sous peine de 200,000 maravédis et de la confiscation de l'imprimerie. »

Cette loi est datée du 21 septembre 1560, et depuis 1540 il existait déjà une imprimerie à Mexico. Cette disposition interdit aux indigénes américains, ainsi qu'aux Espagnols résidant en Amérique, de s'occuper de matières relatives à ces possessions, parce que la licence qui devrait être sollicitée et obtenue du Conseil royal des Indes équivalait à une prohibition absolue. En effet, les communications n'étaient pas fréquentes, et la remise des manuscrits originaux pour être soumis à la revision, les exposait à une perte probable, si l'auteur ne se trouvait point assez riche pour entreprendre le voyage et faire les diligences obligatoires.

Le Père Melendez, auteur du *Tesoro de las Indias*, assure, suivant le docteur J. M. Gutierrez, qu'on ne pon-

vait réaliser au Pérou avec une somme de 1,000 piastres, ce qu'on pouvait faire à Madrid avec 100, en parlant des difficultés qu'il rencontra pour publier son ouvrage, qu'il se vit ensuite forcé de faire imprimer à Rome. Si les auteurs se résignaient à envoyer en Espagne leurs manuscrits, ils n'échappaient ainsi ni aux inconvénients ni aux périls; car, au dire du même Père Melendez, lequel parcourut de nombreuses contrées en Europe : « les correspondants restaient avec l'argent, jetant le livre au fumier et le triste auteur à l'oubli. »

Il importe de noter, en outre, qu'à la date de cette loi, le service des postes n'était point encore administrativement organisé: on le concédait à quelque personne privée, à titre de faveur, comme une branche de commerce et comme une entreprise privilégiée; les correspondances étaient donc tout à la fois sans rapidité ni sécurité, et si l'on ajoute à ces premiers obstacles l'extrême lenteur avec laquelle procédait le Conseil des Indes, les frais qu'exigeaient de semblables pratiques et le temps qu'on y dépensait, on conçoit la profonde répugnance qu'ils inspiraient à ceux qui auraient pu être tentés de s'occuper des matières relatives aux contrées dont ils étaient originaires ou qu'ils habitaient.

Les premières éditions américaines furent tellement coûteuses, que le vocabulaire du Père Holguin, suivant le docteur Gutierrez, dut être vendu, d'après le taux officiel, à onze piastres fortes chaque exemplaire.

Dans la loi 2 des mêmes titre et livre, se remarque une prohibition nouvelle qui aggrave notablement les restrictions de la loi 1, et qui rendait, pour ainsi dire, impossible tout travail intellectuel: l'imprimerie devait rester, comme elle resta en effet, exclusivement destinée à éditer des neuvaines, des manuels, des catéchismes et autres œuvres de doctrine.

« A l'époque du régime colonial, dit le bibliographe péruvien

docteur Paz Soldan, comme on ne connaissait pas la liberté de l'imprimerie, les publications se réduisaient à des panégyriques, à des dissertations littéraires, religieuses et juridiques de plus ou moins d'importance; à des grammaires et à des dictionnaires, destinés à généraliser l'étude des langues aymara et quechua, afin que les curés et missionnaires pussent s'entendre directement avec la grande masse des indigènes : grâce à cette précaution, subsistent aujourd'hui ces monuments impérissables qui nous font connaître les progrès des aborigènes. »

Personne ne pouvait introduire aux Indes d'ouvrages « imprimés en Espagne ou à l'extérieur appartenant aux matières des Indes ou traitant un tel sujet, sans être vus et approuvés par notre Conseil. »

Philippe IV accrut encore les difficultés que les Amèricains éprouvaient pour s'instruire dans les matières qui devaient leur inspirer le plus vif intérêt, puisqu'elles s'appliquaient aux lieux de leur domicile ou de leur naissance.

Déjà, au reste, Philippe II avait ordonné, le 8 mai 1584, aux vice-rois, audiences et gouverneurs des Indes « qu'ils eussent soin quand il se faisait quelque art ou vocabulaire de langues indiennes qu'ils ne fussent ni publiés, ni imprimés, ni mis en usage sans qu'ils n'eussent été préalablement visés par l'ordinaire et vus par l'audience royale du district. »

On ne doit pas oublier toutefois, la loi du 11 avril 1580, dont l'article 22 ordonnait que « pour les choses relatives à l'Amérique, on s'en remit formellement au Conseil royal des Indes, conformément à ce qu'avait établi le livre 1 Recopilacion de Indias. » On avait pu croire cette disposition modifiée par ce qui se rapportait à l'impression des vocabulaires des langues indigènes, parce qu'elle exigeait uniquement l'application des prescriptions de la loi de 1584. Il est très certain que les langues indigènes,

en tant que matières des Indes, semblaient régies par la disposition de la loi 1; mais pour enlever à cet égard tous les doutes, la loi espagnole de 1580 prescrivit impérativement que ce fût le Conseil des Indes qui pût accorder la licence pour les imprimer : néanmoins un grand nombre de vocabulaires furent imprimés sans cette licence, avant la loi.

Non seulement on restreignait la liberté d'impression, qui était également circonscrite dans la métropole ellemème; mais encore Charles V avait ordonné le 29 septembre 1543, aux vice-rois, aux audiences et aux gouverneurs de ne consentir à imprimer, vendre, garder ni laisser introduire dans leurs districts, et d'avoir soin qu'aucun Espagnol ni Indien ne lût « les livres de romances, traitant de matières profanes et fabuleuses et d'histoires frivoles, parce qu'il en résulte de nombreux inconvénients. » Or, ce genre de livres composant à cette époque la littérature espagnole, il est hors de doute qu'une telle prohibition emportait celle de ne lire en espagnol que les livres de dévotion.

On doit à la vérité de remarquer que les effets produits dans la métropole par les romans de chevalerie étaient devenus si pernicieux que les Cortès avaient demandé, en 1555, qu'ils fussent prohibés en Espagne, comme ils l'avaient été dans les Indes. Les récits étranges et chimériques que ces productions renfermaient avaient égaré l'esprit, dit Ticknor, et il existe malheureusement des preuves que le fanatisme et le délire qu'ils excitèrent en Espagne durant le XII° siècle avaient fini par causer des inquiétudes aux gens de cœur et de sens. Miguel Cervantes de Saavedra n'avait point accompli encore, à cette époque, la révolution morale et littéraire qu'y fit naître son Don Quichotte, dont la première partie vit le jour à Madrid en 1605. L'influence exercée par ce chef-d'œuvre d'ironie profonde fut si radicale, qu'on ne compta plus qu'un petit nombre de

ce genre d'ouvrages, et que très rares furent ceux qu'on réimprima.

Quels étaient donc les écrits dont l'impression et la lecture étaient autorisées dans les Indes? Il ne restait que les livres de dévotion, quelques éditions de classiques latins et les ouvrages de jurisprudence ou de théologie; car l'imprimerie, en ces temps, n'avait pas pris encore tout son essor. Les éditions jusqu'en 1500 étaient rares et chères, et pendant le XVI° siècle la littérature de la métropole se trouva limitée aux chansons et aux romans de chevalerie, productions, alors, les plus populaires.

Il v a mieux : le commerce des livres de dévotion, des ouvrages religieux, fut lui-même réglementé d'une manière restrictive, qui équivalait à une véritable prohibition. La loi 5, titre XXIV, livre 1 (Recopilacion de Indias) ordonnait aux employés de la Maison de « Contratacion » à Séville « d'enregistrer les livres autorisés envoyés aux Indes, non en masse, mais isolément, et chacun d'une façon spéciale, en indiquant le sujet qui y était traité. » Ces restrictions avaient pour but évident de rendre difficile le commerce des livres avec les Indes et de livrer ainsi les populations coloniales à une ignorance préméditée. Impossible de rien imprimer sans la censure ecclésiastique préalable et sans la permission royale; il était absolument interdit de le faire à l'égard des matières des Indes sans la licence du Conseil qui résidait dans la Péninsule, et l'importation des livres était elle-même soumise à une vigilance ombrageuse!

Les frères Mohedano, cités par le Dr Gutierrez, font remarquer à l'occasion de cette législation prohibitive, dans le prologue de la *Historia literaria de España*,

- « qu'en Espagne, bien rares étaient les livres des auteurs
- « américains, soit de ceux qui s'impriment là-bas, soit de
- « ceux qui s'impriment ici; ce que nous attribuons, ajoute-
- « t-il, à la grande application de ces gens qui transportent

« et retiennent là-bas une infinité d'ouvrages, achetant et « monopolisant les plus volumineuses éditions. »

L'Histoire des frères Mohedano fut publiée à Madrid en 1786, et déjà les Colonies avaient fait beaucoup de chemin, malgré les lois que nous venons de citer sur l'imprimerie et le commerce des livres. En 1785, D. José Eugenio Llano de Zapata s'exprimait ainsi : « Je crois qu'avec le temps, de même qu'il y à des médaillistes qui courent le monde, en y transportant des antiquités, d'autres, dans le courant des siècles, viendront parmi nous sous le nom de libristas, et voyageront sur nos terres, en y recueillant les plus singuliers livres, qui y sont gardés comme des trésors. » Cet auteur, également mentionné par le savant Dr Gutierrez, avait constaté qu'un grand nombre de librairies particulières de Lima étaient très supérieures à celles de Séville, antique centre du commerce avec les Indes.

Le désir de s'instruire, la propension à élever l'esprit, à améliorer l'état social par la culture de l'intelligence, subsista malgré la loi, et c'est en ceci que consiste le mérite spécial des Colonies. La loi 6 du livre et titre de la Recopilacion de Indias déjà cités, prescrivait de visiter les navires qui arrivaient en Amérique, afin de reconnaître s'ils contenaient des ouvrages prohibés. Philippe II dicta le 9 octobre 1556, à Valladolid, une loi ordonnant aux vice-rois, présidents et auditeurs qu'ils eussent à rechercher « s'il s'y trouvait des livres défendus, en vertu des expurgations de l'Inquisition, et que ceux qu'on y rencontrerait fussent remis aux archevêques, évêques et personnes auxquelles ce soin correspond d'après les décisions du Saint Office. »

Il s'en fallait, d'ailleurs, que la liberté des livres religieux eux-mêmes fût assurée; car la loi 7, art. 24, livre I de la *Recopilacion de Indias*, afin de maintenir le privilège concèdé au monastère de San Lorenzo el Real d'imprimer les livres de piété et les offices divins et de les envoyer et vendre dans les Indes, défend que ces ouvrages soient

introduits dans les Colonies sans l'autorisation du dit monastère. Les livres d'offices, de procession, les bréviaires et autres de matières analogues, qui avaient été introduits en contravention de la loi 7, devaient être saisis, d'après les prescriptions de la loi 40 du même titre et livre. Au cas où les pirates, qui envaluraient les ports des Colonies, y introduiraient clandestinement des livres, la loi ordonne « qu'on s'occupe de rassembler tous les ouvrages que les hérétiques auront introduits dans ces contrées, et qu'on s'applique avec grand soin à l'empêcher. »

Enfin, la loi 15 des mêmes titre et livre ordonnait que les vice-rois et présidents ne concédassent « aucune licence pour l'impression de livres dans leurs districts et juridictions, quel qu'en fût d'ailleurs le sujet, sans les avoir préalablement censurés, selon ce qui avait été prescrit et conformément à l'usage, avec l'obligation, en outre, pour les imprimeurs, de réserver vingt exemplaires du livre et de les remettre aux secrétaires de S. M.; attachés au Conseil des Indes. »

Malheureusement cet énorme impôt légal n'avait point pour but de rassembler et de conserver dans la métropole les écrits publiés dans les Colonies; mais seulement de les soumettre aux membres du Conseil des Indes, afin qu'ils pussent apprécier si la censure en avait été ou non suffisamment rigoureuse. La vérité est que la Bibliothèque royale de Madrid ne fut fondée qu'en 1712 : peut-être ces précieux bijoux bibliographiques y eussent pu être conservés; en tout cas, il est évident qu'il est impossible aujourd'hui de réunir ces publications, qui sont les incunables américains.

Cette législation établit la double censure ecclésiastique et royale pour qu'il fût permis d'imprimer un livre quelconque en Amérique. Indépendamment de ces entraves, l'autorité déterminait elle-même le taux, c'est-à-dire le prix de vente du livre imprimé : le malheureux auteur se voyait enlacé de tant de liens et soumis à une telle série de restrictions que ce fait suffit à expliquer l'extrême rareté des éditions dans le Nouveau Monde.

Le commerce de la librairie était si durement réglementé qu'il fallait, comme on l'a vu, enregistrer séparément chaque ouvrage : ce qui restreignait, par ces exigences humiliantes et préjudiciables, le commerce honnête ; on le rendait tellement difficile qu'il limitait forcément la vente des livres.

Une pareille législation, si restrictive et si vexatoire, appliquée tant à la publication des livres qu'à leur introduction de l'extérieur, faisait obstacle au développement intellectuel, non seulement dans les classes infimes de la société, mais encore dans la classe riche et quelque peu cultivée. On ne peut, au reste, s'empêcher d'admirer que malgré de pareilles lois, il se soit rencontré des esprits assez vigoureux et assez puissants pour s'adonner encore au culte des lettres, quand celles-ci semblaient devoir étouffer à tout jamais dans le cercle de pratiques rétrogrades et sous le poids d'une légalité o lieuse.

Néanmoins, remarque le Dr Gutierrez, malgré cette législation oppressive et barbare, les collections des colons érudits abondaient en éditions rares et en livres précieux des typographes les plus renommés des meilleurs temps de l'art d'imprimer, et il est certain que si l'on avait la patience de rechercher les ouvrages écrits dans le Pérou durant toute la durée du XVIII^e siècle, on les trouverait tous remplis de citations et de renvois. On ne saurait accuser Zapata d'altérer la vérité quand il signale la quantité considérable des livres et la grande opulence des bibliothèques particulières de la ville de Lima, alors la principale du Pacifique. Les éditions, dit-il, des Elzéviers, Griphes et Stephanes, qu'on ne rencontrait qu'avec peine en Europe, se trouvaient aisément dans le plus obscur magasin de bric-à-brac de notre Amérique et notamment à Lima. Les Cicérons de l'année 1465 et de 1471, considérés aujourd'hui dans les bibliothèques européennes comme pièces de cabinet, étaient ici tellement communs que leur découverte n'est pas une cause d'étonnement. Le Mexicain Icazbalceta, aussi érudit qu'intelligent, parle des nombrenses éditions mexicaines d'ouvrages sur les langues indigènes, qui ont disparu du pays pour être portées aux Etats-Unis, et M. Evans assure, de son côté, que des centaines de volumes illustrés d'éditions extrêmement rares se rencontrent à Mexico; il cite entre autres, un Dictionnaire Espagnol-Aztèque, publié dans le Michoacan en 1559, « bien longtemps, dit-il, avant l'introduction de l'imprimerie dans l'Amérique anglaise. Bon nombre de ces ouvrages sont en duplicata et triplicata, et s'ils eussent été vendus à New-York on à Boston, ils se trouveraient entre les mains de tous les bibliomanes du Continent. »

A Buenos-Ayres, il existait, pendant l'ère coloniale, des librairies particulières fort en renom. L'Illustrissime archevêque Don Manuel Azamor y Ramirez ordonna dans son testament, daté du 1er septembre 1796, que sa librairie particulière fût conservée pour servir à la fondation d'une bibliothèque publique. Par un codicille, ajouté à son testament quelques jours après, il ordonna que le docteur Don Antonio Rodriguès la prendrait à sa charge, en qualité de conservateur, durant sa vie, afin d'arriver à réaliser ainsi la fondation d'une bibliothèque publique.

Dans toute l'Amérique espagnole, les couvents avaient de vastes librairies formées de livres précieux et rares, quoique, à la vérité, ils eussent trait uniquement à la théologie et à la jurisprudence.

Pour s'en tenir exclusivement à Buenos-Ayres, nous citerons les importantes collections du chanoine Don Balthazar Masfiel et celle de Rospigliosi; la première estimée comme prix de vente, à 4,162 piastres métalliques, et la seconde, à 1,400 piastres de la même monnaie. La Bibliothèque publique actuelle reste en possession de donations de livres qui lui ont été faites depuis 1810; ce qui prouve

que ceux-ci étaient très nombreux entre les mains des particuliers. On doit, en outre, rappeler la générosité des Pères Bethlémites qui mirent toutes leurs collections à la. disposition du gouvernement : il v put prendre tous les livres à sa convenance. Le chanoine Chorroarin fit également l'abandon de sa bibliothèque particulière dans le même but d'intérêt général, et les rares résidents anglais se disputèrent eux-mêmes l'honneur de contribuer, avec leurs livres, à l'établissement de la première bibliothèque publique. Si vif était l'amour qu'on professait dans l'Amérique espagnole pour les bons ouvrages, qu'en 1780 le Chilien Don José Antonio Rojas, pour se soustraire à l'application des mesures prohibitives de la douane de Santiago de Chili, fit encadrer les ouvrages dont il était possesseur avec de faux titres, et il put, à la faveur de ce subterfuge, introduire ceux qui se trouvaient compris dans l'Index expurgatoire inquisitorial.

Dans le Haut-Pérou, parmi les contrées qui composent aujourd'hui la République de Bolivie, il y eut une librairie célèbre, celle des Jésuites expulsés à Chuquisaca. Cette librairie servit de base à celle de l'Université; elle fut maintenue dans l'édifice même des Jésuites, où l'on installa un établissement d'enseignement supérieur, l'un des plus renommés entre tous durant l'ère coloniale, tant pour le nombre de ses élèves et de ses professeurs que parce que la ville de Chuquisaca relevait de l'audience royale de Charcas, et que sa très vaste juridiction territoriale la rendait le centre des procès les plus importants de l'époque, qui attiraient un auditoire fort nombreux, très savant et très versé dans les matières littéraires.

Indépendammant des librairies des Jésuites, tous les couvents, si multipliés alors et si riches, possédaient des librairies qui abondaient en œuvres théologiques. Les particuliers, spécialement les avocats et les prêtres, avaient aussi leurs collections bibliographiques, et l'histoire a gardé le souvenir

de la réunion de livres de choix du chanoine Terrazas, secrétaire de l'archevêché. Dans la préface de la Vida y Memorias del Dor Don Mariano Moreno, on rappelle que le chanoine Terrazas possédait une demeure splendide et spacieuse dans laquelle sa fameuse librairie était conservée. D'un « caractère grave, d'un jugement sain, d'une rare prudence, il montrait, dit-on, une habileté consommée dans les affaires. Il se distinguait dans les lettres par l'ardeur et le goût avec lesquels il les cultivait; dans l'état ecclésiastique, par ses vertus et sa doctrine; dans les relations privées, par sa douceur; et dans le monde, par son pouvoir, son autorité et ses richesses »: tel est le portrait qu'on a trace du propriétaire de cette librairie. Terrazas « avait composé avec amour une bibliothèque de prix, disposée avec ordre dans un élégant salon. Elle contenait les meilleurs auteurs en religion, en science, en littérature, et, de plus, les ouvrages politiques et philosophiques que l'Inquisition prohibait avec une inexorable rigueur; carle rang et la dignité du propriétaire le mettaient à couvert des perquisitions du tribunal : son caractère lui assurait le privilège de se soustraire aux prescriptions du formidable expurgatorio, sans encourir ses anathèmes ni ses censures, et sa complaisance étendait secrètement la même prérogative à ses protégés. »

A Potosi et à la Paz, il devait également se rencontrer des librairies dans les couvents; car la première de ces deux villes compta parmi les plus considérables par sa richesse et les mines de sa célèbre montagne: or, étant donnés ces antécédents, les congrégations religieuses, qui y avaient dès longtemps leurs établissements, devaient être nombreuses et opulentes, et posséder de notables collections bibliographiques.

Larousse, toutefois, dans son *Grand dictionnaire* universel, dit, en parlant de la situation du Mexique sous le régime colonial: « les seuls ouvrages que l'on connût étaient *El Almanaque*, *El Catecismo* du Père Ripalda,

El Año cristiano, La Vida de los Santos et autres du même genre. Pour la vie tranquille et monotone de ces pays, le savoir était inutile, surtout pour les Mexicains, qui étaient exclus de tous les emplois, et auxquels il était absolument interdit de se mêler à la politique.»

Cette opinion est inexacte et contraire à la vérité historique: une des plus célèbres universités existait à Mexico pendant l'ère coloniale, et, en 1773, Charles III ordonna de fonder et fonda l'Academia de los tres nobles artes; il y avait à Mexico des librairies remarquables, entre autres celles de l'Université et de la cathédrale, les bibliothèques de ses riches monastères et une foule de librairies particulières savantes. S'il est donc avéré que l'instruction était généralement négligée, il est également certain que là ont brillé des intelligences extraordinaires : je mentionnerai seulement, de l'époque coloniale, Don Juan Luis de Alacon, modèle qui ne fut point égalé pour la conception des caractères comiques, la profondeur de l'idée morale, et, aussi, pour l'exquise pureté de la forme; la sœur Juana Inès de la Cruz, « la religieuse sublime qui dispute à Sainte Thérèse « les lauriers du génie mystique »; parmi les jurisconsultes, Don Francisco Xavier Gamboa; comme écrivains et prédicateurs, le jésuite Diego José Abadiamo et Don Pedro Avendaño; comme historien, Don Francisco Xavier Clavijero, et le poète Don Antonio de Saavedra Guzman, auteur du beau poème : El Peregrino Indiano, qui parut à Madrid en 1599.

Pour donner, au reste, une faible idée du mouvement intellectuel sous le régime colonial, il suffirait de rappeler quel était durant cette période l'état de l'instruction à Lima, centre le plus érudit et le plus véritablement littéraire de l'Amérique espagnole. L'Université de San Marcos y fut fondée par S. M. en l'an 1551, à la prière des Pères de l'ordre des Prédicateurs. En 1572, Philippe II la mit pour les privilèges et la juridiction académique sur le même pied

que celle de Salamanca. Elle était soumise au patronage royal et aux vice-rois, qui l'exerçaient en son nom, et auguel concouraient les dignitaires dont le Claustro était composé. Cette université avait ses constitutions, « formant l'une des corporations les plus florissantes, dit le vice-roi Don Manuel Amat y Junient, et non moins utile que nécessaire : pour les fins de sa destination, des cédules distinctes ont été expédiées, parmi lesquelles plusieurs ont été reprises dans les lois de ces domaines et d'autres sont classées aux archives. » Le fonds dont disposait l'Université consistait en une portion prélevée sur les deniers royaux, savoir : de l'Eglise métropolitaine, 8000 piastres de huit réaux; de la cathédrale de Trujillo, 1000 piastres; de la cathédrale de Cuzco, 343 piastres et 6 réaux; de la cathédrale de Quito, 2000 piastres; de l'église métropolitaine de Charcas, 2000; de la cathédrale de la Paz, 625; des deniers de Huamanga, 468 piastres 6 réaux; de ceux d'Areguipa, une égale somme; ce qui donne un total de 14,906 piastres 2 réaux. Elle avait 33 professeurs. Ce fut le vice-roi, comte de Santistévan, qui fonda la chaire de mathématiques, avec une assignation de 690 piastres annuelles; mais elle n'eut point de disciples. Le vice-roi Amat, pour obliger à l'étude de cette branche des sciences, dicta une résolution, appuyée sur les plus patriotiques considérants, et où il était dit « qu'afin de stimuler le zèle et de donner ainsi à cette Royale école le plus vif éclat et splendeur, et au royaume le plus grand nombre possible d'élèves pour le service de S. M., usant du moyen qui, par ordre Royal du 20 septembre 1759, a mérité l'approbation de Sa Royale piété, lorsqu'au Chili, étant président et gouverneur, j'ai érigé l'Académie de cette Faculté: j'ordonne que les gentilshommes, tant de la place et préside du Callao que de la marine et des frontières de Jauja et Tacma, qui viendraient dans cette capitale (comme je le leur permets dès à présent), et s'immatriculant dans cette Université Royale, se voueraient à l'étude des

mathématiques, jouiront de leur solde intégrale, sans retenue, ni escompte, à l'instar de ce qui est pratiqué dans les Audiencias de Barcelone, Cadix, Ceuta et Santiago de Chili, sous la condition expresse que, pour pouvoir toucher leur solde chaque trimestre, ils devront présenter une attestation légalisée du professeur, constatant qu'ils ont assisté journellement à l'audition de ses leçons et conférences et ont exercé les différentes fonctions qu'on leur a enseigné, selon la méthode de l'Ecole, à remplir, et afin que cette résolution puisse être appliquée, le Recteur de l'Université. assistant le susdit professeur de Première, choisit, prépare et consacre une des Ecoles de la dite Université, ou, sans préjudice d'autres lecteurs, à partir du jour qui suit le dimanche de Pâques, désigné par la Constitution, commence le cours..... » Cette résolution est datée de Lima le 20 février 1766. Le Vice-Roi était un protecteur décidé des lettres, et pour la plus grande émulation de la jeunesse, est-il dit dans la Relacion de son gouvernement, « j'ai, le jour fixé par la Constitution, personnellement assisté à l'ouverture des Etudes, avec le concours des Ministres de cette audience Royale, des Maîtres, des Professeurs et collèges et de la principale noblesse de cette ville, en présence desquels le Professeur actuel, Dr Don Cosme Bueno, a prononcé une très élégante et très opportune allocution. »

Le Roi approuva la mesure, et il ordonna que les élèves qui manqueraient d'application fussent privés de cette faveur. Le Conseil supérieur prescrivit, en outre, l'introduction de cette nouvelle disposition dans les constitutions universitaires, et assura par une pénalité pécuniaire, l'assistance des professeurs et du recteur.

Ce fut encore le même vice-roi Amat, qui créa la chaire de théologie, afin d'expliquer les doctrines de saint Thomas d'Aquin, dans son célèbre ouvrage : Summa contra gentes; elle fut desservie, à titre gratuit, par les RR. PP. de l'ordre des Minimes. Les religieux de San Juan de Dios obtinrent, également par une cédule, la faveur de faire des cours à l'Université et d'y recevoir le grade de docteur.

L'Université de San Marcos était administrée par un recteur, un vice-recteur et par des conseillers élus chaque année, et alternativement séculiers et ecclésiastiques. Le titre de professeur s'acquérait au concours, et c'étaient là des luttes mémorables dans la vie pacifique de la Colonie: les compétitions, l'envie, les intrigues agitaient tout le monde depuis les ordres monastiques jusqu'aux plus hauts personnages. « Arrivé, dit le Vice-Roi, déjà cité, dans la capitale au milieu de ces brûlantes agitations, dont la vivacité avait pour cause la vacance de la principale chaire de théologie, disputée dans un si turbulent concours, mon prédécesseur, le comte de Superanda, se vit obligé de suspendre les leçons, et rendit compte à S. M., avec ordre de ne pas procéder aux fonctions jusqu'à la décision Royale.» Les troubles et les querelles qui éclatèrent à cette occasion, et dans lesquels se trouvaient engagés toutes les familles et tous les corps de cette cité, ne sont utiles ni faciles à expliquer. De manière qu'en vertu même du témoignage d'un magistrat si considéré, les concours pour les chaires universitaires se terminèrent plus d'une fois par des discordes et de regrettables turbulences sociales; le manque d'activité intellectuelle réduisant les colons à discuter des minuties et à faire de questions de prééminence dans les fonctions le sujet de longs débats et de discussions orageuses.

Je n'ai point à rechercher ici comment le Roi mit fin au conflit soulevé; je me borne à rappeler qu'il édicta la cédule royale du 31 octobre 1761. Les débats scolastiques, ainsi que le Vice-Roi les appelle, eurent un terme; Amat se servit de la guerre déclarée avec l'Angleterre et le Portugal, pour diriger dans cette voie le naturel belliqueux des Colons. Il eut le grand mérite d'améliorer, autant que ses pouvoirs l'y autorisaient, la situation morale et professionnelle de cette Université.

A Lima, il y avait anssi un jury d'examen pour la médecine. Les métis, zambos, mulatres et quarterons étaient exclus de cet enseignement; quelques-uns pourtant y participèrent; mais le vice-roi, comte de la Mondoba, déclara « qu'ils ne devaient pas y être admis et que si des grades leur avaient été conférés, on devait en décréter l'annulation, vu la note d'infamie qu'ils portaient sur leur personne même », de sorte que pour un fait dont ils ne pouvaient être responsables, les hommes qui étaient venus au monde avec une couleur de peau particulière, se trouvaient incapables d'obtenir des titres universitaires, comme si leur intelligence dépendait de cet accident! Le Roi, après mille controverses, promulgua une cédule royale, datée du Buen Retiro, 27 septembre 1702, qui confirmait ces exclusions. La race indigène, c'est-à-dire la majorité de la population péruvienne, se trouvait de la sorte exclue du barreau et de la médecine, et probablement aussi du sacerdoce.

Dans le district de la vice-royauté du Pèrou, on comptait, indépendamment de l'Université de San Marcos, des universités particulières, établies à la Plata, dans le Cuzco, à Huamanga, à Cordoba de Tucuman et à Santiago de Chili. Cette dernière institution fut élevée au rang d'université sous la présidence et pendant le gouvernement de Don Manuel Amat y Junient; mais aucun des gradués de ces universités n'était admis, par incorporation, dans la haute Université de San Marcos de Lima: beaucoup d'entre elles étaient à la charge des Jésuites expulsés, de sorte qu'il devint nécessaire de donner à ces établissements une organisation nouvelle.

Deux collèges à Lima, le collège Royal et le collège Majeur de San Felipe, étaient à la charge des mêmes Jésuites, et, depuis le jour où ils avaient été expulsés, à celle des chanoines et dignitaires ecclésiastiques. Un troisième, celui de Santo Fonbio, fondé par l'Illustrissime Archevêque du même nom, resta à la charge de ses successeurs dans cette

dignité et du vénérable chapitre à titre de siège vacant, indépendant de l'autorité laïque.

Dans les villes de Cuzco, Chuquisaca et Huamanga se trouvaient établis des collèges distincts, à l'instar de celui de Cordoba de Tucuman. On doit aussi les rappeler.

La cédule royale du 14 juillet 1768 est très curieuse et mérite d'être étudiée pour arriver à bien comprendre l'état social de la Colonie. En voici le texte : « Le Roi — Vice-Roi, Président et Ordinaires de ma Royale audience de Lima: Dans la lettre du 8 novembre passé, vous avez signale à mon Vice-Roi les pernicieuses conséquences qui, au grave dommage de la chose publique et d'un bon gouvernement, résultent de la foule d'avocats de naissance obscure et de mauvaises mœurs, qui affluent dans ce Royaume, et tiennent suffoquée et obscurcie sa plus saine partie, infiniment petite en comparaison de l'autre, et vous remarquez que ce désordre provient de la facilité avec laquelle sont admis, sans la moindre difficulté, de pareils sujets dans les collèges; puisque favorisés avec des bourses, on leur attribue sans opposition dans les universités les grades de licencié et de docteur, et qu'à la faveur de ces avantages, on les recoit au nombre des avocats dans les Audiences, parce qu'on ne saurait refuser cet honneur à leurs titres. Désirant combattre dans sa racine un mal aussi nuisible au public que honteux pour ceux qui ne sont point tachés par la marque repoussante d'une aussi vile naissance, zambos, mulâtres et autres castes pires, avec lesquels ont honte de fréquenter et de se trouver sur un pied d'égalité les gens de la plus humble sphère... j'ai résolu que vous fissiez observer ponctuellement, vous, mon Vice-Roi, comme aussi cette Audience...., les Constitutions, Ordonnances et Statuts, qui ont été établis avec une légitime autorité pour le gouvernement des trois collèges de cette capitale, des universités de ce Royaume, et pour l'exercice du barreau... »

Cette cédule royale témoigne, graphiquement si l'on peut

ainsi dire, de l'état social de la Colonie, dans laquelle on s'appliquait à maintenir une classe privilégiée, non par la prérogative de l'intelligence et du savoir, mais simplement par celle de la race; caste à part, à laquelle ne devaient point se mèler ceux qui, de par la coufeur de leur peau, étaient condamnés à ne pas cultiver leur esprit et à croupir dans l'ignorance, pour ce fait innocent d'être nés de pères appartenant à une classe répudiée. L'intelligence était classée par catégories, le savoir par divisions, et, seulement, le plus petit nombre des colons, ainsi que le confesse le Vice-Roi, était reconnu apte à fréquenter les trois collèges et les universités. Les autres, c'est-à-dire la masse, étaient des parias, voués fatalement à l'abrutissement!

Le vice-roi du Pérou, Don Teodoro de Croix, disait en 1780: « Les collèges étant de tant d'intérêt et d'importance pour le bien de l'Etat, celui de San Carlos de cette capitale a mérité mes soins très particuliers. » Cet établissement fut fondé en 1582 par l'Excellentissime D. Martin Enriquez, sous le nom de San Martin. Le collège de San Pablo était entretenu aux frais des Jésuites. Il passa, quand ils furent expulsés, à l'ancien Séminaire comme un édifice plus commode et plus retiré : ce fut le Vice-Roi qui opéra cette translation, et il l'appela « Consistoire de San Carlos,» en l'honneur de Charles III. Les élèves portaient le costume des abbés, quand ils se consacraient à la carrière ecclésiastique, et la petite épée à la ceinture, quand ils se destinaient à la sécularisation, les uns et les autres étaient vêtus « de drap et de bure noirs. » On réforma le plan des études, et l'on appliqua à leur amélioration et à leur développement les biens des Jésuites expulsés, biens désignés sous le titre de : « Temporalidades de los Jesuitas expatriados.»

Le vice-roi Amat incorpora à cet établissement le Collège royal et supérieur de San Felipe, affectant les rentes de la congrégation expulsée à son entretien, et ordonnant que les élèves de San Felipe servissent de professeurs dans le collège de San Carlos, portant sur leur uniforme une bande bleue, couleur de la robe et du bonnet dont le collège Majeur faisait précèdemment usage.

Selon le vice-roi de Croix, le collège de San Martin qui « sous la direction des Jésuites avait fleuri déjà de telle sorte qu'il avait été l'honneur et l'ornement le plus distingué du Royaume, réalisa avec l'organisation nouvelle, et à la faveur du nouveau plan d'études, d'étonnants progrès et offrit de très grands avantages pour les plus intéressantes et plus utiles connaissances qu'on y pouvait acquérir. » Les premiers recteurs de San Martin furent deux chanoines de la cathédrale. Ce collège avait, en revenus fixes, tant liquides qu'éventuels, 10,494 piastres 7 réaux, et un personnel, sans compter les servants, de 91 individus, dont 58 seulement étaient pensionnaires. Le Vice-Roi constate la médiocrité des revenus; il sollicite divers arbitrages, et il expose que les maîtres ne jouissent pas au complet de la rente, et qu'il n'v en a point qui aient ouvert un cours pour les élèves.

Quant aux études supérieures, on en continuait l'enseignement dans les universités du Royaume; il fut question en 1789 de fonder le collège des avocats; mais des difficultés survinrent entre le vice-roi Don Manuel de Quirioz et Don José Antonio de Areche, inspecteur-général, relavement à l'établissement projeté de ce collège, parce que ce dernier en avait directement approuvé les constitutions et choisi les sociétaires; ce que ne voulut point admettre le Vice-Roi. Ces mésintelligences furent soumises à la cour d'Espagne, et par une ordonnance royale, datée d'Aranjuez le 1^{er} juin 1785, le Roi donna son approbation à la conduite du Vice-Roi. Ce collège ne fut cependant point installé par suite d'une série d'inconvénients.

Le Pérou était gouverné par le vice-roi de Croix, à l'époque où Don Hipolito Ruiz et Don José Pabon s'y rendirent, en qualité de professeurs de botanique, par les ordres

de Sa Majesté, afin de faire des recherches sur la nature des végétaux du Royaume: ils en collectionnèrent les plus précieux pour le compte du Roi; mais en 1786, comme ces deux savants parcouraient la montagne d'Huanaco, un incendie survint dans l'hacienda de Macora qu'ils occupaient. Ils y perdirent tout: les ustensiles, l'exploration royale, les journaux du voyage de 1782 à 1785, les plantes sèches, les dessins et les notices qu'ils avaient préparés sur le règne animal, les oiseaux et les poissons. Ainsi échoua cette sage exploration.

Il n'est point possible, vu la rapidité de ces aperçus, d'émettre aucune appréciation et je me contente d'exposer les faits, laissant à d'autres le soin de les commenter et d'en déduire les conséquences. Je veux, toutefois, rappeler les persécutions tenaces dont on poursuivait les livres prohibés.

« Le 28 février 1787, dit le vice-roi de Croix, S. M. a été informée de l'exécution donnée à son ordre royal du 10 août 1785, en vertu duquel certains livres devaient être recherchés et brûlés, défendant qu'on permit l'impression d'ouvrages ni d'écrits quelconques, sans une licence préalable de ce Supérieur Gouvernement, l'Université n'avant pas le droit de l'autoriser sans cette condition, ordonnant qu'on saisisse, chez tout individu quelconque, le Bélisaire de Marmontel, les œuvres de Montesquieu, Linguet, Raynal, Machiavel, Legros et l'*Encyclopédie*, qui sont prohibés par le Saint Tribunal de l'Inquisition et par l'Etat; qu'on prenne toutes les mesures nécessaires pour empêcher l'introduction dans le royaume de pareils livres et de tous ceux interdits par le Saint Tribunal de l'Inquisition et par l'Etat, et qu'avec la prudence et la discrétion convenables, on recherche quelle est la personne soupçonnée de faire usage des dits ouvrages. » Tout ceci fut exécuté avec promptitude et de concert avec l'inspecteur et surintendant délégué de la Real Hacienda: on brûla les livres mentionnés dans l'ordre royal tant qu'on put en rencontrer; on fit savoir au

public par un bando qu'on ne pouvait composer dans aucune imprimerie d'écrit quelconque sans une licence, sous les peines les plus sévères. « Ordre a été donné à l'Université royale que ni les allocutions habituelles à l'entrée des vicerois, ni les panégyriques qu'on pourrait faire d'eux, ni les oraisons latines avec lesquelles s'inaugurent annuellement les études, ni autre écrit quelconque ne puissent être imprimés sans la licence et l'examen de ce Supérieur Gouvernement. On s'est mis d'accord avec le Saint Tribunal de l'Inquisition sur le moyen de prévenir l'introduction des œuvres prohibées; les chargeurs de ces livres dans la douane royale ne devant les remettre aux intéressés, sans qu'ils aient tous été examinés préalablement dans une salle affectée à ce service par les commissaires du Saint Office et par celui qu'aura désigné le Gouvernement. Le dit Tribunal et ce Supérieur Gouvernement nommeront les personnes qui inspecteront les librairies publiques, afin d'y requeillir les ouvrages frappés de prohibition, et dès que sera accompli ce que contient à ce sujet l'ordre Royal, on informera du tout S. M., à une date précise. » Un semblable témoignage officiel rend tout commentaire superflu.

Dans le Rapport de Gouvernement du vice-roi du Pérou, Don Francisco Gil de Taboada y Lemos, le chapitre portant pour titre: Historia literaria commence ainsi: « Depuis qu'au moyen de la presse a été rendue plus facile entre les hommes la communication de leurs idées, il a été clairement constaté que l'établissement des journaux est l'un des procédés les mieux appropriés, les plus expéditifs et les plus sûrs pour les échanger, bien qu'un gouvernement prudent les contienne dans les limites précises que prescrivent la religion et les lois de l'Etat. » Il expose ensuite avec lucidité et autorité les motifs qui l'ont déterminé à permettre la publication de journaux à Lima.

Le Diario erudito, economico y comercial de Lima vit le jour le 1er octobre 1790, sous la direction de Don Jaime Bausate, après examen préalable du fiscal civil, Don José Gorbea. Ce journal vécut deux années, et son auteur y mit en lumière divers sujets d'éducation et des notices curieuses, mêlés à d'autres documents inédits « donnant matière à l'instruction, occupation honnête et joies du foyer domestique des citoyens », suivant les expressions du Vice-Roi. Il ne put continuer, les pertes excèdant les profits.

Le 1^{er} janvier 1791, parut la première livraison du Mercurio Peruano de historia, literatura y noticias nublicas, au nom de Don Jacinto Calero y Moreyra. La revision fut confiée à Don Juan del Pino Manriques, alcade de cour de l'Audiencia. « Ce précieux ouvrage, dit le Vice-Roi, a été l'objet des éloges érudits de l'Amérique et de l'Europe; la brillante auréole dont il commença à être entouré le porta jusqu'aux pieds du trône, d'où émana spontanément l'ordre royal du 9 juin 1792, par lequel S. M. me chargeait de lui faire remettre en principal et en duplicata les exemplaires qu'on continuerait à imprimer. » Sur ces entrefaites, le 1er mars 1792, les rédacteurs de ce recueil soumirent au Vice-Roi les statuts d'une Société littéraire. qu'il approuva, sous réserve d'en rendre compte, et il donna des ordres pour qu'on mît à la disposition des sociétaires la bibliothèque de l'Université royale, et, dans l'établissement, une salle décente où leurs réunions pussent avoir lieu. Le roi d'Espagne reçut de cette publication une impression si favorable qu'il enjoignit au Vice-Roi de lui en proposer les auteurs pour ceux des emplois qu'ils pourraient remplir, suivant leur mérite. C'est là, du reste, un genre d'encouragements qu'oublièrent absolument les gouvernements indépendants, nés après l'émancipation.

Le *Mercurio* avait fait paraître onze volumes du recueil, à la date du *Rapport* de ce Vice-Roi, ami et protecteur des belles-lettres. Ce dernier, dans la crainte qu'une publication aussi remarquable ne disposât pas de ressources suffisantes,

passa une note à la Société, afin qu'elle exposât avec sincérité les causes de sa décadence matérielle. La Société reconnut qu'elle manquait de fonds pour soutenir l'impression et demanda qu'on lui assignât les 400 piastres antérieurement allouées par ordre de S. M. à Don Cosme Bueno pour subvenir aux frais d'une copie de la Description géographique du royaume du Pérou, dont ce savant était chargé, et qu'il ne pouvait continuer, vu son grand àge. Elle sollicita un second secours, qui, joint au premier, pût s'appliquer aux dépenses du Mercurio.

« Son successeur, le docteur Don José Hipolito Unanue, secrétaire de la Société, zélé soutien de cette belle œuvre, et le Père Don Diego Cisneros, de l'ordre de Saint-Jérôme, imprimèrent à leurs frais, et dans l'intérêt public, quelques travaux, voulant ainsi compléter le XIIe volume; mais ajoute avec tristesse le Vice-Roi, comme une année s'est écoulée sans rien imprimer, je considère comme fini cet important recueil périodique.» L'indifférence publique, dans l'Amérique latine, a toujours compromis le sort de ces entreprises, et le défaut de souscriptions les laissa succomber, avant comme après l'Indépendance.

On publia des calendriers, et, peu d'années avant 1793, le Dr Don Cosme Bueno, professeur de mathématiques, fit paraître un Guide succinct comme continuation de l'Almanach. Désireux d'accroître les connaissances du Pérou, le Vice-Roi chargea, dit-il, le génie fécond et laborieux du Dr Don Hipolito Unanue d'étendre notablement le cercle de cette publication; ce qui fut réalisé en 1793, sous ce titre: Guia politica, eclesiastica y militar del Peru. C'est un travail fort intéressant et je regrette de ne pouvoir le consulter: le Vice-Roi en a fait les plus grands éloges. La situation de l'Europe et la Révolution française déterminèrent le Vice-Roi à fonder ensuite la Gaceta de Lima, qui prit naissance en 1793.

Tel est l'essor que le vice-roi Don Francisco Gil de 2 3

Taboada y Lemos sut donner aux travaux littéraires et scientifiques dans la capitale du Pérou: ces publications marquent une date inoubliable et sont une impérissable gloire pour leurs auteurs. Il protégea aussi, en son temps, avec persévérance l'Ecole de Médecine.

Il m'a semblé équitable de rappeler brièvement ces faits, en m'efforçant de ne pas approfondir plus complètement la matière, afin qu'il reste démontré que, malgré la législation restrictive qui pesait sur l'impression et le commerce des livres, les colons hispano-américains cultivèrent les sciences et la littérature, rassemblèrent et conservèrent des collections choisies d'ouvrages remarquables et qu'avec des moyens d'instruction infiniment limités, ils réussirent à doter les Colonies de productions que la bibliographie américaine a recueillies avec une légitime reconnaissance pour les travaux et le savoir de ces intelligences supérieures. Plus de huit poèmes furent écrits dans les diverses contrées de l'Amérique espagnole : des esprits éminents enrichirent les annales historiques et jusqu'aux sciences naturelles, guidés, à défaut de connaissances scientifiques, par la constante observation de la nature; et dans les beaux-arts mêmes, auxquels ils appliquèrent leurs facultés, ils ont laissé des traces profondes.

Mais combien eût été différent cet essor sous un gouvernement moins arriéré! Les préoccupations religieuses, la crainte d'ouvrir à l'étranger le commerce des Colonies, si l'on parvenait à bien connaître leurs richesses, tout concourut à l'enfantement de lois calculées pour perpétuer l'abrutissement intellectuel. Il n'en était que plus nécessaire d'entrer dans ces détails sur la bibliographie américaine, puisqu'ils témoignent du labeur des colons, de leurs aptitudes intelligentes, de leur amour de la science et de leur ardent désir de s'améliorer par l'instruction. II

Introduction de l'imprimerie dans l'Amérique espagnole.

« Déterminer avec exactitude à quelle date fut introduite « l'imprimerie en Amérique : c'est une question qui laisse « perplexes les historiens de l'art d'imprimer.

« H. HARRISSE, »

J'ai sommairement exposé quelle fut la législation espagnole sur l'imprimerie et le commerce des livres, dans les Colonies hispano-américaines: il convient maintenant de faire connaître à quelle époque fut introduit l'art d'imprimer dans les anciens domaines d'une nation, qui nous a légué son riche et abondant langage, sa race, sa religion, et, l'on peut dire même ses coutumes, dans leurs conditions fondamentales.

Il serait difficile, très difficile, de déterminer avec certitude la date à laquelle se rapporte l'introduction de l'imprimerie dans l'Amérique latine, car on n'a pas rencontré jusqu'à présent un seul exemplaire de l'ouvrage signale par les historiens comme le premier qu'on ait imprimé dans ces contrées. Il n'est donc pas possible d'établir ce point intéressant d'une facon incontestable; des recherches nouvelles, une circonstance fortuite pourraient, en effet, venir démontrer qu'antérieurement à l'ouvrage auquel les historiens auraient accordé le droit de priorité, d'autres publications avaient vu le jour. Je me bornerai en conséquence, à préciser l'état de la question, et, quant à l'introduction de l'imprimerie dans les différentes capitales des possessions espagnoles en Amérique, j'in liquerai succinctement les faits qu'il a été en mon pouvoir de recueillir, avec l'espérance qu'ils seront confirmés et complètés par des investigations ultérieures.

Il est un point sur lequel sont tombés d'accord les bibliographes, savoir : que c'est à la ville de Mexico qu'échut l'heureux privilège d'avoir imprimé le premier livre sur lecontinent américain. Mais quel fut le premier imprimeur? A quelle date exacte l'ouvrage fut-il publié? Nous laisserons au lecteur, à défaut des preuves authentiques, le soin de tirer lui-même les conséquences, et le soin de répondre à ces questions, d'après la teneur des opinions émises par les autorités qui vont suivre (1).

L'auteur, très digne de crédit, qui parla du fait avant tous les autres, est Frère Augustin Dávila Padilla; il fit remarquer que Frère Juan de Estrada, n'étant que novice, traduisit du latin en espagnol l'ouvrage de saint Jean Climaque, qui fut imprimé pour l'usage particulier des novices de l'ordre. « Le premier ouvrage, ajoute-t-il, qui s'écrivit dans le Nouveau Monde, et la première chose à laquelle s'appliqua l'imprimerie sur ce continent fut son œuvre... et son livre (la traduction de l'ouvrage de saint Jean Climaque) fut le premier qu'imprima Juan Pablos, le premier imprimeur qui fut venu dans ces contrées. »

De ces citations résultent seulement deux faits; mais l'un et l'autre d'une extrême importance : c'est que la Escala espiritual fut le premier écrit imprime à Mexico, et Juan Pablos, le premier imprimeur qui exerça son art dans cette cité. La date doit être empruntée à un autre auteur : elle se rencontre effectivement dans un ouvrage fort connu : la Historia Eclesiastica de Frère Alonso Fernandez; un historien si zélé lui sert ainsi de garantie.

« Le Père Juan de Estrada, dit-il, imprima la traduction qu'il fit de saint Jean Climaque : traduction très précieuse

⁽¹⁾ Introduccion de la imprenta en America con una bibliografia de las obras impresas en aquel hemisferio desde 1540 à 1600, por el autor de la Bibliotheca Americana Vetustissima. — Madrid, Ryvadeneyra. MDCCCLXXII (tirage à 126 exemplaires). Celui que possède la Bibliothèque publique de Buenos-Ayres, est le nº 77.

pour les personnes occupées de dévotion et des choses métaphysiques. Cette traduction fut le premier livre imprimé à Mexico, et il parut dans le cours de l'année 1535. » Il importe de faire savoir au lecteur que Fernandez est à cet égard en communauté d'opinion avec Dávila, bien qu'il ait omis le nom de l'imprimeur. Gil Gonzales Dávila, chroniqueur des Indes, s'exprime ainsi : « En 1532, le vice-roi Don Antonio de Mendoza introduisit l'imprimerie à Mexico. Le premier imprimeur fut Juan Pablos et le premier livre, imprimé dans le Nouveau Monde, celui qu'écrivit saint Jean Climaque, sous ce titre: Escala Espiritual para llegar al cielo, traduit du latin en espagnol par le fameux Père Fr. Juan de la Magdalena, religieux dominicain. » Ce dernier ne fait qu'un, d'ailleurs, avec Juan de Estrada, qui prenait pour professer le nom de la Magdalena. Il y a ici, toutefois, une erreur chronologique manifeste, Mendoza n'étant venu à Mexico qu'en 1535.

On peut citer un document confirmatif de ces assertions: c'est un privilège, daté du 11 octobre 1554, qui concède à Juan Pablos, au nom du vice-roi Luis de Velazco, le droit exclusif, durant huit années, de diriger l'établissement d'une imprimerie dans la Nouvelle-Espagne. Il faut remarquer, néanmoins, qu'avant l'expiration de ce terme, Antonio Espinosa fit plusieurs impressions à Mexico. Le susdit privilège en mentionne un autre pour une durée de six années, concédé par le vice-roi à Juan Pablos, et qui fut étendu par ce fonctionnaire à quatre années de plus : ces quatre dernières années étaient alors sur le point d'expirer; ce qui fait en somme dix années, et nous porte à maintenir la date de 1544, comme celle à laquelle Pablos fut d'abord autorisé à imprimer. Je dois, en outre, faire observer qu'il ne s'attribua point, jusqu'à 1556, le titre de premier imprimeur dans cette « grande, insigne et très loyale cité de Mexico ».

D'après les précédentes citations, il demeure certain que le doute à cet égard subsiste et subsistera, parce que personne n'a eu sous les yeux l'édition de la Escala, ni Harrisse dans sa remarquable et savante Bibtiotheca Americana Vetustissima, ni le Dr Gutierrez en traitant de ce sujet dans le tome 7 de la Revista de Buenos-Aires, ni le général Mitre dans la Revista del Rio de la Plata, ni l'érudit Mexicain Icazbalceta, ni les traducteurs de Harrisse; personne n'a vu l'édition citée.

Le Dr Gutierrez a dit : « il reste encore à fixer d'une manière positive l'époque où fut introduit l'art de l'imprimerie en Amérique, ce problème, comme le font remarquer Brunet et d'autres bibliographes, ne recevra pas de solution, tant qu'on n'aura point eu l'heureuse chance de rencontrer un exemplaire de l'ouvrage de saint Jean Climaque, imprimé, à ce qu'il semble, par Juan Pablos dans la ville de Mexico. »

A son tour, M. Mitre a rappelé que « le premier lieu du Nouveau Monde où l'imprimerie s'introduisit, fut la ville de Mexico, sous les auspices du vice-roi Don Antonio de Mendoza, ainsi que Gil Gonzales Dávila l'établit d'une manière décisive dans son Teatro eclesiastico, et que le confirme Eguiara dans sa Bibliothecæ Mexicanæ, en faisant toutefois des réserves quant à la date de 1532, où aurait été, selon Dávila, imprimé le premier livre. Jusqu'aujourd'hui on n'a trouvé aucun document qui vînt attester, à l'égard de cette date, l'assertion de Gonzales Dávila. Le livre mexicain le plus ancien, annoté par Rich, porte le millésime de 1544, et le catalogue d'Andrade, le plus circonstancié dans ce genre d'informations, ne va point au delà. Icazbalceta, suivant Harrisse (Bibliotheca Vetustissima) est l'auteur qui a le mieux éclairé la difficulté et élucidé la date, en citant des fragments d'un livre imprimé à Mexico en 1540, coïncidant pour le titre avec Gonzales Dávila et Nicolas Antonio.

Il n'est donc pas possible d'arriver à une solution formelle sans avoir pu consulter l'ouvrage même, supposé le premier qui ait été imprime en Amérique; on doit aussi perdre en quelque sorte l'espérance de rencontrer cet exemplaire; car l'cazbalceta, savant bibliographe qui possède une grande bibliothèque d'œuvres mexicaines, qui a compulsé les immenses collections spéciales appartenant à MM. Echavarria, Pimentel, et à beaucoup d'autres collectionnistes de Mexico, n'a découvert aucun exemplaire qui pût établir sous ce rapport la certitude historique, malgré le soin infini apporté dans ses recherches. « On doit tenir pour bien constaté, fait observer l'cazbalceta, que l'Escala fut le premier ouvrage imprimé à Mexico, quoiqu'il ne soit point improbable qu'on y eût imprimé antérieurement des syllabaires et autres lègers opuscules, comme l'ont affirmé un peu au hasard quelques investigateurs, sans fournir, soit dit en passant, de suffisantes preuves à l'appui. »

L'hypothèse, toutefois, semble fondée : il n'est guère probable qu'on ait commencé par imprimer un ouvrage des dimensions de l'*Escala*, car si le Vice-Roi importa l'imprimerie dans les Colonies espagnoles, il est naturel qu'il ait voulu que la première publication fût quelque document officiel, émané de son gouvernement, et non un livre purement mystique.

D'autre part, Juan Pablos a dù nécessairement enseigner l'art d'imprimer aux nouveaux typographes mexicains; car il est peu croyable qu'il en eût ramené d'Europe, où leur nombre, à cette époque, était encore très limité. Et dès longtemps il avait dû s'appliquer à les familiariser avec cet art nouveau par des impressions de moindre importance, telles que des catéchismes et des cartillas. Je tiens, en un mot, pour improbable que dans l'importation d'un art ignoré, on ait débuté par l'impression d'un livre entier; mais je me hâte, en même temps, de reconnaître qu'on ne saurait placer, sur le terrain des conjectures, une question bibliographique; les doutes, en ce cas, ne pouvant se résoudre que par les faits.

Quelle fut exactement la date de l'impression de l'Escala? M. Icazbalceta incline pour 1536.

Juan Pablòs fut-il le premier imprimeur? M. Icazbalceta. pense que si l'on réussit, un jour, à découvrir un exemplaire de l'*Escala*, on trouvera, ou que cette publication fut anonyme, ou qu'elle portait le nom de Cromberger.

« Dans une *Doctrine*, imprimée en 1554, dit Harrisse, à qui j'emprunte cette nouvelle citation, on rencontre un *Colofon* avec ces mots: *Sancta gloria haya*, lesquels témoignent que Cromberger était déjà mort à cette époque. Les impressions des quatre années qui suivirent ne révèlent l'existence d'aucune autre imprimerie. Pourtant, dans un ouvrage publié le 17 janvier 1548, nous lisons pour la première fois le nom de Juan Pablos. Déjà, nous avons pu voir que ce typographe ne prit point jusqu'en 1556 le titre de premier imprimeur, bien que son premier privilège fût daté de 1541: nous en inférons, dès lors, que Pablos fut seulement appelé à succèder à Cromberger.»

Ecoutons maintenant Icazbalceta: « Juan Cromberger, imprimeur célèbre, était établi à Séville, longtemps avant que le vice-roi Mendoza fût venu s'y embarquer pour la Nouvelle-Espagne. Soit que le Vice-Roi eût passé un contrat avec l'imprimeur, soit que ce dernier eût pris l'entreprise à son propre compte, toujours est-il que l'imprimerie accompagna le Vice-Roi. Quant à l'imprimeur, il n'est pas présumable que Cromberger ait delaissé un établissement florissant, dans une ville aussi riche que Séville pour s'exposer aux périls d'un long voyage dans des contrées lointaines, qui n'étaient encore ni bien connues, ni pacifiées. Nous savons, d'ailleurs, qu'il ne le fit pas. Sa maison de Séville continua à porter son nom, du moins jusqu'en 1546; d'où il résulte qu'il possédait à la fois deux imprimeries, l'une à Séville, l'autre à Mexico : tout paraît indiquer que Juan Pablos était l'un de ses officiers,

son chef d'atelier peut-être, et que Cromberger le pourvut du matériel nécessaire pour aller fonder au Mexique un nouvel établissement, soit en lui assignant un traitement fixe, soit en lui assurant une part dans les bénéfices. Notre imprimerie était donc une succursale de celle de Séville; arrangement qui se produit encore de nos jours assez fréquemment. Or, comme l'imprimerie mexicaine appartenait en réalité à Cromberger, Pablos était obligé de mettre le nom du propriétaire, et non le sien sur les livres qu'il imprimait: ce qui n'empêchait pas les habitants de Mexico qui voyaient et connaissaient Pablos, sans avoir appris ses relations avec Cromberger, de le considérer comme le premier imprimeur; ce qu'il était, en effet, mais non pour son propre compte.

Une circonstance parfaitement notoire vient en partie confirmer cette appréciation. Dans le supplément de la Bibliotheca Americana Vetustissima, on rend compte d'un livre sous cette rubrique: Silva de varia relacion, compuesta por un caballero de Seville, llamado Peno Mexia, impresa y añadida por el mismo, año 1540. Le Colofon porte « que fué impreso el presente libro en la muy noble y muy leal ciudad de Sevilla en las casas de Juan Croberger — con licencia, año de mil y quinientos cuarenta — a XXII del mes de diciembre. »

Il demeure constant qu'en cette année Juan Cromberger avait, encore son imprimerie à Séville, et qu'il faisait des impressions simultanées, au moyen d'un atelier, qui se trouvait installé à la même époque dans la ville de Mexico; cet atelier étant par conséquent une succursale des maisons de Séville, ainsi que l'affirme Icazbalceta.

Au commencement de 1541, Cromberger étant mort, il est probable que ce fut alors que Pablos sollicita le privilège de continuer son imprimerie; laquelle, par suite, se trouva convertie en établissement indépendant et séparé de la maison éditoriale de Séville (1). Il est, du reste, indispensable dans cet ordre de matières de recourir au principe d'autorité, afin de donner des bases à la vérification de la vérité; la bibliographie ne saurait, en effet, dissiper tous les doutes.

M. Paz Soldan s'exprime ainsi dans la Revista Peruana: « Nous devons donc à des Italiens l'établissement de l'imprimerie en Amérique : à Juan Pablos à Mexico, en 1502, et à Ricardo dans le Pérou. » Mais ce bibliographe distingué détermine autoritairement un fait, sans démonstration aucune, alors que par les citations sérieuses que nous avons faites précèdemment, on reste en présence de la controverse et du doute historique. »

Il y eut, à partir de l'installation de l'imprimerie à Mexico jusqu'à la fin du XVIe siècle, huit imprimeurs dans cette grande cité, savoir : Juan Cromberger, Juan Pablos, Antonio Espinosa ou Spinosa, Pedro Ocharte, Pedro Balli, Antonio Ricardo, Melchor Ocharte et Enrico Martinez, Les bibliographes bien informes croient qu'on n'imprima point à Mexico plus d'une centaine d'ouvrages dans le courant du XVIe siècle. « Ces premiers livres, dit Harrisse, sont principalement du genre adopté pour l'éducation religieuse des Indiens, et sont écrits, soit en espagnol, soit dans les dialectes indigènes, conjointement avec des grammaires et des vocabulaires pour les enseigner. Il v a aussi un déluge de traités de théologie et de rituels pour l'usage monastique, imprimés en caractères gothiques, italiens ou romans, contenant parfois des gravures sur bois grossièrement exécutées.

⁽¹⁾ On m'a affirmé qu'on conservait en Espagne le contrat passé entre la veuve de Cromberger et Pablos pour la cession de la sucoursale mexicaine que ce dernier dirigeait: mais comme il ne m'a pas été possible de m'assurer positivement de ce fait, je me borne à le mentionner. Cette découverte trancherait, en effet. la question en faveur de l'opinion d'Icazbalceta.

Quelle que soit, en définitive, la véritable date de l'impression du premier livre à Mexico, le premier, authentiquement connu jusqu'aujourd'hui, est de 1540, et voici son titre textuel:

Manual de Adultos-Christophorus Cabrera Burgensis | ad lectorem sacri baptismi, ministro di Colon Icastichon. Imprimiose este Manual de Adultos en la grã ciudad d'|Mexico por mādado d'Ios Reverêdisimos Señores obis | pos de la Nueva España y a sus espensas : en casa de Juã Crom|berger Año d'I nacimieto d' nuestro Señor Jesus Cristo d' mill | y quinietos y quarêta. A XIII dias d'I mes d' Diciembre.

« Il n'existait, dit Harrisse, que deux feuillets de cet ouvrage. L'entête ci-dessus reproduit était imprimé en lettres gothiques, rouges et noires. Ce fragment provient d'un lot de vieux livres achetés à Londres par M. Pascual de Gayangos pour sa précieuse bibliothèque. »

La bibliothèque de Tolède possédait un exemplaire du Manual de Adultos, mais il a dernièrement disparu. Le fragment que nous venons de citer, rencontré dans un lot d'anciens ouvrages, appartenait, à ce qu'il semble, à la bibliothèque du Duc de Sussex. Les pages conservées ont été reproduites en fac-simile dans la traduction espagnole de la Bibliothèca Americana Vetustissima, précèdemment mentionnée.

La teneur littérale du titre rend manifestes ces deux faits: premièrement, l'existence, en 1540, d'une imprimerie dans la ville de Mexico et, en second lieu, l'exécution des éditions dans la maison de Juan Cromberger, ou, pour mieux dire, dans le magasin dont il était propriétaire. Si Cromberger mourut en 1541, sans qu'on connaisse le lieu de sa mort; si Juan Pablos obtint un privilège du Vice-Roi de Mexico en 1554 pour l'établissement d'une imprimerie; si le premier livre dans lequel Pablos s'intitule premier imprimeur, porte la date de 1556, les opinions de Harrisse

et d'Icazbalceta me paraissent pleinement justifiées quand ils soutiennent que Juan Cromberger fut à Mexico le premier imprimeur ou, plus exactement, le premier qui eut dans cette ville un établissement typographique, quoiqu'il ne le dirigeât pas.

Je ne crois pas admissible l'hypothèse de la coexistence en 1540 de deux imprimeries dans la capitale du Mexique, l'une de Juan Cromberger, l'autre de Juan Pablos, parce qu'aucun auteur ne fait allusion à cette circonstance, et que dans les ouvrages composant le catalogue de la Bibliotheca Vetustissima, les deux imprimeurs ne sont pas cités simultanément, mais l'un après l'autre, en commençant par Cromberger, dont l'imprimerie paraît avoir édité le livre le plus ancien que l'on connaisse jusqu'aujourd'hui, et dont la date reste authentiquement démontrée.

Harrisse, dans sa publication, enregistre plus de 1600 titres d'imprimés, de 1540 à 1600, et, postérieurement il fit paraître un supplément qui contient 186 titres d'ouvrages publiés de 1492 à 1555, sur l'Amérique et en Amérique. C'est, on peut le dire, la plus complète bibliographie américaine, sans méconnaître toutefois le mérite de celles que les bibliographes ont mentionnées et qu'il serait trop long de rappeler ici en détail. La vérité est qu'en cette matière, comme le fait remarquer judicieusement le D'Péruvien Paz Soldan: « le travail bibliographique est des plus ingrats et des plus décourageants, parce que l'écrivain lui-même sait et se sent pénétré de la conviction qu'il ne pourra remplir complètement son but, soit parce qu'il n'est pas humainement possible de connaître l'existence de tout ce qui a été imprimé, soit, parce que, même en le sachant, il ne saurait se faire une idée fidèle des particularités typographiques et bibliographiques de certaines œuvres, sans les avoir sous les veux; or, quelques-unes ne se rencontrent pas. »

En effet, les éditions des premiers temps de l'introduction de l'imprimerie en Amérique sont infiniment rares, quelquefois seulement, un hasard inespéré, un accident imprévu fait découvrir des fragments ou des productions de ces époques éloignées. Ainsi j'ai vu, en défaisant la couverture d'un livre, relié en parchemin, qu'il s'y rencontrait des passages et le titre d'une des premières éditions publiées à Buenos-Ayres. Et c'est pour cela qu'on peut assurer que soit par un accident, soit en interrogeant des collections de papiers anciens, on rencontre des éditions inconnues et qui forment les incunables américains, plus précieux et plus rares que les européens.

« Les livres, en langues du Mexique, sont presque tous rares et peu connus, dit Icazbalceta : les imprimès, même d'époque récente, ne se trouvent pas avec facilité. » Et il est nécessaire de rappeler que quelques anciens livres ont compté plusieurs éditions, notamment le Vocabulaire de la langue Castillane et Mexicaine, par frère Alonso de Molina, dont Icazbalceta cite trois éditions : celle de 1555, celle de 1571 et celle de 1576. Les persévérantes recherches faites pendant ces dernières années, et qui se poursuivent, par les soins laborieux de bibliographes américains très distingués, parmi lesquels Icazbalceta, Harrisse et Gutierrez méritent d'occuper une des premières places, laissent espérer qu'ils parviendront à réunir les éléments indispensables pour féconder ces utiles études.

Lima fut la seconde cité hispano-américaine en possession d'une imprimerie, et le premier livre qu'on y publia portait, selon M. Bartolomé Mitre, le titre suivant :

Doctrina cristiana (au revers du feuillet 24): Impreso en la Ciudad de los Reyes (Lima) por / Antonio Ricardo, año / MDLXXXIII años / (au revers de la feuille 25): catecismo mayor para los / que son mas / capaces (à l'envers de la feuille 83, qui correspond à 74) Annotaciones ó scolios so / bre la traducción de la Doctrina Cristiana / y catecismo / (qui sont les deux antérieurs) en las lenguas Quichua y Aymara / con las declara-

ciones de las phrases y vocablos que tienen alguna | dificultad, las cuales se hallará por su orde de Alfabeto (à la fin): Impreso en la Ciudad de los Reyes, por Antonio Ricardo, primero impresor de estos Reynos | del Pirú, año de MDLXXXIII, 1 v. in-4°, avec 84 feuillets numérotés. Sans entête. Relié en veau noir, avec tranches dorées. (Rarissime.)

Cet exemplaire appartient à M. le général Don Bartolomé Mitre, et il est, selon lui « le premier livre imprimé dans l'Amérique du Sud; il forme la première partie de la collection des œuvres en castillan, quichua et aymara, ordonnée par le Concile de Lima en 1583 pour l'instruction religieuse des Indiens du Pérou. On ne connaît de ce livre que deux exemplaires : le premier, que nous avons sous les yeux, en parfait état de conservation, et qui appartient à la collection de Don Pedro de Angelis, et celui de la Bibliothèque Chaumette-Defossé, décrit confusément par Brunet dans son Manuel du Libraire, qui est le même que celui classé sous le Nº 462, avec la note : en mauvais état dans la Bibliotheca Americana de Maisonneuve. »

Les personnes qui pourraient désirer de minutieux détails sur cet ouvrage extrêmement rare doivent lire la Revista del Rio de la Plata, Nº 6, page 177 et suivantes, et une étude de M. le général Mitre, sous la rubrique Primer libro publicado en Sud-America. « Harrisse, dit-il, se basant sur les indications du bibliographe mexicain Icazbalceta pour donner la nomenclature des premiers ouvrages imprimés en Amérique, entre les années 1540 et 1600, désigne le Tercero Catecismo de 1585, comme le plus ancien produit de la presse péruvienne, ne plaçant le Confessionario qu'en seconde ligne; ce qui est une double erreur et témoigne qu'il n'avait point encore compulsé le Manuel de Brunet.

M. Bartolomé Mitre, qui parle de visu, appuie cette observation critique sur la licence, concédée pour la publica-

tion de ces ouvrages, qu'on trouve en tête de l'édition du Confessionario de 1585. Cette licence est identique à celle autorisant l'impression de la Doctrina Cristiana, imprimée en 1584, où elle devait aussi être publiée. La provision Royale, remarque-t-il, semble avoir été donnée dans la Cité des Rois, le 12 août 1584, et la décision de l'Audiencia, qui v est comprise, est datée du 3 février 1584. Par l'auto de l'Audiencia (qui était, à cette époque, à la charge du Gouvernement du Pérou) il est concédé licence, afin qu'on imprime les livres autorisés par le Concile de Lima, l'année précédente, en insistant « sur les dommages, inconvénients, frais et dépenses qui s'accroîtraient si l'impression n'avait pas lieu dans les royaumes du Pérou, tant par l'impossibilité pour les correcteurs des langues quichua et aymara de se rendre ailleurs, que par l'irréparable et grave préjudice qui résulterait d'une impression imparfaite, » ajoutant qu'en vertu des pétitions faites par les églises et par les cités du Pérou, on démontrait « la nécessité formelle de cette impression, et le dommage qui se produirait dans la conversion des Indiens, si l'on devait la retarder jusqu'à ce qu'on ait consulté S. M. »

De la teneur de cette provision M. Mitre tire la conséquence que ce permis était sans précèdent au Pérou, et que par suite il n'est pas douteux que la Doctrina Cristiana n'ait été le premier monument de la typographie péruvienne. Toutefois, la délivrance de ce permis s'effectuait en exécution des dispositions de la loi 15, titre XXIV, livre 1 (Recopilacion de Indias), par laquelle les Vice-Rois et Présidents pouvaient concèder l'autorisation nécessaire à l'impression des livres, après la censure ecclésiastique préalable : il n'y avait donc point obligation pour eux de consulter Sa Majesté, puisque c'était une faculté que le Roi leur avait concèdée. Si cette fois fut la première où l'autorité, dans le Pérou, exerça cette prérogative, ceci prouve seulement qu'il ne s'était pas auparavant offert d'occasion

d'accorder des permis d'impression, soit parce qu'il n'y avait point encore d'imprimerie, soit parce que personne ne vou-lait faire de publication. Je tiens à établir que l'auto de l'Audiencia, en exercice à l'époque du mandat gouvernemental, était conforme et adapté à la loi, et que les raisons dont on s'appuie n'impliquent pas qu'on manquât de pouvoirs suffisants pour l'octroyer.

« On ne sait pas d'une manière bien certaine, remarque le bibliographe Paz Soldan, l'époque où fonctionna la première imprimerie dans le Pérou; mais, à en juger par certains faits, il est à croire que ce fut entre les années 1582 et 1583, parce que le troisième Concile de Lima, qui dura de 1582 à 1583, ordonna, dans la session du 15 août 1583, qu'exécutant ce qu'avait prescrit le 2º Concile Liménien, on traduisit en quichua et en aymara et qu'on imprimat le catéchisme de la doctrine chrétienne. Si le Concile a prescrit en 1583 qu'on imprimat le catéchisme, il est évident qu'il existait déjà une imprimerie bien organisée. »

« Il est tellement certain qu'il y avait une imprimerie à Lima, qu'une année plus tard on publia la Doctrina Cristiana. Catecismo breve y catecismo mayor : anotaciones ó scolios sobre la traduccion en las lenguas Quichua y Aymará: exposicion de la Doctrina cristiana. Impreso en la ciudad de los Reyes por Antonio Ricardo de Turin, primer impresor en estos Reynos del Perú: año 1584: in-4º de 84 feuilles. »

L'Audiencia de Lima avait ordonné dans la licence octroyée « que ce fût dans la maison et le lieu qu'elle signalait, et par Antonio Ricardo, imprimeur piémontais, qui se trouvait présent dans cette ville, et non par un autre, quel qu'il p'it être, que fût imprimé le dit catéchisme original, qui avait été signé et approuvé par les membres du Concile susmentionné. »

La lettre ou provision, rédigée six mois après, désignait comme lieu de l'impression le Collège de la Compagnie de

Jésus à Lima, dans la chambre indiquée par le Recteur de cet établissement, avec le concours des personnes mentionnées dans l'auto. »

On peut induire de ces paroles que l'imprimerie n'était point encore installée, c'est-à-dire que si Ricardo se trouvait en possession des types et des presses, il n'avait pas monté pourtant son atelier typographique; car il semble invraisemblable qu'on l'eût obligé de changer de domicile, si, à cette époque, il avait eu déjà son établissement, et cela dans le but unique d'imprimer les livres ci-dessus énumérés.

M. Mitre conclut, toutefois, de ces précèdents que les « Jésuites avaient déjà une imprimerie pour leur usage, ou que, dans l'espace de six mois, qui s'écoulèrent entre l'auto et la Provision, ils purent se la procurer. »

Cette dernière hypothèse paraît médiocrement admissible si l'on considère qu'à cette époque où les communications étaient difficiles avec la métropole, on n'auraît eu le temps ni de l'embarquer pour l'Amérique ni de l'y recevoir. Il n'est pas non plus probable qu'on eût pu acheter des caractères typographiques au Mexique, où Juan Pablos avaît son atelier organisé. J'estime qu'il est plus logique d'admettre qu'en venant du Mexique au Pérou, Ricardo apporta avec lui les types, les presses et les autres outils d'imprimerie, ayant obtenu privilège à cet effet, mais qu'il n'avait pu établir encore ni organiser son atelier.

Pourquoi choisit-on une salle dans la maison de la Compagnie de Jésus pour y installer l'imprimerie de Ricardo? Vraisemblablement, pour des raisons d'économie, et, aussi, pour faciliter la correction des épreuves, et peut-être, enfin, parce que, parmi les Pères Jésuites, il se rencontrait des imprimeurs.

Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que Ricardo avait été déjà imprimeur au Mexique, avec un atelier, dont il était propriétaire, ce que démontre un livre, cité par Icazbalceta dans ses Apuntes para un Catalogo de las lenguas indigenas de America, dans lequel on trouve ces mots: In wdibus Antonii Ricardii Typographi. Via Apostolorum Petri et Pauli. Anno 1577. Cette édition de Mexico prouve jusqu'à l'évidence que Ricardo avait alors un atelier d'imprimerie dans la rue des Apôtres Pierre et Paul: c'est donc, avec cette imprimerie, qu'il dut passer à Lima pour y exercer son industrie, en vertu du privilège déjà obtenu.

Il n'est pas possible soit d'accepter, soit de repousser l'hypothèse de la coexistence d'une imprimerie clandestine, appartenant aux Jésuites, muis il est certainement fort curieux qu'on accorde la permission pour imprimer le catecismo à Ricardo, et pas à un autre; ce qui porte à supposer qu'il y avait déjà d'autres typographes dans cette capitale.

En 1612, Francisco del Canto imprima à Juli, province du département de Puno, le Vocabulario de la lengua Aymará, par le père Ludovico Bertonio, qui paraît avoir été imprimé dans la maison de la Compagnie de Jésus de Juli, « impression de première classe, dit M. Paz Soldan, et qui dans ce temps de rareté de types, et vu la nature même de l'œuvre, ne put être faite en moins d'une année. » Del Canto fit paraître dans le même lieu différents ouvrages du même Père et cette imprimerie est la seconde qui fut installée au Pérou.

* Dans l'opinion du prêtre-docteur, Don Manuel Gonzales La Rosa, dit encore Paz Soldan, il n'existait point à Juli d'imprimerie permanente, parce que Francisco del Canto, qui résidait à Lima, où fonctionnait son imprimerie, se rendait à Juli uniquement pour faciliter les moyens au père Bertonio, qui à cause de son grand âge, ne pouvait se transporter à Lima, de relire ses œuvres et d'en corriger les épreuves; une fois l'impression terminée, Francisco del Canto al ait reprendre à Lima la direction de son imprimerie. »

Cette explication, du savant péruvien Gonzales La Rosa, démontre que del Canto était imprimeur, établi à Lima, et qu'il se transportait temporairement à Juli pour certaines éditions déterminées.

Arequipa, au dire de Perez Soldan, fut la troisième ville du Pérou qui possèdat une imprimerie, à la fin du siècle passè. On y composait, au moyen de types imparfaits et d'une mauvaise presse en bois, des syllabaires; et co fut Jacinto Ibañez, d'humble origine, mais doué d'un véritable gènie créateur, qui inventa la manière de fondre des types et qui organisa, à leur aide, une imprimerie où furent è lités des neuvaines, des catéchismes de doctrine chrétienne et différents autres opuscules.

Ajoutons que M. Juan Maria Gutierrez, dans la Revista de Buenos-Aires, vol. 7, et le docteur Don Felipe Mariano Paz Soldan, dans la Revista Pernana, ont publié une nomenclature des imprimeurs qu'a comptés le Pérou de 1584 à 1822.

Les Jésnites, fixés dans les domaines espagnols de la République Argentine, introduisirent clandestinement, semble-t-il, des types dans les missions du Paraguay, où il est avéré qu'ils publièrent des ouvrages de doctrine, des grammaires et des dictionnaires en langue espagnole, de 1703 à 1725.

« Dans les Missions des Jésuites de l'Uruguay et du Haut-Pérou, dit le savant bibliographe argentin Mitre, on imprimait en 1803 avec une presse en bois, provenant des forêts voisines, et avec des types d'étain, fondus sur place, et sur des planches de cuivre gravées par les Indiens néophytes. Le fait est rendu constant par les divers livres imprimés à cette époque, et qui pendant bien longtemps sont restés inconnus des bibliographes; ce que constatent les documents originaux qui existent dans notre Archive (1).

⁽¹⁾ La primera imprents en Buenos-Ayres. (Anotacion's de un Catalogo).

Malheureusement ces éditions sont d'une extrême rareté et presque ignorées des bibliographes. Il est présumable qu'elles ne sortirent pas du lieu où elles avaient pris naissance, afin de dissimuler ainsi la transgression aux lois et de ne pas s'exposer aux colères de la métropole.

Il ne m'a pas été possible d'avoir sous les yeux le premier livre imprimé dans les Missions des Jésuites; mais voici le titre d'un des plus intéressants parmi ces ouvrages, que j'ai pu personnellement examiner: « Arte de la léngua guarani / por el P. Antonio Ruiz / de / Montoya / de la Compañia / de / Jesus / con los escolios, anotaciones / y apendices / del P. Paulo Restivo / de la misma Compañia / sacados de los papeles / del P. Simon Bandini / y de otros. / En el Pueblo de Sa Maria la Mayor. / El año de el Señor MDCCXXIV. »

C'est un volume in-4°, sans indication d'imprimerie, ni nom d'éditeur, de 392 pages effectives, et dont les 4 premières n'ont pas de numéros, et comprennent le titre et les licences; la pagination commençant à l'avant-propos, et cessant à la page 132 inclusivement, où l'Arte se termine. Le supplément à l'Arte vient ensuite, avec une pagination nouvelle. Ce supplément va jusqu'à la page 116 de cette seconde pagination et, dans la suivante, s'ouvre le traité de las Particulas, qui clôt le livre à la page 256 (1).

Ce traité n'est pas une simple reproduction de celui de Montoya; c'est une œuvre originale sur la même base; mais où l'auteur s'est aidé de documents inédits du P. Bandini et des ouvrages de Mendoza, Pompeyo, Insaurrable,

⁽¹⁾ A Buenos-Ayres, indépendamment de la Bibliothèque publique, un collectionneur possède un exemplaire de cet ouvrage. Je me sonviens avoir consulté celui qui se rencontre à la Bibliothèque nationale de Paris. C'est un exemplaire, en excellent état, qui fut donné à cet établissement par M. Dominique Roguin, de Buenos-Ayres, en janvier 1829. Il est en parchemin et enregistré dans la Réserve, sous la rubrique $\times \frac{1019}{\Lambda}$ Le type est espagnol et l'impression régulière.

Martinez et Nicolas Japeguay. Après le titre, vient l'Aprobatio Ordinarii de Frère Pedro Faxardo, archevêque de Buenos-Ayres, etc. C'est une licence simple, en castillan, autorisant l'impression de l'écrit de Montoya, après qu'il aura été examiné. Elle fut délivrée à Buenos-Ayres, le 19 avril 1722, et autorisée par Joseph de Orueta, secrétaire. Cette licence contredit jusqu'à un certain point le caractère de clandestinité des impressions faites par les Jésuites des Missions, puisque l'archevêque de Buenos-Ayres, membre du Conseil Royal, délivrait l'autorisation officielle nécessaire. On trouve, en outre, à la page suivante, la licence du Père Lu lovicus a Roca, provincial de la Compagnie du Paraguay. Elle est rédigée en latin et permet l'impression de l'ouvrage du P. Restivo, après examen par le R. P. Miguel Angel Tamburino. Cette licence est datée de Cordoba de Tucuman, le 25 novembre 1722. Bien que ces licences ne mentionnent point le lieu de la publication, elles tendent, toutefois, à prouver qu'il n'y avait aucune clandestinité dans les impressions des Missions: il ne m'a pas été donné de rencontrer jusqu'à présent la moindre trace d'autorisation royale ou officielle, de caractère régulier ou séculier, permettant la création et l'exercice de cette imprimerie; mais j'espère bientôt pouvoir éclaircir ce doute.

L'imprimerie fut introduite plus tard dans la ville de Cordoba de Tucuman par les PP. Jésuites qui avaient sollicité d'Amat, vice-roi du Pérou, la faculté d'en installer une dans le collège de Monserrat (1), pour l'impression de matières littéraires et d'ouvrages de dévotion. Les bibliographes argentins, à commencer par Don Pedro de

⁽¹⁾ Le Colegio Maximo de Cordoba fut fondé par les Jésuites, qui, en 1613, sollicitèrent du Roi d'Espagne le droit d'y créer uue université, à l'instar de celle de Lima, qui remonte à 1551. Cette autorisation leur fut accordée en 1621, et confirmée le 8 août de la même année par une bulle de Grégoire XV. L'université de Cordoba n'accorda des grades qu'en 1623.

Angelis, soutiennent que la première œuvre imprimée dans le collège de Monserrat parut en 1766, sous ce titre : « Clarisimi viri D. D. Ignatii Duartii et Quirosii, collegii Monserratensis Cordobæ in America conditoris, Laudationes quinque, quas eldem collegio regio Barnabas Echeniques O. D. (il y a une vignette). Cordobæ Tucumanorum. Anno MDCCLXVI. Typis collegii Monserratensis. 1 v. petit in-4°, 87 pp., non compris l'entête, et 6 feuillets sans pagination. C'est un éloge divisé en 5 parties, en l'honneur du docteur Ignace Duarte y Quiros (1). Dans ce livre se trouve une note relative à la situation de l'enseignement dans l'Amérique espagnole, et principalement aux collèges de la Compagnie de Jésus. Dans le prologue, l'auteur, Barnabé Echenique, déclare que cet ouvrage est le premier qu'on ait imprimé à Cordoba. Après l'expulsion des Jésuites, cette imprimerie fut transférée à Buenos-Avres, et elle servit à fonder celle qui devint célèbre sous le nom d'Imprimerie des Enfants trouvés.

On ne saurait, néanmoins, admettre pour fondée l'opinion, accréditée jusqu'à ce jour, concernant l'origine de l'imprimerie à Buenos-Ayres. Conformément à la volonté du monarque espagnol, dit le docteur D. Juan Mª Gutierrez, les biens des expatriés (2) devaient s'appliquer exclusivement au développement de l'instruction publique et servir à créer des établissements de bienfaisance dans les domaines de la Couronne. Excellente pensée dont la réalisation préoccupa vivement le vice-roi de Buenos-Ayres et un certain nombre de Buenos-Ayriens distingués qui formaient son Conseil privé. Ce fut alors que s'établirent les Royales

⁽¹⁾ Les Jésuites, comme on sait, fondèrent en 1668 un nouvel établissement à côté de l'université, le collège de Monserrat, à la faveur d'un don de 30.000 piastres, qui leur fut fait par le docteur Duarte y Quiros : c'est alors que l'ancien collège de Saint-François fut converti en séminaire épiscopal et prit le nom de collège de San Loreto. Ces deux Instituts subsistent encore anjourd'hui, près de l'université.

⁽²⁾ Les Jésuites furent expulsés des Colonies espagnoles en 1767.

études, le Protomedicato, les représentations théâtrales et la Maison des Enfants trouvés, réclamée par l'accroissement de la population et par la charité intelligente qui commençait à se répardre dans le pays. Il était, en outre, nécessaire d'assurer une rente permanente pour l'entretien de la Maison et un travail lucratif aux adultes, quand ils seraient en âge de s'établir. Ils eurent alors l'idée, ces bons administrateurs, de transporter à Buenos-Ayres les types des Jésuites de Cordoba, d'en accroître le nombre, d'améliorer les presses et de doter le pays d'un atelier qui, tout en servant au public, enseignerait l'art de Gutenberg aux pauvres créatures que leurs pères avaient abandonnées. Telles furent les vues éclairées du vice-roi Vertiz en fondant l'imprimerie des Enfants exposés (1).

Animė de ces intentions généreuses — et ceci est la véritable histoire d'après les documents officiels que j'ai personnellement consultés — le Vice-Roi ordonna, en 1780, d'acheter l'imprimerie de Cordoba à l'administration du collège de Monserrat, moyennant une somme de 1700 piastres. L'imprimerie fut transportée en mauvais état à Buenos-Ayres, et adjugée quelque temps après à la Maison des Enfants Exposés. Le premier typographe fut Don Agustin Gorrigos appartenant au Tijo de Montevideo, d'où on le fit venir pour travailler à l'imprimerie dont, avec le temps, il devint l'administrateur. Manquant de types, il obtint du Vice-Roi (2) la permission d'acheter l'imprimerie que les envahisseurs anglais possédaient à Montevideo, et au moyen de laquelle ils publièrent le premier journal qui eût paru dans cette ville, et qu'on appelait : La Estrella del Sud.

⁽¹⁾ On peut consulter entre autres, sur cette intéressante question de l'Imprimerié des Enfants trouvés, outre l'excellent article du général Mitre (déjà cité) le docteur Juan Mª Gutierrez, Bibliografia de niños expósitos; Pedro de Angelis, Catalogo, et Antonio Zinny, Bibliografia historica.

⁽²⁾ Le vice-roi Vertiz lui-même, dans son Memoria de Gobierno, reconnaît le mauvais état du matériel de l'imprimerie de Cordoba.

En 1808, la vente s'effectua, et au lieu d'argent, on donna des cascarillas au prix courant, en achetant, outre les modèles, le papier d'impression que les envaluisseurs avaient apporté. C'est pour cette raison qu'on remarque dans les publications de l'imprimerie des *Enfants trouvés* des types qui diffèrent essentiellement des caractères espagnols. Quant à l'installation de l'imprimerie du collège de Nuestra Señora de Monserrat à Cordoba, la date n'est pas, suivant moi, constatée d'une manière irréfutable. Il existe un dossier original relatif à la translation de l'imprimerie du territoire des Missions jusqu'à Cordoba dès qu'on en eût obtenu la permission du vice-roi Amat, et ceci explique pourquoi les types étaient si vieux et se trouvaient si dégradés lorsqu'ils furent apportés à Buenos-Avres et qu'on dût acquérir les modèles typographiques anglais de Montevideo. Cependant quelques bibliographes argentins soutiennent que l'imprimerie de Cordoba fut achetée à Lima par les Jésuites, mais ils n'apportent aucune preuve à l'appui de leur assertion.

Il paraît qu'il se rencontre dans les archives particulières de M. Andres Lamas, des documents établissant que la personne chargée de recevoir l'imprimerie et de la mettre en état de fonctionner fut D. José de Silva Aguiar, lequel s'intitulait : Libraire du Roi Notre Seigneur et Bibliothécaire de la Librairie du collège de San Carlos. Silva Aguiar administrait l'imprimerie, quand le 23 juillet 1782, le Vice-Roi nomma vérificateur Don Alfonso Sanchez Sotoca, capitaine en retraite. Ce dernier formula contre Silva Aguiar de telles charges qu'elles le firent suspendre en 1783. Le vice-roi Vertiz remit alors l'administration de l'imprimerie des Enfants exposés à Don Alfonso Sanchez Sotoca, et il lui concéda le droit par privilège exclusif, et pour dix années, d'imprimer et de vendre dans toute la vice-royauté le Caton, le Catecismo et la Cartilla, premiers livres qui furent imprimés; quant au prix de ces livres, il était, en 1798, pour une gruesa de cartillas de 4 piastres 4 réaux; pour une douzaine de *catones* de 2 piastres 4 réaux et pour la douzaine de *cartillas* d'une piastre 1 réal.

La Maison des Enfants Exposés fut fondée le 7 août 1779: le vice-roi Vertiz sollicita l'approbation royale par lettre du 24 janvier 1781, et la fondation fut approuvée par une décision royale, datée de Saint-Ildefonse, le 13 septembre 1782, et où étaient adressées des félicitations au Vice-Roi pour son zèle dans le service public.

Quelle fut la première impression buenos-ayrienne? M. Zinny soutient que la première publication de cette imprimerie fut une letrilla ou feuille légère in-8°, imprimée d'un seul côté, en 1780, et il s'appuie, pour corroborer son opinion, sur le témoignage du prêtre Bartolomé Muñoz. Le docteur Gutierrez prétend, toutefois, que la premièré impression fut une feuille de papier in-4°, au millésime de 1781, intitulée: Representacion del Cabildo de San Felipe de Montevideo (1). Cette opinion est aussi celle du bibliographe Angelis. Quant à M. Zinny, comme il assure que la feuille dont il est question était imprimée au moyen de caractères en bois, et que l'imprimerie de Cordoba avait tous ses types en métal, son assertion, par cela même, devient douteuse.

Nulle de ces données n'est véritablement exacte, quoique très rapprochée de la vérité: aucune, du reste, ne signale la date précise, c'est-à-dire le mois et le jour.

M. Mitre paraît avoir tranché la question. Selon lui, le 6 octobre 1780, Silva Aguiar informa le Vice-Roi que l'im-

⁽¹⁾ L'année prochaine, en 1880, le *Club Industrial Argentino* se propose de célébrer dans cette ville le centenaire de l'introduction de l'imprimerie à Buenos-Ayres.

On érigera un monument commémoratif, où seront inscrites les dates de 1703 (?) comme étant celle de l'introduction de l'imprimerie dans la République; de 1776, comme date du premier livre imprimé à Cordoba, et de 1780, comme fixant l'époque de la première impression buenos-ayrienne.

primerie était prête, et le 3 novembre suivant il livrait les deux premiers imprimés, qui sont des documents officiels, conservés dans ses archives. En voici les titres:

1º Don Juan Josef de Vertiz, etc., etc. Por quanto la hostilidad experimentada ultimamente en las Fronteras de Luxan, etc., etc. — Buenos-Ayres, a 3 de noviembre de 1780. Juan Josef de Vertiz.

C'est une feuille imprimée d'un seul côté.

2º Habiendo llegado á entender que en las acciones con los indios que imbaden estas Fronteras, etc., etc. Buenos Ayres, a 3 de noviembre de 1780.

C'est un in-fol., imprime des deux côtés, avec la feuille correspondante ou feuillet entier en blanc. Quelques exemplaires sont autorisés par la signature autographe du viceroi Sobremonte.

Il existe, pourtant. dans les archives de MM. Lamas y Carranza, une feuille imprimée, sans désignation de jour ni de mois, et à laquelle on attribue aussi la priorité. J'en reproduis le commencement et la fin: Informado del desarreglo y abusos con que se ejercita la Medicina, Cirujia, y la Pharmacia y Phlebotomia a ellos anexa, etc... etc...... Dios guarde a V. m. a. Buenos-Ayres...... de 1780. Ainsi qu'on le voit, ce dernier document officiel était destiné à être mis en circulation pendant l'année 1780.

Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins certain que le 1er décembre 1780, le Vice-Roi concéda à Silva Aguiar le titre d'Imprimeur et administrateur de l'Imprimerie des Enfants Exposés; de ce jour date donc l'existence officielle de la première imprimerie buenos-ayrienne.

Il y eut huit impressions pendant l'année 1781 : ce sont les seules connues des bibliographes : entre autres, une publication de 102 pages in-4°. Le livre le plus volumineux depuis la fondation de l'imprimerie jusqu'à l'année 1790, se compose de 374 pages in-4°, avec des caractères de deux

couleurs, rouge et noir : les types sont de forme espagnole, clairs et limpides. Bien que je l'aie moi-même compulsé, je ne saurais rappeler son titre, n'ayant plus l'ouvrage sous les yeux.

En 1791, parut un livre considérable et bien imprimé (676 pp.) et le précieux et intéressant volume intitulé : Los siete sabios de la Grecia (1).

Sur ces entrefaites, de 1783 à 1785, Sotoca avait été placé à la tête de l'imprimerie, et il avait publié une série de livres très recherchés des bibliophiles américains, et notamment la Pastora⁷ de l'évêque San Alberto. Silva Aguiar, après un procès avec Sotoca, prit l'imprimerie à bail en 1785. Le bail stipulait une durée de dix années, et Aguiar devait payer 1400 piastres, avec la garantie de D. Antonio José Dantas, qui, en 1794, devint l'unique administrateur de l'établissement. Pendant tout cet intervalle de temps, l'imprimerie, comme la maison même, était placée sous la surveillance de la Junta de Caridad. Ce fut seulement en 1799 que Don Agustin Gorrigos, ce premier typographe, duquel, j'ai parlé déjà, fut nommé administrateur.

A Buenos-Ayres, l'imprimerie prit un grand essor à partir de 1801, où parut le premier journal argentin: Telegrafo mercantil, rural, politico, economico, historiografo del Rio de la Pluta, par le colonel Don Francisco Antonio Cabello y Mesa (2). De nos jours, la presse a pris un tel développement dans la République Argentine qu'il s'y imprime 148 publications distinctes, dont 34 journaux et 144 recueils périodiques pour une population de 2,437,000 habi-

⁽¹⁾ Ce dernier ouvrage s'ouvre par une dédicace au vice-roi Don Nicolas Antonio de Arredondo, signée par Aguiar et où il sollicite une protection plus large et plus active pour l'imprimerie.

⁽²⁾ Le premier numéro est daté du le avril 1801; le dernier (nº 3, t. 5) du 15 octobre 1802. Ce journal fut aussi imprimé par l'imprimerie des Enfants Exposés.

tants, sur une superficie territoriale de 4.195.500 kilomètres, c'est-à-dire un journal pour 15.700 âmes. Et comme c'est un fait constaté que la presse périodique est une preuve de la civilisation d'un Etat, la République Argentine occupe, d'après ce terme de comparaison, le quatrième rang dans le monde; car elle compte, nous l'avons dit, un journal par chaque 15,700 habitants, et les statisticiens modernes la placent, en vertu de cette proportion, entre la Belgique et la Hollande (1).

Si nous passons maintenant de la République Argentine au Chili, nous ne rencontrerons que des détails imparfaits et rares concernant l'époque où l'imprimerie y fut introduite. Le docteur Gutierrez soutient « qu'il n'existait pas au Chili, en 1810, d'imprimerie capable de produire un feuillet régulièrement imprimé; car c'est à peine si l'on y connaissait quelques gros types, au moyen desquels on scellait ou on étiquetait le papier officiel destiné aux actes judiciaires. » Malgrè cette affirmation catégorique, on peut lire à la page 53 du Catalogo razonado de la Biblioteca Chileno-Americana de Don Ramon Briseño ce qui suit:

Biblioteca de impresos Chilenos. « La quinzième sur diverses matières de littérature et de sciences, compte 124 pièces ou traités in-folio, correspondant aux années

(1) Voici, en effet, la proportion de la presse périodique quant à la civilisation contemporaine:

our	chaque	7,000	habitants:	1 journal :	Etats-Unis.
	**	8,000	**	**	Suisse.
	"	15,000	**	*	Belgique.
	4	16,000	"	**	Hollande.
	••	23,000	**	**	Angleterre.
	**	23,000	**	,.	France.
		26,000	**	19	Allemagne.
	11	44,000	. "	**	Italie.
	••	105,000	*	**	Autriche.
	**	300,000	**	11	Turquie.
	"	530,000	**	"	Russie.

1774 à 1811, et répartis dans dix volumes sans numération. »

Ces notices sont vagues, sans date et sans nul détail bibliographique, pour faire apprécier leur mèrite; mais elles n'en démontrent pas moins jusqu'à l'évidence qu'avant 1774 il v avait des imprimeries au Chili, puisqu'il s'agit ici d'imprimés chiliens. Ce qui plus est, M. Briseño mentionne des Variedades religiosas composées de 118 pièces numérotées, publiées depuis 1774 jusqu'à 1871. Or, si cet auteur mentionne des imprimés chiliens qu'il possède, et, sous la rubrique de Variedades religiosas, des publications qui remontent à 1774, on est force d'en conclure que dans cette année, tout au moins, il y avait déjà une imprimerie au Chili, puisqu'il fait intervenir le catalogue de sa propre librairie et parle en présence des imprimés eux-mêmes. Mais quelle fut la première publication religieuse en 1774? Rien ne peut faciliter la réponse, parce que le catalogue manque de toute indication bibliographique et n'est en définitive qu'un pur inventaire. Comme, au reste, le docteur Gutierrez se limite à une simple négation, tandis que M. Briseño catalogue les imprimés chiliens de 1774, il est juste de donner foi et antorité à son dire, d'autant mieux qu'il avait la direction de la Bibliothèque nationale de Santiago du Chili.

Il ne me semble pas non plus que pour avoir acquis, une imprimerie en 1811, aux Etats-Unis, comme le dit le docteur Gutierrez, et parce qu'on put fonder avec elle celle qui s'appèla du Suprême Gouvernement, on soit en droit d'en conclure qu'il n'y avait point alors d'imprimerie dans le pays. On peut, en effet, se l'être procurée pour améliorer celle existante. Si les types et l'outillage furent reçus en triomphe, c'est un incident qui s'explique assez naturellement par la joie que devait causer aux Chiliens l'introduction de ce nouvel instrument d'illustration universelle. D'autre part, il est à considérer que le docteur Gutierrez

écrivait en 1845, tandis que le catalogue de Briseño ful imprimé seulement en 1874 : cette différence de dates explique la possibilité qu'il se soit rencontré des publications justifiant le fait avancé par le directeur de la Bibliothèque nationale de Santiago.

A quelle époque introduisit-on l'imprimerie en Bolivie? Je vais exposer succinctement les détails que j'ai pu réunir à cet égard. Le Sénat, c'est-à-dire le Conseil de la célèbre université de Chuquisaca adressa différentes requêtes au Vice-Roi du Pérou, sollicitant l'autorisation d'introduire une imprimerie, en payant même un prix trois fois supérieur au prix ordinaire, afin d'imprimer les thèses, les travaux littéraires et juridiques de l'université et les catéchismes et livres de dévotion, jugés convenables et sanctionnés par les permis de l'autorité royale et ecclésiastique. Moins favorisée que l'université de Cordoba de Tucuman, et pour des causes qui me sont absolument inconnues, l'autorisation fut toujours refusée. Le docteur René Moreno m'a dit avoir en sous les veux les deman les formées pour cet objet, dans lesquelles sont constatés le refus, les représentations, les rapports et toutes les formalités qui caractérisaient en pareil cas le mécanisme administratif de la Colonie. Ne pouvant, par suite, imprimer les travaux littéraires, on dut reconrir à la méthode usitée avant la découverte de l'imprimerie; c'est-àdire aux copies manuscrites, en plusieurs exemplaires d'un même écrit, étude, thèse ou défense juridique. Les personnes qui ont eu l'occasion d'examiner les collections de thèses qui se conservent dans cette ville, ont admiré l'habileté des « copistes », l'égalité des caractères manuscrits et la netteté de l'écriture, de manière que ces produits de la calligraphie peuvent être assimilés aux livres imprimés et ne sont pas inférieurs aux œuvres les plus délicates de la première époque de l'art d'imprimer. Que des particuliers ou les moines de quelques-uns des nombreux couvents de la ville se chargeassent de cette tache et se livrassent à cette

industrie, il ne m'est pas possible de le savoir et par conséquent de le déterminer d'une manière formelle : néanmoins, comme avant la découverte de Gutenberg, les moines ou frères se livraient plus spécialement à cette occupation, dans l'exercice de laquelle plusieurs se rendirent fameux par la richesse décorative des manuscrits, qui causent aujourd'hui une légitime admiration à ceux qui les examinent dans les Bibliothèques européennes, on n'est pas éloigné de croire qu'à Chuquisaca, ce furent aussi les frères qui remplirent l'office de copistes. M. René Moreno, qui a pu voir de nombreuses thèses, demeura émerveillé de la similitude absolue dans la forme des lettres; ce qui donnait aux copies l'uniformité qui s'obtient uniquement au moven de l'impression et par des procédés analogues à ceux observés avant que l'imprimerie ne fût découverte et mise en application.

Le Haut-Pérou fut fameux par la richesse de ses mines, et comme siège de la Royale Audience de Charcas, dont la juridiction comprenait d'immenses domaines, son barreau était nombreux, érudit et influent : cette contrée, pourtant, a été la dernière à jouir des avantages et des bienfaits de l'imprimerie, probablement parce qu'elle fut le théâtre de la grande guerre, et que la lutte pour l'indépendance s'y prolongea le plus longtemps. « Sous le régime colonial, a remarqué le notable Bolivien, Don José Rosendo Gutierrez, nul fait positif ne démontre qu'il existat quelque imprimerie dans le Haut-Pérou : il v a, toutefois, des raisons de soupçonner qu'il se dissimulait dans les collèges de Jésuites de Chuquisaca et de la Paz, de petites imprimeries, ou étaient clandestinement édités de petits opuscules de dévotion. Mais le fait, si probable qu'il puisse être, a besoin d'être prouvé. Dans toute l'étendue de l'ancienne vice royauté du Pérou, on ne trouvait d'autre imprimerie que celle de Lima. La première manifestation de la typographie péruvienne remonte à 1583. »

Toutefois, pendant un court intervalle de temps, les Jésuites eurent une imprimerie dans la petite bourgade de Juli, archevêché de la Paz, sur le lac de Titicaca. Ce fut là que s'imprima l'unique et monumental Diccionario Aymara du Père Ludovico Bertonio. « On ignore les motifs pour lesquels cette imprimerie cessa si vite d'exister: mais il est certain que Francisco del Canto qui édita ce Dictionnaire et d'autres livres du même auteur, apparaît en 1614 à Lima, où il imprima le Vocabulario Quichua du Père Otolguin. »

J'emprunte ces détails à l'intéressante publication: Datos para la Bibliografia Boliviana por J. R. Gutierrez, première section, La Paz, 1875, un petit volume in-4° de 255 pages.

Les doutes que l'auteur expose sur l'origine de l'imprimerie à Juli et son éphémère durée, ont été résolus déjà par le prêtre péruvien Don Manuel Gonzalez La Rosa, dont j'ai cité antérieurement les opinions.

« La première imprimerie qui fonctionna dans la Bolivie actuelle, dit M. Gutierrez, fut celle dont se servit le général Santa Cruz dans la campagne de 1823. Nous avons parmi notre collection, la Gaceta del ejercito del Perú Libertador del Sur, éditée à la Paz le 17 août 1823, dans l'imprimerie de l'armée libératrice du Sud, qui était à la charge de Don José Rodriguez. Cette imprimerie fut capturée par l'armée royaliste, en même temps que son directeur, dans le village de Calamarca, et elle servit, par suite, à la division du général Olañeta jusqu'à la bataille de Tucuman, après laquelle elle fut transportée à Chuquisaca. Nous possèdons un Boletin daté de la Paz, 30 septembre 1823, et signé par le général Olañeta: au bas de ce document, on lit: Imprimerie prise au traîire Santa Cruz, ce qui confirme pleinement le fait énoncé. Avant été conduit à visiter la riche bibliothèque de M. Gregorio Beeche, le propriétaire de ces belles collections nous montra une

feuille imprimée à Tupica ou Cotagasta par l'imprimerie de la division Olaneta, en nous disant que cette feuille était la première qu'on eût imprimée en Bolivie, à une date très antérieure à 1823, et qu'Olaneta s'était procuré la dite imprimerie dans les Provinces Argentines. La circonstance vaut la peine d'être vérifiée; mais nous pensons néanmoins, que l'imprimerie n'était autre que celle prise à Santa Cruz, selon l'annonce officielle d'Olaneta. »

Postérieurement à l'apparition de l'ouvrage de M. Gutierrez, l'écrivain bolivien Don Nicolas Acosta, a publié un très intéressant opuscule, sous ce titre : Apuntes para la Bibliografia periodistica de la Ciudad de la Paz. La Paz, 1876, 1 v. in-4° de 57 pages. On trouve dans cet ouvrage le passage suivant : « Des données postérieures à l'impression de la première édition du livre de Don José R. Gutierrez nous ont convaincu que déjà en 1822, c'est-àdire une année avant que la date mentionnée dans le prologue de ses Datos bibliograficos, il existait une imprimerie au service de la Division royaliste du général Olaneta. Nous ayons vu, en effet, dans la bibliothèque de notre ami, déjà cité, deux numéros 1er et 2e d'une espèce de journal ou Boletin de noticias, imprimé à Moxo (province de Chichas) les 15 et 30 mars 1822, dans l'imprimerie de Vanguardia, lesquels sont indubitablement les premières feuilles imprimées en Bolivie. » Cet écrivain poursuit les recherches et rectifie l'assertion de Don J. Rosendo Gutierrez. On peut donc assurer que le dernier mot n'est point dit encore, de nouvelles investigations pouvant révéler des erreurs involontaires.

On vient de publier à Valparaiso un volumineux tome de bibliographie américaine; malheureusement, on est en droit de déplorer la légèreté et le peu de soin avec lesquels ce volume a été écrit par le fécond, mais peu sévère écrivain chilien, Don B. Vicuña Mackenna; l'ouvrage porte pour titre: Bibliografia Americana. — Estudios y cata-

logo completo y razonado de la Bibliotheca Americana coleccionada por el So Gregorio Beeche (consul general de la Republica Argentina en Chile) por B. Vicuña Mackenna. — Valparaiso, 1879, A la page 299, on fait mention du numero 10 du Telegrafo, journal espagnol publie à Moxo, le 30 juillet 1822. Aucune indication bibliographique n'éclaire la citation; on ne signale ni l'imprimerie où fut composé ce numéro, ni la dimension de la feuille imprimée: on n'y rencontre d'observation d'aucun genre, de manière que la date elle-même perd toute importance par l'incompétence de l'auteur du catalogue. Serait-celà, par hasard, la feuille que M. Beeche a cru la première qui ait été imprimée en Bolivie? Le fut-elle dans l'imprimerie de Vanquardia? Impossible de résoudre le moindre doute bibliographique à l'aide de cette liste d'ouvrages, publiée sous forme d'un catalogue raisonné et qui affiche la prétention d'études sérieuses sur la matière.

Un fait acquis, cependant, c'est qu'on publia à Moxo, en 1822, le nº 10 d'un journal espagnol; mais où s'imprimérent les numéros antérieurs? Ce livre constate qu'à Moxo, dans la même année, parurent deux journaux : le Boletin de Noticias, en mars, et le Telegrafo, dont le nº 10 correspond au 30 avril 1822. Etait-il mensuel, bi-mensuel ou trimestriel? Si dans le catalogue, établi par M. Vicuña Mackenna, on eût rencontré d'exactes données bibliographiques, et si l'auteur eût compris l'importance de ces enquêtes, pour bien déterminer l'époque où l'imprimerie fut introduite en Bolivie, peut-être serait-il aujourd'hui possible de faire avancer les recherches du véritable bibliographe bolivien, M. Acosta, comme aussi celles du non moins savant et judicieux Don J. B. Gutierrez? Toujours est-il qu'en 1822, la Bolivie possédait une imprimerie et que deux journaux y furent publiés à cette époque.

Nous ne devons point oublier que le docteur D. G. René Moreno achève en ce moment la publication d'un précieux.

travail bibliographique, intitulé: Bibliographie Bolivienne; Catalogue de la section des livres et brochures. Santiago de Chili, 1879, 1 vol. in-1º de 880 pages. Ce livre est plein de savantes notes, où se rencontrent d'importants et curieux détails pour l'histoire de la typographie bolivienne. Suivant l'auteur, l'imprimerie de l'Université commença la publication de la Gaceta de Chuquisaca, le 30 juillet 1825, et le 8 août de la même année, elle mit au jour une feuille officielle, infiniment rare aujourd'hui, et la première, en son genre, qui eût paru à Chuquisaca. Voici son titre: Acta de Independencia de las Provincias del alto Perú. Suscrita en la capital de los Charcas à 6 de agosto de 1825. Imprenta de la Universidad. Año 1825, in-fol.

Dans la librairie de l'auteur que je viens de citer, avec un entête de collectionneur, et sous le nº 2752 du Catalogue, on peut lire: Première feuille imprimée en Bolivie. Convocation du Haut-Pérou à une assemblée générale délibérante. Fameux décret du 9 février expédié par le grand maréchal de Ayacucho à la Paz, à la tête de l'armée unie Libératrice, année 1825. La Paz, Imprimerie de l'armée libératrice, administrée par Don Fermin Arebato. Exemplaires rencontrés parmi les paniers du maréchal Sucre. Obseguio de D. Daniel Calvo. Collection de documents boliviens de G. R. M. Santiago de Chili. « Le titre de cet entête de bibliophile, fait observer M. Moreno, est conforme à l'idée du décret qui servit de base, ainsi que la remarque en a été faite plusieurs fois, à l'existence du nouvel Etat, et constitue le premier acte autonomique et véritablement libre de gouvernement dans les provinces du Haut-Pérou... ce sont les pages initiales de la typographie bolivienne, proprement dite. »

En pareille matière, les faits forment nécessairement le fondement véritable de toute appréciation sérieuse, et ces faits doivent être mieux appréciés et mieux connus de visu par les écrivains boliviens, c'est pourrquoi je tiens à reproduire leurs paroles mêmes : « Jusqu'en 1825, dit M. J. B. Gutierrez, aucun opuscule ne fut édité en Bolivie. Le plus ancien, à notre avis, est un catecismo masónico, imprimé à la Paz dans le courant de la dite année. Son type indique qu'il fut composé au moyen de l'imprimerie de l'armée que possédait la division libératrice aux ordres de Sucre, et qui publia quelques mois après, le : Memoria dirijida por el mariscal de Ayacucho à la primera asamblea del alto Perú.

- « Le premier journal qui vit le jour en Bolivie, cette même année 1825, fut le *Chiquisaqueño*, dont le premier numéro parut le 1^{er} février, dans la ville de la Paz, avec un format in-4° et sur papier commun.
- « Les annotations antérieures démontrent que la Bolivie a été la dernière entre les nations du continent, dans laquelle ait pénétré la sublime invention de Gutenberg. Dans de telles conditions, on ne doit pas être surpris de la faible production de nos typographies.»

Ces détails sont les seuls qu'il m'ait été donné de recueillir sur l'époque où l'imprimerie fut importée en Bolivie et sur les premières impressions qui y furent faites. Nul, d'ailleurs, ne peut prétendre, sur un tel sujet, à exposer des nouveautés ni s'être rendu maître de la vérité si complètement que des rectifications ne soient possibles : ce serait, enfin, une présomption puérile que de supposer avoir dit le dernier mot des recherches bibliographiques dans le Nouveau Monde.

Je n'ai aucune notion historique relativement à l'introduction de l'imprimerie dans les trois anciens domaines espagnols, qui constituent aujourd'hui des nations indépendantes: on assure seulement qu'il existait une imprimerie à Guatemala en 1667, et qu'on publia à Bogota, en 1817, le Seminario del Nuevo Reino de Granada; mais quand y fut installée la première imprimerie et quel fut l'introducteur? Je l'ignore encore.

En soumettant ces pages rapides et ces documents incomplets au Congrès des Américanistes, mon seul objet est d'appeler l'attention sur une matière intéressante, dans l'espoir qu'elle devra à de nouvelles recherches une clarté plus sûre, me réservant d'ailleurs, comme un devoir, de compléter et d'épurer les données qu'il m'a été possible de réunir. C'est, en même temps, un hommage rendu aux féconds travaux et à la persévérance exemplaire des membres éminents dont le Congrès est composé.

- M. de Mofras ne croit pas pouvoir laisser passer sans de formelles réserves le résumé fait par M. Quesada du mémoire de son père ; il est Français, mais il a visité l'Amérique d'un bout à l'autre à deux reprises différentes, il y a séjourné dans sept ou huit républiques espagnoles, et il ne peut se dispenser d'exprimer son étonnement au sujet des appréciations émises par M. Ernesto Quesada.
- M. Peterken observe qu'il n'y a pas lieu de relever les paroles de M. Ernesto Quesada, ni même d'y insister, parce que le travail qu'il a analysé s'écarte du programme du Congrès et ne peut être mis en discussion.
- M. Eugène Beauvois est d'avis qu'il convient de ne pas étudier au Congrès l'Amérique contemporaine, ni même celle du XVII ou XVIII siècles, parce que ces étules pourraient, fort mal à propos, introduire la politique dans les débats et faire naître des différends regrettables à tous égards. Il importe à la prospérité de l'œuvre de se confiner exclusivement sur le terrain scientifique déjà assez vaste et dont la limite extrême doit être l'époque de la découverte ainsi que celle des premières explorations et colonisations.

(Adhésion unanime).

M. de la Espada, président, constate que tout le monde est d'accord pour bannir les questions irritantes de la politique. Il en parle d'autant plus à son aise que dans le cas présent l'Espagne est en cause; il aime son pays comme il 25 * doit l'aimer, mais par dessus tout il aime la vérité. Or la vérité est que l'Espagne n'a pas fait en Amérique que des choses admirables; sa législation coloniale était nécessairement imparfaite, mais il est néanmoins indispensable de protester contre la guerre systématique et injuste à laquelle l'Espagne est parfois en butte et de mettre en garde contre les anciens griefs qu'on lui reproche, car ceux-ci bien souvent sont le lésultat de faits posès par les Espagnols d'Amérique, sans nulle intervention de la mère-patrie.

M. Quesada répond qu'il a été mal compris, qu'il n'a nullement eu l'intention de porter un jugement historique. Il a parlé, conformément au travail de son père, de la législation sur l'imprimerie et des livres dans l'Amérique Espagnole; il a déclaré que cette législation était mauvaise, mais il n'a pas voulu pour cela juger le rôle de l'Espagne, qu'il aime sincèrement, ni froisser aucune opinion et moins encore prononcer des paroles susceptibles d'offenser qui que ce soit.

M. le baron **Goethals** estime que l'incident est clos et que le Congrès, partageant absolument l'avis émis par M. Beauvois, peut passer à l'ordre du jour.

(Approbation générale).

M. H. Bertin, bibliothécaire-adjoint de la ville de Metz, donne lecture d'un mémoire sur l'Antiquité des différents États de la domination canadienne.

C'est à l'illustre marin de Saint-Malo Jacques Cartier que revient l'honneur d'avoir le premier planté le drapeau de la France au Canada.

En 1534, le hardi navigateur malouin débarqua dans la Gaspésie peuplée par les Souriquois ou Mic-Macs, sauvages que le père Leclercq désigne sous le nom de Crucientaux parce qu'ils avaient une espèce de culte de la croix.

Ce ne fut que l'année suivante que Jacques Cartier remonta le fleuve St-Laurent jusqu'à Stadaconé où est aujourd'hui Québec.

Dans l'automne, en octobre, il se rendit à Hochelaga,

petite ville bâtie au pied de la montagne de Montréal, appelé par lui Mont royal. Hochelaga qui n'est pas un nom iroquois signifie chaussée du castor : il y avait en effet des prairies faites par les castors qui avaient coupé le bois pour leurs chaussées. Cette ville était composée de grandes maisons d'écorce, formant des parallélogrammes de 150 × 45 pas, où plusieurs familles habitaient ; il y avait une place publique au milieu de la ville; une triple rangée de pieux constituait la palissade, tout au tour était une galerie pour permettre aux guerriers de monter s'y défendre. Les habitants parlaient la langue iroquoise et cultivaient le maïs. Ces villes n'étaient point permanentes, mais changeaient de place pour les besoins de l'agriculture.

En 1608, Québeç, capitale de la Nouvelle-France, fut fondée dans une admirable situation, sur la rive septentrionale du fleuve St-Laurent, à 120 lieues de la mer, entre une petite rivière qui porte le nom de St-Charles, et un gros cap qu'on appelle le cap aux Diamants, parce qu'on y trouvait alors quantité de diamants semblables à ceux d'Alençon. Québec vient d'un mot algonquin qui signifie contraction et qui désigne le rétrécissement qu'on remarque dans le St-Laurent quand on le remonte; quelques-uns supposent que ce nom vient de l'exclamation française: quel bec, qui indiquerait la pointe sur laquelle est bâtie la ville.

Le fondateur de Québec est Samuel de Champlain qui devait jusqu'en 1635, époque de sa mort, mettre au service de la colonie les qualités d'un administrateur de premier ordre. Sur l'emplacement de la ville fondée par Champlain, il y avait une petite ville indienne appelée Stadaconé, les sauvages de cet endroit paraissent avoir parlé la langue algonquine. Ils étaient chasseurs et ne cultivaient pas la terre.

Ce futaux portes de Québec, sur les hauteurs d'Abraham, que se livra, en 1759, une bataille terrible entre les Anglais et les Français, bataille qui décida du sort du Canada. Les Anglais étaient commandés par Wolfe, et les Français par de Montcalm. L'élan des Français se brisa contre une position presque inex pugnable et une artillerie de beaucoup supérieure. La l'utte fut courte mais acharnée, et la victoire chèrement payée par les Anglais.

Laissant de coté les provinces orientales du Dominion, l'auteur résume ensuite à grands traits l'histoire du Haut et du Bas Ca nada durant le XVIIIe et le XIXe siècles; il se livre à une rapide description du pays et fournit quelques détails au sujet de son organisation politique.

M. Gabriel Graver dépose sur le bureau un mémoire en italien de M. Cornelio Desimoni, de Gênes, et donne à ce sujet les explic ations suivantes :

Messieurs, au Congrès de Luxembourg j'ai déjà eu l'honneur de vous instruire du travail fait par M. Desimoni pour combattre celui de M. Henry C. Murphy, ayant pour titre: The voyage of Verrazzano, a chapter in the early maritime discovery in America. New-York, 1875.

Vous savez, Messieurs, que jusqu'à ces derniers temps nous avons cru en Normandie, sur la foi de certains écrivains et de quelques cartes, que Verrazzano avait découvert les côtes orientales de l'Amérique du Nord depuis le cap Lear ou le cap Roman jusqu'au 58^{m_2} degré de latitude septentrionale. Mais il y a deux ou trois ans un diplomate, qui a été succes sivement attaché aux ambassades de Lisbonne et de Madrid, a recueilli une foule de renseignements précieux, curieux et savants, d'où il conclut que Verrazzano n'a jamais vu les côtes orientales de l'Amérique du Nord, que ce n'est pas lui qui a exploré ces côtes; il ajoute que la carte que Verrazzano en aurait dressée, serait faite d'après la carte maritime de l'Espagnol Diego Ribero, datée de 1529; il prétend même que ce Jérôme Verrazzano n'était pas parent de Jean Verrazzano l'explorateur.

Le diplomate est mort et M. Murphy est devenu possesseur de ses papiers. Avec leur secours, il a fait un travail très beau, très scientifique, qui doit être étudié à fond afin de pouvoir dire si les faits qui résultent des notes dont je viens de parler sont vrais ou non.

M. Murphy a d'abord été combattu à New-York par M. de Costa, le savant américaniste. M. Desimoni a examiné la question à son tour, et a produit la première partie de son travail à la session de Luxembourg. Il a demandé alors à pouvoir approfondir la question, à faire de nouvelles recherches, afin d'être en mesure de résoudre en une fois les difficultés soulevées.

Dans l'intervalle deux petits doçuments ont été publiés; je les ai envoyés à M. Murphy avec une note de M. Desimoni, en lui disant que j'étais à sa disposition, dans le cas où il voudrait venir exposer ses idées au Congrès. Il m'a répondu qu'il était trop oc cupé pour pouvoir entreprendre le voyage; mais il m'a transmis une notice, formant une sorte d'annexe de son ouvrage, et il a promis que si l'on trouvait quelque chose de nouveau, il veillerait à se défendre. J'ai communique cela à M. Desimoni. Le nouveau travail de ce dernier est très important et établit absolument l'exactitude de la découverte de Jérôme Verrazzano.

Quant à la carte marine, dont on a tiré un grand argument, les pièces que j'ai trouvées au Parlement de Normandie démontrent d'une façon incontestable que Jérôme était le frère de Jean, et qu'il a fait sa carte cinq ans après son voyage. Que Verrazzano ait été pendu quatre ans plus tard en Espagne, c'est à peu près certain, mais cela ne l'empêche pas d'avoir découvert d'a bord les côtes de l'Amérique.

GIOVANNI VERRAZZANO

scopritore di regioni nell' America settentrionale, studio di Cornelio Desimoni di Genova con note ed una appendice.

Nel periodico francese la Revue Critique d'Histoire et de Littérature (gennaio 1876) il signor Enrico Harrisse

diede la notizia e l'analisi d'un libro del signor H. Murphy di Brooklyn intitolato *The Voyage of Verrazzano* (New-York 1875). L'autore di questo libro tratta di favola e d'impostura la finora generalmente ammessa lettera del Fiorentino Giovanni Verrazzano, con cui questi riferisce al re Francesco I nel Luglio 1524 il risultato del suo viaggio, e la sua scoperta della costa orientale dell'America del Nord.

Un nostro articolo, il Viaggio di G. Verrazzano, stampato nell' Archivio Storico Italiano (Firenze, agosto 1877) si propose di combattere i ragionamenti del Sig. Murphy, per quanto si potea conoscere dall' analisi della Revue sovra un libro che non è in commercio. E mentre lamentavamo che l'esser privi dell' originale non ci consentisse di meglio esaminare certi punti più difficili o pretesi più solidi, ci pareva che già ne risultasse abbastanza, e grazie ai nuovi documenti prodotti dallo stesso critico, la conferma della relazione del Verrazzano, donde si poteano ritenere specialmente provati i quattro punti seguenti:

1º Che veramente Giovanni Verrazzano avea ricevuto dal Re Francesco ordini per intraprendere una simile spedizione.

2º Che realmente nell'intervallo fra gli ordini del Re e l'esecuzione del viaggio di scoperta vi fu un corso del Verrazzano contro gli Spagnoli che diede un ricco bottino.

3º Che, mentre si hanno di quel navigatore notizie in Europa fino al giugno o maggio 1523 e di nuovo dal luglio ed agosto 1524 in poi, manca ogni notizia di lui durante il tempo intermedio che deve essere stato occupato appunto nei preparativi e nell' esecuzione del viaggio in conformità della sua lettera.

4º Che Verrazzano in Dieppe ove abitava e alla corte di Francia godeva fama di ottimo Piloto e fu incaricato, del comando a viaggi lontani, tanto dall' Ammiraglio di Francia quanto dai primi armatori del Regno.

Mentre si correggevano le bozze del nostro articolo, ci

pervenne il libro del Sig. Murphy The Voyage of Verrazzano: a chapter in the early History of maritime discovery in America. Nuova-Yorck 1875. L'ebbimo per cortese comunicazione del dotto Geografo il Signor Gabriele Gravier di Rouen, tosto lo scorremmo avidamente, ma ci bastò appena il tempo per porre alla fine della stampa una nota, dicente che la nostra opinione dopo quella lettura non solo non era mutata ma che anzi ci trovavamo nuovi argomenti per consolidare sempre più la veracità del Verrazzano e la realtà della sua scoperta.

Sono queste le considerazioni che ci persuasero a dettare questa nuova memoria che presentiamo al dotto congresso degli Americanisti, non senza esitanza per la debolezza delle nostre forze, ma colla piena convinzione che l'onore e la gloria del navigatore fiorentino rimarranno tanto più incontrastabili, quanto più fieri, ingegnosi e studiati furono gli assalti del suo contraddittore.

I. Il Sig. Murphy ci regala il facsimile di uno schizzo che il Piloto francese Giovanni Alfonse inserì nella sua Cosmographie scritta verso il 1545 e conservata in ms. alla Biblioteca Nazionale di Parigi (francese nº 676). Delineando l'Alfonse parte della costa orientale d'America dal Capo Raso in giù, perviene ad un fiume e ad un capo, da lui chiamati Norvebergue o Noroveregue (certamente corruzione del più noto nome di Norumbega (1); nome che qui il Critico per nostro avviso (ma contro alla sua opinione come vedremo) interpreta giustamente per l'odierna Baja Penobscot. Continuando lo schizzo all' ingiù, Alfonse segna un Capo col nome di de la Franciscane che il Critico traduce pel Capo odierno Anne nel Massachusset. Alfonse segue a dare lo stesso nome di La Franciscane alla costa che cominciando da quel capo si prolunga indefinita verso la Florida. Io non voglio qui giudicare se sia giusta l'attribuzione al Capo Anne, mi preme soltanto di far risaltare che nel concetto d'Alfonse anzi nel concetto stesso del Murphy la *Terre Franciscane* non è verso il Nord e il Capo Breton, ma comincia a mezzogiorno della Norumbega, e si stende da un qualche punto del Massachusset all' ingiù in direzione alla Florida.

Quale è la spiegazione, l'origine di quel nome la Franciscane? Il dotto Critico sorvola su tale domanda a pag. 36 ove si presentava così ovvia, ma vi ritorna a pag. 88 a proposito di altro nome Francesca di cui tosto parleremo. Colà afferma che entrambi questi nomi devono la loro origine ai pescatori francesi che accorrevano per la loro industria alle coste della Nuova Scozia e della Nuova Inghilterra come farà vedere più tardi. Anche noi ci ritorneremo più tardi per esaminare su quali fatti sia fondata la pretesa importanza e frequenza delle pescherie nella prima metà del secolo XVI; ma affermiamo fin d'ora non esservi alcuna prova che tali pescherie si stendessero a mezzogiorno fino a comprendere la Nuova Inghilterra.

II. Tanto più fa difetto la prova che que' pescatori siensi distesi anche più a mezzogiorno fino alle coste della Nuova Jersey. Eppure il Critico pretende spiegare alla stessa maniera e col medesimo pretesto la leggenda el viages de Frances che si trova, secondo lui stesso, in una carta di Battista Agnese dell' anno 1536. Tale leggenda egli la descrive a pag. 100, come indicante una traccia di viaggio che partendo dal Nord della Francia finisca sulla costa d'America alla latitudine boreale di 40 o 41 gradi, presso un istmo di cui parleremo.

Ma sarebbe un' espressione impropria applicare il nome di viaggi all' esercizio delle pescherie; ancor più improprio, anzi a controsenso, sarebbe applicarvi la parola usata da Alfonse, Terre de la Franciscane. È evidente che questa leggenda indica terra e non mare, possesso e signoria non mestiere eventuale; ed accennando, sebbene in modo indefinito, alla volta della Florida implica l'approdo e la parte iniziale dell' esplorazione di Verrazzano. La parola stessa

Franciscane, come la parola Francesca paiono indicare qualche cosa di più che semplicemente la Francese, aver cioè relazione col nome del Re ordinatore della scoperta.

Infine se fosse anche vero che già nel 1536 quando Agnese faceva la carta, tali coste fino alla Nuova Jersey fossero già così frequentate, come pretende il Critico, da pescatori france si, che abbiano dato nome anche alla costa e terra interiore, ciò implicherebbe una scoperta francese di parecchi anni prima. Ma di simili scoperte non si ha alcuna traccia all' infuori di quella del Verrazzano.

III. Il nome di Francesca, osserva il Sig. M. (p. 104), si trova in una Tavola delle Nuove Terre inserita da Sebastiano Münst er nella sua edizione di Tolomeo (Basilea per Enrico Pietro 1540). Ma, secondo lui, tale nome è collocato al disopra del Capo Breton anzi sopra del parallelo di 50 gradi: perciò non vi deve essere stato posto, se non per indicare il golfo e fiume di San Lorenzo ossia le scoperte francesi del Cartier nel 1534-35. Ma il S. M. s'inganna. Io non possedo l'edizione del Münster 1540; ma lio sotto agli occhi quella del 1545 che, insieme alla sua cosm ografia dell'edizione 1550 presentano tavole di eguale fattura. Ebbene io guardo ivi il nome di Francesca e lo trovo collocato nel centro di una gran regione, i cui confini tutto all' intorno sono il Capo Breton, il fiume San Lorenzo e il lago o mare che ne discende in giù, la Florida e l'Atlantico. Essa è dunque la terra che frappoco vedremo essere chiamata la Francese dal Capitano di Dieppe: e che Alfonse vedemmo aver diviso in due regioni, chiama ndo l'una Norovergue o Norumbega e l'altra la Franciscane. Ma per disgrazia del S. M., questa seconda denominazi one fu posta da Alfonse alla metà meridionale soltanto ove Cartier non fu mai ne altri fino a que' tempi; perciò non vi è speranza di poter attribuire l'origine del nome a queste ultime spedizioni.

IV. Fra altri argomenti che nel mio articolo prece-

dente avevo recati in difesa di Verrazzano, entrava il racconto del capitano di Dieppe. Io lo credeva un argomento nuovo giacchè il S. Harrisse non ne fa cenno; ma ora vedo che il Critico lo conosceva (e mi parea strano che no), e si prova a confutarlo. Premette egli che tale racconto non si trova che nel Ramusio e che è bensi autentico nel suo complesso ma può essere stato alterato dall'editore secondo la sua pratica per conciliarlo con altre notizie. Ciò posto il Critico intende sostenere che appunto il passo relativo al Verrazzano vi fu interpolato a guisa di una parentesi; e per rendere chiara la dimostrazione, riferisce quel passo per disteso scrivendo la parentesi in caratteri corsivi (pag. 86-7, 137).

Ottimamente fatto! E per rispondere io non ho che a pregare i lettori a rileggere attentamente tutto il periodo riferito dal Critico; e riconoscere, se, tolte le parole, che a lui sembrano una parentesi introdottavi pensatamente, il senso letterale e grammaticale corra liscio ed intero, come correva prima di quella mutilazione. E sostengo che il periodo non corre più sulle sue gambe ma resta campato in aria, che dunque la pretesa interpolazione deve essere una fantasia del S. M.

Il Capitano di mare di Dieppe nel 1539 ponendo mano a descrivere tutta la costa americana dell' Atlantico dal parallelo 60^{m3} in giù comincia a parlare dell' isola di Terranova ed avverte che il tratto dal Capo di Bonavista al Golfo delli Castelli (stretto di Bellisle) e più in su fu scoperto dai Brettoni e Normanni; il tratto da C. Bonavista fino al Capo Raso per 70 leghe fu scoperto dai Portoghesi. Dal Capo Raso al Capo Breton la costa muta direzione e corre da levante a ponente per 100 leghe a 46 gradi di latitudine e fu scoperta 35 anni fa (cioè nel 1504) dai Brettoni e Normanni, per la quale ragione vien denominata Capo dei Brettoni. Al di là del C. Brettoni la costa corre fino alla Florida per 500 leghe la quale costa (qui comincia la pretesa

parentesi od interpolazione) la quale costa fu scoperta da Messer Giovanni da Verrazzano in nome del Re di Francia e di Madama la Reggente (e qui finisce la parentesi secondo il Critico): «la quale terra è chiamata da molti la Francese e parimente dai Portoghesi stessi.... e finisce verso la Florida a 30 gradi di latitudine Nord.»

Leggendo tutto insieme questo passo per afferrarne il senso si capisce che la costa dal C. Breton fino alla Florida o a 30º fu scoperta due volte, cioè e da Verrazzano e parimente dai Portoghesi stessi (che già avean scoperto parte dell' isola di Terranova). Ma se noi togliamo le parole : « fu scoperta da Messer Giovanni Verrazzano...» le altre parole « e parimente dai Portoghesi » non hanno più capo nè legame nel periodo; non si capisce più come ci stieno e che cosa vogliano dire. Dunque non possono essere una interpolazione, ma parte integrante del discorso. Si aggiunga che, come apparisce dalla descrizione sovrariferita, il Capitano di Dieppe indicava mano mano chi erano gli scopritori ed anche l'origine della denominazione dove lo poteva; laonde il detto da lui che quella terra era stata scoperta in nome del Re di Francia colla giunta « la quale terra è da molti chiamata la Francese » fa comprendere abbastanza che essa è detta appunto così perchè scoperta in nome di quella nazione. D'altra parte tale denominazione non si può applicare alle scoperte di Cartier (come il critico vorrebbe) perchè si tratta di una regione diversa affatto, ciò che fu già osservato; la posizione della costa descritta dal Capitano di Dieppe combina invece perfettamente con quella scoperta da Verrazzano.

Qui mi piace pigliarne occasione per chiedere conto al S. M. di una sua affermazione che non intendo bene. Egli rimprovera d'inesattezza il racconto del capitano di Dieppe che alle parole scoperta d'ordine del Re aggiunse e di Madama la Reggente. Secondo lui, p. 27, Francesco I non nominò Reggente sua Madre Luisa se non l'ottobre 1524

dun que dopo il ritorno di Verrazzano. L'accusa veramente non tocca Verrazzano o il preteso suo falsario, cosicche potrei passarmene; ma leggo nel Sismondi (XVI, 188) che nell' Ottobre 1524 il Re non fece che riconfermare a sua madre quel titolo datole un anno prima. Il più curioso si è che entrambi, il Sig. Murphy e il Sismondi, citano a loro fonte Isambert, Antiche leggi francesi XII, 230. Come una sola fonte può dare due affermazioni contradditorie?

Sta dunque ciò che abbiamo scritto nella nostra prima memoria, che la scoperta di Verrazzano era confermata dalla testimonianza del capitano di mare di Dieppe: sia poi lui stesso Giovanni Parmentier in persona che abbia scritto il suo viaggio fatto fino a Sumatra nel 1529; sia Pietro Mauclerc l'astronomo di una delle sue navi, come crede Estancelin; sia, come crede d'Avezac l'amico e compagno di Parmentier nella spedizione, il poeta Crignon che abbia scritta tale relazione nel 1539; essen lo tutti amici o dipendenti da Ango, il celebre Armatore e Visconte di Dieppe; e questo stesso Ango in sieme a Chabot Ammiraglio di Francia dal marzo 1526 essen lo in relazione di affari e di stima con Giovanni Verrazzano, e se Ribault, dettando la relazione de' suoi viaggi, parlò di Verrazzano comese copiasse Ramusio stampato nel 1556, anch' egli era di Dieppe; e viaggiando nel 1562-63 alle stesse coste ove era approdato il Fiorentino, non avrebbe mai concesso a quest' ultimo l'onore della scoperta per privarne se stesso e la sua patria, se il fatto non fosse stato vero. Lo stesso si dica di Laudonnière compagno di viaggio del Ribault e che ripetè la relazione del Verrazzano. A quel tempo erano ancora in Dieppe, se non i conoscenti personali di Verrazzano, i figli e gli eredi di que' conoscenti, armatori, piloti, marinai, i quali non avrebbero lasciato correre senza protesta una favola lanciata tanto impudentemente nel loro stesso paese.

V. Il S. M. p. 112 trae da una cronaca di Dieppe la notizia che Verrazzano avea già viaggiato fin dal 1508 a

Terra Nuova insieme alla spedizione di Tommaso Aubert rammentata dallo stesso Capitano di Dieppe: A dire il vero, Giovanni nato, secondo il suo biografo, verso il 1485 ci pare troppo giovane nel 1508 per comandare una delle navi di quella spedizione; d'altra parte il Des Marquets che inserì la notizia nelle sue Memorie di Dieppe è considerato non molto sicuro in fatte di critica e di date; tuttavia il nostro contradditore non è lontano dall'accettare quel fatto come buona moneta; ma se ne vale per la sua tesi; argomentando che danque Verrazzano è un bugiardo quando scrive nella lettera al re del 1524 che ha scoperto ora quella terra in cui era già stato nel 1508. Ora secondo una massima altrove citata due volte dal Critico, chi è provato bugiardo in un solo particolare, non merita più alcuna fede in tutto il resto, la parte falsa involge la vera e tutto cade con essa (pag. 82). Risponderemo a suo luogo sulla strana e pericolosa conseguenza che il Critico vuol dedurre dalla sua teoria d'una bugia sola; riserviamo pure a più tardi la quistione come possa Verrazzano dire che ha scoperto la prima volta nel 1524 al di la del Capo Breton. Qui basti rilevare dalle notizie della Cronaca di Dieppe un' altra conferma che Giovanni Verrazzano avea lasciato fama colà di navigazioni da lui fatte all' America.

VI. Le informazioni che direttamente attingiamo dal libro del S. M. pag. 109-12 ci spiegano i particolari della carta presentata da Verrazzano al Re d'Inghilterra, meglio di quello che sapevamo dagli scrittori precedenti. Gra è certo che lo scopo di tale carta era di mostrare ad Enrico VIII la possibilità di un viaggio più diretto al Catajo, cioè all'Asia orientale per la via di ponente. Era questo infatti lo scopo di tutti i navigatori di quel tempo da Colombo a Caboto, a Gomez, a Vespucci, a Magellano. E che anche Verrazzano avesse tale scopo lo confessa qui l' Hakluyt parlando del disegno presentato dal Fiorentino ad Enrico VIII; eppure l' Hakluyt non conosceva i tre documenti che ora abbiamo

alle mani e che confermano questo punto: 1º Verrazzano stesso nella parte Cosmografica della sua lettera al Re; 2º Fernando Carli nella lettera che accompagna quella del suo concittadino; 3º il dispaccio del 25 Aprile 1523 spedito al Re di Portogallo da Silveira suo ambasciatore alla Corte di Francia.

Hakluyt parla anche di altra carta e di un globo antichi, eccellenti che si conservavano a suoi tempi e che parevano fattura dello stesso Verrazzano; quindi a proposito della probabilità d'un passaggio pel Nord-Ouest concepito dal Fiorentino aggiunge che questi è stato tre volte su quella costa.

Il Critico che ci fa conoscere queste notizie, non è lontano dall' accettarle; il viaggio di Verrazzano in Inghilterra specialmente egli lo assegnerebbe con ragione agli anni 1525-26 quando Re Francesco fatto prigione alla battaglia di Pavia la guerra e gli affari restarono sospesi in Francia fino alla liberazione del Re. Il Navigatore rimasto allora in ozio si sarebbe rivolto co' suoi progetti ad Enrico VIII con tanto più di speranza in quanto è noto che quel Re nutriva simili disegni, ne avea fatto parlare già nel 1519 à Sebastiano Caboto dal Cardinale Volsey, e tentò ancora nel 1527 di porre in esecuzione il passaggio al Catajo per mezzo della spedizione del capitano inglese Giovanni Rut.

Ma il Critico anche di questa confessione si giova, obbiettando che dunque Verrazzano è un bugiardo nel 1524 vantandesi d'aver allora per la prima volta scoperto quella costa dove dovea essere stato due altre volte. E noi ritorniamo a rispondere negando la conseguenza che il dire una bugia (se bugia vi fu) cancelli tutto il racconto, ma può non essere bugia, piuttosto inesattezza d'informazioni, la parola quella costa potea intendersi in generale costa d'America e simili: resta sempre confermato da nuovi fatti e da un uomo grave come era l' Hakluyt che Verrazzano giunse all' America con un progetto suo proprio per passare in Asia.

VII. In somma, grazie alle operose ricerche, sebbene mosse da scopo contrario, del Sig. Murphy e del suo predecessore Buokingham Smith, Giovanni Verrazzano ha acquistato una forma perfetta di persona viva e vera ed operante una scoperta, della quale, se non si dubitava prima di loro, si avevano però soltanto magre notizie. Se mai fosse vero che in tempi, quando l'erudizione era scarsa, i documenti inediti e gli archivi chiusi, un falsario sia riuscito a comporre di proprio capo un racconto che la critica odierna armata di tutto punto non lia fatto che sempre più raffermare, questo falsario deve essere un miracolo d'uomo a cui i suoi concittadini farebbero bene ad innalzare un monumento dedicandolo all' Ingegno ignoto. Egli scrivendo, come si pretende, verso la metà del secolo XVI a Firenze sapeva che Francesco I era stato aspettato a Lione pochi giorni dopo il 4 agosto 1524, la quale notizia non potemmo trovare negli storici di Francia a noi noti, nè certamente il preteso falsario l'ha potuta attingere dalle pubblicazioni uscite ai nostri giorni che la confermano; gli State papers e i Documentos ineditos. Egli sapeva che Verrazzano interruppe la sua spedizione per andare in corso contro i nemici della Francia, e che ne trasse profitto; mentre i suoi contemporanei Herrera, Mastire, ecc., parlano in quel caso del corsaro Giovanni Florino di Dieppe o della Roccella, come di persona creduta da loro diversa da Giovanni Verrazzano, e non identificata che da studi più recenti. Egli indovinò la precisa forma della sottoscrizione di Janus Verrazanus (con una sola z) come è ora confermata dal documento di Rouen pubblicato dall' Harrisse, dopo che il Sig. Murphy vi ebbe sparso sopra i consueti suoi dubbi (2). Il falsario deve essere riuscito a penetrare nell' Archivio della Torre del Tombo in Portogallo per sorprendervi il dispaccio dell' ambasciatore Silveira che parla del disegnato passaggio al Catajo; o piuttosto sarà egli stesso il falsario che lo ha furtivamente introdotto in quell' archivio, come avrà intro-

dotto negli archivi di Francia quell' altro progetto di società pel passaggio alle Indie nel 1526 contratta fra il Verrazzano, Ango e l'Ammiraglio Chabot; contemporaneamente avrà introdotto nell' archivio di Rouen, come prove accessorie, i due documenti, con cui Verrazzano essendo di partenza per quel viaggio fa procura a suo fratello Gerolamo. Con questo il falsario ha ottenuto un altro vantaggio: ha dato corpo e persona a questo Gerolamo, che non si sapeva chi fosse nè quale vincolo di parentela avesse con Giovanni, ma lo si sapeva autore di una carta constatante la scoperta della Verrazzana o Nova Gallia. Egli avrebbe indovinato un isola triangolare nella baja di Narraganset, la quale sarà esagerata ma vi è, nel mentre le carte del secolo XVI se non si rannodano alla lettera di Verrazzano, non ve ne pongono affatto. Ha indovinato l'amena posizione, e l'acqua che forza la sua vià fra colli ripidi e divien profonda alla foce; particolari che a confessione stessa del Sig. Murphy segnano indubbiamente Nuova Yorck colfiume Hudson. Dicasi lo stesso di altre descrizioni di luoghi e di costumi, la cui verità il Critico non disconosce ma pretende che possano essere attinti da altri libri ed informazioni (3). Il falsario ha saputo così ben condurre la sua trama che per confessione del Sig. Harrisse non si ha una prova dell' alibi durante il preteso viaggio di Verrazzano, mentre si trovano notizie di lui in Europa poco prima e poco dopo di questo viaggio. E infine per amore di esagerato patriottismo fiorentino è riuscito a render complici della sua impostura più o meno innocenti Annibal Caro nel 1537 al servizio di Monsignor Gaddi di Firenze, e Eufrosino Ulpio nel 1542 col suo globo dedicato al cardinal Cervino Arcivescovo di Firenze (secondo Murphy p. 150 ma questo è un errore) e Ramusio che veramente quale veneziano a que' tempi non avea di che esser tenero del patriottismo fiorentino, e Ribault di Dieppe ove aveva abitato il Verrazzano, e il Capitano di Dieppe col suo scritto che pare al Sig.

M. uscito dallo stesso scrigno fiorentino: ciò forse è da lui supposto non a torto ma appunto per questo, tanto più è autorevole la congiunzione sua colla lettera di Verrazzano: autentico l'uno, autentico l'altro, Hakluyt e Locke inglesi colle carte e globi e progetti di passaggio attraverso l'America sopravvengono a coronare l'opera dell' indovino del secolo XVI (4).

Ebbene questo indovino, questo falsario che finora ci parve dotato di tanto ingegno o raggiro che dir si voglia, lo vedremo per altri capi e deduzioni del Critico diventare pochissimo avveduto o poco meno che imbecille.

VIII. Lasceremo di ciò il giudizio ai lettori, ma giacchè il S. M. volle giovarsi del silenzio di Francesco I e della stampa francese per negare il viaggio di Verrazzano, risponderemo qualche cosa anche su questo punto. In primo luogo anche la relazione del Ribault inviato dall' Ammiraglio Coligny non si trova in originale e fu raccolta soltanto nella traduzione inglese della collezione Hakluyt, come quella di Verrazzano nell' italiano della collezione Ramusio; percio coi criterii del S. M. se si cancella l'una si dovrà cancellare anche l'altra. In secondo luogo è nota la confusione che succedette nella Francia dopo il ritorno di Verrazzano colla invasione d'Italia, la prigionia del Re e gli imbarazzi continuati anche dopo la sua liberazione. In terzo luogo, se anche Francesco I o la Reggente lasciarono pubblicare le brillanti scoperte straniere ad emulazione de' Francesi, la gelosia di stato a que' tempi riservava al proprio gabinetto la cognizione delle vie nuove tentate dai Nazionali, e gli Archivi non ancora sufficientemente esplorati possono un giorno aprirci questa ed altre notizie come ce ne hanno aperte da tempo recente. La Spagna e il Portogallo non operarono diversamente, lasciando pubblicare storie ed estratti soltanto fino al punto che la censura consentiva; e si cerca tuttora invano quella relazione del viaggio di Gomez tanto magnificata dal Critico e su

cui vuole modellata la lettera di Giovanni Verrazzano. Qui p. 33 il S. M. canta le lodi di Francesco I padre delle lettere e così zelante promotore dell' onore nazionale, il quale senza fallo uscito di prigione avrebbe rammentato la spedizione di Verrazzano, ordinatone la pubblicazione, e rinviato il Navigatore ad una seconda spedizione. Ma il Critico, che non è un semplice letterato, prima di accettare quelle lodi senza benefizio d'inventario, avrebbe dovuto studiare un po meglio il carattere di Francesco I. Rilegga per esempio il Sismondi e vedrà come quel Re, leggero, incostante, sensuale, appena uscito di prigione sostituendovi i propri figli, cercò di rompere i patti stipulati con Carlo V inviluppandosi in nuove brighe che doveano richiedere tutta la sua attenzione di Re e di padre, e tuttavia trascurò tutti questi doveri e brighe dopo esserne stato lui la cagione, per abbandonarsi nelle braccia di una nuova favorita. Che se io avessi potuto prender per buona moneta le lodi di Francesco I, ne avrei tratto un bell' argomento per provare il contrario di ciò che ne deduce l'autore. Se il Re, direi, era così vago dell' onore nazionale anche sotto il rispetto delle scoperte di terre ignote, e se era tenace de' suoi propositi non può non avere inviato Verrazzano al viaggio di cui si parla, dappoichè è ora noto che lo stesso Re avea dato gli ordini relativi e che nel fiorentino vi era il solo Uomo capace a simile spedizione, riconosciuto come tale dall' Ammiraglio e dai più grandi armatori di quel Regno.

Ma perchè mai (insiste il Critico) Francesco I nel 1533 affidando a Cartier l'esecuzione di un nuovo viaggio, lo inviò al Golfo di San Lorenzo per terre sterili ed inospite invece di rimandarlo alla costa pingue ed amena già descritta da Verrazzano? Il perchè è chiarissimo: non si trattava nè si era mai pensato a piantar colonie ma soltanto a cercare il desiderato passaggio al Catajo (5); e questo, appunto per essere stata visitata l'altra costa da Verrazzano, si era riconosciuto impossibile da quella parte, laddove

il lungo fiume di San Lorenzo, la sua direzione e i laghi internantisi all' infinito pareano dover aprire la via al Mare pacifico.

IX. Invertendo un argomento recato dal Critico a suo pro (pag. 84) noi diciamo se le risposte fin qui recate riuscirono a provare che la notizia della scoperta di Verrazzano non può aver origine spuria ma deve essere fondata sul vero, in tal caso le obbiezioni più appariscenti del S. M. non potranno intaccare la sostanza del Racconto, le sue imperfezioni accidentali potranno scusarsi per diversi motivi; un pò di esagerazione naturale in tutti i viaggiatori, un suo errore o mala intelligenza forse anche inevitabile, lo stato del mare e del cielo, la fretta, se si vuole, con cui si sarà fatto il viaggio con andata e ritorno per una via nuova e diretta, laddove gli Spagnoli rinfrescando alla Florida si trovavano in casa propria; la fretta con cui deve essere stata fatta la relazione dal Verrazzano fra il ritorno ed un nuovo bottino in corso che sappiamo essere avvenuto nello stesso mese; così egli deve avere scritto di memoria e in digrosso, ma nella relazione si è riservato di inviare al Re il giornale di bordo colla indicazione di altri particolari e delle latitudini e longitudini.

Ma poniamo anche che Verrazzano abbia detto bugie con piena conoscenza: oh! è appunto questo che il Critico non può tollerare pp. 82, 97; e come ve lemmo, gli basta un solo particolare, che sia o egli creda di poter dimostrare falso, per fargli esclamare: bugiardo in questo, bugiardo in tutto, una sola falsità involge l'integrità del tutto, l'uomo è discreduto, discredited.

Io non contrasterò l'immoralità del dir bugie per uno scopo qualunque; ma se il cogliere un viaggiatore in fallo una sola o poche volte sotto questo aspetto bastasse a togliergli fede in tutto, povera storia geografica come sarebbe ridotta! e la storia specialmente delle scoperte dell' America del Nord della quale il S. M. ha inteso di dare il primo

capitolo in questo suo libro e ne applicherà naturalmente i criterii nelle sue elucubrazioni seguenti. Già nella mia prima Memoria sul Verrazzano accennai che anche Cartier viene accusato dal Charlevoix di descrizioni non solo esagerate ma anche non vere. E Roberson sosteneva che la prima descrizione un po esatta delle coste e delle produzioni di questa stessa regione è stata fatta dallo Smith nel secolo XVII, essendochè gli antecedenti Navigatori sono pieni di bugie e d'inesattezze: nè per questo gli storici si sono mai sognati di gettare que' viaggi tra le favole (6). Si capisce che oltre l'esagerazione naturale in tutto ciò che si descrive la prima volta, un Navigatore ha interesse a vantare i vantaggi della regione da lui scoperta. Così quegli che vide la Groenlandia, le diede il nome di Terra verde (Green Land) perchè diceva : se io non assegno un bel nome a quel clima ghiacciato e bianco dalla neve, nessuno vorrà venirci.

Ma il Critico replicherà che negli altri casi vi saranno soltanto alcune bugie o magre o indefinite descrizioni, mentre la lettera di Verrazzano è piena di tali difetti. Egli certamente non ha tralasciato nulla per sostenere questo assunto, vi ha guardato dentro col microscopio, ad ogni rilievo qualunque si ha lavorato intorno per farlo comparire sotto tutte le sue faccie, e per dare tutto il colore di solidità al suo edifizio ha adottato una forma di procedimento nelle idee e nell' ordine degli argomenti che ricorda l'antico metodo scolastico. Nė sarò io quegli che voglia appuntarlo per ciò: è troppo il bisogno oggidi di sostituire al facile e sbrigliato cicaleccio le forme severe della logica ma vorrei che alla forma esterna corrispondesse lo spirito interno; vorrei che non bastasse pronunziare assiomi scolastici e in latino e formare alternative e dilemmi, aggiungendo di qui non si scappa (pp. 23, 97); mentre un lettore un po avveduto passa facilmente tra quelle corna spuntate e si può valere di quegli stessi assiomi per ritorcerli contro il

Critico e tirarne conseguenze che distruggono tutto il lavoro presente e l'avvenire, se egli continuerà collo stesso metodo. Vorrei infine che alla forma scolastica sobria di sua natura non si mescolassero certe maniere di dire enfatiche, tutte proprie dello stile giornalistico; per cui un'affermazione o notizia non basta dirla falsa semplicemente ma falsa interamente, non solo vuota ma vuota affatto e simili.

Il più curioso nella polemica di questo libro si è che gran parte di esso, sebbene presentata come tutto il resto sotto le apparenze della logica più rigorosa, ha trovato un demolitore nella stessa persona di un concittadino ed anche suo parziale, il già lodato Harrisse: il quale colla nota sua franchezza e brevità sconfessa due volte le pretese prove d'interi capitoli, dicendo che non gli sembrano provanti; altri argomenti gli sembrano più solidi, ma in fine dell'analisi del libro del S. M. conchiude non credere che l'assunto del Critico in complesso sia riuscito provante, Lenchè serri la questione de très près.

Nella foga della polemica il S. M. non ha nemmeno badato a non contraddirsi, che se ci avesse riflettuto non avrebbe scritto che il silenzio sul Verrazzano nell' anonimo e poco stimato autore del Voyages aventureux d'Alfonse è una negativa quasi contemporanea, stampato come fu nel 1559, laddove il Ramusio stampato tre anni prima e Ribault del 1562 sono testimonianze favorevoli secondo lui positive sì ma troppo lontane dagli avvenimenti del 1524. Parimente il Thevet è per lui un bugiardo e solito a dare l'incerto pel certo, il falso per vero con sicurezza mirabile; ma tosto che Thevet stando, come dice, sei mesi presso Cartier non fa menzione se lo abbia mai sentito parlare di Verrazzano; oh allora Thevet fa testo, anche col solo silenzio; è chiaro (dice il S. M.) che nemmeno Cartier sapea nulla di Verrazzano, poiché non ne ha mai discorso con Thevet, pp. 30, 39.

X. Se il Critico avesse rimondato il suo libro da questo ingombro di osservazioni sottili ma sofistiche e che non reggono a un esame un po' serio, avrebbe reso servigio ai suoi lettori, al Sig. Harrisse, a se stesso. La quistione posta ne' suoi veri termini era se Giovanni Verrazzano abbia lasciato dubitare di se e del suo viaggio non pel solo silenzio su cose curiose a sapersi (7), nè per errori ed esattezze inevitabili in un primo e breve viaggio a luoghi lontani, ma bensi per un complesso di falsità che riguardino la stessa sostanza del viaggio. Ora le cose dette da noi e da altri anzi dagli stessi contraddittori bastano ad esuberanza a chiarire da qual parte sia la ragione: tuttavia vogliamo ancora passare a rassegna certe difficoltà che il Critico presenta come insolubili. Prendiamo le notizie sull'etnografia degli indigen i e sulle loro produzion i. Il S. M. ci accumula dapprima più dubbi, ma infine ne sceglie due, i quali, secondo lui, conducono a certezza assoluta quelle falsità che i ragionamenti precedenti non avessero abbastanza persuaso al lettore. Bene! lasciamo dunque da parte le obbiezioni minori e sperimentiamo la forza di quelle due che conducono a certezza assoluta (pagg. 76, 79).

Ma qui è duopo premettere che vi sono due testi della lettera di Verrazzano, quello che sappiamo stampato ne l'Ramusio e l'altro proveniente dalla Magliabecchiana e stampato nell' Archivio Storico Italiano. Questi due testi in generale concordano, ma a quando a quando sono diversi nello stile e due o tre volte nella sostanza. Il buon senso pare suggerisca che sia da preferire come originale o più vicino all' originale quel testo che mostra il senso più giusto, più naturale: ma pel S. M. la cosa deve essere in ordine inverso, il testo originale sarà quello che è più oscuro, più contorto anche monco nel periodo, il testo derivato sarà quello che fu rimaneggiato per dargli l'aria di verità. L'autore confessa che tale rimaneggiamento, fatto (come egli-crede) dal Ramusio, bastò per rendere alla lettera di Ver-

razzano l'apparenza di vera, e per confermargli l'autorità per tre secoli; finchè cioè non è giunto lui a far conoscero che il testo originale è quello dell' Archivio storico. Quest' ultimo lo chiameremo con lui per brevità il testo Carli perchè accompagnato da una lettera (anch' essa finta secondo lui), sottoscritta da un Fernando Carli in data di Lione, 4 agosto 1524.

Su questa teoria del S. M. che già da per se stessa si presenta come strana per lo meno, ritorneremo più avanti per tastarla a fondo; per ora la citiamo in quanto è da lui applicata a condurre a certezza assoluta le obbzezioni meno convincenti, pp. 76-79.

XI. Il testo del Ramusio parlando del colore in certi indigeni della costa percorsa da Verrazzano dice che essi sono di colore berrettino (cioè rossiccio come il berretto o fez degli Arabi) et non molto dalli Saraceni (Arabi) differenti. Salendo più a tramontana s' incontrano altri popoli che il testo Ramusio indica di colore bronzino; altri pendono più in bianchezza, altri al giallo. Il Critico non avrebbe nulla a ridire su tali caratteri etnografici; se non c'ie, secondo egli pensa, que' passi furono rimaneggiati dal Ramusio a bella posta perchè troppo disforme dal vero era il testo originale Carli: il quale suona nel modo seguente: nel primo passo quegli indigeni sono di colore nero non molto dagli Etiopi diformi; pel secondo tratto: sono di colore bianchissimo, alcuni pendan (sic) più in bianchezza, altri in colore flavo. In seguito si mostrerà da noi che il testo Carli è precisamente quello che si è voluto rimaneggiare da un ignorante che credeva d'abbellirlo con sostituirvi parole eleganti simili a quella che già qui vediamo di flavo per giallo; credeva pure di renderlo più erudito con sostituire per esempio il nome di quarto elemento al fuoco, di pomo lucellano alle mele appie, ecc. Sullo stesso metro si capisce che egli ha creduto fare dell' erudizione sostituendo Etiopi ai Saraceni e nero a berrettino. Vedremo pure che egli non

capiva spesso quello che leggeva; ma già fin d'ora si osservi la frase surriferita; que' popoli sono di colore bianchissimo; altri pendano più in bianchezza, altri al flavo. Una tale frase è evidentemente goffa è un controsenso. Se il color generale è il bronzino (color di bronzo) va bene che alcuni individui tirino più al bianco, altri più al giallo; ma se il color generale è bianchissimo, come vi potranno essere individui ancora più bianchi. Non si può supporre che siasi cosi scritto in originale da un uomo di mediocre buon senso, tanto meno da un falsario che vedemmo dover essere dotato di tanto ingegno. Ciò capi anche l'Americano Sig. Greene quando pubblicò per la prima volta il testo Carli, e scrisse che il bianchissimo invece del bronzino del testo di Ramusio era un equivoco evidente. Ma basti del primo dei due argomenti che secondo il Critico dovean dimostrare la falsità con certezza assoluta. Passiamo al secondo che riguarda le produzioni naturali.

XII. Verrazzano trovò fra aprile e maggio in uno dei paesi da lui visitati delle viti delle quali loda la qualità: perchè (dice nel testo Carli) il frutto di quelle (viti) beendo, veggendo soave e dolce non dal nostro differente sono da loro (quella gente) tenute (le viti) in estimazione imperocchè per tutto ove nascono levano gli arbuscoli circostanti ad causa il frutto possa gierminare. Prendendo letteralmente guesto passo, bere il frutto della vite significa bere il vino trattole fin da quando il grappolo fu maturo. Il Critico che crede originale solo il testo Carli, avrebbe dovuto contentarsene, ma allora gli sarebbe mancato l'appiglio alla sua obbzezione falsità assoluta. Quindi per questa volta adotta il testo di Ramusio ma solo in quanto gli giova, cioè mutilandolo e interpretandolo a suo arbitrio. Ramusio dice: veggendo il frutto di quelle (viti) secco che era soave e dolce, ecc. A questo modo vedere il frutto della vite può benissimo avere il significato di gustare i grappoli ma secchi cioè conservati dopo la maturazione, e di nuovo niente di strano che ciò succedesse in aprile o maggio o altro qualunque mese.

Ma appunto perciò nemmeno questa interpretazione aggrada al S. M.; secondo lui bere il frutto della vite vuol dire gustare, assaggiare i grappoli che erano maturati allora allora in aprile o maggio; e il Critico sfodera la sua erudizione per provare che in que' mesi e in quel clima di tali grappoli maturi non ve ne potevano essere; la parola secchi, secondo lui, era stata aggiunta a bella posta da Ramusio per rimediare a quella falsità, poichè la sua esperienza del clima di Venezia gli insegnava cosi. D' altra parte continua egli, non si è mai sentito dire che gli Indiani di quella costa usassero conservare i grappoli col seccarli (p. 83).

Ed è sovra un non mai sentito dire che le falsità probabili si convertono in certezze assolute? In una pace ove le viti nascono spontaneamente (dalla natura prodotte) e sono tenute con cura col soleggiarle, non può quandocchessia un grappolo essere stato dimenticato e rinvenuto poi secco e dolce, donde gli indigeni abbiano appreso il costume di conservarli per le stagioni meno clementi? (8). O l'esperienza che persuase Ramusio a Venezia, non pùo aver persuaso il falsario a Firenze dell'impossibilità di grappoli maturi in primavera? A meno che questo falsario non fosse quello stesso imbecille che ha già trovato un più hianco del bianchissimo. Insomma si adotti se si vuole il testo letterale del Carli, o si adotti quello di Ramusio ma non si mutili ad arbitrio la parte che guasta la propria tesi.

XIII. Ma il nervo, il cardine della dimostrazione antiverrazziana sta per il S. M. nella parte geografica della pretesa scoperta; e fu questa trattazione che inclinò meglio il S. Harrisse a favore del Critico, sebbene come avvertii, senza ammetterne al tutto provato l'assunto.

Anche nella parte geografica il S. M. ha trovati parecchi punti deboli affatto erronei, pure riconosce che del vero e del buono ce n' e nella direzione generale e nelle distanze

tanto prese in complesso che per singolo. Del che cercando scopri che il falsario copiò tutto ciò che ha di buono da una carta nautica che fece nel 1529 lo Spagnuolo Ribero cosmografo di Carlo V, e la compilò sulla base d'una Relazione di Stefano Gomez Portoghese, mandato dall'imperatore a quelle stesse coste nel 1525, un anno dopo di Verrazzano. Qui l'autore spiega una erudizione, uno sforzo d'ingegno che merita ammirazione se non lode e che a primo aspetto scoraggisce dall'impresa di confutarlo, pp. 126-33. Guardandovi più addentro si vede pero che non è oro tutto quello che luce.

XIV. Dapprima si possono fare delle semplici considerazioni di buon senso. Se i falsario aveva innanzi a se la carta di Ribero come modello per una Relazione al Re, e se come afferma il Critico, egli fu abbastanza prudente (p. 45) per non compromettersi in particolari che lo avrebbero fatto cogliere in fallo, come va che lo stesso falsario si arrischia a dire che non trovò porti ad ancorarsi colà dove Ribero pone le Baje di Santa Maria, e di San Cristoforo, che il Murphy traduce (non cerco se a dritto o a torto) per le Baje Chesapeake e Delaware? E se il falsario copiava Ribero, perchè mai si arrischiò a mettervi quello che questi non ci mise, un'isola triangolare in certo punto e trentadue isole altrove? (9). È già la terza volta che l'uomo prudente a non compromettersi, l'uomo avveduto e l'indovino, che descrissi sopra è divenuto cosi stupido da metter nella lettera che sta fabbricando tutto l'opposto del modello che ha sotto gli occhi.

Addentriamoci aucora. Il S. M. nel suo facsimile della Carta di Ribero comparata alla lettera di Verrazzano ha inteso di mostrare con opportuni segni l'analogia delle distanze nell' uno e nell' altro tanto nel loro complesso, quanto nelle singole corse. Vi sarebbe molto a dire sulle basi che il Critico ha assunto per fare il ragguaglio delle miglia alla lega e al grado. Di ciò toccai nel mio primo

scritto sul Verrazzano, cercando anche di spiegare un po' più chiaramente la parte cosmografica della sua lettera. È vero che allora si credeva alla misura tolemaica di miglia 62 1/2 al grado e di miglia 4 a lega; ma le miglia usate erano le italiane o antiche romane, di cui entrano 75 a grado. D' altra parte que' Navigatori non deducevano, praticamente parlando, la misura delle miglia dal grado, ma vice-versa deducevano il grado raggiunto dalla misura delle miglia percorse, soltanto i più dotti cercavano poi correggere il risultato coll' osservazione dell' altezza del polo, ma con istromenti imperfetti, attalchè il S. M. loda Cartier per non aver mai ecceduto in errore il mezzo grado (p. 59).

Ciò sia detto di passaggio; ora seguitando il facsimile del Critico si vedrà che tra le singole corse del Ribero, e del Verrazzano disposte di fronte l'una all'altra, il S. M. ha tirato ora un po più in su ora un po più in giù la stelletta che serve di segno al parallelismo; donde non v'era vera coincidenza ma soltanto approssimazione (10). Ma egli si meraviglia anche di tale approssimazione e chiede come mai due spedizioni fatte ad un anno di distanza da diversi e in circostanze diverse abbiano potuto riuscire a misure di eguale risult ito o quasi. Oh che! rispondo io, ad ogni spedizione la costa medesima dovrà riuscire più lunga o più corta? Quei seni o capiche persuadono l'uno dei Navigatori a farvi stazione, non inviteranno un altro egualmente? tanto più quando non si sappia che all'uno soltanto o all'altro sieno sopravvenuti uragani, forti venti o simili.

Via! tolleriamo (insiste il Critico) che possa esservi medesimezza di risultati nelle prime due o tre corse di Verrazzano e di Stefano Gomez (il modello di Ribero secondo lui). Fin là la direzione della nave era da Sud a Nord, perciò la misura delle distanze si potea prendere da entrambi sulla latitudine; abbastanza agevole a misurarsi fin da quel tempo. Ma le corse seguenti essendo dirette da Ouest a Est non si poteano misurare matematicamente se non per mezzo della longitudine; ora tale misura per que'tempi era impossibile adottenersi nemmeno in larga approssimazione. Quando dunque vediamo Ribero fallire della metà in meno la distanza da Nuova Yorch al Capo Cod, e fallire della metà in più la distanza da Capo Cod al Capo Sable; poi, guardando Verrazzano, lo vediamo commettere gli stessi errori della metà in meno seguito dalla metà in più lungo la stesso tratto di costa, possiamo affermare con certezza (conchiude il Critico) che tali errori sono impossibili a succedere in due Navigatori reali e di tempi diversi: l' uno di essi ha certamente plagiato l' altro, e fra Verrazzano e Ribero non è dubbia la scelta; poichè quegli si vede aver gia tante pecche indosso; Ribero invece ha fatto la sua Carta sul viaggio di Gomez che è ben constatato.

Se Ribero abbia ben calcato il viaggio di Gomez e che cosa si conosia del viaggio di Gomez lo vedremo poi : le pecche di Verrazzano le abbiamo assaggiate e discusse : qui assaggeremo la sostanza dell' obbiezione; se sia vero cioè che Ribero e Verrazzano abbiano commesso gli stessi errori due volte e nello stesso ordine sulla medesima costa.

Veramente è un po' duro a persuadersi che i Navigatori di quel tempo nei loro calcoli di stima e dentro un tratto di 80 a 120 leghe potessero sbagliare a dirittura del doppio o della metà senza avvedersene; poniamo anche navigassero nella direzione da levante a ponente. Si sa che essi erano molto esperti in quell' arte della stima, calcolando a occhio e dalla gonfiezza della vela e dalla direzione del solco in mare gli effetti del vento e della deriva. Verrazzano stesso parla nella sua lettera di questo ch' egli chiama arbitraggio; e il dotto Tedesco Kohl afferma che oggi ancora in certi casi il metodo di stima è il solo possibile. Quel metodo combinato colle regole pratiche del Martologio servì ai Navigatori del medio evo a far le carte con tale esattezza

di distanze e di configurazioni, che muove la meraviglia dei Geografi odierni.

Sia comunque; è vero o no che Verrazzano e Ribero nel fatto presente abbiano commesso i medesimi errori enormi? No, non è vero. Capo Cod (come s'intende da se) non è scritto nella Carta di Ribero, nè nella lettera del fiorentino: è un nome che assegnò a quel capo il Navigatore Gosnold al principio del secolo XVII. Ma il Critico interpretò arbitrariamente per Capo Cod il nome che Ribero ha scritto Capo di muchas islas. Per farmi meglio comprendere porrò un ipotesi. Si supponga che io desideri provare che tutti i Geografi abbiano sbagliato nello stabilire la posizione geografica di Savona sulla costa ligure tra Genova e Ventimiglia; se mi si permette che cancelli sulla carta il nome di Albenga per sostituire e trasportar colà Savona, il mio gioco è fatto. Tutti i geografi o per dirla più famigliare tutti gli orarii delle ferrovie pongono Savona (la vera) a chilometri 41 a ponente di Genova e a chilometri 108 a levante di Ventimiglia. Ora io sostengo invece che Savona (la ipotetica ossia la vera Albenga) dista di chilometri 85 a ponente da Genova e soli chilometri 67 a levante di Ventimiglia; dunque tutti gli orarii hanno ecceduto di 41 chilometri nel primo tratto e diminuito di altrettanti chilometri il secondo; in altre parole hanno commesso prima l'errore del doppio, poi della metà all' incirca, come Ribero e Verrazzano.

Per tradurre in C. Cod il Capo di muchas islas il S. M. avrebbe dovuto darsi almeno qualche pena nello stabilire tale fatto che era la base di,tutto il suo ragionamento; ma si contenta di gittarlo là come un dogma. Tutto attiguo a questo punto medievale è una forma di golfo o delta di fiume che dir si voglia con parecchie isole e questa forma si ripete chiaramente in tutte le carte del secolo XVI. Ora questa forma il dott. Kohl la interpreta per la Baia di Penobscot, ed aggiunge tutto a nostro favore che le posizioni rispettive di Nuova Yorck e della Baja di Penobscot corrispondono abbas-

tanza alle posizioni della Carta di Ribero. È curioso che lo stesso S. M. in altro luogo dà ragione al Kohl contro sè stesso: nello schizzo d'Alfonse rammentato al principio di questo scritto si vede chiara questa forma di golfo o delta con isole e colà il nostro Critico l'interpreta propriamente Baja di Penobscot. Non basta: egli, p. 121 e 133 cita Cespedes e il suo Yslario General ms. dove è ricordato il Rio de Gamos al quale pervenuto Stefano Gomez vi trovò un corso (flood) cosi importante d'acqua che questi credette aver raggiunto lo stretto o passaggio tanto desiderato: ma vedendosi deluso nella sua speranza, tolse un carico d'Indiani dalle isole di quella gran Baja e lo recò in Ispagna. Questo Rio de Gamos crede il S. M. che non sia stato posto nella Carta di Ribero, il che se fosse vero, non darebbe buon indizio di chi volea modellarla sulla Relazione di Gomez e tralasciò un punto tanto notevole. Ma anche qui il S. M. s'inganna; mentre riconosce che il Rio de Gamos di Cespedes non è altro che la baja odierna Penobscat, non s'accorge che Rio de Gamos e Capo de muchas islas segnano una medesima o attigua posizione; nelle Carte del secolo XVI segnano insomma entrambi quella nota forma di golfo o delta con isole fiancheggiata dal noto Capo. Consulti il Critico, oltre al Kohl, la carta XIIIa dell' Atlante di Monaco che ben conosce ed è dell' inglese Hood 1582.

Dunque il preteso Cod è la Baja Penobscot, e Kohl in tal caso ci dice che le posizioni medievali e nuove corrispondono; o è altra cosa che bisognerà anzi tutto provare e sentite le prove vedremo che cosa vi sarà da rispondere. Si può dire in generale che salvo due o tre punti, salva specialmente la Baja di Sant' Antonio che si ammette indubbiamente per Nuova Yorck, il Kohl e il Murphy non vanno troppo d'accordo nell' interpretare i nomi della Carta Ribero, bisognerà dunque stabilir questi prima di farne il confronto con Verrazzano (11).

XV. Continuando a percorrere la costa di sotto in su,

s'incontra il Capo Breton in occasione del quale il Critico ha fatto obbiezioni a cui abbiamo promesso di rispondere più posatamente: Verrazzano ha detto di avere scoperto fino a 50 gradi di latitudine settentrionale, dunque fino all' isola di Terranuova all' altezza dell' isolotto de' Baccalaos. Ma il Fiorentino non potea ignorare che dal Capo Breton in su quelle coste erano state scoperte da un pezzo: ed egli stesso vi era stato nel 1508 con Tommaso Aubert secondo certe notizie di Dieppe. Dunque è un bugiardo, dunque ecc.

Si noti che Verrazzano, dove volle dire propriamente d'avere scoperto, si serve di parole più solenni; al suo primo approdo in America afferma aver veduto una regione non mai stata veduta da alcuno ne negli antichi ne nei moderni tempi; e ciò egli potea dire in buona fede, poichè si discute tuttora il grado a cui può essere giunto nel 1523 il Licenziato Aillon salendo di giù all' insù, come pure non è ben certo il grado a cui sia pervenuto nel 1498 il genovese Giovanni Cabotto col più celebre suo figlio Sebastiano discendendo dall' isola di Terra Nova all' ing'ù. Se poi ricapitolandosi in fine della costa Verrazzano disse avere scoperto 700 leghe di terre nuove lo si potrebbe attribuire a esagerazione e vanagloria sull'esempio d'altri Viaggiatori. Rigorosamente, se ando con Aubert nel 1508, il loro costeggiare non cominciò che da capo Bonavista in su fino oltre al Golfo delli Castelli (Stretto di Bellisle) cioè dal 49º circa al 52º e più ; perciò anche scusabile se nel 1524 abbandonando quella costa verso i 50 gradi per tornare in Francia, non riconobbe più i punti comuni di quel confine. Il Critico stesso offre anche presso il Capo Breton una scusa simile. Verrazzano, passando di paese in paese senza mai scendere a terra per non perdere l'opportunità del vento favorevole, potea facilmente credersi di continuo in luoghi ignoti, sebbene fosse realmente entrato nelle altrui scoperte. Ma siffatta scusa non potea menarsi buona al Fiorentino, il quale veniva da Dieppe e con nave e marinai naturalmente Dieppesi, ed egli con la sua ciurma doveano ben conoscere il C. Breton, dove secondo lui erano fin d'allora tanto frequenti le pescherie esercitate da Brettoni e Normanni; anzi tutto Dieppe vi era impegnato e vi avea parenti, amici, interessi. Era impossibile dunque il costeggiare quelle acque senza che Verrazzano vi incontrasse alcuna di quelle barche peschereccie; nel 1527 l'inglese Capitano Giovanni Rut vi trovò alla latitudine di 47°30' undici navi normande, una brettone e due portoghesi a pescare. Già dal 1506 il Re di Portogallo fa un decreto riguardante la tassa da riscuotere sul pesce che fosse introdotto nel Regno, proveniente da Terra Nuova (pp. 63-4).

Tutto questo passo è ingegnoso, è eloquente, è erudito, ma ha il difetto di quell' enfasi già notata nell' Autore. Dove sono le prove di tutti questi parenti, amici, rappresentanti gli interessi di Dieppe a tale che a sentir l' autore tutta la Città parrebbe trasportata in quelle acque! Se il Capitano Rut in una volta vi trovò undici barche o navi normanne, un altra volta non ve ne potea essere nessuna o esser lontana dalla vista di chi viaggiava costeggiando, tanto più che come osserva Kohl i pescatori non si avvicinavano alle coste ed è naturale, perchè colà il pesce è più disturbato e si allontana; prova di ciò si ha anche nel fatto che in que' secoli non si seppe mai che Capo Breton fosse un isola e la Carta Ribero disegna tutta quella costa come se continuasse unita senza distacchi di mare tra Capo Breton e Terra Nuova.

Ma vi è anche una prova diretta che al tempo di Verrazzano le pescherie di Terra Nuova sebbene esistessero, non poteano essere di tanta frequenza, dappoichè rendevano poco profitto. La stessa Carta Ribero somministra tale prova nella leggenda: « Tierras de los bacallaos.... non han alla cosa de provecho mas de la pescaria de bacallaos que son de poca estima. » Onde Kohl riconosce giusto il rilievo di Navarrete che l'importanza di quella industria cominciò più tardi che non si crede.

Infine nelle parole del Verrazzano incriminate (scoperto 700 leghe di terre nuove) vi è ancora da esaminare il senso della parola scoprire, che talvolta si adopera in senso meno proprio a terre già scoperte ma vaghe ancora e poco note. Il capitano di Dieppe, come vedemmo dice anch' egli scoperta la costa da C. Breton alla Florida da Verrazzano e parimente dai Portoghesi; e, siccome l'uno non era in compagnia degli altri, così è stato propriamente uno che ha scoperto (Verrazzano) e gli altri hanno riscoperto (i Portoghesi: credo cioè Gomez che era di quella nazione ma stava al servizio di Spagna). E già, come accennai sopra, prima di Gomez e di Verrazzano Giovanni Caboto col figlio Sebastiano era disceso nel 1498 da Terra Nuova fino al grado 35 o almeno 37 secondo le diverse interpretazioni (12).

XVI. Ammettiamo del resto che vi sieno gravi difficoltà a sciogliere nella lettera di Verrazzano, ma ve ne sono altrettante, se non anche più gravi, nella Carta di Ribero. Secondo la logica del Critico dunque bisognerà giudicare imaginaria questa Carta stessa tanto vantata da lui; e, se essa rappresenta il viaggio di scoperta di Stefano Gomez, bisognerà giudicare imaginario questo stesso viaggio, almeno ne' suoi particolari, poichè non esiste la Relazione ufficiale e gli storici ne fanno cenno in poche e vaghe parole. Il S. M. ha già concesso alcuni di questi difetti : egli vorrebbe, che un Navigatore, che abbia realmente osservato, non fallisse oltre a mezzo grado le latitudini, come non ha fallito Cartier; ma poi non si scandalizza riconoscendo che Ribero ha fallito di due gradi la posizione della Baia Chesapeake (se pure è la Baia Chesapeake). Egli confessa inoltre che tale Carta non è l'esatta rappresentazione del viaggio di Gomez « sotto molti rispetti ma soggiunge che ciò non ha importanza nella presente occasione, » pp. 59, 133, cioè si tratta dell'amico Ribero, a lui i difetti ed anche il falso si possono perdonare. Ma non glieli perdona il Dott.

Kohl; il quale osserva che tutta la costa da Nuova Yorck alla Baia Penobscot è così diforme dal vero, che non vi si può riscontrare alcun punto da applicarvi un nome o lierno. Eppure tra que' due punti si trova niente meno che la gran penisola baia di Massachusset col Capo Cod e le isole sottostanti, un tratto così prominente è saltato appieno dal Ribero. Esso al contrario disegna minutamente come se fossero prese sui vero le baie o fiumi di San Juan Baptista e di Buena Madre; eppure esse sono tanto imaginarie che il Kohl non ha saputo spiegarle altrimenti se non supponendo che una fiera burrasca abbia fuorviato, il Navigatore dal suo corso. La baja di Sant' Antonio che segue è abbastanza provata corrispondere a Nuova Yorck col fiume Hudson, e la Montagna verde pare che accenni ai Navesink che sono presso Nuova Yorck; però la posizione nella Carta è al sud della città, mentre i Navesink sono a Nord. Tutto il resto della costa sino al Capo Arenas, sempre secondo il Kohl, presenta una configurazione e una direzione che non mostra essere stata presa dal vero. In generale il S. M. e il Kohl non vanno troppo d'accordo nell'interpretazione della nomenclatura; anche questo non è segno di esattezza di rappresentazione.

XVII. Il S. M. dice che i Navigatori reali ponevano ai luoghi scoperti dei nomi tratti dal Calendario ecclesiastico ed osserva che così fece Gomez o Ribero non già Verrazzano. Ma Verrazzano scrisse una lettera, non una Carta (che sia giunta a noi) dovea riservare a questa Carta o al Giornale di bordo la nomenclatura; anche Vespucci non ha nomenclatura nelle sue lettere; pure le Carte descrittive del viaggio suo e de' compagni si trovarono poi corrispondere nei nomi dei Santi, al giorno venerato per ciascuno di essi, nei singoli approdi segnati dal Vespucci.

Ma Ribero o Gomez li hanno questi nomi ecclesiastici? In parte sì, in parte no; e questa diversità merita essere rilevata. La Carta li ha soltanto fino al grado 43 circa ove è scritto Arcipelago di Estevan Gomez; d'allora in avanti non vi sono che nomi di apparenze naturali, montagne, scogli, golfi ecc. Stando alla stessa Carta parrebbe che da questo punto soltanto Gomez avesse cominciato a scoprire, procedendo fino al Capo della Buelta cioè della Volta o ritorno di lui dalla spedizione: in tal caso al Gomez si potrebbe rimproverare lo stesso difetto di nomi ecclesiastici od almeno civili e commemorativi quali anche si usavano.

Oviedo però il cronografo ufficiale dice che Gomez cominciò dal grado 40 o 41, dunque inchiusavi la baja di Sant' Antonio (Nuova Yorck). E che fino a questo punto fosse già pervenuto di sotto in su un altro Navigatore (sia Aillon od altri) parebbe confermarsi dalla Carta francese detta del Delfino del 1543-1544 tanto lodata dal S. M.; la quale verso i 40 gradi pone un fiume de la Tournée cioè del ritorno; allo stesso modo come pone poi il fiume della Volta presso il C. Breton corrispondente al ritorno di Gomez. Il Critico pretende dimostrare invece che Gomez cominciò ad esplorare dalla Carolina del Sud a 34º circa; noi non entreremo nella quistione: ci basti rilevare che la parte della Carta Ribero dal grado 43 in avanti non ha nomenclatura salvo che naturale ove pure manca la famosa Baia Fundy: la parte dal grado 43 ingiù che ha nomi ecclesiastici salvo uno o due punti, come si è veduto ha baie e fiumi colà dove non sono in natura, e non dà segno delle prominenze che sono le più notevoli di tutta la costa dell' America del Nord. Che cosa resterà dunque di questa Carta di Ribero tanto acclamata, se noi le applicheremo i criterii e le conseguenze che il S. M. applica a Verrazzano? Che se, ciò non ostante, le carte marittime venute dopo seguirono per lo più la Carta medesima, ciò avveniva perchè era la più conosciuta dopo la imitazione fattane in Italia coi tipi del 1534: e perchè appunto con quella apparente precisione di linee di costa e di nomi sembrava offrire guarentigie di verità

XVIII. Ma è tempo di rivolgere lo sguardo al altre carte di fattura diversa e che sono ispirate più o meno ma evidentemente dalla lettera di Verrazzano. Son queste: la Carta di Gerolamo fratello dello scopritore che si conserva alla Propaganda di Roma e si dichiara fatta da lui cinque anni dopo la scoperta, dunque nel 1529 l'anno stesso della Carta Ribero; altre Carte e globi che sulla fine del secolo XVI si conservavano in Inghilterra, e di due dei quali l'Hakluyt crede autore Giovanni Verrazzano, di una di esse lo dichiara autore esplicitamente, e ne somministra un saggio: infine un globo d'Euphrosinus Ulpius fatto a Roma nel 1542 dedicato al Cardinal Cervino che fu poi papa Marcello II, ed ora esso globo conservato presso la società storica di Nuova Yorek.

Il Critico obbietta che questi lavori non son fatti a bella posta per tracciare il solo viaggio di Giovanni Verrazzano, ma bensi è un cosmografo di professione che si propone disegnare il mondo intero in rilievo ed in piano: e che la Carta pubblicata dall' Hakluyt non può essere la stessa che la carta della Propaganda, almeno nella presente sua forma, pp. 109-11, 115.

Che importa ciò alla quistione? Nemmeno la Carta Ribero fu fatta per tracciare il solo viaggio di Gomez abbracciando anch' essa il mondo conosciuto. Ese invece d'una sola Carta Verrazzano ve ne saranno due, anzi saranno tre, quattro o cinque col globo d'Ulpius, e le carte e globo inglesi, sarà tanto meglio, quando non si contraddicano nella sostanza. Le carte diverse col nome di Verrazzano a loro attaccato e con un fondo comune accresceranno la prova dell' origine pure comune, benchè costrutte per iscopi speciali o con cognizioni geografiche più avanzate. La carta Hakluyt era diretta specialmente a mostrare ad Enrico VIII la possibilità del passaggio al Catajo ed è questo il solo tratto che si è conservato sgraziatamente del lavoro cartografico di Giovanni. Suo fratello Gerolamo sbagliò di otto gradi in più la

posizione del Capo della Florida, perció fu obbligato a porre anche più alto di quel che dica la lettera di Giovanni il principio della esplorazione di costui. Ma il S. M. sa che il capo della Florida era già stato segnato nella stessa erronea posizione nella Carta di Pietro Reinel e in quella nº 4 del l'Atlante di Monaco, le quali non sono posteriori all' anno 1519. Questo errore, insieme coll' altro di considerare il Yucatan una isola, come nella carta IVa dell' Atlante di Monaco, fanno capire che appunto la carta di Gerolamo Verrazzano è abbastanza antica, dappoichè non ha potuto profittare delle correzioni venute dopo: Euphrosinus Ulpius lavorando il suo globo nel 1542 ha potuto profittarne, ristabilendo la giusta posizione della costa scoperta da Verrazzano. Tale era il costume dei Cartografi ed è costume naturale di migliorare gradatamente i particolari d'uno stesso fondo; nulla importa dunque, se la carta di Hakluyt od altre non sono identiche nella forma presente della carta di Gerolamo Verrazzano. E poi che cosa intende dire il Critico ripetendo le parole nella forma presente? Vorrebbe forse darci a credere che una Carta, di cui eglistesso fornisce la fotografia, siasi potuta accomodare dopo fatta, in tempi diversi migliorandola o cambiando il sistema di costruzione? Si capirà bene che ciò è impossibile senza che ne risulti traccia.

XIX. In quanto a me, dico la verità, dopo aver esaminata la Carta di Gerolamo Verrazzano, son rimasto colpito di meraviglia: se si prescinda dalla latitudine e longitudine e si consideri il lavoro soltanto come uno schizzo fatto a mano libera da un Navigatore che costeggi lungo il paese in quistione, si riconoscerà che ne è rappresentato il contorno e i limiti meglio assai che nella Carta di Ribero, o l'altra Spagnola del 1529, meglio insomma che in tutte le carte conosciute del secolo XVI. Frattanto il S. M. concede che quella carta era già conosciuta nella sua forma presente nel 1542, forse anche già nel 1537 da Annibal Caro,

p. 115. Donde dunque fu tratta la sua forma presente? Ivi si vede che Gerolamo ha voluto rinserrare in giusti limiti la regione scoperta propriamente dal fratello fra la Florida e il Capo Breton, e per ben distinguerla vi dispose tre bandiere francesi (13) che fanno contrasto colle bandiere estere collocate sotto e sopra essa regione e vi poneva sopra la leggenda che dava ragione del nome e della scoperta Verrazana seu Nova Gallia ecc. Imbarazzato dalla falsa latitudine della Florida ereditata dai suoi modelli. cercò a poco a poco moderarne la troppa altezza, stirando la costa longitudinalmente, affinchè si ragguagliasse il più possibile al limite superiore del Capo Breton e di Terra Nuova, ove trovava nuovamente antic'i modelli daimitare. Cosi egli pel primo riempieva con una costa non interrotta il vuoto di mezzo che i suoi modelli rappresentavano vagamente come fossero isole. Ma, ciò che è più mirabile, io ci veggo un contorno discretamente somigliante in quella costa, in cui a seguito del Kohl abbiamo notato i gravissimi difetti del Ribero. Salta agli occhi la linea costale della Long Island fra due golfi (veramente esagerati) di Nuova Yorck e della baia di Narraganset quel primo golfo preceduto dal noto Sandy Hook (gancio o dente sabbioso) e la seconda baia preceduta dalla punta che oggi si dice di Montauk. In questa baia di Narraganset vedo l'isola triangolare Luisa conforme al nome e all' indicazione datane dalla lettera di suo fratello Giovanni, e più in là un porto in cui Giovanni dice essersi fermato quindici giorni. Le carte moderne pongono ivi stesso più isole di forma più o meno triangolare e il bellissimo porto di Newport nella Rhode Island; e i moderni studiosi della lettera di Verrazzano hanno unanimamente convenuto che l'isola Blok era quella che dovea ravvisarsi nella Luisa, per quanto di misure assai minori. Donde mai i due fratelli prudenti a non compromettersi hanno scavato un isola quivi colla sua forma determinata? Continuando a salire ci si presenta una serie di scogli

aggruppati ed avanzantisi molto in mare che abbastanza approssimativamente figurano la gran penisola del Capo Cod obliata, come vedemmo, nelle carte contemporanee. Segue un piccolo seno che vorrà accennare alla baia di Boston o altra più in su; infine c' è la baia maggiore colle isolette che richiamano la solita Penobscot

Ma se ciò sta in fatto, come è dunque che la lettera di Giovanni non si spiega tanto chiaramente forse anche diversamente in qualche luogo dalla Carta del fratello? Chi sa? Forse Gerolamo lo accompagnava in viaggio e fece il suo schizzo a parte, forse Giovanni, prese in mano le note del Giornale potè concretar meglio il suo disegno e farne parte a Gerolamo nel 1526 almeno quando li troviamo entrambi a Rouen. Io ammisi le difficoltà e non intendo sciogliere tutti i nodi. forse verrà luce da ricerche ulteriori.

XX. Credo tuttavia di poterne sciogliere un altro dei nodi. Gerolamo Verrazzano ha posto nella sua Carta un istmo che nella più giusta latitudine della carta di Ribero corrisponderebbe a gradi 40 o 41 Nord. Al di là di quell' istmo vi è figurato un *Mare occidentale* e una leggenda avvisa che esso mare si vede attraverso le sei miglia dell' istmo medesimo.

Il S. M. pretende cavarne una conseguenza trionfante, ne forma uno di que' già accennati dilemmi da cui non v' è mezzo di scappare. Premettendo che la leggenda del si vede non può prevenire che dal Verrazzano (premessa non punto provata) siccome è certo che tale istmo non esiste, cosi Giovanni non può averlo visto nè per conseguenza non può averlo disegnato; e se lo ha disegnato ha detto il falso; e per questa sola ragione di falsità tutta la sua storia o lettera deve essere ritenuta una fabbricazione: no escape from this dilemma, pp. 96-7.

Mi duole il dirlo ma questo ragionamento presentato con tanta pretensione è uno dei più infelici del dotto Critico.

Supposto anche che sia Giovanni che ve lo abbia posto (il quale però non ne dice nulla nella sua lettera) può essere stato vittima d'un fenomeno atmosferico, d'un errore dedotto da cenni degli indigeni o simile. Ma può averci messo l'istmo Gerolamo di proprio capo e averlo preso anch' egli da erronee informazioni. Egli incorporando nel suo planisfero generale la scoperta del fratello, non si volle togliere naturalmente la facoltà d'inserirvi ciò che di nuovo gli parea d'apprendere nell'intervallo, come usavano tutti i cosmografi. L'idea d'un breve passaggio dal mare orientale all' occidentale (cioè in fatti dall' Atlantico al Pacifico) era antica quanto Colombo. Fernando Cortez lo stesso anno del viaggio di Verrazzano (24 ottobre 1524) scriveva a Carlo V che nutre il segreto d'uno stretto tra il golfo del Messico e la Florida per salire su ai baecalaos e abbreviare il viaggio di due terzi. Ma Giovanni Verrazzano avendo pel primo percorsa tutta la costa della Florida al C. Breton la trovò procedere non interrotta. Perciò senza escludere del tutto l'idea preconcetta d'un gran mare occidentale molto vicino, o egli o forse meglio suo fratello Gerolamo cambiarono lo stretto in un istmo di sei miglia. Battista Agnese nel 1536 e Sebastiano Munster nel 1540 e seguenti imitarono nelle loro carte lo stesso istmo e alla stessa latitudine, senonchè i due ultimi Cartografi lavorando dopo le scoperte del lungo fiume e laghi di San Lorenzo fatte da Cartier nel 1534 e 1535, legarono que' laghi e fiume creduti mare, da una parte all' istmo predetto, dall' altra al C. Breton e ai Baccalaos formandone una quasi isola. Gerolamo Verrazzano invece che disegnava prima di quelle nuove scoperte francesi lasciava incerta e tronca la posizione settentrionale del Mare occidentale.

Che cosa vi è mai da appuntare in questo procedimento? Non è il tutto conforme appieno al corso naturale delle cose? Non c'è anzi la dimostrazione più palpabile della maggiore antichità della carta di Gerolamo rimpetto ad Agnese e Munster, antichità che vedemmo già confermata con altri argomenti?

XXI. Il Sig. Murphy finalmente ci porge le interessanti notizie che ignoravamo prima di lui sul tempo e le circostanze della morte di Giovanni Verrazzano: poi chiude il suo libro convinto d' aver cacciato tra le favole il viaggio e la lettera di lui e condensando la storia di questa favola a guisa di riassunto, ne vuol trovare la causa nell' esagerato patriotismo fiorentino, i mezz i tra i parenti, amici o complici più o meno inscienti, e la fortunata riuscita nell' adozione del racconto per parte del Ramusio: la cui autorità e il savoir-faire mediante gli opportuni cambiamenti bastarono a farla bere al pubblico per tre secoli (p. 83, 150).

L'autore però si vuol mostrare moderato nella polemica non giungendo fino al punto di accusare lo stesso Giovanni Verrazzano di falsario : sebbene d' altra parte pare a lui che ci sieno già un pò avvezzi i fiorentini i quali inventarono delle false lettere del Vespucci p. 151 : dove il S. M. accetta ciecamente il Varnhagen senza far motto che tale accusa non è approvata dal d'Avezac, nè dal Peschel o altro competente per quanto so. Ma frattanto che si vuol mostrare moderato adopera (come vedemmo e si vedrebbe meglio leggendolo) un metodo di polemica che rasenta il Causidico, quando colle sottigliezze e il moltiloquio mira ad abbagliare piuttosto che a persuadere (15) lo si direbbe anche qualche cosa di più d'un Causidico un nemico personale di Verrazzano. Si sarebbe quasi scandalizzati che non abbia perdonato nemmeno oltre la tomba ad un uomo che è stato appiccato (dico appiccato, perchè lo dice il Sig. Harrisse, il documento nuovo vela la brutta parola dicendo soltanto che la legge fu eseguita sopra di lui). Il Critico spiega che quella fu una morte ignominiosa e perchè non passi inosservato questo attributo, lo inscrive nel titolo del capo ultimo del suo libro. Se non che considerati i costumi di quel tempo, talora si potrebbe chiedere se l'ignominia vada a carico di lui che fu ucciso o non piuttosto di chi diede il comando di uccidere. Re Francesco il padre delle lettere fece appiccare Poncher suo Tesoriere Generale sotto altri pretesti ma in realtà non per altro delitto se non perchè il figlio di lui Vescovo di Parigi osava contrastare un benefizio ecclesiastico al favorito del Re, il famigerato cancelliere Duprat. Lo stesso Re fece appiccare dei bravi soldati che in giusta guerra aveano osato difendere e contrastargli il passo di un fiume, vedendo in ciò un oltraggio alla sua Reale Maestà. Ma per citare un esempio Spagnolo e a proposito pel nostro caso, dopo la seconda spedizione di Ribault alla Florida nel 1565, l'Adelantado Menendez Marquez venne a scacciare i nuovi venuti e quanti ne potè avere alle mani fece appiccare; il pretesto ne fu perchè erano eretici, ma il vero motivo si era il privilegio esclusivo che si arrogavano gli Spagnoli coi Portoghesi nel nuovo mondo.

E che anche a riguardo di Verrazzano la sua professione di Corsaro fosse un pretesto, si deduce dal vedere che i Portoghesi appena hanno notizia della cattura di lui offrono rilevanti somme a chi lo avea preso per averlo essi nelle mani. Ora vi è traccia appena nella storia di una nave portoghese catturata dal Verrazzano più anni prima: e lo stesso Critico, p. 136 dice che le imprese di lui erano dirette specialmente contro gli Spagnoli, benchè aggiunga che quegli non era nemmeno tenero degli interessi portoghesi. Non v'era dunque in ciò motivo sufficiente per la gara tra le due nazioni per cogliere il Fiorentino per forza o per danaro: si sa invece che il Re di Portogallo era sempre inquieto sui progetti francesi di passare al Catajo o alle Indie. La verità è dunque che gli Spagnoli e i Portoghesi temevano e odiavano in Verrazzano l'unico capace ad eseguire un progetto che potrebbe ridurre al nulla i loro monopolii. D' altra parte Verrazzano non era un pirata privato. un ladro di mare per proprio conto, ma un Corsaro per conto del Re e in guerra dichiarata contro i Nemici della Nazione: in tale caso era stato anche corsaro l'Ammiraglio stesso di Francia Casenove detto *Colomb* e specialmente a que' tempi nulla si trovava in ciò che offendesse la dignità della persona (16).

Ma l'idea della pirateria, ossia il bisogno di meglio armare la propria tesi, perseguita tanto il S. M. che gli fa vedere un pretesto nei fatti più naturali. Re Francesco ordina a Verrazzano la spedizione al Catajo e la fa poi interrompere per la ricca preda che gli si offeriva nel tesoro mandato da Cortez a Carlo V; ebbene il Critico scorgere nel primo fatto (l'ordine del Re) un pretesto per colorire il secondo (la pirat nia); e non s' avvede che egli stesso avea provato con documenti ufficiali che l'ordine era una verità che inquietava il Portogallo. Un altro fatto è pel S. M. un pretesto chiarissimo (in realtà falsissimo) per colorire la pirateria. Vi è un documento di società commerciale pel viaggio alle spezierie delle Indie verso il 1526; società contratta, come è noto fra l'Ammiraglio di Francia Filippo Chabot, Giovanni Ango il celebre armatore e Visconte di Dieppe e Giovanni Verrazzano piloto principale al comando della spedizione. La logica trascina l'autore a mostrare altrettanti corsari in tutti e tre, l' Ammiraglio e il Visconte di Dieppe, pp. 146-147; quasi quest' ultimo e il padre di lui abbiano con tal mezzo abituale acquistate le grandi ricchezze onde ospitarono più volte i Re con trattamento da pari loro. Il S. M. non nega che fossero in uso simili contratti di Società per viaggi alle Indie: ma egli vuol vedere il vero scopo della società presente nascosto sotto un articolo del contratto, in cui si prevede una possibile divisione del bottino da farsi sui Mori o altri nemici della fede o del Re. Ora chi conosce un po'la storia di que' tempi sa che questo articolo cade naturalissimo, farebbe meraviglia se non vi si trovasse. Le ostilità dei Mori al passaggio delle Indie sono tanto notorie, che non fa bisogno spendervi parola; le

possibili rotture di guerra, le tregue male osservate, l'incertezza del domani fra i Sovrani dell' Europa occidentale sono altrettanto notorie: l'Autore stesso ne ha dato un saggio col riferire le trattative dell' Ambasciatore Silveira col Re di Francia. Non era dunque conveniente per non dir necessario che, posti tali casi di offesa e difesa e con ciò di guadagno sperato sui nemici, se ne dovessero regolare anticipatamente le condizioni di ripartizione, come si fa in ogni società a prevenire discordie avvenire?

XXII. Il S. M. si vuol mostrar moderato verso Ramusio, sebbene le abbia fatte un po' grosse. Non lo appunta di mala fede, non di credulità pp. 135, 149, cioè di dabbenaggine per essersi lasciato persuadere da chi ha detto tante sciocchezze e falsità : alle quali tentando rimediare con cambiamenti, a dir vero, troppo arditi, talora non riesci che a rendere anche peggiore il risultato. Eppure si trattava di un Ramusio segretario di Stato della Repubblica di Venezia, un uomo lodato fin qui per gravità, dottrina, instancabilità di ricerche, che avea saputo, secondo lo stesso Critico, racconciare una favola piena di tante assurdità in guisa da guadagnarle l'accettazione generale un uomo che sebbene avesse stampato soltanto nel 1556 la lettera di Verrazzano (perché cosi portava l'ordine della sua Raccolta) era però allora settuagenario, avea già preparata da tre anni la prefazione, e nato lo stesso anno col Verrazzano si era occupato tutta la sua vita e in corrispondenza coi più celebri Navigatori e Geografi a raccogliere la materia pel suo grande lavoro: un uomo infine che il Sig. Humboldt che se ne intendeva un poco, chiama il sempre giudizioso Ramusio. Bel giudizio che avrebbe mostrato nel nostro caso attingendo a fonte cosi impura senza avvedersene, trasponendo o cambiando per far dire al testo il rovescio di ciò che diceva affine di conciliarlo con altri fatti a lui noti; talora anche guastando di più dove volea rimediare!

Ma Ramusio (obbietta il Critico) ha ben creduto chi gli

aveva dato ad intendere che Verrazzano in un viaggio seguente era caduto in mano de selvaggi e mangiato arrosto: il che ora è dimostrato falso. Noi non troviamo affatto inverosimile che la famiglia fiorentina del Navigatore passandogli la lettera di lui e pare anche il manoscritto del Capitano di Dieppe abbia data al Ramusio tale versione della sua morte, non desiderando naturalmente che si sapesse la vera fine del congiunto loro grande ad ogni modo, e di sangue patrizio, nè chi riceveva la notizia aveva alcun motivo per dubitare in contrario.

Ma Ramusio (replica il S. M.) si è permesso altre volte simili attenzioni nei testi, come ne lo appuntano, per esempio, nel Marco Polo il Zeno (Annotazioni al Fontanini) e nel viaggio di Pigafetta l' Amoretti. Il Zeno e l' Amoretti però non lo accusarono mai di tradire un testo al modo come avrebbe fatto nel nostro caso, ma soltanto di compendiarlo, o altrimenti mutarne l'esposizione un po' troppo alla libera. Ed anche questa traccia la crediamo ingiusta. Ramusio nelle prefazioni si laginava che i testi gli pervenivano talora molto scorretti, era quindi suo diritto e dovere sciogliere il migliore o emendarlo quanto possibile ma senza fargli dir nero per bianco contro le regole della verità e dell' onestà. In tempi che la stampa era solo da poco introdotta, le copie esistenti o che si continuavano a fare d' un testo erano spesso assai differenti tra se: ognuno che pretendesse a poco più che amanuense, si pigliava la libertà di compendiare, aggiungere, cambiare secondo i gusti o l'interesse. Sappiamo quante sono le varianti per esempio del viaggio del B. Odorico del Friuli : la prima decade di Pietro Martire a inscienza del suo autore fu tradotta compendiata, raffazzonata e stampata. Non può credersi della onestà ed intelligenza di Ramusio che anch' egli facesse lo stesso, ma piuttosto che egli ricevesse in tal modo compendiati o raffazzonati i testi che stampava non avendo di meglio. Ad ogni modo qui non si tratta di compendii o raffazzonamenti ma di alterazioni di senso che si vorrebbero fatte per uno scopo preconcetto.

Ma (insiste il Critico) io provo che il testo originale è quello della Magliabecchiana o del Carli (nell' Archivio Storico Italiano): dunque Ramusio ricevendolo da Firenze e pubblicandolo alterato in modo tanto notevole e diretto da un motivo evidente, deve essere lui e non altri che abbia fatto quelle alterazioni (pp. 14-16).

Come prova il S. M. che il testo è quello della Magliabecchiana? (Originale così per dire perchè sta in un volume di Miscellanee di viaggi, tutto scritto da una sola mano verso la metà del secolo XVI). Perchè, risponde egli, in questo testo vi è la parte cosmografica, che manca nel Ramusio. D' altra parte Ramusio dovea conoscere quella parte cosmografica, perchè ne staccò un dato che trasportò nella lettera; il dato del 50^{mo} grado, estremo limite del viaggio di Verrazzano; dunque copiò egli ed alterò. Ma per mioavviso ciò non prova nulla. Non avrebbero potuto copiare entrambi da altri testi più antichi uno de' quali, intento solo agli aneddoti del viaggio, omise quella parte più scientifica che non capiva facendo caso soltánto del particolare del 50mo grado che compiva i dati del viaggio medesimo? Vi è tutto da scommettere che Ramusio, giudice competente, non avrebbe mai tralasciato di stampare un pezzo che è malgrado i suoi errori curioso e che mostra la coltura di Verrazzano.

Ma vediamolo, una volta, un po' addentro questo testo il solo preteso originale. Già osservai che generalmente parlando, originale o più vicino all' originale si suppone quel testo il cui senso corre più dritto e con meno spropositi; poichè è facile copiando a chi poco sa, mettervi degli spropositi del suo sacco, ma è molto difficile anche per chi sa, trovare il modo di raddrizzare gli spropositi altrui: tanto più se nella copia mancano parole o mezze frasi, tanto più se la parola che manca accenna a un fatto avvenuto che non

si potrebbe supplire senza una profonda cognizione delle circostanze di esso fato.

Ora, ammette anche il Critico, che il testo di Ramusio è di tanto migliore che bastò a coprir le magagne dell' originale e a dare autorità alla lettera di Verrazzano. Che nel testo Carli o della Magliabecchiana manchino non solo parole ma mezze frasi necessarie al periodo ne è prova il fatto che l' Arcangeli editore del testo stesso ha dovuto supplire a quelle mancanze per mezzo del Ramusio, come ha avvertito ponendo in corsivo le parele aggiunte. Che vi manchi una parela che accenna ad un fatto accaduto, ne è prova l'aggiunta che ha il testo di Ramusio del profitto fatto dal Verrazzano nell' andare in corso; profitto che non si sarebbe indovinato fino ai nostri tempi quando si potè identificare Verrazzano col Florino Pirata francese e il profitto del primo col tesoro di Cortez predato dal secondo. Il Critico ha tentato evitar la punta di un simile argomento con un uscita spiritosa. Si vede, dice egli, che Ramusio subodorava in Verrazzano il pirata (rover) ma nonl'avrebbe potuto subodorare senza trovare la parola nel manoscritto: egli che ignorava quel che ora sappiamo noi di più altri colpi ben riusciti al Fiorentino.

Appressiamoci ancora più al confronto fra i due testi. Sarebbe da esaminare dapprima se essi non fossero due traduzioni differenti dall' originale francese. Vèramente se la Relazione fu fatta al Re Francesco da Dieppe e da chi, sebben fiorentino, abitava in Francia da anni e comandava navi francesi, si dee credere che anche in quella linga dovesse essere scritto l' originale (17). È naturale invece che il Critico prendendo la lettera per una impostura fiorentina, la supponga scritta in italiano. Noi per ora non ci occuperemo della quistione, sebbene certe parole, specialmente nel testo Carli, abbia una chiara fisonomia francese: tormenta, riviera in senso di fiume e la parola obligo che interpreteremo frappoco.

Un italiano che raffronti i due testi si avvede subito del carattere generale che costituisce la loro differenza. Quello del Ramusio è scritto alla buona da uno chiaramente chenon mette studio nel dire, parlando di nautica e de' suoi affari. Il testo Carli al contrario è di uno che la pretende all' eleganza (male intesa): non dice mai caccia ma venatione, non ponente, levante, maestro, ma zefiro, subsolano, coro ece : in luogo di eccellenza pone pulchritudine! Fin qui poco male, ma gli è che mentre va in venagione di parole eleganti, più volte non capisce il senso, omette, comè avvertii delle parole che sono complemento necessario della frase e trasforma perfino la parola materiale che ha sotto occhio; per esempio scrive et fiure, dove Ramusio ben pone effigie; edifizio ove dovea scrivere artifizio (di attrezzi e manovre): provincie invece di pianure piene d'alberi: territorio in luogo di surgitore (in mare!), verzure o verdure, ove dovea scrivere, come Ramusio, rivolture delle valli che producono i corsi d'acqua. Lascio le parole soltanto sciocche, come rigare nel senso di percorrere la costa, lineare per riguardare una persona, guardare le sostanze della nave cioè come in Ramusio gli apparati e i fornimenti, i pomi luculliani, el' attributo siciliano aggiunto al pianto. Aggiungiamo ancora una eleganza. Ramusio dice alla buona che per fare un canotto d'un sol tronco di legno, gl'indigeni ajutansi col fuoco ardendo tanta parte del legno quanto basti alla concavita. Ma l'altro testo che vuol far l'erudito sostituisce ajutansi del quarto elemento del legno tale parte quanto basti ecc. Ma vi è ben di peggio in certe frasi che diventano senza senso e porgono l' idea più meschina della intelligenza del Copista. La nave di Verrazzano posta in luogo ben coperto da venti, secondo Ramusio, nel testo Carli si dice situata in buono obligo (copia spropositata di una parola non toscana abrigo che indicherebbe l'originale francese abri). Parimente Ramusio ben distingue: gli archi fanno di duro legno; le frezze (fanno) di calamo (canna); ma il

testo Carli confonde il tutto a controsenso; finisce un periodo precedente colla parola archi, poi prosegue: fanno di duro legno le frezze di calamo; cioè le freccie di canna le fanno di legno! Questo è l'originale di cui la copia ramusiana secondo il S. M. dee considerarsi un pervertimento, perversion (p. 57). Giudichi il buon senso dei lettori, per parte nostra non avremo tutti i torti se attribuiamo alla stessa mancanza d'intelligenza, alla stessa affettazione d'erudizione storica i Saraceni trasformati in Etiopi, il berrettino in nero, il bronzino in bianchissimo pendente al più bianco ancora.

Se Ramusio avesse voluto a bella posta cambiare per accomodare i guasti non avrebbe soppresso i Lusitani quando pose nel suo testo i Bretoni, dappoichè gli uni e gli altri erano compresi dal Capitano di Dieppe nella scoperta della costa più settentrionale: sovratutto si sarebbe guardato dal trasportare dalla parte cosmografica in altra parte della lettera quel 50^{mo} grado che era un errore se alludeva proprio a una scoperta vera che fosse fatta dal Verrazzano nel 1524 anche sino a quelle coste estreme. Ecco uno dei casi, in cui Ramusio, secondo il Critico, col desiderio d'emendare ha guastato anche più (pp. 67-68). Ma il Segretario Veneziano non era di cosi dura cervice da non vedere le sciocchiezze e le falsità grossolane se vi erano; no era così disonesto da tenere il sacco a gloriole fiorentine che tanto meno erano gloriole per la sua ombrosa patria; nè così ozioso da darsi la briga di correggere il testo Carli anche quando è innocente e arcadico, sostituendo caccia a venatione, ponente a zefiro e va dicendo.

XXIII. Quale era dunque il bisogno, quali i documenti per stabilire un falsario ispiratore del testo Carli abboccato e rimesso sulle grucce dal Ramusio? Il quale falsario talora prudente a non compromettersi e tal altra imprudente a scrivere il contrario di quello che copia; talora ingegnoso, avveduto o anche indovino e tal altra volta cosi grosso da

sorbirsi il bianco più del bianchissimo e i grappoli maturi in maggio ha poi altri difetti secondo il Critico. È cosi sfornito d'imaginazione che non saprebbe capire senza suggeritore che ai selvaggi piacciono i sonagli e le minuterie luccicanti; e senza un plagio da Pietro Martire non avrebbe potuto inventare la scena dei due Re e del Re e della Regina che vanno a far visita al Navigatore (18). Il falsario si diverte a far scrivere al preteso Carli certa lettera a suo padre, in cui gli parla di certe cose che esso padre già sapeva; era dunque superfluo il dirle pp. 20-21 (vedete fin dove si mischia la critica!) Fa inoltre inchiudere in quella lettera una copia della Relazione ufficiale di Verrazzano al Re, prima che questo l'abbia ricevuta o se ricevuta ne abbia permesso la pubblicazione. Questo è impossibile, sarebbe un tradimento, poco meno che un delitto di lesa Maestà, esclama il Critico. Pure ci vuol pazienza: anche Vespucci mandava al Medici o al Soderini un sommario de' proprii viaggi, mentre alta relazione sua era ancora nelle mani del Re. Il mondo era avido di que Racconti (tanto più i Concittadini) e l'amor proprio del Navigatore riversato, sulla patria facea commettere abusi di tal fatta non raramente. Accennai più sopra i primi racconti su Colombo furtivamente presi e stampati e la sua stessa prima lettera al Re di Spagna sulla scoperta d' America ebbe l' onore di otto o dieci edizioni fra il 4493 e il 1494, le più di esse senza data di stampatore odi luogo. Non è vero che Carlo V fosse più liberale di Francesco I nel permettere certe pubblicazioni sulle scoperte Spagnole. Basta pensare all' ombroso procedimento generale di quel gabinetto e molto più agli interessi più vitali che si rannodavano al monopolio di quelle strade e scoperte. Le Carte di Cristoforo Colombo non si trovano, la Relazione di Stefano Gomez non si trova e fu soltanto oscuramente descritta dai cronografi ufficiali. Perciò convengo col Dott. Kohl che le carte del 1527 e 1529, come destinate dai Cartografi imperiali al consiglio delle Indie o forse anche ad uso personale di Carlo V, e da questo portate a Bologna nel 1530 debbono essere state copiate e stampate solo abusivamente, nel 1534 a Venezia, dove si vegliava colla più grande attenzione intorno a questo per lei vitale soggetto. Ma frattanto, ripeto in Italia, con o senza il consenso regio, si stampava e si facevano copie delle relazioni, lettere, carte e simili. E da un cenno del Ramusio si può dedurre che fu il sacco di Firenze la causa, onde andò a male tutto quello di migliore che pare si preparasse, a compiuta illustrazione del viaggio di Giovanni Verrazzano. Il quale appartenente a famigilia patrizia, segnalata per altri soggetti di merito dotato certamente di grandi qualità d'ingegno e di coraggio non ebbe troppo amica la fortuna in vita, tanto meno in morte: poco mancò non lo soffocasse al tutto l' oblio della posterità; tuttavia gli studi fattivi intorno, specialmente dai più recenti e particolarmente dagli stessi suoi plù accaniti contraddittori, hanno guadagnato allo scopritore fiorentino una fermezza di fama, et di gloria che, confidiamo, non morrà.

Note alla Memoria precedente, aggiunte dopo aver letto le difese del Verrazzano scritte dal Major e dal Rev. De Costa.

(1) Il Sig. Murphy lesse qui sulla fe de del Brevoort Norovege e Norombegue, siccome il ms. d'Alfonse è molto difficile a decciferare, ma ci va proprio letto Norombegue. Così avverte il Ch. Beauvois: Les colonies européennes du Markland et de l'Escociland au XVI siècle nel Compte rendu de la seconde session du Congrès international des Américanistes. Luxembourg, 1877. I. 219. Un altro errore di lettura nel Murphy e segnalato dal medesimo Beauvois e dal De Costa; invece di 45 gradi pel Capo della Franciscane si deve leggere 41° e questa correzione è più favorevole a noi perche trasporta ancora più a Sud la regione Francesca o Francese. Oltre il passo a cui qui si

- allude, riferito in lezione più corretta che quella del Murphy il Sig. Beauvois ivi stesso pagg. 215-226 disserta eruditamente sud nome Norumbega et sulla idrografia di quella regione. Alcune delle sue discussioni di avvicinano al nostro soggetto, ma non si possono trattare in una nota, tanto più che non influiscono alla critica del nostro contraddittore.
- (2) Il facsimile della sottoscrizione di Verrazzano preso dall' Archivio del Parlamento di Rouen fu stampato dal Rev. B. F. De Costa nel terzo de' suoi articoli sul Verrazzano: The Magazine of American History, Nuova Yorck aposto 1878, pag. 450. Nel secondo di essi articoli (maggio 1878, pp. 260-261), De Costa rileva acutamente un altra concordia fra testimonii lontani e indipendenti. L' Ambasciatore Silveira scrive al suo Re che Verrazzano non è ancora partito alla scoperta fra altri motivi per cagione di differenze fra lui e i suoi nomini. Dall' altra parte Fernando Carli nella sua lettera annunziando al Padre la scoperta aggiunge: Alderotto Brunelleschi che parti con lui e per fortuna (tempesta) tornando indietro non volse più seguire come di costà (da Firenze) lo intende, sarà malcontento. Sarà anche questa la ragione per cui Verrazzano partito con quattro navi e per tempesta ridotto a due finalmente continuò il viaggio con una sola nave e la Delfina. (I tre articoli del De Costa nel Magazine tutti del 1878 sono intitolati, il 1º The letter of Verrazano febbraio pp. 65-81; il 2º The voyage of Verrazano, maggio pp. 257-277; il 3º The Verrazano Map agosto pp. 449-469).
- (3) La verità di parrechie notizie del Verrazzano a descrizione di luoghi è ben posta in chiaro dal De Costa nel predetto secondo articolo pp. 264-272 citando esempi di altri Viaggiatori e le confessioni degli stessi avversarii. Murphy et Buckingham Smith. Esempi la costa dove manconte di pietre, dove bassa e sabbiosa o eminente, ripida,

scogliosa; le case circolari, la cura delle malattie col fuoco, i costumi diversi. E ponendo tali notizie a confronto con quello che ne segnavano in quello stesso secolo i più dotti, come Benzoni, Bordone, Thevet ecc., fa meglio risaltare la conoscenza personale del Verrazzano. Vedi anche sotto i giudizi del Major e del Kohl.

(4) Alle notizie su Verrazzano e sulla sua fama corrente in patria si aggiunga la seguente che ebbi cortesemente dal dotto mio Collega il Cav. Bonglii, Direttore dell' Archivio di Stato in Lucca: « Nelle Lettere di Niccolò Martelli a « car. 87 ve n'è una a M. Dino Compagni il giuniore, fio-« rentino studioso di cosmografia e di Matematiche, quello « stesso cui è dedicata da Fra Mauro fiorentino la Sphera « volgare del 1537. Il Martelli si rallegra col Compagni « d'essersi liberato da non so quali noje che lo avean tenuto « per qualche tempo impedito dagli honorati studi del-« l'alta cosmografia, della vaga geografia et della mi-« rabile Idrografia, per mezzo delle quali col principe « Tolomeo, col Vespuccio, col Verrazzano, et più nuo-« vamente col Giov. Pietro Appiano alemanno e astro-« logo sapientissimo discorrevi il mondo. Si vedono nello « stesso Martelli molte lettere relative ad un Gio. Battista « Verrazzano fiorentino che stava alla Corte di Francia « e che nel 1544 ebbe l' ufficio importante di Maestro di « Corrieri. »

Che questa famiglia seguisse volontieri la parte di Francia ne è prova anche quel Bernardo Verrazzano (omonimo dell' àvo dello scopritore) che nel 1522 insieme a Niccolò Martelli (lo stesso di cui sopra?) fu bandito da Firenze, come sospetto complice della congiura contro i Medici che cagionò la decapitazione d'alcuni e la fuga in Francia del Poeta Luigi Alamanni (Ammirato Istorie Fiorentine, Libro 290).

(5) De Costa nel suo primo articolo (febbraio 1878) p. 66 risponde anch' egli che non era il clima che si cercava ma

l'assicurazione del passaggio. Perciò Spagna fortificava lo stretto di Magellano e Frobisher si ostinava nelle acque del più lontano Nord. L'illustre Major (art. Verrazzano nel Geographical Magazine, London, luglio 1876, p. 187) dice che la scorpeta d'un passaggio al Catajo pel Nord-Ouest et il Nord era il gran desideratum dopo il ritorno della spedizione di Magellano.

(6) Anche Major loc. cit. dice: noi non vediamo ragione per cui la prima descrizione i un paese sia la sola che si pretenda e si aspetti libera da informazioni. De Costa prova in più luoghi che anche i Viaggiatori dopo Verrazzano caddero negli stessi difetti negli stessi luoghi, per es : non videro la gran Baia Chesapeake o la Delaware, non videro o non notarono generalmente nelle carte la grandissima ma ncbbiosa Baia Fundy, ecc. (art. di maggio pp. 264-265; 272-274). Si vedano ivi altre spiegazioni, dove fatta un po di parte all'esagerazione, vi resta ancora quel fondo di vero che richiede la vista personale : come la costa del Maine orientale è ben assomigliata a quella dell' Adriatico, la descrizione sovra accennata dello sbocco fra i colli dell'Hudson nella Baia di Nuova Yorck viene lodata dallostesso Avversario Buckingham Smith, la pietra viva all' entrata del porto di Newport e probabilmente Goat Island ove sta ora il Faro (pp. 271-272). Ma certe impossibilità o alte improbabilità sono sogni del Critico. Così Major ben lo rimbecca nei due punti seguenti.

Da Dieppe a Lione vi sono 380 miglia, sarebbe un miserabile corriere quegli che non potrebbe percorrere tale distanza in 27 giorni (tra l' 8 luglio e il 4 agosto, per recare la lettera di Verrazzano al Re che dovea recarsi in quest' ultima città). Ma in questo frattempo, secondo Pietro Martire, Fiorino ossia Verrazzano compiè un altra corsa sulla costa del Portogallo, prendendo una nave con 180,000 ducati che andava alle Indie. Il S. M. trova questo intervallo come il precedente insufficienti a compiere tali fatti, perciò

falsa e inventata la lettera del Verrazzano e del Carli (pp. 23, 145). Il Major, comme avea risposto alla prima pretesa impossibilità, risponde alla seconda con una esclamazione. Impossibile, per un Corsaro attratto dall' offa di 180,000 ducati, compiere l'impresa in tre settimane! Tanto più che Verrazzano venendo da Dieppe a Lione per vedere il Re, si trovava proprio sulla strada e alla costa di Portogallo, ove dovea passare la nave da predare.

Infine fossero, se si vuole impossibilità: De Costa p. 463 *osserva che Popham scriveva nel 1607 dal Maine che ivi nascevano noci moscate e cannella ambragigia e tintura del Brasile: e si era vicini al mare pacifico. Altrove (p. 265) dice: Fernando Cortez fa bere a Montezuma del vino dalle cantine, colà ove non erano nè vini nè cantine: dovremo dunque cancellare dalla stòria Cortez e i viaggi di Popham?

(7) Il silenzio, già si sa, è un indizio soltanto negativo e debolissimo. De Costa (pp. 270-271) reca esempi di cose anche più importanti tacciute dai Viaggiatori. Il tabaco e il Wampum di cui fa tanto caso il Critico, non sono menzionati « né da Ribault (1562) né da Ingram (1568) né da Barlow (1585) në da Pring (1603) në dal giornale di Popham (1607). Peggio ancora Marco Polo non dice nulla del të in Cina. » Ed aggiungo io, non dice nulla della gran muraglia, sebenne sià menzionata dai cotemporanei di lui, Abulfeda, e Ibn Batuta. In quanto al silenzio del Barkcanoe sulla costa del Massachusset pure rimproverato dal Murphy, De Costa risponde che questo anzi è una prova d'autenticità della lettera. Il Bark-canoe (il canotto leggerissimo di cortecce d'alberi e betulle cucite con vimiri o simile era una proprietà soltanto di Terra Nuova e luoghi vicini, ove gli alberi vengono su piccoli e stentati. Nella Nuova Inghilterra, ove si trovava Verrazzano allora e dove gli alberi cresceano grossi fu in uso il log-canoe (il canotto di un sól tronco di albero) incavato col mezzo paziente ma

economico del fuoco: finchè l'introduzione degli utensili di ferro non rese più facile la costruzione della barca di più pezzi. De Costa cita altre simili descrizioni di Champlain e di Lescarbot : egli ne avea già ragionato in articoli precedenti cominciando la lotta col Sig. Murphy; cioè nel Giornale The American Church Review, Nuova Yorck, luglio 4876 (The Voyage of Verrazzano), e in altro grazioso articoletto (anonimo): Verrazzano, a motion for the Stay of Judgment, Nuova Yorck, 1876. Il silenzio ossia la mancanza di documenti autentici non è ammessa come prova dall' Harrisse medesimo, come né dal Major ne dal Costa. E vedasi in proposito di simili casi il mio dotto amico il Sig. Gabriele Gravier di Rouen nella erudita memoria presentata al Congresso internazionale di Geografia : Les navigations européennes faites au moyen âge aux côtes occidentales d'Afrique. Paris 1878: pp. 36, 37.

- (8) Qui mi soccorre appunto De Costa (p. 265) citando Hudson il quale nel 1609 dice che le passoline (dryed-currants) che gli Indiani portarono erano dolci e buone. Vedasi anche a pp. 262-263, come De Costa interpreta la difficoltà del colore degli Indigeni, ad ogni modo mostrando errori analoghi commessi da altri Viaggiatori. Io credo però su questo punto del colore più appropriata la mia risposta.
- (9) De Costa pp. 257-259 ed altrove nota altre contraddizioni tra la lettera di Verrazzano e la Carta Ribero. Colà dove il fiorentino crede trovarsi indizi d'oro, una leggenda di Ribero dice al contrario no han alla do oro. Colà a 41° 40′ circa dove la lettera dice che arrivò per mare in direzione da ponente a levante, Ribero a ponente ci pone terra invece di mare: La terza corsa in uno dei documenti diventerebbe la quinta nell' altro, il grado 41° 40′ diventerebbe 44° ecc.
- (10) Anzi Major dice, ed è vero, che nella Carta di Ribero non vi è divisione di corse : la quale è puramente imagi-

nata dal Murphy; manca dunque uno dei termini pel raffronto.

- (11) Major ben compendia le risultanze dell' esame di confronto fra Ribero e Verrazzano. « La lettera di Verraz-
- « zano contiene particolari che non poteano essere raccolti
- « da nessuno dei racconti o carte preesistenti. Il dott. Kohl
- « (continua egli) giudice imparziale e competente pubblicò a
- « Portland nel 1869 per la società storica del Maine la sua
- « History of the Discovery of the East Coast of North
- « America, nella quale potè dedicare venti pagine alla
- « spiegazione della lettera di Verrazzano, verificando al
- « lume della scienza moderna i differenti punti di essa let-
- « tera con soddisfazione e ne da la sentenza seguente. È
- « questa l'impresa maritima più interessante a questa no-
- « stra costa nella prima metà del secolo XVI, perchè du-
- « rante quel periodo esse è l' unica che contenga un rap-
- « porto scritto, pieno, composto da un teste oculare, ben
- « istruito e capitano della spedizione. Il racconto quindi è
- « inapprezzabile.
- « Ecco che cosa invece dice il Kohl della carta di Ribero
- « considerata come la spiegazione del viaggio di Gomez,
- « Noi non riesciamo a determinarvi la strada che Stefano
- « Gomez segui nell' Oceano. Non ci fu conservato niun
- « Giornale di Bordo scritto da lui o dai suoi compagni; e gli
- « Storici Spagnoli, Oviedo, Herrera e Gomara che possono
- « aver veduto il giornale sono brevissimi nel racconto di
- « quella spedizione, quantunque essa avesse un interesse
- « particolare per la Spagna, essendo la sola officiale spedi-
- « zione inviata da quella Nazione alle parti nordiche della
- « nostra costa orientale. »

La pretesa costruzione della lettera di Verrazzano sulla Carta di Ribero è qualificata dal Major il *Climax delle imputazioni costruttive del Sig. Murphy*, e dice che non merita altro nome che quello di *un ussurdo*. Conchiude (dicendo col De Costa) che tutta l'accusa del Murphy « è

- « fondata in non altro che in una serie di supposizioni
- « arbitrarie, non solo non confermate dai fatti ma in con-
- « traddizione diretta coi fatti ammessi dal Murphy medesi-« mo. » E mi pare che basti.
- (12) Kohl, Die beiden altesten general Karten von America, Weimar, 1860, pp. 59-60. Anche tutte le altre mie citazioni del Kohl nel testo mio vengono da questo libro non avendo io alle mani il suo lavoro più recente citato dal Major (ved. nota precedente).

Sul senso della parola scoprire ved. De Costa p. 274 ove è citato Barlow che nel 1584 dice aver scoperto parte della regione ora detta la Virginia, e gli Olandesi nel 1614 dicono avere scoperto le terre fra i gradi 40 e 45 Nord, mentre non ignoravano essere state più volte visitate e delineate in carte.

- (13) Sulla bandiera francese e suoi colori ved. De Costa p. 454, che cita Vernouel, Les couleurs de la France.
- (14) Una nuova prova di maggiori antichità della Carta di Gerolamo Verrazzano è nella menzione che egli fa soltanto della esplorazione di Francesco Garay (1521) ignorando ancora quella del Licenziato Aillon sebbene avvenuta prima della sua Carta (1523). De Costa p. 452, c' informa della leggenda scritta da Gerolamo sul preciso limite della scoperta di Garay quale è pure segnato nello schizzo annesso alla Real Cedola in favore di questo scopritore (Ved. Navarrete, Viajes y Descobrimientos, III, 148. La leggenda di Gerolamo è la seguente: « Qui cominiciò a discoprir Franc de Garra: ultima della Nova Hispania. »

Del resto, dice De Costa (p. 462) Frobisher sognò d'aver veduto e pose nella sua Carta un mare aperto conducente al Catajo che copriva 12 o 15 gradi di latitudine. Simili fantasticherie sorgono non raramente da viaggi reali.

(15) Vedo ora che io aveva indovinato la professione del Sig. Murphy poichè lo scritto sopra accennato anonimo ma che credo del De Costa, Verrazzano a motion for the Stay of Judgment p. 4, dice che il libro del Sig. Murphy è oscurato (overshadowed) dall' influenza dell' abito professionale e vi si discopre non soltanto lo storico in cerca della verità ma il procuratore che si scalda per giungere a strappare il verdetto (attorney warmly reaching out to grasp the verdict).

- (16) A proposito della professione di Corsaro rinfacciata a Verrazzano l'inglese Major dice: noi crediamo che non si possa attribuire qualche cosa di molto meglio ad alcuni dei nostri proprii esploratori dei tempi della Regina Elisabetta.
- (17) De Costa pp. 73-81, reca i passi del dotto bibliografo Spagnolo Leon Pinello nella sua *Epitone de la Biblioteca Oriental*, ecc. Madric, 1627, e dello Spagnolo Alce lo nella inedita sua *Biblioteca Americana* i quali citano entrambi la relazione di Verrazzano come scritta in francese e tradotta in italiano dal Ramusio. Ivi è citata pure una traduzione Spagnola di un certo Traxanda.

Delle differenze e malintesi che possono venire da due traduzioni diverse Costa p. 68 cita più esempi: uno di questi è della traduzione di Alfonse fatta da Hakluyt che ha fatto dire al suo originale che i fichi nascono nel Canadà, mentre colà era detto che il Cana là si stende fino alla terra Figuier (provincia de Hijgueras della Carta di Ribero), che corrisponde alla regione dell' isola di Cozumel al golfo di Honduras. E come qui il Figuier e il Canadà divennero il paese dei fichì, così il perù per altri traduttori fu regione delle pere. Anche il Sig. Murphy si piace delle sole traduzioni dei nuovi documenti da lui recati; ed Harrisse a ragione deplora questo costume che può dar luogo a inconvenienti gravi e in ogni caso non rende mai così chiaro il senso dell' originale.

(18) Riguardo ai due Re, De Costa pp. 267-268 dimostra Iuminosamente coll' autorità di Roggero Williams, che gl'Indiani del Narraganset, ancora un secolo dopo vivevano proprio sotto un simile governo di due Re un vecchio e un giovine, zio e nipote.

Appendice alla Memoria precedente sul Verrazzano, in cui si tratta più specialmente della nomenclatura della Carta di Gerolamo Verrazzano, reveduta e corretta.

La Memoria precedente fu già presentata alla seconda sessione del Congresso degli Americanisti tenuta a Lussemburgo nel 1877, ma nel Compte-rendu di quella sessione ne fu stampato soltanto un breve sunto. Sono io che ho desiderato che si facesse così, siccome contavo di poter migliorare il mio lavoro con nuove fonti, specialmente con un viaggio in Toscana che mi era proposto. Circostanze indipendenti dalla mia volontà mi impedirono l'esecuzione di tale disegno; d'altra parte gli uomini più a fondo instrutti nelle cose storiche della Toscana, ai quali mi sono rivolto, e che son persuaso nulla hanno trascurato e per gentilezza propria e per amor patrio, non hanno potuto somministrarmi alcuna indicazione nuova intorno al Verrazzano, salvo un cenno nelle lettere di Niccolò Martelli, che ho posto in nota. Si può dunque considerare perduta ogni speranza per parte degli Archivi e fonti toscane; ma rimane sempre a compiere la ricerca negli Archivi francesi che ancora recentemente ci diedero buoni saggi su questo stesso argomento.

Nel frattempo venni in cognizione dell' articolo in difesa di Verrazzano scritto dall' illustre R. H. Major uno dei Conservatori del Museo Britannico. Il Rev. B. F. De Costa di Nueva Yorck autore di dotti articoli geografici in varie riviste micommunicava con liberalità squisita i suoi scritti che riguardano il Navigatore fiorentino.

In tale stato di cose rimasi in dubbio se non valeva meglio sopprimere la mia Memoria del tutto, oppure rifarla da capo interamente profittando di que' lodati studi. Ma io avevo data parota di rapresentare il mio scritto alla terza sessione a Brusselle. Poteva forse essere più gradito agli studiosi formarsi da se un giudizio finale, e frattanto vedere come da persone diverse ed indipendenti una dall' altra veniva considerato uno stesso soggetto e si scioglievano le numerose obbiezioni sollevate dal Signor Murphy. Fondendo in uno scritto al tutto nuovo le risposte già mie con quelle dei dotti codifensori, nonostante la delicatezza che avessi usato colle citazioni, avrei potuto lasciar dubbio nei lettori, che io mi volessi far bello dell'ingegno altrui.

Queste ragioni mi persuasero ad adottare una via di mezzo; ripresento il mio scritto, migliorato forse alquanto nella redazione, essendo stato scritto la prima volta unpo' in fretta, ma identico nella sostanza e indipendente dalle cognizioni acquistate dopo; aggiungo quà e in là, ma in note a parte ed in fine della Memoria, quelle osservazioni de' dotti Codifensori che mi pajono confermare il mio detto o illustrare altre parti da me trascurate: e riservo la presente Appendice a dare un saggio più particolareggiato degli studi del Signor De Costa sopra un aspetto nuovo della quistione : cioè l' influenza della Carta di Gerolamo Verrazzano sovra altre carte dello stesso secolo XVI, e la nomenclatura delle coste scoperte dal fratello di lui; la quale nomenclatura fu dal De Costa per la prima volta e a suo grande onore ricavata dall' originale della Propaganda di Roma.

L'articolo del Sig. Major, benché breve, è un tocco da maestro succoso ed incisivo; ma il Rev. De Costa prende a corpo a corpo il Sig. Murphy e non gli lascia posa nei suoi quattro o cinque articoli pieni di erudizione e di vena. I tre specialmente che inserì nel Magazine of American History dal febbraio all'agosto 1578 considerano la quistione sotto tutti gli aspetti, esaminandosi nel primo la lettera di Giovanni Verrazzano, nel secondo il viaggio di

lui, nell'ultimo la carta del fratello Gerolamo. Nella rassegna che l'autore fa delle carte maritime contemporanee o dello stesso secolo del Verrazzani, spiega una cognizione di tali rari cimelii mirabile per uno che sta dall' altra parte dell' Atlantico : e ha reso i suoi scritti più preziosi pei facsimili e disegni aggiuntivi, che Pongono il lettore in grado di giudicare con miglior cognizione di causa. Vi troviamo non solo ripetute imparzialmente le carte comparative del Murphy, ma una nuova carta di Gerolamo Verrazzano più accurata e colla intera nomenclatura : e vi hanno frammenti delle Carte del Reinel, dell' Hakluyt o Locke, della Tolemaica del 1513, della Ramusiana del 1556, in quanto possono giovare alla quistione: c'è uno schizzo di altra Carta alla Propaganda che è imitazione della Carta di Ribero, e infine un bellissimo facsimile del Globo d'Ulpius che De Costa illustrò eruditamente con un più recente articolo nello stesso Magazine of American History (Gennaio, 1879). Noi stessi parrecchi anni addietro avevamo veduto a Venezia, a Firenze, Bologna, Parma, e a Parigi e Londra gran numero di carte e portolani degli autori citati dal De Costa o di alfri il cui studio sarebbe giovato alla nostra quistione: ma a quel tempo (oltre adaltro genere di ricerche storiche) il nostro scopo era rivolto in particolare alle scoperte e forme di coste fino al secolo XV; in generale poi ci proponevamo di raccogliere e abbiamo raccolto in fatti la serie più possibilmente compiuta dei Cartografi italiani e dei loro lavori, come anche dei lavori simili di stranieri che si conservano in Italia.

Non avevamo dunque nulla di preparato di Carte manoscritte pol nostro studio presente; meglio passiamo giudicare delle stampate nelle edizioni tolemaiche del 1548 e 1561 e nel volume terzo della celebre Raccolta del Ramusio, le quali tutte si dicono fattura del Piemontese Gastaldo, rinomato a que' tempi. In quelle Carte non si può a meno di riconoscere, come afferma il De Costa, non

solo un tipo affatto diverso dalle solite imitazioni del Ribero, ma ancora una reminiscenza, per quanto imperfetta. d'una scoperta francese. Già il nome di Angolemme trasportato in quelle coste ha una chiara allusione col titolo originario del Re Francesco I. La Carta del Ramusio del 1556 in poi oltre al conservare lo stesso nome battezza a dirittura coll'altro di Nuova Francia tutta la regione da Angolemme a Capo Breton, in conformità alla carta di Verrazzano, e aggirngendovi il sinonimo di Norumbega conforme al Capitano di Dieppe. Quel nome di Nuova Francia dalla sua posizione nel corpo di una vasta regione più o meno isolata dalle acque conferma il nome di F_{ℓ} ancescà dato alla stessa regione dal Munster e dall' Alfonse, se non anche da un cenno dell' Agnese, ai quali il De Costa aggiunge la Francesca del Laudonnière. L'altra carta che segue subito nello stesso terzo Volume del Ramusio ha intorno all' isola di Sumatra tre isolotti nominati la Louise, la Marguerite, la Formetie, corruzione quest' ultima di Parmentier che sappiamo ora essere il nome del Capitano di mare di Dieppe, non conosciuto da Ramusio. Da questi esempi si vede essere stata intenzione di que' scopritori o francesi o per conto della Francia (come del resto era uso generale) di onorare la madre, la sorella, gli appannaggi del Re, la Nazione e lo stesso scopritore. Ciò posto vi è buon indizio a riferire a simile intenzione anche altri nomi meno chiari, come sarebbe il porto reale e Flora e perfino il Paradis che l'erudizione del De Costa ha riscontrato nell' allora fameso, Padovano invitato da Francesco I a professare scuola d' Ebraico in Francia, e maestro, aggiunge egli, della sorella del Re. (iò viene tanto naturale, che, come notò il De Costa p. 467 anche Botero nelle sue Relazioni Universali (Parte 1º Libr. V art. Nerumbega) scrisse che erano stati imposti dai Francesi questi nomi di Porto del Rifugio, Porto Reale, Paradiso, Flora, Angolemma.

Guardando ancora più posatamente le carte del Gastaldo, per quanto ne sia imperfetto il disegno, vi si scerge un fondo che, come osserva il De Costa, si può richiamare. alla Carta di Gerolamo Verrazzano, almeno in uno dei punti più importanti. Si vede anche qui la costa della Longisland fra due golfi esagerati e l'isola triangolare (specialmente nella carta del 1548) a levante della Longisland seguita da un Porto del Rifugio che accenna al rifugio di quindici giorni di Giovanni Verrazzano dopo passatal' isola Luisa. Ma ciò che è più convincente ancora è l'acuto e verissimo rilievo del Rev. De Costa p. 460. L'isola triangolare ha nome Brisa nel Gastaldo, nome chiaramente corrotto da Luisa male intesa dal Copista. Questa isola e la Longisland e il Porto del Rifugio, a dire il vero sono fuori di luogo, perche la Carta li pone verso i gradi 45 di latitudine, e poco al di sotto del Capo Breton che è nella giusta posizione di 46º ma appunto tale errore prova la dipendenza della Carta Gastaldo da quella di Gerolamo Verrazzano. Quest' ultima fuorviata, come si è detto. dalla erronea base della Florida, disegnò tutta la costa della Verrazzana troppo in alto, e specialmente l'isola Luisa e luoghi vicini precisamente collocò a 45 gradi e il Capo Breton più in su a proporzione. Gastaldo che lavorava molti anni dopo quando era conosciuta la giusta latitudine del Capo Breton, tirò questo più basso e così rimase vicino all' isola Luisa, il cui errore geografico non si sapeva correggere. Il Mercatore nella sua gran Carta del 1569 volendo riunire tutti i dati pervenuti a sua cognizione e così anche la lettera di Verrazzano, vide che mancava l' isola colà ove dovea essere e ve la pose col nome erroneo di Claudia che designava la moglie e non la madre di Francesco I, e nello stesso tempo mantenne a 45° l'isola Brisa che trovava nel Gastaldo. Per tal guisa credendo completare faceva una duplicazione d'una medesima isola : come duplicò per simile errore e separò le

Feroe dalla Frislanda e la tavola dei Zeno dalle scoperte più moderne.

Il Rev. De Costa passa ad esaminare la Carta di Gerolamo Verrazzano in se stessa e nella sua nomenclatura per la parte che ci riguarda. Egli ci fa sopra osservazioni ingegnose, ma che noi non possiamo accettare che in parte: persuasi però che la difesa non ne trarrà danno ma piuttosto vantaggio.

Conveniamo con lui dapprima sulla importanza del nome inscritto in essa Carta di Orambega (forse da leggersi Norumbega la cui prima lettera non sia ben distinta): cosi sarebbe qui il più antico esempio di un nome più ripetuto e quasi divenuto famoso. Il nome di *Pescherie* intorno al C. Breton indica che o scarse o frequenti i Verrazzano le conoscevano già. Anche più importante è il futto che la nomenclatura italiana si ristringe fra gli stessi limiti occupati dalle tre bandiere tra la Florida e il C. Breton: nuovo segno evidente che i Verrazzano distinguevano accuratamente le vere loro scoperte dalle terre soltanto esplorate, e adettavano al di sotto e al di sopra, la nomenclatura estera già in uso nelle altre carte.

Ma la lezione del De Costa in più luoghi ci è sembrata meritevole di nuovo esame : il che non può sorprendere chi sia pratico della difficoltà paleografiche, specialmente nella lettura di nomi proprii. Perciò ci siamo rivolti alla gentile operosità e dottrina del Dott. Giacomo Lombroso di Roma, al quale volontieri si aggiunse il dottissimo canonico Fabiani; entrambi diligentemente raffrontarono l' originale della Propaganda colla nomenclatura additata dal De Costa e coi dubbi da noi proposti qua e ià, e ci inviarono le correzioni che in fine di questo appendice daremo, a fianco alla nomenclatura medesima.

Si vedrà per esempio che al nome Spagnolo di mucha gente è sostituito *mala gente* il che oltre ad essere più proprio della nomenclatura italiana è anche più conforme alla lettera di Verrazzano e la la carattere di que' selvaggi notato anche dal Capitano di Dieppe ed altri. Parimente al Capo di busso viene sostituito il *Capo delle Basse*, denominazione propria e viva delle basse e scogli intorno alla penisola del Capo Cod.

L'Impruneta e l'Annunziata ripetute più d'una volta nella Carta di Gerolamo, per chi conosca un poco Firenze segnano, a non dubitarne, due famosi e veneratissimi Santuarii: l'Annunziata gioiello d'arte entro la Città; e la Madonna miracolosa dell'Impruneta, non lungi dal feudo nobile dei Verrazzano che si trasporta a gran pompa a Firenze per ogni occasione di disastri tenuti o sopravvenuti.

Non fa bisogno di provare l'intenzione dei Verrazzano nel dare il nome di Luisa la Madre del Re all' isola triangolare. Nemmeno abbiamo motivi per rifiutare l'attribuzione che fa il De Costa d'Angolemme, San Germano, San Francesco, forse anche il Belvedere la foresta e la Selva dei Cervi, considerandoli come richiami più o meno vicini o solo probabili della Corte del Re, patrono di Verrazzano: sebbene alcuni di questi possono anche alludere a scene naturali presentatesi lungo la navigazione, come ben osserva l'autore che la Panta Dei Calami risponde allo odierno Cañaveral nel significato e nella posizione. I nomi di San Luys, e di Colonvilla hanno pure una connessione evi lente colla Francia e anche più i nomi di Orleans di Longavilla e di Vendome. Ma se io convengo in ciò, vi è qualche cosa in cui dissento dal De Costa: cioè sul senso che ha inteso dare il Cartografo ai tre ultimi nomi Francesi. L'autore pensa che Verrazzano ha voluto alludere alle Città che egli ben conosceva: le più essendo lungo la strada che da Dieppe conduce alla Rochella, ritrovi ordinarii di lui

A me pareva che tale ragione non bastasse a perpetuarle in una Carta di scoperte : capisco bensi che vi ponesse Dieppe e Livorno: l' uno il suo porto di Normandia: l'altro il porto della sua Toscana: (e anche qui mi discosto un poco dall' autore). Ma una filza di nomi entro terra trasportati, sul mare senza un motivo apparente. Così mi sorse un dubbio che proposto da me a' que' cortesi Signori, fu riconosciuto una giusta previsione e sembra porgermi la chiave d' un senso più appropriato pei nomi predetti.

Le parole che il De Costa legge una volta Lamuette e altrove Bomuette (riconoscendo egli però che sono un identico nome) nel mio modo di vedere, fondato sulle norme paleografiche, devono suonare Bonivetto, e così fu riconosciuto per entrambe esse parole nella revisione. In tal caso il nome deve alludere all' Ammiraglio Bonivet che capitanò l'armata francese, scesa in Italia nel 1523.

Giovanni Verrazzano come capitano di mare era sotto la dipendenza dell' Ammiraglio e sappiamo anzi dalla Cronaca dell' Andrade che fu col favore degli Ammiragli e per la dissimulazione del Re Francesco che si stava covando il progetto di scoperta o passaggio al Cataio: come più tardi, succeduto che fu a Bonivet l'ammiraglio Chabot, anche questi meditava con Giovanni un nuovo viaggio alle Indie. Il Fierentino partiva per la scoperta d'America al principio dell' anno 1524, quando Bonivet era in Italia, e ritornava in luglio molto prima dunque che le parzie dell' Ammiraglio e del Re conducessero alla morte del primo e alla prigionia del secondo nella funesta battaglia di Pavia il febbraio 1525. Nulla di più naturale che Giovanni Verrazzano, e nel tempo e subito dopo la scoperta, intendes se onorare il suo Ammiraglio con imporne il nome più volte ai punti della costa veduta, anzi ne preconizzasse già come certa la Vittoria nome anche questo figurato ripetutamente nella sua Carta. Ciò posto si capiscono pure i nomi sovra accennati ed altri che facenno splendida mostra o nell'armata o alla Corte del Re : il Duca di Vendome a cui in quel tempo fu affidata la difesa di Parigi da

attacchi possibili del nemico. Il Duca di *Orleans di Lon-*gueville: il giovane re di *Navarra* che presto sposerà
Margherita la sorella di Francesco I: e se ben vedo, vi
è anche *Lescuns* il Maresciallo di Foix che i signori revisori pur dubitando avean già cominciato a correggere in *Cascuno*.

Nè mancano gli Italiani che nel tempo medesimo seguivano le bandiere di Francia con titoli d' onore meritato: i Pallavicini e i Sanseverino fra i quali ultimi Galeazzo grande scudiere del Regno. Ed è curioso che tali nomi di guerrieri si trovano più d'una volta accostati l'uno all'altro e alla Vittoria, come se fossero pronti in fila di battaglia.

Le vittorie augurate andarono in fumo. Gian Ludovico Pallavicini che correva a raggiunger l'armata cadde ucciso in una imboscata; il Duca d'Orleans di Longueville rimase ucciso nell'assedio di Pavia; e la funesta battaglia data ivi stesso cogli Imperiali recò la prigionia del Re Francesco e la morte del Maresciallo Lescuns, a Galeazzo Sanseverino, e all'Ammiraglio Bonivet, il quale cadendo valorosamente come gli altri scontò almeno in parte la colpa dell'essere stato egli la causa principale del disastro. Il Duca di Vendome rimasto primo principe del sangue corse a Lione a raggiungere la Madre del Re per avvisare con lei ai mezzi di salvezza del Regno.

Questi fatti storici mi persuadono che una tale nomenclatura deve essere stata inventata proprio da Giovanni Verrazzano e scritta dunque sopra una carta eriginale di lui; il parlare di *vittorie* e di *Bonivet* dopo e quasi fresche ancora le sciagure della Francia e voler immortalare certi nomi sulla carta di una scoperta, non potea più farsi in un originale, francese, potea però copiarsi dal fratello insciente dello scopo o indifferente, e in un lavoro italiano.

Segue la nomenclatura nella lezione del De Costa colle variazioni in margine secondo la nuova lezione.

CORPEZIONI.

1 Terra Florida	
2 Dieppa	
3 Livorno	Livernne
4 Punta de Calmo	punta de Calami
	punta de Lulmo
5 Palamsina	Palavisina
6 p. daraptor	p. dara Flor
7 Comana	•
8 Santia	Santiago
9 Punta	
de ca	de ce
ño	tue ?
(qui un istmo colla leggen-	
da:Da questo mare orien-	
tale si vede il mare occi-	
dentale : sono sei miglia	
di terre infra l' uno e Γ al-	
$ ext{tro}$)	(infra l'uno et l'altro)
10 C. D' Olimpo	C. dolimpo
11 Olimpo	
12 La Victoria	lauictoria:
13 Casino (?)	ansnino (?) cascuno (?)
14 Santanna	
15 Lanutiata	
16 Lamadra (?)	Lamac a (?) Lamaina (?)
	Lamacua (?)
17 Sansiano	San franc°
18 Palamsina	Palavisina
49 Lamprunera	
20 Lanuntiata	
21 Lungavilla	
22 Lamuetto	Boniuetto
23 San Germano	Sangermano
24 La Victoria	lauictoria

25 Santa m	Santam ^a
26 Lamprunela	Lampruneta
27 C. D' Olimpo	1
28 Angolesme	Angolemme
29 Tolomella	Tolovilla
30 Vendomo	
30 ^{bis} Luisa (l' isola)	
31 Navarra	navarro
32 M. morello	
33 G. del refugio	
34 C. del refugio	
35 Palamsina	Palavisina
36 S. Severino	
37 Lemm pro monterium	Jouim pro mentorium
38 C. della Bussa	C. delle basse
39 La foresta	
40 Selva de Cervi	
41 Palma	Palaia
42 San Giorgio	
43 C. de San Luis	
44 Santanna	
$45 \mathrm{Or.}$ (?)	Orlean
46 C. de monte morello	C. de monte m. morello
47 La foresta	
48 Mente morrello	
49 Belvidere	belvedere
50 Lungavilla	
51 Vendomo	
52 Bemuetto	Bonivetto
53 San Semano (?)	Sanseverino
54 le figla d nivarra	le sigle (sic) de navarra
55 Orambega	
56 La pescaria	
57 Santanna	
58 C. grosso	

59 Rio della pescaria

60 La foresta

61 Terra onde mucha gente

62 La formeso

63 Santa m.

64 Plaia

65 C. de Bretton

Terra onde he mala gente

Puoformose (?)

San marti

65bts C. grosso

66 baia

67 Rio Santant

68 baia di Sancta Joanni

69 angra (?) plaia (?)

70 pescaria (?)

71 Maria (?)

72 C. de paelas

73 C. Raso

74 C. de spera

75 Farilhan

76 baia de conseption

77 Rio de consepcion

78 Bachalaos

79 Baia de ciria

80 isla de san luis

81 Rio Jordan

82 C. de chasas

83 Monte de trigo

84 C. d

85 Ylla do fuoco

. 86 Rio das bassas

87 Rio do freo

88 Isla des aves

89 R. Formoso

90 abaia

91 C. Formoso

Rio di Santant^o

di Sancto

69 plaia

 69^{bis} angra

parana (?)

Camboa

c. despada

· Farilham

baia de coricam

Rio de San Joanni

Bachaliaio

baia de steria

Rio Jordam

C. das basas

c. da scanaga

Illa do fuoco

Rio desno

Ylla dos avas

C. Formoso

92 isla fortuna

Ylla de fortima

- 93 Terra nuova sive le muche
- 94 Terra laboratoris
- 95 Questa terra (laboratoris)

fu discoperta dalli inglielesi.

inghilesi.

La leggenda sopra è

Hieronimus deverrazano (sic) faciebat

Verrazana sive Nova Gallia quale disco-Nova Gallia | prì 5 anni fa Giovanni da Verrazano sive Yucatanet] fiorentino per ordine et comandamēto del Cristianissimo Re di Francia.

(N. B. Le bandiere sulle coste della Verrazana sono azzurre senz' altro, ma a fianco di quelle sopra il Capo Lebretton è la bandiera della Brettagna.)

(Non pare che vi sieno giunte, pentimenti o ritocchi nella Carta).

M. Warlomont. Messieurs, je crois devoir signaler au Congrès la présence de M. le docteur Virchow, de Berlin. Le concours de ce savant à nos travaux, est une bonne fortune pour tous les Américanistes.

(Applaudissements.)

M. Adam. Messieurs, j'ai l'honneur de déposer sur le bureau une brochure dont je suis l'auteur et qui a pour titre: Du parler des hommes et du parler des femmes dans la langue caraïbe.

Ce travail s'occupe principalement de linguistique, mais en même temps il a trait à l'histoire et à l'ethnographie. Voici comment : Avant lu dans le dictionnaire du père Raymond Breton que les chefs caraïbes de la Dominique. lui avaient raconté que d'après la tradition de leurs ancètres, ils avaient conquis les Antilles sur les Arrouagues, et avant lu la confirmation de ce fait dans l'histoire de Rochefort, j'ai été amené à me demander si je ne pourrais pas trouver dans la langue caraïbe elle-même la

preuve du fait de cette conquête des Arrouagues par d'autres Indiens.

Après avoir fait cette étude à la fois grammaticale et lexiologique, je crois être arrivé à démontrer au moyen de la méthode linguistique la plus rigoureuse, que la nation et la langue caraïbes ont été formées à la suite de la conquête des Indiens Arrouagues, habitant les îles Antilles, par les Indiens Galibis, sortis de la Guyane anglaise et de la Guyane française actuelles.

On a en effet signalé dans la langue caraîbe une chose étrange: c'est qu'il y existait un parler propre aux hommes et un parler propre aux femmes. Ce n'étaient point deux vocabulaires complets et deux grammaires absolument différentes: il y avait un fond commun, mais pour représenter quatre cents idées, il y avait quatre cents mots pour les hommes et quatre cents mots pour les femmes.

Il y avait en outre des formes grammaticales tout à fait différentes, suivant que l'orateur était un homme ou une femme. Ainsi le verbe négatif se construisait d'une manière toute différente dans la langue des hommes et dans la langue des femmes.

Je suis arrivé à y découvrir que toutes les formes du parler des hommes sont des formes galibis, tandis que toutes les formes du parler des femmes sont des formes arrouagues.

J'ai publié dans cette brochure la liste exacte et complète des mots masculins et des mots féminins que j'ai retrouvès les uns dans le galibi et les autres dans l'arrouague. Mais la démonstration est plus forte encore lorsque, au lieu de m'adresser au vocabulaire, j'étudie la grammaire.

Le vocabulaire n'a en linguistique qu'une importance secondaire: c'est la grammaire qui est l'âme des langues, c'est à elle qu'il faut s'adresser pour obtenir des renseignements certains sur la filiation linguistique.

Je n'insisterai pas aujourd'hui sur la portée linguistique de mon travail. Comme cette séance est spécialement consacrée à l'histoire, je veux seulement faire ressortir ce fait que si j'ai raison (et si j'ai tort, je ne manquerai certes pas de contradicteurs pour réfuter mes preuves), si j'ai raison, dis-je, il faudra accepter le fait de la formation d'une nation nouvelle et d'une nouvelle langue à la suite d'une guerre. Il faudra admettre que les guerriers galibis, sortis du confinent, s'étant rendus maîtres des îles Antilles, massacrèrent tous les prisonniers, les mangérent même et prirent leurs femmes : c'est l'enlèvement des Sabines sur une vaste échelle, et qu'alors s'est formée une nouvelle nation, en même temps qu'une nouvelle langue. Il est très possible que c'est de la même manière que se sont constituées en Amérique beaucoup d'autres nations qui aujourd'hui nous paraissent être formées d'un seul élément et que, si on pouvait analyser leurs langues, l'on trouverait, comme la nation caraibe, être le résultat des horribles conséquences de la guerre : le massacre des hommes et le rapt des femmes.

Parconséquent, sima démonstration linguistique est vraie, elle a une certaine importance au point de vue ethnographique ; j'ajoute qu'elle en a aussi à un point de vue historique, car elle tend à l'acquisition d'un fait précolombien : la conquête des îles Antilles par les Galibis. Alors se présente un equestion qui a été trop laissée de côté : celle de savoir si les Galibis venaient de la Floride (hypothèse dont je ne suis pas partisan), ou s'ils venaient de l'Amérique du Sud.

Je crois que, posée dans ces termes, cette question peut être facilement résolue. En effet, les Galibis se trouvaient à côté des Arrouagues; puis viennent les Chimanagetes, les Chaymas, etc., toutes populations qui sont apparentées entre elles dans une certaine mesure. Je dis dans une certaine mesure, parce que lorsque nous traiterons de la linguistique, je me propose d'établir qu'il existe une séparation complète entre les Arrouagues et les Galibis.

Il résulterait donc de ces constatations qu'une centaine d'années peut-être avant la découverte de l'Amérique, des Galibis venus de l'Amérique du Nord, de la Floride, eu de l'Amérique du Sud, ent violemment conquis les îles Antilles, alors occupées par des Arrouagues : or, les Arrouagues se trouvaient dans le centre de la Guyane hollandaise actuelle. La conquête s'est étendue non seulement aux îles de la mer des Caraibes, mais jusqu'à Cuba, Puis vient encere la question de savoir si la population autochtene de Cuba n'était pas une population arrouague.

Malheureusement, il n'a été conservé que soixante à quatre-vingts mots de la langue de Cuba : ils ont été examinés par plusieurs linguistes : moi-même, je les ai soumis à un examen plus complet peut-être, et j'ai découvert vingt-cinq ou trente de ces mots qui sont purement arreuagues : d'autres sont cumanagotes, d'autres sont chaymas, d'autres sont de pur galibi.

Il est donc permis, jusqu'à nouvel ordre au moins, de réputer comme faits historiques : 1° que toutes les îles Antilles, y compris Cuba, étaient habitées par des populations Arronagues, sorties de l'Amérique méridionale : 2° qu'un siècle avant la déconverte, des populations ont conquis toutes les Antilles et Cuba.

- M. Gabriel Gravier. M. Adam a dit que, dans le Caraïbe, il y avait la langue des hommes et la langue des femmes: eh bien, le même fait se retrouve précisément le long de l'Amazone. Là, la plupart des femmes sont conquises et il leur est défendu de parler la langue des hommes, sous peine de mort. Ce fait est très curieux.
 - M. Peterken. Mais cela tend à disparaître.
- M. Gravier. Oui, aujourd'hui, les femmes peuvent parler la langue des hommes, sans qu'on les fasse mourir : mais autrefois, cela leur était absolument défendu. Ce fait

est intéressant, parce qu'il tend à conserver le souvenir de tribus qui n'existent plus. Peut-être les linguistes, en y portant leur attention, parviendront-ils à reconstituer de cette manière quelques-uns des anneaux de la chaîne humaine.

- M. Peterken. Je désirerais que M. Gravier voulût bien nous donner la liste des tribus indiennes dont il vient de parler. J'ai voyagé pendant assez longtemps le long de l'Amazone: j'ai remonté ce fleuve jusqu'à la province de Matto-Grosso, au Brésil; ce voyage a duré deux ans, et jamais je n'ai rencontré une tribu indienne où la femme et l'homme avaient un dialecte différent. Bien entendu, je parle uniquement du bassin de l'Amazone moderne.
- M. Gravier. Je n'ai pas les renseignements nécessaires sous la main, mais je vous les ferai parvenir.
- M. le docteur Abilio-Cesar Borges. En ma qualité de Brésilien, j'appuie ce que vient de dire M. Peterken: je ne connais pas au Brésil deux langues, l'une à l'usage des hommes, l'autre à l'usage des femmes.
- M. Adam. Je pourrais citer des faits. Dans la langue chiquita, qui est la langue de tribus indiennes de la Bolivie, il y a un parler des hommes et un parler des femmes. Dans la langue maskokie, qui est celle de tribus indiennes de la Floride, la même singularité se produit. Mais le parler des femmes et celui des hommes dans la langue chiquita n'a aucune espèce d'analogie avec le parler des hommes et le parler des femmes dans la langue caraïbe. M. Gatschet, attaché au bureau des affaires indiennes à Washington, m'écrivait dernièrement que la question du parler des hommes et du parler des femmes dans un certain nombre de langues américaines est de la plus haute importance, et je profite de cette occasion pour demander qu'elle soit posée afin d'être étudiée dans notre prochaine session.
 - M. de Mofras. Messieurs, j'ai publié, il y a plusieurs

années, un ouvrage sur la Californie. Je ne l'ai pas ici, mais j'y renvoie mes auditeurs.

Dans cet ouvrage, je signalais ce fait que des tribus indiennes dont les membres devenaient trop nombreux, en refoulaient un certain nombre sur d'autres territoires et leur fabriquaient une langue nouvelle et entièrement distincte de celle de la tribu dont ils sortaient. C'est un fait que je détaille dans mon livre avec beaucoup de soin et qui m'a été signalé par les missionnaires franciscains, qui connaissaient ces langues indiennes et qui m'ont donné des prières dans la langue de la tribu primitive et dans celle de la tribu de nouvelle création. A la fin de mon ouvrage se trouvent vingt à vingt-cinq Pater en divers dialectes indiens et d'autres indications sur la différence de la langue de la tribu mère et celle de la tribu de nouvelle création.

M. Adam. Et M. Hubert Bancroft a reproduit quelquesuns de vos textes peut-être sans vous en demander la permission.

M. Peterken. A l'appui de ce que vient de dire M. de Mofras, j'ajouterai que dans le voyage que j'ai fait, accompagné du capitaine Burton, dans l'intérieur du Paraguay, nous avons trouvé sur le versant Est de la Cordillère Paraguayenne la tribu des Macovis parlant le macovi ancien, tandis que sur l'autre versant se trouvait une partie de la même tribu, formant une famille parfaitement distincte, et parlant un macovi plus moderne. A certaines fêtes religieuses, la tribu entière se réunissait pour les célèbrer en commun, et alors tous parlaient l'ancienne langue; mais aussitôt que les membres de la tribu étaient de nouveau séparés, ils parlaient un dialecte différent. Ce fait a été signalé par le capitaine Burton, comme par moi.

Je suis donc d'avis, comme M. Lucien Adam, que la question est importante et je me rallie à sa proposition de consulter l'assemblée sur le point de savoir si cette question doit être mise à l'ordre du jour du procliain Congrès.

M. le comte de Marsy. Je crois que nous devons simplement renvoyer au Comité du Congrès la proposition dont il s'agit.

(Adhésion.)

M. Abilio-Cesar Borges. Messieurs, je tiens à déclarer que c'est par suite d'un heureux hasard qu'il m'est donné d'assister au Congrès. Je fais cette observation, afin qu'on ne puisse pas me reprocher de n'avoir pas pris la parole au sein de cette assemblée: je n'ai pas eu le temps de rassembler quelques idées, de façon à pouvoir vous soumettre un travail, et je tenais à m'excuser pour l'honneur de mon pays.

J'espère bien, Messieurs, être en mesure de vous présenter une communication dans la prochaine session. Tant en qualité de Brésilien que comme sincère admirateur de vos travaux, je me ferai un devoir d'y apporter désormais ma modeste collaboration.

(Applaudissements.)

M. **de Mofras**. Je me hâte de déclarer, en l'honneur du Brésil, que M. Berges est membre de l'Institut de France.

La séance est levée à 11 heures trois quarts.

QUATRIÈME SÉANCE

MERCREDI 24 SEPTEMBRE, A 2 HEURES APRÈS-MIDI

ARCHÉOLOGIE

La séance s'ouvre sous la présidence de M. le lieutenantgénéral baron Goethals, qui invite M. le baron Frédéric de Hellwald à prendre place au fauteuil.

M. de Hellwald prononce le discours suivant :

Mes lames, Messieurs,

C'est pour la troisième fois que vous me faites l'insigne faveur de m'appeler à présider cet illustre Congrès. Je commencerai bientôt à croire que c'est un honneur qui me revient, car vous me gâtez. Je vous en exprime mes remerciments les plus sincères. Je suis trop sensible à un tel témoignage de bienveillance pour ne point l'apprécier à sa valeur; je tâcherai toujours de m'en rendre digne.

Permettez-moi maintenant de passer sans autre préambule aux questions qui vont nous occuper aujourd'hui : l'Archéologie de l'Amérique. Déjà plusieurs fois j'ai eu l'occasion de vous présenter mes observations au sujet des études américaines. Je me suis permis, lors des deux précèdentes sessions, d'appeler votre attention sur l'état encore très imparfait, sur l'état pour ainsi dire primordial dans

lequel se trouve l'étude des questions américaines, étude vaste sous tous les rapports, comprenant à la fois l'histoire de la découverte de l'Amérique, l'archéologie, l'ethnographie, la linguistique et une foule d'autres questions que je crois inutile d'énumérer. Je m'autorisai alors de vous prêcher la patience. Nous ne pouvons pas avancer dans l'étude de ces questions plus vite que les forces humaines ne le permettent. Nous devons examiner attentivement tous les faits que la science nous dévoile, mais, je le répète encore aujourd'hui, nous n'avons pas à étudier des hypothèses plus ou moins fondées.

L'Archéologie, dont nous allons nous occuper aujourd'hui, est une des parties les plus intéressantes de l'Américanisme. Sous plus d'un rapport, l'archéologie américaine se distingue de celle de notre ancien continent. Il y a, en Amérique, des peuples dont la civilisation est pour nous une énigme à différents points de vue. Vous savez, Messieurs, qu'en Europe, ou plutôt sur l'ancien continent, l'Archéologie a pénétré de plus en plus dans les régions profondes de l'histoire humaine, en marchant de pair avec les recherches géologiques.

Si mes souvenirs sont exacts, c'est à Luxembourg que je me suis permis de tracer un parallèle entre l'archéologie de l'Amérique et celle de l'Europe. Durant les deux années qui se sont écoulées depuis, il s'est opéré dans l'archéologie européenne une espèce de révolution que je ne puis manquer de signaler ici, parce que, sous plus d'un rapport, elle touche aussi à l'archéologie de l'Amérique.

Vous savez tous sans doute que ce sont les archéologues scandinaves, secondés par les archéologues français, qui, pour établir une certaine division dans les époques préhistoriques, ont fixé trois grandes périodes : l'âge de pierre, l'âge de bronze et l'âge de fer. L'âge de fer est le plus récent: c'est celui dans lequel nous vivons encore de nos jours; il est précédé par l'âge de bronze, représenté par la civilisation des peuples de l'antiquité, principalement par les

peuples classiques; enfin vient l'âge de pierre, devançant encore d'un nombre incalculable d'années celui des nations de l'antiquité.

Dans les derniers temps, en Allemagne surtout, il a surgi une certaine opposition contre cette classification des âges préhistoriques. Loin de moi, Messieurs, la pensée de vouloir trancher cette question, sous plus d'un rapport épineuse; je tiens seulement à préciser en quelques mots, sous ce point de vue, l'état actuel de la science.

C'est le mérite incontestable des savants allemands, alors mème que leurs idées ne seraient pas partagées par tout le monde, d'avoir remis la question sur le tapis.

En Allemagne, on nie la préexistence du bronze sur le fer; on affirme que l'âge de la pierre s'étend aux époques non pas tout à fait historiques, mais à divers égards très rapprochées de nous; on reconnaît, en général, un âge des métaux et un âge non métallique. Je ne veux pas entrer dans les détails de cette question; je veux seulement revenir à l'Amérique, qui, ainsi que vous le savez, a une chronologie tout-à-fait différente.

En Amérique, nous avons le fer qui était véritablement inconnu; nous avons une civilisation qui opérait avec du bronze, et cela à un degré artistique fort remarquable.

Nous connaissons aussi dans les différentes parties de l'Amérique, mais cependant pas simultanément, une quantité d'objets en pierre qui dénotent également un art très avancé.

Vous sentez bien que si, en réalité, on a pu émettre l'opinion que le bronze n'a jamais pu exister avant l'usage du fer, il est essentiel d'expliquer l'énigme: Comment les peuples américains sont-ils parvenus à travailler le bronze, sans la connaissance du fer?

Un savant allemand est, d'après ce que j'ai ouï dire, occupé en ce moment à se livrer à l'étude de cette difficile question du bronze et du fer en Amérique, et, naturellement, nous ne pouvons préjuger quel sera le résultat auquel il aboutira.

Quoi qu'il en soit, moi personnellement, je ne prends parti ni pour l'un ni pour l'autre : mais j'ai cru devoir signaler cette révolution qui s'est opérée du moins en Allemagne, et qui, je m'empresse de l'ajouter, a donné naissance à une opposition parfois très fondée de la part de savants distingués de la S andinavie et de la France.

Je me suis permis d'indiquer ce courant d'idées nouvelles, puisqu'il s'agit avant tout de considérer l'archéologie de l'Amérique, pour la mettre en corrélation avec celle de l'Europe.

Nous savons que les populations américaines ont pris une toute autre allure que les populations européennes dans leur développement civilisateur, mais encore y a-t-il de grandes questions qui ne pourraient être résolues d'un côté, si elles l'étaient d'une autre manière de l'autre côté.

Voici donc, à mon avis. l'idée qu'il faudrait toujours avoir présente à l'esprit: il faudrait se dire que ce que nous avons toujours cru la vérité jusqu'à présent est pourtant susceptible de doute; c'est le doute qui doit présider à toutes les investigations scientifiques.

Nous avons entendu très souvent citer des faits qu'on nous signalait comme étant de l'histoire vraie. Eh bien, méfions-nous de tout ce que nous ne comprenons pas. La science et la croyance sont deux choses qui vont parfois de pair, mais qui, jusqu'à un certain point, s'excluent aussi. Nous avons les traditions des peuples américains, importantes comme manifestations de l'esprit humain. Je l'ai dit hier, il est nécessaire que nous, américanistes, nous nous en occupions; mais gardons-nous bien de prendre pour de l'histoire, pour des faits positifs, ce qui peut-être n'est que le reflet de l'imagination plus ou moins vive des peuples dont le degré de civilisation est encore pour nous une énigme, et une grande énigme.

Telles sont les observations que je désirais présenter à cette savante assemblée avant d'aborder l'ordre du jour.

M. Jules Renauld, avocat, juge suppléant, vice-président de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy, a la parole.

Messieurs, dans l'imposante autant que brillante séance d'ouverture à laquelle nous avons eu l'honneur d'assister hier, M. Torres Caïcedo, avec une courtoisie exquise, avec un heureux choix d'expressions, s'est plu à rendre hommage à la ville de Nancy, le lieu d'origine et le berceau de l'américanisme. Il a rappelé les mérites d'un vieillard vénérable qui manque parmi nous. M. Torres Caïcedo s'est fait l'organe de nos regrets et je commence par l'en remercier de la manière la plus cordiale.

Messieurs, les choses que je vais vous présenter, pour la plupart d'entre vous et surtout pour le savant M. Leemans, ne seront pas nouvelles. Mais la ville de Nancy a tenu à affirmer qu'après avoir été le berceau de l'américanisme, elle ferait tous ses efforts pour en rester le centre scientifique. C'est à ce titre, que sur le conseil de M. de Dumast, nous avons cra devoir vous soumettre un catalogue raisonné et descriptif d'une collection céramique qui peutêtre, dans une certaine mesure, est unique, au moit s'en France. Je tiens à ajouter qu'avant de dresser l'inventaire de cette collection, j'ai visité celle du Louvre qui, dans ce moment, n'est pas accessible au public, et j'ai constaté avec un certain orgueil local que notre collection de Nancy est au moins égale, quant à la céramique, à la collection du Louvre.

Cet exposé fait, Messieurs, permettez moi de vous communiquer mon catalogue, et de mettre sous les yeux du Congrès les planches qui l'accompagnent.

La Céramique péruvienne

DE LA

Société d'études américaines fondée a Nancy.

Malgré la faveur qui s'attache, chaque jour davantage, aux études américaines, les antiquités péruviennes sont encore choses rares dans les collections ethnographiques de l'Europe. L'ancien Pérou, cependant, est l'une des régions les plus fécondes en découvertes sur les premiers essais de l'industrie et des arts dans le Nouveau-Monde, et tout spécialement, la céramique y a fourni, à l'observateur, les plus curieux sujets d'études.

En dehors du Musée national de Lima, décrit par son conservateur Mariano de Rivero (1), et de la riche collection du docteur Macedo, de la même ville (2), on ne signale que les Musées de Saint-Pétersbourg et de Leyde, comme pouvant compter quelques spécimens de la poterie précolombienne. Encore, dans le premier de ces Musées, huit vases seulement, découverts non loin de Lima, ont mérité une intéressante description de la part de M. Schæbel (3); tous les autres, suivant l'expression de cet auteur, n'en valent pas la peine. Quant au Musée néerlandais, il ne posséderait, d'après M. le docteur Leemans, que douze vases péruviens « remarquables d'ailleurs par leur forme, la beauté du travail et leur excellent état de conservation (4). »

En 1875, il a paru, à Berlin, une notice descriptive, lon-

⁽¹⁾ Antiguedades peruanus, par Mariano de Rivero. Lima, 1841, petit in-40.

⁽²⁾ Sud-Amérique, par Charles d'Ursel.In-12. Paris, Plon 1879.

⁽³⁾ Congrès des Américanistes, 1re session, tenue à Nancy, en 1875, T. II, p. 271.

⁽⁴⁾ Congrès des Américanistes, 2° session, tenue à Luxembourg, en 1877, T. II, p. 285.

guement détaillée, sur un vase trouvé aux environs de Truxillo (1). L'importance attachée à ce don du consul prussien, Dr Lührssen, de Lima, donne lieu de croire qu'avec un autre vase, reçu en 1872, il constitue le principal souvenir de la civilisation incasique recueilli au Musée ethnographique de l'empire d'Allemagne.

Que peut-on rencontrer, sur les antiquités américaines, dans les magnifiques galeries du Louvre? Absolument rien en ce moment; et, cependant, en 1850, M. A. de Longpérier a publié une notice des monuments exposés dans la salle des antiquités américaines à Paris, et l'énumération des vases du Pérou comprend environ 80 numéros. Ces curiosités, depuis longtemps déjà, ont été retirées des salles accessibles au public; elles restent en dépôt dans les dépendances de l'administration des musées nationaux, jusqu'à ce qu'il ait été procédé à un nouveau classement (2).

Il a semblé, dans ces circonstances, qu'il y avait intérêt à faire connaître les séries de vases péruviens exposés, pour la première fois, en 1875, à Nancy, dans l'ancien palais de René II, ce duc-roi auquel avait été dédiée, il y a bientôt quatre siècles, la première relation de la découverte du Nouveau-Monde, par Améric Vespuce (3). La collection est nombreuse, bien conservée et forme un des éléments du musée créé pendant la session inaugurale du Congrès des Américanistes.

⁽¹⁾ Ueber eine im Kgl. Ethnologischen Museum zu Berlin peruanische Vase mit figürchen. Broch. in-8°. Berlin, décembre 1875.

⁽²⁾ Notice des antiquités américaines du Louvre, par M. A. de Longpérier. Broch. in-8°. Paris, Vinchon, 1850.

Grâce à la courtoisie de M. L. Heuzey, conservateur actuel des antiquités, il nous a été permis de jeter un rapide coup d'œil sur les objets catalogués par M. de Longpérier, et donnés à l'État, pour la majeure partie, par M. Angrand, consul de France à Lima. Nous y avons reconnu plusieurs spécimens de poterie, semblables à ceux décrits ci-après, ce qui est indiqué aux articles qui les concernent.

⁽³⁾ Cosmographiæ introductio. Insuper quatuor Americi Vespucii nacigationes. In-4°, 54 feuillets. Saint-Dié, 1507.

Cette description rappellera surtout que Nancy, d'abord berceau de cette institution, en est devenu, pour l'avenir, le centre honorifique, destiné à recueillir, conserver et vulgariser tout ce qui se rattache aux études américaines (1).

Due en grande partie à la générosité de M. Henri Cernuschi, de Paris (2), la collection de Nancy s'est successivement accrue de dons particuliers, notamment d'un envoi de la Société d'ethnographie; ce qu'on doit consigner ici, en témoignage de reconnaissance pour toutes les personnes qui ont encouragé les efforts des Américanistes lorrains.

Avant de m'aventurer dans cette excursion aux côtes lointaines du Pacifique, j'ai dù consulter un certain nomb re d'écrits que je citerai à l'occasion; je me suis servi surtout de l'Histoire des Incas, de Garcilasso de la Véga, ce curieux gentilhomme, qui réunit en lui le sang des deux mondes, comme fils d'un grand d'Espagne et d'une princesse de la famille des Incas. Je lui ai fait des emprunts, d'autant plus volontiers qu'il m'a semblé un commentaire saisissant des plus originaux objets que je me propose de passer en revue.

Ces vases ont été, pour la plupart, trouvés dans les anciens lieux de sépulture de l'ère casique (1006-1525), désignés par les indigènes sous le nom générique de Huacas.

- « Les Huacas, dit un auteur anglais (3), sont des fosses
- (1) Sous le nom de Société d'Etudes américaines, un groupe de travailleurs s'est appliqué à continuer l'œuvre du Congrès de 1875. La Société a été autorisée par arrêté préfectoral du 16 juin 1877. A sa tête se trouvent deux éminents promoteurs de l'idée américaine, M. le Bon de Dumast, correspondant de l'Institut, et M. Lucien Adam, conseiller à la Cour de Nancy, président de l'Académie de Stanislas.
- (2) M. Cernuschi a détaché ce lot de l'ancien Musée Cavelleri par lui acquis à Milan. Une étiquette d'écriture ancienne et en espagnol, appliquée sur chaque objet, en indique la provenance, ce que nous avous reproduit dans notre catalogue.
 - (3) Antiquarian researches, par Bollaert.

revêtues d'une construction en pierres ou en briques, dans lesquelles les corps embaumés, ou plutôt desséchés, se trouvent encore enveloppés dans leurs vêtements de laine ou de coton. De ces huacas, on tire nombre d'objets curieux: ce sont des hachettes de bronze, des miroirs de pierre polie et de métal, des pointes de lance en pierre et une quantité de bijoux en or, tels que colliers, bracelets, pendants pour le nez et les oreilles, des idoles en or et en argent et surtout un grand nombre de vases en terre, habilement façonnés, destinés à contenir des liquides ou des aliments. »

Les premiers objets, c'est-à-dire les bijoux, les vases d'or, les idoles d'argent, constituaient, en raison de leur valeur, une petite fortune pour l'inventador de huaca, dont la profession était considérée comme très lucrative, et ils trouvaient leur placement chez le fondeur bien plutôt que chez l'antiquaire. Le prix de ces trouvailles était donc le plus souvent la cause de leur destruction; mais la poterie, n'ayant pas, par sa nature, éveillé la rapacité, la céramique indigène a pu lèguer une quantité d'ustensiles conservés par curiosité ou pour leur utilité domestique.

Le talent du potier péruvien s'est surtout appliqué à la fabrication des vases sacrés destinés à contenir la *chicha* ou liqueur du sacrifice aux jours de fête, vases toujours déposés près du défunt auquel ils avaient appartenu. Ces vases étaient appelés *huacas* comme les tombeaux euxmêmes; d'ailleurs, Garcilasso nous avertit que le mot *huaca* avait plusieurs significations et qu'il servait à désigner tout lien ou toute chose qui avait un caractère sacré.

Suivant Rivero (1), la matière employée était une terre de couleur et une argile noirâtre dont l'artisan formait un corps d'une solidité telle qu'il résistait parfaitement au feu, sans laisser échapper le liquide. Différant essentiellement

⁽¹⁾ Antiquedades peruanas, etc.

de la terre cuite, ces vases étaient simplement séchés au soleil, après avoir subi une préparation dont on n'a pas découvert le secret. « Dans plusieurs maisons », ajoute Rivero, « il existe encore aujourd'hui des cruches, des jarres, des marmites de cette substance, et on les préfère, en général, pour leur solidité, aux objets fabriqués par les potiers modernes. »

La collection de Nancy peut se diviser en six séries distinctes que nous analyserons successivement, en donnant les dimensions de chaque objet et l'indication de provenance telle qu'elle se trouve mentionnée en espagnol. Enfin, les types les plus remarquables seront reproduits sur des planches portant le numéro du vase inventorié.

Première Série. — Vases simples avec anse tubulaire, terre noire, légère, sonore et brillante sur les saillies.

N° 1. Vase à panse sphérique, au sommet strié, surmonté d'une anse tubulaire, au centre de laquelle s'élève le goulot; de chaque côté de l'anse, un petit appendice strié. C'est le type élémentaire du vase péruvien; on en voit plusieurs exemplaires dans la collection du Louvre; c'est la forme du vase de Berlin mentionné plus haut.

Haut. 25 c.; larg. 16 c. Provenance: Huaca de Lloco. Prov. de Pacasmayo. Pérou. (Fig. I, planche 1^{re}).

Nº 2. Même forme que le vase précédent. La panse décorée de pélicans et oiseaux fantastiques, en demi-relief sur un grènetis, divisé en quatre compartiments.

Haut. 20 c.; larg. 13 c. — Huaca de Sinan. Prov. de Pacasmayo. (Fig. II, pl. 1^{re}).

N° 3. Forme sphérique, anse tubulaire; du sommet de la panse, six glands suspendus par un ligament.

Haut. 22 c.; larg. 12 c. — Huaca de Sinan. Prov. de Pacasmayo.

Nº 4. Même forme que le nº 1, deux têtes de lézard de chaque côté de l'anse.

Haut. 24 c.; larg. 15 c. — Huaca de Lloco. Prov. de Pacasmayo.

Nº 5. Panse unie, au centre, un petit animal avec nageoires et tête d'oiseau.

Haut. 16 c.; larg. 12 c.

Nº 6. Panse en forme d'étoile à six branches, l'anse tubulaire ornée d'un grénetis; — travail d'une élégante originalité.

Haut. 17 c.; larg. 14 c. — Huaca de Masmela. Prov. de Chota. (Fig. III, pl. 1^{re}).

Nº 7. Même forme, de dimension réduite; la panse représente un serpent roulé sur lui-même, la tête joignant un des côtés de l'anse, la queue cachée sous la base.

Haut. 13 c.; larg. 8 c. — Huaca de Folin. Prov. de Pacasmayo.

Deuxième Série. — Vases à suspendre.

No 8. Panse ovoïde, au flanc de laquelle est un goulot court et évasé. De chaque côté, deux petites anses destinées à la suspension, la surface ornée de dessins symétriques tracés à la pointe, losanges au sommet et au centre, carrés, crénelés sur grènetis.

Haut. 18 c.; larg. 19 c. — Huaca de Taclo. Prov. de Pacasmayo. (Fig. IV, pl. 1^{re}).

Nº 9. Petite gourde couverte d'arabesques et de grecques alternées et tracées à la pointe. Une anse latérale au col.

Haut. 16 c.; larg. 12 c. — Huaca del Inca. Prov. de Truxillo.

Nº 10. Panse ornée d'oiseaux espèce pélican, sur quatre compartiments semés de grènetis; décoration analogue à celle du vase n° 2, fig. II.

Haut. 18 c.; larg. 17 c. — Huaca de Lloco. Prov. de Pacasmayo.

N° 11. Petite gourde légèrement aplatie; de chaque côté, trois pélicans sur grénetis, comme sur le vase précédent.

Haut. 15 c.; larg. 10 c. — Huaca del Moro. Prov. de Casma.

N° 12. Pot sphérique, large ouverture avec anses à suspendre; ornements à la partie supérieure composés de de galons et animaux sur grènetis. (Fig. V, pl. 1^{re}).

Haut. 9 c.; larg. 10 c. — Huaca de Sinan. Prov. de Pacasmavo.

N° 13. Petit pot semblable au précédent; sur la panse, un personnage ouvrant les bras et un pélican dévorant une proie.

Haut, 8 c.; larg. 9 c. — Huaca de Sinan. Prov. de Pacasmayo.

Nº 14. Fiole en terre rouge painte, col évasé sur une panse en forme de cloche, fond conique et deux anses latérales. Peinture rouge, brillante: divers ornements symétriques composés de croix et losanges encadrés d'un trait brun sur un fond jaune clair et laiteux.

Haut. 19 c.: larg. 14 c. — Huaca de Templo de Jaquete-peque. Prov. de Pacasmayo. (Fig. VI, pl. 3^c).

Il existe, dans la collection du Louvre, un vase identique, donné en 1850 par M. Angrand, consul de France à Lima.

Troisième Série. — Imitation de fruits.

Nº 15. Une pastèque au naturel, à usage de carafe; col élevé avec double anneau; terre rouge et brillante dans les parties en saillie.

Haut. 25 c.; larg. 22 c. — Huaca de Chepen. Prov. de Pacasmayo. (Fig. VII, pl. 3^e.)

Nº 16. Cabosse ou fruit du cacaoyer au naturel: ouverture large et cylindrique sur le côté; terre noire.

Haut. 10 c.; larg. 16 c.

Nº 17. Noix de coco au naturel, goulot évasé; terre brune.

Haut. 16c.; larg. 18c. — Huaca de Sinan. Prov. de Pacasmayo.

Nº 18. Noix de coco, terre noire; col assez élevé: pour anse, une grenouille saisissant le col et s'appuyant sur le fruit.

Haut. 18 c.; larg. 15 c.

Quatrième Série. — Vases doubles, quadruples, etc.

Il semble que, dans ce genre, l'artiste péruvien a redoublé ses efforts pour étonner les yeux et les oreilles à la fois. « Beaucoup de ces vases », dit Rivero, « sont doubles et si nombreux que c'était, fant-il croire, la forme favorite; d'autres sont quadruples, sextuples et octuples. Dans ces différents cas, le vase principal avait des appendices réguliers communiquant entre eux et avec le vase même. Les vases doubles étaient faits avec tant de perfection, qu'en les emplissant de liquide, l'air, en s'échappant par un petit trou, produit des sons mélodieux qui imitent parfois la voix de l'animal représenté. (1) »

Le comte d'Ursel, après avoir visité le musée Macedo, ajoute simplement dans le récit de son voyage au Pérou : « La plupart des huacas sont, malgré leurs formes les plus bizarres, des récipients destinés à contenir des liquides. Un ingénieux système de sifflets y est adapté et permet à l'air de s'échapper quand l'eau monte ou descend, en produisant des sons tantôt aigus, tantôt sourds et plaintifs (2). »

Notre série comprend sept vases doubles et deux quadruples; sur l'un d'eux seulement, Nº 22 ci-après, il a été possible d'essayer utilement l'expérience du siflet.

Nº 19. Deux burettes parallèles, sphériques, communi-

⁽¹⁾ Antiquedades peruanas.

⁽²⁾ Sud-Amérique, p. 236.

quant ensemble par le centre. La première, surmontée d'un col droit servant d'ouverture, la seconde, présentant, à la naissance du col, une figurine à tête allongée et les mains jointes. Au bas du ventre, se voit le petit trou d'où l'air s'échappe; une élégante galerie creuse et à jour, tient aux deux cols et sert d'anse; à la partie supérieure des deux panses, des oiseaux fantastiques tracés à la pointe sur grènetis.

Haut. 19 c.: larg. 22 c. — Huaca de Taclo. Prov. de Pacasmayo. (Fig. VIII, pl. 1^{re}).

Nº 20 Deux burettes parallèles, panses lisses, réunies par un appendice, cols droits, reliés par une galerie à jour: l'un des cols fermé par un oiseau au pied duquel se trouve le trou siffleur.

Haut. 15 c.; larg. 21 c. — Huaca del Moro. Prov. de Casma.

N°21. Vase double, semblable au précédent. Une courroie réunit les deux cols; le premier sert d'ouverture, le second est surmonté par un petit renard, sous la queue duquel se trouve le trou siffleur.

Haut. 16 c.; larg. 20 c. — Huaca de Sinan. Prov. de Pacasmayo.

Nº 22. Même système que dans les vases précédents; burettes unies, relièes à la panse par un appendice et aux cols par une courroie plate. Le côté opposé à l'ouverture représente un personnage à formes massives, portant la main droite à la bouche comme un crieur; derrière la nuque, le petit trou siffleur. La première burette remplie, produit un léger sifflement dès qu'on l'incline de manière à précipiter le liquide dans la seconde; renversez dans l'autre sens, le vide se fait et l'introduction de l'air produit un glouglou prononcé. Terre grise polie, brillante, aspect du plomb.

Haut. 11 c.; larg. 16 c. — Huaca de Taclo. Prov. de Pacasmayo (Fig. IX, pl. 1^{re}).

Nº 23. Deux têtes de moutons reliées par la nuque avec une anse tubulaire, système de la 1^{re} série.

Haut. 20 c.; larg. 23 c. — Huaca del Templo de Jaquetepeque. Prov. de Pacasmayo.

Nº 24. Deux récipients cylindriques, réunis par une anse tubulaire et soudés sur un petit cône.

Haut. 17 c.; larg. 14 c. — Huaca de Taclo. Prov. de Pacasmayo.

No 25. Deux gros œufs, réunis par le flanc; une courroie partant du col de l'un d'eux sert d'anse.

Haut. 15 c.; larg. 18 c. — Huaca de Sinan. Prov. de Pacasmayo.

No 26. Quatre œufs dressés sur la pointe, réunis par des appendices creux; col évasé sur le premier œuf, ouverture allongée et rétrécie sur le troisième; entre ces deux cols, une anse courbe, ornée et à jour. Un vase identique est décrit et représenté dans l'ouvrage de Hubert Bancroft: The natives races of the pacific states, t. IV, p. 796.

Haut. 17 c.; larg. 16 c. — (Fig. X, pl. 1re).

N° 27. Quatre boules creuses, communiquant entre elles; deux complètement closes, les deux autres avec de larges ouvertures. (Fig. XI, pl. 2°).

Il y a tout lieu de croire que ce vase servait à boire dans certaines solennités décrites par Garcilasso, livre VI chap. XXIII. (t. II, p. 261 de la 2º édition: De leurs Festins et de l'ordre qu'ils observaient à boire les uns aux autres): « Dans ces festins, les capitaines et les curacas de toutes les nations attaquaient à boire, les uns l'Inca même, et les autres, ses proches parents, dans le même ordre qu'on les avait attaqués eux-mêmes. Le compliment ordinaire qu'ils observaient en cela était de s'apppocher de l'Inca sans lui dire aucune parole, ils donnaient seulement des baisers à l'air pour une marque d'adoration. L'Inca recevait alors avec beaucoup de douceur et de civilité,

puis il prenait en main les vases qui lui étaient présentés. Et parce qu'il ne pouvait pas tout boire par bienséance et que même cela ne lui était pas permis, il les portait à la bouche et en buvait plus ou moins selon la faveur méritée. Cela fait, il commandait à ses gentilshommes, tous Incas privilégiés, de boire pour lui avec ses capitaines et ses curacas, auxquels ils rendaient leurs vases après avoir bu. Les curacas les avaient en grande vénération comme une chose sacrée, parce que le Capa Inca les avait touchés de ses lèvres et de sa main; ils n'y buvaient jamais plus et les mettaient en de certains lieux où ils les adoraient comme des idoles, en mémoire de ce que l'Inca les avait maniés.»

Avant la conquête espagnole, la vigne et l'usage du vin étaient inconnus au Pérou; la boisson habituelle consistait en une infusion de farine de maïs qu'on laissait ensuite fermenter. Une espèce particulière de cette graminée, désignée sous le nom de çara, était surtout recherchée par des Indiens amis des liqueurs fortes. Citons encore Garcilasso: « Ces Indiens, sujets à l'ivrognerie, font tremper la çara dans l'eau jusqu'à ce qu'elle commence à germer; alors, ils la moulent et la font bouillir ensuite dans la même eau avec quelques autres ingrédients, et la gardent après l'avoir bien coulée. Cette boisson, appelée vinnapu et cora, est si forte qu'elle enivre sur-le-champ. Aussi les Incas en interdisent l'usage, mais les plus débauchés ne laissent pas de s'en abreuver aujourd'hui.» (Liv. VIII, chap.ix, t. III, p. 199.)

Cinquième Série. — Reproduction d'animaux.

No 28. Ballon creux, formant la panse du vase; le goulot, sur le côté, représente une gueule ouverte, oreilles pointues, des yeux en saillie; quatre pattes grêles appliquées à l'avant et à l'arrière du corps. Cet animal fantastique ressemble à une grenouille qui cherche à s'enfler.

Haut. 20 c.; larg. 21 c.— Huaca del Moro. Prov. de Casma. (Fig. XII, pl. 2°).

N° 29. Vase semblable au précédent ; le corps de forme ovoïde et à l'arrière une sorte de queue ou appen'ice en guise d'anse.

Haut. 16 c.; larg. 15 c. — Huaca de Quispicanchu. Prov. de Contumosa.

N° 30. Une sorte de phoque, corps ballonné, les pattes appliquées aux flancs, oreilles saillantes, les yeux et les dents en relief. Sur le dos, une tête d'oiseau forme le goulot, aux côtés duquel deux petites anses pour suspendre le vase.

Haut. 18 c.; larg. 34 c.—Huaca del Templo de Jaquetepeque. Prov. de Pacasmayo.

N° 31. Bouteille, terre noire, représentant le corps d'un oiseau avec une tête de tortue, goulot fixé à une anse tubulaire; au point d'intersection un singe microscopique. Sur chaque côté de la panse, deux écussons en forme de blasons.

Haut. 25 c.; larg. 24 c. — Huaca del Chumbe. Prov. de Zana.

Nº 32. Un crocodile courbé sur lui-même et mordant sa queue; le goulot ouvert sur le flanc.

Haut. 14 c.; larg. 17 c. (Fig. XVI, pl. 2e).

Nº 33. Tête :le Llama, bridé par une lanière, le goulot au sommet avec une petite anse.

Haut. 17 c; larg. 17 c. — Huaca del Inca. Prov. de Truxillo.

Nº 34. Un Llama couché sur une panse en forme de carré oblong; à l'angle, formé par le goulot sur l'anse tubulaire, un singe microscopique aceroupi.

Haut. 25 c.; larg. 17 c. —Huaca del Chumbe. Prov. de Zana. (Fig. XIII, pl. 2°).

Nºs 35 et 36. Deux vases identiques, têtes de sanglier, gueule béante, goulot sur le front.

Haut. 18 c.; larg. 17 c.—Huaca de Masmela. Prov. de Chota.

No 37. Un tigre au repos, les yeux, dents et narines en saillie; anse tubulaire, un petit perroquet à l'angle du goulot.

Ce vase rappelle les anciens bronzes chinois de l'ère chrétienne.

Haut 15 c.; larg. 15 c. — (Fig. XIV, pl. 2^e).

Nº 38. Un petit perroquet, le goulot ouvert sur le dos, avec une anse.

Haut. 11 c.; larg. 13 c. — Cerro de Pitura. Prov. de Casamarca.

 N^{o} 39. Une sarcelle surmontée d'une anse tubulaire ; terre rouge.

Haut. 19 c.; larg. 20 c. — Huaca de Jaquetepeque. Prov. de Pacasmavo.

 N^{o} 40. Un chien à tête de singe grimaçant : une anse tubulaire soudée à la tête et aux reins de l'animal. Terre rouge et brillante.

Haut. 16 c.; larg. 20 c. — Huaca de Chepen. Prov. de Pacasmayo. (Fig. XV, pl. 3e).

Nº 41. Vase en terre rouge, couvert d'une peinture mate d'un blanc laiteux, avec alternance de bandes brun rouge et ornements symétriques du même ton. Le corps du vase est un carré oblong. A un bout, un perroquet tient un serpent écrasé sous ses griffes ; à l'autre bout, le goulot se relie au corps de l'oiseau par une anse plate.

Haut. 16 c.; larg. 15 c. — Huaca del Templo de Jaquetepeque. Prov. de Pacasmayo.

Sixième Sèrie. — Vases à figure humaine.

Nº 42. Un pot, terre noire, représentant une tête avec expression menaçante: gros yeux ronds, bouche ouverte, montrant les dents, moustaches formées de stries et oreilles de chien dressées.

Haut. 17 c.; larg. 15 c. — Huaca de Huira-Pongo, Banos del Inca. Prov. de Casamarca. (Fig. XVII, pl. 2^e).

Nº 43. Vase en terre grise, mate et rugueuse, goulot effilé; sur la panse, un personnage couronné de plumes, tenant une massue de chaque main.

Haut. 22 c.: larg. 18 c.

Nº 44. Gourde, terre rouge, demi-plate; sur chaque côté de la panse et au milieu d'un grènetis, un personnage hideux, tête énorme ornée de plumes, corps minuscule.

Haut. 25 c.; larg. 17 c. — Huaca del Templo de Jaquetepeque. Prov. de Pacasmayo.

Les trois spécimens qui précèdent sont d'un travail primitif, peut-être l'œuvre des Aymaras; en tout cas, les numéros suivants sont d'une exécution plus soignée.

Nº 45. Gourde en terre noire, représentant une tête humaine, bouche montrant les dents, oreilles petites; les cheveux en tresses menues et serrées enveloppent les côtés et le derrière de la tête, dont le sommet est couvert d'une calotte à galons.

Haut. 23 c.; larg. 15 c. — Huaca de Huira-Pongo, Banos del Inca. Prov. de Casamarca. (Fig. XVIII, pl. 4°.)

No 46. Même sujet, même provenance que le précédent, dans des proportions réduites, terre brun clair.

Haut. 15c.; larg. 9 c.

Nº 47. Amphore, terre brune à l'intérieur, noire et brillante au dehors sur les parties saillantes. L'ouverture représente une tête humaine : les yeux fendus, nez gros et busqué, bouche lippue, deux bras grèles sortent de la panse et joignent les deux côtés de la bouche en forme d'ause.

Haut. 21 c.; larg. 15 c.

Nº 48. Petite cruche cylindrique, anse tubulaire, au devant de laquelle un personnage nu, assis les mains jointes, la tête couverte d'un bonnet conique.

Haut. 18 c.; larg. 10 c. — Huaca de Chepen. Prov. de Pacasmayo. (Fig. XIX, pl. 4e).

Nº 49. Haut. 20 c.; larg. 11 c. — Huaca de Sinan. Prov. de Pacasmayo.

No 50. Haut. 15 e.; larg. 11 c. — Huaca de Taclo. Prov. de Pacasmayo.

 N_0 51. Trois petites cruches à anse, décorées de figure humaine : terre noire.

Haut. 11 c.; larg. 10 c.

No 52. Une femme accroupie, type de laideur difforme: sur la tête, une sorte de turban avec cordons noués sous le menton. Une corde enroulée en guise de ceinture, la figure et le corps couverts de boutons et de pustules, les jambes grêles, tronquées et repliées, enfin les bras, contournés, semblent agités par une cuisante démangeaison. Terre rouge avec quelques raies blanches et brunes sur la coiffure, les bras et la ceinture.

Haut. 30 c.; larg. 17 c. (Fig. XX, pl. 3e).

Ce vase, d'un aspect pénible et rebutant, est un démenti donné aux vers de Boileau :

> Il n'est point de serpent, ni de monstre hideux Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux;

et l'on ne s'expliquerait pas le caprice qui a inspiré le potier péruvien, si l'on n'y voyait un commentaire expressif des récits de Garcilasso parlant des races primitives qui peuplérent le Pérou avant la domination des Incas: « Plusieurs d'entre ces habitants, dit-il, n'avaient sur le corps qu'une grosse ceinture de filasse, de laquelle ils se croyaient suffisamment couverts, soit qu'ils la portassent ou par curiosité, ou par manière de galanterie. »

« Les femmes allaient aussi toutes nues comme les hommes, si ce n'est que les mariées portaient, attaché à un fil grossier, un méchant haillon de coton fait en carré, qui leur servait comme de tablier. »

« Parmi ces peuples encore, il se trouvait des hommes et des femmes qui faisaient métier d'empoisonner. Ils se servaient diversement du poison, soit qu'il fût question de mourir soudainement ou d'une mort lente. Aux uns, ils ôtaient l'usage de la raison, et aux autres, les principaux traits du visage qu'ils rendaient hideux et difformes à voir, outre qu'ils leur faisaient venir par tout le corps certaines pustules noires et blanches et les rendaient estropiés de tous leurs membres » (Livre I, chap. xiv, t. 1, p. 75).

No 53. Sur un vase carré oblong, un personnage assis, tenant de la main gauche le bâton de commandement, de larges pendants aux oreilles, coiffure conique avec appendices en forme de chevrons. Une anse tubulaire surmontée d'un goulot joint la panse du vase au dos du sujet; terre brun rouge.

Haut. 18 c.; larg. 12 c. — Huaca de Chepen. Prov. de Pacasmayo. (Fig. XXI, pl. 3°).

Nº 54. Un personnage assis sur les talons, les mains posées sur les genoux, la tête ceinte d'un bandeau surmonté d'une coiffure ronde et élevée; les oreilles proéminentes, ornées de pendants ronds.

Cette figure doit représenter un chef Inca. Son attitude est celle qui est spécialement attribuée aux caciques dans les peintures. Terre rouge ; la figure, la coiffure et l'anse tubulaire en rouge vif et brillant, les jambes et les bras en brun mat, le dos jaune clair avec trois doubles raies rouges.

Haut. 21 c.; larg. 16 c. — Huaca del Templo de Jaquetepeque. Prov. de Pacasmayo. (Fig. XXII, pl. 3°).

Nº 55. Un singe accroupi, tenant un vase entre ses pattes; la tête couverte d'un bonnet à mentonnière, la figure et les membres couverts d'une peinture rouge et brillante, le reste en jaune.

Haut. 20 c.; larg. 20. — (propriété du Musée lorrain). (Fig. XXIII, pl. 3°).

Nº 56. Un personnage étendu sur le ventre, les bras accoudés sur un coussin; terre rouge avec ornements,

couleur blanche sur la tête aplatie; des raies blanches sur le tronc simulent un maillot; anse tubulaire et ouverture effilée partant des reins.

Haut. 14 c.; larg. 20 c. (Fig. XXIV, pl. 3e).

Il est certain que l'artiste a voulu représenter ici le type de ces races primitives dont Garcilasso parle en ces termes (au chap. vm du liv. 9, t. 3, p. 323): « Les hommes et les femmes avaient la tête presque difforme ; voici comment ils s'y prenaient : aussitôt que les enfants étaient nés, ils leur appliquaient sur le front et sur le chignon du cou deux petites tablettes, entre lesquelles ils leur pressaient tous les jours la tête jusqu'à l'âge de cinq ans, et par ce moyen elle devenait plate et fort longue. »

N° 57. Un vase en forme d'amphore, régulièrement fait au tour; au sommet, une anse avec deux goulots, l'un à ouverture évasée pour l'introduction du liquide, l'autre effilé et êtroit pour aider au buveur; terre légère, sonore, presque noire; mutiplicité d'ornements à la pointe faits dans la terre tendre; travail essentiellement différent de tout ce qui précède.

Pas d'indication de provenance. Haut. 27 c.; larg. 15 c. N° 58. Une moyenne marmite en terre rouge, avec un double fond communiquant à la partie supérieure par six trous symétriques. Ce vase dépourvu de base plane, est muni de quatre petites anses destinées à la suspension. Il est décoré à la partie supérieure de crosses et d'enroulements peints en couleur brune. Usage inconnu.

Haut. 10 c.; larg. 16 c. — Huaca del Templo de Jaquetepeque. Prov. de Pacasmayo.

Ici s'arrête l'énumération des poteries incasiques; nous y ajouterons cependant la description de deux objets se rattachant à l'art péruvien, et qui, pour ainsi dire, marquent le point de départ et la limite extrême de notre collection: l'idole de Cagnarès, n° 59 ci-après, me semblant d'un travail antérieur aux vases de poterie, et la figurine de Lima, n° 60,

devant être d'une époque postérieure à raison de l'habileté et de la patience qu'elle a exigées de son auteur.

Nº 59. Idole en terre grise, terne et rugueuse; travail grossier, primitif. Un large nimbe entoure la tête de la divinité, qui est du sexe féminin; un collier à gros grains sur la poitrine; les bras repliés et appliqués au corps. Il existe un objet identique au Louvre.

Haut. 14 c.; larg. 10 c. Provenance: ancienne région habitée par les Cagnarès ou les Canarins. (Fig. XXX, pl. 4°).

Garcilasso raconte que « ces tribus, avant la domination des Incas, adoraient la lune comme leur principale divinité, et en second lieu les grands arbres, les pierres extraordinaires et particulièrement celles qui étaient jaspées. (1) » Le culte du soleil n'aurait été introduit chez eux que par les trois derniers Incas, dont les conquêtes avaient toujours le caractère d'une prédication armée. De grandes ruines de forteresses et de palais ont conservé le nom de cet ancien peuple, et témoignent qu'il était arrivé par lui-même et avant la période incasique à un certain degré de civilisation et de puissance.

Malgré quatre siècles de prédications par des milliers de moines et de missionnaires, l'Indien du Pérou est resté superstitieux comme les enfants. Plus d'un possède encore une idole semblable à celle que nous représentons; il en a fait l'image du saint qu'il a choisi et qui, pour lui, représente toutes les puissances célestes. Il vit avec son idole dans une grande familiarité, suivant qu'elle favorise ses vœux; il la prie, la fête, l'entoure de cierges et de miroirs. Mais gare à elle, s'il se croit en droit de l'accuser d'ingratitude ou de mauvaise volonté! Dans cc cas, on la frappe, on la met derrière la porte, ou bien on la place la tête en bas dans un seau d'eau (2).

⁽¹⁾ Garcilasso, liv. VIII, ch. 5.

⁽²⁾ Note de M. Ber, de Lima. (1re session des Américanistes, Nancy, 1875, t. I, p. 452).

N° 60. Figurine en jade avec des yeux d'émeraude, trouvée dans un tombeau des environs de Cuzco. Expression souriante; de chaque côté des joues, deux trous pour fixer cet ornement comme plaque de pôitrine, sur le vêtement aux jours de fête. Don de la Société d'ethnographie.

Haut. 57 millim.; larg. 42 millim. (Fig. XXVI, pl. 4°). Ce masque, aveuglé par des pierres vertes, n'est point une fantaisie: Garcilasso explique en effet, dans les termes suivants, le culte consacré aux émeraudes (Liv.IX,ch. 8): « Huayna Capac continua son voyage vers la côte de la mer, et il se rendit à la frontière de la province de Manta, où l'on voit ce fameux port appelé par les Espagnols Puerto-Viejo (Républ. de l'Équateur). Dans une grande partie de cette côte, les habitants adoraient la mer et les poissons dont ils se nourrissaient. Dans la ville de Manta, une émerande aussi grosse qu'un œuf d'autruche était, à l'époque des grandes fêtes, exposée dans un temple.Les Indiens venaient de fort loin pour l'adorer et lui offrir quantité de choses. Par exemple, ils lui présentaient d'autres émerandes plus petites, sur ce que les prêtres et les caciques de Manta leur faisaient entendre que la déesse Émeraude recevait ses filles avec beaucoup de plaisir. Cependant, ils les gardaient pour eux-mêmes, etc.... »

Quelque imparfait que soit ce travail, on se demande comment il a pu être exècuté, quand on sait que l'artisan péruvien, avant l'invasion espagnole, n'avait aucun outil d'acier ou de fer : quelques ciseaux formés avec un alliage de cuivre et d'étain composaient tous ses outils, et devaient s'émousser rapidement sur le jade et autres pierres dures. Les nombreux ustensiles, coupes ou statuettes qu'on retrouve encore, n'avaient été façonnés que par la longue et pénible opération du frottement avec d'autres morceaux de pierre, ou par l'emploi de la poudre de ces pierres. Enfin c'est par l'usage des herbes contenant de la silice qu'était obtenue une surface brillante et polie. » Gutta cavat

lapidem; c'est bien le cas, dit Rivero (1), d'applique ici le vieux proverbe au naturel calme et patient des Indiens, habitués à recommencer chaque jour la même tâche. » Ce procédé si simple mais si lent ne les décourageait pas, et pendant des années entières, ils recommençaient avec indolence le travail le plus monotone.

La notice que nous venons de terminer ne s'adresse point aux artistes, c'est un simple document destiné à l'ethnographe, puisque l'archéologie, comme la linguistique, est un puissant auxiliaire de l'histoire, quand on vent déterminer l'origine, les variations et les développements de certaines races humaines.

Ce n'est pas que nos curieux Huacas ajoutent un argument de plus au système de l'origine asiatique des anciens Quichuas. Al'exception d'un seul vase, nº 37 de la collection (fig. XIV, pl. 2°), qui peut offrir quelque analogie avec les bronzes chinois des premiers siècles de l'ére chrètienne, nous n'avons pas, comme M. de Longpérier, relevé des similitudes entre les poteries péruviennes et les produits de la céramique italienne (2). Mais revoyez les diverses figures de la 6º série, nºs 42 à 52, notamment nº 42, pl. 2e, ne dirait-on pas l'œuvre de l'écolier, qui, sur les marges de son cahier, vient de tracer deux yeux, un nez et une bouche, encadrés dans un rond plus ou moins régulier? Eh bien, tous ces visages grimacants, gravés sur l'argile, par une main primitive, me semblent rappeler que l'unité de la nature humaine ne se montre nulle part mieux que dans les imaginations du premier âge, de même que toutes les langues se confondent dans les premiers sons que prononce instinctivement l'enfant qui s'exerce à parler.

⁽¹⁾ Antiguedades pernanas.

⁽²⁾ Dans son catalogue cité plus haut, M. de Longpérier signale une similitude frappante entre les vases n°s 678, 680, 703, 710, etc., et les vases étrusques de Chiusi, ou des vases de terre grossière découverts dans la Gaule.

Resterait à expliquer l'absence de progrès, le défaut d'élévation et la négation absolue du sentiment du beau, dans les œuvres d'une des races les mieux douées, placée sur un sol fertile où la nature répond toujours au moindre appel du travail. C'est dans l'organisation sociale du gouvernement des Incas, qu'il faut chercher la solution du problème; la réponse dépasserait les limites que nous nous sommes tracées, et nous renverrons à l'important ouvrage récemment publié par M. Ch. Wiener, sur les institutions des Incas (1), en désirant que nos croquis et nos notes servent à confirmer, dans une modeste mesure, quelquesunes des théories émises, sur les arts des Quichuas, par le docte et judicieux professeur.

En terminant, M. Renauld ajoute les paroles suivantes:

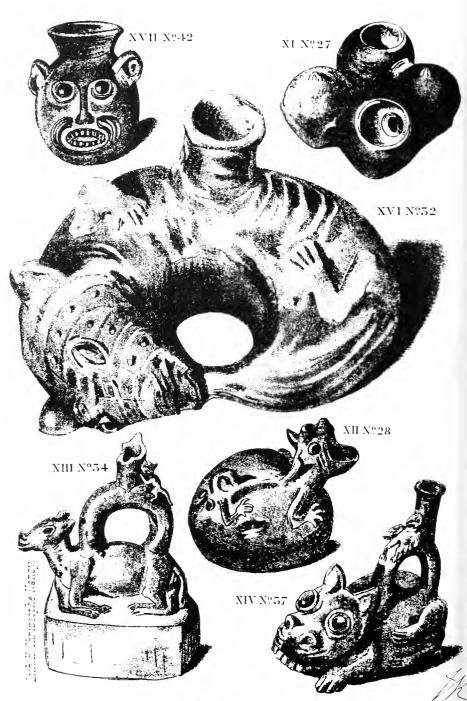
A la séance de ce matin, à laquelle je n'ai maineureusement pu assister, on a résumé un mémoire ayant pour objet la première édition des lettres d'Améric Vespuce. Je tiens à joindre mes réserves à celles faites par M. Lucien Adam, et je me promets de répondre en temps et lieu à ce mémoire, quand j'en aurai une connaissance plus ample.

M. Limenez de la Espada, fait observer que M. Renauld, dans son énumération des Musées d'Europe où l'on rencontre des antiquités céramiques du Pérou, a oublié de citer celui qui possède, incomparablement, la collection de ce genre la plus nombreuse et la plus riche qui soit, celui de Madrid. On y compte près de 700 poteries péruviennes d'une conservation parfaite, et dans ce nombre on aurait peine à trouver deux pièces identiques. Les spécimens de poteries noires sont les moins nombreux, ce qui donne à supposer qu'ils étaient également plus rares dans

⁽¹⁾ Essai sur les Institutions politiques des Incas, par Ch. Wiener, In-40; Paris, Maisonneuve, 1874.







YA Le second Nº en chiffres arabes indique celui des articles du mémoire.

J Renauli del:



 N^* Le second N^* en chiffres arabes indique f . Renauld dell' celui des articles du mémoire.



l'ancien Pérou, peut-être parce qu'on devait les ensumer et que ce système ne paraît pas y avoir été en usage.

M. de la Espada dit ensuite que M. Renauld s'est trompé en qualifiant Garcilasso de la Véga de Grand d'Espagne. Garcilasso était un capitaine de fortune, d'origine incasique, et à ce titre ses récits ne doivent être acceptés que sous bénéfice d'inventaire. Beaucoup sont entachés d'erreurs; d'autres paraissent falsifiés de parti pris et sont en tout cas fort sujets à caution.

M. Renauld répond qu'il n'a pas qualifié Garcilasso de la Véga de Grand d'Espagne, mais qu'il l'a appelé un gentilhomme espagnol; il n'a pas nié non plus qu'il pùt être un capitaine de fortune. Ce gentilhomme espagnol réunissait en sa personne le sang de deux peuples, sa mère étant une descendante des Incas et son père étant un gentilhomme espagnol. Il semble donc qu'il ait bien droit à la qualification de gentilhomme espagnol, laquelle d'ailleurs a été consacrée par l'histoire.

En ce qui concerne l'oubli commis à l'égard du Musée de Madrid, il n'a entendu citer que les musées qu'il connaissait, et non tous les musées de l'Europe: mais il a été très heureux d'apprendre que Madrid est si opulente en antiquités péruviennes, et il espère que le savant délégué du gouvernement espagnol voudra bien, soit pour la prochaine session, soit par une note insérée dans le compte rendu du Congrès de Bruxelles, donner une description du trésor céramique péruvien que possède la ville de Madrid.

M. Emile de Ville, consul de Belgique, à Quito. L'ordre du jour porte que je devrais vous entretenir des antiquités américaines provenant de l'Équateur; mais je crois qu'il sera préférable que j'en parle demain aux membres qui voudront bien me faire l'honneur de visiter ma collection au Musée d'antiquités de l'État. Contrairement à ce qui vient d'être dit, je crois que la poterie noire est une spécialité du Pérou et que dans le royaume de Quito on ne faisait

que de la poterie rouge. Je diffère donc à cet égard d'opinion avec M. de la Espada. Je ne crois pas, au surplus, que la poterie noire soit de la poterie enfumée; je pense que c'est de la terre teinte. Je pourrai, d'ailleurs, en fournir la preuve, je crois, car j'ai eu le malheur de casser un de mes vases noirs et j'ai fait analyser les débris chimiquement et au microscope.

Il est incontestable que ces poteries étaient mises au feu, car dans une tombe que j'ai fait fouiller, j'ai trouvé un petit trépied semblable à ceux dont on se sert encore aujourd'hui pour isoler les pièces soumises au feu. Je ne crois pas qu'on se serait servi d'un trépied pour exposer simplement les poteries à la chaleur du soleil.

Demain, lorsque les membres du congrès visiteront ma collection, je leur donnerai des explications plus étendues, et j'espère que M. de la Espada reconnaîtra alors que les poteries noires viennent bien réellement du Pérou.

- M. Jules Renauld. Je ne veux pas prolonger ce débat. Je désire seulement confirmer ce qui vient d'être dit. La question a été longuement étudiée par M. Rivero, qui explique que ces vases allaient au feu bien qu'ils ne fussent pas soumis à la torréfaction.
- M. le Président. Je crois que la discussion pourra s'engager avec plus de succès demain, quand nous aurons les pièces sous les yeux.
- M. l'abbé Emile Schmitz demande la parole pour donner communication d'un travail en réponse à la question portée au programme en ces termes: « De la tradition de l'homme blanc et du signe de la croix ». Il envisagera historiquement cette tradition, tant au point de vue de l'Amérique septentrionale que de l'Amérique méridionale.
- M. le Président. Je me permettrai de faire observer à M. l'abbé qu'il veut s'occuper d'histoire et que notre séance est consacrée à l'archéologie. D'ailleurs, l'histoire des Européens en Scandinavie et dans le nord de l'Amérique est

bien connue: M. Gabriel Gravier a publié sur ce sujet un livre excellent.

Je prierai donc M. Schmitz, de bien vouloir se renfermer dans les détails archéologiques de son sujet.

M. l'abbé Schmitz. Mon mémoire répond directement à la question portée au programme. J'y traite des données relatives au signe de la croix dans les temps anciens du Nouveau Monde, thèse exclusivement archéologique.

Vestiges du christianisme et de l'homme blanc en Amérique avant sa découverte par Christophe Colomb.

Dans une des séances du dernier congrés des Américanistes, tenue il y a deux ans à Luxembourg, la question que je me suis proposé de traiter aujourd'hui a été soulevée et mise à l'ordre du jour de la session présente. (1) Dès lors, j'ai pris la résolution de la traiter dans cette assemblée, parce qu'il me semble que les deux traditions relatives à l'évangélisation du Paraguay, dont j'ai donné lecture au congrès de Luxembourg, en étaient la cause principale. Je regrette fortement que le présent travail n'ait pu être fait que dans des moments de loisir, que la préparation à ma vocation de Missionnaire me laissait, et que, loin de toute Bibliothèque publique renfermant des sources sur cette matière, je me suis vu forcé de reproduire les impressions pures et simples, qu'une étude de cette question, lors de mon séjour en Amérique, m'a permis de conserver.

J'admets, Messieurs, que la question est d'une haute et grave importance et mérite l'attention spéciale du congrès, qui a pour objet l'étude antécolombienne de l'Amérique. J'admets également qu'il ne s'agit pas seulement d'exposer les faits, mais aussi de les prouver, soit par autorité intrinsèque, soit par l'autorité d'auteurs graves, qui ont con-

⁽¹⁾ Compte-rendu du Congrès des Américanistes, 2° session, Luxembourg, 1877, t. I, pp. 227-234.

sidéré la question comme assez sérieuse pour mériter leur attention.

Je me vois obligé pourtant de remarquer dès le commencement, pour éviter toute discussion superflue, qu'il ne s'agit pas purement dans certaines localités des noms, mais des faits qui s'attachent aux noms, et en second lieu que, traitant la question au point de vue catholique, je cite des auteurs qui admettent peut-ètre des choses, qui pour le savant sceptique ne paraissent point admissibles.

La question telle qu'elle est portée au programme, n'envisage pas seulement la partie du Sud, mais aussi le Nord de l'Amérique. Seulement, il me semble superflu pour certaines parties du continent Américain de prouver ma thèse d'une facon étendue.

En effet, il est historiquement démontré que l'homme blane est arrivé et s'est établi en Amérique ainsi qu'au Groënland et que les Missionnaires y ont prêché l'Évangile longtemps avant la découverte par Christophe Colomb. Je me bornerai conséquemment à ne citer que quelques preuves, afin de présenter un tableau d'ensemble de la question.

Pour commencer par les régions boréales de l'Amérique, il est historiquement prouvé et admis par tout le monde, que le Groënland a été découvert par Eirich le Roux, pour ne pas parler de Gunhjörn, le fils de Ulv Kraka, qui semble avoir déjà vu le Groënland en 877, et qui avait été jeté par une tempête dans la partie ouest de l'Atlantique. Eirich, qui, à l'assemblée de Thormes, avait été banni de l'Islande pour trois ans, quitta l'île, au printemps 982, du port Snaefellsjökul. Durant l'été de la même année 982, il aborda au Groënland, et il passa le premier hiver à peu près vers le milieu de la côte, à Eirichseya. Revenu pendant l'été 984 en Islande, Eirich profita de son séjour dans sa patrie, au cours de l'hiver 984-985, pour engager des émigrants pour la nouvelle terre découverte; et au prin-

temps 985, il retourna au Groënland, accompagné d'Islandais, qui avec leurs biens remplissaient 35 navires, dont 14 arrivèrent en Groënland, comme le prétend Rafn (1), s'appuyant sur Arius Polyhistor et d'autres. Voilà donc le Groënland occupé et ensuite colonisé par l'homme blanc. Il ne nous reste qu'à constater la christianisation du Groënland, fait non moins historiquement prouvé, et également admis par tout le monde.

Le premier Missionnaire, qui atterra au Groënland, accompagna Björn, le fils de Herjulf, dans son voyage vers cette partie de l'Amérique. Björn avait fait ensuite une excursion en Norwège. Pendant son séjour dans les pays scandinaves, Eirich était rentré dans sa patrie et le père de Björn, Herjulf Bardson, avait pris la résolution de l'accompagner à son prochain voyage. Par suite, Björn, revenu à son tour au pays, n'v trouva plus son père. Il ne déchargea pas son navire et, interrogé par ses compagnons sur ce qu'il pensait faire, il leur répondit qu'il voulait, comme d'ordinaire, passer l'hiver avec son père. « Je veux, dit-il, diriger mon cours vers le Groënland; voulez-vous m'accompagner? » Tous consentirent et il fit de suite voile pour passer dans la mer arctique. Il était accompagné d'un moine, comme nous avons dit plus haut, auteur du « Hafgardingadrapa » (chanson de la clôture de mer). Ils abordèrent au Groënland, près de Heriulfnes. Le premier Missionnaire arriva donc au Groënland en 985 ou 986. Sur cette question cependant les opinions varient. Tous les historiens, qui se sont occupés de l'histoire du Groënland, sont d'accord que la christianisation du Groënland doit être considérée comme s'étant accomplie vers l'an 1000 de notre ère. Quant au temps de l'arrivée du premier Missionnaire, il y a, comme nous

⁽¹⁾ Rafn, Antiquitates Americanæ. Samlig af de i Nordens Old Krifter, etc. Elidit Societas regia antiquariorum septentrionalium. Hafniæ, 1837.

l'avons remarqué, différentes opinions. Arngrim Jonas, Théodore Thorlac et Torfæus (1) prétendent que l'Évangile a été prêché au Groënland après le retour de Leif, fils aîné d'Eirich le Roux, qui avait été converti, en 999, à Drontheim, avec tout l'équipage de son navire, à la suite des efforts faits dans ce sens par le roi Olaf Tryggvason.

Toutefois, cette thèse n'est pas admissible, car, alors même que l'influence de la famille puissante de Leif aurait appuyé les travaux des Missionnaires, encore l'opinion acceptant la conversion des habitants du Groënland dans l'espace d'un an, serait sinon impossible du moins invraisemblable. D'autres auteurs, comme Messenius (2); Bussæus (3), Pontanus (4), n'admettent, pas seulement en posant des hypothèses, mais en les prouvant par des documents, que déjà au IXe siècle on avait connaissance de l'Islande et du Groënland, et que de même on était déjà préoccupé vers ce temps de la conversion de ces pays. Quoique ces documents ne nous donnent point de détails concernant les noms des Missionnaires et du temps de leur arrivée, ils démontrent pourtant, que l'Islande et le Groënland étaient déjà soumis à la juridiction de l'archevêque de Brême-Hambourg en l'an 834.

Les documents cités à l'appui de cette opinion sont :

1° La lettre de fondation de l'archevêché de Hambourg, donnée en 834 par l'empereur Louis le Débonnaire.

Ce diplôme se trouve dans la collection d'auteurs septentrionaux par Erpold Lindenburg, qui forme une partie de l'ouvrage de Lambeck « Origines Hamburgenses » (5).

⁽¹⁾ Torficus, Historia Norregie, Hafnie, 1711, et Groenlandia antiqua, etc., Hafnic, 1715.

⁽²⁾ Joannis Messenii, *Negadio illustrata* a Joanne Peringskiöld, Stockholmie, 1700, tom. I, pp. 63, 68, 76; tom. II, p. 87.

⁽³⁾ Busseus in ed. Schedarum Arii Polyhistoris, p. 32, Cfr., Historic of Danmark, 2 p. 75; Rafn. p. 258.

⁽⁴⁾ R vum Danivarum Histori i, Libr. IX, Amsterdami, 1631, autore Joh. Isaico Pontano, p. 97.

⁽⁵⁾ Moosmuller, Les Européens en Amér. ar int C. Colomb, p. 35.

2º La bulle de Grégoire IV, par laquelle il désigne Anschar, moine de Corbei, qui avait été consacré archevêque de Hambourg, comme délégat apostolique pour les Suèdes, les Danois et autres peuplades du Nord.

3º Une bulle du Pape Nicolas IV, datée du 20 du mois de Septembre 1448, publiée lors de la nomination d'un évêque pour le Groënland. Dans cette dernière, le pape mentionne que l'Évangile a été prêché aux Groënlandais et Islandais déjà vers le milieu du IXº siècle et parle de l'activité de l'Église au Groënland pendant une série de six siècles.

4º Un document qui nous est donné par l'Hymne de la fête de St. Ansgar, dans le Missel de Brême, publié en 1511. L'Hymne en question, qui s'y trouve folio CLVIII, a été composé par Conrad Beme. Nous ne citerons qu'une strophe, qui n'a pas besoin de commentaire (1).

Fide fulgent gens Denorum, Sucnumque, Norvehorum, Groenlandeum, Islandorum, Sub Bremensi praesule. Ils brillent par leur foi les peuples Danois, Suédois, Norwégiens, Groënlandais, Islandais, sous l'évêque de Brême.

Enfin, pour nous il suffit de savoir qu'en l'an 1000, ainsi presque cinq siècles avant la glorieuse découverte de Christ. Colomb, l'homme blanc et le christianisme et avec lui le signe de la croix étaient connus au Groënland.

Passons donc du Groenland aux parties de l'Amérique, désignées aujourd'hui sous le nom de Canada, et connues dans les États-Unis sous celui de « Old English Colonies ». Puisqu'il serait trop long d'exposer ici de nouveau la colonisation du Vinland, du Markland, de l'Escociland et de la Grande-Irlande, je me borne à me référer, pour cette partie de l'Amérique, aux mémoires de notre distingué collègue en américanisme, M. Eugène Beauvois. On peut lire ses

⁽¹⁾ Sur l'authenticité de ces quatre documents, il y a grande controverse entre les auteurs. Le temps nous manque de les prouver. Pour cela on voudra bien voir Moosmü'ler, Ibid., pp. 39, 40, 41, 42 et 43.

travaux dans le compte-rendu des deux premières sessions (1). Il en résulte, que les Scandinaves ont eu leurs colonies dans ces régions; qu'avec eux les missionnaires. y ont pénétré également, qu'ils y ont prêché l'Évangile et que, par conséquent, et l'homme blanc et le signe de la croix y existaient, y étaient connus avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Nous allons donc plus loin et nous prouvons, par l'existence d'une tradition de la Floride, que le christianisme était en honneur dans cette contrée longtemps avant le XIVe siècle. En effet, chez les Creeks, tribu des Mayas, qui habitaient le territoire formant la Floride d'aujourd'hui, on a trouvé une tradition qui dit que des hommes, portant de longues robes flottantes et des sandales, étaient venus chez eux; qu'ils avaient le visage blanc : c'est pourquoi ils les appelaient les fils du soleil; qu'ils portaient de longues barbes et que leur tête était rasée. Ces hommes leur apprenaient, suivant la même tradition, différents arts, entres autres celui de tisser, art qu'on a trouvé très perfectionné chez cette tribu lors de sa découverte par les Espagnols. Ils leur prêchaient ensuite une foi miraculeuse, et ils leur donnaient des lois, qui étaient sages et bienfaisantes pour le peuple. D'après la description donnée de ces hommes, on ne saurait douter que ce ne fussent des moines scoto-irlandais de l'ordre de St-Columba (2), qui avaient probablement passe du Groenland dans la colonie des Islandais, et qui, poussés par le saint désir de prêcher l'Évangile aux peuples sauvages, étaient partis du Vinland et avaient pénétré jusque dans la Floride, en côtoyant l'Atlantique. A l'appui de cette tradition, nous citerons

⁽¹⁾ Voir Compte rendu du congrès international des Amér., 1re session, 1r vol., p. 41 et seqq. (Cfr. Ibid., p. 37 Note sur la découverte de l'Amérique antécolombienne, par M. B. Grændals), et 2me session, tome I., p. 174 et seqq.

⁽²⁾ Cong. des Amér., 2me session, tome I., p. 174. Les colonies europ. etc., par M. E. Beauvois.

encore Monseigneur Timon, évêque de Buffalo (1), qui dit: « Les Indiens du Sud (c'est-à-dire du Sud des États-Unis), avant leur expulsion de la Floride et de la Caroline, avaient une tradition suivant laquelle dans des siècles passés la Floride et la Caroline étaient habitées par une race d'hommes blancs, qui connaissaient l'usage des ustensiles artificiels, cultivaient la terre et vénéraient le Grand-Esprit dans des maisons érigées à cet effet. »

Passons au Mexique; là aussi nous trouverons assez de traces à l'appui de notre thèse. En effet, les innombrables coutumes chrétiennes qui se rencontrent dans la religion de ces peuples, ainsi que les monuments trouvés dans le Mexique, prouvent que le christianisme y était prêché ou du moins connu, de même que l'existence de l'homme blanc y était connue avant la découverte et la conquête du Mexique par les Espagnols.

Déjà, dans le dieu Quetzalcoatl des Mexicains, les Espagnols trouvaient une analogie admirable avec l'Écriture sainte. Il était un homme blanc, portant une longue barbe, qui venait de l'Est et qui, ayant régné pendant l'âge d'or de l'Anahuac, disparut sur l'Atlantique de la même manière miraculeuse qu'il était venu. Mais comme il promit de revenir un jour, son arrivée était attendue par toutes les générations avec un vif désir. Aussi on trouve dans les vieux livres sacrés des Mexicains, qu'on doit à ce dieu, l'institution de la confession et de la pénitence, ainsi que la connaissance du mystère de la Ste-Trinité et de celui de l'Incarnation: usages religieux et doctrines qui visent clairement la religion chrétienne.

Chez les Aztèques, on trouve également le St. Sacrement de l'Eucharistie : à différents jours solennels le peuple se réunissait au temple; de la farine de maïs mêlée avec du sang, on formait une image du Dieu Protecteur, qui, ayant été bénite par les prêtres, était donnée au peuple, lequel la man-

⁽¹⁾ Missions in Western New-York, Buffalo, 1862, p. 16.

geait avec des signes de componction et d'humilité, en disant que c'était la chair de son Dieu. Comment l'œil de l'Espagnol pouvait-il méconnaître à cette vue la vénérable cérémonie de l'Eucharistie?

Avec le même étonnement, ils voyaient dans le baptême des Aztèques un rite chrétien. Dans ce baptême, on lavait la tête et les lèvres de l'enfant, après une invocation solennelle des dieux, en lui imposant un nom. Ensuite, on priait la déesse Cicacoatl, afin qu'elle daignat étendre sa main bénissante sur le nouveau-né, qu'elle daignat enlever de l'enfant le péché, qui nous a été donné du commencement du monde, et que l'enfant, purifié par l'eau, pût dans l'avenir vivre et renaître (1).

Vers la fin du mois d'octobre, les Mexicains célébraient une tête, ressemblant à notre fête des trépassès. Cette fête était appelée « la fête des intercessours ou avocats », parce que chaque être humain a un intercesseur au ciel chargé de prier pour lui, ce qui nous rappelle le dictum de Jésus, que les enfants ont un ange gardieu. Ainsi s'exprime Inmam (2). Le même auteur nous dit aussi, que le peuple mexicain avait un jeûn de 10 jours, en l'honneur d'un Diou, qui fut tenté pendant 10 jours sur une montagne (3). Déjà les Espagnols conclurent, ayant eu connaissance le cela et voyant ces cérémonies, que les vieilles traditions selon le squelles St. Thomas aurait visité les peuplades de l'Amérique, devaient être vraies.

Môme si ces cérémonies n'étaient plus pures et toutes chrétiennes, néanmoins elles s'étaient si bien conservées, que nous ne pouvons les méconnaître comme rite de notre religion.

Et si ces peuplades ont fait de St. Thomas, ou de celui qui leur a prêché ces doctrines, un dieu Quetzalcoatl, nous

⁽¹⁾ Cf. Prescott. History of the Conquest of Mexico.

⁽²⁾ Inman. Ancient faith's and modern. Page 33.

⁽³⁾ Ibid. Page 33.

pouvons bien comprendre semblable confusion chez un peuple sauvage et païen, qui lui aussi, comme tous les peuples de l'antiquité, avait la propension de reconnaître le caractère divin à tout ce qui lui paraissait surnaturel. Les anciens Grecs ne faisaient-ils pas de leur Hercule, de leur Minos, des divinités?

En lisant ces relations dans les livres sacrès des Aztèques et en se demandant leur origine, il sera évident à toute critique impartiale qui a fait l'étude de nos cérémonies catholiques ou qui en a connaissance, qu'il est impossible que ces peuplades païennes aient trouvé ces choses d'ellesmêmes. Non, nous ne connaissons aucun exemple de ce qu'on ait rencontré, chez d'autres peuples ou tribus sauvages non convertis, des rites, offrant tant d'analogies avec le christianisme. Le saint sacrifice de l'Homme-Dieu. qui est l'essence du christianisme, ne s'est rencontré chez aucun peuple de l'antiquité, ni chez aucune des nations incultes découvertes de nos jours. Il est donc naturel de se demander comment ces rites ont pénétré en Amérique. Et nous ne pourrions donner qu'une réponse: Ou le christianisme a été prêché à ces peuples par un missionnaire, ou il y fut apporté par des navigateurs, qui avaient fait naufrage sur les côtes du Mexique. Dans l'un et l'autre cas l'homme blanc a atteint l'Amérique aux temps antérieurs à la découverte, qui a immortalisé le nom de Christophe Colomb

Que le signe de la croix était connu au Mexique, cela résulte des faits suivants: En arrivant au Mexique, les Espagnole ont trouvé dans le temple d'Anahuac, comme objet de vénération, la croix, symbole de leur foi. Une croix semblable se voit sur une maison de Palenqué. Au bas de la croix, on remarque une figure en adoration, ayant beaucoup de ressemblance avec un enfant. Cette croix a été conservée jusqu'à nos jours. De même Cortez trouvait, lors d'une expédition au pays des Tabascans, dans

un des temples, une croix de pierre et de chaux, haute environ de trois pieds.

Allons plus loin encore et nous arriverons au Paraguay. Là, nous rencontrons en premier lieu les deux traditions dont nous avons parlé à la dernière session du Congrès, à Luxembourg, et qui ont donné naissance à la thèse que nous défendons ici. Nous pouvons donc nous borner à renvoyer à ces traditions (1). Ensuite nous citerons, à l'appui de notre manière de voir, l'historien Antonio Ruiz qui fait mention d'une croix miraculeuse, trouvée dans cette partie du Paraguay qu'on appelle aujourd'hui « Sainte-Croix »; lui aussi parle d'une tradition locale, qui désigne St. Thomas, l'apôtre, comme le premier prédicateur de la foi dans l'Amérique méridionale.

Quant au Brésil, on commence à parler aujourd'hui de colonies scandinaves, qui y auraient été établies par des voyageurs islandais ou groënlandais. Voici ce que dit à cet égard Moosmüller (2): « Quelques auteurs sont d'avis, que les voyages des Normands se sont étendus jusqu'au Brésil. Quoique cette opinion ne puisse être prouvée par des documents écrits, néanmoins elle n'est pas improbable; car on ne pourrait admettre, comme le dit Bastian (3), que ces héros Scandinaves, qui ont fait la guerre aux empereurs des Francs et de Byzance et qui ont conquis des royaumes; pour lesquels la Méditerranée était trop étroite et qui déjà, dans les premiers siècles, ont visité les Canaries; que ces héros se fussent arrêtés à moitié chemin en Amérique, où ils n'avaient à combattre que des Indiens nus et qu'ils n'eussent pas poussé vers le sud, où la magnifique végétation tropicale devait exciter de plus en plus leur soif de découvertes. »

⁽¹⁾ Compte-rendu de la session de Luxembourg, tome I, pp. 363, 364, 365 et 366.

⁽²⁾ Moosmüller O. S. B. Europüer in Amerika vor Columbus. Regensburg. Manz. p. 190

⁽³⁾ Bastian. Das Bestaendige in den Menschenrassen, p. 127.

« Du reste, cette thèse est confirmée par des trouvailles, faites au Brésil. Le Dr. Lund, de Lagoa Santa, a rencontré dans les environs de Bahia une plaque en pierre avec des inscriptions runiques. Bien que cette plaque fût cassée, il a pu y déchiffrer quelques mots islandais. En faisant des recherches, on a trouvé les fondements de maisons, qui ressemblent beaucoup aux ruines existantes encore au nord de la Norwège, en Islande et à l'ouest du Groënland. »

Enfin, dans le Pérou aussi nous trouverons des traces de l'homme blanc et du christianiame. Nous citerons encore une fois en premier lieu, l'existence de la croix au Pérou, fait qui nous est raconté par de la Véga (1): « Les Roys Yncas eurent dans Cuzco une croix de marbre fin qu'on nomme autrement jaspe cristallin et ne sait-on pas depuis quel temps elle y pouvait être. Quoiqu'il en soit, l'an 1560 je la laissai en la sacristie de la grande Eglise où elle était attachée à un clou et percée par le haut. Je me souviens que l'attache était d'une lisière de velours noir avec apparence d'y avoir eu, au temps que les Indiens la possédaient, une boucle d'or ou d'argent, à la place de laquelle l'on en avait mis une de soie. Elle était longue d'environ 3/4 d'aune, large de trois doigts, épaisse presque d'autant, toute d'une pièce, d'une pierre extrêmement luisante et polie, sans qu'en les angles, qui étaient fort bien faits, ni en ses branches de forme carrée, il v eut aucune inégalité. Ils la gardaient en une de leurs maisons royales, dans un appartement de ceux qu'ils appellent « Huaca », qui est un lieù tenu pour sacré. »

En second lieu, la forme et les principes du gouvernement péruvien sous les Incas prouve aussi notre thèse; car il en résulte que les Incas n'étaient autres que l'homme blanc (les Indiens les appelaient « fils du soleil » à cause de leur teint blanc) et que la forme de leur gouvernement

⁽¹⁾ Commentaire Royal on Histoire des Incas, par de la Véga; trad. de Baudoin, Paris, 1633, Liv. II*, chap. 111, p. 141.

était conforme aux principes chrétiens. En effet, écoutons comme on nous raconte l'origine de la famille des Incas(1). « Dans des années passées il arrivait au Pérou par la mer un homme blanc qui comme fils du soleil obtenait le règne chez les Péruviens. Un jour donc il convoqua les Péruviens en assemblée générale et leur raconta une vision, qu'il prétendit avoir eue. La nuit, lui serait apparu un grand homme à longue barbe et revêtu d'une robe flottante; à ses pieds était couché un lion. Cet homme lui aurait dit, de quelle façon il devait gouverner son peuple, après quoi il disparut. »

Nous avons ici deux choses qui peuvent s'être présentées : Ou bien l'Inca avait eu une vision et St. Bartholomé lui apparut (car selon la description fournie c'était bien lui), opinion que nous n'inclinons pas à admettre; ou bien l'Inca en arrivant au Pérou était chrétien. N'osant pas, tout au commencement de son règne, détruire sans façon le paganisme, il raconta aux païens cette vision. En conséquence, il pouvait régner sur son peuple selon ses idées chrétiennes. Plus tard l'Inca fit peindre cette vision et sculpter en pierre l'homme qui lui avait apparu. Et aujourd'hui nous en possèdons deux statues et une image. Lorsque plus tard, les premiers missionnaires arrivèrent au Pérou et qu'ils apercurent ces figures, ils s'écrièrent étonnés: « St. Bartholomé ». Et, comme les relations des premiers missionaires au Pérou nous le racontent, leur travail y était très facile. J'incline à admettre avec le prof. Stakemann cette interprétation.

Enfin, répètons ici ce que nous avons dit plus haut: Toutes ces traditions sont si chrétiennes, qu'il est impossible de supposer que les peuples de l'Amérique en aient eu connaissance sans l'aide d'un étranger. Ces traditions ne se trouvent, ni en Afrique, ni en Australie. Pourquoi

⁽¹⁾ Stakemann, Studien über die Indianer.

et comment les Indiens de l'Amérique auraient-ils pu les connaître, sinon par des étrangers, venant de l'Asie et jetés par une tempête sur les côtes de l'Amérique? Nous voilà donc de nouveau forcé, en face de ces traditions, dont l'existence ne peut être niée, d'admettre la venue de l'homme blanc en Amérique et son influence sur les peuples de ce continent.

Quant au signe de la croix, on me dira peut-être que la croix se trouve chez tous les peuples de l'antiquité. Certes, le signe de la croix s'y trouve: autrement on devrait dire que les juifs l'auraient expressément inventée pour faire mourrir sur elle Notre Seigneur. Aussi l'histoire des Romains parle souvent de la croix. Mais, chez tous les peuples de l'antiquité ce signe était connu comme le signedu mépris, comme un instrument servant à faire périr les esclaves. On ne pourrait pas nous citer un seul exemple dans toute l'antiquité de peuplades sauvages, ailleurs qu'en Amérique, où la croix fut en vénération. Ce n'est que par la mort de Notre Seigneur que la croix est devenue un signe de salut, auquel on doit du respect; et si par conséquent on la trouve vénérée chez les peuples sauvages de l'Amérique, c'est un indice certain que le christianisme y était connu et prêché. Par qui aurait-il été prêché sinon par l'homme blanc?

Résumons: Tous les historiens comme Prescott, le Père Duran, Mgr. Timon, l'illustre évêque de Buffalo, Charlevoix, Bancroft, le prof. Stakemann, etc., sont d'accord avec nous sur l'existence de ces traditions, sur leur véracité, sur leur origino; seulement ils différent dans leurs explications.

Ainsi Prescott prétend, que ce Quetzalcoatl n'était autre qu'un précurseur du Christ, envoyé du ciel à ces sauvages. Mais il nous semble inexplicable comment Dieu aurait envoyè ce précurseur aux Mexicains seuls de toutes les peuplades sauvages, précurseur qui, réellement, n'a été envoyé qu'aux juifs, le peuple élu de l'Ancien Testament. On se demande encore comment ces peuples auraient pu connaître déjà le signe prédisant la venue d'un Messie, sa doctrine prêchée et même sa manière de mourir, car ils ont connu cette mort, cela résulte des faits se rattachant à la croix, trouvée au Mexique, faits cités plus haut. Prescott semble aussi comprendre l'invraisemblance de cette thèse, puisqu'il cite en second lieu l'interprétation de plusieurs auteurs, qui expliquent toutes ces traditions en affirmant que St. Thomas était venu prêcher l'Évangile en Amérique.

Monseigneur Timon, dans son Histoire déjà mentionnée, exprime sa manière de voir sur ces traditions en ces termes: « En lisant ce que des savants ont écrit sur des traditions primitives de l'Amérique, lesquelles brillent comme des vérités chrétiennes à moitié oubliées, nous inclinons presque à recevoir littéralement la déclaration de l'Écriture, qu'au jour de la Pentecôte il se trouvait à Jérusalem des juifs, des hommes dévots de toute nation sous le ciel; que l'Amérique y était représentée et par conséquent nous sommes portés à supposer que notre pays était peuplé non seulement du Nord-Est et du Nord-Ouest, mais aussi du Sud, et que les Indes de l'Ouest et d'autres îles ne sont que des restes d'un pays joignant le vieux et le nouveau monde, pays qui est descendu à sa condition présente dans quelques-unes de ces terribles convulsions de la nature, qui avaient lieu lors de la mort de Notre Seigneur et qui se répétaient pendant les siècles suivants. »

Bancroft, (1) le célèbre historien américain, après avoir énuméré différentes croyances, trouvées parmi les sauvages, entre autres, que l'homme assume la croix, que le pèché est originel, que l'Indien doit se mortifier, dit, que ces idées sont si répandues parmi les Indiens que Le

⁽¹⁾ Bancroft, History of the United States. Vol. III, p. 291.

15 LE CHRISTIANISME ET L'HOMME BLANC EN AMÉRIQUE. 507

Clercq ne doute pas, que quelques-uns des Apôtres doivent avoir atteint le continent américain.

Comme conclusion, nous répétons ici ce que nous avons dit à la session de Luxembourg : Soit que l'homme blanc qui a prêché l'Évangile en Amérique (chose qui est pour nous hors de doute) ait été appelé par l'Indien « Pay-Sume ou Thume»; soit que Charlevoix, Prescott et d'autres admettent que c'était l'apôtre St. Thomas ; soit que Mgr. Timon, de Buffalo, croie que des Américains se trouvaient à Jérusalem lors de la Pentecôte et du premier sermon de St. Pierre, ou que Bancroft, Le Clercq, etc., soutiennent qu'un ou plusieurs des apôtres soient venus en Amérique; pour nous, nous ne concluons qu'en faveur de la thèse soutenue à Luxembourg: que l'homme blanc a été connu en Amérique, non seulement dans l'Amérique du Nord, mais aussi dans celle du Sud et dans l'Amérique centrale, des siècles avant la glorieuse découverte de ce continent par Christophe Colomb; que par conséquent l'existence de l'homme blanc en Amérique est antécolombienne et que, de plus, le Christianisme, lui aussi, y a une existence antécolombienne.

- M. l'abbé Morillot. L'honorable préopinant, M. l'abbé Schmitz, pour soutenir son opinion relative à l'évangélisation du Groënland, s'est appuyé sur quatre documents parmi lesquels il cite trois bulles pontificales. J'ai eu l'occasion de m'occuper du Groënland et j'ai soumis ces trois bulles à un examen assez approfondi, en me servant des critiques les plus autorisés. J'ai reconnu que ces trois bulles sont apocryphes; cela ne peut plus faire l'objet d'aucun doute.
- M. Gabriel Gravier. Pour moi, c'est de 1121 que date l'évangélisation du Groënland d'abord, et plus tard celle de l'Amérique.

L'évêque Éric a été nommé en 1121; il a laissé son siège à un successeur et a passé ensuite en Amérique.

M. Peterken. Messieurs, cette question « l'homme blanc

et la croix en Amérique » posée par le congrès de Luxembourg, doit être à mon avis dédoublée.

L'existence de l'homme blanc et celle de la croix dans le Nouveau-Monde avant la conquête, sont des faits distincts, sans relation entre eux, touchant à des problèmes très divers et ne pouvant être confondus ou solidarisés que par une prévention religieuse systématique. Ils doivent être examinés séparément et surtout sans autre parti pris que celui de la recherche de la vérité. C'est ce que je vais essayer de faire en commençant par la question de l'homme blanc.

A priori, homme blanc semble vouloir dire: Européen. Il en résulte que la question se résume à vérifier si le continent américain a été visité avant Christophe Colomb, par des immigrations venues de l'Europe.

Le fait de ces migrations est incontestable; mais l'existence de l'homme blanc en Amérique est indépendante de toute communication avec l'ancien monde. C'est un phénomène ethnographique qui n'a pas été assez remarqué, et dont la justification doit précéder tout autre examen historique ou anté-historique.

La peau rouge caractéristique des Américains est, comme tous les signes de race, la résultante de leur milieu. Elle a pour causes principales, la chaleur humide du tropique, l'abondance de ses forêts, la nudité des habitants et leur alimentation. Elle se modifie dans le sens du noir quand le milieu se rapproche des conditions climatériques de l'Afrique. Elle se modifie de même dans le sens du blanc, quand les conditions climatériques ou sociales de l'Américain se rapprochent de celles de l'Européen.

Il en résulte d'abord, que la peau rouge n'est vraiment la peau rouge qu'entre les tropiques, pourvu encore que l'action des milieux ne soit pas neutralisée ou atténuée par celle des altitudes. En dehors de ces limites, au Nord comme au Sud, elle subit des dégradations de teinte d'au-

tant plus sensibles qu'on s'éloigne davantage des conditions normales de la zone torride. L'expédition du capitaine Cook avait déjà constaté, il y a plus d'un siècle, que les peaux rouges de l'Amérique du Nord étaient de véritables peaux blanches. L'habitude qui leur est commune à tous de se peindre le corps d'ocre ou de rocou a fait longtemps illusion sur leur couleur. Mais c'est aujourd'hui une vérité banale qu'il suffit de les débarbouiller pour retrouver sous cette couche d'emprunt le teint et souvent les fraîches colorations des Anglais et des Russes. Le colonel Emory a signalé plusieurs tribus de ces peaux rouges comme rappelant les plus belles races blanches de l'Europe, tout en conservant les traits de famille qui distinguent la population indigène de tout le continent. La même observation a été faite dans les provinces du Sud du Chili, du Paraguay, du Bresil et de la République Argentine. Les tribus de la Pampa qui se peignent moins que celles du Nord, ont le teint des paysans de l'Espagne et du Sud de l'Italie; et ce seraient de véritables blancs s'ils vivaient comme nous dans des maisons closes, avec les commodités des peuples fixes, au lieu de mener la vie nomade dans des solitudes malsaines, soumises aux climats les plus extrêmes. Il est acquis, de plus, que, même dans la zone torride, la couleur rouge s'affaiblit jusqu'au blanc pale du midi de l'Europe, quand la race ou la famille s'immobilise sur les hauts plateaux dans un milieu social qui se prête à cette modification.

La diversité des climats échelonnés sur l'énorme massif des Andes correspond ainsi à une échelle de nuances dont les points extrêmes sont les visages simplement bronzés des Altos du Guatémala, à 2000 mètres d'altitude, et le teint rouge-noir des nomades du Choco, de l'Amazone ou de Matto-Grosso. Les premiers sont des peuples sédentaires, toujours vêtus et doués d'une civilisation très avancée. Les seconds en sont encore à la nudité africaine. Cette opposisition d'état social, correspondant à une opposition d'alti-

tude, s'est produite de tout temps en Amérique, comme elle se produit aujourd'hui, et elle a toujours été caractérisée chez les habitants des hautes terres, par une peau plus oumoins voisine du blanc.

L'historien national des Aztèques, Ixtlilxochitl, qui descendait des rois de Tezcuco, assure que le teint des Toltèques, auxquels on attribue le développement de la civilisation mexicaine, ressemblait à celui des Européens du Midi; et l'abbé Brasseur de Bourbourg nous raconte dans une de ses lettres, qu'entouré des Indiens de la Vera-Paz, à une altitude de 1500 mètres, il lui semblait parfois retrouver les arabes de l'Algérie.

De là, ce fait général en Amérique comme en Europe et en Asie, que les aristocraties sont plus blanches que les classes pauvres. Cortez fut frappé, en arrivant au Mexique, de voir, dans la cour de Montézuma, des seigneurs qui étaient presque aussi blancs que lui. Montézuma lui-même de souche royale, fixée sur le plateau de l'Anahuac, n'était que bronzé, tandis que le président Juarez, simple parvenu de race Zapotèque, était du rouge le plus foncé. Je pourrais multiplier indéfiniment les exemples de ce genre. Mais je crois en avoir assez dit pour mettre hors de doute ce premier point, qu'indépendamment de toute communication avec l'ancien monde, l'homme blanc a pu exister et a existé en effet, dans le nouveau, par la seule influence des actions physiques et sociales dont le blanc est la résultante sous toutes les latitudes.

Cela n'empêche pas que l'Europe n'ait eu à différentes époques et peut-être de toute antiquité des relations suivies sur le continent américain. Mais, sur ce second point, la science est moins affirmative. La seule émigration européenne hors de tout débat, avant la première expédition de Colomb, est celle des Scandinaves aux x^{me} et xi^{me} siècles, d'abord dans le Groënland et ensuite dans le Vinland, jusqu'au golfe du Mexique. Dans les sagas islandaises, toute

la contrée comprenant le Texas, la Floride et les bords du Mississipi, la Géorgie actuelle et les Carolines, est désignée sous le nom : Irland ik Mikla ou la grande Irlande, ou par celui de Hvitramanaland ou la terre des hommes blancs. C'était donc une véritable prise de possession de toute la partie orientale des États-Unis, autant que le comportait la nombreuse population indigène qui l'occupait. Cette prise de possession a laissé des traces diverses et matérielles. parmi lesquelles des inscriptions runiques, parfaitement lisibles. Les émigrants scandinaves ne s'étaient pas embarqués sans emporter avec eux les signes de leur culte et ses ministres. Le Vinland a donc eu ses évêques qui correspondaient avec la Cour de Rome et qui payaient même le denier de St-Pierre (1). Ces prêtres et ces évêques ont dû bâtir des églises et élever des croix. C'est là la seule circonstance au moven de laquelle la question de l'homme blanc se rattache à la croix et elle est limitée au Vinland. Dans toutes les autres qui embrassent les régions les plus civilisées du Nouveau Monde, l'antiquité même de leurs relations avec l'Europe met à néant l'hypothèse trop complaisante, qui fait tout remonter à la prédication évangélique de St. Thomas ou de l'un de ses disciples.

Il est prouvé, en effet, par un ensemble de faits significatifs, que le Nouveau Monde a été connu et fréquenté, aux époques les plus lointaines, par les peuples commerçants et navigateurs de notre Occident, et notamment par les Étrusques, les Phéniciens et les Carthaginois.

- « Dès les temps homériques, dit Alexandre de Humboldt,
- « les Hellènes avaient la croyance que des pays riches et
- « fertiles étaient situés vers le couchant, au delà des
- « Colonnes d'Hercule. » Plutarque et Théopompe les désignaient sous le nom de Continent Cronien. De nombreux passages des écrivains grecs sont inexplicables si on

⁽¹⁾ Th. Tortæus. Historia Gronlandiæ, p. 251.

n'admet pas la connaissance immémoriale de ce continent. Il y a notamment une description détaillée de Diodore de Sicile qui ne peut se rapporter qu'au Brésil. Aussi l'illustre de Humboldt, qui a réuni tous ces témoignages dans son Histoire de la géographie du Nouveau Continent, n'émet-il pas le moindre doute sur ces communications antiques dont la jalousie commerciale explique le secret.

D'un autre côté, la légende du personnage à teint blanc et à longue barbe appelé Quetzalcoatl, témoigne que les Mexicains avaient reçu la visite d'étrangers venus de l'Orient. L'abbé Brasseur de Bourbourg en a signalé une autre qui serait plus explicite encore si elle était prouvée, c'est la découverte, au Brésil, du tombeau d'un des généraux d'Alexandre, reconnaissable à son inscription en caractères grecs. Une des têtes les mieux conservées du basrelief du Chichen-Itza, dans le Yucatan, est une véritable tête caucasienne, coiffée d'une tiare assyrienne ou phénicienne, dont les traits réguliers font contraste avec les fronts fuyants et les nez busqués des sculptures de Paleaqué. D'autres figures portent toute leur barbe et sont ornées de coiffures absolument étrangères au pays. Ce sont autant d'indices qui concourent avec la tradition grecque et avec le récit de Platon sur l'Atlantide, à demontrer que les deux mondes ont eu, dans les temps héroïques, des relations que la domination romaine a fait oublier.

On comprend, du reste, facilement que ce qui est arrivé de nos jours pour la découverte du Brésil, a pu arriver à toutes les époques et déterminer les mêmes découvertes. Plus d'un Cabral phénicien ou carthaginois a dû être entraîné à son insu par les vents alizés ou les courants maritimes vers les plages de l'Ouest. Pindare cite la végétation des raisins du tropique; et il ne serait pas impossible que le fameux voyage d'Hannon eut pour destination réelle une colonisation en Amérique. On ne s'embarque pas avec 30.000 personnes pour une simple promenade autour de

l'Afrique. Le moyen-âge d'ailleurs, est plein d'aventures de ce genre, qui, sans rien ôter à la gloire de Colomb, lui enlèvent du moins la priorité de la conception du monde occidental.

Quant à la figure de la Croix, on l'a trouvée à peu près partout. Sa présence en Amérique n'est pas plus concluante dans le sens chrétien, le Vinland excepté, que sa présence en légypte sur des monuments qui datent de 6000 ans. On sait aujourd'hui que la Croix a été de toute antiquité un signe sacré, témoin la Croix ansée des hiéroglyphes égyptiens ? qui, dans le langage hiérogliphique, signifie la vie divine et, par application à l'homme, la vie future.

C'est un tau (T) surmonté d'un cercle. Le cercle qui est l'emblème du soleil, emblème lui-même de la divinité, figure sur beaucoup de têtes de dieux égyptiens à figures d'ani-. maux. Quant au tau, je ne puis en donner la signification. absolue, mais philologiquement parlant, c'est le radical du nom primitif de Dieu dans toutes les langues, du Thaut. égyptien, du Théos grec, du Téotl mexicain, du Theut ou Theutates celte, du Thon scandinave, etc., etc. Cela seul suffirait à expliquer le caractère religieux de la Croix qui n'était d'abord qu'un tau. En outre, il ne faut pas perdre de vue ce fait mathématique que la croix est le signe générateur de toute la géométrie terrestre et céleste. Peut-être devrait-elle cette consécration, du moins chez les Américains où les connaissances astronomiques jouaient un grand rôle social, à la figure si remarquable de la Croix du Sud, visible dans toute la zone torride. Peut-être même n'étaitelle qu'un signe géométrique ou algébrique emprunté aux habitudes d'orientation précise des peuples savants qui ont précédé les Aztèques au Mexique et les Quichuas au Pérou. Personne n'ignore que dans ces deux derniers pays, tous les monuments étaient orientés comme le sont les pyramides d'Égypte, et que toutes les rues des villes étaient tirées au cordeau et se coupaient à angles droits. Aussi le signe hieroglyphique d'une ville était-il au Mexique une croix inscrite dans un cercle et formant quatre parties égales. Le même goût de l'angle droit a probablement déterminé la forme des ouvertures du palais de Palenqué servant à la ventilation de ses corridors, qui toutes représentent une croix grecque ou un tau égyptien. C'était le résultat naturel des habitudes d'un peuple essentiellement géomètre. Mais, l'esprit prévenu des premiers explorateurs espagnols n'a pas accepté cette solution si simple, et aujourd'hui encore, on veut y voir l'œuvre exclusive du christianisme partout où le caprice d'un architecte ou d'un sculpteur a tracé deux lignes droites perpendiculaires l'une à l'autre. Waldeck dans son ouvrage : Découverte de la Croix de Palanque, 1792, page 103, dit : « Une erreur plus grave, et également

- * inspirée des fragments d'édifices mayas a été accréditée
- « par les premiers moines qui accompagnaient dans la
- « péninsule la petite bande des conquerants espagnols. Ils
- « trouvèrent des monuments ruinés et abandonnés depuis
- « longtemps. Le système des fonds réticulés est employé
- « dans tous les édifices; des fragments détachés de ces
- « fonds, de si jolie apparence, furent pris par les moines
- « pour de petites croix, bien que rien dans l'ensemble
- « général n'appuyât cette opinion, et l'on s'empresse de
- « conclure de ce point erroné que le Christianisme avait
- « été connu des Mayas comme des Aztèques. La croix de
- « métal des Itzaexes doit corroborer cette hypothèse,
- « quoiqu'elle ne fût autre chose qu'un instrument de
- « supplice. »

On ne peut nier que l'antiquité de ces figures et l'ensemble des ornements dont elles fent partie, ne soient inconciliables avec une inspiration chrétienne. La plus célèbre d'entre elles, la croix sculptée de Palenqué, qui a donné lieu aux discussions les plus insensées, est la démonstration la plus complète de cette inconciliabilité. Quelques indications sommaires suffiront pour vous en faire juges.

Cette croix fameuse, que le fanatisme local a arrachée du temple où elle figurait devant un autel, au milieu d'un groupe sculpté, mais que les dessins de Waldeck, de Stephens et de Castañeda et les photographies de Charnay nous ont conservée, était surmontée d'un oiseau fantastique auquel un homme debout offrait un enfant étendu sur ses bras. Ce n'était pas la croix que visait ce personnage du type spécial de Palenqué, vêtu à la manière indienne. C'était l'oiseau dont la tête et le plumage extravagants accusaient le caractère symbolique. La croix qui le supportait n'était qu'un élément de l'ensemble de la composition, composition aussi barbare et aussi inintelligible que possible, surchargée de lignes et d'accessoires très compliqués, ayant pour base une hideuse figure d'idole.

Il fallait avoir l'esprit singulièrement prèvenu pour voir dans cette scène inexplicable un souvenir de l'Évangile. Nil'oiseau, ni la croix elle-même, dont la branche verticale se termine en pagaie, ne se prêtent à une interprétation aussi fantaisiste. Mais, de plus, la composition est semée de caractères hiéroglyphiques, et une table entière de l'autel en est converte. Or, s'il v avait dans cette scène religieuse un débris quelconque du culte chrétien, il se manifesterait par un signe grec, hébreu ou latin, comme les monuments scandinaves se trahissent par des pierres runiques. C'est, au contraire, la pure eivilisation mexicaine ou yucatèque qui éclate dans tous les caractères comme dans toutes les lignes de ces bas-reliefs encore inexpliqués, aussi bien que dans le type extraordinaire de leurs figures et dans les ornements bizarres dont elles sont surchargées. Il n'y a pas trace d'un autre génie que du génie étrange qui a dessiné les monstrueuses figures des manuscrits mexicains. C'est la même complication, la même recherche de l'horrible. On retrouve encore ce génie dans un autre bas-reliet de Palenqué, où deux sceptres en croix supportent le

masque symbolique d'une affreuse idole. Or, cette civilisation si originale date au moins de 3000 ans, en ne tenant compte que des supputations les plus modérées. Les ruines de Palenqué, inconnues même aux habitants du pays, étaient déjà enfouies sous la forêt vierge, quand les conquérants espagnols abordèrent pour la première fois au Yucatan. Leur existence ne fut révélée aux uns et aux autres qu'en 1750. On trouva alors dans les salles du palais une accumulation de terre végétale de neuf pieds d'épaisseur au dessus du pavé, et au milieu des constructions, des arbres dont le tronc ne mesurait pas moins de 3 mètres de diamètre. (Waldeck, cité par Prescott). Aussi, leurs premiers explorateurs leur ont-ils attribué une antiquité au moins égale à celle de la première civilisation égyptienne.

Le savant Alexandre Lenoir, considére la nation qui habita Palenqué comme une émigration partie de l'Orient. Il en fait remonter l'origine à 3000 ans. « Ce n'est point « mon opinion seule, dit-il, e'est celle de tous les voya- « geurs qui ont vu les ruines dont il s'agit, de tous les « archéologes qui ont examiné les dessins ou les inscrip- « tions : enfin des historiens qui ont fait des recherches

- « et n'ont rien trouvé dans les annales du monde qui fasse
- « soupçonner à l'époque de la fondation de tels monuments
- « dont l'origine se perd dans la nuit des temps. »

Brasseur de Bourbourg, qui seul a percé le mystère des hiéroglyphes mexicains et dont la vaste érudition n'était pas obscurcie par des préjugés de caste, les considérait même comme antérieurs aux plus vieux monuments de l'ancien monde. (Voir notamment ses quatre lettres sur le Mexique et sa relation des choses du Yucatan).

Mortillat dans son livre: La croix dans les temps antéhistoriques dit: « Il ne peut y avoir de doute sur « l'emploi de la croix comme signe religieux, bien long- « temps avant le christianisme. Le culte de la croix, « répandu en Gaule avant la conquête, existait déjà dans

« l'Émilie à l'époque du bronze, plus de 1000 ans avant

« Jésus-Christ. C'est surtout dans les sépultures de Gola-

« secca où le culte s'est révélé de la manière la plus com-

· « plète.

« Fait très curieux et très-intéressant à constater c'est

« que le grand développement du culte de la croix, avant

« la venue du Christ, semble toujours coïncider avec l'ab-

 $\boldsymbol{\mathsf{x}}$ sence d'idoles et même toute représentation d'objets

« vivants. Dès que ces objets se montrent, on dirait que

« les croix deviennent plus rares et finissent par dispa-

« raître. La croix a donc été, dans la haute antiquité, bien

« longtemps avant la venue de Jésus-Christ, l'emblême

« sacré d'une secte religieuse qui repoussait l'idolâtrie.

Donc pas un des savants voyageurs qui ont visité le Mexique et le Pérou, à l'exception de quelques moines, n'y a vu l'empreinte d'un christianisme imaginaire apporté par St-Thomas. Il n'y a que l'esprit de secte qui puisse ressusciter aujourd'hui une question vidée sans appel par la simple observation comme par la science la plus autorisée. En résumé, ni l'homme blanc, ni la croix n'étaient inconnus en Amérique avant la conquête. Mais en dehors de l'immigration scandinave du Xe siècle, aucun fait positif, aucun indice même ne permettent de rattacher leur existence à l'introduction de l'Évangile, datant des premiers siècles de l'ère chrétienne. Tout nous indique au contraire qu'en détruisant les civilisations primordiales de l'Italie, de l'Afrique et de l'Asie occidentale, la domination romaine a coupé court aux relations immémoriales de ces civilisations avec le Nouveau Monde. Le souvenir même s'en est effacé au milieu des guerres et des bouleversements qui ont fondé successivement l'unité de l'Empire et les nations modernes. Ce n'est qu'à la renaissance des études antiques que le moyen-âge a soupçonné la sphéricité de la terre, puis l'existence des régions de l'Ouest. Encore n'avait-il aucune idée d'un continent isolé entre

deux océans. Colomb lui-même ne croyait qu'à la prolongation de l'Asie jusqu'au méridien de la Floride. L'Église si jalouse de ses triomphes les plus éphémères, n'avait donc elle-même gardé aucune tradition de sa prétendue expansion en Amérique.

M. Lucien Adam. Messieurs, je demande au Congrès la permission de lui présenter quelques observations de détail: je n'entrerai pas dans le fond de la question.

Il a été dit par M. Peterken, avec un certain accent de conviction, que les Phéniciens et les Étrusques avaient, dans leur navigation, atteint le continent de l'Amérique.

- M. Peterken. J'ai dit « peut-être. »
- M. Lucien Adam. Je réponds que cette hypothèse est désormais inadmissible. Pour la soutenir on a produit des inscriptions hébraïques, qui toutes ont été convaincues de fausseté.

Je ne suis que l'écho de tous les américanistes d'Amérique et d'Europe, en disant qu'il faut bannir à tout jamais de nos études, les prétendues inscriptions hébraïques découvertes ou plutôt fabriquées en Amérique.

Je dirai à ce sujet que M. le colonel Whittlesey s'était mépris sur les sentiments du Congrès de Nancy; nous avons protesté au Congrès de Luxembourg en affirmant que jamais le Congrès de Nancy n'avait admis l'authenticité de l'inscription de Grave Creek.

On sait que cette prétendue inscription a été interprétée par trois hébraïsants; eh bien, ceux-ci en ont donné trois versions différentes et je regrette qu'on ne l'ait pas soumise à vingt hébraïsants, vu qu'ils auraient probablement fourni vingt traductions distinctes.

Je suis donc l'organe de tous les américanistes désireux que notre Congès ne s'égare pas et reste à la hauteur de sa mission, en disant qu'il faut bannir ces hypothèses étrusques et phéniciennes qui sont des rêveries du XVIIIº siècle.

J'ai une seconde observation à vous soumettre.

On a dit incidemment que les noms de Dieu, Oco;, Divas, Divus, Téotl (en mexicain), étaient de la même famille.

Je ne veux pas me servir du mot « protester, » parce qu'il n'est pas permis de protester dans un Congrès; mais, me servant d'un synonyme, je m'élève de toutes mes forces, au point de vue de la linguistique, contre l'assimilation d'un mot mexicain comme téotl qui est un mot composé, dont la signification peut être donnée par la langue, avec tous les mots de la famille indo-européenne, relativement à l'Être-Suprême.

Tout le monde sait que les noms Divus, Divas, Ozor, viennent de l'aryaque, et qu'ils signifient « le brillant, » « le soleil. »

J'ai une troisième observation à présenter relativement à la croix de Palenqué. Celle-ci a attiré l'attention de bien des personnes: mais, en définitive, comme l'a très bien dit M. Peterken, outre que les personnages qui entourent ce symbole écartent immédiatement toute espèce d'idée qu'il s'agisse d'une croix, il est certain que, dans l'Amérique du Sud et dans la plupart des religions de l'Amérique du Nord, le signe de la croix correspondait à la rose des vents.

Enfin, comme l'a dit M. Leemans, au Congrès de Luxembourg, le signe de la croix est un des signes les plus anciens; c'est une combinaison géométrique naturelle; il est très ancien en Égypte, il existait neuf ou dix mille ans avant que le signe de la croix ait eu un caractère religieux.

Par conséquent, alors qu'on trouverait en Amérique des représentations de la croix, quelle conclusion pouvonsnous en tirer? Aucune.

M. Peterken. En parlant des voyages des Phéniciens et des Étrusques en Amérique, j'ai émis une hypothèse. Je sais qu'il y a une école qui dit que jamais les Phéniciens ni les Carthaginois n'ont été en Amérique: mais jusqu'à présent on ne peut pas prouver de quel côté est la vérité.

- M. le Président. La question qu'a soulevée M. Peterken a été traitée en Allemagne il y a trente ans. Certains savants y prétendaient alors, que non seulement l'Amérique avait été découverte par les Phéniciens, mais que des Américains avaient été à Carthage en l'an 1100 et dès avant Jésus-Christ. Pour toute preuve on se basait sur un passage de Diodore de Sicile. Aujourd'hui, en Allemagne, tout le monde est à peu près d'accord pour abandonner cette thèse.
- M. Gravier. Je crois que l'on ne peut rejeter absolument comme une hypothèse sans valeur celle relative aux voyages des anciens et spécialement des Phéniciens en Amérique. Je n'entends pas soutenir que les Phéniciens sont allés en Amérique; mais cependant on prétend encore trouver aujourd'hui des traces matérielles de leur passage. Il y a deux ou trois mois le révérend De Costa, de New-York, m'a envoyé les fac-simile de plusieurs inscriptions.
 - M. Peterken. On vous dira qu'elles sont fausses.
- M. Gravier. J'ai conseillé alors d'attendre un peu, avant de nous prononcer, puisque nous ne savons rien de certain.
- M. Peterken. Nier une chose dont nous n'avons pas de preuves palpables ne peut être admis
- M. Lucien Adam. Lorsque je me trouve en présence d'une hypothèse, je puis la nier. Ce n'est pas à moi à apporter les prauves de ma négation, c'est à vous de prouver la vérité de votre hypothèse.

Je nie surtout cette hypothèse dans les conditions où elle se présente. Si jamais les Phéniciens ou les Carthaginois avaient été en Amérique, le secret n'en aurait pas été gardé. La question a déjà été traitée aux Congrès de Nancy et de Luxembourg. On a fait des efforts désespérés en faveur de cette thèse. Cependant, aucune des preuves dont on a voulu l'appuyer n'a pu résister à l'examen. Nous sommes donc autorisés à dire que scientifiquement nous ne connaissons pas cette hypothèse. Nous sommes fondés à la rejeter.

Etudions l'Amérique en elle-même. C'est là une tâche

difficile, mais laissons toutes ces légendes, tous ces récits dont on se nourrissait dans les siècles antérieurs, alors que la question n'était pas posée comme elle l'est dans le nôtre, alors qu'on n'avait pas la méthode et l'esprit scientifique que nous possédons aujourd'hui.

D'ailleurs, quelle utilité y a-t-il à savoir si les Phéniciens ont été en Amérique, s'ils n'y ont laissé aucun vestige de leur civilisation? Si St. Thomas a été prêcher le christianisme en Amérique (hypothèse invraisemblable!) qu'y a-t-il laissé de ses doctrines? Rien. Par conséquent au point de vue de l'histoire de l'Amérique, ces questions n'ont aucun intérêt. Elles ne peuvent présenter quelque intérêt, qu'au point de vue d'une certaine apologétique, qui n'est pas celle de tout le clergé, car celui-ci ne tient pas à défendre des positions qui sont pour ainsi dire perdues d'avance.

Je crois qu'il y aurait tout avantage pour nous à élaguer de notre programme une question qui, je le repète, est absolument dénuée d'intérêt scientifique.

M. le Président. Je tiens à dire que je m'associe à toutes les idées émises par l'honorable M. Adam.

M. l'abbé Schmitz. Je désire présenter quelques observations sur ce qui a été dit relativement au signe de la croix. M. Peterken a affirmé que le signe de la croix était connu longtemps avant l'existence du christianisme. Nous l'admettons aussi : les anciens Romains avaient déjà la croix pour punir les esclaves; c'est ainsi qu'elle a servi de supplice ignominieux au Sauveur, mais ce n'est qu'à la suite de ce supplice que le signe de la croix est devenu une marque d'estime et de respect dans le christianisme. Quand j'ai voulu prouver au Congrès l'existence de la croix en Amérique, je n'ai entenduétablir que l'existence de la croix chrétienne.

Si la croix est en vénération chez les peuplades sauvages de l'Amérique, elle doit nécessairement y être venue grâce à des missionnaires.

- M. Lucien Adam. Cela n'est pas prouvé.
- M. l'abbé. Schmitz. Enfin, M. Peterken a dit que l'homme blanc et le signe de la croix, selon lui et selon des voyageurs de l'Amérique du Sud, n'ont aucune corrélation.

Je regrette beaucoup que M. le marquis de Monclar, qui avait promis de venir ici, n'assiste pas à cette session; il avait avancé au Congrès de Luxembourg, lui qui a traversé toute l'Amérique du Sud, qu'il était impossible que l'existence de l'homme blanc et le signe de la croix ne fussent pas en relation intime.

Il a également soutenu au Congrès de Luxembourg, que la croix qu'il a vue au Pérou, à Cuzco, tient la position verticale, que par conséquent, elle ne peut servir comme rose des vents.

Le signe de la croix a donc de la connexité avec le christianisme en Amérique.

- M. le comte de Marsy. Je crains que M. l'abbé Schmitz ne donne une portée trop grande aux paroles de M. le marquis de Monclar; je pense qu'à propos de cette croix de Cuzco, il a dit qu'il en avait entendu parler, mais qu'il ne pouvait donner des renseignements précis à ce sujet, qu'il en attendait.
- M. le Président. Je remercie M. le comte de Marsy d'avoir bien voulu rectifier ce qui vient d'être dit; j'allais le faire, j'y tenais. D'autant plus que nous avons déjà dû auparavant fonder des opinions sur des assertions qui n'étaient nullement justifiées.
- M. le comte de Marsy. Je n'ai donné qu'une simple indication.
- M. Peterken. La croix de Palenqué n'est pas la croix chrétienne. C'est là une question d'archéologie qu'il faudrait examiner avant tout.

La croix des chrétiens n'avait pas la forme de la croix de Palenqué; elle était ce que nous appelons aujourd'hui une potence. La croix sur laquelle le Sauveur est mort n'a pas la forme de la croix grecque. Celle-ci lui est postérieure de plusieurs siècles, il n'y a pas d'analogie à établir entre elles.

M. Beauvois. Il est constaté, d'après des documents que j'ai publiés et commentés, que le christianisme ne s'est pas étendu au sud du Vinland.

C'est en venant du Nord que les Groënlandais ont vu ce pays qu'il faut placer dans les États-Unis actuels. Il y a eu des chrétiens au Vinland vers l'an 1000. Quand les Scandinaves retournèrent sur le continent américain en 1347, ces peuples étaient malheureusement redevenus païens. Il ne faut donc pas seulement penser à trouver des croix comme signe du christianisme, car tout bâton mis en travers d'un autre forme une croix, mais il faut chercher des croix auxquelles on a rendu un culte.

M. Jimenez de la Espada a la parole.

Messieurs.

La question qui vient d'être discutée a été soulevée au Congrès de Luxembourg à la suite d'observations présentées par M. l'abbé Schmitz et par M. l'abbé de Meissas. Elle y a été traitée sous un point de vue exclusivement religieux et traditionnel. Ces deux orateurs de la précédente session ont dit qu'ils n'étaient pas certains que ce fût précisément St-Thomas qui ait été au Paraguay; c'est peut-être un de ses disciples, un des premiers chrétiens.

Cette thèse, Messieurs, n'est point admissible, car elle ne s'appuie que sur la tradition paraguayenne de Pay-Tuma. Se rapporte-t-elle à St-Thomas? Voilà le point à examiner; car s'il ne s'agit pas de cet apôtre, il ne peut être question d'aucun autre.

J'ai fait des investigations dans le but d'élucider la thèse. J'ai principalement consulté les textes des Pères Jésuites, 3 4 qui ont été les premiers missionnaires du Paraguay, et je viens communiquer au Congrès le résultat de mes recherches.

L'apôtre Saint-Thomas avait prédit que les Jésuites auraient la primauté de la prédication de l'Évangile dans le Paraguay; l'annonce de cette primauté semble même avoir été l'objet principal de sa prédiction. D'après la tradition rapportée par le P. Cataldino, il avait dit : » d'autres religieux viendront ici; ils porteront une croix, comme j'en porte une. » Dans leurs missions, les Jésuites avaient l'habitude de porter un bâton avec une croix, et c'est sans doute pour ce motif que Saint Thomas avait annoncé que les prêtres qui apporteraient la foi chrétienne seraient porteurs d'une croix. Un autre Jésuite le P. Montoya, qui fut également missionnaire au Paraguay et qui même, comme on sait, a écrit un livre sur la conquête spirituelle de ce pays, ne connaissait pas la prophètie rapportée par le P. Cataldino. Il mentionne également la tradition, mais d'une manière contradictoire. Suivant le P. Montova, la prophétie de Saint Thomas serait à peu près celle qu'il a faite dans les Indes Orientales; elle ne serait donc qu'un écho de cette dernière. Le P. Montova fait observer que les Indiens qu'il a connus étaient les mêmes que ceux qui avaient connus le P. Cataldino. Cependant ils portaient une grande haine aux prêtres et en voulaient même à leur vie. Car tandis que la prophétie de Saint-Thomas avait décrit les prêtres comme vivant seuls, les Indiens voyaient les prêtres d'un très mauvais œil, parce qu'ils n'avaient pas de femmes. Cette tradition s'est donc introduite peu à peu en Amérique: elle s'est insensiblement déformée, ne présente aucune uniformité et n'offre pas la moindre consistance.

Les Pères Jésuites voulaient aussi s'arroger le droit exclusif de la prédication dans l'Amérique du Sud, en se fondant sur un autre document, à savoir la bulle d'Alexandre VI.

En dehors des prophéties, on cherche encore la preuve de l'existence de Saint Thomas, au Paraguay, dans certains vestiges ou signes matériels. On parle notamment de l'empreinte de ses pieds sur les rochers: on parle aussi de la caverne de Saint Thomas à Paraguari. Si l'on examine toutes ces légendes, et qu'on compare entre eux les récits des chroniqueurs espagnols, on voit que l'accord est nul et qu'au fond il n'y a rien de suivi, rien de sérieux. Ainsi, parexemple, pour ce qui concerne l'empreinte des pieds du Saint, les uns prétendent que c'était une empreinte produite par les pieds nus, mais que les doigts de pied v paraissaient joints, et non pas séparés comme le sont les doigts de pied des Indiens; les autres affirment au contraire qu'il ne pouvait y avoir aucune trace des doigts de pied, parce que l'empreinte était celle de la sandale de Saint Thomas. Enfin, les mieux informés racontent qu'on y voyait non seulement les empreintes des pieds de Saint Thomas, mais aussi celles des pieds de Sainte-Catherine. Il est donc difficile de savoir à quoi s'en tenir. Une seule chose semble positive, c'est qu'en somme cette tradition n'est qu'une répétition de celle qui a cours aux Indes, relativement à l'empreinte des pieds de Bouddha.

Un autre vestige de Saint Thomas, considéré comme merveilleux au Paraguay, est celui du chemin par lequel il a poursuivi son itinéraire. Ce chemin présentait la particularité d'être couvert d'une herbe très courte et d'être bordé de grands arbres des deux côtés. Il allait à travers les champs, à travers les montagnes, et semblait avoir été frayé pour faciliter la voie à l'apôtre; cela était regardé comme une chose miraculeuse. Le P. Montoya, qui était un homme simple mais de très bonne foi, avait parcouru ce chemin, il connaissait la légende et il se borne à dire qu'il avait trouvé une route d'une beauté extraordinaire.

Au Pérou, la tradition de l'apôtre Saint Thomas est peutêtre plus vivante qu'au Paraguay. Les prétendues traces de son passage y sont incontestablement plus nombreuses. On y a trouvé trois croix plantées par lui; une quantité de pierres sur lesquelles il a formé des signes; même ses ornements religieux, son bâton et une foule d'autres objets. Il convient, pour s'expliquer les nombreuses traditions qu'on rencontre à cet égard dans ce pays, de soumettre à un rigoureux examen scientifique certains monuments qui s'y trouvent.

Telles sont, Messieurs, les questions développées dans le mémoire dont je vais avoir l'honneur de lire quelques extraits au Congrès.

DEL HOMBRE BLANCO Y SIGNO DE LA CRUZ PRECOLOMBIANOS EN EL PERÚ.

Por mas que esta cuestion traiga su origen de algunas observaciones hechas por el Sr. Marques de Monclar en el congreso de Americanistas proximo pasado, con motivo de la Memoria de M. Beauvois sobre el Markland y el Escociland y acerca de la coexistencia en America de la veneracion ó respeto á la Cruz y la levenda tradicional del Hombre blanco, es lo cierto que en el curso de los debates con este motivo suscitados v no obstante las advertencias de los Señores Lucien Adam, de Hellwald, Leemans y Peterken, merced á los datos expuestos por el Sr. Abate Schmitz primero y despues por el Sr. Abate de Meissas, su interes ha venido á fijarse en un punto relativamente secundario: que aquella coexistencia indicada por el Sr. Marques de Monclar nacia, por lo que hace al Perú y al Paraguay, de las predicaciones de un varon apostólico de los primeros tiempos del cristianismo, del cual se conservaban tradiciones en el último de aquellos países y en el Brasil, recogidas por los PP. de la Compañia de Jesus á su entrada evangélica á las naciones guaraníes. Por lo menos tales han sido las postreras palabras pronunciadas por el

Sr. Abate de Meissas sobre el asunto y en tal estado quedó éste en la última sesion del Congreso de Luxemburgo.

Para el respetable sacerdote y celoso Americanista, es indiferente que el sujeto de las tradiciones guaranies y peruanas sea Sto. Tomas ó un discípulo suvo, si de cualquier modo se acreditan de ciertas y fidedignas las noticias que de el han publicado los religiosos de la Compañía de Jesus; por que si ellos dijeron verdad, y esa verdad es haberse oido v guardado los dogmas y misterios del Cristianismo por las dichas gentes, poco importa saber quien los predicara: lo esencial es que conste y se admita el hecho de esa predicacion, con la que se explica satisfactoriamente el Hombre blanco y las cruces de América anteriores á su descubrimiento. Pero el Sr. Abate olvida una cosa, à saber : que todos los jesuitas y demas religiosos que fueron los primeros en recoger aquellas tradiciones de boca de los indios brasileros y paraguayos, afirman unánimes que fué Sto. Tomas y no otro el que los predicó y doctrinó; por consiguiente, si los relatos de dichos misioneros han de admitirse como fundamento de opinion, es preciso no tocarlos ni alterarlos, sobre todo en punto tan principal como el nombre del predicador, inseparable de las palabras y hechos que se le atribuyen; y vo creo que el que defienda los textos jesuíticos tiene que defender tambien á todo trance que el Hombre blanco que repartió las cruces por el Nuevo Mundo, fué Santo Tomas el Dídimo. Lo del discípulo es recurso inventado, años mas tarde, por el P. Antonio de la Calancha (1) en trances muy dificiles de la vida v muerte de Pay Zumé, Tunapa ó el Sto. Tomas americano, que ni el mismo Padre acertaba á companigar con la levenda cristiana y más añeja del apostol que murió en Meliapur. La piedad ó el buen componer de los lectores de Calancha sufria semejantes libertades sin menoscabo de su fe en el

⁽¹⁾ Corónica moralizada del Orden de San Augustin en el Perit.

argumento de la levenda; hoy el cambio ó sustitucion del personaje principal de ella equivale á desbaratarla ó cuando menos desviarla del objeto con que se ha elaborado y difundido.

Sin embargo, al tomar yo la cuestion del Hombre blanco y de las cruces precolombianas en el punto en que la dejó el Sr. Abate de Meissas, no quiero seguirle por un camino que, á mi juicio, conduce brevemente á solucion muy contraria á los propósitos del expresado Señor; y declaro que acepto en este debate las relaciones jesuíticas del Sto. Tomas de las Indias occidentales, intactas y en la misma forma en que salieron del pecho y de la pluma de sus autores, á fin de que discurriendo por ellas desde las fuentes, resolvamos ó decidamos, á ser posible, de una vez, si en las antiguas civilizaciones de la América meridional hay que rechazar ó admitir un elemento cristiano con las tradiciones de Pay Zumé y Tunapa.

Santo Tomas en el Brasil.

Acerquémonos al primero de estos personajes desde su aparicion en las costas brasileras.

Dánoslo á conocer el P. Manuel Nobrega de la Compañia de Jesus, el año de 1549, en carta dirigida al Dr. navarro Martin de Azpilcueta, desde S. Salvador de Bahia de Todos los Santos, donde declara « cómo por tradicion de unos en otros se ha conservado en los naturales del Brasil la memoria de haber predicado allí el Apostol Santo Tomas, y que contaban los del pueblo llamado San Vicente, que está al principio del Brasil [al sur], que hasta lo que habian de comer sin riesgo de muerte les habia enseñado este Apostol (1), y que por cosa cierta y en boca de

⁽¹⁾ La mandiiva ó mandioca (Manihot utilissima) que, como todo el que ha estado en América sabe, cruda es venenosa y cocida sana y muy alimenticia.

todos traida de unos anales á otros afirmaban, que una vez se irritaron tanto aquellos bárbaros contra un discípulo de Sto. Tomas, que tirándole flechas y arrojándole dardos, le pretendieron matar; y sucedió que sin llegar al discípulo, se volvieron dardos y flechas contra los homicidas, acertando mejor á la vuelta las flechas y dardos que los ballesteros al blanco de su crueldad. Y que muestran los del Brasil las huellas de este sagrado Apostol muy señaladas en una peña alta. » (1)

Tres años mas tarde, en el de 1552, el mismo Nobrega, en otra de sus cartas dice textualmente : «Tienen noticias los naturales brasiles de Santo Tomé, á quien llaman Pav Zumé; y es tradicion recibida de sus mayores, que anduvo por estas regiones, y las huellas deste Santo Apostol dicen verse junto à un rio. Para certificarme, fui allà en persona y ví por mis propios ojos cuatro huellas de pies y dedos de hombre profundamente impresas; cúbrelas á veces el agua cuando crece, y dicen se imprimieron allí en ocasion que querian asaetear al santo, quien, huyendo de aquel sitio para librarse de sus manos, se detuvo la corriente, dando lugar para que pasare á pie enjuto y se fuese á la India. Cuentan tambien que las flechas que le tiraron se revolvieron contra los agresores, y que los bosques por donde pasaba se abrian de suyo, inclinándose los árboles para darle paso. Y últimamente, que les prometió que volveria á vistarlos en algun tiempo. » (2)

En todo esto, ¿ que hay de Sto. Tomas ó de Apostol? Una triquiñuela, ó llámese supercheria etimológica, por arte de la cual queda convertido Zumé en Thomé; unas huellas estampadas ó esculpidas en peñascos, que recuerdan demasiado las de Adam, Buda, ó el Dídimo en el Ceilan;

ii (1) Calancha, Cov. mov. del Orde de S. Aug. en el Pivú; lib. II, cap. II, § 6.

⁽²⁾ P. P. Lozano, Historia de la Compañia de Jesus de la provincia del Paraguay, 1755; lib. I, cap. XX.

y un concepto gratuito del P. Nobrega que por sí y ante si, despacha á Pay Zumé de un rio brasileño á la India. Lo demas puede atribuirse à un hombre cualquiera, ó mejor dicho á dos hombres, pues en la primera carta los flechazos son contra un discípulo, ó catecúmeno indígena, del apostol, y en la segunda contra el apostol mismo. No consta por las palabras del primor provincial de jesuitas del Brasil que quedase de la pasada de Zumé por esa tierra rastro de los dogmas que debió predicar como apostol y por expreso. encargo de su Divino Maestro; ni siquiera resulta que fuese blanco. Esto del color se averiguó muchos años despues por otros jesuitas y por personas particulares, con motivo del camino de arena que dicen se levantó motu proprio del seno de los aguas y dentro de la bahia de Todos los Santos, llamado *Maraipé* (camino del hombre blanco), para facilitar la retirada de Zumé por el mar huvendo de los que intentaban aprisionarle v matarle; como se averiguó tambien que fué el Brasil la primera tierra americana que pisó, aportando en la bahia de Todos los Santos, conducido en « embarcaciones romanas que por la costa de Africa tenian comunicacion con la America, ó por milagro, que se puede tener por más cierto, » bajo la fe del P. Ruiz de Montova (1); v como parecieron otras pisadas suvas y huellas de su bordon en Itapuá, la Asuncion de Cabo Frio, y campos cercanos de Parayba, estas últimas en una piedra y acompañadas de otras más pequeñas de su discípulo y de unos caracteres que no han podido discifrarse. Siendo de advertir, que las huellas inmediatas á la costa así como el camino de Maraipé, no indican que el apostol desembarcaba, sinó que, por el contrario, se dirigia al Océano. De manera que estas noticias en vez de confirmar vienen á embrollar las no muy conformes entre sí del P. Nobrega.

⁽¹ Conquista espiritual del Paragnay, etc., 1639: § XXIII.

Santo Tomas en el Paraguay.

En cumplimiento de la promesa que en su nombre nos transmitió este jesuita, Pay Zumé volvió al Brasil, pero solo de paso para el Paraguay; á cuvo efecto, despues de tomar tierra, comenzó á abrir un camino maravilloso hácia el interior de aquella gran comarca, en donde habia de dejar no menos extraordinarias reliquias de su predicación y de otros actos: un pozo de agua dulce perenne é invariable junto á un rio, lugar que hace poco menos que inútil un milagro de esa especie; la impresion de su cuerpo junto al Iguazú, á cuya orilla descansó de un largo viaje; el cementerio de los campos de Guarayrú ó de los Coronados, cercado de tapias de osamentas y calaveras, que mandó hacer con ocasion de una peste que consumió á muchos de los que habia convertido ya en cristianos; huellas de sus pies y de los carnicoles de venadillos y corzas que venian á oirle predicar, en un paraje llamado Mbaé pirungà, á ocho leguas de la Asuncion; otras huellas exclusivamente suyas en la losa del pago de Tacumbú, á una legua de aquella ciudad, que le sirvia de cátedra, y la capilla en donde celebraba el sacrificio de la misa, abierta en peña viva en el cerro de Paraguari, con su sacristia y pulpito correspondientes.

Sus reliquias inmateriales ó espirituales son de más importancia: el nombre de Pay Abaré, padre casto, aplicado por los indios á muchos sacerdotes; — por que, segun el P. Ruiz de Montoya (1), debieron dárselo al Pay Zumé en atencion á su indudable castidad, virtud que jamas han observado los guaranies ni antes ni despues de la predicación de Sto. Tomas en sus tierras; — la noticia de que llevaba una cruz, en la mano ó acuestas, que en esto varian los interpretes: y por último, las profecias, verdaderamente estupendas, acerca de

⁽¹⁾ L.c. § XXI.

la entrada al Paraguay de los Padres de la Compañia de Jesus, que el apostol Zumé publicó entre aquella gente.

Examinemos los hechos y consecuencias de esta segunda jornada de Pay Zumé, pasando por alto lo del pozo, las señales de su cuerpo junto al Iguazú y el cementerio de los Coronados, que es un gentidar ó enterramiento de indios como otros muchos que en America existen; y observando, ademas previamente, que antes de que los jesuitas se hicieran cargo de la tradición ó leyenda de Pay Zumé, ésta tenia, por lo que leemos en el poema de Martin del Barco, tan poco cuerpo, que ni siquiera hizo de ella el imaginativo y piadoso arcediano argumento de alguno de sus cantos, limitándose á indicarla por nota al XXV de su Argentina en estos terminos: « Cosa muy comun es entre los guaranies, que antiguamente anduvo entre ellos predicando un santo hombre á quien ellos llaman hoy dia Pay Cume (1) y Santo Thomé. »

Sin genero de duda, el rastro material mas portentoso de cuantos quedan en el Paraguay de este santo ó santificado personaje, es el camino que abrió para entrar allí desde la costa brasilera á traves de la comarca de Guavrá. Habia escapado á los ojos profanos y á las investigaciones de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca y de Rui Diaz Melgarejo y demas conquistadores y pobladores de aquella tierra, ni tuvo noticia de que existiese el afanoso rebuscador de maravillas, Martin del Barco; pero en el año de 1612, la apostólica via se hizo patente al celo y perspicacia del P. José Cataldino, como consta de carta que en 1613 escribió á su P. Provincial Diego de Torres Bollo, « Muchas cosas (dice) me avian dicho estos Indios desde el principio del glorioso Apostol Santo Thomé, á quien ellos llaman Pay Zumé, v no las he escrito antes, por certificarme más y averiguar la verdad. Dicen, pues, los Indios ancianos y caciques

⁽¹⁾ Asi en la edicion de Lisboa de 1602 y en la de Barcia; sin duda por Çume.

principales, que tienen por certísimo, por tradicion derivada de padres á hijos, que el glorioso Santo Thomas Apostol vino á sus tierras de ázia el Mar del Brasil, y atravesando el rio de la Tibaxiva (asiento antiguo de sus pasados y de ellos), que entonces estaba cuaxado de Indios, fue por esos Indios del Campo al rio de Huybay, y de aí atravesó hasta el rio del Piquiri, de donde no saben á donde fue. Al principio de este rio dicen los Indios que estan las pisadas del glorioso santo impresas en una peña, y que el camino por donde atravesó estos campos esta todavia abierto sin haberse cerrado jamas ni haber crecido la yerba de él, con estar en medio del Campo y ser camino nunca cursado ni hollado de los Indios; y las peñas por donde viene este camino, dicen, estan abiertas, haciendo por medio de ellas un sendero igual al mismo suelo, y esto afirman que ellos mismos lo han visto » (1).

Con estos antecedentes, no le fue dificil al P. Ruiz de Montova tropezar con el camino del Apostol, cuando entró à tierras de Tavati de la provincia del Guayrá doce años despues, en 1624; y en efecto, lo descubrió con sus mismos ojos á 200 leguas de la costa brasilera, tierra adentro, merced á lo cual pudo describirlo con más pormenores que el P. Cataldino: « tiene ocho palmos, — dice, — de ancho, y en este espacio nace una muy menuda yerua, y á los dos lados deste camino crece hasta casi media vara, y aunque, agostada la paja, se quemen aquelles campos, siempre nace la yerua á este modo. (2) » El buen jesuita ignoraba donde tenia la portentosa senda su principio, pero habiéndole certificado algunos portugueses que corria muy seguida desde el Brasil, y que comunmente le llamaban el camino de Santo Tomé, y sabiendo él, ademas, por fama constante entre portugueses é indigenas, « que el Santo Apostol habia comenzado á

⁽¹⁾ P.P. Lozano, Hist, de la Comp. de Jesus de la prov. del Paraguay; lib. VI, cap. XVI.

⁽²⁾ Conquista espiritual del Paraguay, etc.: § XXII.

caminar por tierra desde la isla de Santos, en que hoy se ven rastros que manifiestan este principio de camino, o rastro, en las huellas que el Santo Apostol dejó impresas en una gran peña que está al fin de la plava donde desembarcó, enfrente de la Barra de San Vicente, que por testimonio publico se ven el dia de ov menos de un quarto de legua del pueblo (1) »; dió por cierto y verídico que comenzaba allí donde se decia v continuaba en la misma forma por toda aquella tierra v la de Guavrá, el trozo que él v sus compañeros habian visto; v no contento con esto lo dibujó de un cabo á otro con toda formalidad en un mapa que hizo de las reducciones del Paraguay (2). — Acasó el P. Ruiz de Montova, si hubiera visto (que él mismo confiesa que no las vió) las huellas del Apostol en la plava de San Vicente, no afirmara tan de plano que alli comenzaba el camino, por que otro compañero suvo, que parece haberlas examinado en persona, afirma que las pisadas se dirigen hácia el mar, y no son de quien principia sino de quien acaba un camino (3).

Tomando pié de estas seguridades del P. Ruiz de Montoya, otros que han escrito despues sobre el Sto. Tomas americano, á medida de la necesidad, pero conservándola siempre su caracter milagroso, han ido prolongando hácia Occidente la Apostólica senda, desde el rio del Piquirí, en que cesaban las noticias del P. Cataldino acerca de la travesia del Santo; y ya cuando Pinelo componia su Paraiso en el Nuevo Mundo, tocaba en la Asumpcion, pasaba á la fabulosa laguna de Pay Titi (nombre que este autor supone

⁽¹⁾ L. c.

^{(2) «} El P. Ruiz de Montoya... viniendo à esta Corte, trajo un mapa de todas ellas [las reducciones jesuiticus] bien delineado, señalando en él este notable camino. Despues, en el libro que sacó à luz, explicó mejor esta tradicion. » Antonio Rodriguez de Leon Pinelo. El Parayso en el Nuevo Mundo. Ms. — 1656: lib. II, cap. 12º: Hombres en el Nuevo Mundo anteriores al Dilurio.

⁽³⁾ P. Lozano, I. c., lib. I, cap. XX.

corrupcion de Pay Tomé, pero que realmente significa Padre Gato-montés), y de aquí se extendia en direccion del Perú, terminando en Carabuco, precisamente en el pueblo donde tambien se dice, como luego veremos, que Sto. Tomas alzó una famosa cruz. El tránsito del Apostol del Paraguay al Perú à traves de los Andes, íbase pues preparando poco á poco con estas añadiduras al camino que vió el P. Montoya, cuyo testimonio es lo unico cierto y positivo que resulta de to los los pasajes alegados, y que yo no tengo inconveniente en admitir, porque he visto y transitado en mis viajes por las selvas americanas no uno sino muchos sitios semejantes al descrito por aquel misionero.

Advertiré ademas, que el P. Lozano, que cree en el origen y condiciones milagrosas del tal camino, dice que los guaranies le llaman *Peabirú* y los españoles de Sto. Tome (1), diversidad de nombres muy de tener en cuenta.

Respecto de las huellas de Tacumbú, tan cuestionadas en la cuarta sesion del Congreso de Luxemburgo, pudiera contentarme con repetir aquí lo que escribe acerca de ellas el sabio jesuita P. José Quiroga desde la Asumpcion el 8 de octubre de 1753 (2). « Los geógrafos(D. Manuel Flores, capitan de fragata; D. Atanasio Baranda, teniente de navio; y D. Alonso Pacheco, teniente de fragata), habiendo oido decir que en un peñon que está à corta distancia de la ciudad habia impresas en lo más alto las huellas de Sto. Tomé Apostol, fueron á ver si eran huellas humanas, ó si seria algunà cavidad de la misma piedra con la apariencia de huellas; y volvieron afirmando que ni semejanza tenian de haber sido huellas de hombre. Hay empero tradicion de que el santo Apostol estuvo en esta parte de la América, y

⁽¹⁾ Conq. del Paraguay, lib. I, cap. III.

⁽²⁾ Diario de la expedicion al rio Paraguay para la demarcacion de limites entre España y Portugal. — Descripcion del rio y sus producciones naturales, etc., con un mapa. Ms.

hay en el Paraguarí, que es estancia del Colegio del Paraguay, una cueva que se llama de Santo Tomé, en la cual se dice haber estado el Santo. »— No cabe hablar en el asunto con más indiferencia, dada la profesion del que lo trata.

Pero aunque el tono del P. Quiroga y la terminante afirmacion de los geógrafos á mí me basten para formar un juicio acerca de esas huellas del Apostol; bueno sera decir cómo les parecieron al primero que en mi entender la ha descrito, y á otros dos de los últimos que de ellas se han ocupado á fines del pasado siglo; el uno antes de la expulsion de los jesuitas de los dominios españoles, el otro despues de este lamentable suceso.

Dice Martin del Barco Centenera: « Yo he visto por propios ojos una piedra cosa de nueve pies de longitud y quatro de latitud en que estan formadas señales y vestigio de pisadas de pié humano; y no son de indios, porque son conocidas las señales de sus pies, por ser tan diferenciadas como son las señales de los pies del cristiano, aunque el pié del uno y del otro esté descalzo, por que los indios tienen los dedos disparramados y el cristiano juntos, y lo mismo se ve en el negro de Etiópia » (1).

El P. Pedro Lozano escribia en 1745 (2): « Por último, en el pago de Tacumbú, distante como una legua de la Asuncion, está la piedra que segun tradicion antiquísima é inmemorial de todos los naturales sirvió de púlpito al prodigioso maestro de estas regiones para predicar á la turba de gentiles, que concurrian de toda la comarca atraidos de la novedad á escuchar su doctrina. Elévase tres estados en alto, pero no es una sola pieza, sino piedras sobrepuestas unas á otras y calzadas con otras de canto delgado, parque asienten mejor. Celébrase con justa razon por maravilla que se haya conservado por el discurso de tantos siglos aquella maquina sin liga ni argamasa; sin que hayan

⁽¹⁾ L. c. canto XXV.

⁽²⁾ Hist. de la Conquista del Paraguay, lib. I, cap. XX.

sido poderos á derribarla, ni aun á hacer la más leve impresion los huracanes furiosísimos que soplan frecuentemente en el país y suelen arrancar de raiz ó tronchar árboles muy gruesos y crecidos.»

« La piedra superior es la mayor de todas y tan capaz que han llegado á caber diez personas; su superficie es llana, y en ella estan impresas profundamente las dos huellas con sandalias del santo apostol, mirando hácia el rio Paraguay, que cae hacia la parte del norte; tambien está estampado su báculo, y quita toda duda de que se hayan podido fingir artificiosamente estas señales la extraña dureza de la piedra; porque es tal, que gueriendo algunos de nuestros jesuitas que subieron el año de 1700 á observar y venerar aquel prodigio, sacar algun polvo, se mellaron tres hachas bien templadas, sin imprimir en el lugar de las huellas la más leve señal. La huella del pie izquierdo antecede á la del derecho, como de persona que hacia hincapié, denotando la fuerza con que el santo predicaba, para persuadir los misterios principales á la multitud de bárbaros, que para oirle, llenaban todos aquellos campos circunvecinos » — Y aquí tiene el autor de la Argentina explicado sin recurrir á la disposicion de los dedos de los pies cristianos, por qué los de las impresiones de Tacumbú no estaban esparcidos; consistia en la sandalia que los calzaba; si no es que en su tiempo se notaban las señales de los dedos y en los años del P. Lozano se habian va borrado; aunque vo creo que quien vió mal y poco fue el arcediano, que no reparó en la huella del báculo, y omitió lo del hincapié y el monumento que sostenia la losa á la altura de tres estados. La descripcion de Lozano persuadirá tambien á cierto ilustre Americanista, de que los que urgan en nuestros dias en las huellas del apostol, no es para refrescarlas, como el cree sino para lograr lo que no pudieron proporcionarse los jesuitas de 1700, una reliquia en polvo (1).

(1) Decia M. Peterken en la sesion del 12 de setiembre de 1877: « Comme

El tercero de mis testigos es D. Julio Ramon César, distinguido oficial y autor de una Descripcion histórica del Paraguay, ilustrada con dibujos, aun inédita, y fruto de un perspicaz talento de observacion, de diez v ocho años de residencia en dicha provincia, de seis de empleo en la Comision de límites entre Portugal y España, fuera de varias expediciones militares á Rio Grande y de otros viajes de curiosidad ó estudio (1). — Por regla general, me propongo valerme, para mis pruebas, en el discurso de esta memoria. de textos que nadie pueda tachar de sospechosos, especialmente por las ideas heterodoxas del autor ó por su falta de caracter eclesiástico; però séame permitido alguna vez, como abora, acudir á un lego poco aficionado á los Compañeros de Jesus (aunque fanático por la Inquisicion), no en demanda de avuda y de argumentos en contra de las ideas que estos religiosos sostenian acerca de la tradicion americana de Sto. Tomas, sino para que nos describa, como va lo he manifestado, las huellas de este Apostol en Tacumbú, y nos diga ademas, qué era la famosa capilla de Paraguarí, de cuyo monumento corresponde tratar á seguida, para concluir con el examen de los vestigios materiales del Divino Emisario en el Paraguay.

Titula César el capítulo de su obra en que entran dichas antiguedades religiosas, de este modo : « Las siete maravillas del Paraguay » ; v dice sobre ellas :

« Inmediato á los exidos de la ciudad [de la Asumpcion], al sur de la plaza, se reparan unas piedras, que, por dominar en un campo espacioso y arenisco y ser únicas en bastante distancia, causan maravilla. Estas son cuatro, de suficiente magnitud, puestas unas sobre otras sin arte. Llámanse de Sta. Catalina, por ser tradicion entre el vulgo que esta santa

l'action des agents atmosphériques tend à l'effacer [l'empreinte de l'Assomption], on a soin de la raviver de temps à autre. »

⁽¹⁾ Forma parte de la colección de Mata Linares, conservada en la Real Academia de la Historia; t. 60. — Faltan los dibujos.

pareció sobre ellas en un concurso de gentiles, al tiempo de los primeros conquistadores. Saqué dibujo de ellas con cámara obscura del mismo modo que se nota en la lámina... Al rededor de ellas hay mucha maleza. Tienen de altura 10 varas castellanas medidas por mí (1) ».

«Tambien se dice que en otras piedras casi iguales, en los exidos del O. N. O. de la misma plaza, sobre ellas estan impresas huellas, donde una tradicion vaga y sin fundamento mantiene que pareció vivo sobre ellas, en tiempo de la predicacion de los Apostoles, Sto. Tomas, predicando á los mismos Indios, profetizán loles la venida, en los siglos futuros, de algunos cristianos que les habian de sacar de sus idolatrias y convertir al cristianismo, y otras muchas ociosidades inventadas por los expulsos, que las fabricaban para ser exaltados á medida de su ambicion y de sus crédulos devotos. En el dia estas piedras estan derribadas y en poco tiempo se veran enterradas en este propio lugar bajio. »

« Otras tales piedras dicen haber en este mismo rio al norte, que se reconocen en tiempo de seca, cuando estan bajas las aguas del rio, que tambien pintan haber pasado por allí el mismo santo y haber dejado las huellas señaladas en ellas. No las he visto por falta de ocasion que solicité. »

De la capilla del Apostol trata mas extensamente en estos terminos:

- « El 25 de agosto de 1748, salí de esta ciudad para las Cordilleras á unas 14 leguas de distancia, y en la chácara del Dr. D. Antonio Peña, arcediano de esta Sta. Iglesia, me mantuve 48 dias, procurando con el sosiego que me prometió la campaña, dedicarme al conocimiento de algunos árboles de particulares y raros frutos aunque silvestres, por que los más se comen en conserva, etc. »
- « Tanto me fue ponderada por distintas y graves personas, con prevencion, desde Buenos-Ayres, una cueva intitu-
- (1) D. Felix de Azara marca tambien estas piedras en su plano de la ciudad de la Asumpcion.

lada de Sto. Tomas Apostol, que se halla 18 leguas de la ciudad y distante de la mencionada chacara 4, situada en el cerro cuyo nombre toma, que el deseo de descifrar tantas historias me hizo determinar pasar personalmente á reconocer esas maravillas. »

- « A la inmediacion de la cueva atravesó el paso ruidosamente un tigre, de quien está bastantemente poblado ese cerro. « Huyeron todos, reanimé á algunos dispersos y seguí mi aventura por el que diran? » Aunque temia alguna emboscada dentro de la cueva, cuya entrada se hacia accesible solamente á la fuerza de los brazos, asiéndonos de las agudas puntas que sobresalian de las breñas. Lam....»
- «Finalmente, determine dar el asalto á la roca; pero antes hice arrojar por mis compañeros un diluvio de piedras por la entrada ó puerta que se divisaba en lo alto mas de seis varas, desafiando con este estrépito al enemigo imaginario, que con mucho descanso desde luego dormiria su siesta seguro de insultos. No obstante, con precaucion armé á mis Oliveros y Reynaldos con mechones de paja encendidos, de los que hice lanzar como bombas algunos dentro de la boca de la cueva. Pero reconociendo la tranquilidad del supuesto enemigo, animeme á escalar la peña, y entramos con mecha en mano, con mas coraje que un Alejandro sobre Tiro, dentro la solitaria cueva. »
- « Subí, bajé, registré de un golpe todo el encanto. Subí por unas toscas peñas hasta llegar á una obscura boca; entré por ella y bajé caminando por esta garganta, tropezando en gruesas piedras, hasta llegar al centro de la gruta. Entraba por una claravoya la luz del sol, que la alumbraba con mucha claridad. Registré, y noté á un solo golpe de vista todas sus aplaudidas maravillas, reducidas á unas miserables ruinas. »
- » Una semejante hallé en la provincia de Lípes, en el curato de S. Cristobal. Era un cuadro perfecto en lo ancho y largo, pero menos en su altura, sin luz alguna, pero muy

aseada; y corria la tradicion entre los indios, que fué depósito de metales en los tiempos de sus Incas. »

- « Suponian primeramente haber en ella un altar con sus atriles y candeleros todos de una sola y maciza piedra; una sacristia inmediata, pero que estaba esta poseida de animales feroces ponzoñosos, motivo que desanimaba entrar en ella y menos dar razon de sus cualidades; un pulpito á la pared de la parte del Evangelio, donde dicen predicaba Sto. Tomas Apostol, quien decia su misa en dicho altar; porfiando en esto, sin el más mínimo fundamento ni probabilidad, los más advertidos individuos de la pasion para ilustrar v santificar su patria con esta antigüedad, sostenida de los Reverendos Jesuitas, con el fin de apovar sus ideadas profecias, equívoco con el epiteto que dan al santo de apostol de las Indias meridionales. Efectivamente predicó este santo en las Indias orientales que le cayeron á la suerte que echaron los Apóstoles en el Cenáculo, aprobadas del Espíritu Santo, á fin de que fuesen á noticiar la ley de Jesu Cristo repartidos á un tiempo por todo el mundo. A este Santo Apostol tocóle las provincias de Etiópia, que, para distinguirlas de los demas reinos de esta region por su situacion, llaman India Meridional, como claramente, entre otros, lo insinua el Dr. Gonzalo de Illescas en su Historia pontifical y Católica (t. 2°, lib. 4°, fol. 128, c. 28, al fin de la vida de Paulo 3º. - Véase mi tratado Puntos de Misiones.)
- « Desde luego que estas ruinas, así como presentemente se hallan, parecen vestigios de sacristia, altar y púlpito imaginario, pero en el dia no se ven mas que una cruz de dos varas (escrito en ella 9 de marzo de 1768), que se halla á distancia de cuatro varas de la pared que hace cabecera, de cuyos brazos estaba pendiente una faja ó sabanilla; y a su diestra, hallábase otra pequeña cruz viejísima, del mismo modo que representa la Lam... Una y otra estaban enarboladas y bien aseguradas sobre un agregado de piedras que le servian de peana. ¿ Cómo se conservaron con tanto pri-

mor en tiempos gentílicos estos vestigios intactos hasta llegar despues de 1500 y mas años á poder de cristianos? ¿Y en poder de cristianos, con todo el cuidado y esmero de los jesuitas, se perdieron estas maravillas en tan pocos años? »

- « Casi un romboide oblicuángulo es la figura de esta cueva en su base; su magnitud es de 15 varas de largo, 6 de alto, 4 1/2 de ancho hácia las cruces, y por la parte de la entrada es de 3 1/2 varas de ancho. El piso ó suelo muy aseado, llano é igual; asímismo su cielo, que lo cubren dos piedras disformes, la una de mas de 10 varas de largo, introduciéndose su ancho por los costados que forman los lados colaterales. Estos son de una enorme piedra del mismo cerro, que supongo ser mineral, pero llanos y tersos como pudiera hacerse la mas lucida habitacion. Recibí un gran golpe de luz del sol, que entra por una apertura que cae por el lado derecho, sobre la puerta ó entrada de la cueva, cuya luz se percibe solamente dentro de la pieza. »
- « Se reconoce por su aseo y limpieza, como por otros vestigios de devocion, que es frecuentada, como positivamente me han aseverado celebrar en ella con algunas luces de velas ó lamparillas todos los años en su dia 21 de diciembre, la fiesta de su santo titular......»
- « Las grandes piedras de este cerro son berroqueñas, que perpendicularmente caen unas sobre otras, sentadas horizontalmente, y de mucho volumen, cuyas juntas apenas se perciben. Distara esta cueva del nivel de la tierra unas 60 varas y otras tantas de su cumbre, que no medí por falta de instrumento. »
- ¡ Lastima es que al Sr. César no se le ocurriera practicar excavaciones en la gruta de Sto. Tomas! De seguro que se hubieran encontrado allímucho antes que en los terrenos de Mercedes, orillas del Uruguay, huesos humanos y armas y utensilios de la edad de piedra, mezclados quiza con restos

de los grandes mamiferos propios de las cavernas de aquella region. Porque no puede por menos de reconocerse en esta de Sto. Tomas, á pesar de sus novísimos arreglos y composturas eclesiásticas, una guarida del hombre proto-histórico del Paraguay.

De las reliquias espirituales del santo viajero, la que merece toda nuestra atencion es su profecia; el nombre de Pay Abaré ó Padre Casto, bien se colige de las explicaciones del P. Ruiz de Montoya, que fué un dictado con que se le honró a posteriori; y la cruz, de cuyo signo no se ha hallado jamas el mas mínimo rastro entre los guaranies, es uno de los episodios necesarios de dicha profecia. En la cual consiste, estriba y se encierra todo el secreto de la leyenda ó tradicion del apostol paraguayo, y se descubre á las claras la razon del tenacísimo empeño puesto en sostenerla, aumentarla y propagarla por los religiosos de la Compañia de Jesus.

Consecuente con lo que acostumbro al tratar de cuestiones como la de ahora, que es discurrir muy poco por mi cuenta, y eso poco al arrimo de textos de fe y autoridad irreprochables, voy à presentar el primero, el más genuino, aquel en que se contiene en su forma original, y por ende más auténtica y pura, la profecia de Sto. Tomé, divulgada por los jesuitas; la carta del P. José Cataldino á su provincial P. Torres Bollo, de cuyo documento me serví, no hace mucho, en la descripcion del Peabirú o camino del Apostol Zumé. Reza la carta:

« Tienen por tradicion que el glorioso santo Tomas (Pay Zumé) dijo á sus antepasados muchas cosas por venir y entre ellas las siguientes: Que habian de entrar sacerdotes en sus tierras y que algunos entrarian sólo de paso para volverse luego; pero que otros sacerdotes que entrarian con cruces en las manos, esos serian sus verdaderos padres y estarian siempre con ellos y los enseñarian cómo selhabian de salvar y servir á Dios; y que estos padres los

baxarian al rio del Paranapané, donde harian dos poblaciones grandes, una en la boca del Pirapó y otra en Itamaracá, nombrándolas por sus nombres, que es puntualmente donde agora estan. Y es mucho de advertir que entonces no habia Indios algunos en los dichos asientos ni por todo este rio. Díxoles tambien, que en entrando dichos sacerdotes á estas tierras, se habian de amar mucho ellos entre sí y cesarian las guerras que de continuo traían unos con otros. Que entonces no ternia cada uno sino una sola muger, con las cuales las casarian dichos padres, y que el asiento de estos seria principalmente en el Pirapó, y que en la Tibaxiba no quedarian más pueblos. Prevínoles tambien que dichos padres no habian de tener Indias en su casa para que les sirviesen, y traerian campanas : que usarian todas las comidas que ellos tienen, pero que no beberian de sus vinos y que los indios de Maracayú vernian á estos pueblos y que todos estos pueblos ternian por capitan á un Español; y otras particularidades que, cierto, me admiré mucho cuando las oí, á las cuales no hubiera dado crédito, ó por lo menos tuviera mucha sospecha de que era liviandad de Indios, sinó me dijeran ellos esto mucho antes que sucediese, teniéndolo por tradicion tan antigua de sus pasados. »

« Preguntándoles á estos Indios que de dónde sabian todo lo dicho? Respondian que sus abuelos se lo dijeron; y que preguntando ellos á sus abuelos el origen de donde salió esta habla, les respondian lo mismo, que tambien se lo habian dicho á ellos sus padres; por donde parece que no puede haber duda de la verdad, siendo una tradicion tan fundada y asentada de que ellos han hecho siempre grande estima; y así agora estan muy contentos de ver cumplido lo más que mucho antes sus padres y abuelos les dijeron. »

He aquí la famosa profecia. Yo apelo ahora á la conciencia del jesuita más rígido, más piadoso y más crédulo;

que pronuncie su fallo y declare su juicio acerca de poner en boca de un discípulo del crucificado palabras ó intencionadas ó pueriles, que hagan distincion entre la generalidad de los sacerdotes que pasaron al Paraguay y los de la Compañia á favor de éstos y en contra de aquellos, anunciando como distintivo de los que habian de ser sus verdaderos padres y maestros de su salvación y del servicio de Dios, el que entrarian con cruces en las manos, y llevarian campanas, y no se servirian de indias en su casa, y comerian de sus comidas y no beberian de sus vinos. O mucho me equivoco, ó ha de ser la sentencia, que en este vaticinio solo hay que absolver al interprete del Apostol de un exceso de candor y buena fe; lo cual viene á probar el poco fundamento con que se dice de los jesuitas que procedian en todos sus actos con la más exquisita prevision y refinada cautela.

Tampoco la tuvieron al poner al santo Pay Zumé en el compromiso de profetizar aquello de las poblaciones del Paranapané, pues á los pocos años de haberlas fundado, el mismo P. Cataldino tuvo que retirarlas 120 leguas al sur de su primitivo asiento y en paraje de que no habla la profecia (1).

La epístola del P. Cataldino no quita, sin embargo, su importancia á las noticias del P. Ruiz de Montoya sobre el mismo asunto, recogidas el año de 1624 y publicadas en

Por no apartarme de la seriedad que conviene á estos asuntos de profecias, quiero poner fuera del texto, como nota y para que se vea lo que valen vaticinios indianos, este que consigna el año de 1583, en su Memorial de méritos y serricios, Sancho de la Cueva, clérigo que fué con Pedro de Lagasca al Perú. Dice que habia doctrinado en varias provincias en tiempo del virey D. Francisco de Toledo, en cuya época fueron los ingleses (de Drake) al estrecho de Magallanes; y que los indios le decian que sus idolos les pronosticaban que habian de venir otras gentes de guerra á conquistarlos, y que no habian de tener sacerdotes, sino que habian de vivir con los ritos de sus antepasados, y que creian que estas gentes serian los ingleses. (Archivo de Indias.)

⁽¹⁾ P. Lozano, *Hist. de la Conq. del Paraguay*, etc., lib. I, cap. III. Por no apartarme de la seriedad que conviene á estos asuntos de profe-

1639, aunque se las dieran naciones de la misma comarca donde ovó Cataldino la profecia, no otras gentes remotas y distintas como ha dado en decirse y repetirse con el objeto de comprobar la tradicion del Apostol (1); ántes dichas noticias traen bastante luz á la cuestion, por que no se compadecen enteramente con las de Cataldino y añaden y quitan cosas notables de la primitiva profecia: « Esta doctrina que yo ahora os predico (profirió Sto. Tomas, ó Pav Zume, segun Montova) con el tiempo la perdereis; pero cuando despues de muchos tiempos vinieren unos Sacerdotes sucesores mios que trajeren cruces como yo traigo, oiran vuestros descendientes esta doctrina. » Por aquí averiguamos, primero, que el santo llevaba cruz; segundo que los sacerdotes sucesores del Apostol podian ser clerigos ó religiosos de cualquiera orden, por que de un modo ó de otro todos ellos traian cruces; y tercero, que el trabajo de Sto. Tomas habia de frustrarse y se frustró con el tiempo, perdiéndose la doctrina que predicaba y que era la misma que enseñarian sus sucesores; en vista de lo cual no deja de ser sorprendente que, apesar de esa perdida y olvido recibieran con agasajos, bailes y otros regocijos á los jesuitas que contemplaban por primera vez, y sólo por que iban con cruces en el bordon, unos indios que no las veneraban, ni las usaban ni las conocian. Por lo demas, nada de campanas, cruces en las manos, servicio doméstico femenino, régimen dietético y fundaciones de pueblos.

Ahora bien, despues de este careo de profecias viene naturalmente una pregunta, ¿ con cual de ellas nos quedamos, con la difusa, nimia, candorosa del P. Cataldino,

⁽¹⁾ Las reducciones de S. Xavier y la Encarnacion, fundadas por el P. Ruiz de Montoya cerca de los indios tayatis que le comunicaron las memorias de Pay Zumé, distaban de la de Loreto, en cuyos términos recogió el vaticinio el P. Cataldino, 30 y 40 leguas respectivamente. Montoya dice que la provincia de Tayati era de la misma lengua que los de la reducción de S. Xavier.

ó con la circunspecta, sobria y prudente del P. Ruiz de Montova; ó admitimos las dos bajo el supuesto de que el Apostol pudo decir á unos indios ura cosa y á otros otra? La solucion es dificil, al menos para mí. Porque si bien aquella es la más antigua, y en esta clase de documentos la antigüedad equivale á creencia; por otra parte el P. Ruiz de Montoya, que fue compañero y contemporaneo del P. Cataldino, v vivió v predicó entre la misma gente que le habia comunicado el vaticinio de Sto. Tomas, no dice del tal vaticinio una palabra, ni le alude remotamente en sus largos y curiosos relatos de los primeros tiempos de las doctrinas de Paranapamé, especie de adelantamiento jesuítico en la frontera del Brasil, que arrollaron los mamalucos y paulistas no obstante las predicciones del santo, al poco tiempo de establecido. Por el contrario, el P. Ruiz de Montova da su profecia como la primera y más conforme al estilo de quien la pronunció (1) y desmiente de un modo indirecto pero indudable, la de Cataldino, al pintar en su Conquista espiritual del Paraguay, la conducta que observaron con ellos varios caciques, que no demuestra por cierto que estuviesen preparados por el apostol á recibir la doctrina del Evangelio ni á los que se la llevaban. En una parte (§ XI) dice: » Dividímonos en dos pueblos, asistiendo dos de nosotros en cada uno, que fueron Loreto y S. Ignacio (fundaciones del P. Cataldino); pusimos escuela de leer y escribir para la juventud, señalóse tiempo de una hora, mañana y tarde, para que acudiesen todos los adultos á la

^{(1) «} Luego mucho se llega à certidumbre, — son sus palabras — la tradicion que hay en el Paraguay de que por allí pasó el santo, el cual, asi como en la India oriental profetizo la renovacion de su predicacion evangélica diciendo: Quando llegare el mar á esta piedra, por divina ordenacion vendran hombres blancos de tierras muy remotas á predicar la Doctrina que yo agora os enseño, y á renovar la memoria della; de la misma manera profetizó el santo la entrada de los de la Compañía en estas partes del Paraguay, de que voy tratando, por casi las mismas palabras. » — L. c. § XXIIII.

doctrina, y aunque en ella y en los sermones que haciamos todos los domingos tratabamos con toda claridad de los misterios de nuestra santa Fe y de los preceptos divinos, en el sexto guardamos silencio en público, por no marchitar aquellas tiernas plantas y poner odio al Evangelio, si bien á los peligrosos de la vida instruiamos con toda claridad. Duró este silencio dos años y fue muy necesario, como comprobó el suceso, como veremos. Procuró el Demonio tentar nuestra limpieza ofreciéndonos los caciques algunas de sus mugeres, con achaque de que ellos tenian por cosa contra naturaleza, que varones sirviesen en las acciones domésticas de guisar, barrer y otras deste modo. Hizóseles muy buena relacion de la honestidad de los sacerdotes, y que por ese fin lo primero en que habiamos puesto el cuidado habia sido en cercar un breve sitio de palos para defender la entrada de mugeres en nuestra casa, accion que les admiró, pero, como bárbaros, no la tenian por honrosa, por que su autoridad y honra la tenian en tener muchas mugeres y criadas, falta muy comun entre gentiles. »

En otra parte (§ XI, al fin) pone en labios de un principal cacique de S. Ignacio, llamado Miguel Atiguaye, estas palabras sobre los jesuitas que les doctrinaban : « Los demonios nos han traido á estos hombres, pues quieren con nuevas doctrinas sacarnos del antiguo y buen modo de vivir de nuestros pasados, los cuales tuvieron muchas mugeres, muchas criadas y libertad en escogerlas á su gusto; y ahora quieren que nos atemos á una muger sola. No es razon que esto pase adelante, sino que los desterremos de nuestras tierras, ó los quitemos las vidas. »

Pero las dudas y vacilaciones acerca de la preferencia que debe darse al primero ó al segundo de estos vaticinios, no existen para uno de los mas autorizados escritores de la Compañia de Jesus, el P. Pedro Lozano: para él, la fuente más pura de la noticia, es la epístola del P. Cataldino, y abrazándose con ella escribe este encumbrado exordio al

capítulo de su Historia de la Compañia de Jesus de la provincia del Paraguay, que trata de la profecia de S. Tomas (1): « Ha sido estilo ordinario de la Divina Providencia prevenir para las acciones grandes las atenciones del mundo con las secretas noticias que comunica anticipadamente á sus siervos los Profetas; v siendo cosa tan notable la conversion á la fe de la dilatada y numerosa nacion Guaraní, conseguida á costa de inmensos trabajos, sudores y fatigas por el celo de los Jesuitas, anticipó su Divina Magestad la noticia muchos siglos antes á esta Nacion por la boca de un querido suyo profeta y Apostol, disponiendo que si la santidad de los profetas concilia mucho la piadosa creencia de sus profecias, en el autor de esta concurriese no una ordinaria santidad sino la de un Apostol del mismo Jesucristo, tan superior á los demas de la Iglesia. Diez v seis, pues, siglos antes de efectuarse la conversion del gentilismo á la fe de la nacion Guaraní, la previno Dios al mundo con revelacion suya al Apostol Santo Thomé, cuya boca fue el órgano por donde quiso manifestar la verdad con maravillosas y muy individuales circunstancias, que sólo pudo saber y descubrir aquel Señor, que con su infinita sabiduria comprehende como presente toda la serie de los sucesos futuros, y se vieron cumplidos á la letra en el tiempo de que hablamos. »

De manera que, en suma y por lo visto, el exclusivo ó principal objeto del largo viaje del Apostol Sto. Tomas á tierras guaranies, fué anunciar la ida de los Padres de la Compañia de Jesus, por que de su predicacion ni de los dogmas y misterios cristianos que debio difundir por aquellas, no se ha descubierto el más leve vestigio. Es verdad

⁽¹⁾ Cap. XVI del lib. VI; titulase: « Tradicion hallada entre los indios, de haber profetizado el Apostol Santo Thomé vendrian los de la Compañia de Jesus à predicar el Evangelio en las provincias del Guayrá: sirve mucho para que sean bien recibidos de los gentiles y se conserven las reducciones. »

que se alega en contra de esta negativa, citando al P. Charlevoix, que los Mañacicas, pueblo de antropófagos rayano con los Musus ó Moxos y del mismo origen que los indios Chiquitos, conservaban entre sus supersticiosas creencias, como margarita en estiercol y legado del Apostol Sto. Tomas, ideas acerca de la Encarnacion del Verbo divino y de la Trinidad cristiana; pero esto no es del todo exacto, como lo probaré acudiendo á mi habitual recurso, los textos originales que copió Charlevoix, aunque no con la exactitud que fuera menester (1). Lo que dice de los Mañacicas el P. Juan Patricio Fernandez, ó más propiamente el P. Jerónimo Herran, procurador general de la provincia jesuítica del Paraguay que sacó á luz en el año de 1726, la Relacion historial de las misiones de los indios que llaman Chiquitos, etc., escrita por aquel, es lo siguiente : « En cuanto á la religion, ceremonias y ritos de que usa [la nacion Mañacica] se puede decir que es una de las mas supersticiosas que hay entre tantas naciones de estos Indios occidentales. Pero antes de referir lo que toca á su falsa religion, diré brevemente lo que tienen de la verdadera, bien que mezclado con muchos errores y fabulosas invenciones. Tienen algunas vislumbres de la predicación del Apostol Sto. Thomé, que publicó en estas provincias [entiendo yo las del Paraguay] el Evangelio, y tambien tienen alguna confusa noticia de la venida del Redentor al mundo. Creen por tradicion de sus mayores que en los siglos pasados una bellísima señora concibió un hermoso niño sin obra de varon; creciendo en edad este niño obró cosas maravillosas que le ganaron el estupor y asombro del mundo, como era sanar enfermos, resucitar muertos, dar vista à ciegos, pies á tullidos y vencer otros imposibles á las fuerzas naturales.

⁽¹⁾ Yo rogaria à los ilustres miembres del Congreso de Bruselas se sirviesen confrontar los pasajes del P. Charlevoix copiados por la Comision de publicacion de las actas del de Luxemburgo (t. I, pag. 363-366, nota) con todos los que yo aduzco à propósito de la profecia de Sto. Tomas y de las tradiciones religiosas de los Mañacicas.

Finalmente, un dia dijo à una numerosisima turba que le seguia : « veis que mi naturaleza es diferente que la vuestra; » y levantándose en el aire á vista de todos se transformó en el sol que ahora vemos. Los sacerdotes (que, como abajo diremos, vuelan cuando quieren por el aire) dicen al pueblo que es el sol un hombre luminoso, aunque nosotros desde la tierra no discernimos sus facciones y el semblante. Esto es lo que saben del misterio de la encarnacion; mas no por eso dan veneracion ninguna á aquel personaje que obró cosas tan extrañas y solo adoran á los demonios, no con figura de leño, piedra ó metal, sino monstruosísimos, como se dejan ver destos Indios: y de esto estan tan contentos y jactanciosos, que dan en rostro á los nuevos cristianos con su simpleza en honrar en las pinturas y estátuas dioses mudos y ciegos que ni ven, ni hablan, ni oven. Ni se contenta el Demonio con solo hacerse adorar de esta gente usurpando la adoración y culto que se debe al verdadero Dios, sinó, por escarnio é injuria de la Iglesia de Cristo, ha querido en este rincon último del mundo remedarla, transformándola en un ser monstruoso, convirtiendo los misterios en fábulas, los sacramentos en supersticiones, las ceremonias en sacrilegios. Y primeramente les enseñó una tal Trinidad de Dioses principales (à distincion de otros de menor autoridad y crédito) Padre, Hijo y Espíritu, no Santo, colateral de aquellos dos: llaman al Padre Omequeturiqui, ó Uragozoriso; el Hijo Urasana; y el Espíritu Urapo. Tienen tambien otro diablo remedo de la santísima Virgen, que fingen es madre del dios Urasana y mujer de su padre Omequeturiqui. Déjase ver esta diosa con rostro resplandeciente, transfigurándose en angel de luz; los dioses aparecen horribles y sucios, la cabeza y rostro de color de sangre, orejas de jumento, ojos grandes que despiden llamas; los cuerpos de color resplandeciente; el vientre le ciñen vívoras y dragones. El primero que habla es Omequeturiqui, y esto con voz alta; el

segundo es su hijo que habla con las narices; el último habla Urapo y tiene voz semejante al trueno. »

Hasta aquí el P. Juan Patricio, el cual bien claramente afirma, que es obra del demonio lo que otros atribuyen á Sto. Tomas. De la predicacion de este apostol sólo tenian vislumbres los Mañacicas, que era tambien lo único que tenian los Musus, sus vecinos, segun relacion impresa por los jesuitas el año de 1700, acerca de las reducciones que estaban á su cargo en dicha provincia.

En este cúmulo de datos que acabo de exponer á la consideracion del Congreso, unos contradictorios, otros genuinos, otros exagerados ó falseados con mejor ó peor intencion, fases ordinarias y propias de toda levenda en su período evolutivo, ; hav algo cierto, Señores, algo indiscutible que nos revele la personalidad ó los actos de un discípulo de Jesucristo, ó por lo menos su presencia siquiera accidental en las regiones del Paraguay? Nada. Las dudas surgen y les desengaños vienen á cada paso y del santo, del apostol, de Tomé viene à que la únicamente lo que quedó en el Brasil, el nombre de Pay Zumé. Y este resultado se impone á la conciencia con tal fuerza, que el mismo P. Lozano à quien tantas veces cito, el mas firme mantenedor de la santidad de Pay Zumé y de su profecia, no puede por menos de confesar, á poco de haber proclamado al uno como divino precursor y á la otra como celeste anuncio de la Compañia de Jesus en aquellas regiones, que « no se puede decir que sea cosa cierta en que no pueda caber falsedad, porque faltan monumentos de aquel tiempo que la testifiquen [la ida de Sto. Tomas al Paraguay]; pero es innegable que la tradicion constante y uniforme de diversas gentes de este nuevo mundo, las señales y vestigios y el nombre del apostol sabido desde tiempo inmemorial por ellas, hacen probabilisima esta venida, sin poderse negar sin alguna nota ó de caprichoso ó de temerario (1). »

(1) Hist. de la Comp. de Jesus de la prov. del Paraguay. Lib. VI, cap. XVI.

Suframos, pues, la nota, que al fin no es ninguna censura eclesiástica.

Pero á todo esto, el origen y causa de la leyenda apostólica, el nombre de Pay Zumé, ¿ es aplicable á algun sujeto real y efectivo ó á la personificacion de un mito indígena? No falta quien opine por que así como los mexicanos han tenido su Quetzalcoluatl, los muyscas su Bochica, los peruanos su Viracocha, han tenido tambien los guaranies á Pay Zumé. No diré que así no sea; mas, sin ir tan lejos en la cuestion, creo posible bosquejar aunque ligeramente, la figura del personaje guarani mítico ó histórico, tomando de una parte y otra rasgos característicos de ciertos indios notables y famosos de aquella gran nacion, justamente de los que acostumbraban á llamar Paí (1).

Lozano nos habla de un tal Urubolí (el cuervo blanco), cuyos huesos se guardaban y veneraban en el Sancta Sanctorum (son sus palabras) de un templo construido en la eumbre del elevado cerro de Nautinguí, que da nombre á la provincia, á cuyo adoratorio acudia la comarca entera de gentiles en devotas romerias, con el objeto de escuchar los oráculos que en nombre de Urubolí proferian los magos ó falsos sacerdotes. Esto, que no era lejos de la provincia donde profetizó Pay Zumé, ¿ no nos recuerda la losa de Tacumbú y la cueva y devociones de Paraguarí?

El P. Ruiz de Montoya en el § IX de su Conquista espiritual del Paraguay nos hace un famoso retrato de un gran predicador de mentiras que en otras circunstancias quizás hubiera merecido el epíteto contrario. «Andaba en mision de pueblo en pueblo, predicándose que él era Dios,

⁽¹⁾ El P. Ruiz de Montoya, en su Tesoro de la lengua guarani, al articulo Pai dice: « Padre, es palabra de respeto, y con ella nombran a sus viejos, hechiceros y gente grave. » Calancha amplifica la significación del vocablo en estos términos: « Pay es el nombre que daban à lo que ellos teniau por divino, poderoso o sabio, como à Dios y à sus encantadores. » Cron, mor, de la Ord. de S. Agustin en el Perú. Lib. II, cap. II, § 7.

Criador de cielo y tierra y hombres, que él daba las lluvias y las guitaba, hacia que los años fuesen fertiles, cuando (empero) no le enojaban, que si lo hacian, vedaba las aguas y volvia la tierra esteril y otras boberias de este modo con que atraia á sí no pocos necios. Este fué á visitar al cacique Maracaná, el cual previno tres deudos suvos para que se lo atasen. Saltó el Mago de su embarcacion, y puesto en tierra, empezó á predicar con grande arenga y en voz muy alta (usanza antigua de estas bestias); la materia fuè la porfiada necedad con que se fingen dioses. Llegó á la casa del cacique, hizo sus acostumbrados comedimientos; preguntóle el cacique quien era y á que venia; Yo, dice, soy el criador de las cosas, el que fertiliza los campos, y el que castiga á los que no me creen con varias y molestas enfermedades. Hizo señas el cacique á los tres mozos, que le ataron aunque no con mucha brevedad, porque por muy buen rato se defendió, diciéndoles que con su saliva les habia de matar, y así les escupia en los rostros. El buen cacique decia : vo quiero probar si es verdad lo que tu dices, que das vida á otros y lo verè si tu te escapas de la muerte que ahora te tengo de dar. Hízolo llevar al rio, y puesto en el raudal del, atada una piedra al cuello lo hizo arrojar donde el desventurado acabó su infeliz vida. »

Aquí solo falta el milagro de los flechazos de Pay Zumé en la bahia de Todos los Santos, que probablemente hubiera sucedido de haberse verificado la traicion de Maracaná no en presencia del P. Montoya, sinó muchos años antes. La historia de este predicador desgraciado la veremos repetirse en otras partes, sin que falte aquello de predicar en voz muy alta, para lo cual hay que hacer gran hincapié como en la peña de Tacumbú.

Por último, Fr. Bernardo de Armencia, comisario franciscano de la provincia de Jesus en el Paraguay, escribia con fecha de primero de mayo de 1538, desde el puerto de S. Francisco sobre el Plata (frente á la isla de Martin Garcia), al Dr. Juan Bernal Diaz de Lugo, oidor del Consejo de las Indias, participándole que en toda aquella provincia del Paraguay habia memoria y antiquísima noticia del apostol santo Tomas; y que un indio llamado Etiguara anduvo predicando en distancia de doscientas leguas, muchos años antes que se supiese de Españoles, con espíritu profético, que vendrian presto á sus tierras verdaderos cristianos hermanos de Sto. Tomas á bautizarlos. Predicábales tambien un Dios y que no se casasen con sus hermanas ni con parienta en cuarto grado, ni tuviesen más de una mujer, detestando su uso de ocuparse con muchas; y ordenóles cantares que hasta hoy los indios guardan y cantan, en que manda se observen los mandamientos de Dios, y que no hiciesen mal á ningun cristiano, antes mucho bien, y otras cosas muy de nuestra Fe (1).

La encarnacion de la leyenda en Etiguara, casi se confunde ya con la de Pay Zumé: predica buena doctrina y hasta profetiza. Nada tendria de particular que hubiese sido el modelo copiado con ciertas correcciones en el apostol del Paranapané y Tayatí. En cuanto á los cantares preceptivos, creo que únicamente los oyó el reverendo P. Armencia.

Santo Tomas en el Perú.

Difundida y acreditada la profecia de santo Tomas y con ella el derecho á la enseñanza y posesion espiritual de los pueblos guaranies, derivado de origen mas remoto y mas alto que la bula *Inter cœtera*, que al cabo era una simple regalia, los Padres de la Compañia de Jesus no se cuidaron de averiguar el paradero del profeta; esta diligencia la hicieron dos religiosos agustinos, el P. Alonso Ramos Gavilan

⁽¹⁾ P. Antonio de la Calancha, Crónica moralizada de la Orden de S. Agustin, etc., lib. II, cap. II, § 7.

y el P. Antonio de la Calancha, trasladando al apostol del Paraguay al Perú, el uno ingenuamente y sin saber de cual de ellos se trataba, el otro con demasiado ingenio y muy á sabiendas de que era Sto. Tomas. Y aunque es cierto que el P. Ruiz de Montoya no tardó en acoger con aplauso sincero la obra del P. Ramos, añadiéndola de alguna que otra noticia muy pertinente al asunto, fue para tomar y dejar en las del agustino, escogiendo todo aquello que venia en apoyo de la estada y pasaje del santo por las comarcas del Guayrá.

Y en verdad que no era llana ni parecia prometer un próspero suceso la tarea de los Padres Ramos y Calancha. En primer lugar, porque muchos años antes, casi al tiempo de la Conquista, antojándoseles á algunos españoles que ciertas estátuas de piedra con especie de mitras y ropas talares representaban el apostol que debió predicar en el Perú, averiguado el caso por persona tan competente y verídica como el cronista Cieza de Leon, resultó que no habia tal apostol ni pudo haberlo; y en segundo lugar, porque, si á algun discípulo de Jesucristo le correspondia el haber publicado el Evangelio en Tahuantinsuyu, era S. Bartolomé, á quien ya veneraban la Cofradia de mestizos del Cuzco por su abogado y apostol, no porque estuvieran ciertos los cofrades de que hubiese predicado á sus ascendientes, sino porque decian, « que ya que, con ficcion ó sin ella, se habia dicho que habia predicado en el Perú, lo querian por su patron; aunque algunos españoles maldicientes, viendo los arreos y galas que aquel dia sacan, han dicho que no lo hacen por el apostol, sinó por el Inca Viracocha. »

Este donoso pasaje es de Garcilaso y bien conocido (1); pero el texto de Cieza por donde se averigua lo de las estatuas y qué significaban, se halla inédito; y como, sobre no

⁽¹⁾ Comentarios, Prim. parte, lib. 5º, cap. XXII. — Calancha le copia con ciertas omisiones importantes en el cap. IIII, lib. II de su Corónica moralizada.

conocerse, encierra gran enseñanza en materia de leyendas y tradiciones americo-cristianas, voy á trasladarlo integramente, seguro de que han de oirse con agrado las discretas razones de un soldado español de la Conquista, católico á carta cabal y nada incrédulo, acerca de una cuestion tan delicada y escrupulosa. El traslado, ademas, es oportuno porque demuestra de qué modo y con qué desparpajo los defensores de Sto. Tomas convertian á su causa las autoridades más opuestas á la tradicion del apostol. Cieza, en la Primera parte de su Crónica, al cap. XCVII, escribia: « y á algunos españoles he oido decir que hubo en este lugar | Muyna | un bulto de piedra conforme al talle de un hombre con manera de vestidura larga y cuentas en la mano y otras figuras y bultos. » Y al capítulo siguiente : « por que dicen que á conmemoracion y remembranza de su dios Ticeviracocha, a quien llaman hacedor, estaba hecho este templo [de Cacha], y puesto en él un ídolo de piedra de la estatura de un hombre, con su vestimento y una corona ó tiara en la cabeza: algunos dijeron que podia ser esta hechura de algun apostol que llegó á esta tierra; de lo cual en la Segunda parte trataré lo que desto sentí y pude entender. » Pues esto le bastó, al P. Calancha, sin cuidarse de lo que se dijera en la segunda parte, para afirmar que « Pedro de Cieza, autor aprobado y diligente averiguador de las antigüedades del Perú, escribe que le dijeron los españoles que entraron con D. Francisco Pizarro en el Cuzco, como en las ruinas de Moyna cerca desta ciudad hubo un bulto de piedra conforme al talle de un hombre con vestidura larga y cuentas en las manos, que les predicó y era el que representaba aquella estatua. De que se puede hacer argumento que semejantes estátuas eran del Santo Predicador y no del primer poblador y cabeza desta generacion, pues no habia rosarios antes de la venida de Cristo. »

El texto de Cieza $a_{\underline{x}}$ que antes me he referido, es como sigue :

- « Capítulo... de lo que dicen estos naturales de Ticiviracocha, y de la opinion que algunos tienen que atravesó un Apostol por esta tierra, y del templo que hay en Cacha y de lo que allí pasó. »
- « Antes que los yngas reinasen en estos reinos, ni en ellos fuesen conoscidos, quentan estos yndios otra cosa muy mayor que todas las que ellos dicen, porque afirman questuvieron mucho tiempo sin ver sol, 'y que padeciendo gran trabaxo con esta falta, hazian grandes votos y plegarias á los que ellos tenian por dioses, pidiéndoles la lumbre de que carecian; y questando desta suerte salio de la vsla de Titicaca, questá dentro de la gran laguna del Collao, el sol muy resplandeciente, con que todos se alegraron. Y luego questo pasó, diçen que de ácia las partes del Mediodia vino y remanesció un hombre blanco de crecido cuerpo, el qual, en su aspecto y persona mostraba gran auctoridad y veneracion, y queste varon, que así vieron, tenia tan gran poder, que de los çerros hazia llanuras y de las llanuras hazia cerros grandes, haziendo fuentes en piedras vivas; v como tal poder reconociesen, llamábanle hacedor de todas las cosas criadas, principio dellas, padre del sol; por que sin esto dicen que hazia otras cosas mayores, por que dió ser a los hombres y animales, y que, en fin, por su mano les vino notable beneficio. Y este tal, quentan los yndios que á mi me lo dixeron, que oyeron á sus pasados que ellos tambien overon en los cantares que ellos de lo muy antiguo tenian, que fué de largo hacia el Norte haziendo y obrando estas maravillas por el camino de la Serrania, y que nunca jamas le volvieron á ver. »
- «En muchos lugares diz que dió orden á los hombres cómo viviesen, y que les hablaba amorosamente y con mucha mansedumbre, amonestándoles que fuesen buenos y los unos á los otros no se hiziesen daño ni injuria, antes, amándose, en todos oviese caridad. Generalmente le nombran en la mayor parte *Teçeviracoche*, aunque en la

provincia del Collao le llaman *Tuapaca* (1), y en otros lugares della *Arnauan*. »

- « Fuéronle en muchas partes hechos templos en los quales pusieron bultos de piedra á su semejanza y delante dellos hazian sacrifiçios. Los bultos grandes questan en el pueblo de Tiauanaco, se tiene que fué desde aquellos tiempos; y aunque por fama que tienen de lo pasado quentan esto que digo de Tiçiviracocha, no saben dezir dél más, ni que volviese à parte ninguna deste reino. »
- « Sin esto, dicen que pasados algunos tiempos, volvieron á ver otro hombre semejable al questá dicho, el nombre del qual no quentan, y que overon á sus pasados por muy cierto, que por donde quiera que llegaba y oviese enfermos los sanaba, y á los ciegos, con solamente palabras daba vista; por las quales obras tan buenas y provechosas era de todos muy amado. Y desta manera, obrando con su palabra grandes cosas llegó á la provincia de los Cannas, en la qual, junto á un pueblo que ha por nombre Cacha, y que en él tiene encomienda el capitan Bartolomé Terrazas, levantándose los naturales ynconsideradamente, fueron para él con voluntad de lo apedrear, y conformando las obras con ella, le vieron hincado de rodillas, alçadas las manos al cielo, como que invocaba el favor divino para se librar del aprieto en que se veia. Afirman estos yndios más, que luego pareció un fuego del cielo muy grande, que pensaron ser todos abrasados. Temerosos y llenos de gran temblor fueron para el que así querian matar, y con clamores grandes le suplicaron de aquel aprieto librarlos quisiese, pues conocian por el pecado que habian cometido en lo así querer apedrear, les venia aquel castigo. Vieron luego que mandando al fuego que cesase, se apagó, quedando con el incendio consumidas y gastadas las piedras de tal manera, que á ellas

⁽¹⁾ Quiza Taapaca, ó Tarapaca. El único Ms. que se conserva de esta segunda parte de la Crónica de Cieza es una malisima copia de fines del siglo XVI.

mismas hazian testigos de haber pasado esto que se ha escripto, por que salien quemadas y tan livianas, que aunque sea algo crecida es levantada con la mano como corcha. »

- « Y sobresta materia dizen más, que saliendo de alli, fué hasta la costa de la mar, á donde tendiendo su manto, se fue por entre sus ondas, y que nunca jamas paresçió ni le vieron. Y como se fué, le pusieron por nombre Viracocha, que quiere dezir espuma de la mar, y luego questo pasó se hizo un templo en este pueblo de Cacha, pasado un rio que va junto á el, al poniente, á donde se puso un ídolo de piedra muy grande, en un retrete algo angosto. Y este retrete no es tan crecido y abultado como los questan en Tiaguanaco hechos á remembrança de Tiçiviracocha, ni tampoco parece tener la forma del vestimento de ellos. Alguna cantidad de oro en joyas se hallo cerca del. »
- « Yo, pasando por aquella provincia, fuí á ver este ídolo, porque los españoles publican v afirman que podria ser algun Apostol, v aun á muchos oi dezir que tenia quentas en las manos; lo qual es burla, si vo no tenia los ojos ciejos; por que, aunque mucho lo miré, no pude ver tal ni más de que tenia puestas las manos encima de los quadriles, enroscados los braços, y por la cintura señales que debrian significar como que la ropa que tenia se prendia con botones. Si este ó el otro fué alguno de los gloriosos apóstoles que en el tiempo de su predicacion pasaron á estas partes, Dios Todopoderoso lo sabe, que yo no sé qué sobresto me crea, más de que á mi creer, si fuera apostol, obrara con el poder de Dios su predicacion en estas gentes, que son simples y de poca malicia, y quedára reliquia dello, ó en las Escripturas Santas lo halláramos escripto; más lo que vemos y entendemos es que el Demonio tuvo poder grandísimo sobrestas gentes, permitiéndolo Dios, y en estos lugares se hacian sacrificios vanos y gentílicos; por donde yo creo que, hasta nuestros tiempos, la palabra del Santo

Evangėlio no fue vista ni oyda; en los quales vemos ya del todo profanados sus templos y por todas partes la Cruz gloriosa puesta. »

« Yo pregunté à los naturales de Cacha, siendo su cacique ó señor un yndio de buena persona y razon, llamado D. Juan, ya christiano, y que fué en persona conmigo á mostrarme esta antigualla, en remembrança de quál dios [se] habia hecho aquel templo, y me respondió que de Tiçiviracocha. »

Hasta aquí nuestro Cronista.

Tales fueron los primeros y malogradas tentativas aventuradas con el objeto de establecer la tradicion de un Apostol en el Perú; tales el motivo de ellas y el personaje que habia de convertirse en un discípulo de Cristo, y en tal estado es verosimil que se hallasen aun las opiniones y sentimientos de la mayoria de los peruanos respecto á este negocio, al tomarlo por su cuenta el P. Ramos, toda vez que á principios del siglo XVII, seguia asegurando Garcilaso que la supuesta estatua de S. Bartolomé era la imagen del dios Viracocha, por más que semejase á las imágenes de nuestros bienaventurados apóstoles y mas propiamente á la del nombrado, por que la pintan con el demonio atado a sus pies, como estaba la figura del Inca Viracocha con su animal no conocido (1).

Pero ello habia de ser, pues se empeñaban frailes. Y á propósito se me acuerda un caso sucedido al mismo P. Ramos con cierto demonio apoderado en el cuerpo de un hechicero y rebelde á los repetidos exorcismos de varios curas, que no pudo resistir los suyos, y al fin dejó la presa exclamando: llevó el fraile la victoria!!

Sin embargo, por respeto á la verdad debe decirse que el historiador de Copacabana procedió sincera y lealmente en

⁽¹⁾ No estará de más que notemos aqui que en las descripciones que del bulto de Viracocha hacen Cieza y Garcilaso hay diferencias bastante notables.

sus investigaciones acerca del apostol. La Sagrada Escritura, los Santos Padres, y aun Virgilio, proclamaban, en su concepto, el tránsito de uno de ellos á las Indias occidentales; y como buscando las interesantísimas noticias de antigüedades collas que consigna en su curioso libro (1), tropezó con varias tradiciones que suponian haber discurrido por las provincias del Collao, las cercanas del Cuzco y otras más distantes, un hombre venerable en la presencia, grande en la estatura, blanco, zarco, muy barbudo, destocado v vestido de cuxma y poncho, que no llevaba equipaje ni más que lo puesto, y era de intachables costumbres, sobrio, enemigo de la chicha y de la poligamia, gran predicador y á grandes voces de una doctrina muy diferente de las creencias de aquellos á quienes se la predicaba (v al decir de algunos muy conforme con los dogmas y preceptos cristianos) y por cima de todo esto taumaturgo, hizo de él sencillamente el apostol del Perú, trazándonos su vida y milagros con las memorias y reliquias que dejara en todos los lugares que habia visitado ó elejido para vivienda, conservadas por los naturales y descubiertas por los visitadores seglares y eclesiásticos, los curas, autoridades civiles ó personas particulares.

Llamábanle Tunapa, esto es, gran sabio y señor, y por veneracion, Taapac, hijo del Criador. Su primera aparicion á los peruanos no se sabe de cierto donde y cuando fué, pero es casi seguro que tuvo su residencia favorita en Carabuco, poblacion crecidísima y rica por entonces; allí, por lo menos existió su choza junto á una fuente que en tiempo del P. Ramos veneraban los indios y tenian por eficaz medicina de todas sus dolencias; allí quedaban tres piedras dispuestas en triangulo, á las cuales le ataron para azotarle; allí plantó una cruz que llevaba — y cuya historia merece

⁽¹⁾ Historia del célebre santuario de Nuestra Señora de Copacabana, y sus milagros é Invencion de la Cruz de Carabuco — 1621 — Lima, por Gerónimo de Contreras.

capítulo aparte — y allí tuvo, por fin, la gran pena de su vida al hacer los feroces é ingratos carabuqueños de los únicos cinco ó seis indios que en sularga carrera de milagros y predicaciones habia logrado convertir á la fé, los cinco ó seis protomartires peruanos. « Y reprendiéndoles el santo el mal que habian hecho, indignados ellos le habian ligado de pies y manos y atándole á una balsa le entregaron á las aguas de la laguna. Y vieron una señora muy hermosa que puesta sobre la balsa libró al santo y le acompañó navegando con él. Los indios, deseosos de ver aquel milagro, unos por una parte y otros por otra en sus balsas iban siguiendo al santo y vieron que por el Desaguadero habia entrado la balsa con la señora y el santo y nunca mas le tornaron á ver. »

Antes habia emprendido Tunapa otros viajes apostólicos por el Collao y comarcas vecinas, casi todos tan llenos de maravillas como de descalabros, pues acostumbraba á predicar en los grandes festejos y borracheras de los indios. Uno de ellos fue á Puno, donde no se sabe que le acaeciese nada de particular salvo albergarse por unos cuantos dias en una cueva que se llamó desde entonces del Santo. Otro fué á Sicasica con el objeto de fundar en aquella provincia la primera iglesia cristiana del Perú. Aunque esto parezca mentira, asi resulta de la informacion que el año de 1599 hizo Cristobal Muñoz Sebada, interviniendo Diego Rubio Maldonado, que por ser criollo era mas ladino en el lenguaje. Declaró un solo indio, pero muy anciano, « que el santo habia puesto mucha fuerza en persuadir á los naturales edificasen una iglesia dedicada al verdadero Dios, donde su nombre fuese venerado y ellos le adorasen con especial religion y culto. Determináronse á la fábrica los indios, y teniendo ya junto para techar el techo muchísimo icho (que es esparto de la tierra), una noche, cuando el santo reposaba y por no tener para su reposo otro lecho que aquel de esparto dormia sobre él, les apareció el Demonio con semblante feroz y

terrible, reprendiéndoles la facilidad en dar crédito á un hombre advenedizo y les mandó parasen en la obra de la iglesia; y porque el esparto aprovechase á su servicio, les mandó que con él quemasen luego al santísimo discípulo del Redentor. Hiciéronlo asi los indios, y ardiendo el icho con grandísima fuerza, salió el santo del fuego paso á paso, sin lesion alguna ni mostrar sobresalto ni temor, no con pequeño asombro de aquellos bárbaros, que arrepentidos de haber hecho cosa tan mala, quedaron muy confusos. »

« Otro dia siguiente, despues de aquel incendio, vendo los indios con el santo á una estancia, el demonio, por atemorizarlos, armó un nublado espeso con gran fuerza de truenos y rayos de manera que recogió los indios con su espanto á unas peñas. El santo les aseguró de todo mal suceso v que se estuviesen quedos: v acabadas estas razones, puesto de rodillas, levantadas las manos al cielo hizo una profunda oración que luego serenó los aires.... Quedaron los indios muy contentos, y predicándoles el santo la ley de Dios les exortaba á que no tuviesen concubinas, más de sola una muger, afeándoles el vicio de la embriaguez y la sensualidad. Por estas causas le vinieron á aborrecer teniendo en poco su doctrina; de modo, que viendo el glorioso santo el poco fruto que en aquella gente hacia, se fué á Carabuco donde habia dejado la cruz. » En Sicasica hizo la conversion de los cinco ó seis indios despues protomartires.

Vuelto á Carabuco en compañia de su pequeña corte de neófitos, con otra cruz acuestas, y una cajita en la mano, segun confesó por escrito D. Fernando, curaca de ese pueblo hombre de 120 años y deudo de sus antiguos señores, á quien el corregidor ora con halagos ora con amenazas obligó á declarar todo lo que supiese acerca del santo, enojado el Demonio con los perjuicios que se le seguian de la presencia del santo signo de nuestra redencion, indujo á los carabuqueños á que se resolviesen en

matar al apostol, donde no, que se les seguiria mucho daño y menoscabo de sus cosas, dejando el [el Demonio] de darles sus oráculos y respuestas. Persuadidos al fin, ataron el santo á tres piedras puestas en triangulo, donde le dieron muchos azotes é hicieron grandes molestias con propósito de que muriese en aquel tormento. Pero unos, que el indio declarante, antes de ser cristiano, tomaba por pajaros hermosísimos, y que despues de convertido á nuestra religion, considerandolo mejor, creia que eran angeles que Dios enviaba para consuelo del santo, desatáronle, v este, tendiendo su capa sobre las aguas, entróse par la laguna de Chucuito navegando hacia Copacabana, y pasando por un totoral dejó hecha una senda en forma de callejon, la cual veneraban los indios, afirmando asi estos como los españoles que la totora del callejon parece como cortada, y que los indios la estiman en mucho por que la comen y dicen que es muy dulce y provechosa para enfermedades. Llámanla en su lengua, que es la puquina, sehego.

Por este camino, que recuerda el Peabirú del Guayrá, se fué à no sabemos donde. Pero el P. Ramos halló señales suyas, primeramente en una túnica, al parecer inconsútil, de color tornasolado, y en dos sandalias ú ojotas de catorce puntos y muy primorosas que arrastraron las cenizas del volcan de Areguipa hasta el puerto de Quilca. Segundamente, en la famosa piedra de Calango, valle de Cañete, marcada con dos huellas de un hombre de gran estatura y unos caracteres griegos ó hebreos, que nadie comprendia, que decian los indios haber dejado allí un predicador de las mismas señas que el del Collao, para darles á entender y comprobar que el Dios á quien predicaba era poderoso y su ley verdadera. Terceramente, en S. Antonio de Conilap, correjimiento de los Chillaos en la provincia de las Chachapoyas, en otra losa grande de estado y medio de alto, y seis ó siete varas de ancho, blanca y al parecer labrada á mano, encima de la cual estan (ó estaban) las estampas de dos pies

juntos de á catorce puntos cada uno, con apariencias de que el que los señaló debió de hincar las rodillas, porque estaban delante de los pies dos concavidades y en cada una de ellas cabie una rodilla. Al lado de estas impresiones habia tambien la señal de un bordon como de dos varas de largo con sus nudos de la misma suerte de los que en tiempo de Ramos se solian ver. Unas y otras huellas constó por informacion hecha por el arzobispo D. Toribio Alfonso Mogrovejo, despues Santo, que eran de un hombre vestido á manera de hermitaño ó peregrino, blanco, zarco, de barba taheña, y que predicaba y no dormia. Cuartamente, en otra losa ó piedra que estaba junto al Collao y le mostraron á D. Francisco de Toledo, en la cual se veia esculpida la figura de un hombre de grave aspecto y con una manera de sombrero en la cabeza, que dijeron era de un hombre que en tiempos pasados se habia visto en aquellas partes. « Y como entonces (1), añade Ramos, no habia tanta noticia del Santo Discípulo, entendiendo ser ídolo, lo debieron de deshacer ».

Por último, el P. Alonso vuelve á encontrar rastros de las peregrinaciones del Apostol casi en sus postrimerias, en el pueblo de Cacha, en los Canas, y refiere, que habién lole querido los indios apedrear, cuando se hallaba en oracion, cayó fuego del cielo para vengar tamaña desvergüenza, de cuvo castigo permanecen las señales en piedras abrasadas allí mismo donde oró. Libre de sus verdugos por la intervencion divina « pasó el santo varon adelante, y saliendo á tierra del Collao, traia inquieto el pecho de un celoso deseo de ver aquel famoso altar y adoratorio que las collas tenian en la isla de Titicaca y destruirle, si pudiese; y por reparar aquel daño grande, pidió à Dios determinara en aquel caso lo que mas era en orden á su servicio. Y como le tenia su Divina Majestad aparejado allí la corona y triunfo de sus trabajos, paréceme (no olvidemos que habla el P.Ramos) que

⁽¹⁾ El entonces fué por los años de 1572.

enviaria algun angel que como á otro Abacuc, asiéndole de los cabellos lo pasease en aquel lago de leones, etc. »

« Pues como estos naturales dicen, estando los indios moradores de Titicaca con otros que de la provincia habian acudido á una gran fiesta y solemnidad del adoratorio del Sol, muy ocupados en los sacrificios, vieron como que bajaba del cielo un hombre blanco y zarco, casi en el traje y vestido de que ellos usan, el cual por algunos dias vivió all y en este tiempo les predicó la creencia y culto debido á un solo Dios, universal criador y causa primera de todas las cosas. Y visto el poco fruto que con esta verdad hacia y la dura obstinacion en que se estaban, determinó echar por otro rumbo. Comenzóles á reprender ásperamente su mal modo de vivir y bestiales costumbres, de donde vinieron á cobrarle aborrecimiento grande; por que el condescender con el gusto y voluntad de otros es causa de grangearlos por amigos, mas del decirles las verdades se sigue tenerlos por enemigos, como sucedió á nuestro santo, para cuya seguridad no bastó ser inculpable su vida ni grande la autoridad que con ella tenia grangeada, pues teníanle en gran veneracion, tanto que le vinieron á llamar Taapac. Tentáronle con riquezas, convidáronle con blanduras, añidieron amenazas, pretendiendo con él se dejase de aquella doctrina y siguiere sus ceremonias y ritos adorando con ellas al sol; de lo cual él hizo muy poco caso, antes con mas instancia y con menos temor perseveró en su predicacion y asperas reprensiones, con las cuales los indios se irritaron de suerte que le empalaron cruelmente, atravesándole por todo el cuerpo una estaca que llaman ellos chonta, hecha de palma(1) de que estos indios usan hasta hoy en la guerra, como arma no poco ofensiva; forma de martirio que han usado otras veces, como se ve en el que hicieron al P. Fr. Diego Ortiz (2).

(1) La palma es la que se llama chunta.

⁽²⁾ Natural de Getafe. Cuenta aqui el P. Ramos su vida y muerte;

« Pusieron pues al santo discípulo en una balsa, y echáronle en la gran laguna de Titicaca á la providencia, no de los vientos ni de las ondas, sinó del cielo. Refieren pues los antiguos, que un recio viento sopló en la popa de la balsa y la llevó como si fuera á vela v remo con tanta velocidad, que ponia admiracion: v asi tocó en tierra de Chacamarca, donde agora es el desaguadero, que antes deste suceso no le habia, y la abrió con la popa de la balsa, dando suficiente lugar para que las aguas corriesen, y sobre ellas fue navegando hasta las Aullagas, donde se hunden las aguas por las entrañas de la tierra, y allí se dice quedó el santo cuerpo y que cada año en una de las pascuas ó por aquel tiempo se veia alli una fresca y verde palma; aunque otros afirman que se ve esta palma en una isleta que el desaguadero hace vecinà á la costa de Chile, sola y sin que la acompañe otro arbol alguno. Todo es posible á Dios aunque vo no lo vendo por indubitable. Lo que puedo afirmar es haber oido á Indios ancianos deste asiento de Copacabana y en especial á uno que en el mismo convento sirve hoy dia de enseñar á leer v cantar á los muchachos del pueblo para ministerio del coro y servicio de la Santa Virgen, el cual dice que ovó á sus antepasados que en la misma isla Titicaca quedaban impresas en las peñas las plantas de los pies de Tunupa, que así llamaban al glorioso santo por ser milagroso. »

En medio del entusiasmo y del fervor con que el buen agustino componia la historia de su santo apostol, no se le ocultaban las repeticiones y contradicciones de aquellos viajes por el Collao ni que su muerte en Titicaca hacia imposible que Tunapa fuese Sto. Tomas, S. Bartolomé ú otro alguno de los doce discípulos de Cristo. Así pues no se

repítelas el P. Calancha en su Crónica, y mas tarde las amplificó Barcia en su edicion de la *Historia de la Florida* de Garcilaso, en un apéndice que trata de la vida del Inca Titu Cusí á quien el P. Ortiz intentó catequizar.

atreve á darle nombre cristiano; hace reservas respecto á ciertos lances de su vida, consignados en las relaciones que otros le comunicaron, observando que « bien pudieran haber sucedido en diversos tiempos »; y de las peregrinaciones del santo tampoco se atreva á trazar itinerario seguro. Con todo eso, da entender cuál fuese y reconoce implicitamente que su apostol era Sto. Tomas, al escribir estas palabras : « Lo que á personas curiosas he oido platicar tocante á este glorioso santo, cuyo nombre aun de cierto no se sabe, es haber venido á estas partes del Pirú, por el Brazil, Paraguay y Tucumam; y el Reverendísimo Sr. D. Lorenzo de Grado, obispo que fue del Paraguay y ahora lo es del Cuzco, pasando el año de 1619 por este santuario de Copacabana, ofreciendose tratar de la santísima Cruz de Carabuco, vino á decir que en todo aquel obispado del Paraguay hay grandes barruntos de haber pasado por él uno de los discípulos del Redentor. De aquí se dice haber pasado á Chachapoyas y de aí á los valles de Truxillo y despues á los de Cañete »; camino que completa en otro lugar indicando que subió al Collao, desde Calango.

Pero el P. Ramos era tan ingenuo, que trasladó en su historia hasta las noticias contrarias al principal propósito de ella; y cierto, que sin mas antecedentes, en nuestros dias no se alcanza, despues de haber leido la que vamos á copiar, como no vacilaron sus convicciones y pudo prevalecer y prosperar la tradicion del Apostol. « El licenciado Bernabé Sedeño, dice el agustino, cura y beneficiado de Carabuco, gran indagador de las antigüedades de este reino, tratando de la Cruz y del santo cuya era, me vino á decir habia hallado que el nombre de Tunupa de que hoy usan los indios nombrando al santo milagroso, que habian visto sus antepasados, era verdaderamente de un gran Mago ó hechicero contrario del santo y que asi como San Pedro tuvo por opuesto y émulo á Simon Mago y Santiago á Hermógenes, así este santo discípulo tenia por adversario á Tunupa, y que

los indios confundian el nombre acomodándole al Santo por haberle visto hacer tantas maravillas, sino es que habiéndolo reducido, tomase de él el nombre, como Saulo el de Sergio Paulo á quien convirtió. »

Y es de saber que no era solo el licenciado Sedeño el que opinaba así de *Tunupa*, impreso andaba ya el *Vocabulario* del jesuita Ludovico Bertonio, conocedor como el primero de la lengua aymará y de las creencias y tradiciones de los indios de Chucuito, y allí puede leerse la definicion del santo del P. Ramos, que dice á la letra: « Tunuupa. — Dios fué tenido destos indios uno á quien llamaban *Tanuupa*, de quien cuentan infinitas cosas; dellas muy indignas no solo de Dios, sinó de cualquiera hombre de razon, otras que tiran algo á los misterios de nuestra fe. Mucho haria al caso declarar á los indios los embustes de Tunuupa, para que todo lo que de el cuentan se vea claramente ser fábula y se desengañen. En otras tierras ó provincias del Perú le llaman *Ecaco* » (1).

En rigor no hacen falta los testimonios de Sedeño y el P. Ludovico para ponerse al cabo de lo que es el apostol Tunupa-Taapac, con el capítulo de Cieza antes copiado, trayendo ademas á la memoria, si este no bastase, el de Juan de Betanzos, incluido por Fr. Gregorio Garcia en el VII del libro último de su *Origen de los Indios*, y la Relacion de D. Juan Pachacuti, publicada para este Congreso, se explica la santificacion de un personaje que así puede ser divinidad peruana, ó héroe legendario, como mago, hechicero ó apostol, y cuyas maravillas y milagros he querido exponer con toda minuciosidad, pecando de molesto y difuso, porque ésta es para mí cuestion de hechos, no ocasion de lucir el ingenio ó el estilo, que guardaria, si los tuviera, para otros lances literarios menos graves. Me he propuesto (no sé si llegaré á conseguirlo) que los más entu-

⁽¹⁾ Vocabulario de la lengua Aymara. Juli (de Chucuito), 1612.

siastas campeones del apostol americano vengan á este concurso á demostrar ellos mismos que hoy dia es imposible que admitamos lo que su piedad ó sus conveniencias espirituales ó temporales les pusieron en el caso de defender; y à este fin, lo mejor es hacerles que digan otra vez, aunque sea mucho, cuanto dijeron en el asunto, que la verdad rebosa con frecuencia de los corazones abundantes. Si no hubieramos dejado contar al P. Ramos á su gusto y con todo espacio las aventuras y tribulaciones de su apostol, ; veriamos tan claramente como ahora vemos, que quitándole la Cruz de Carabuco y otros aderezos cristianos y retóricos, — que son de rigor cuando un fraile se propone santificar á una persona que da ciertos motivos para ello, — resulta el mismísimo Viracocha que ni en el año de 1550 ni en el de 1608 pudo ser elevado á la categoria de Discípulo de Jesucristo?

Reconozco que es obvia la objecion de que, por regla general, las canonizaciones se verifican mucho tiempo despues de fallecido el sujeto y depuradas escrupulosamente las obras ejemplares y milagrosas que se le atribuyen, y que eso pudo hacer el P. Ramos con Tunupa; pero, ¿ quién era el buen religioso ni los demas que le informaron de los hechos maravillosos del peregrino de Titicaca, para fallar en el proceso? El, como todos los de su orden y los de otras, y muy especialmente los jesuitas, y los curas y las personas devotas de su tiempo, y mucho mas acá, creian en los milagros del Demonio (con permiso de Dios, por supuesto), y los indios, al ser preguntados sobre un personaje de sus tradiciones que los obraba á su usanza, no tenian necesidad de mentir para responder á gusto de sus doctrineros y pesquisidores; bastábales colorear los sucesos sobrenaturales con un tinte parecido al que caracterizaba la vida y acciones de Jesucristo, de su Santísima Madre y de los santos católicos, y por ese medio podian conservar publicamente las creencias de sus mayores sin exponerse al castigo de

los curas y doctrineros. De semejantes transacciones ó acomodos de conciencia y de otros mucho mas increibles, hay multitud de ejemplos en las memorias de visitas eclesiásticas para la extirpacion de idolatrias, practicadas por los religiosos de la orden de S. Agustin y por los Doctores Fernando de Avendaño y Francisco de Avila. Solo citaré los siguientes:

- « En un pueblo de estos, que se dice Huarocheri, que es la cabeza de esta provincia, se ha averiguado haber los indios dél mandado hacer una imágen de Nuestra Señora y otra de un *Ecce homo*, para fingir que hacian fiestas á estas imágenes cada año y con este color hacer este dia la fiesta del ídolo Chupinamoca, que fingen ser hermana del Pariacaca referido, y la de otro ídolo llamado *Huayhuay*; de manera, que la imagen de Nuestra Señora representaba al ídolo muger, y el *Ecce homo* al ídolo varon; y los tenian en el altar mayor de la iglesia de su pueblo donde los adoraban, no como lo que representaban formal y verdaderamente, sino como á los dichos ídolos. Y no ha que hicieron estas imágenes más de cuatro años. »
- « Tambien, para celebrar cada familia fiesta á su progenitor y hacerle sacrificios, fingia que hacia la fiesta de algun santo, y aguardabo á que llegase el dia del que mejor correspondia en el tiempo con su intento, y entonces pedia licencia al c na del pueblo para holgarse en su casa, dicien lo que aquel santo era su abogado ó que se llamaba algun indio de aquella familia de aquel nombre; y el cura con buena fe se la concedia » (1).

Y por si alguno dudara de que los sacerdotes, religiosos y demas personas que investigaban los milagros de Tunupa creian en los del Demonio, véase lo que refiere el propio P. Ramos de un hechicero:

⁽I) « Relacion que yo el Dr. Francisco de Avila... hice por mandado del Sr. Arzopo, de los Reyes, acerca de los pueblos deste arzobispado donde se ha descubierto la idolatria, etc. » 1611. — Copia enviada por el arzobispo à S. M. — Ms.

- « En los pueblos de Piti y Mara, provincia de los Yanahuaras, sucedió el año de 1596, siendo obispo el Sr. D. Fray Gregorio de Montalvo, que un indio, enseñado del espíritu maligno, cual otro Anticristo, decia que era lugarteniente de Dios, predicando esto á los indios, que, como noveleros, traia muchos á su doctrina haciéndoles creer que una general peste de sarampion y viruelas que pocos años antes habia corrido la tierra, era azote y castigo de su mudanza á la fe de los cristianos. Era locuaz demasiadamente, y con sus mentirosas razones despojó la fe de los corazones de muchos persuadiéndoles à que renegasen de ella y haciendo en presencia de ellos algunas fantásticas maravillas, particularmente el dia de una junta donde se hallaron más de 2.000 personas de Piti, Mara y Aquira en un cerro entre los pueblos de Mara y Piti, donde les habia congregado el embaidor y mentiroso indio, mandándoles en una noche clara, que parecia que la luna remedaba da mucha luz del sol, subiesen á aquel cerrillo que por asiento les tendió una mesa en su cumbre, y al dogmatizador dió por cátreda ó señaló por púlpito un peñon de donde hizo un parlamento al rudo pueblo, causando mil vaivenes en sus corazones en perjuicio de la verdadera fe; valióse para esto de otros encantos, que en prueba de su mentira obró el discípulo de ella: fuè el primero, que, estando limpio el cielo de nubes, levantó este indio la mano, y como si la tuviera para abrir los cerrados tesoros de la nieve, así cayó tanta por la tierra que la cubrió toda. Otro asombro hizo acreditando su poder y autoridad, como si tambien fuera principio de la pluvia, sosegarlos dando tranquilidad á los aires y serenando los cielos corriendo ó recojiendo las negras cortinas de espesas nubes que tendió sobre las estrellas, á la vista de los indios, que suspensos estaban hechos testigos de aquellas maravillas; quedó la nieve por muchos dias certificando su caida. »
 - « Despues, despidiéndose de ellos y diciéndoles que con-

venia su ausencia, por que la luz de su doctrina alumbrase á los otros ciegos, hizo que temblase aquel cerro y con su máquina diese un gran golpe en lo bajo de el, habiendo tan bien prometido esta señal de palabra en su despedimiento. Esto certifican muchos indios y el peñon derribado á los pies afirma haberlo sacudido de sus hombros. »

« Para remate de sus iniquidades y cumplimiento de su malicia, mandó este pseudo profeta á toda la multitud, que despedazando una cruz grande que allí habia, la ofreciesen al fuego, y así, la quemaron, y en su lugar levantaron un ídolo. » Por donde el P. Ramos viene á reconocer que un endiablado hechicero fué más poderoso contra la cruz, que esta contra el Demonio, cuando Tunapa la puso en Carabuco. Pero aun hay más. « Todo esto, prosigue el Padre, se descubrió por un indio que fué á denunciar dello al visitador que à la sazon estaba en los pueblos, sin que fuese poderoso el Demonio á estorbárselo con malos tratamientos que le habia hecho despeñándolo de una ladera, por que Dios, que no quiso que quedase en silencio maldad que tantas voces daba á los cielos, guardaba al indio, el cual dió luz de todo á su visitador, que con gran cuidado hizo su inquisicion portándose en sus sentencias por orden que le dió su prelado á quien habia hecho sabidor del caso. Prendieron al indio, que era gafo de pies y manos, el cual, vispera de la sentencia, se le desapareció avudado del Demonio, que tantos ministros destos ha tenido, aun entre aquella gente inculta. »

Si los pesquisidores y propagadores de las tradiciones antiguas del Perú eran tan supersticiosos como los que las guardaban; si en los primeros existia determinado interes en averiguarlas y en los segundos conveniencia de referirlas tal como se deseaba que fuesen, claro es que la leyenda creceria como la espuma, á pesar de las ambigüedades del licenciado Sedeño y de la explícita opinion del P. Bertonio, y de Garcilaso, pues trabajaban de consuno

los dos móviles que, opuestos y en lucha, la hubieran dificultado: la buena y la mala fe.

Hecha la verídica historia de la transformacion de Tunupa en apostol anónimo, veamos de que manera resultó ser el mismo Sto. Tomas del Paraguay. Y para ello, es preciso acudir á la grande autoridad en el caso, al P. Antonio de la Calancha, el cual no hay duda que no deshaga, tinicbla que no alumbre, tropiezo que no allane, imposible que no venza, para introducir á santo Tomas en el Perú, pasearlo por este reino y ponerlo en las Indias Orientales.

Condúcele desde el Brasil y Paraguay al territorio de Santiago de Chile y á la provincia de Santa Cruz de la Sierra, y aunque estas dos comarcas distan una de otra unas 200 leguas, no importa, desde las dos lo lleva por los Chiriguanaes á Tarija. Las razones que tiene para hacerlo así son estas : primera una Relacion del P.mercedario Andres de Lara de las cosas de Chile, donde dice que decian los indios viejos que overon á sus antepasados que habia ido por allí un hombre vestido con el traje que usan los naturales del Perú, de manta, camiseta y cabello largo, y que habiéndoles predicado, se habia ido, dejando sus pies estampados en una peña á 26 leguas de Santiago; y ademas que, como asegura D. Alonso de Ercilla, existia en aquel reino una familia denominada del varon Tumé (1); segundo, una cruz hallada en la provincia serrana de ese santo nombre, segun cuenta el Clérigo agradecido, Pedro Ordeñez de Ceballos en su Triunfo XIX de la Cruz, por relacion que le comunicó en los Charcas el chantre de aquella iglesia Dr. D. Diego Felipe de Molina, ratificada por el cura vicario de la ciudad donde la cruz se puso despues

⁽¹⁾ La Araucana, Parte 1a, Carto 2o.

de su hallozgo; y tercero, por que los indios Chiriguanaes llevan corona y cabellos muy largos, como los indios paraguayos que se preciaban de descender de los que admitieron á Sto. Tomas cuando anduvo entre ellos: y tambien por que el obispo D. Lorenzo de Grado afirmaba que habia predicado un apostol por todo el Paraguay, Brasil y Tucuman.

Como quiera, Sto. Tomas llega á Tarija, porque asimismo se encontró en sus terminos otra cruz, la famosa de Salinas, cuya invencion le dió á Calancha por escrito y certificada en toda regla el dominico Fr. Francisco de Paredes; y de Tarija pasa á Sicasica á traves de los Charcas. No halla nuestro P. Antonio, que era natural de la ciudad de la Plata, cruces ni pisadas en esa provincia, pero en cambio descubre señales evidentes de la predicacion de la ley de Cristo v de la unidad de la Esencia Divina en Trinidad de personas, que se probó por las informaciones auténticas hechas en Chuquisaca, averiguando el principio de aquella gran estatua que de sus contornos venian á adorar, llamada Tangatanga, que decian sus antiguos quipos y tradiciones era un Dios y tres Personas y que adoraban tres en uno y uno en tres; como sucedia en otros territorios con Apu Inti. Churi Inti è Inti Huaoque y las tres estatuas de Chuquiilla, pues aunque en los indios vino á ser idolatria atribuir al sol esta Trinidad de Personas, su principio fuè predicarles estos Santos la Trinidad que en nuestro Dios confesamos; y el Demonio les persuadió que habia padre sol y hijo sol v ayre ó espiritu sol; con que, dejando el misterio que muchos creian, les mudó la adoracion, bajando á una criatura la inmensidad del Criador y á fuerza de tres soles les abrasó el ánima y los cegó con tanta luz; pero predicóseles esta verdad por estos Santos y lo contenido en los demas misterios y ley; y que la predicasen allí, fue forzoso, pues para pasar á Sicasica y a Chuquiago, viniendo de los Chiriguanaes, era el paso por la provincia de los Charcas, y no habian de dejar aquellas provincias intermedias los que no dejaron quebrada, montaña ni aspereza que no pretendiesen convertir. Todo esto dice el cronista de la orden de S. Agustin, para hacer que *pasase* Sto. Tomas cerca de su pueblo, que á no menos obliga el amor patrio!

Mas, no pasemos nosotros adelante sin explicar el plural de la cita anterior : *los Santos*, cuando venimos hablando hasta ahora de uno solo.

Es de saber que Sto. Tomas traia consigo un discípulo. Y quién era, cómo se llamaba? Era el que flecharon con tan poco tino los brasileros, segun dice la primera carta de Nobrega que atras citamos, y que es la única cuvo contexto declara enteramente el P. Calancha; pasa de incognito y ocultando sus hechos por el Paraguay, Chile, Sta. Cruz de la Sierra, Chiriguanaes, Tarija, y Chuquisaca, pero en el Collao revélase su nombre, que es Taapac.

Conociendo, como ya conocemos la historia de Tunupa, no deja de causar sorpresa este descubrimiento, pero a bien que tardaremos poco en salir de ella, porque el mismo Calancha nos dará una leccion etimológica cumplidísima acerca de los nombres americanos que tuvo Sto. Tomas, incluso el que otros autores le hicieron usurpar á su discípulo; leccion que yo desearia muy de veras satisfaciese á los partidarios de la tradicion peruana de aquel apostol.

« Pues venimos siguiendo | desde el Paraguay á Chile y Santa Cruz de la Sierra | — escribe el P.Maestro — á estos dos predicadores del Evangelio, preguntemos sus señas, aspecto, talle y vestido y el nombre con que les llamaban. En todas las provincias, pasado el Brasil, donde les llamaban Tome, desde el Paraguay hasta Tarija (500 leguas), le llamaron Tume y Tunume, como veremos (1). No era el de Viracocha, como pretende el P. Fr. Gregorio Garcia, que ese dieron al primero que despues del Diluvio vino por la parte del setentrion á poblar este Nuevo Mundo con otros que le

⁽¹⁾ Lo de Tunume no creo que se llega à ver.

acompañaron, y andando el tiempo lo adoraron por Dios.... Y decir que llamaron al uno de estos santos Ticciyachachec. que significa el que enseñó al mundo y fue Maestro, pase, pues estos enseñaron á este Nuevo Mundo; pero lo cierto es que habla del que los multiplicó como lo averiguó por comision del virey [D. Antonio de Mendoza], Betanzos. Al uno llamaron Tunupa, que quiere decir gran sabio, señor y criador (1). Y al otro Taanac, que significa el hijo del criador; así lo testifica el P. F. Alonso Ramos, en su Copacabana (2); y este nombrado así fué de quien quedaron mas memorias de hechos de su vida y de portentos en su muerte en las provincias del Collao, Chucuito y los Charcas. Al Apostol llamarian el señor, el sabio, el criador, y al Discípulo darian nombre de hijo suvo; v en la fuerza de la lengua suya no quiere decir hijo engendrado, sino hijo adoptivo criado á sus mañas v enseñadole (así) á sus costumbres, que estos nombres así se deben explicar, pues al que hacia oficio de maestro y superior, le deben atribuir el nombre de Padre v de mayor majestad, v al que se mostraba Discípulo inferior, el título de hijo con subordinacion. Con estos nombres honraron los indios del Perú á estos dos predicadores de la Fé. Persona de toda autoridad religiosa, de letras, entendido en la lengua de los indios, entre quienes ha vivido cerca de cincuenta años, dice : que corrompiendo los indios el nombre de Tomas, ó aprovechándose de letras de su nombre, usando ellos pronunciar la U por la O le nombraron Tumupa v al segundo Taapac por contraccion, como usa la Sagrada Escritura en varios lugares; y el nombrarles así fué como diciendo, hijo de Tomas, valiéndose del nombre de Tomas y cogiéndose algunas letras, apropiándole nombre en su lengua que significase la virtud

⁽¹⁾ Esta significacion es nueva, pero de circunstancias.

⁽²⁾ En primer lugar, el P. Ramos no dice ni puede decir que Tunapa significa criador: y en segundo Tunupa y Taapac son para el la misma persona. — No es esta la más atrevida de las citas del Maestro Calancha.

ó ciencia que en él conocian de alteza y en el Discípulo de imitacion. Que á esto se le halle apoyo y gravísimos ejemplares en la Escritura, se ve en que dejándoles Dios á Saray sin una letra y a Abraan añadiéndosela, les mudó la significacion de sus nombres de humildes en majestuosos. A San Juan le cogio del nombre que tenia tres ó cuatro letras y le formó otro nombre de mayor alteza, llamábase Ioannes y púsole Bonaerges; pero en San Pablo se ve con mos claridad, etc., etc. » Y creo que esto baste, sobre todo si concluyo diciendo que nuestro agustino aproxima la raiz hebrea Taam (abismo) á Taapaca y añade á seguida: « y así tiene razonable fundamento el decir que el llamarlos con estos dos nombres á nuestro Apostol y discípulo era servirse de alguna pronunciacion de su nombre para darles renombres de divina autoridad, cuando los suyos (que se los pudieron declarar estos santos á los indios) eran nombres humildes y de ninguna magestad ».

Ya se adivina el fin de estas lucubraciones labirínticofilológicas en que se pierde el P. Antonio hasta el punto de faltar al respeto al P. Ramos, su principal autoridad y guia en esta materia; y el porqué de su afan de convertir aquel un discipulo, de que habló el P. Nobrega (y que ningun jesuita de los del Paraguay vuelve á mentar despues y tiene todas las trazas de un neófito ó catecúmeno indígena) en el discípulo de Tunupa, no obstante pasar anónimo, mudo y con las manos cruzadas desde el Brasil hasta Chucuito, en donde de improviso y por contraccion subordinante (nuevo caso de sinéresis) que pone al descubierto la raiz hebráica de Tomas (Taam), le llaman Taapac; claro es que llevando el Apostol un compañero, éste habia de cargar con la muerte que le dió el P. Ramos en Titicaca y con todas las demas aventuras que impidieran que Tunupa, transformado en Tomas, saliese sano y salvo del Perú á fenecer sus dias en las Indias orientaies. Con efecto, Calancha, dando por cosa indiscutible y asentada que doce autores, entre ellos

(parece mentira!!) Cieza, Betanzos, Garcilaso, Dávalos y Solorzano Pereira, estan de su parte, y despues de referirnos con notables aumentos, de su cosecha, el conato de fundacion de una iglesia cristiana que ya conociamos por la Historia del célebre santuario de Copacabana, vuelve al itinerario de los dos santos peregrinos en esta forma:

« Supimos que entraron [en America] Santo Tomas y un Discípulo y que fueron predicando las costas y provincias del Brasil v Paraguay v despues hallamos relaciones v estampas, memorias y huellas de uno solo; con advertir que se dividieron cogiendo diferentes conquistas y predicando en diversas provincias, se sale de esta duda. Pongamos los parajes hasta donde he hallado noticias; aunque de las mas no sepamos cual de estos dos es el dueño propio, sabremos que el uno y el otro predicaron el Evangelio en estos revnos, que es la prueba de mi argumento y el intento de estos capítulos. Si les parece à los lectores que donde quedaron huellas y señaladas las plantas predicó Santo Tomas, pues á él le dió Cristo solamente este privilegio, y las otras conquistas se le atribuyan al Discípulo, estará mas gustosa la lectura; y en esta conformidad dispongo sus viajes. Despediremos á Santo Tomas y volvera su Discípulo, aquel á morir en la India oriental y este á padecer en el Collao. »

Los vestigios de su paso son: la sandalia y la túnica inconsútil de Quilca, la piedra de Calango, de la cual trata con mucha extension; la losa de Chachapoyas, cuyas impresiones atribuye exclusivamente al Maestro, por que sólo los apostoles usaron bordon en sus peregrinaciones, y de Sto. Tomas se sabe que fue el unico de ellos que quiso dejarlo por memoria, como lo prueba el haberse encontrado en su sepulcro un trozo de dicho sustentáculo; la piedra de Frias, pueblo á doce leguas de Piura, que muestra tambien unas pisadas, por el estilo de los de Tacumbú en el Paraguay; otra en Gonzanamá, pueblo de la actual provincia de Loja en el Ecuador, con una sola huella; las coronas,

como de religiosos, que traian algunos indios de tierras de Quito, al tiempo de su conquista; los cuerpos de hombres y niños crucificados que se hallaron en casi todos los templos de ese reyno y especialmente en Pasao (1), y las figuras de hombre vestidos con ropas á hechura de dalmáticas de diácono, que tenian sobre las puertas de sus adoratorios los indios de la provincia costeña de Caraques; el caso acontecido con los naturales de Panamá, que al veroficiar de pontifical á Fr. Tomas de Berlanga, preguntaron si era aquel el huaça de los cristianos, por que la mitra v el baculo y el nombre del prelado eran como el de su Dios, de donde el P. Antonio saca por buena consecuencia, que quien pasó por allí fue el Apostol, pues el uno de aquellos ornamentos no lo pudo tener el discípulo sino su maestro. consagrado obispo por nuestro Rendentor; del discipulo serian las figuras con dalmática de Caraques, aunque no se llevaron sino en tiempo de Silvestre; y así es llano que pasarian al Perú á predicar el evangelio un Obispo y un Diacano. Pero qué motivo ó misterio se encierra en que los santos predicadores anduvieron destocados v con simples camisola y poncho por las montañas y paranos del Perú, y por las cálidas comarcas panameñas de mitra y pontifical el uno y el otro de dalmática? El último rastro del santo maestro

(1) Calancha lo dice bajo la fe de Zarate, que, como es sabido, compuso su historia con relaciones de otros. Cieza de Leon nos describe mejor esos cuerpos crucificados, comparândoles à otros semejantes que vió en Cali (Cr. del Perú, XXVII y XLIX); y aun mejor que Cieza, Mignel Estete, descubridor y conquistador con F. Pizarro y por lo tanto testigo de vista. « En este pueblo (de Pasao), dice, se vieron grandes novedades de ritos que serian muy prolijas; pero la mas notable es, que en las mezquitas, donde sepultan los muertos, usan de desollar el cuerpo y quemar la carne, y el cuero aderezado como badana, le envisten la carnaza à fuerza de paja, y así, aspados los brazos en cruz, le cuelgan del techo de la mezquita; y así ponen gran multitud dellos, que en entrando por la plaza, como vimos aquellos cuerpos eran colgados en cruz, pensamos esta gente tener alguna noticia de Ntro. Sr. Jesucristo y tener su imagen, hasta que vimos y entendimos lo que era. «(Relac. del descubrimiento y conquista del Pcrů. MS.)

lo hallá Calancha en los indios de Tocaregua del corregimiento de Tunja, en una losa, esculpada su imagen con barba, sandalias y un libro, y no solo ó con su Diacono, sinó con otros dos discipulos indios, uno á cada lado. Desde aquí lo envia á las Indias Orientales, no sé si por el camino más corto ó á traves de Tierra Firme y del Atlántico, pero despidiéndolo mientras torna á buscará el Discípulo, con una reflexion que no deje de ser peregrina para remate de la historia del apostol americano. « El no convertir, dice, casi á nadie (cosa que tengo por muy cierta), habiendo Tomas trabajado tanto, fue para que coligese del dolor que le daba ver incrédulos estos indios, sin moverse con virtudes ni por milagros, cuanto le doleria à Cristo el tiempo que él estuvo incrédulo de su Resureccion, habiéndole visto hacer tantos milagros; cotejo que mas de dos veces consideraria Tomas.» De molo v manera que despues de tanto aparato divino y humano, en opinion de uno de sus primeros paladines, la ida del apostol al Perú fué, no á predicar y extender la luz del Evangelio, sino á sufrir una penitencia en el tiempo y lugar menos oportunos para ella, pues anulaba y destruia necesariamente el principal objeto que llevaron por el mundo los emisarios de Cristo.

Es verdad que dejaba á su Discípulo, pero tambien lo es que las predicaciones y milagros de éste no dieron mejor fruto, con estar como estaba en otro caso que su Maestro, por lo que hace á lo de la penitencia.

Sus hechos ya los conocemos, son los de Tunupa Taapac en Cacha y en el Collao, con aquellas añadiduras propias de la ingeniosa inventiva y del estilo flexible y acomodaticio del cronista de la orden de S. Agustin. Regresó de Panama ó de Puerto Viejo por los mismos pasos del Con y del Pachacamac de Gomara, Betanzos, Fr. Gregorio Garcia y Diego Dávalos (1); llega al lugar de Pachacamac, de

⁽¹⁾ Hispania victrix, Pte. 1a. — « Suma y narracion de los Incas. Ms. » — « Origen de los Indios. » — « Miscelànea austral. »

donde le arrojan á pedradas por predicar el Dios único y verdadero; húyese por el mar, navegando sobre su manta, y desaparece; entonces los indios, convencidos, le edifican el templo de Pachacamac, tomándole por el Dios único. Remanece en el Cuzco, donde copia lo que hizo el Viracocha de Garcilaso y de otros, por cuya razon Calancha le dedica la estátua con el Demonio á los pies que en un principio se dijo si seria S. Bartolome. Del Cuzco pasa á Cacha, cuyos naturales le llaman Tunupa (ademas de Taapac), ignoro si en memoria de su ausente Maestro ó por un lapsus del Maestro agustino. De Cacha se dirige á Tiaguanaco, donde convierte en piedras á los índios que le apedrearon; de aquí á Carabuco, en uno de cuyos cerros alza la renombrada cruz, y de Carabuco á Titicaca, teatro de su suplicio y tránsito glorioso á mejor vida.

Considerado aisladamente, este itinerario nada de particular ofrece y es tan posible como cualquier otro fundado en idénticas ó semejantes razones; pero si valen todavia las que nos dió hace poco el mismo P. Calancha para descubrir los pasos de Sto. Tomas hácia las Indias Orientales y los testimonios y documentos donde encontró el P. Ramos las memorias y reliquias de su santo apostol, no debe merecernos gran crédito; lo uno, porque en la isla de Titicaca que Sto. Tomas no visitó (segun Calancha), hay huellas estampadas en peñascos tan auténticas como las de Calango, Frias y Gonzananiá, que es fuerza atribuir ahora á su discípulo ; lo otro, porque resulta que la cruz de Carabuco no fué puesta en tal lugar por el Maestro, consecuencia gravísima, que borra el timbre mas cristiano de Tunupa y su mejor derecho á ser reconocido por uno de los doce enviados del que murió en aquel santo Madero.

Es decir, que ni el recurso del discípulo, ni la etimologia de Tunupa y de Taapac, ni todas las habilidades de nuestro agustino bastan á convencernos de que estuyo en el Perú el Apostol de las Indias Orientales, y que el problema subsiste en el mismo estado en que lo dejó el historiador de Copacabana. Pero antes de acomodar nuestra opinion á este resultado, oigamos lo que nos dicen otros que tambien han escrito sobre el predicador evangélico de Tahuantinsuyu, aunque no con la fervorosa diligencia del P. Ramos y del P. Calancha.

El noble indio D. Juan de Santacruz Pachacuti hace una curiosa pintura de la persona, viajes y sucesos de Tunapa-Tarapacá-Viracocha (1), en parte, muy distinta de la que conociamos por Ciea de Leon, Betanzos ó Fr. Gregorio Garcia y los dos agustinos precitados, y en parte y en el fondo conforme con el caracter peculiar del personaje v con sus estupendas aventuras de Cacha-púcara, Carapucu y Titicaca; pero aunque cuenta que predicó casi la lev de Dios y administró el bautismo, y escapó salvo y por su propia virtud à los de Tiahuanacu, tomando por el rio de Chacamarca ó Desagnadero hácia el Estrecho y Océano Atlantico, no se atreve a afirmar que fuese Sto, Tomas, pregunta si lo seria. Y hace perfectamente, por que si, segun el, Tunapa bautizaba por difusion, no podia ser ni Tomas ni otro alguno de los apóstoles, que bien sabemos administraban ese sacramento por inmersion : aquella forma no se usó entre cristianos hasta mucho mas tarde. Prescindiendo de esto, Pachacuti supone que Tunapa fue huesped bien recibido del padre de Manco Cápac, y como no es posible traer los tiempos del apostolado á los del fundador de la dinastia inqueña, habria que subir los de éste á los inmediatos á Jesucristo, dejando para las vidas de los once incas que admite Pachaeuti, la friolera de quince siglos (2).

⁽¹⁾ Esta variante es mucho de notar. Si Pachacuti tiene razon, no la hay para que otros llamen à Tunupa ó Tunapa, Hijo del Criador ó Taapac, por que Tarapacà significa « aguila » y es nombre tambien de una quebrada costeña del Peru, no lejos de la laguna de Aullagas, término del Desaguadero, por donde Tunapa huyó de los de Tiahuanacu.

⁽²⁾ Tres relaciones de antigüedades peruanas — Relacion por D. Juan de Sintaeruz Pachaeuti, pags. 235-240.

El P. Ruiz de Montoya, un año despues de publicada la Crónica del P. Calancha, libro que no alcanzó á consultar para el suyo de la Conquista espiritual del Paraguay, cree y defiende que el apostol del P. Ramos era el Predicador y Profeta de esa provincia, Sto. Tomé, ni más ni menos, y añade á las pruebas que aduce el historiader de Copacabana, la del Dr. Francisco de Alfaro, el cual en una relacion escribe: « Cuando estuve visitando la gobernacion de Sta. Cruz de la Sierra, supe que había en toda aquella tierra noticia de un santo que llamaban Pay Tumé, el cual había venido de muy lejos; de suerte que entendí como que había venido del Brasil por el Paraguay á aquellas tierras de Sta. Cruz (1). » Conque, el P. Ruiz pasa por que Sto. Tomas muera en Titicaca y no en Meliapur.

No encuentra pues, el P. Calancha, quien le abone su invencion del discípulo y ruta del Maestro por las comarcas setentrionales del Perú y las de Tierra Firme; acaso Tomas Bocio, Fr. Juan de la Puente, el P. Ribudeneira y Fr. Tomas de Malerenda, á quienes acude, le ayuden en algo, pero si no lo hacen mejor que el P. Nobrega y otros que suele citar con la misma frescura, dudo mucho que salga como quiere de su lance. Entre tanto, á nosotros nos basta y nos sobra con lo visto, para sospechar vehementemente no digo yo del caracter apostólico pero de la veracidad de una tradicion acerca de la cual no han podido ponerse de acnerdo sus mas briosos y apasionados defensores, aun prodigando para ello ad libitum demostraciones naturales y sobrenaturales y convirtiendo á medida de su gusto las autoridades y textos contrarios en amigos. El asunto es grave : se trata de una

⁽¹⁾ Conq. esp. del Paraguay, § XXIII. — Alfaro habia sido visitador del Paraguay, donde sirvió publicamente los intereses espirituales y temporales de los Jesnitas. D. Felix de Azara, en su Historia descriptiva de esa region, dice que aquellos religiosos se jactaban de haber hecho con el Dr. Alfaro cuanto habian querido.

serie de sucesos en que los narradores dicen que interviene por medio de uno de sus santos apostoles Nuestro Señor Jesucristo; y despues de prometernos en esto aquella claridad, aquella luz vivísima con que se manifiestan v evidencian entre los hombres los actos y las obras de la voluntad divina, resulta que no sabemos cómo el apostol se llamaba. ni á ciencia cierta lo que hizo ni por donde transitó; si iba solo ó acompañado, ni á que fue al Perú, si á predicar el Evangelio ó á espiar añejas culpas, ni si murió en Chucuito ó en las Indias orientales. En cambio averiguamos que la mayor parte de sus hechos y milagros son muy parecidos ó idénticos á los de otros personajes indígenas, fabulosos ó históricos, conservados en memorias de forma semejante á la que revisten los episodios de la vida del dicho apostol. Y si á lo menos su tradicion se hubiese mantenido constantemente en las condiciones de unidad, invariabilidad y fijeza con que hasta las invenciones más disparatadas se imponen á la creencia del vulgo! Pero ni aun eso. El jesuita P. Juan de Velasco consignaba hacia los años de 1789, lo siguiente : « En el reino de Quito se conserva todavia un estupendo monumento en la llanura de Callo, de la provincia de Latacunga. Consiste en un gran pedron poco apartado del camino real donde dicen hasta hoy les indianos que subia el santo apostol [Tomas] á predicarles, y que la última vez dejó para eterna memoria estampada la huella de su piè derecho, quitándose la ozhota, esto es la sandalia. Acostumbraron desde entonces á venerar esa piedra adornándola diariamente con flores, como lo hacen hasta ahora. La he visto yo con ellas y he examinado con atencion y admiracion aquella huella, que basta verla para conocer que no es cosa artificial, sinó hecha naturalmente como en cera (1) ». Pues en la Relacion descriptiva de la villa de Hambato, situada unas diez leguas al Sur de la

⁽¹⁾ Historia natural del reino de Quito, lib. IV, § 60, no 19.

llanura del Callo, hecha por los años de 1605, se lee « que á media legua de dicha poblacion está una piedra muy grande y en ella estampadas ocho pisadas de pie humano. Venéranlas los indios diciendo son del apostol San Bartolomé, de cuya predicacion saben por su antigua tradicion. Por esto se llama el pueblo San Bartolomé de Hambato, y el dia de este apostol se festeja en él con mayor solemnidad. » Cuyo pasaje confirma D. Antonio Pinelo con este otro de su Paraiso en el Nuevo Mundo: « A media legua de Hambato, estan unas piedras muy grandes y estampadas en su superficie ocho huellas. Despues que los españoles entraron, como algunos fueron de opinion que predicó en las Indias S. Bartolomé apostol, dudaron si serian suyas estas señales, y de la duda nació el respeto con que son veneradas, y al pueblo en que estan se puso por esta causa el nombre del santo (1).

Y no se crea que esta intrusion de S. Bartolomé en los dominios y rastros de Sto. Tomas es casualidad ó inadvertencia piadosa; antes, si recordamos sus derechos al primado apostólico del Perú, parece más bien que sus devotos quisieron restituirle en ellos; por que no se dió ese solo caso de las huellas y patronazgo de Hambato, sinó que, andando el tiempo, se llegó á decir que quien estuvo en Cacha y quemó el cerro no fué Sto. Tomas sino él. En la Descripcion corográfica de la provincia de Canas y Canches inserta en el tomo V del Mercurio Peruano (2), se lee : « Dos tribus conocidas por los nombres de Canas y Canches, poblaron en la antigüedad este territorio: los canas habitaban hácia el N. y los canches hacia el S., sirviéndolos de raya el rio de Vilcamayo. El nombre de los canas parece que alude al volcan que se descubre en el sitio de Riache inmediato á

⁽¹⁾ Lib. II, cap. 12.

⁽²⁾ Die 3 de mayo de 1792, p. 3. — Copio entero el pasaje por que la coleccion completa de este periódico americano es sumamente rara, y ademas por que en él se describe uno de los lugares que más interesan à las tradiciones de Tunupa y de Viracocha.

S. Pedro de Cancha [ó Cacha], por que la voz índica Cana lde Canani, quemar monte ó ponerle fuego] significa incendio. En el centro de un cerrillo que forma un bonete de tres picos, se ve su boca [del volcan] de la que brotan copiosas fuentes de agua muy dulce y cristalina. El ámbito del terreno por donde corrieron sus llamas es de una legua. Todo él está abrasado y por unas partes de color rojo y por otras de obscuro y ceniciento. Las piedras, siendo las mas fuertes, pues son de ala de mosca [traquita], estan tan calcinadas, que no tienen peso, son esponjosas, con una infinidad de agujeros que las desfiguran; llámase piedra ponza y sirven para alisar maderas y cueros. Hay una tradicion de que habiendo venido á estas partes el apostol S. Bartolomé á predicar el Evangelio y siendo desollado, bajó un fuego del cielo que abrasó este distrito con todos sus habitantes, pero cualquiera conocerá el ningun fundamento de esta historia, pues aunque estan discordes los autores sobre si predicó el Evangelio en la Persia, en la Armenia, en la Arabia-Feliz ó en la Etiópia citerior y aun sobre el género de su martirio, todos convienen en que murió en las Indias Orientales, cuvo nombre, vago entonces, se aplicaba indiferentemente à cualquiera de las regiones referidas ».

Y aun hay más. El apostol S. Bartolomé logró al cabo en el Perú una tradicion propia é independiente de la de su glorioso condiscípulo y en territorio donde éste nunca penetró, que sepamos, las vastísimas reducciones de Mainas ó del Amazonas; y si no fuera por la expulsion de la Compañia de Jesus de los dominios españoles, es casí seguro que S. Bartolomé hubiera sido para los mainas lo que Sto. Tomas para los guaranies. En el pongo de Manseriche, ingreso majestuoso á sus estados, parecian ya señales y memorias suyas: un bellísimo naranjo que aseguraban los indios haberlo sembrado el santo apostol en la cima de un tajo inaccesible, y cuyos frutos jamás podian cojerse sino cuando caian à la parte del rio; y más arriba del estrecho ó pongo, á las ribe-

ras, varias piedras blancas de color blanquizco, unas cuadradas, que llaman las petacas, y otras concavas, que llaman « los platos de S. Bartolomé » (1); y en la palude de Rimachuma, centro de su señorio, fué donde revivió su tradicion, que hácia los años de 1742 se hallaba en el estado que consta por la historia de aquellas reducciones titulada *Loyolæi Amazonici*, á la Parte primera, libro primero (2), de la cual tomo el pasaje que á dicha tradicion concierne, vertido al castellano con la consulta de mi amigo el Sr. D. Manuel de Goicoechea, oficial encargado de la Biblioteca de nuestra Academia de la Historia:

« Conservanse todavia entre los Maynas tradiciones que recibieron de sus antepasados, quienes contaban que el Rimachuma [dependiente y al O. del rio Pastasa, tributario del Marañon] habia sido en lo antiguo un lago pequeño y que habia llegado á la extension que en el dia tiene á causa de la crecida de las aguas desbordadas en otro tiempo del riachuelo Apischi. Admítase esto como verdad ó como fábula, segun mas agradare, lo cierto y fuera de toda duda es, que los que en el estío, cuando se seca el lago, visitan el Rimachuma, ven, aun hoy dia, unos postes derechos, dentados en su cabo, con los cuales acostumbran los indios Marañones sostener los techos de sus moradas; y asimismo ollas, platos y otras semejantes vasijas de barro trabajadas y pintadas por los antiguos Maynas (las cuales ningum mortal Marañones se atreve á tocar, temeroso de la sus moradas).

⁽¹⁾ Velasco, l. c., nº 20.

⁽²⁾ Hallase Ms. e incompleta en la Biblioteca de la expresada Academia. No consta el nombre de su autor; pero las muchas correcciones y enmiendas que lleva de la misma letra que unos apuntes escritos en una carta dirigida al P. Carlos Brentano y puesta como señal en uno de los pliegos del Ms., me hacen suponer que sea obra de este jesuita aleman y misionero que fué de los Mainas 14 años hasta el de 1742. El P. Juan de Velasco, en su Historia moderna del Reino de Quito, lib. V, § 11º, nº 13, dice que Brentano escribió la completa y bellisima historia de estas misiones, la cual se perdió en Europa con su muerte. La obra debia llevar láminas.

maldicion del Infierno); señales, segun los Maynas refieren, de haber existido allí, en otro tiempo una gran ciudad. Y lo que manifiestan haber sido causa de la crecida de las aguas, como quier que sea una invencion llena de fábulas, adviertese que tiene alguna semejanza con el diluvio de Noe v con la destruccion de Pentápolis. Así, pues, refieren que, como los moradores de aquella ciudad hubieran dispuesto cierto dia salir á pescar, se presentó tambien entre ellos en su barquilla un niño, con el cuerpo todo desollado (tienen por antiquísima tradicion de los suyos haber sido este S. Bartolomé apostol (1), y no solo cogió muchos peces y de singular grandeza, sino que tambien los peces pequeños convirtiólos en grandes; en tanto que ellos, à pesar del empeño con que labian trabajado, no lograron coger uno solo. Entonces, porque llevaron á mal la buena fortuna del niño, que veian serles contraria, en tal manera se enojaron contra el que, habiéndole cogido y arrojado en el cieno, le pisotearon cruelmente: mas, uno de los pescadores Maynas, movido à compasion del niño, le sacó del cieno y le entregó á su muger para que lo gobernara y criara con amor de madre, como à uno de sus hijos : que en el mismo instante anunció el niño á aquellos desgraciados Maynas que la ciudad seria destruida por el fuego y por el agua, y aconsejó á sus amos que, sino querian más ser envueltos en el desastre de sus convecinos, procurasen con tiempo ponerse en salvo. Añaden : que, como el Mayna titubeara algunos momentos en resolverse, y, acercándose de improviso el torrente, quisiera

^{· (1)} Las copias de este pasaje que vamos trasladando conservadas en la Biblioteca de la Academia de la Historia, son cinco : en dos de ellas se lee hunc Dirum Bartholomæum fuisse, etc.; en las otras dos hunc sanctum Bartholomæum Apostolum fuisse, etc.; en las otras dos hunc sanctum Bartholomæum Apostolum fuisse, etc. En una de estas dos copias ultimamente indicadas, al leer el autor el ejemplar escrito en buena letra, corrigió en muchos lugares, y aquí, despues de las palabras puerulum quendam, añadió de su letra en las márgenes, fuera de la caja de lo escrito señalada con una rava: totum corpus cute discissum.

huir, pero tarde por estar ya casi envuelto por las olas, por consejo del niño, logró subir juntamente con su muger è hijos à un arbol de Xagua (1) que allí muy cerca estaba: mas que la muger, por cuanto con natural liviandad y con menosprecio del entredicho del niño, dirigió sus miradas à la ciudad incendiada que ya comenzaba à anejarse, fuè convertida en el nido del insecto comejen (2) que está perpetuamente fijo, en la rama en que ella se sentó; y asimismo sus tres hijuelos varones fueron mudados en la misma hora en Junguingues y Punchanas (pequeños animales conocidos de los indios Marañones), que el marido se libró sin daño y el niño desapareció. He aquí la fabula torpemente compuesta de las sagradas historias de Noe y de Loth. »

Qué metamorfosis tan prodigiosa! ¿ Quién reconoceria en el pescadorcillo de Rimachuma al recio y potente varon representado en las imágenes de Cacha y Muina con una barba de á tercia y teniendo al Demonio encadenado en figura de bruto desconocido y espantable? (3).

Advertiré de paso, que en la Relacion descriptiva del pueblo de S. Luis de Paute (4) del corregimiento de Cuenca y reino de Quito, hecha en el año de 1582, se habla ya de cierto niño milagroso en estos términos : «Dicen los viejos, que antes que viniese Guaynacaba, adoraban á un imagin que aparescia algunas veces á los caciques principales en figura de muchacho con cabellos muy rubios, y tambien adoraban al sol y á la luna. »

Hasta ahora, Señores, en rigor no hemos considerado

- (I) Por otro nombre huitoc (Genipa s. p.)
- (2) Hormiga blanca (Termes s. p).
- (3) Garcilaso, Primera parte de las Com. reales, lib. V, cap. XXII.
- (4) La cuenca del rio Paute era uno de los caminos que conducian à S. Francisco de Borja, antigua capital de las misiones de Maynas, y por el transitaban todavia algunos jesuitas misioneros à mediados del siglo pasado. (Noticias auténticas del rio de las Amazonas, Ms.)

la levenda ó tradicion del apostol peruano más que bajo el aspecto de su origen, estructura y trama, de los procedimientos empleados para componerla y adornarla con colores cristianos y de la manera de mover (digámoslo así) el protagonista ó protagonistas y darles nombre, cuerpo, individualidad y figura. Y aunque sólo de esto hemos sacado consecuencias bastantes á poner en duda la fe que hay que prestarla y adelantado un juicio acerca de ella nada favorable, pero sobre los hechos que se aducen para comprobarla hemos pasado muy á la ligera, v entre ellos los hay tales, que si resultan fidedignos ó auténticos, vienen á destruir nuestras suposiciones, por bien fundadas que parezcan, y á dar completamente la razon á los partidarios de Sto. Tomas ó de su anónimo condiscípulo y á los que opinan por que las cruces y el Hombre blanco de la América meridional anteriores á su descubrimiento, son tan cristianos como nosotros y nuestras cruces. I por que así lo comprendia, héme reservado su examen para este lugar, donde me es lícito tratarlas con toda independencia y desaogo, una vez terminada por mi parte la cuestion prévia de si fué ó si no fué un discípulo de Cristo el llamado Pav Zumė, Pav Tumė, Tunupa, Tunapa, Taapag y Tarapacá.

En dos categorias pueden dividirse los hechos alegados como comprobantes de la presencia y predicacion de un personaje (apostol, discípulo de apostol, santo, simple cristiano ó simplemente blanco) en el Perú: los que se dan como milagrosos y los que se refieren como naturales. Son los milagrosos:

1. — Haber convertido en piedras á los indios de Tiahuanacu, que lejos de escuchar su doctrina le arrojan del pueblo á pedradas. — Este milagro pertenece á Conticiviracocha (1). — Alcobaça (2) se lo atribuye á un hombre

⁽¹⁾ Betanzos, Suma y narracion de los Incas, etc., cap. I ; copióle Fr. Gregorio Garcia, Origen de los Indios, lib. ult., cap. VII.

⁽²⁾ En Garcilaso, Com., la pte, lib. 30, cap. I.

blanco que pasó por aquella provincia. — Y Calancha se lo endosa buenamente á Taapac ó sea el discípulo de Sto. Tomas.

- 2. Haber salido incólume del fuego que, á instigacion del Diablo, pusieron los de Sicasica en el icho ó pajon amontonado para techar una iglesia y sobre el cual dormia el santo (P. Ramos). Bien pudo no haberse quemado del todo la jarava antes que dispertara el santo; pero aunque así fuese, depone del hecho un solo indio y creo que no baste para fundamento de milagro.
- 3. La quemazon del cerro de Cacha. Tambien es hazaña de Conticiviracocha (Betanzos, l. c.), pero que se explica satisfactoriamente con una erupcion volcánica.
- 4. Deshacer un nublado levantado contra el por el Demonio ¡ Váyase lo uno por lo otro!
- 5. La liberación del santo por medio de unas aves muy hermosas. Es dicho de un solo indio amenazado y halagado para ello, y que aun así confiesa que, despues de hacerse cristiano, mirándolo mejor, le parecia que las tales aves debieron ser ángeles bajados del Cielo.
- 6. Navegar sobre un manto como si fuera en una balsa (P. Ramos; P. Calancha). Acerca de este milagro oigamos al culto y noticioso Diego Dávales de Figuerea, contrario á la tradicion del Apostol peruano, y fijémonos de pasada en las varientes que el P. Maestro se permitió introducir en este episodio, al tomarlo de la *Miscelánea austral* (1). Despues de esplicar el incendio de Cacha por lo que realmente fué, prosigue: « Tambien dicen que en Pachacama... hay indios viejos que afirman tener tradicion de que en los tiempos muy antiguos, llegó allí un hombre con barba, muy pobre y que los comenzó á amonestar que no adorasen al sol sino á otro Dios, al cual los indics qui-

⁽¹⁾ Lima, 1602. Collo quio XXXVI. Es libro rarlsimo. Yo me sirvo de un ejemplar incompleto que pertenece al eminente literato y bibliofilo D. Pascual de Gayangos.

sieron apedrear y él tendió su manto sobre el agua á la orilla del mar y poniéndose sobre él se habia alejado como en seguro navio. Mas tampoco creo esto ni aun que haya habido indio que lo afirme; sino que los que mas se precian de entenderlos y comunicarlos les van preguntando lo que quieren que respondan, porque como sabeis es gente que conversando nada saben negar, pareciéndoles con esto aplazen al que les habla, y esto nasce del temor que nos tienen, lo cual llega á terminos, que aun á las injurias que les dicen responden concediendo, como si fuesen contra algun enemigo dichas » (1).

7 — El rompimiento de la orilla de la laguna de Chucuito hácia el lado de Chacamarca, por medio de la proa de la balsa en que iba el cadaver del apostol anónimo del P. Ramos, y formacion del rio del Desaguadero. Mas que milagro es un mito geológico que recuerda el desagüe de la llanura de Bogotá practicado por Bochica con la apertura del salto de Tequendama, y constituye por lo tanto un indicio de que algunos de los elementos de la tradicion de Tunapa son con muchísimo anteriores á los tiempos del apostolado cristiano.

No es ésta la única fábula peruana que envuelve recuerdos de trastornos terrestres y meteorológicos. El Dr. Francisco de Avila, en su *Tratado y relacion de los falsos dioses de la provincia de Huaracheri, Chaella y Muma, etc.* (?), capítulo primero : « Del primero y más antiguo Dios ó ydolo de esta gente y como estas provincias dicen que eran antiguamente tierra muy caliente, etc...., » dice :

« Es tradicion antiquísima que al principio y primero que

⁽¹⁾ Mucho de lo que Dávales afirma acerca del caracter de los indios es la pura verdad y yo he tenido más de una ocasion de experimentarlo y desesperarme con ese su proceder, hijo del recelo y desconfianza mas profundos; pero tambien es cierto que hay maneras de ganarse su voluntad y abrir á la expansion sus corazones.

⁽²⁾ V. Tres relaciones de antigüedades permanas, pag. XXXII-XXXVII.

otra cosa de que haya memoria, hubo unas huacas ó ídolos (los cuales con los demas de quien se tratare se ha de suponer que andaban en figura de hombres), y estos se decian Yanañamca, Jutañamca [Yuracñamca?]; y en cierto encuentro que tuvieron con otra huaca llamada Huallallo Carhuincho fueron vencidas y deshechas por el dicho Huallallo. El cual quedando por señor y dios de la tierra, ordenó que ninguna muger pariese mas de dos hijos, de los cuales el uno se lo habian de sacrificar á él, y lo comia, y el otro cual de los dos quisiesen sus padres, lo podian criar. Y asimismo es tradicion que en aquel tiempo todos los que morian resucitaban al quinto dia, y que lo que se sembraba en esta tierra, salia, crecia y maduraba tambien al mismo quinto dia, y que todas estas sus provincias y sitio era entonces tierra muy caliente que los indios llaman yunca ó andes, y hoy dia dicen que se parecen y echan de ver estas chacras en las punas y partes que estan desiertas y son infructiferas v inhabitables, como es en la puna de Pariacaca, y otros páramos; y que en estos andes y tierra habia gran diversidad de pajaros hermosísimos y muy pintados, como son papagayos, huacamayas y otros desta manera; lo cual todo con la gente que entonces habitaba esta tierra (que segun dicen era de malísimas costumbres) y el mismo ídolo, vinieron á ser echados y desterrados á otros andes por el ídolo Pariacaca, de quien se dirá despues y de la batalla que con este Huallallo Carhuincho tuvo. » El Dr. no llega á contarla; dice unicamente que yendo Pariacaca en busca de su enemigo, babiendo recibido un desprecio de los indios del antiguo pueblo de Huaquihusa, no lejos de Huarochiri, se subió al cerro de Matao — coto, y puesto en aquel alto, empezó á llover agua en grandísima cantidad envuelta en granizo y piedra amarilla y blanca, de manera que la muchedumbre de aguas se llevó el pueblo y dió con el en la mar, sin que del escapase ni uno. Y deste gran turbion es hoy tradicion entre los indios de Huarochiri que quedaron

unas ripas y ribaros grandes que hoy se ven antes de llegar al dicho pueblo de Huarochiri. Pero, aunque Avila no lo refiera no por eso carecemos de la relacion del titánico combate de Pariacaca con Huallallo. El corregidor de la provincia de los Yanvos á que pertenecia el pueblo de Huarochiri, Diego Davila Briceño, la habia hecho consignar en la descripcion de los pueblos de su corregimiento, redactada el 14 de enero de 1586, en estos términos : « Cuentan los indios de esta provincia una fábula donosa y que ellos tienen por muy verdadera v dicen que los vungas sus vecinos del valle de Lima entraron por esta provincia haciendo guerra v poblaron un pueblo que hoy se llama Lima, que vo desbaraté para la reduccion que se hizo; y que en el lago que está al pie de esta alta sierra de nieve de Pariacaca tenian un idolo que llamaban Guallallo, al cual sacrificaban algunos tiempos del año niños y mugeres: y les apareció donde está este alto pico de nieve un ídolo que se llar aba l'aviacaca, y les dijó á los indios que Lacian este sacrificio al ídolo Guallallo que ellos adoraban : « No hagais eso de sacrificar vuestros hijos v mugeres, sacrificame á mí que no quiero sangre humana, sino que me sacrifiqueis sangre de llamas y corderos, que con esto me contentaré. » Y que ellos le habian respondido : « Matarnos ha á todos, si tal hacemos, el Guallallo. » Y que el Pariacaca habia replicado: « Yo pelearé con él y le echaré de aquí, » Y así, tres dias con sus noches peleó el Pariacaca con el Guallallo, y lo venció, echándolo á los andes... de Javía, haciéndose el Pariacaca la sierra y alto pico de meve que hoy es. v el Guallallo otra sierra de fuego: y asi pelearon; y el Pariacaca echaba tanta agua v granizo que no lo pudo sufrir el Guallallo, y ansí lo venció y echó á donde dicho es; y de la mucha agua que le echó encima quedó aquel lago que hoy es, que llaman de Pariacaca, que es el camino real que va al Cuzco desde los Reves; v lo tienen hoy creido los indios y suben á lo mas alto del dicho cerro

de nieve á ofrecer sus sacrificios al Pariacaca, por otro nombre Yaro. »

¿ Quién no descubre en esta fábula uno de los levantamientos ó cambios orográficos parciales de la rama occidental andina, relaciona la mas ó menos exa tamente con una invasion de los yuncas costeños hácia el interior del Perú y por el camino natural que conduce al centro de las sierras y altiplanicies del Cuzeo, y simbolizando al propio tiempo en Pariacaca el principio de una era de progreso y cultura y más humana que la sangrienta del vencido Huallallo?

8 — Y último hecho milagroso: dejar en los peñascos y losas, como si fuese en cera, la impresion de los pies. El insigne vallisoletano y relator del Consejo de las Indias, D. Antonio Rodriguez de Leon Pinelo, discurriendo sobre estos vestigios del apostol en América y despues de mencionar los encontrados en Tucuman (1), en Hambato y en Nexapa de Tehuantepec (estos últimos atribuidos por los naturales de allí uno á Dios y otro al Diablo), se expresa por estas sensatas y candidas palabras: « En cuanto á las huellas y señales que la piedad cristiana tiene calificadas por religiosas y dignas de veneracion, protexto que no es mi intento contra lecir à los que mejor sintieren ri impugnar el crédito que todas han adquirido de milagrosas, pues en la Tierra Santa se conservan otras semejantes.....

⁽¹⁾ Importa consignar integramente el pasaje relativo à las huellas de Tucuman, por las noticias personales que contiene acerca de Pinelo: « Cuatro ó cinco leguas de Córdova, en la sierra que se descubre hácia donde llaman Sal-si-puedes, hay una losa ó peña en la misma sierra, cerca de una cueva que en ella se hace, en que estan impresas unas huellas, segun me acuerdo haber oido en aquella ciudad, donde mis padres fueron encomenderos y yo me crié, aunque nunca vi las huellas, por que los pocos años no atendian à tanta curiosidad. » En esto se fundo seguramente el erudito limeño D. Josef Eusebio de Llano y Zapata para hacer à Pinelo natural de Tucuman (Mems. hist. ph. crit. apol. de la América meridional. Ms.): mas, Pinelo habia nacido en Valladolid, como él mismo lo declara en su Historia de Madrid, al año 1601.

Pero sin perjuicio de la piedad de estas tradiciones, contra ellas arguye doctamente D. Juan de Solorzano (De Jure Indianorum, lib. 14, cap. 67 y 90), cuya autoridad puede suplir la mia, y concluye diciendo: Adhuc tamen, si communes naturæ regulas attendamus, nihil esse video cur id tamquam certum admittere debeamus. Lo cual funda con muchos lugares y razones, y responde á las que pueda haber en contrario, poniendo por conclusion firme que hasta la entrada de los españoles no se oyó la voz del Evangelio en el Nuevo Mundo; y al argumento de estas huellas y señales responde negando la autoridad de sus tradiciones como introducidas por bárbaros ignorantes y sin el discurso que se requiere, envueltas en fábulas y supersticiones » (1).

Sin embargo, hubo vez que los indios dijeron la verdad sobre las tales huellas, y justamente con motivo de la mas celebrada, las de la piedra de Calango; y, coincidencia singular! el que nos suministra tan importante noticia no es otro que el mismo P. Calancha. Puso el Maestro agustino especial empeño en averiguar lo que se supiese acerca de esta apostólica reliquia, y no satisfecho con los informes adquiridos personalmente, los que le comunicaron el P. jesuita y rector del Cercado de Lima, Juan Vazquez, varios religiosos dominicos (cuya fue la doctrina de Calango por mucho tiempo) y un dotrinante de ese pueblo, por nombre Fr. Raimundo Hurtado, perseverando en su investigacion consiguió dar, por fin con documento que al parecer le satisfizo; y como creo que á nosotros ó á muchos de nosotros ha de satisfacernos tambien, y por otra parte la Cronica moralizada de la Orden de S. Agustin, no es obra de las que se encuentran á mano siempre que uno necesita de su consulta, voy á copiarlo á la letra.

« Continuando mis diligencias, escribe el P. Calancha,

⁽¹⁾ Paraiso en el Nue. Mundo, lib. II, cap 120.

me dió las averiguaciones que hizo y la forma y figuras de la piedra que tengo en mi poder que sacó antes de picarla el Licenciado Duarte Fernandez, docto en derechos y gran abogado antes de clérigo, muy entendido en letras humanas y curioso en letras divinas, persona recogida y autorizada. Envióle por visitador destos llanos el arzobispo D. Gonzalo de Ocampo, y llegando al pueblo de Calango martes á dos de deciembre del año de mil y seiscientos y veinte y cinco hizo averiguaciones de aquella piedra, que á la letra saqué de su diario, y dicen así : q En este pueblo (junto á Calango) está v fuí á ver á un indio que por raro quise conocer, que dijo tenia ciento y cuarenta v siete aŭos; por su aspecto pareció muy viejo, moviase sobre un palo y arrastrándose; era va cuando entraron los españoles indio grande, que corria los chásquis. Entramos en Calango por entre sierras peladas y en partes por entre un cañaveral de un callejon tan angosto, desmontaron los indios de Calango el camino v pasamos el vado. Algunos indios é indias tienen aquí las caras overas de manchas azules; tienen por tradicion que una huaca de las que descubrió el Dr. Avila se las ponia así, de que hallé noticia en el libro de la visita que hizo en el año de mil seiscientos once....; es un pueblo de cincuenta casas de adobes...; junto á donde estaba la iglesia vieja, está la piedra de que tantas antigüedades dicen las tradiciones. Es de un marmol azul y blanco luciente (1); está dos varas y cuarta mas levantada por la una cabeza; seis varas y media tiene de largo y de ancho cuatro y media;

⁽¹⁾ Fr. Raimundo Hurtado, à quien acabamos de citar, describe el monumento de esta manera: « una peña grande de mas de doce pies de largo, en un altillo de ladera sobre unos andenes como grandes pasos de escalera junto à la iglesia vieja y casa antigua de los padres; es esta peña blanca muy lisa y bruñida, diferente de las otras que hay por allí, que cuando le da el sol ó luna hace visos como si fuera de plata; está una huella como de 14 puntos (0.27 = pie castellano) en ella hundida como si fuera en blanda cera, y á una parte muchas letras en renglones (Cor. mor. de la Or. de S. Agustin, lib. II, cap. 3º).

está figurada é impresa una planta de un pié izquierdo de mas de doce puntos y por encima unas señales ó letras à XX, como pondré en la figura : mas abajo están unos círculos v otras como llaves; no quisieron decir los indios su origen. Estan en este pueblecillo que es todo idólatra, los sacerdotes de los ídolos y los maestros de la hechicería; en treinta y siete adoratorios se pusieron treinta y siete cruces el año de 1611. Era cacique en Calango D. Juan Pachao y este y otro indio viejo declararon y despues de algunas diligencias confesaron ser tradicion de sus antepasados que en la lengua general se llamaba aquella piedra Coyllor sayana, que quiere decir : piedra donde se paraba la estrella ; y en la lengua materna se llamaba entre los de la parcialidad Yumisca Lantacaura, que significa la vestidura ó pellejo de la estrella. Este nombre tuvo desde que habiéndose subido sobre la piedra un indio y una india al acto venèreo y estando él mirando al cielo, cayó una estrella y les confundió á entrambos; v que por esto no se atrevia ningun indio á ofender á la piedra ni á intentar en tales actos á mirar las estrellas: y aquellos cercos junto al pié era el Cantaucaro (1), que era figura de aquella estrella, para memoria de aquel castigo. *Como aquel hombre que allí dejó la huella predicando ley nueva daba rayos de sí como estrella, y porque castigó con estrella y fuego los dos sensuales que sin respeto ofendieron á Dios sobre la pisada del santo, la llamaron piedra donde se paró la estrella y á la estrella llamaban vestidura del santo, de que se prueba que el que dejó allí la huella llamaban los indios estrella del cielo. Las letras y la figura de la piedra era esta : (Aquí la lamina.) Las dos llaves una mayor que

⁽¹⁾ Antes escribe Lantacaura; una ú otra leccion es error de imprenta; pero cuál? El texto, como impreso en Barcelona, nada tiene de particular que careciese de exactitud en los nombres indigenos. Yo me inclino à creer que sea Yumisca ó Llumisca Cantaucaro; sin umbargo, emito esta opinion con toda clase de reservas, pues se trata de voces de un idioma ó dialecto que ha desaparecido.

otra no las conocieron ni usaron los indios en sus casas, ni hasta que vinieron españoles vieron anclas, ni supieron de caracteres ni letras; el áncora fué en las naciones hebreas y latinas símbolo de la esperanza, como la llamó S. Pablo en el cap. 6º de las epístolas á los Hebreos. Si acaso quiso significar, que esperasen, que en los venideros tiempos entrarian las llaves de la iglesia de S. Pedro en estas tierras donde él dejó sus pisadas v no pudo introducirse su fe . — Viendo el visitador Duarte Fernandez que todos los contornos de la piedra en larga distancia estaban cercados de colcas, que son unos sotanos, donde había entierros y algunos con cuerpos frescos de menos de un año, temiendo que indios tan idólatras, donde hay sucubos, adoraban supersticiosamente aquella piedra, le hizo picar las figuras, y las picó un fulano de Segura que le acompañaba en la visita, y puso á la cabecera de la piedra una cruz. Esto bastara para quitar cualquiera supersticion y no hizo bien en borrar una huella tan digna de veneracion; pero quiza fue impulso del cielo. » — Ocioso me parece observar que los lugares acotados con asteriscos son interpretaciones y comentarios del P. Maestro, no pasajes del documento que va copiando.

Tenemos pues que la mas señalada y famosa de las huellas del Hombre blanco precolombiano, es una figura simbólica esculpida en un antiguo monumento gentílico, donde representaba probablemente el acto de pararse ó estar parada la estrella, cuyo signo eran los círculos concentricos inmediatos á la imagen del pié, y cuya predileccion por aquel lugar de descanso se demostraba en los reflejos y visos luminosos (vestidura de la estrella) de la piedra, cuando el sol ó la luna la herian con sus rayos. Confirma que tuviese el monumento un destino sagrado, el paraje donde se encontraba, rodeado á grande distancia de ccollcas ó silos convertidos en panteones ó machais; y si la ejercitacion amorosa, tan lícita y corriente entre indios, que recibió castigo (acaso por alguna irregularidad) del astro á quien estaba

consagrada la huaca, era, como sospecho, no escepcion punible, sino modo de culto ó adoracion, posible es que el *Cantaucaro* ó *Cantacauro* hiciese entre los Galangueños el papel de la Isis siriaca ó de la Venus Urania simbolizada por los paganos del Antiguo Mundo en la cruz hermética ó *ansata*, hoy signo del planeta Venus.

Como quiera, es lo cierto que el ara ó adoratorio de Calango estaba dedicado á una estrella y que los nombres que los indios le daban no permiten dudar en esto. Ahora bien, procediendo por lógica deduccion, debemos suponer que sus semejantes tendrian idéntico ó análogo destino, en cuvo caso ya sabemos á qué origen atribuir á cómo explicar las huellas milagrosas de otra piedra labrada de la misma figura y colocada del mismo modo, cerca tambien de dicho pueblo v al otro lado del rio, v las de la Collana de Lampas, v las de Santa Cruz de la Sierra y las de Conilap, en Chillaos, advirtiendo que acerca de la losa ó pedron en donde estas últimas se hallaban estampadas, con las rodillas y el báculo del Hombre blanco, los mismos que informaron al arzobispo Fr. Toribio Mongrovejo de su procedencia apostólica, declaraban que « Colla Túpac, gobernador de Huascar Inca, que entró á conquistar y pacificar aquella provincia, propuso de sacar aquella losa y llevarla con gran fuerza de indios, y por ningun caso pudieron moverla. Y el bárbaro mandó á los indios la adorasen al tiempo que saliese el sol. » Medía el monolito « estado v medio de alto v seis ó siete varas de ancho, era blanco y al parecer labrado á mano » (1). -; Seria este un mochadero ó sayana de Punchao, como el de Calango lo era de Chasca Coyltur ó Cantacauro? ¿Bastarian los indicios que dejamos apuntados para calificar · genéricamente dichas piedras con el nombre de sayanas (paraderos, estaciones) donde los luminares venerados y quiza otras divinidades de Tahuantinsuyu se detenian? Harto conocida es la inmemorial costumbre ó aficion de los

⁽¹⁾ Ramos Gavilan, l. c., lib. I, cap. X.

peruanos á *localizar* sus devociones y adoraciones y á fijarlas principalmente en las piedras; como que, si el estudio de sus ídolos ha de hacerse con método y provecho, hay que clasificarlos primeramente en fijos y movibles.

Sin embargo, á juzgar por las descripciones que hace M. Desjardins (1) de los monumentos de Concacha y Villeas Huaman v por lo que se lee en las relaciones del jesuita anónimo y de D. Juan de Santacruz Pachacutí acerca de los usnus (2), algunos de los monolitos semejantes á los de Calango y Conilap no eran sayanas, ó si lo eran servian ó sirvieron tambien de marcas ó mojones fronterizos ó de aras destinadas á sacrificios cruentes ó á inocentes libaciones de azua. Ademas, habia en el Perú segun parece, otras sayanas de forma y construccion distintas de las sagradas y de licadas á un objeto que trae sin querer á la memoria una de las costumbres de Tunupa, la de predicar desde sitios altos y á grandes voces, á guisa de heraldo ó pregonero. El Dr. D. Diego Andres Rocha, en su tratado del Origen de los Indios occidentales refiere que el P. Maestro Fr. Josef Marin, provincial que fué del Orden de Nuestra Señora de la Merced, muy versado en la enseñanza de los indios, le advirtió, entre otras cosas, de « que en los pueblos antiguos de la gentilidad peruana hai un paraje público levantado en alto en forma esférica, cercado de piedras muy bien ajustadas y terraplenado, que llaman Cavan [Çayan ó Sayana], y desde allí se publicaba lo que debian observar y hoy se pregonan desde allí las órdenes de la justicia, se intiman las mitas y otras obligaciones de los súbditos y allí se juntan los principales y camachicos (3) á hacer sus proratas y disposiciones v á oir en justicia lo que sobre la materia se ventila » (4).

⁽¹⁾ Le Pérou avant la conquête espagnole, pp. 132-135.

⁽²⁾ Tres relaciones de antigüedades peruanas, pag. 148 y 247.

⁽³⁾ Camachicuc, camachic = corregidor, mandon.

⁽⁴⁾ Tratado unico y singular del origen de los indios occidentales. del Pirú, Mexico, Santa Fé y Chilz, Lima, 1681, fo 55 vo.

Y he aquí una cuestion de no escaso interes que surge con motivo de la del *Hombre blanco precolombiano* y que me atreveria á proponer al Congreso se incluyere en el programa del próximo venidero, en esta forma: Estudio de los usmes y sayanas. Porque estas piedras misteriosas, aunque en su mayor parte se hallan enclavadas en el territorio que dominaron los Incas (1), encuentranse tambien á remotísima distancia del Perú, hacia el Este, y en uno de los puntos del litoral brasileño mas próximo al antiguo continente, en la provincia de Paraiba. Alli, segun dijimos al tratar de Pay Zumé, parecia una de dichas piedras, con la particularidad de llevar un rótulo de significacion desconocida, como la de Calango; y alli, afirma el Sr. Andres Lamas, uno de los escritores americanos mas enerlos que conozco, haberse descubierto recientemente una inscripcion en caracteres fenicios, anadiendo que si el hecho resultase probado, « nos explicaria las huellas de pies humanos que suelen encontrarse estampadas en las piedras, pues los fenicios solian grabar en sus inscripciones dos pies, uno detras de otro, para indicar caminante, viajero, hombre que pasa. » (2)

No todas las lucillas atribuidas al apostol ó apóstoles de América, estan sobre losas ó pedrones labrados; las hay, como bemos visto, sobre peñascos naturales en seco, de rios y de playas marítimas. De estas, parte son indudable-

⁽¹⁾ Ni son las que he citado las unicas que deben hallarse en el Peru, En la Relación descriptiva de la provincia de Rucanas y Soras por Luis de Monzon año de 1586, se fee que « el pueblo de Songonchi se llamo asi por que decian los indios que en él estaba una piedra grande de la hechara de un corazon (como la de Calango) sobre la cual esta el campanario »

⁽²⁾ Bibl., del Rio de la Plota, — Incroduc a la Hist, de la Conquist, del Paraguay del P. Lozano, pag CXLV. A la observacion del Sr. Launas puede agregarse esta otra, que los pueblos escandinavos primitivos empleaban tambien el geroglífico de las lanellas de ples humanos, como se ve en las rocas grabados de Lokeberg en Boluslan. Compt. vend. du Conques ateca de seisa es gioges, T. 1, p. 320.

mente ilusiones supersticiosas, como las de Los Santos, las del Paraguay é Iguazú, y las de Tacumbú, Tucuman (?), Gonzanamá y Callo, en Latacunga: parte, efecto del ludimiento de los pies, como los del pedestal de la silla de Frias. cerca de Piura: parte, como los ocho de Hambato, pueden ser geroglífico ó signo del que marcha, ó simplemente de una via á semejanza del que usaban los mexicanos en sus pinturas; y parte, en mi concepto, acaso conmemoren el acto solemne de descalzarse el inca y poner sobre la tierra sus plantas desnudas, en señal de humillación deprecatoria ó de toma de posesion de un lugar importante ó frontera de conquista. Sugiéreme esta idea lo que dice el P. Ramos al describir el célebre adoratorio de la isla de Titicaca y sus vastas dependencias : « A todo esto, son sus palabras, se entra per aquella puerta ya dicha Kentinpuncu, que está doscientos pasos antes de la peim donde el inca| Tupac Yupanqui | se descalzó por primera vez que ulli puso los pies; y hase de advertir que no porque alli hubiera puerta se descalzó, antes por que hizo aquel acto de devocion edificaron la paerta, al lado derecho de la cual se ven ciertos caserones, que eran en aquel tiempo casas de habitación de los ninistros del santuario y de las virgenes dedicadas al sol. Poco adelante, pasada la puerta, parece una peña viva sobre que pasa la senda hácia el falso santuario. En esta peña estar los rastros de pies humanos de que hemos tra $tado \rightarrow (1)$.

Terminada la lista ó repertorio de las pruebas milagrosas del viaje y predicación del Hombre blanco y cristiano en el Perú, pasemos á enumerar y discutir las que se fundan en hechos naturales y posibles.

1. — Que muchas de las gentes de aquel reino creian en un Ser supremo y en la otra vida, y comprendian el misterio de la Trinidad, practicaban los sacramentos de la comunion,

⁽I) L e, cap XIII.

penitencia y bautismo, observaban el ayuno, la confesion auricular, orar por los difuntos y ofrendarles, y guardaban las fiestas. — ¿ Puede alguien hoy dia sostener seriamente. que estas ideas, símbolos, ritos prácticas y costumbres religiosas son v han sido siempre exclusivas del cristianismo? Pero si hubiera alguno de tan piadosos alientos como para ello es preciso, me contentaria con decirle que pocos años antes de la florecencia y apojeo de la tradicion apostólicoperuana, los frailes de la misma orden de los PP. Ramos y Calancha y primeros extirpadores de las idolatrias de Huamachuco, Truxillo y otras comarcas (2), y los jesuitas P. Blas Valera v P. Josef de Acostá afirmaban v publicaban que todo eso y mucho mas eran muecas y remedos del Diablo. « Lo que mas admira de la envidia y competencia de Satanas, dice el último, es que no solo en idolatrias y sacrificios sino tambien en cierto modo de ceremonias haya remedado nuestros sacramentos... especialmente el de comunion que es el mas alto y divino. » - « Tambien el sacramento de la Confesion quiso el mismo padre de mentira remedar y de sus idólatras hacerse honrar con ceremonia muy semejante al uso de los fieles. » — Cap. XXVIII..... Como el Demonio quiso tambien imitar el misterio de la Santísima Trinidad. (3) -«Y lo que tiene dificultad en nuestra Ley, que es creer misterios tan altos y soberanos, facilitóse mucho entre estos [indios] con haberles platicado el Diablo otras cosas mucho mas dificiles y las mismas cosas que hurtó de nuestra Ley Evangélica, como su modo de comunion y confesion y adoracion de tres en uno y otras tales à pesar del enemigo, sirvieron para que la recibiesen bien en la verdad los que en la mentira las habian recibido. En todo es Dios sabio y maravilloso y con sus mismas armas vence al adversario v con su lazo le coje

⁽²⁾ Relacion de la religion y ritos del Perù hecha por los primeros religiosos agustinos que alli pasaron, etc. Coleccion Muñoz, t. 87; — « Col. de Documentos ineditos del Archivo de Indias, » t. III, pags 5-58.

⁽³⁾ Hist. moral de los Indios, libro V, et pass.

y con su espada le degüella » (1). El texto no es oscuro ni su autoridad sospechosa.

Uno de los puntos arriba mencionados en que mas insiste el P. Maestro Calancha, es la Trinidad representada en el ídolo Tangatanga, que al contar, segun él, de los quippus de Chuquisaca, era un Dios y tres personas; pero á mí se me ocurre en el particular, por de pronto, que el P. Josef de Acosta, primero que nos dió la noticia de ese idolo, dice que decian los indios que era uno en tres y tres en uno : despues, que el P. Lozano asegura que en un cuerpo tenia tres cabezas y eran tres personas con un corazon; y porfin que tanga ó mejor tanca es el nombre del tocado en forma de capirote que usaban las indias de Huaqui, en la antigua provincia de los Pacaxes en Chucuito; y como la reduplicacion en los idiomas peruanos envuelve idea ó concepto de multiplicidad colectiva (2), resulta que la trinidad de los Charcas en puridad viene á ser la huaca capirotes, ascendida poco á poco de figuron tricéfalo á misterio cristiano. Por lo demas, en los huaqueros ó vasijas de barro de caracter hierático ó simbólico extraidos de antiguos enterramientos peruanos son bastante frecuentes los ternos de frutos, animales, signos de astros, bustos humanos, divinidades, etc. (3); y sin ir mas lejos, en las colecciones etaográficas americanas de nuestro Museo de Madrid, hay un huaquero representando un ídolo de un solo cuerpo con tres cabezas sobrepuestas.

2. Adúcense asimismo por el P. Calancha como comprebantes de la prelacia del Maestro predicador y del diaconado de su discípulo el báculo de que el primero se servia y la mitra y ropas de que se revistió en Panama, y las dalmáti-

⁽¹⁾ L. c., lib. VII, cap. XXVIII.

⁽²⁾ Como en zachha-zachha, bosque, de zachha, arbol.

⁽³⁾ Véanse las figuras : 1 (Col. del Museo de Chile); 2 (Col. del Sr. Ferreiros, de Lima); 3 (Col. del Mus. arque. nac. de Madrid). Otras muchas podriumos ofrecer como ejemplos.

cas vistas en ciertas figuras de hombre colocadas sobre las puertas de los templos en Coaques, que debieron copiarse de la que usaria el compañero del Apostol.

Si el reverendo agustino no hubiera dicho estas cosas mas de una vez y refiriéndose á Gomara y otros cronistas que escribian de ellas por noticias de segunda mano, cierto que no me detendria en tratarlas por excusar nimiedades de poco fundamento; pero como mucho despues de dar por terminadas las historias del apostol y del discípulo y con ocasion de unos interesantísimos descubrimientos hechos en la Guaca Grande de Truxillo el año de 1602 y á su presencia, vuelve sobre lo mismo asegurando que entre los objetos allí encontrados habia « uno de oro finísimo, de una cuarta de la cintura arriba, de talla entera, á forma de obispo de medio cuerpo para arriba, con su mitra y sus chias y vestido de dalmática, todo con propiedad v viva semejanza (aunque tenia orejeras al uso de los reves incas), añadiendo que una de las dos cosas que pudieron ocasionar á que tantos años antes que los indios viesen obispos los retratasen, era el haber visto al apostol v su discípulo usar de este ornamento, etc. »; ereo que ya no huelgan mas cuantas palabras sobre el asunto.

Con efecto, entre la multitud de variadísimos tocados ó chucos de los antiguos yungas costeños, habíalos á modo de mitras muy semejantes á un gorro frigio enhiesto, comprimido de delante á atras y encorvado hacia la nuca, ora sencillo (1), ora provisto de carrilleras, ínfulas mas ó menos largas (2) y una caida, celeta ó llautu, sobre el pestorejo y comienzo de la espal·la. Pero las tales mitras distaban mucho de ser atributos de oficio ó dignidad eclesiástica entre aquellos gentiles, pues si bien á las veces, como en la figura 5, las llevan personas de aspecto grave con vesti-

⁽¹⁾ Fig. 4 (Col. Ferr.).

⁽²⁾ Fig. 5 (Col. Mus. Arq. de Mad.)

mentas parecidas á dalmáticas y chias ó esclavinas, nunca muy largas, por lo general se ven en la cabeza de individuos de baja estofa, barqueros, pescadores, cargadores, anderos, etc., alguno de los cuales viste un simple taparrabo ó pampanilla.

Otros tocados habia á modo de tiaras, ceñidas en la base de una faja ó tira lisa ó de una piel de felideo, cuya cabeza servia de adorno frontal y cuyas patas posteriores y cola colgaban sobre el pescuezo en forma de *Hautu*(1): mas, de los cuatro personajes representados con esas tiaras, en nuestra rica colección de huaqueros, tres cargan sobre sus hombros ciervos ó cervatillos con las extremidades dirigidas hacia adelante y sujetas sobre el pecho y con las manos del que las conduce ó al sacrificio, ó del monte á su casa. Y aquí la tiara, sin duda, más que insignia sacerdotal ó pontifical, es un morrion hecho de piel de salvagina y en la misma forma del galerrum usado per los antiguos cazadores del Latio.

Es tambien muy frecuente en ciertos idolos femercinos y en las figuras que los simbolizan en huaqueros y otros objetos, un ornamento cefálico que semeja la mitra semilunar de los pontifices judios (2). Sin embargo, examinado con detenimiento y por comparacion de varios ejemplares, dicho tocado es mera apariencia debida á las proporciones exageradas con que el artista trato de representar y quiza divinizar los dos lobalos producidos por las compresiones ocipito-frontal é interparietal del cranco, praeticadas por los chinchas, sus vecinos los collaguas y otros pueblos serranos.

Las dalmáticas de Coaques, en mi entender, no son otra cosa que camisetas ó *uncus* con mangas mas ó menos largas y anchas y adornadas de rapacejos, como las que visten

⁽¹⁾ Fig. 6 (Col. Mus. Arq. de Mad.)

⁽²⁾ Fig. 5bis (Col. Mus. Arq. de Mad.)

las momias representadas en la Descripcion historica del obispado de Trujillo, hecha de orden de su prelado D. Baltasar Jaime Martinez Compañon, el año de 1789, y. de la cual sólo se conservan los nueve tomos de planos, mapas, estados y dibujos que la ilustraban. Dichas momias traen tambien yaccollas ó ponchos estrechos á modo de casullas ó colobios, que, á serle conocidos, no hubiera desaprovechado el P. Calancha. Tupac Inca Yupanqui, conquistador de los yuncas costeños, luce asimismo, una vestimenta con mangas de cuatro puntas caidas, en el medallon de la portada de la Década V de Antonio de Herrera, que indudablemente mandó copiar los retratos de los monarcas de Tahuantinsuyu de los remitidos á Felipe II por el virey D. Francisco de Toledo (1).

Por lo que hace al bordon, báculo ó tauna, no hay dato ni noticia que revele la procedencia apostólica de los que usaron ó conocieron los antiguos indígenas del Perú. Parecen en los huaqueros, ídolos ý adornos, particularmente de los yuncas costeños, como atributos, para mí indescifrables, de ciertas divinidades, y bajo multitud de formas algunas muy raras : ya como lanzas cortas ó chuquis, cuya moharra figura una cabeza romboidal; ya como maza ó clava (2); ya como una especie de tridente (3) ó de cuadridente (4); ya á modo de macana, y doble en algun caso; ya como divisa ó cetro largo empenachado (5), etc. En las figuras 18 y 19 de la Descrip, hist. del Obispado de Trujillo, el báculo, nudoso y forrado de plata, empuñado por un personaje cuya gran diadema ó corona de plumas tanto se asemeja á las de varios ídolos de nuestro Museo

⁽¹⁾ V. Tres relaciones de antigüedades peruanas, pag. XX-XXVIII;—Décadas de Indias, D. VI, lib. III, cap. 19.

⁽²⁾ Bollaert, Antiquarian... researches, etc. p., 203 y lám. adj.

⁽³⁾ Fig. 7 (Col. Mus. Arq. de Mad.)

⁽⁴⁾ Fig. 8 (Col. Mus. Arq. de Mad.)

⁽⁵⁾ Mus. Español de Antigüadades, fig. del vaso de madera maqueado.

arqueológico, entre otros el de la fig. 9-9a, tieno todas las trazas de insignia sacerdotal ó pontifical (1). El baston que lleva una de las momias de la Descrip, hist, del Obispado de Trujillo parece distintivo de autoridad ó nobleza, y es de notar que su tamaño y figura del puño son iguales al cetro ó topayauri de Viracocha Inca tal y como se halla grabado en los medallones de las Decadas de Herrera. El báculo ό tauna, como el heróico σεήπερου, era tambien insignia de mando: en la Informacion sobre el gobierno y costumbres de los Incas mandada hacer por el virey D. Martin Enriquez en el Cuzco y por el mes de marzo de 1582, deponen Bartolomé de Porras, hijo del conquistador Antonio Diaz de Porras y de la india Da. Beatriz Miro y los incas D. Francisco Cocamayta y D. Francisco Quicua, que « cuando se ofrecian cosas graves en las provincias, enviaba el inga un comisario, y que la señal que este llevaba para ser obedecido era ir en andas y un báculo en la mano. »

Los hechiceros y confesores tambien lo usaban, del mismo modo que los porteros (puncus) ó guardianes encargados de registrar á las actlas y mamacunas cuando salian de su casa ó volvian á ella (2).

- (1) Los hechiceros [ó alleos, de Huamachuco] vestian camisetas de pluma con muchas chapas de oro y plata y con grandes coronas de pluma redondas y grandes. (Relacion de la religion y ritos del Perú, hecha por los primeros religiosos agustinos que alli pasaron. Col. Torr. Mendoza, t. III, p. 21). El liedo Palacios, en su descripcion de Guatemala, cuyos pueblos tenian muchas cosas de comun con los indios costeños peruanos, dice que el gran sacerdote de aquellos llevaba diadema y à veces mitra labrada de colores y en los cabos de la tiara un manajo de plumas de colores, y usaba báculo como obispo.
- (2) Historia del origen y genealogia real de los reyes ingas del Perú. De sus hechos, costumbres, trajes y manera de gobierno. Compuesta por el P. Fr. Martin de Morúa, de la Orden de Na. Sa. de la Merced, conventual del convento de la gran ciudad del Cuzco. Acabóse por el mes de mayo de 1590. St. fo de 147 fos y tres sin foliar de tablas al fin. Ms. orig.?; con multitud de láminas.

No habiamos visto esta curiosisima obra cuando publicamos las Tres

Los parianes, especie de guardas cadañeros de las chácaras, llevaban asimismo bordones como atributo de su ministerio. En la Relacion (Ms. original) de las idolatrias de los indios, por el Maestro Fernando de Avendaño, se lee ; « Otra fiesta hacian cada año, en la cual daban gracias á los ídolos de haberles dado buena sementera y cosecha, y en estas las principales figuras eran los parianes, que son unos indios á quien por eleccion habian puesto aquel año para guarda de las sementeras, y por ceremonia de su oficio habian de hablar aquel tiempo que duraba, que era cuatro meses, delgado, fingiendo la voz como mujer; y traian unos bordones en las manos con ciertas borlas de lana, y unos pellejos de zorras en las cabezas, y usaban salir con este baile en las procesiones del Corpus. » A lo cual añade el P. Pablo José de Arriaga (1): « Tambien se pueden contar entre estos ministros [de la idolatria] los Parianas (sie), aunque no van contados ni penitenciados entre los que van escritos en los que se hallaron en cada pueblo; porque estos son oficios que se eligen cada año para la guarda de las chácaras. Andan con unos pellejos de zorra en la cabeza y bordones con unas borlas de lana en la mano; ayunan el tiempo que dura el oficio, que es dos meses, poco más ó menos, no comiendo sal ni ají ni durmiendo con sus mujeres, y mudan, al hablar, la voz, hablando mujeril y afectadamente. De todas estas cosas y del origen de ellas cuentan muchas fábulas y tradiciones de sus antepasados y tienen grandes supersticiones en todo ello. »

Por fin, el báculo adquiria en ocasiones la importancia

relaciones de untigüedades permanas, en cuya introduccion dabamos noticias de ella bajo la fe de Leon Pinelo y de D. J. B. Muñoz.

En un vaso antiguo de la preciosa Colec, Ferr. (hoy Macedo) de Lima, se ve uno de aquellos *puncus* con su tauna y de pie junto à la puerta de una casa ó templo ricamente adornado.

⁽I) Extirpacion de la idolatria del Pirà, cap. III.

de un documento de caracter jurídico ó más solemne, por ejemplo, de testamento real, ó bien de cosa parecida á instrumento de preceptos divinos. El inca Huaina Cápac, dice Cabello Balboa, cuando sintió que era llegada la hora de su muerte « hizo su testamento en la forma acostumbrada. Trájose un largo báculo ó cayado y sobre él se trazaron rayas de diversos colores que expresaban su última voluntad; hecho lo cual, faé entregado en seguida al quippucamavoc (1) ». D. Juan de Santacruz Pachacuti nos cuenta que Tonapa, reconocido à la buena hospitalidad que recibió del curaca Apotampu, padre que fué, segun él, de Manco Capac, le dió un palo de su bordon, reprendiendole [exortándole] con amor afable; que el dicho Apotampu le ovó con atencion recibiendo el palo de su mano, de modo que en un palo recibió lo que les predicaba, señalando y rayando cada capítulo de sus razonamientos » (2).

3. — La tercera y última y mas culminante de las pruebas naturales alegadas en pró del caracter apostólico, ó cristiano siquiera, del hombre blanco del Perú, consiste en las cruces que dejo en Sta. Cruz de la Sierra, en los Chunchos, en Salinas y en Carabuco; y á la verda l, si el hecho fuera cierto, la razon estaria de parte de Ramos, Calancha y sus prosélitos, y de más casi todo lo que hasta ahora hemos discurrido en el asunto.

Pero vamos á verlo.

CRUZ DE S. CRUZ DE LA SIERRA. — Su historia es la siguiente :

Fr. Gregorio Garcia, en la *Predicacion del Evangelio* en el Nuevo Mundo, copiando al licenciado Pe lro Ordoñez de Cevallos en sus *Triunfos de la Cruz*, dice : « Entre los naturales de aquella provincia de Sta. Cruz de la Sierra hay algunas naciones muy dóciles y muy domesticos y otros

⁽¹⁾ Miscelanca austral, cap. XIV.

⁽²⁾ Relac. de antig. de este reino del Perú, en Tres relaciones de antig. peruanas, pags. 236-237.

más soberbios y barbaros; estos se hacian guerra los unos á los otros matandose v cautivandose. Los sujetos v va cristianos que servian á los españoles, viéndose tan maltratados y que cada dia recibian tan notables daños y agravios de sus vecinos, fué acordado entre ellos (visto que los españoles reverenciaban tanto la santísima cruz y la ponian en las banderas y otras partes, como lo usa la cristiana religion) llevar una piedra donde estan señalados unos pies que por tradicion se dice son de un santo Apostol, que predicó los tiempos pasados la Fé de una cruz que la dicha piedra tiene señalada en medio della, que este santo Payçume hizo (que asi llaman al sacerdote de la lev verdadera y es el nombre de nuestros sacerdotes y á los suvos llaman Moanes) y sabian que la habia hecho con su dedo en señal que era la verdadera la que predicaba. Y así juntos llevaron esta piedra á los confines de sus enemigos para que fuere su defensa y muralla. Lo cual sabido por los españoles la trajeron á su ciudad y con la veneracion debi-la la pusieron y colocaron en la iglesia mayor como á cruz milagrosa v aparecida entonces cerca de ellos. Informándose de sus moanes sacerdotes de sus ritos, dijeron que sus pasados dejaron dicho cómo habia pasado por allí un hombre santo con aquel habito que ellos usan, que son chusmas [sic por cuxmas] y mantas, que es al modo que se pintan los Santos Apostoles con aquellas camisetas largas estrechas en el cuerpo sacados los brazos; y luego aquellas mantas al modo de unas sábanas de dos piernas, por capa, sin zapatos ni sombreros ni otra cosa alguna. Hay en toda esta provincia muy gran devocion con esta sagrada cruz y por ella en todas las demas, y usan los naturales mucho dellas en todos sus trabajos enfermedades, principio de todo lo que comienzan y muy en particular hasta los de guerra en tenerla por patrona y aboga la en la falta de agua y temporales, sacand cruces enoprocesion para pedir á Dios y la tienen en sus casas y caminos. » Y añade Fr. Gregorio:

« Gevallos me escribió desde Jaen que le dió esta relacion en los Charcas (Chuquisaca) el Dr. D. Diego Felipe de Molina, chantre y provisor de aquella iglesia, el cual juntamente con Cevallos escrivieron para mayor certificacion al P. Cisneros, Cura-Rector y Vicario de aquella ciudad donde está la cruz, que les enviara la tradicion que desto allí tenian y el envió lo mismo que se ha referido. Y no es contra esto lo que escribe el P. Acosta de otra cruz que en aquella misma provincia hizo un soldado facineroso huyendo de los Charcas á esconderse en estos Chiriguanes, que obró la cruz grandiosos milagros, por que esta es de madera y la que habemos referido está formada en una piedra y allí junto unas pisadas de hombre, las cuales hay conjetura y se presume que son del Apostol Sto. Tomas. »

No crao que necesita un minucioso examen el documento que acabo de transcribir y que debe ser único, puesto que Calancha no cita otro. La piadosa supercheria de los indios santacruceños es evidente. Hasta la llegada de las cruces españoles no conocieron la virtud y eficacia del santo signo; y sin embargo poseian y conocian en su tierra una cruz que por antigua tradicion de sus mayores les constaba ser obra de un apostol que les predicó la fé de ella y por ende todas las excelencias que admiraron más tarde en las de los conquistadores.

A parte de esto, lo del facineroso, lejos de no contradecir las relaciones de Cevallos y el chantre de Chuquisaca y el vicario de S. Cruz, las echa por tierra, dejando al propio tiempo en el animo cierta punta de sospecha de que los cándidos, ó bellacos, santacruceños pudieron transformar en apostol al soldado maleante. Y sino, he aquí el texto del P. Acosta: « Santa Cruz de la Sierra es una provincia muy apartada y grande en los reinos del Perú, que tiene vecindad con diversas naciones de infieles, que aun no tienen luz del Evangelio, si de los años acá que han ido Padres de la Compañía con ese intento no se la han dado. Pero la misma

provincia es de cristianos, y hay en ella españoles é indios bautizados en mucha cantidad. La manera en que entró allá la cristiandad fué esta. Un soldado de ruin vida y facineroso en la provincia de los Charcas, por temor de la justicia, que por sus delitos le buscaba, entró mucho la tierra adentro y fué acogido de los bárbaros de aquella tierra, á los cuales viendo el español que pasaban gran necesidad por falta de agua, y que para que lloviere hacian muchas supersticiones, como ellos usan, díjoles, que si ellos hacian lo que él les diria, que luego lloveria. Ellos se ofrecieron á hacerlo de buena gana. El soldado con esto hizo una grande Cruz y púsola en alto y mandóles que adorasen allí y pidiesen agua v ellos lo hicieron así. Cosa maravillosa, cavo luego tan copiosisima lluvia, que los indios cobraron tanta devocion à la Santa Cruz, que acudian á ella en todas sus necesidades, y alcanzaban lo que pedian, tanto, que vinieron á derribar sus ídolos y á traer la Cruz por insignia y pedir predicadores que les enseñasen y bautizasen; y la misma provincia se intitula hasta hoy por eso Sta. Cruz de la Sierra. Mas por que se vea por quien obraba Dios estas maravillas es bien decir, como el sobredicho soldado, despues de haber algunos años hecho estos milagros de Apostol, no mejorando su vida, salió á la provincia de los Charcas, y haciendo de las suvas fué en Potosi publicamente puesto en la horca. Polo (de Ondegardo) que lo debia de conocer bien, escribe todo esto como cosa no oria que pasó en su tiempo » (1).

CRUZ DE LOS CHUNCHOS. — « En la provincia de los Chunchos, indios infieles y por conquistar, se halló en las montañas otra Cruz grandísima, y es tradicion asentada entre aquellos idolatras, que en los tiempos antiquísimos predicó uno que llamaban Apostol y que dejó aquella Cruz. Esta tenemos en nuestro convento de S. Juan de Saagun, única iglesia en aquellas montañas. De la invencion de ella

⁽¹⁾ Hist. nat. y mor. de los Indios, lib. VII, cap. XXVII.

y de sus milagros, tradiciones y antigüedad diremos cuando se trate de aquella $\,$ conversion. $\!\!\!\!>$

El pasaje copiado es de Calancha. Si llegó á tratar de dicha conversion, lo ignoro, por que la segunda parte de su Crónica, que la muerte no le dejó concluir, es quiza el libro mas raro hoy por hoy de los que versan sobre cosas del Perú. Posible es que en las tradiciones y noticias de la invencion de la Cruz de los Chunchos haya pruebas de haber sido fabricada por el Apostol, pero no deben ser de gran peso toda vez que nuestro autor las omite precisamente en el lugar en que mas debian valerle, cuando entra de ileno á referir y comentar los milagros y memorias de aquel, dejándolas para etra ocasion, en que por fuerza el aislamiento y la distancia habian de hacerles perder de su virtud.

Cruz de las Salinas. — Dióle al P. Calancha su invencion por escrito el P. Fr. Francisco de Paredes, dominico, certificada y legaliza la de orden de su provincial, Maestro Fr. Gabriel de Zárate, y dice así:

« Siendo prelado en la villa de Tarija en el valle de las Salinas, poblacion hecha en la tierra de guerra en aquellas cordilleras por el gobernador Juan de Porcel de Padilla, con quien asentó S. M. darle el gobierno perpetuo si fundaba pueblos en aquellas cordilleras de los Tacuros y Cuyambayes, supe, entendi y vide así de todos los conquistadores, como de todos sus habitantes, que llegando al dicho valle, dieron principio, haciendo torres para defenderse de los indios de guerra que son muchos y crueles. Repartieron las tierras y quebradas entre los pobladores; son países anchos muy fertiles con abundancia de aguas donde se crian sábalos, doradas, dentones y armados.... Al capitan Roa, de las mejores personas le cupo una quebrada y valle una legua de las torres à quien puso por nombre el valle de San Antonio. Un domingo antes de irse á oir misa á las torres, mando à unos indios yanaconas suyos, que de una espesa montana

de alisos y pinos, cortasen árboles para hacer arados; á pocos pasos que los indios entraron, vieron una cueva abierta y llevados de la curiosidad entraron en ella, y hallaron que sobre tres montoncillos de piedras estaba como en lecho una cruz grande de seis varas de largo no muy gruesa, con tres clavos de la misma madera, hechos con notable primor. Asombrados los indios del suceso y teniéndolo por cosa del Cielo, la sacaron en sus hombros y la colocaron en lo mas alto del valle, enramándola con flores y ramos (esto fué el año 1616). Volviendo Roa á su heredad, vido enarbolada en alto la santísima Cruz, v fué tan grande el pavor que le causó, que estremeciéndosele las carnes, se la erizó el cabello; la adoró, v preguntando á los indios quién habia hecho ó dónde habian hallado aquella cruz, respondieron que Dios se la habia dado y que era del Cielo. Dió parte á la ciudad y vinieron por el tesoro gobernador y pueblo. Entraron en la cueva y derramando lágrimas adoraron el lecho y vieron junto á la cabeza de la Cruz donde estuvo echada una señal en una piedra, larga como de un hombre echado, hun lida, como si se hubiera labrado de martillo, que yo vide algunas veces. Es la cueva toda de una peña viva; en la punta tiene una palma, y por encima de la cueva y peña cae un hermosísimo manantial de agua. Llenos de gozo y tiernos de devocion se descalzaron todos y la llevaron á pie una legua sobre sus hombros y la colocaron en la ciudad de Las Torres y Salinas. » Viene á seguida la obligada informacion a posteriori, de que resulta y parece, como siempre, lo que con ella se busca y que aquí es « un hombre blanco y zarco, y no de mucha edad, que predicaba que Dios habia venido al mundo y padecido por el genero humano en una cruz como aquella, la cual habia hecho con sus propias manos. » Y en pos de la información vienen dos milagros que plenamente confirman à los vecinos de Torres y Salinas en que la cruz era del Apostol Tomé ó Tumé, nombre que los indios de la comarca daban al hombre blanco y zarco.

Ni los pavorosos estremecimientos de Roa, ni los gozos, ternuras y lágrimas de que está empapada la relacion del P. Paredes logran desvanecer enteramente el mal efecto que produce el sospechoso proceder de los carpinteros yanacunas, en cuyos dichos contradictorios estriba toda la maquina de la historia. ¿ Encontraron realmente la cruz en la cueva, ó era « del Cielo y se la habia dado Dios »? Si la encontraron en la cueva, ¿ por que no la dejaron allí para mejor certificar la maravilla y el hallazgo ? ¿ Lo primero que se le ocurre á cualquiera, no es que ellos la fabricaron dándole seis varas de altura para que descollase en el monte y se viese desde el valle? ¿ Y de todos modos, no resulta que todo esto es bien flaco fundamento de una tradicion con la cual se pretende que creamos nada menos que en el origen apostólico ó semidivino de una cruz de madera? Por que si bien es cierto que mas tarde se probó por informaciones y milagros que era de Sto. Tomas, ó mejor dicho de Tumé, tambien sabemos á que atenernos en esa clase de pruebas y sobre ellas ya hemos dicho lo bastante al referir la vida y hechos de Tunupa.

CRUZ DE CARABUCO. — Esta es la mas famosa de las atribuidas al apostol, de quien el desapoderado celo de sus apologistas quiere hacer una especie de fabricante de cruces. Debemos el documento mas genuino que á la de Carabuco se refiere al P. Alonso Ramos que en el cap. IX del lib. I de la Historia del Sanctuario de Copacabana, despues de dar por sentado que su santo discípulo la puso en aquel pueblo, dice por estas palabras:

« Viendo visiblemente los indios de Carabuco, que los demonios no daban ya respuestas, sino que antes enmudecian, y habian dicho que mientras no les quitasen la cruz que ante sus ojos estaba no habian de serles propicios ni menos responder sus preguntas, deseosos de no perder sus oráculos y falsos dioses, dieron orden como quemar la cruz que el santo Discípulo habia levantado en Carabuco, y para

esto haciéndola tres partes la echaron en una grandísima hoguera donde pretendian quedase resuelta en ceniza, gastando mucho tiempo, al cabo del cual se hallaron burlados en su intento por que no permitió el Señor quedase vencida la señal de sus triunfos ni las idolatrias saliesen con su determinacion y así prevaleció el Sto. Madero contra las llamas, sin permitir sobre sí señal ó rastro notable de fuego, mas de aquel que fue necesario para que se viese la maravilla del Señor que habiéndole dado fuego por mucho tiempo solo quedaran las señales del por un lado de la cruz. Y es de ponderar que con haber estado mas de 1500 años enterrada y tan cerca de la laguna, pues sus olas bañan muchas veces aquel lugar humedecien lole de ordinario, no se hubiese podrido. En memoria de haber estado esta preciosa reliquia allí tienen cercado el lugar y puesta una cruz. Viéndose pues los indios idolatras frustrados en su obra, dieron nuevo orden y fue, que junto al mismo pueblo que está cerca de la gran laguna, hiciesen una grande fosa, y en ella escondiesen la cruz, y por borrar su memoria de todo punto, enseñados del demonio, dejaron hecho un albañar el sitio que tenia sepultado la Sta. Reliquia. Mas el Señor, que no permite por extendidos plazos semejantes insultos, quiso á su tiempo descubrir la piedra preciosa, por que supo dar una traza muy suva para descubrir el Santo Madero y el caso sucedió así.

« Acaeció que el mismo dia que la Iglesia celebra fiesta al Cuerpo de Cristo, ocurriese otra que los naturales tenian por solemne conforme los ritos de su gentilidad, y así pudieron á sombra de nuestra religion disimular la suya. Tienen los indios en costumbre celebrar sus regocijos y fiestas bebiendo hasta embriagarse, y siendo así que la embriaguez turba demasiadamente el juicio, facilmente se enemistan despues de embriagados los que al tiempo de beber se brindan como amigos. Travóse pues entre los indios una grande pendencia hasta venir á las manos, y entre otras palabras de injuria que los de una parcia-

lidad decian á los de la otra, los Urinsayas, que son los indios naturales de la provincia, decian por baldon á los Anansayas que eran forasteros y advenedizos, gente sin tierra ni propia patria, mantenidos por piedad en la suya. Los anansayas respondieron que ellos habían venido enviados por el Inca à aquella region, por que, conociéndolos por malos y poco fieles á su señor natural, gustaba estuviesen sujetos, dándoles tambien à entender que eran mal inclinados idólatras y hechiceros, y que sus antepasados habian sido los que habian apedreado á un santo pretendiendo quemar una cruz que consigo traia, y questa la tenian escondida gustando de no manifestarla. Aquestas razones oyeron unos muchachos que servian al cura de aquel pueblo, y se las refirieron con curiosidad al P. Sarmiento (que así se llamaba el cura de Carabuco en aquel tiempo), el cual, ya con halagos ya con amenazas vino à sacar à luz el tesoro escondido, que estaba en tres partes y una plancha de cobre con que la cruz estaba ceñida. Aqueste sacerdote, que era gran siervo de Dios, con suma alegría y la mayor devocion que pudo, armando la Cruz, la puso en una capilla. Poco à poco se fué entiviardo la devocion della, habiendo por algun tiempo sido muy frecuentada, de suerte que por espacio de muchos años estuyo sin ningun aderno, como suelen estar otras craces, y cada cual cortaba à su gusto rajas de aquel Sto, Madero, hasta que pasando por allí el Reverendisimo Sr. D. Alonso Ranirez de Vergara, obispo de los Charcas (en cuvo tiempo la Sta. Imagen de Copacabana comenzó á resplandecer en milagros) informado de su origen y principio, haciendo las averiguaciones y hallando verdaderamente ser reliquia v cruz, que alguno de los Discípulos de Cristo habia pasado ó hecho en estas partes, la mandó colocar en lugar decente para que fuese venerada como el milagro pedia, y así hoy la tienen bien adornada y se estiman en mucho las cruces hechas deste Santo Madero.

« Por mandado de su Señoria se hizo nueva inquisiciony escrutinio del lugar donde habia estado la Sta. Cruz de Carabuco y se buscó con curiosidad el tercer clavo que faltaba de ella, porque la primera vez no habian sacado mas que los dos, y el tercero que se halló despues llevó el Sr. obispo á Chuquisaca, de donde, por su muerte, el licenciado Alonso Maldonado, presidente que fué de la Real Audiencia de la Plata, hallándole en un escritorio lo tomó y llevó consigo á los reinos de España. Los dos estan en Carabuco y son de la misma hechura y forma que pintan los de Nuestro Señor. Cavaron para buscar el tercer clavo casi tres estados. Cuando se dividieron los obispados, dividieron aquesta santa Cruz aserrándola por medio y así se hicieron dos: con la una se quedó el pueblo de Carabuco y con la otra la catedral de los Charcas.» Ha obrado muchos milagros (algunos de los cuales vió el Padre Ramos).

De todo lo referido en este que pudieramos llamar interesantísimo cuadro de costumbres, venimos á sacar en claro que quien hizo la cruz de Carabuco fue el cura del pueblo, armando tres maderos encontrados bajo de tierra y á orillas de la laguna de Chucuito y que así podian ser pedazos de una cruz como pilotes tostados de un antiguo palafites, semejante al del lago de Rimachuma. No quiero abusar de la ilustrada tolerancia del Congreso, llamando su atencion sobre el origen del cuento, nacido en una borrachera de indios, ni sobre la fé que merece el testimonio de unos muchachos, criados del que había de formar la cruz y acreditarse con su hallazgo; solo diré que un escritor del tiempo, Diego Davales de Figueroa, que se enteró de las investigaciones practicadas por el obispo Ramirez, afirma que este « tuvo por cierto » no haber sido apostol quien hizo ó puso la cruz de Carabuco (1).

La madera de que estaba formada ha dado tambien mucho que hablar, pues aunque D. Juan de Santacruz Pachacuti

(1) Miscelanea austral, Coll. XXXVI.

nos informa de que Tunapa labró el Sto. Leño en los andes de Caravaya y lo trajo sobre sus hombros hasta el cerro de Carapucu (1); como quiera que el peritísimo Dr. Francisco de Alfaro hubiese advertido « que todas las tierras al rededor de la laguna de Clucuito son muy faltas de madera y aun de leña; » el P. Ruiz de Montoya, tomando pié de estas palabras, échase á discurrir, para encontrar el arbol de que la cruz pudo sacarse, por tierras del Paraguay y del Brasil, en cuya última region tropieza con el Xacarandá ó Palo santo de los españoles, único que goza de las mismas propiedades que el de la dicha cruz en el olor, color y pesadez, que estal. que para conducir la mitad de ella, (despues que se labró y desbastó y se aserró por medio) de Carabuco á Chuquisaca, fueron necesarias dos mulas y estas iban rebentando con la carga. Lo cual no detiene al buen jesuita para asentar como indudable que el Apostol anduvo con semejante cruz á cuestas mas de mil y doscientas leguas, desde el Brasil á Carabuco, pasando por el Paraguay, por supuesto, porque, como dice él, de esa manera « se saca por muy probable la tradicion que en el Paraguay se tiene de haber dicho el santo Apostol, que cuando viniesen unos sucesores suvos que trajesen cruces como él traja, volverian á oir la doctrina que les enseñaba » (2). Que es lo que el Padre se proponia demostrar. Pero, aparte de que habia alguna diferencia, en cuanto al peso, entre la cruz del Apostol y las de los misioneros, el P. Ruiz no tuvo para nada en cuenta, al asentar su afirmacion, las otras cruces de los Chunchos y Salinas, lugares visitados por el Apostol ántes que el de Carabuco. ¿ A que tomarse la inutil molestia de construirlas, con el objeto que las construyó, si ya llevaba para el caso una sobre sus hombros? Ademas, ninguna de las tradiciones peruanas dice que condujera dos cruces consigo, ó que al fabricar una se llevase otra.

⁽¹⁾ L. c. p 238.

⁽²⁾ L. c., § XXV.

Agregaré, por mera curiosidad, á lo expuesto, que el crédito primero de que disfrutó la celebre cruz de Carabuco es debido en su mayor parte á la circunstancia de haber adorado en ella por primera vez un inca de la estirpe real. hermano de Huayna Cápac y primer ministro de su sobrino Huascar, llamado en su gentilidad Urco Huaraca, y despues de cristiano D. Baltasar Puma Huaraca Villea; cuya devocion le valió una cedula del Emperador expresiva del hecho y hubo de preparar el ánimo del soberano á mayores mercedes, cuales fueron una encomienda de siete mil indios. una guarda de 12 hombres españoles, y el tratamiento de señor con honores de grande de España; renta y honores, que, si bien bastante mermados, conservaba todavia, en 1761 con un lignum crucis carabuqueño, el cacique de Canta, pueblo cerca de Lima, D. Juan Ramon Jiménez y Cisneros, sexto nieto de D. Baltasar. Otra cedula como la insinuada, con mencion de aquel acto piadoso, mereció de D. Felipe H D. Francisco Atauchi Inca, primo del referido D. Baltasar, por haber avudado à la prision del rebelde Francisco Hernandez Giron, quedando su espada vinculada en la casa de Tello de Guzman, de quien descienden los marqueses de Val de Lirios (1).

Quedan aducidos y con toda extension los principales comprobantes de la personalidad, vida y hechos del Hombre blanco del Perú anterior á la Conquista, y de sus relaciones con el signo de la Cruz. Pronuncie con su vista el Congreso el acuerdo que estime más justo. Mientras tanto, yo expondré francamente y en breves palabras lo que de ellos deduzco: que el tal hombre blanco ni era cristiano, ni tuvo nada que hacer con las cruces halladas en aquel reino. Y es más, que dudo hasta de su blancura y de sus barbas.

⁽¹⁾ Llano y Zapata. Mem. hist. phis. crit. apol. de la América Meridional, t. I, art. XX.

Se me dirá que, en los documentos citados, casi todos los indios declaran que era blanco y muchos que zarco y barbudo; pero tambien eran blancos y barbudos y muchos zarcos, los que les preguntaban y querian que declarasen cómo era el santo ó el Apostol ó simplemente el hombre extraordinario de sus antiguas tradiciones, cuvo rostro, persona y caracter trataban unos y otros de asimilar á los de la nacion española. Hasta ahora no he logra lo ver una sola figurilla peruana, pintada ó esculpida, en la que pueda reconocerse ó vislumbrarse el color de nuestra raza; y de caras con barbas unicamento conozco la muy sospechosa del personaje representado en el huaquero fig. 10, que no sé si las lleva naturales ó postizas ó si lo que parece mechon de pelos es buenamente una antara ó zampoña que acerca á los labios en actitud de tanerla; pues otro sujeto vestido y tocado de igual suerte y de su mismo aspecto, traza y postura, modelado tambien en un vaso de barro negro de la misma coleccion y procedente del mismo punto, a se de aquel instrumento y lo aproxima á la beca á igual distancia de ella que las dudosas barbas de la antedicha fig. 10. Lo que si he visto en muchos bultos de barro barnizado, como el muy notable de la fig. 11, son bigotes y perillas de diferentes formas, algunas muy semejantes á las que usamos los europeos; pero no creo que nadie las tome por barbas afeitadas, sino por afeites y pinturas con que acostumbraban, como hoy acostumbran todavia los indios de las montañas orientales andinas, á embellecerse el rostro ó darse ciertos aires de fiereza. Una cosa parecida es lo que, á mi juicio, contempló con asombro el P. Calancha en las pinturas murales de la Huaca Grando de Manciche, que describe de esta manera : « Descubriose un lienzo entero de pared y en el pintados con pincel burdo y colores bastardos muchos hombres armados á caballo con sombreros, espadas de rodajas, lanzas de ristre en las manos y figuradas barbas en el rostro. » Lo grosero de la pintura pudo ser causa de

su equivocacion respecto á las barbas, así como de sus probables imaginaciones de armas y sombreros y monturas á la española; los indios cavalgaban á veces sobre llamas de : buena alzada y provistas de cabestros. En la coleccion de huaqueros del Museo de Chile (1) existe uno, que representa á un indio montado en uno de aquellos animales; y el P. Juan de Velasco cuenta, que el cacique de Otavalo, en sus guerras con el de Caranqui, antes de la entrada de los españoles en el reino de Quito, combatió una vez y con éxito á su enemigo « formando una numerosa caballeria de sus indianos montados sobre llamas y pacos domesticos, remedando cuanto era posible los vestuarios v las armas de los extranjeros, » ó sea los primeros conquistadores del Perú. (2) ¿ No pudieron otras gentes ó una casualidad, en tiempos mas antiguos, inspirar la misma idea á los combatientes de la pintura de Manciche?

Para convencerme de que pudo haber en el Perú alguna vez hombres de casta barbada ó algun advenedizo con ella, seria preciso que yo tuviese en mis manos el original de la fig. 13 (Lam. III) de la colección del Sr. Ferreiros de Lima; y sobre todo, que el Sr. Marques de Monclar me facilitase una copia de los vasos con figuras ornamenta las de blanco y barbu'as que posée, y de que nos habló en la cuarta sesion del congreso de Luxemburgo. Pero de lo que nunca me convencerá el ilustrado y noble marques, y perdóneme esta rotunda negativa, es de que los incas fueron blancos y con barbas. El hecho que afirma y da como notorio y corriente cae bajo el dominio de la historia y ha podido observarse durante un siglo por lo menos. ¿En qué crónica, narración, tratado ó documento impreso ó manuscrito se lee que la raza de los soberanos del Perú,

⁽¹⁾ Lam. III, fig. 12.

⁽²⁾ Hist. del Rei. de Quito, Pte 22, lib. 40, § 10.

El P. Morúa dice que en el Collao habia pacos que sufrian hombres encima. Hist. del origen y gencalog. de los Incas, etc.

á quien todos los españoles vieron y comunicaron, y con cuyas hermanas ó hijas casaron, fuese blanca y barbuda, sinó todo lo contrario? Si el Sr. Marques tiene ó sabe del documento que acredite su aserto, no tarde en exibirlo, que aunque no baste à destruir lo escrito y publicado hasta hoy sobre el particular, por lo mismo será de lo más raro é interesante en su género.

De la blancura de los incas, pero como caso excepcional ó fenómeno de albinismo que contribuyó á que se le tomara al primero de ellos por hijo del sol, no sé quién hable sinó es el P. Alonso Ramos en su Historia de Copacabana, con motivo de una fábula (1), que, por lo curioso y pertinente á la cuestion en que nos ocupamos, trasladaré á la letra:

« Bien diferențe origen, y más admirable quieren otros que hava sido el de los ingas, por que dicen que un cacique cerca del Cuzco tuvo dos hijos, el mayor (que le sucedió) de la figura y color que los demas indios, y el menor, que le nació en la vejez habido en mujer ajena, salió tan rubio y blanco, que, admirado el viejo padre de la novedad acudió á sus malas artes, consultando á un grande hechicero amigo suvo, y entre los dos hallaron, que si aquel niño se criare con grande secreto hasta cierto tiempo vendria á ser un señor poderoso. Entrególe por esto el padre al amigo, á que dió mejor lugar la falta de la madre, que murió de su parto, y comenzóse á criar con el recato posible, sin que del caso supiesen mas de los dos y una india ama conjurada con toda fuerza para el silencio. Murió poco despues el padre, dejando de nuevo encomendado el niño y su secreta crianza, con algunos avisos y prevenciones que adelante habia de observar el hechicero, que no se descuidó punto, asi por cumplir la última voluntad del amigo, como porque luego se le ofreció el interes propio de casar una sola hija que tenia pequeñuela, si adelante viese que el

⁽¹⁾ Lib I, cap. II.

oráculo iba saliendo cierto en favor del niño; el cual fue creciendo y con la edad haciendose tan hermoso, en aquel extraño color, que el hechicero imaginó si era hijo del sol á quien ellos adoraban por Dios principal.

« A esta imaginación avudó el Demonio, como es verisimil, viniéndole à persuadir lo que despues ejecutó el indio; porque apenas habló su alumno, cuando (habiendo muerto á la india que lo criaba para mas asegurar el secreto) le comenzó á enseñar lo que despues habia de hacer, amaestrándole sagazmente en todo y dándole á entender que era hijo del sol, y porque teniendose por mas que hombre criase orgullo y altivez conforme á su linaje y llevase menos mal su clausura. En este tiempo fue juntamente labrando una camiseta de hoja de oro y plata matizada con arte de algunas plumas extrañas que imitaban oro y azul y un llauto ó corona de lo mismo que lanzase de sí como ravos parecidos á los del sol. Llegado el mozo á los veinte años bien instruido de lo que debia hacer, y acabada esta labor tan ingeniosa como rica, aguardó el ayo (digamos) ocasion en que toda la gente de aquella comarca se juntase en borrachera general á la falda de un alto cerro vecino á Tambo, cuya cumbre era lo primero que el sol heria en despuntando por su oriente, y en una cueva que en lo alto habia tuvo encubierto al mancebo y bien prevenido para que á cierta seña saliese de improviso con aquella vestidura y corona y puesto en pie en la cima del monte vuelto al sol hablase á los indios lo que tenia bien estudiado y como (se debe presumir) con muchos ensavos que á solas habian los dos hecho en el mismo lugar.

« Llegado el tiempo, congregada la gente de la noche antes, que pasaron bebiendo, y venido el dia, al punto que el sol rayaba el collado y hecha la seña, pareció sobre todos en pié el dispuesto mozo asi vestido, cuyo color tan blanco y rubio con la extraña vestidura y tocado en que el sol daba de lleno resplandeció de modo que se arrebató los ojos

de todos con admiracion extraña; y despues que los hizo atentos con su vista los admiró más con su habla; por que en voz alta, la que bastó para ser oido sin descomponerla, les dijo sereno y grave estas palabras : « Sabed que vo « soy el que por vuestro Dios adorais, sin engañaros en « esto he querido mostrarme á vosotros bajando del Cielo, « por hallarme obligado de vuestros sacrificios, y dolien-« dome vuestra ignorancia en gobernaros por tantas cabe-« zas; yo soy solo en el Cielo, y asi, en la tierra, quiero « que baya uno solo que á todos gobierne siendo respetado « como Dios. Este será mi hijo, que de aqui á ocho dias « á esta misma ora en este asiento y con la propia figura « que me veis agora bajará á quedarse entre vosotros para « gobernaros; respetadle y adoradle como á mí, que soy su « padre, dando la nueva por todas las tierras para que sus « gentes acudan á lo mismo; v advertid que por su auto-« ridad os hablará pocas veces, remitiendo los mas despa-« chos á fulano (y señaló el ayo) de cuya boca sabreis « lo que mande mi hijo, de quien tendré nietos que iran « sucediendo en el reino, que desde agora es mi voluntad « dejar entre vosotros establecido. » Dicho esto, súbito se traspuso por la otra banda del monte, escondiéndose en la cueva. Los indios, ya como bárbaros, ya como bien bebidos de la noche antes, ó ya movidos con la maravilla del color, hábito y resplandor y palabras del mozo, las creveron como las dijo, quedando con el espanto que puede imaginarse. Corrió la voz de suerte, que al octavo dia concurrió infinita gente à recibir al hijo del sol por su rey. y al punto señalado lo vieron resplandecer en lo alto y bajar callando; recibieronle con grandes bailes y canciones, habiendose vestido todos ricamente como lo pedia la fiesta. Comenzó á despachar por mano del avo con tanta prudencia que confirmó el engaño; envió sus embajadores á las demas partes de donde algunos crédulos del caso le venian á dar la obediencia, v á los incrédulos traia por fuerza, porque ya la

tenia de gente para hacerles guerra. Por este orden fué dilatando su gobierno y haciendo su nombre tan respetado como admirable. Casóse con la hija de su ayo, tuvo hijos que, herederos de su fama, se fueron apoderando de los indios con el tiempo hasta establecer su monarquia en el Pirú.

« Este por tradiciones antiguas se halla haber sido el principio de los incas; yo no lo afirmo, antes dejo á la prudente consideracion del lector que juzgue libre lo que mas allegado á la verdad le parezca. Lo que certifico en consecuencia de esto es, que despues acá se han visto algunos indios (si bien raros) de color tan rubio y blanco como el ingles ó flamenco que más lo sea. Y en Lima se vió uno cuya blancura le quitaba la vista (albino), y aun era voz que los indios le respetaban como á hijo del sol; á que se añade que hoy tienen creido los indios que su primero inga no fué hombre. Averiguadamente este fué el primero que se llamo inga y trató como señor. »

La tradicion recogida por el P. Ramos tiene muchos puntos de semejanza con el origen de los incas segun el licenciado Fernando de Montesinos lo refiere en la Segunda parte de las *Memorias antiguas historiales del Perú*, obra escrita con posterioridad á la *Historia de Copacabana*; sin embargo, su primer inca, llamado Roca, no era blanco ni rubio.

Otra de las afirmaciones del Sr. Marques de Monclar me hace volver naturalmente á las craces precolombianas del Perú, cuestion que he dejado nada más que iniciada en las de Santa Cruz de la Sierra, Chunchos, Salinas y Carabuco. Decia el Sr. Marques, siguiendo á Garcilaso, que la cruz existia en el centro mismo del imperio de los Incas, y era allí objeto de gran veneracion antes de la conquista, y no en calidad de signo de los cuatro puntos cardinales, por

que era vertical. Esta posicion tenia, en efecto, cuando la vió Garcilaso colgada de un orillo de terciopelo en la sacristia de la catedral del Cuzco, el año de 1560; ; pero quién nos asegura de la que tuvo en tiempo de los lucas, y de que el agujero para colgarla de una pared no fué obra de los que pusieron el orillo? Nótese demas, que el autor de los Comentarios dice que sus ascendientes « la tenian en una de sus casas reales (no en un templo) en un apartado de los que llaman huaca, que es lugar sagrado: y que no udoraban en ella, mas de que la tenian en veneracion : lo cual debia ser por su hermosa figura ó por algun otro respeto que no saben decir. » Pues quizá nos lo diga el licenciado Fernando Montesinos. Este laborioso y noticiosísimo cronista á quien Prescott trató con demasiada ligereza, escribe en la Primera parte de sus Memorias antiguas historiales del Perú, inédita, al cap. 21, lo siguiente « Camino de Cuenca á Riobamba, en el rio de Atuncañar, hay otras piedras muy preciosas; estan todas cruzadas de cintas blancas y algunas tienen tan bien formadas cruces, que parecen hechas á propósito. Sentí no poder cargar algunas por el embarazo que me hacian..... El Inga tenia en mucha veneracion estas piedras. El Diablo llevaba delante del, cuando caminaba, una haciendo cabriolas; con esto tenia engañados á aquellos infelices. Dejola en Caranque, 20 leguas de Quito, y pareciéndole al vicario de la villa de S. Miguel de Ibarra que era verdadera piedra de escándalo para los indios, la llevó á fuerza de bueyes en un carreton á su casa. Cuando estuve allíantepuse la curiosidad á la cortesia, por que me fui derecho á ella; examinela: tiene poco mas de vara y de traves tres cuartas por lo ancho; la mitad es de un pedernal blanco y fuerte y la otra mitad de pizarra y su forma como un pan de azucar. Del pedernal blanco á la pizarra sale una cinta que forma estas letras con toda perfeccion A O Cuando iba delante del Inga iba un ariolo tocando la flauta v ella como se ha dicho. »

La causa de la veneración de la cruz del Cuzco era por consiguiente la extrañeza de la piedra de que despues se labró « un marmol fino de color blanco y encarnado que llaman jaspe cristalino », en el cual es casi seguro que algunas vetas naturales figurarian aquel santo signo, como en el cono de Caranque las dos letras griegas ó cosaparecida. En apovo del texto de Montesinos, y confirmando la supersticiosa creencia de que en todas las piedras que ofrecian algo de extraordinario y diferente en el color y forma de los de su genero, hallaban los antiguos peruanos algo de divino, sagrado ó venerable, algo de huaca, viene los que nos dice el P. Arriaga, tratando de las conopas ó chancas : « que estas son de diversas materias y figuras, aunque de ordinario son algunas piedras particulares y pequeñas que tengan algo de notable ó en el color ó en la figura; y acontece algunas veces (y no son pocas las que se han topado de estas) que cuando un indio ó india se halló acaso alguna piedra desta suerte, ó cosa semejante en que reparó, va al hechicero y le dice : padre mio, esto he hallado ; que será? Y el le dice con grande admiración: esta es conopa, reverénciala y móchala con grande cuidado, que tendras mucha comida y grande descanso, etc. Otras veces con una pedrezuela larguilla y esquinada, que sirve como de dado, pare echar suertes, la echa, y saliendo buena le dice que es conopa y con esta canonizacion tiene el indio su dios penate (1).

Por lo demas, todo cuanto añade Garcilaso en honor y exaltación de la cruz ó conopa venerada de sus mayores, es muy sospechoso y yo por miparte lo tengo por inexacto. « Que los primeros españoles que entraron en el Cuzco se admiraron de ver cruces puestas en lo alto de los templos y casas reales, lo cual nació de haberse sabido en aquella ciudad lo que sucedió á Pedro de Candia en Tumpiz con los

⁽¹⁾ Extirp. de la idol. del Pirù, cap. II

animales fieros que alli le echaron para que lo despedazaran, y que el cristiano les habia amansado con la señal de la cruz que en las manos llevaba. Todo lo cual contaron (con grandes asombros) los indios que llevaron al Cuzco las nuevas de aquellas maravillas. Y como entonces supiesen los de la ciudad cual era la señal, se fueron al santuario donde tenian la cruz de jaspe cristalino, que atras hemos dicho y con grandes aclamaciones la adoraron, diciendo, que pues habia tantos siglos que la tenian en veneracion, aunque no en la que ella merecia, por que no habian sabido sus grandes virtudes, tuviese por bien de librarles de aquellas nuevas gentes que á su tierra iban, como habia librado aquel hombre de los animales fieros que le echaron. Hecha la adoración, pusieron luego cruces en los templos y casas reales para que librase aquellos lugares y todo el reino de los enemigos que temian (1).

Todo esto descansa en una fábula. Publicada está la informacion de méritos y servicios de Pedro de Candia (2) hecha á peticion suya en Panamá á 25 de agosto de 1528, y alli consta solamente: que llegaron los conquistadores al puerto de la ciudad de Tumbez (á que pusieron por nombre Valencia) v Pizarro mandó á Candia, como á hombre sabio, saltase en tierra para traerle razon della; y que saltó con Alonso de Molina y otros dos marineros, y fuéronse á la ciudad, do estuvieron dos dias, y trajeron relacion, y Candia la figura de la ciudad y fortaleza en un paño pintada. Era Candia quien siempre saltaba, entraba en los pueblos y traia relacion, etc. — Caso de haberle sucedido alguna cosa que hubiera podido tomarse por lo del amansamiento ó lucha de fieras, ocultáralo Candia? Antes lo hubiera exagerado como hazaña que merecia recompensa, del mismo modo que exageró las riquezas y mavarillas de la ciudad indiana, segun consta

⁽¹⁾ Com. carl., 2a. pte., lib. I, cap. XXXII.

⁽²⁾ Col. de documentos inéditos para la Hist. de España, t 26, pag. 261-

por relaciones de compañeros suyos, en las cuales ni una palabra se dice de la supuesta aventura del candiota (1).

A parte de las cruces precolombianas que tienen historia, se han hallado en el Perú otras muchas de remota é indiscutible antigüedad, figuradas en edificios, vasos metálicos, de madera ó de barro, dijes, preseas y adornos de varias clases, ropas, etc., etc.Su catálogo es largo, y á los amuletos del Sr. Marques de Monclar, v á los que nos dieron á conocer los SS. Rivero y Tschudi en el quero ó vaso de madera de la lám. XXVII de su magnifico atlas; en la antara ó zampoña de la XXXIII; en los geroglíficos de Caldera; en las ruinas del palacio del Chimu; en los pilares del templo de Coatá, de la laguna de Chucuito, y en una de las esculturas de Tiahuanacu, donde cierto personaje parece llevarla pendiente del brazo, á guisa de manípulo, y como suele verse en algunas deidades egipcias; y á las del precioso tupu de oro publicado por Bollaert (2); á todas estas cruces, repito, puedo vo agregar entre mil que conozco, y por via de ejemplo, las representadas en los dibujos y acuarelas de mi coleccion, figs. 11, 14, 15, 16 v 17 (Láms, III v IV) y las que adornan la cenefa del riquísimo cumbi ó ancallo, de Pachacámac, reproducido en uno de los cromos del Museo español de Antiquedades. Sus formas son variadísimas, y si se admitiera que todas ellas derivan ó son modificaciones de la cruz primitiva cristiana, era preciso admitir tambien que los antiguos peruanos ó conocieron las cruces latina, griega, de S. Juan, de S. Andres, y hasta la puntada de los condes de Tolosa, ó que pro-

⁽¹⁾ Y sin embargo Prescott asegura que varios escritores contemporaneos refieren esta anecdota como cosa corriente y sin vacilar en lo mas minimo. Bien es verdad que califica de contemporancos à Cieza, que escribió en 1550; à Herrera, que ordenaba sus Decades en mil seiscientos y tantas; à Garcilaso, que nació ocho años despues de la conquista y al P. Naharro, cuya Relacion sumaria es de autenticidad nuy dudosa. El ilustre historiador norte-americano trata estos episodios de la Conquista como una novela.

⁽²⁾ L. c., lam. frente á la pag. 146.

cedieron casualmente en aquellas modificaciones del signo tipo de identica manera que los cristianos de los siglos medios. La primera deduccion es ridícula; la segunda muy poco verosimil.

Las cruces, ó, mejor dicho, los signos cruciformes de los antiguos peruanos reconocen en mi concepto dos orígenes: uno simbólico, quiza de la misma importancia ó caracter que el de las cruces egipcias y siriacas; otro puramente artístico y aun mecánico. Sin perjuicio de que en algunos casos sean á la vez símbolo y adorno.

A la primera clase corresponden la generalidad de las maltesas ó de S. Juan (antara lám. XXXIII, de R. y Tsch., tupu de Bollaert, y fig. 16 de nuestra lám. IV); á la segunda las griegas (quero, lám. XXVII R. y T., templo de Coatá, cumbi de Pachacámac, figs. 11 y 14 de nuestras lams. III y IV), y la del huaquero nº 17.

Que las cruces maltesas, en especial cuando llevan un círculo en el centro, son emblemas, probablemente sagrados, indicalo, entre otros casos, el de hallarse en cenefas paralelas á otras con figuras de animales simbólicos y sagrados, como en la 16. Con igual intencion parece tambien grabada en el tupu de Bollaert, encontrado por Mr. Markhan en el recinto del antiguo edificio que servia de clausura á las acllas y mamacunas del Cuzco.

Pero, ¿ cuál era su verdadera significacion? ¿ Representaba el sol, la estrella matutina (Chasca Coyllur), como quiere M. Bollaert; el Crucero ó Cruz del Sur (Catachillay) ó alguna otra de las constelaciones de ese hemisferio? No cuento con datos suficientes para decidirlo; antes los pocos y vagos que he podido adquirir ó vislumbrar acerca del simbolismo de las cruces peruanas, me llevan lejos de aquellas soluciones. Si el signo de Chasca Coyllur, del Sol, del Crucero ó de cualquiera otra de las constelaciones meridionales hubiera sido la tal cruz, es casi seguro que el indio collagua Pachacuti, lo hubiera diseñado así, aunque grose-

ramente, en el dibujo á pluma de su Relacion que figura el testero del gran templo del Cuzco (1), donde estan representados todos los astros y meteoros adorados por los súbditos de los incas. Por otra parte, la circunstancia de que los griegos y romanos señalaban con una cruz maltesa el cuerpo de los erizos ó estrellas de mar (Echinus, Asterias), segun puede verse en los restos del bellísimo mosaico de Batitales en Lugo, unida á la consideracion de que los pueblos vuncas adoraban ó veneraban las aves marinas, los peces, los crustáceos, moluscos y demas vivientes en las aguas de sus costas, me inducen á sospechar si las cruces maltesas de las yuncas significan lo mismo que las del mosaico lucense, donde aquellos radiarios, en conjunto, son muy parecidos á ciertos objetos que acompañados con valvas de madreperlas, se hallan en los enterramientos de dichos yuncas. Y el ir á buscar la interpretacion de unas cruces peruanas en las obras artísticas de los griegos ó de sus imitadores los romanos, no es ocurrencia fortuita ó recurso de más no poder; tiene su fundamento, y es este: que ciertos adornos cerámicos, indumentarios, arquitectónicos, etc., comunes á griegos y yuncas, tenian idéntica significacion en unos y otros pueblos; por ejemplo, la greca ondulosa favorita de etruscos y pelasgos, de quien la copiaron los heienos, era geroglífico de la superficie más ó menos agitada del agua marina ó fluvial, como lo demuestra con entera evidencia el trozo del celebre mosaico de Olimpia, en el Peloponeso, dibujado en la fig. 18; y en nuestro Museo arqueológico tenemos varios huaqueros en que no hay duda que se ha querido expresar lo mismo con el dicho meandro al dárselo en ellos por base ó sosten á los Coohuampu ó « caballitos de totora », especie de esquifes en uso hov todavia entre los pescadores de las costas de Trujillo y Santa en el Perú y muy semejante por su lijereza v material de construccion al phaselus de los egipcios. —

(1) Tres Relaciones de Antigüedades peruanas, p. 257.

No se entienda por esto que yo trato de prejuzgar la cuestion del origen ó siquiera de las afinidades étnicas de los yuncas; me limito á consignar un hecho.

Fuera de estas dos conjeturas, la noticia mas cierta que tengo acerca de la significacion que pudieron tener algunas de las cruces peruanas, y que por cierto no se acomoda con aquellas, es la que consta en la Relacion descriptiva del pueblo de Pacaybamba ó Leoquina (Laguna de la Culebra, en lengua cañar) del distrito de Cuenca ó Tumipampa, en el reino de Quito, hecha en el año de 1582 por el R. P. Pedro Arias Dávila. Asegura este por declaraciones de los naturales, que en tiempos pasados eran diez mil indios los que poblaban la comarca de Leoquina: pero que con las guerras y conquistas de los incas, y las que los indios traian unos con otros, se habian consumido. « Por que los incas se aprovechaban dellos como de buenos soldados, en especial Atahualpa y su padre Huaina Capac, que conquistó hasta los Pastos, donde le resistieron los Quillacincas en Gaytara, una jornada antes de los Pastos, donde dejó una señal á forma de marmol, tan grueso como cinco o seis brazas, redonda y dentro de sí una cruz de plata ó semejanza della: su nombre de la cual se llama xaygua, que quiere decir nombre y señal del inca; donde á todas estas cosas se hallaron estos naturales. »

Ahora falta saber cuál era la figura de la cruz distintiva de los padrones ó marcos (sayhuas) que señalaban la progresiva dilatación del imperio de Tahuantinsuyu.

Segun el P. Cristobal de Molina (1), los peruanos usaron tambien cruces en el Capac Raimi ó la gran fiesta del mes de noviembre y durante una de las ceremonias ó pruebas por que estaban obligados á pasar los mozos que tomaban las huaras al entrar en la edad viril y armarse de caballeros, como dicen nuestros escritores de antiguallas peruanas,

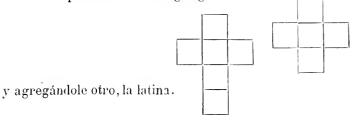
⁽¹⁾ Relacion de la fábulas y ritos de los Ingas, etc. Ms.

ó probarse de hombres, que era lo que realmente hacian. « A los veinte y un dias del dicho mes, dice Molina, todos los que se habian armado caballeros, se iban á abonar á una fuente llamada Calixpucquio, que está detras de la fortaleza del Cuzco, casi un cuarto de legua, á donde se quitaban aquellas vestiduras con que se habian armado caballeros y se vestian otras, que se llamaban huahuaclla, de color negro y amarillo y en medio una cruz colorada, y de allí se volvian á la plaza á donde se hallaban todas las huacas ya dichas, y hécholes su acostumbrada reverencia, se ponian por sus parcialidades, etc. »

Como se vé, aquí no hay más que indicios desconformes de la significación de las cruces simbólicas peruanas; quizas fuera más de uno su sentido; pero de cualquier modo, por ellos no se barrunta la más leve sospecha de su procedencia cristiana.

En cambio las artísticas son bien fáciles de explicar.

Basta un ligero examen de los sistemas de ornato mas frecuentes entre los yuncas y pueblos vecinos del interior, cuva civilizacion precedió à la de los incas, para convencerse de que el elemento predominante y fundamental de aquellos es el cuadrado, cuadra ó escaque, va se origine del cruzamiento en angulo recto de dos series de paralelas, va del corte de un prisma de base cuadrada. Con el, no solamente componian las líneas y trazas generales del adorno de sus ropas, vasos y edificios y los ingeniosos y peregrinos detalles de cenefas, orlas y frisos, si que tambien modificaron las elegantes curvas y rectas de otros ornatos al parecer exóticos, transformando las diagonales de cuadrados v rombos y los meandros en escalerillas y las ondas y hélices en enroscadas hojas de sierra; rasgos de estilo característicos de los toltecas y yucatecos, con cuyas gentes, á mi juicio, tuvieron contacto y relaciones, cuando menos, los yuncas costeños (contando desde los pasaos, tumbecinos, tallanes y muchicas hasta los chinchas) y sus afines los caxamarqueños, huamachucus, huailas, yauyos y collahuas. Porque es pasmosa, no la semejanza, la identidad de los grandes frisos de Xochicalco, Mitla, Uxmal y Chichen Itza con los de Huamachuco y Huaylas y los estucados del palacio del Chimu, y con las cenefas pintadas ó grabadas de los huaqueros de Trujillo, Lambayeque y otros pueblos de los Llanos. Altora bien, la agrupación de cinco escaques en esta forma produce una cruz griega



¿ Y cuántos casos de estos no tienen que ocurrir en dicho sistema de adorno, llamado collcampata por los quichuas? A lo cual se añade que en el trazado del contorno de los dibujos de sus telas, los yuncas se sujetaban á las dos direcciones encontradas de los hilos de la trama y de la urdimbre, y las curvas habian de reducirse á líneas dentadas y los fondos circulares de pequeño espacio á una cruz griega. Este dibujo cruciforme pudo á su vez servir de tema ó elemento aislado de adorno en telas y vasos, y no atribuyo á otra causa las que lleva estampadas ó tegidas en su manto y capucha el indio del huaquero fig. 11, y que, por otra parte, se ven tambien de la misma figura y color, alternando con dobles rombos, en la cenefa del vaso fig. 14.

La cruz maltesa, ademas de simbólica, puede ser tambien puramente decorativa y resultado del cruzamiento de dos diagonales como en la orla del huaquero fig. 15; y el aspa ó cruz de S. Andres, en casos, como en uno de los estucos del Palacio de Chimu, es asimismo simple adorno, y en otros parece geroglífico, que no se yo si tendrá el mismo ó semejante valor que en los llamados codices mayas, donde

probablemente significa alguna division convencional ó astronómica del tiempo.

Por via de apéndice y final de esta materia de las cruces, observaré que en el Perú han podido hallarse y se han hallado muchas con caracter y apariencias de antiguas é indíjenas, siendo sin embargo posteriores á la conquista y obra de españoles ó de indios.

Entre los 800 huaqueros que componen la colección de nuestro Museo de Antigüedades, hay dos que representan niños con collares de cuentas, de los cuales penden cruces latinas; su fabricación y pintura son toscas, lo cual y el deterioro que han sufrido de la humedad y tierra donde estaban sepultados, les dan un aspecto de vetustez que engaña á primera vista, y si por acaso, en lugar de conservarse, como se conservan, se hubiesen borrado las pinceladas oscuras que figuran el pelo rizoso y peinado como el de nuestros sanjuanitos de yeso, y revelan la época en que los huaqueros se hicieron, nada mas facil que haber tomado las cruces de sus collares, por obra de los incas ó de otras gentes mas antiguas.

Allá por los años de 1570, un franciscano, Fr. Francisco de Castillo, habiendo descubierto una huaca en el valle de Xauxa, y queriendo aprovecharse y aprovechar al virey de los tesoros que contenia, dió parte al Consejo de Indias acompañando relacion y pintura del lugar donde se hallaba y cómo la huaca era, con el objeto de que las personas que S. M. dispusiera fuesen á buscarla, dieran ciertamente con el escondrijo. Pues entre las señas que habian de guiar á los buscones, declaraba Fr. Francisco las siguientes: « y luego bajaran cinco escalones y entraran por los aposentos donde hallaran cruces y otras insinias é imágenes que yo tengo puestas, y sin temor ninguno pueden entrar y veran luego el ídolo con las demas cosas y ofrendas que en este aposento y en los demas hay, etc., etc. »

¡ Qué prueba de la predicación de Sto. Tomas en el Perú

se perdió el Maestro Calancha con no haber conocido las cruces del P. Castillo!

Conclusion.

Resulta, Señores, en mi entender, de cuanto llevo expuesto, que el *Hombre blanco* del Perú, no era apostol ni discípulo de apostol, ni santo, ni cristiano, y que no existe razonable fundamento para establecer relacion de ninguna clase entre él y las cruces halladas en aquel reino, á no ser que traslademos dicha relacion á una época anterior á la era de Cristo. Pero al propio tiempo no cabe negar que multitud de tradiciones peruanas, sean cuales quiera la forma y ocasion en que los indios se las comumicaron á los españoles y los motivos que estos tuvieran para inquirirlas, convienen en que peregrinó por dicho pais un hombre ó ser extraordinario y superior á los que entonces le habitaban en cultura v en idea s, que procuraba difundir, con escasa fortuna, aunque despues con los años y como suele suceder en circunstancias análogas, prosperaran algunas más ó menos en la misma ú otra forma que él las divulgaba; y la cuestion objeto de esta memoria no puede quedar satisfactoriamente ventilada hasta que se averigüe si ese personaje tradicional es realidad ó ficcion ó mezcla de ambas cosas, y una vez averiguado, se le defina con su verdadero caracter. Empresa es esta cuvas arduas dificultades à nadie se le ocultan y que vo, sinceramente lo confieso, estoy muy distante de haber superado, aunque he comprometido en ello todo lo que mis debiles fuerzas alcanzan. Los problemas más capitales de la antigüedad precclombiana del Perú que se imponen al estudio y resolucion de los americanistas, vienen envueltos en una oscuridad que asusta, la cual estoy seguro no ha de disiparse en muchos. muchísimos años. Faltó allí la escritura; los pocos geroglífices que se han salvado estan sin descifrar; no hemos podico

dar con la interpretacion de los quippos y aún ignoramos hasta donde alcanzaba ese recurso mnemotécnico y el de las piedras de colores y formas diversas que entre algunos. pueblos le sustituian; apenas hemos adivinado que sus monumentos arquitectónicos sagrados y familiares deben referirse á tres ó cuatro épocas diferentes y á tres ó cuatro razas; no hemos logrado averiguar todavia la verdadera duracion, el histórico origen de la estirpe inqueña, con haberla conocido reinando y en el apogeo de su cultura; y por último, el genio y condiciones intelectuales y morales de los indígenas hacen deficientes y sospechosas las tradiciones recogidas de sus labios. Yo creo que la obra americanista se encuentra en su primero y más largo período, que pudieramos llamar de acopio de materiales; y por lo tanto que hoy por hoy, lo que nos hace falta es paciencia y constancia, más que ingenio, talento ó habilidad para forjar hipotesis, ó un poderoso criterio para elevarlas à principios fundamentales. En virtud de este convencimiento, aventurando de antemano y con todo genero de reservas mi opinion acerca del Hombre blanco del Perú, me limitare á consignar algunos datos que tengo por nuevos y que con el tiempo se verá si sirven ó no sirven para esclarecer la cuestion.

El Hombre blanco (si lo fué) personificaba en un solo individuo todo un pueblo, pequeño ó numeroso y de color más claro que los habitantes del pais por donde discurrió tratando de atraérselos y de fundar con ellos un centro de cultura, una agregacion más sociable que las antes allí conocidas. Lo mismo que hizo la familia ó tribu de Manco Capac en tiempos muy posteriores y con mas fortuna, en tierras del Cuzco. Llegaron probablemente por mar, y desembarcando directamente en las costas de Arica ó de Arequipa ó corriéndose de otro punto más al norte del litoral, ascendieron á la sierra por uno de los varios caminos naturales que se abren desde la costa á la cordillera andina.

De allí, buscando las comarcas mas pobladas, tomaron á lo largo de la altiplanicie de los Andes con direccion norte, derramándose por ella algo hácia el oriente y mucho mas hácia el ocaso, deteniéndose por fin à la altura de los 14º meridionales, fuese porque encontraran en esos parajes cómodo asiento ó fuese por diminucion del número de emigrantes y falta de fuerzas para continuar su camino. En uno ú otro caso su influencia etnológica en la poblacion de aquellas regiones fue escasa, y la de sus ideas quizas hiciera germinar más tarde los atrevidos proyectos del gran reformador de las naciones peruanas, Manco Capac.

El verdadero nombre de esa tribu ó pueblo nómada, se ignora. Los quíchuas los llamaron despues Viracochas, lo mismo que á nosotros, cuando aparecimos como conquistadores del Perú, aportando á sus costas, ó al fantasma apareci lo en sueños á uno de los incas. Pero este mismo supremo apelativo y título soberano así como los de Tunupa y Tarapacá ó Taapac que los Collas y otros pueblos les dieron, lo aplicaron tambien á deidades, Con, Ticci, Illa Ticci y Pachacamac, como si con él quisiesen añadir á las excelencias que vislumbraban en su confuso ser supremo, las que vieron en los emigrantes Viracochas. Por que eso de que los peruanos comprendieran á Dios ó siquiera á un hacedor del mundo del mismo modo que nosotros y como ser abstracto é invisible, es una de tantas candideces de Garcilaso que no sé como ha podido prevalecer hasta nuestros dias. Reconocer la existencia de un ser supremo, comprenderle en abstracto y no darle culto ni dedicarle templo ni monumento de ninguna clase unas gentes esencialmente idolatras y que adoraban hasta en las piedras, es absurdo; aquella idea, aquella comprension hubiera anulado de hecho ó por lo menos influido en el prestigio y poder divino de sus criaturas, el sol el primero. y en el culto que les tributaban. El argumento primordial, quizá único, en pro de dicho Hacedor ó Deidad suprema. descansa en el nombre de Pachacámac, que decian corresponder al Dios invisible y omnipotente, y que tuvo su templo en el lugar costeño de igual denominacion. Pero la voz Pachacámac no es vunca, sinó quíchua pura : el valle donde estaba aquel templo se llamaba Irma: v aquel nombre fué invencion de los primeros incas que lo visitaron al conquistar las comarcas maritimas al occidente de su imperio. Si alguna vez le tuvieron por Dios todopoderoso, fué por poco tiempo; Huascar y Atahualpa, nietos del conquisdador de Irma, le despreciaron y befaron por no haber pronunciado sus oráculos á medida de sus ambiciones ó intereses respectivos; y en cuanto á que Pachacámac fuera invisible, ahi estan las Relaciones de Miguel Estete, uno de los primeros españoles que entraron en su templo con Hernando Pizarro, antes que Atalmalpa muriese, y que como veedor de la expedicion tuvo que enterarse por sus ojos de todo. Describiendo el sagrario de Pachacámac dice por estas terminantes palabras : « Abierta la puerta v queriendo entrar por ella, apenas cabia un hombre y habia mucha oscuridad y no muy buen olor. Visto esto, trujeron candela y ansí entramos con ella en una cueva muy pequeña, tosca, sin ninguna labor, y en medio della estaba un madero hincado en la tierra, con una figura de hombre hecha en la cabeza del, mal tallada y mal formada y al pie, á la redonda dél, muchas cosillas de oro y de plata ofrecidas de muchos tiempos y soterradas por aquella tierra. Visto la suciedad y burleria del ídolo, nos salimos á fuera á preguntar que porqué hacian caso de una cosa tan sucia y torpe como alli estaba? Los cuales muy espantados de nuestra osadia volvian por la honra de su Dios, y decian que aquel era Pachacámac, el cual les sanaba de sus enfermedades »(1). He aqui el Dios invisible de los antiguos peruanos, reducido á un tosco madero, v con las mismas facultades que el Humiña de Manta; y repárese en que su forma y la de su

⁽¹⁾ Relac. del descubr. del Perù.

santuario eran proximamente las mismas que los de todos los pueblos costeños desde las islas de la Plata y La Puña y Tunibez hasta Lima; y de aquí hácia el Cuzco, en los de Rimac, Mama, Huaina Rimac y Apu Rimae se hallaron tambien maderos como el de Pachacámac, lo cual demuestra que la antiquísima religion de los yuncas penetró por lo menos hasta las margenes del rio Apurimac.

Volviendo al *Hombre blanco*, digo que los nombres que le dieron los peruanos es una de las cosas que más en confusion me ponen, cuando pretendo averiguar si al llamarle Huiracocha y Tunupa como á sus deidades, quisieron divinizar un ser humano ó humanizar un ser divino; pero me inclino á lo primero, como antes insinué, aunque en las tradiciones peruanas se encuentran ejemplos de los dos casos.

En cuanto á la época que aproximadamente puede señalarse á la aparicion de los Huiracochas en el Perú, nada cabe afirmar con alguna certeza; y aunque el levantamiento de los Andes debió verificarse entre los tiempos del terreno cuaternario y los del moderno, no me atreveré á referir á ellos ó á los inmediatamente posteriores los episodios de Cacha y del rio del Desaguadero; por que es muy posible, casi seguro, dado el caracter y aficiones de la raza peruana, que se hayan acumulado sobre un hecho cierto y natural otros de diferentes épocas más remotos y revestidos de circunstancias maravillosas, convirtiendo así la tradicion en levenda.

Concluiré esta memoria exhibiendo los datos prometidos y que creo nuevos acerca del *Hombre* ú *Hombres* blancos peruanos, y que, unidos á los que por Cieza, Betanzos, Garcilaso, Ramos y Calancha ya conocemos, acaso inspiren á otros americanistas más competentes que yo, una solucion acertada del problema simbolizado en aquel ó en aquellos personajes.

Léese en la Relacion descriptiva de la provincia de

Rucanas y Soras por su corregidor Luis de Monzon, hecha en 1586, que « junto al pueblo de la Vera Cruz de Cabana, está un pueblo derribado al parecer antiquísima cosa; tiene paredes de piedra labrada, aunque la obra tosca; las portadas de las casas algunas algo mas de dos varas en alto y los lumbrales labrados de piedras muy grandes. Hay señales de calles. Y dicen los indios viejos que tienen noticia de sus antepasados, de oidas, que en tiempos antiquísimos, antes que los ingas les señoreasen, vino á esta tierra otra gente á quien llamaron Viracochas y no mucha cantidad, y que á estos los seguian los indios viniendo tras ellos oyendo su palabra; y dicen ahora los indios que debian de ser santos. A estos les hacian caminos, que hoy dia son vistos, tan anchos como una calle y de una parte y otra paredes bajas; y en las dormidas les hacian casas que hasta hoy hay memoria dellas. Y para esta gente dicen que se hizo este pueblo dicho; y algunos indios se acuerdan de haber visto en este pueblo antiguo algunas sepulturas con huesos, hechas de losas de piedra cuadradas y enlucidas por de dentro con tierra blanca; y al presente no parece hueso ni calavera déstas. »

No conosco tradicion indiana con mas visos y caracteres de verdad; no hay una palabra siquiera que afecte color extraordinario ó maravilloso, y de lo que se dice en ella se aducen pruebas materiales. Yo la tengo por admisible y cierta, y si no me engaño; qué luz no arroja sobre los tiempos anteriores á Manco Capac; cuánto no quita á la fama y timbres mas gloriosos de la civilizacion inqueña, considerada hasta hoy como inventora de los caminos y de los tambos y aun de las poblaciones urbanas del antiguo Perú! El culto del sol no fue idea suya; ahora nos encontramos con que tampo lo fueron muchos de los adelantos materiales que en aquel reino les atribuyen los conquistadores.

Pero al lado de esta tradicion que la historia admitiria

sin reparo en sus páginas, nos sorprende y nos hace dudar la forma en que los mismos indios peruanos nos relatan la vida y hechos de sus divinidades, cuando las hacen discurrir por el mundo intervi dendo en las co as humanas; y es de manera, que nos parece estar viendo y tratando con un Huiracocha ó un Tunupa. Recuérdense las aventuras de Pariacaca, el vencedor de Huallallo, y ahora fijemos la atención en los de otra deidad de los Yauyos, Coniraya Huiracocha, tal como nos la cuenta un autor verídico y gran conocedor de la teogonia de esos indios, el Dr. Francisco de Avila.

- « Asimismo se dice que habia otro felolo llamado Cuniraya (ó Coniraya)... que casi hasta que vinieron los españoles á esta tierra (Perú) fue invocado y respetado; por que cuando los indios le adoraban, decian: Coniraya Uiracocha, tu eres el señor de todo, tuyas son las chacras, y tuyas las gentes todas; y asimismo, para dar principio á cualquier cosa ardua ó de dificultad, echando una poca de coca en el suelo como por oblacion, decian: « Dime, señor Coniraya Uiracocha, como tengo de hacer esto. » Y lo propio hacian los tejedores de cumbis cuan lo la labor dellos era dificil y trabajosa; y esta invocacion y llamarle Uiracocha á este ídolo es cosa cierta, que fue desde mucho antes que hubiese noticia de españoles en esta tierra. »
- ◆ El Coniraya dicho dicen que anduvo antiquisimamente en figura y traje de un in lio muy pobre y desechado, vestido de andrajos y de manera, que los que no sabian quien era, le denostaban y llamaban de pobre piojoso. Y este dicen que fué el Criador de to las las cosas, y que con solo mandarlo y decirlo hizo que en las melias laderas y partes barrancosas se compusiesen los andenes y chácras, y se hiciesen las bardas que tienen; y que las acequias y aguaduchos los hacia con solo arrojar una caña hueca de las que decimos caña de Castilla; y asimismo andaba por todas partes haciendo y ordenando diversas cosas. Y con su mucho

saber hacia tretas y burlas á las huacas y ídolos de los pueblos donde llegaba. \gg

« Y en este tiempo dicen que asimismo habia una muger, que era tambien huaca, la cual se decia Cauillaca, y esta era hermosísima por cabo y juntamente doncella; y aunque fue muy pretendida y solicitada de diversas huacas y ídolos principales, nunca quiso condescender con ninguno; y que se puso una vez á tejer una manta al tronco y pié de un arbol lúcumo, donde el sabio Conirava halló ocasion de alcanzarla desta manera: que haciéndose un muy lindo y hermoso pájaro, se subió en el lúcumo, donde tomando de su simiente generativa, la echó ó metió en una lucma bien sazonada y madura y así la dejó caer cerca de la hermosa Cauillaca, la cual la tomó y comió con mucho gusto al punto, con lo cual quedó y se hizo preñada sin mas obra de varon, y cumplidos los nueve meses, parió, quedando doncella como de antes, y á sus propios pechos crió el hijo un año entero sin saber cuyo fuese ni como lo hubiese engendrado (1); al fin del cual año, cuando ya el niño empezaba á gatear, mandó Cauilla ca hacer junta de todos los huacas y idolos principales de la tierra para que dijesen cuyo hijo era el niño. Dió esta nueva gran contento á todos, v cada uno procuró aderezarse

I, A interesantes comentarios se presta la identidad que en el fondo y en muchos pormenores existe entre esta leyenda y la que el Sr. Condé de Charencey publica en su opúsculo Le Fils de la Vierge, tomada del libro de E. F. Koeppen, Die Religion des Budha, y que resume asi: " Les fondateurs de la dynastie Mandchoue, qui règne aujourd'hui encore dans l'empire du Milieu, ne voulurent pas avoir une origine moins illustre que leurs prédécesseurs au trône de Chine. Voici ce que raconte la légende à leur sujet : Une fille céleste descendit près de la montagne d'Odoli et se baigna dans un lac du voisinage. C'est alors qu'une pie laissa tomber dans son sein un fruit rouge qu'elle s'empressa de manger. S'étant trouvée subitement enceinte, elle enfanta un fils qui se mit à parler le jour de sa naissance. Une voix dans les airs annonça qu'il avait le Ciel pour père, etc. - Esta analogia entre los peruanos costeños y los pueblos asiaticos no es única; háilas tambien en otras leyendas, costumbres civiles y religiosas, y acaso en algunos de sus idiomas

lo mejor que pudo, pevnándose, labándose y puliéndose con las mas ricas mantas y vestidos que tenia, cada cual pretendiendo llevar la gala, y parecer mejor que otro á la hermosa Cauillaca, para que por este medio le eligiese por su esposo y marido. Y así se hizo esta junta y congregacion de falsos Dioses en Anchicocha (que es un lugar harto frio y malo que está entre el pueblo del Chorrillo y Huarocheri, à la mitad del camino), donde, sentados todos por su orden. empezó Cauillaca su razonamiento diziendo: « Aquí os he rogado, varones y gente principal, que os congregaseis, para que sepais que estoy con muncho cuidado y pena de que he parido este niño, que tengo en mis brazos, ha ya un año, y no sé ni he podido saber quien sea su padre, por que, como es notorio, nunca he conocido varon ni perdido mi virginidad. Y así, pues estais aquí todos, y de ninguno sinó es de vosotros puede ser que me haya hecho preñada, el que hizo el daño lo conosca, y asimismo á este niño por su hijo. » A lo cual callaron todos mirándose unos á otros, aguardando quien habia de darse por autor y padre del muchacho, lo cual ninguno hizo. Y dicen que en esta junta y congregacion, allá al fin de todos y el postrero, estaba asentado en su traje y habito de pobre (como arriba diximos) el Dios Coniraya Uiracocha, á quien viendo la hermosa Cauillaca de tan mal pelo y talle, ni aun mirarle quizo quando habló con los Dioses, teniéndole en poco y ni aun imaginando que aquel fuese su padre. Y visto que todos callaban, tornó á decir : « Pues callais todos y ninguno quiere reconocer lo que deve, yo soltaré este niño y vaya él á gatas, y conosca su padre, que sin duda será aquel á quien el primero llegare y en cuyas piernas se enderezare»; y con esto soltó al niño. El cual luego fué gateando y pasando por todos sin llegar á ninguno hasta donde estaba su padre Conirraya, el pobre mal vestido, y menos limpio; y en llegando á él, alegrándose y riendo, se le asió á las piernas y se enderezó con él. Dió esto á Cauillaca grande vergüenza, y afrentada v corridísima arremetió al niño, diziendo: « Qué asco y vergüenza es esta? pues una señora como yo habia de hacerse preñada de tan mala cosa, de tan pobre, puerco y asquero so hombre? Y arreb ttando su hijo, volvió las espal las, y se fué á mas andar hacia la mar huvendo. Lo cual visto por el Conirava Uiracocha, deseando la amistad y gracia de la Diosa, al punto que la vido ir, se vistió de riquísimas mantas de oro, y dejando admirados á los demas Dioses, fue á gran priesa tras ella, diciendo: « Señora mia, Cauillaca, vuelve acá sus ojos y mira que lindo y galan estoy; » y otras palabras amorosas y regaladas. Y dicen que hacia, con el resplandor que de sí echaba, aclarar todo aquel circuito. Mas, la desdeñosa Cauillaca ni por eso ni esotro respondia à sus querellas, ni quiso volver el rostro, antes se daba mayor prisa á caminar, diciendo: « Ya no tengo de parecer entre gentes, ni me ha de ver nadie, pues he parido de un hombre tan sucio, tan sarnoso y puerco (cachazapa). » Y así se desapareció y fué á dar á la playa de Pachacáma, donde con su hijo se metió en la mar y se convirtió en piedra donde dicen que agora se ven dos que estan derechas que son madre é hijo. »

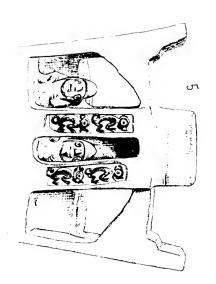
Llegado Coniraya á la mar, despues de varios encuentros y conversaciones con algunos animales, como el cóndor, la zorrilla, el leon, el zorro, el gavilan y el papagayo, á quienes preguntaba por su amada Cauillaca, hallándola á ella y á su hijo vueltos en piedra dentro del agua, tomó por la costa hacia Pachacama, donde halló dos hijas del Pachacámac, mozas y hermosas, á quien tenia en guar la una gran culebra, por que su madre estaba de allí ausente en la mar, donde habia ido á visitar á la recien llegada Cauillaca; y deciase esta muger de Pachacámac, Urpayhuachac. Pues como el Coniraya hallase las dos mozas solas sin su madre, no curando de la culebra, por que con su saberla hizo estar queda, tuvo parte con la hermana mayor y tras ella quiso tenerla con la otra, la cual volviendose paloma de encuen-

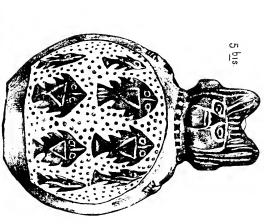




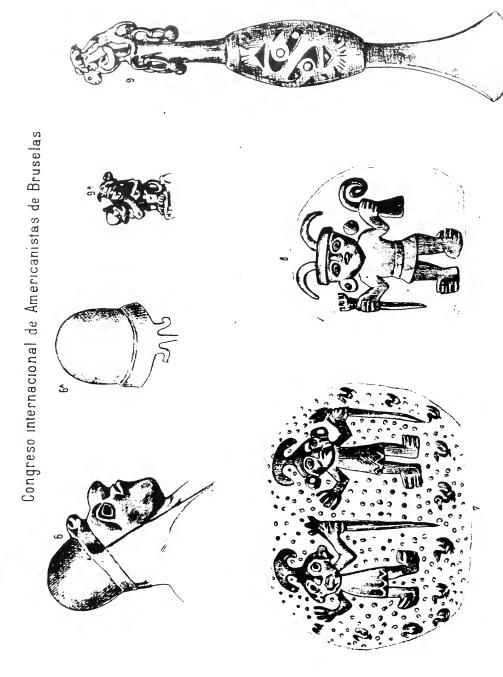








Del hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú.

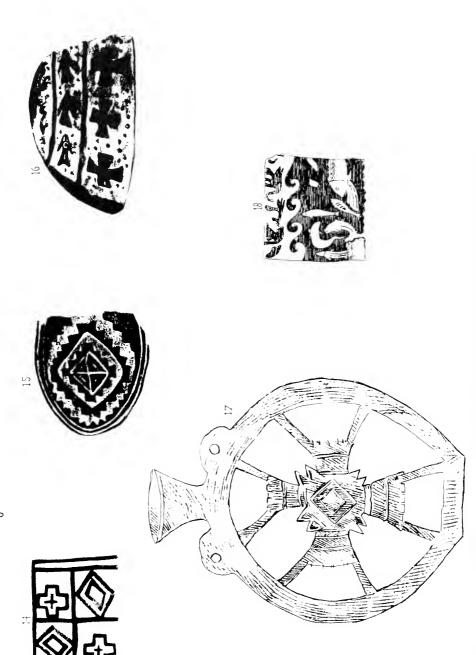


Del hombre blanco y signo de la Gruz precolombianos en el Perú.



Del hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú

Congreso internacional de Americanistas de Bruselas.



Del hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú.

tro, de esas silvestres, á quien los indios llaman *urpay*, se le fué, y por esto llamaron á la madre de estas mozas Urpay Huachac, que es como decir Madre de palomas. »

¿ Ha influido realmente en este y otros mitos peruanos un elemento étnico extraño á las gentes que poblaban la América? ¿ A qué raza pertenecia?

He aquí, en mi concepto, los términos en que debe encerrarse hoy dia para los americanistas el problema *Del Hom*bre blanco y del signo de la Cruz precolombianos (1).

M. Peterken. Tous les membres du Congrès rendront hommage au travail si complet, si consciencieux et si savant de l'honorable M. de la Espada. Je regrette seulement sa rédaction en langue espagnole; les extraits lus par l'auteur n'auront pas été compris par tout le mon le, et la valeur de son important mémoire ne pourra ainsi être appréciée que par ceux qui connaissent cette langue.

Comme j'ai longtemps voyagé dans le Paraguay, je crois pouvoir ajouter quelques détails confirmant les faits avancés par M. de la Espada. J'ai vu la caverne de Paraguari qui, d'après moi, n'est qu'un ancien refuge de pêcheurs; j'ai vu aussi, sur la montagne, la soi-lisant empreinte des pieds de Saint-Thomas. A l'époque où j'ai examiné cette dernière, elle mesurait 1^m 20; aujour l'hui, elle doit être beaucoup plus grande, car tous les ans on a la bonne habitule de la

⁽¹⁾ Desde el año 1879, en que termine esta Memoria, hasta el de 1887 e i que se publica, he conocido nuevos documentos en apoyo de la opinion principal que en ella sostengo, y en esclarecimiento de las pruebas y de los hechos históricos ó leyendarios con tal aducidos. Pero si con su vista hubiera yo ampliado ó modificado mi trabajo, no seria el mismo que presenté en el Congreso de Bruselas, y esta consideración puede más en mi que el deseo de que parezca más conforme con la suma de conocimientos adquiridos y con el estado actual de lo que no sé si puede llamarse todavia ciencia americanista. Quede, pues, como estaba; aunque advirtiendo, que varios de los textos citados como inéditos, v. g. los de Cieza de Leon y Relaciones geográficas de Yauyos y Soras, han visto ya la luz.—M. Jiménez de Espado.

retailler. Il existe encore une autre légende au sujet de l'origine de cette empreinte: lorsque le Cacique vit, du haut de la montagne où se trouve l'empreinte et qui est située à quelques milles à l'Est d'Assomption, les navires espagnols, il frappa la terre du pied, en s'écriant: « nous massacrerons ces barbares! » Il n'a pas tenu parole, mais son pied, au dire des Paraguayens, n'en a pas moins laissé sa trace dans le sol, et le lieu où se passa cette scène est devenu le but d'un pèlerinage national. D'ailleurs, je crois pourvoir affirmer qu'aujourd'hui la plupart de ces traditions ont disparu, et que celles qui existent encore n'ont plus aucun caractère religieux.

- M. l'abbé Schmitz. Je n'ai nullement soutenu que l'apôtre saint Thomas ait visité l'Amérique; je ne me suis pas occupé de noms, mais de faits. La prédication de saint Thomas sur le nouveau continent peut être vraie; cependant, pour moi, c'est une thèse peu vraisemblable. Le nom de Pay-Tuma qui s'attache aux légendes existant au Paraguay, au Pérou, au Mexique, en Floride et jusque dans l'Amérique du Nord, désigne simplement, à mon avis, l'homme qui y a prêché l'Évangile. Au surplus, la question de savoir si saint Thomas était en Amérique en même temps qu'il prêchait dans les Indes ou en Europe, n'est pas en discussion.
- M. Peterken a affirmé qu'actuellement il n'existe plus de traditions semblables en Amérique.
 - M. Peterken. Je n'ai parlé que du Paraguay.
- M. l'abbé Schmitz. Si ces traditions n'existent plus, Messieurs, elles ont existé, puisqu'elles sont parvenues jusqu'à nous. Cela est prouvé par plusieurs auteurs très dignes de foi et entre autres par le père jésuite Charlevoix.
- M. Jimenez de la Espada. M. l'abbé Schmitz, à l'appui de sa thèse, vient, Messieurs, d'invoquer l'autorité du P. Charlevoix; or, celui-ci n'a fait que copier Acosta. Si vous consultez son ouvrage, vous verrez que les anciennes

traces de la religion chrétienne, qu'on prétend avoir retrouvées en Amérique, il les qualifie « d'artifices du démon ». Acosta dit aussi: « Le démon a voulu singer (c'est son expression) les sacrements, les vierges de Dien, la Trinité et d'autres choses encore.» Si c'est une singerie du démon, ce ne peut être une tradition chrétienne. Je suis d'accord avec Acosta, en ce sens que je crois, comme lui, qu'il faut rejeter toutes les traditions ayant pour objet l'introduction du christianisme dans l'ancienne Amérique. Je suis intimement convaincu que, pour combattre ces traditions, il suffit de recourir aux auteurs des premiers écrits relatifs au Nouveau-Monde; non pas aux auteurs profanes, mais aux missionnaires, aux jésuites, à tous les écrivains, en un mot, qu'on ne saurait suspecter.

M. Peterken a dit, en parlant de la caverne de Paraguari, que c'était un simple refuge de pêcheurs; c'est mieux que cela, Messieurs. Déjà, dans les dernières années du siècle passé, un écrivain espagnol, qui a publié un ouvrage intéressant sur le Brésil, consacre, dans un chapitre intitulé « Les merveilles du Paraguay » une minutieuse description à cette caverne, qu'il considère comme un monument mégalithique important. Quant à moi, je suis persuadé que ce monument, mégalithique ou non, offre de l'interêt sous plusieurs rapports; je crois notamment que, si on fouillait cette caverne, on y trouverait des documents paléontologiques, des fossiles, et peut-être même des vestiges de l'homme primitif en Amérique.

M. le comte de Charencey. Quoique cette discussion soit déjà bien longue, je me permettrai d'y ajouter quelques mots, pour signaler les analogies qu'on remarque entre la légende de saint Thomas dans le Nouveau-Monde et celle de Quetzalcoatl. On a voulu identifier les deux. Certes, cette dernière légende a un caractère fort étrange, mais j'ai beaucoup de répugnance à croire que le héros fut un chrétien. Il me semble en tout cas qu'on ne saurait le confoadre

avec saint Thomas. Quetzalcoatl vivait, selon toute apparence, vers l'an 68 de notre ère ; je me demande quel âge saint Thomas aurait eu à cette époque. On nous rapporteque Quetzalcoatl enseignait aux Mexicains l'adoration de la croix; mais on paraît avoir confondu deux Quetzalcoatl qui ne se ressemblent pas du tout. L'un, qui aurait vécu au premier siècle de notre ère : l'autre, celui dont nous nous occupons, parce que e'est le seul dont les doctrines aient un caractère chrétien. Toutefois, la croix dont celui-ci prêchait l'adoration, n'était pas la croix chrétienne; c'était la croix de Palenqué, qui était un emblème astronomique. Il est certain que la doctrine de ce Quetzalcoatla quelques analogies avec la doctrine chrétienne, en ce qui concerne, par exemple, le célibat des prêtres et la confession; mais il y a lieu d'observer que la confession existait dans l'Inde brahmanique et dans l'Inde bouddhique depuis les temps les plus reculés. Ce n'est donc pas une preuve de l'origine chrétienne de sa doctrine. D'ailleurs, le principe de l'enseignement de Quetzalcoatl n'était nullement chrétien, car, loin de prêcher la croyance à l'autre vie, il semble plutôt empreint de matérialisme. Je ne vois donc là que des faits très généraux, et qui ne me paraissent en aucune façon propres à servir de preuves. Si la doctrine prêchée par Quetzalcoatl avait une source étrangère, je crois qu'il la faudrait chercher surtout dans une influence bouddhique ou brahmanique.

M. Anatole Bamps fait passer sous les yeux des membres du Congrès vingt-deux planches envoyées et exécutées par M. L. Guesde, de Pointe-à-Pitre (Guadeloupe). Elles représentent des haches en pierre, composant une partie de la collection d'antiquités caraïbes réunie par cet archéologue.

Ces haches sont d'un type uniforme et essentiellement caratéristique. Plus grandes que celles qu'on rencontre en général au Mexique et au Pérou, elles paraissent aussi d'un travail plus grossier et plus rudimentaire. Leur contour, sauf peut-être un seul spécimen, n'offre rien qui ressemble à de l'art et dénote une absence complète de goût. L'ouvrier ne paraît avoir eu en vue que l'usage auquel il destinait ces instruments de pierre. Presque toutes ces haches ont l'aspect lourd et massif; la partie destinée à être fixée au manche est surtout très maladroitement façonnée et présente une grande diversité. Le sommet de deux de ces haches est taillé en pointe, à l'effet de pénètrer et de s'ajuster dans le manche; toutes les autres sont faites de manière à pouvoir v être attachées par des liens. Pour tous les spécimens, la largeur va en progressant, à partir de l'endroit où doit s'adapter le manche, jusqu'au taillant. Celui-ci est large et accentué; il est ébréché dans la plupart des pièces : le taillant et les arêtes, ordinairement éclatés, démontrent que ces pièces ont subi un long usage. Quelques-unes sont polies; le plus grand nombre sont encore dans l'état natif, ou accusent des irrégularités de taille et le défaut absolu d'une main d'œuvre perfectionnée ou même quelque peu soignée.

La courte description qui accompagne le dessin de chaque hache, achèvera de donner une idée de ces instruments des Caraïbes.

- 1. Coupe irrégulière, surface rugueuse polie par places, sans entaille circulaire; hauteur 0,21, largeur 0,14.
- 2. Travail très primitif et fort irrégulier, sans entaille circulaire; haut. 0,13, larg. 0,10.
- 3. Pièce très bien conservée, sans entaille circulaire; haut. 0,22, larg. 0,12.
- 4. Modèle très primitif, entaille visible sur une face, presque imperceptible sur l'autre; haut. 0,14, larg. 0,10.
- 5. A peine ébauchée, à tête pointue, sans entaille circulaire; haut. 0, 28, larg. 0, 16.
- 6. Pièce très primitive, très mince (un centimètre d'épaisseur), tête aplatie, sans entaille circulaire; haut. 0, 21, larg. 0, 12.

- 7. Modèle long, très primitif, sans entaille circulaire; haut. 0,22, larg. 0,085.
- 8. Spécimen très primitif, surface fort rugueuse, sans entaille circulaire; haut. 0, 16, larg. 0, 12.
- 9. Pièce très bien polie, tête taillée à sept pointes, sans entaille circulaire; haut. 0,18, larg. 0,12.
- 10. Pièce bien polie, tête taillée à dix pointes, sans entaille circulaire; haut. 0,14, larg. 0,085.
- 11. Spécimen à entaille circulaire ébauchée; haut. 0, 19, larg. 0, 13.
- 12. Modèle bien poli, tête aplatie et inégale, sans entaille circulaire; haut. 0,16, larg. 0,11.
- 13. Pièce très bien polie, ayant au sommet sept petites pointes arrondies, pas d'entaille circulaire; haut. 0,19, larg. 0,15.
- 14. Modèle long, tète aplatie sur sa partie supérieure, entaille circulaire peu sensible sur une face, invisible sur l'autre; haut. 0,22, larg. 0,085.
- 15. Modèle long, très bien poli, sans entaille circulaire, portant dans le sens de sa hauteur une ligne profonde, faite par la charrue qui a déterré la hache du sol où elle se trouvait enfouie; haut. 0,29, larg. 0,10.
- 16 Pièce à tête pointue, très irrégulière, sans entaille circulaire; haut. 0,29, larg. 0,14.
- 17. Spécimen partiellement poli, deux pointes saillantes sur les côtés de la tête (ailerons), sans entaille circulaire; haut. 0,19, larg. 0,14.
- 18. Modèle très primitif, offrant de nombreuses rugosités, sans entaille circulaire; haut. 0,48, larg. 0,10.
- 19. Pièce très bien polie, à deux pointes saillantes, sans entaille circulaire; haut. 0,22, larg. 0,16.
- 20. Modèle très primitif, la tête raboteuse, sans entaille circulaire; haut. 0,18, larg. 0,10.
- 21. Spécimen admirablement poli, de chaque côté de la tête cinq pointes réunies par quatre rainures assez pro-

fondes sur une face, presque disparues sur l'autre, sans entaille circulaire; haut. 0,21, larg. 0,17.

- 22. Pièce offrant un poli remarquable, à ailerons, la tète portant une rainure destinée à maintenir le lien d'attache, sans entaille circulaire; haut. 0,21, larg. 0,13.
- M. le docteur Leemans, directeur du Musée royal néerlandais d'antiquités et d'ethnographie, à Leyde, donne lecture de son mémoire intitulé:

Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée Royal Néerlandais d'Antiquités à Leide.

Lors de la précédente session de notre Congrès à Luxembourg, j'ai eu l'honneur de présenter une notice sur quelques antiquités américaines conservées dans le Musée Royal Néerlandais d'antiquités à Leide (1). Depuis ce temps, ce Musée a été enrichi de quelques accroissements, obtenus principalement des possessions néerlan laises dans le Nouveau Monde. Vous voudrez bien, j'espère, m'accor ler quelques moments d'indulgence et me permettre maintenant de vous communiquer un court aperçu des objets nouvellement acquis, et parmi lesquels il y en a quelques-uns qui nous semblent bien mériter votre attention.

Antiquités de la Guyane Néerlandaise.

Nº 1. Hache en serpentine, d'un travail superbe et d'une conservation parfaite, présentant la forme caractéristique, quoique un peu moins prononcée, des haches de cette partie de l'Amérique. On se rappellera que cette forme caractéristique consiste dans une entaille creusée, quelquefois assez

⁽¹⁾ Cette notice a été publiée dans le Compte-rendu de la seconde session du Congrès International des Américanistes. Luxembourg, 1877, T. II, pp 283-302 avec 18 planches.

profondément. Jans les deux faces latérales, mais ne se prolengeant jamais sur les deux faces larges (1).

La hache, que nous avons représentée à demi-grandeur de l'original sous le n° 3, Pl. 1, a les dimensions suivantes : longueur 14 ; largeur, à la partie supérieure 9,8 ; à la partie inférieure 6,7 ; à la hauteur des entailles 7.5 ; épaisseur 4 centimètres.

Elle fut donnée au Musée par M. J. J. van Lennep, à Zeist, qui l'avait reçue de M. Gerhardt, missionnaire, à Zeist. Celui-ci l'avait acquise lors de son séjour dans la colonie de Surinam.

N° 2. Hache en serpentine de forme plus arrondie et avec les entailles latérales entrant très profondément dans le corps de l'instrument. Longueur 8,5; largeur 7; épaisseur au milieu 4 centimètres.

Trouvée à une profondeur de 1^m25 au-dessous du sol dans le district du Surinam supérieur.

N° 3. Hache en jaspe, de forme plus ovale, aux entailles ordinaires, d'un travail médiocre et moins soigné. Longueur 11,3; largeur 8,3: épaisseur 3,5 centimètres.

Trouvée dans la plantation S^{ta}-Barbara, dans le district du Surinam supérieur et acquise par l'instituteur M. G. Akuster.

N° 4. Hache en jaspe, comme la précèdente, assez nettement travaillée. Haut. 6,2; larg. 6,5 : épaiss. 2.4 centim.

Nº 5. Hache en jaspe, comme la précédente, mais un peu moins allongée. Long. 6,2; larg. 6,5; épaiss.2,4 centim.

N° 6. Hache en pierre schisteuse, comme la précèdente, aplatie sur le dessus du bout supérieur. Long. 6,7; larg. à la partie supérieure 5,5, vers le milieu 6; épaiss. 2,5 centim.

Trouvée par M. Rosenberg, près du Sara-Kreek, un affluent de la rivière du Surinam.

Nº 7. Pierre plate en pierre schisteuse, imitant la forme

⁽¹⁾ Voir Compte-rendu cité, T. H, pp 294, 295, 297, 298.

d'une hache et offrant en divers en hoits des marques de travail, mais pas achevée; elle peut avoir servi de meule. Long. 7: larg. 5.5; épaiss. 3 centimètres.

Trouvée à une profon leur de 1^m25 au-dessous du sol, non loin de la hache nº 2.

Nº 8. Diorite. Hache très soigneusement travaillée et assez lisse, d'une forme particulière et, par l'absence des entailles, entièrement différente du type ordinaire des haches du Surinam. La partie supérieure ou le talon fait saillie des deux côtés. Long. 10,5; larg. 9 et au-dessoûs des saillies 5,5; épaiss. 2,1 centimètres.

Trouvée dans le district de Nickerie.

Ces haches, nes 2 à 8, Pl. 1 et II, ont toutes été données au Musée par M. C. J. Hering, commis en chef à l'administration des impôts, à Paramaribo, qui, par sa coopération bienveillante et désintèressée, continue toujours à augmenter ses titres à notre entière reconnaissance.

Antiquités des îles.

Passons maintenant à Bonair, ile des Petites Antilles ou des îles Sous-le-Vent, à l'Est-Nord-Est de Curação. M. A.J. van Koolwijk, prêtre et curé de l'église catholique de Bonair, animé du noble désir d'utiliser aussi son séjour dans ces parages dans l'intérêt de recherches scientifiques, avait rassemble une petite collection de divers objets en pierre, provenant des indigenes ou des anciens habitants établis autrefois dans l'île. L'année passée, ayant visité sa patrie, il vint aussi à Leide, où j'eus l'avantage de faire sa connaissance et d'obtenir de lui des informations très appréciables sur les particularités concernant ses découvertes. Encore eut-il la bienveillance de me céder la série entière des dits objets qu'il avait emportés en quittant Bonair, et c'est ainsi que le Musée fut enrichi d'un bon nombre d'outils ou d'ustensiles en pierre, propres à nous mettre en voie pour étudier les mœurs et les usages des anciens habitants de la

petite ile, habitants auxquels on pourrait peut-être à quelques égards donner le nom de préhistoriques.

Cette nouvelle acquisition se compose de trente-trois numéros. Nous les comprenons tous sous la dénomination générale de haches, mais selon leurs formes et leur destination probable on pourrait les rapporter à diverses classes; le nom de ciseaux conviendrait peut-être mieux à quelqu es-uns.

Comme jusqu'à présent, autant que nous sachions, les restes de la population éteinte ou disparue des îles du groupe dont il s'agit ici n'ont pas attiré l'attention, que jamais au moins il n'ont été décrits, j'ai cru utile de joindre à la description qui suit, des esquisses de quelques-uns des objets en demi-grandeur des originaux.

Cinq haches ou coins, en diorite, néphrite et pierre schisteuse, ayant les faces larges, droites ou légérement courbées; d'un travail rude, mais le tranchant tant soit peu achevé et façonné avec quelque soin. Long. 9,5-16; larg. 4-7 centim. Voir trois de ces outils figurés sous les nos 8, 9 et 10, Pl. II.

Un marteau, voir nº 15, en diorite, de forme cylindrique, avec une entailleou plutôt une rainure tout autour, à quelque distance du talon ou de la partie supérieure plate, et se rétréci-sant vers le bout inférieur. Long. 10; diam. 3,7 cent.

Hache en pierre schisteuse olivâtre, voir nº 12, Pl. II, bien polie, le tranchant assez affilé; le bout supérieur terminé par une pointe. Long.15,5; larg.6; épaiss. 3,5 centim.

L'instrument peut avoir été fixé dans un manche de bois, mais il est possible aussi qu'on s'en soit servi sans manche, pour écorcher des animaux.

Trois fragments de haches semblables en diorite et pierre schisteuse noire. Long. de 4,5 à 9; larg. de 3,4 à 3,8 cent.

Hache en diorite comme le nº 12, mais plus courte. Long. 8,5; larg. 4,5; épaiss. de 3, 5 à 4 centimètres.

Hache en diorite, à tranchant affilé. Long. 7; larg. 4; épaiss. 2 centimètres.

Quatro haches en néphrite, à surfaces assez lisses. Long.

7,5; 6,5; 5,8 et 5,2; larg. 3,6; 4,3; 3,5 et 3,8; épaiss. de 2,5à 3 centim. Voir deux de ces haches sous les n^{os} 13 et 14, Pl. II.

Deux haches, une en diorite, une en néphrite, comme les précédentes. Long. 5,2 et 3,5; larg, 3,5 et 2,6; épaiss. 2,2 et 1,5 centim. Voir n° 15, Pl. III.

Cinq fragments en diorite et pierre schisteuse noire, les bouts inférieurs des haches à tranchant affilé. Long. 4,3 à 6 centimètres.

Petite hache en jaspe vert; travail rude, une des faces latérales aplatie, tranchant affilé. Long. 5,5; larg. 3,5; épaiss. 1,5 centimètres. Voir nº 16, Pl. III.

Petite hache en néphrite, plate et lisse. Long. 5; larg. 3,5; épaiss. 1,4 centimètres. $Voir\ n^{\rm o}$ 17, Pl. III.

Deux fragments en pierre schisteuse noire et néphrite; les houts inférieurs des haches très plats et peu épais. Long. 3,5 et 5; larg. 4,5 et 3,5; épaiss. 3 centimètres.

Un ciseau long et étroit, en pierre schisteuse brune. Long. 12,5; larg. 2,6; épaiss. 1,4 centimètres. Voir nº 18, Pl. III.

Ciseau en pierre schisteuse noire, comme le précédent, mais peu achevé. Long. 7,3; larg. 1,8; épaiss. 0,8 centim. Voir nº 19, Pl. III.

Petit ciseau oblong en néphrite. Long. 3,8; larg. 1,3; épaiss. 0,7 centimètres. *Voir n*° 20, Pl. III.

Hache en pierre schisteuse brune, ayant tant soit peu la forme d'une erminette; travail rude, mais le tranchant affilé. Long. 10,5; larg. 5; épaiss. 2.7 centim. Voir n° 21, Pl. III.

Fragment de la partie supérieure d'un ciseau en pierre argileuse. Long 7,5 centimètres.

De retour à Curaçao en 1878, M. van Koolwijk fut nommé curé de l'église catholique du district de Curaçao-Ouest. Dans cette nouvelle station, il continua ses recherches et eut le bonheur de découvrir les vestiges d'un ancien camp Indien, situé sur le terrain de la plantation Knippe. Des fragments nombreux de coquilles, dont plusieurs avec des traces indubitables de travail humain, avaient attiré son attention, et quelques fragments de haches en pierre, ainsi que quelques morceaux de poterie, dispersés parmi les coquilles, lui suggérèrent la supposition qu'un heureux hasard lui avait fait rencontrer un véritable kiækkenmædding (rebuts de cuisine) des anciens habitants primitifs de l'île, supposition que les recherches postérieures ne tardérent point à venir confirmer.

Vovons d'abord la situation du camp. Son emplacement se trouve à l'extrémité occidentale de l'île, près d'un petit passage abordable du rivage, formé par la nature et enfermé entre des roches assez hautes, entre les plantations Knippe et Westpunt. Dans la saison des pluies c'est un ravin, par lequel les eaux découlant du plateau trouvent leur issue vers la mer. Ces écoulements périodiques d'eau douce ont dans le cours des siècles retardé ou arrêté la formation rocailleuse, de sorte que le niveau du ravin se trouve actuellement à une dizaine de mètres au-dessous de la surface du plateau, tandis que le fond du ravin ne s'élève que très peu au-dessus du niveau moven de la mer. Le camp est situé au nord dudit ravin sur la surface du plateau, et à une étendue de deux hectares. Le sol est plat et s'élève presque insensiblement vers l'est, où le camp est limité par une couple de collines. La surface du sol est comme entièrement parsemée de coquilles brisées et de pierres détachées des rochers; le fonds lui-même est une terre labourable de peu d'épaisseur, utilisée il y a quelques années pour la culture du maïs. Comme les laboureurs ne se servent pas de la bêche, mais qu'ils remuent la terre avec un gros crochet de fer, les coquilles et les autres restes et débris provenant des anciens habitants, pour autant qu'ils eussent pus'y conserver plus ou moins intacts, durent bien être endommagés. Ils étaient réduits à l'état de fragments, dans la plupart desquels il était assez difficile, au premier abord, de reconnaître des objets travaillés à dessein.

La situation du camp était bien choisie. Elle offrait vers l'Est du haut des collines l'occasion de promener la vue sur des environs, et la perspective libre sur la mer procurait une garantie contre les attaques imprévues d'ennemis venant de ce côté. L'eau douce ne manquait pas et le ravin prêtait une communication facile avec le rivage et avec la mer qui fournissait les crustacés et les poissons, si non l'unique au moins la principale nourriture des habitants: elle fournissait en outre les matériaux de leur simple industrie.

Les spécimens des divers fragments que M. van Koolwijk destine an Musée d'antiquités de Leide, ont été choisis parmi une collection très nombreuse de pièces ramassées sur la surface du camp. La récolte aurait pu devenir beaucoup plus abondante, s'il eût été as ez heureux d'obtenir du propriétaire de la plantation la permission de faire exécuter des fouilles régulières sur le terrain; mais jusqu'à présent cette permission ne lui fut pas accordée. Un premier envoi expédié par M. van Koolwijk a déjà atteint sa destination: deux ou trois autres suivront à une première occasion favorable. Il faudra attendre l'arrivée de tous ces matériaux, pour que nous puissions nous former une opinion tant soit peu fondée sur la nature et l'usage de ces objets si divers, et décider, surtout pour ce qui concerne les fragments de coquilles, s'ils doivent leur forme au hasard, ou si nous devons y reconnaître le produit d'un travail humain. Leur figuration et une ressemblance fortuite avec les rudes et simples ustensiles ou outils d'un peuple sauvage, ou qui n'était arrivé encore qu'à un premier degré de civilisation, pourraient induire en erreur. Toutefois, un examen exact et une comparaison scrupuleuse ne manqueront pas de nous apporter des renseignements. Les fragments de coquilles roulés, rongés et frottés par l'action des vagues sur la plage, ont les surfaces et les bords plus ou moins émoussés, lisses et arrondis; ceux qui, excepté dans les cas de cassure; récentes, offrent des bords affiles et des formes qui ne sauraient être l'effet que d'un maniement spécial et avec une destination arrêtée, décèlent la main de l'homme et nous apportent des données pour nous instruire sur l'état de civilisation relative, la vie, les usages des habitants autrefois établis dans ces lieux. Peut-être même obtiendrons-nous par des recherches poursuivies et des découvertes nouvelles le moyen de parvenir par voie d'analogies à saisir le fil qui lie l'ancienne population disparue à d'autres, dont l'histoire est connue déjà avec quelque certitude.

D'après les renseignements que M. van Koolwijk m'a donnés, les objets suivants seront expédiés au Musée à une première occasion.

Objets en pierre taillée.

Onze outils de forme aplatie.

Six pierres de forme convexe.

Deux fragments qui ont été tant soit peu polis et affilés.

Vingt et une pièces et fragments avec les traces d'avoir été emmanchés en bois ou entortillés d'une corde.

Deux haches ou soi-disant pierres de tonnerre, dont l'une de très petite dimension, longue seulement d'un centimètre, en pierre verte d'une espèce qui n'appartient, ni à Bonair, ni à Curaçao, mais qui se trouve dans la Martinique et à la Guadeloupe, et à laquelle les habitants de ces îles attribuent une vertu médicale.

Un fragment d'une hache de la même pierre.

Soixante-cinq fragments de haches.

Une hache d'un travail rude.

Un marteau ou un pilon.

Soixante-dix pierres de formes diverses.

Objets en coquille.

Treize haches de diverses dimensions, parmi lesquelles plusieurs d'un travail soigné.

' Quatre haches offrant la forme ordinaire, mais pas achevées, au moins sans traces d'avoir été affilées.

Deux haches de forme plus carrée et sans tranchant.

Un fragment de hache.

Trente fragments de coquilles, parmi lesquels il y en a qui imitent de petites écuelles à boire ou des cuillers allongées, semblables à celles que les nègres façonnent de la calebasse. Peut-être pourrait-on comparer cette espèce de cuiller avec les ustensiles d'un même usage, également travaillés en coquille ou même en nacre, dans d'autres iles de l'archipel néerlandais indien.

Quelques petits disques d'un usage incertain, mais qui peuvent avoir servi d'ornements et dont les traces d'un travail fait à dessein, ne permettent aucun doute.

Terre cuite.

Deux fragments d'un plat.

Deux fragments de plats avec ornements en relief.

Anse d'un pot, ornée de lignes noires sur un fond rouge. Fragment d'un couvercle, orné de lignes noires également sur un fond rouge.

Sept fragments de pots, ornés de la même manière.

Dix fragments de pots, sans ornements.

Il faudra suspendre notre jugement et attendre l'occasion d'un examen personnel, pour nous assurer de la destination de ces objets en coquille. Jusqu'à présent, on ne savait pas que des coquilles eussent fourni les matériaux de haches ou d'outils pareils; il sera donc nécessaire de vérifier si cette dénomination peut être attribuée avec assez de justesse aux objets indiqués.

A ces envois sont encore ajoutés deux objets en pierre sablonneuse, trouvés lors du creusement d'un puits dans une autre plantation sur la côte septentrionale de Curação.

Nous avons figuré en grandeur des originaux, sous les nºs 22 à 62, Pl. III à XVI, un choix d'objets transmis par

M. van Koolwijk dans un premier envoi, et recueillis dans le camp indien.

Nºs 22-29, haches et fragments de haches en pierre schisteuse noirâtre: nº 30, marteau, comme le nº 31 de Bonair.

Nos 31-54, objets faits de coquille; les nos 31-34 ent la forme plus ou moins prononcée des haches en pierre; les nos 36 et 37 semblent avoir fait un entier, auquel il manque encore un fragment pour formar une hache de la forme représentée sous le no 12. Le fragment inférieur no 37, a une grande conformité avec la partie inférieure de la hache en schiste, représentée sous le no 29 et provenant également du même camp. La destination des pièces nos 40 et 41 est incertaine, mais il est incontestable qu'elles ont été travaillées à dessein; le no 39 pourrait appartenir à la classe des haches de la forme du no 36. Les nos 42, 43 et 44 semblent être de petites écuelles à boire; le no 45 peut avoir servi de cuiller; les nos 46-53 sont des disques de différentes dimensions, le no 50 plus épais que les autres: et le no 54 est peut-être un joujou.

Les n°s 55-60 sont des fragments de terre cuite, provenant de vases à l'usage domestique, de plats et pots de différentes dimensions, façonnés par la main et cuits au feu. La terre argileuse mêlée de sable est bien pétrie. Sur les fractures, l'intérieur est d'une couleur brunâtre claire, sur les deux surfaces d'une couleur brune plus foncée ou brune rougeâtre. Le n° 58 a la surface extérieure noirâtre, parsemée de petits points luisants; le fragment n° 60 a les deux surfaces teintes d'une couleur rouge, qui n'est pas l'effet de quelque substance ferrugineuse dans l'argile, mais qui paraît être une matière colorante, appliquée avant la cuisson. Les fragments n°s 55, 56 et 57 appartiennent à des pots d'une assez grande dimension et d'une large ouverture; les n°s 55, 57 et 59 sont munis d'un bord, le premier, en outre, d'une espèce d'ornementation imprimée dans le bord, avant

la cuisson. Le fragment nº 61, percé de deux trous, ressemble à quelque ornement, mais il pourrait bien être la partie supérieure ou la coiffure d'une figure, semblable à celles conservées dans le Musée et provenant de Venezuela. Comparez, par exemple, le nº 44 de la planche de mon mémoire publié dans le Compte rendu du Congrès de 1877.

Los coquilles qui out fourni les matériaux des objets indiqués ci-dessus et servi de nourriture aux anciens insulaires, appartiennent aux différentes espèces de Strombu s, comme le *Strombus gigas*, qui se trouvent actuellement encore dans la mer Caraïbe.

M. van Koolwijk eut le bonheur de faire une autre découverte, qui mérite surtout une mention spéciale. Près d'un petit ravin, au milieu du camp indien, à une profondeur d'environ 5 décimètres, il trouva un crâne humain, debout dans un plat de terre cuite et couvert de trois autres plats pareils, placés en biais sur le premier et formant ainsi comme un toit au-dessus du crâne. Ce dernier était assez bien conservé, mais il tomba en petites pièces au premier contact. A l'alentour, quelques restes d'ossements humains, parmi lesquels un os du bras (l'humerus), mais tous presque entièrement détruits. L'attention étant fixée sur cette particularité. M. van Koolwijk fit de nouvelles recherches dans les autres endroits où il avait trouvé des fragments de plats, et s'assura en trois de ces endroits au moins, de la présence de restes d'ossements humains. Cos particularités semblent bien rendre très probable sa supposition, que les Indiens du camp avaient la coutume de garder les restes de leurs morts dans leur camp, peut-être même dans le sol de leurs cabanes. L'île ne leur offrait pas du bois en abondance et de dimensions assez grandes, aussi leur aurait-il été trop difficile de le travailler et de le faconner avec leurs instruments rudimentaires et défectueux. Ils auront donc exposé ou enterré les cadavres à quelque endroit isolé et, les parties molles étant dissoutes, rassemblé le crâne et les autres ossements, auxquels ils donnaient un enterrement de la manière décrite, sous le sol de leurs cabanes. Ce genre d'enterrement ne constitue pas un fait isolé ou étrange. Lubbock cite les exemples des Indiens des bords de l'Amazone, des habitants de la Nouvelle-Zélande, de ceux de Borneo, Dahomey, Yoroúba et d'autres peuples de la Côte d'Or. (Voir le Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte. Sitzungsbericht, am 18 Januar 1879, S. 30.) Hérodote, IV, 26, mentionne un usage analogue chez un peuple Scythe, les Issedones, qui, après avoir ôté la chair au crâne du défunt, le couvraient de dorure pour le garder comme un ornement précieux et vénéré, un λγ2λμ2.

Dans la petite île d'Amba, à l'est de Curaçao, les Indiens ensevelissaient leurs morts dans de grands vases de terre cuite grossière, semblables pour la forme et les dimensions aux vases connus sous le nom de jar par les Anglais, et qui, dans l'île de Curaçao, font encore le service de tonneaux.

Enfin, il faut mentionner aussi qu'on avait informé M. van Koolwijk de la trouvaille, faite il y avait déjà plusieurs années, d'une croix taillée de coquilles, dans la plantation de l'Ascension et sur un emplacement qui aurait été habité antérieurement par les Indiens.

Le propriétaire de la plantation avait bien voulu permettre, à M. van Koolwijk, de faire des fouilles dans cet emplacement, situé à 29 kilomètres environ du district de Westpunt, mais les résultats de ses recherches n'ont pas confirmé le fait. Aux emplacements où les Indiens auraient été établis, rien ne fut trouvé. Le terrain n'offrait que des roches nues sans aucun vestige de camp indien. Un examen réitéré est remis à un autre temps opportun.

Nous avons à regretter une absence totale de sources, où nous puissions puiser quelques renseignements tant soit

peu certains sur ces iles; il en est de même d'ailleurs pour toutes les autres îles des grandes et des petites Antilles, et en général pour toutes celles de la mer Caraïbe, eu égard aux temps anté-colombiens. Ce n'est qu'après la découverte du Nouveau-Monde que nous commençons à obtenir quelques jalons pour nous guider sur ces plages obscures et inconnues. Toutefois, n'oublions pas que, plus nous approchons de ces premiers temps, plus nous avons besoin de n'avancer qu'avec une scrupuleuse précaution et d'appliquer constamment une sage critique pour distinguer la vérité du fantastique, pour ne pas nous laisser prendre par les récits naïfs, la foi crédule et l'imagination excitée des aventuriers pendant les premières années de la déconverte, aventuriers qui s'attendaient à rencontrer des merveilles à chaque pas dans ce monde inconnu.

C'est donc toujours encore avec beaucoup de réserve que nous acceptons les descriptions de ces pays; de leurs populations, leurs usages, leurs mœurs et leur histoire, telles qu'elles nous sont tracées d'après les rapports datant des premières années après la découverte. Pour ce qui concerne les siècles suivants, les sources deviennent beaucoup plus authentiques et nous permettent de nous former par la combinaison de faits plus sûrs et de renseignements plus précis, une image plus ou moins détaillée et fidèle des circonstances et des événements. Il devient même possible quelquefois de recueillir des traditions conservées et d'y découvrir des traces, des particularités appartenant aux temps anté-historiques.

Les îles de la mer des Antilles, ou, si l'on veut, de la mer Caraïbe, s'étendent de l'embouchure de l'Orinoco dans une courbe, d'abord vers le nord, puis vers l'ouest, et se dirigent, d'un côté, par les îles Lucayes vers la Floride et, de l'autre côté, par l'île de Cuba vers le Yucatan. Si nous considérons cette situation géographique, nous pouvons sans trop de difficulté admettre une influence directe du Yuacatan sur les

Antilles. Aussi prétend-on que, longtemps avant l'arrivée des Espagnols, presque toutes ces îles étaient occupées par une branche du puissant peuple des Mayas. Ces habitants émigrés n'atteignirent jamais un haut degré de civilisation et restèrent à cet égard beaucoup au-dessous du peuple dont ils tiraient leur origine. Au reste, ils étaient, paraît-il, d'une nature très paisible. Colomb assure que les aborigènes de Cuba et des Lucayes n'avaient que des sabres en bois ainsi que des javelots, dont ils durcissaient les pointes par l'action du feu. Seulement pour creuser les troncs d'arbré dont ils faisaient leurs canots, ils se servaient de haches en pierre.

Mais lorsque les Espagnols arrivèrent, ils trouvèrent encore un autre peuple sauvage et belliqueux établi dans les Antilles. Les Caraïbes, partis du continent de l'Amérique méridionale, où ils habitèrent dans les pays entre l'embouchure de la Magdaleine et l'Amazone, s'emparèrent d'abord des îles plus petites, y exterminèrent la population mâle et étendirent leurs conquêtes, même jusqu'aux grandes Antilles, à Cuba et à Haïti, dont ils occupèrent une grande partie. Lors de l'arrivée des Espagnols, les Caraïbes avaient atteint le sommet de leur puissance. Le centre de leur domination était l'île de Guadeloupe, où ils restèrent encore établis pendant plus d'un siècle; mais dans les autres îles ils furent presque totalement exterminés par les Espagnols. Ceux qui réussirent à échapper émigrèrent vers le continent, où on trouve leurs descendants encore au Venezuela, et aussi, mais en petit nombre, dans une partie de la Guyane Britannique. Ils ont gardé la tradition de cette dernière émigration, mais le souvenir d'une descendance de l'Amérique méridionale est entièrement effacé. Toutefois, on ne saurait considérer les Caraïbes comme les aborigènes des îles, ni admettre l'opinion, partagée par quelques auteurs, qu'ils étaient originaires de l'Amérique septentrionale, et qu'après avoir occupé les îles Antilles pendant

plusieurs siècles, ils étaient émigrés dans l'Amérique méridionale. Le fait est qu'à leur dernière émigration, les Caraïbe s retournèrent aux pays qu'ils avaient quittés, pour étendre leur domination sur les îles de la mer à laquelle ils ont donné leur nom.

Ces détails, assez pauvres, il est vrai, et ne se présentant pas avec l'aspect d'une certitude historique, ne nous offrent que de très minces points d'appui pour nous faire connaître le peuple auquel nous pourrions attribuer les objets dont nous avons parlé plus haut et découverts dans les iles de Curação et de Bonair, Toutefois, nous saurions peut-être emprunter quelque indication sur l'origine d'une hache très rare en diorite, trouvée il y a plusieurs années dans l'île de Saba, et conservée actuellement dans le Musée d'antiquités à Leide. Cette hache, que nous avons publiée sous le nº 69, dans notre mémoire inséré au He Tome du compte rendu de la seconde session de notre congrès, à Luxembourg, présente dans les ornements, ou les signes sculptes sur l'une de ses faces larges, quelque ressemblance avec les ornements architectoniques et les figures symboliques de l'ancien empire mexicain, et plus spécialement du Yucat in. mais ce fait isolé encore me paraît trop faible pour en déduire des conclusions.

Une découverte faite il y a environ une dizaine d'années dans l'île de la Guadeloupe, où les Caraïbes eurent, comme j'ai déjà dit, le Centre de leur pouvoir et de leur domination, nous présente peut-être quelques indices de plus de valeur (1). Dans une caverne de cette île on trouva plusieurs squelettes humains et quelques objets en pierre andésite, que l'on regarde comme originaires des Caraïbes. Ce sont : une hache, le tranchant arrondi, la partie supérieure se rêtré-

⁽¹⁾ V. le mémoire de M. F. Heger: Aus den Sammlungen der anthropologisch-ethnologischen Abtheilung des R.K. naturhistorischen Hofmuseums in Wren, publié dans les Mittheilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien, 1xer B., 1879, p. 132 et suiv., Pl.1.

cissant vers le talon en forme de coin, comme la hache de l'île de Bonair, que nous avons figurée sous le nº 12, Pl. II; mais ce qui est surtout remarquable, c'est que le manche en bois était également conservé: la hache y était fixée avec son bout supérieur et y resta assez soli·lement sans aucun lien.

Une grande hache en andésite gris, le tranchant de forme circulaire, la partie inférieure de forme oblongue, le talon quadrangulaire; les deux faces larges offrant une légère entaille, ou une rainure qui ne semble pas se continuer sur les faces latérales. Deux autres haches ont la même forme, mais elles sont plus petites, et la rainure va tout autour.

Enfin une pierre ronde de la forme d'une boule aplatie sur les deux grandes faces et munie au milieu, entre ces faces, d'une espèce de coulisse ou de rainure creusée tout autour. Cette continuité du creux ou de la cannelure sur le pourtour de ces instruments les écarte de la classe des haches de la Guyane Néerlan laise, qui, comme nous l'avons déjà indiqué, offrent presque toutes, comme type caractéristique, une entaille assez profonde sur les deux faces latérales; particularité qui, autant que je sache, ne se retrouve que dans les Guyanes et peut-être aussi, mais je n'en connais jusqu'à prèsent qu'un seul exemple, dans le Brésil (4).

Je n'oserais donc encore admettre une relation ou des raphorts des anciens habitants du Surinam ou de ceux des autres parties de la Guyane avec les anciennes populations des Antilles, ou avec les Caraïbes, soit des îles, soit du continent de l'Amérique. Au reste, aussi dans d'autres îles des Antilles, par exemple dans l'île St-Vincent, on a trouvé des outils en pierre, provenant à ce qu'on croit des Caraïbes. Quant aux objets semblables, trouvés dans la Guyane Britannique (2), il est douteux, mais pas tout à fait invraisemblable, qu'ils proviennent de ce même peuple.

⁽¹⁾ V. mon mémoire dans le *Compte rendu* cité déjà. T. II, pp. 295 et suiv. (2) V. le mémoire de M. F. Heger, p. 139.

Serait-il possible de supposer des rapports entre les anciens habitants des îles de Bonair et de Curação, et ceux des autres connues sous le nom d'îles Sous-le-Vent et situées à peu de distance du continent de Venezuela, soit avec les indigènes des îles qui forment les groupes des petites et des grandes Antilles, soit avec les Caraïbes, qui pendant quelques siècles, comme nous l'avons déjà mentionné. avaient étendu leur domination sur presque toutes les îles de la mer portant encore leur nom? Il faudrait trouver dans ces îles les restes de populations antérieures, des camps semblables à celui que M. van Koolwijk a découvert dans Curação, et les produits de l'industrie de ces soi-disant Indiens, pour pouvoir saisir quelques rayons de lumière sur cette obscure question. Mieux vaut, dans l'état actuel de nos connaissances, nous abstenir de conjectures qui ne sauraient se fonder que sur de trop faibles apparences ou qui, par le premier fait reconnu vrai, risqueraient d'être renversées. Voilà bien un champ ouvert à des recherches très utiles et très intéressantes. Espérons que l'un des bons résultats de notre congrès et des sociétés américanistes sera que ce champ ne restera pas oublié, mais qu'au contraire il attirera l'attention d'explorateurs et de pionniers zélés et nombreux. Une bonne récolte leur apportera une récompense et une satisfaction bien méritées.

Qu'il me soit permis, avant de finir ma communication, de mentionner une particularité, qui pourrait bien donner quelque vraisemblance à l'hypothèse qui tend à admettre certains rapports éloignés entre les indigénes des trois Guyanes, au moins des Guyanes Néerlandaise et Britannique, avec les puissants et grands empires de l'Amérique septentrionale. Dans la Guyane Néerlandaise, les Indiens Arawaka pratiquent une industrie très étendue et très avancée, c'est la fabrication de toutes sortes d'ouvrages tressés en paille, et offrant des figures noires sur un fond jaune. Dans le Surinam, ce genre de travail porte le nom

de pagala ou pagara. Les figures imitent des lignes droites et en zigzag sous différentes combinaisons et directions, des carrés, des rhombes, diverses modifications de l'ornement connu sous le nom « à la grecque », etc. Ces ornements, on les retrouve sur les ruines des anciens édifices du Mexique, non pas dans une identité absolue, mais en tout cas avec une ressemblance trop frappante pour que l'on puisse l'attribuer à un hasard. Il y a de ces ornements simples et souvent aussi formés d'une composition de lignes droites et courbes, qu'on retrouve par exemple sur les poteries des divers peuples, tant de l'antiquité que de ceux qui existent encore, mais qui exercent leur industrie primitive hors de l'influence de la civilisation actuelle.

Ces ornements, ces motifs se rencontrent dans les pays les plus éloignés l'un de l'autre, sans qu'ils nous parlent de quelques rapports d'origine ou de quelque influence d'un peuple sur un autre; mais il y a parmi les ornements des pagara's des Indiens du Surinam, une figure, un patron caractéristique et différent de tous les autres, dont ils se servent dans la fabrication de leurs jolies petites boîtes et autres objets d'usage domestique. Nous l'avons figuré sous le nº 62, Pl. XVI. Comparons maintenant ces figures avec celle que nous avons reproduite sous le nº 63, Pl. XVI. Je crois que nous pouvons admettre, sinon une identité, une conformité absolues, du moins une ressemblance qui ne saurait pas être le produit du hasard. Ce dernier ornement se trouve sur les faces d'un élifice splendide dans les ruines des anciens temples près du village moderne de San Pablo-Mitlan, à dix ou douze lieues au sud-est de la ville d'Oaxaca ou Huaxaca dans l'État de ce même nom de l'empire du Mexique. Les figures sont formées par de petites pierres carrées, rangées l'une auprès de l'autre en haut-relief, placées et fixées dans une masse de ciment très dur. Ces édifices magnifiques sont attribués aux Zapotèques, antérieurs aux Aztèques, et assujettis par ceux-ci (1). Sans admettre comme un fait acquis les rapports, quoique très lointains, entre les anciens Mexicains et les peuples établis autrefois sur l'isthme qui unit les deux grandes parties de l'Amérique et même les peuples de l'Amérique méridionale, nous pouvons cependant reconnaître la possibilité que l'influence de l'art d'un peuple si puissant et d'une civilisation si avancée se soit perpétuée pour ainsi dire insensiblement, et que des restes s'en soient conservés dans les produits de l'industrie des habitants primitifs de la Guvane.

Je dois cette observation, qui me semblait bien digne d'être soumise à un examen ultérieur, à M. C. J. Heering, de Paramaribo, dont j'ai eu l'avantage de mentionner plus d'une fois le nom parmi les personnes qui par leur active coopération et leur bienveillance désintéressée peuvent faire valoir les titres les plus justes à la reconnaissance du Musée d'État dont la direction m'est confiée.

La séance est levée à 4 heures 3/4.

⁽¹⁾ V. Brantz Mayer. Observations on Mexican history and archeology, with a special notice of Zapotee remains, as delineated by M^r I. G. Sawkins's drawings of Milla, etc., Washington, 1856. Pt. II. Texte, p. 31.

DINER AU PALAIS ROYAL DE LAEKEN.

Le mercredi 24 septembre, à 6 h. 1/2, LL. MM. le Roi et la Reine avaient prié à dîner, au Palais de Laeken, résidence d'été de la cour de Belgique, Sor Excellence le général Don Antonio Guzman Blanco, président des États-Unis de Venezuela. Les Ministres et les hauts fonctionnaires civils et militaires de la suite du Président, avaient été conviés en même temps.

D'après les ordres de Leurs Majestés, le Grand-Maréchal de la Cour avait invité aussi les Délégués officiels étrangers, quelques membres de distinction et le Bureau du Congrès.

Leurs Majestés avaient daigné réunir à la même table des diplomates, des grands officiers de la couronne et un certain nombre de hauts fonction-

naires du pays.

Le Roi et la Reine se firent successivement présenter les membres invités du Congrès et les entretinrent longuement avec la plus grande bienveillance. Tous se montrèrent enchantés du gracieux accueil qu'ils reçurent.

FIN DU PREMIER VOLUME.

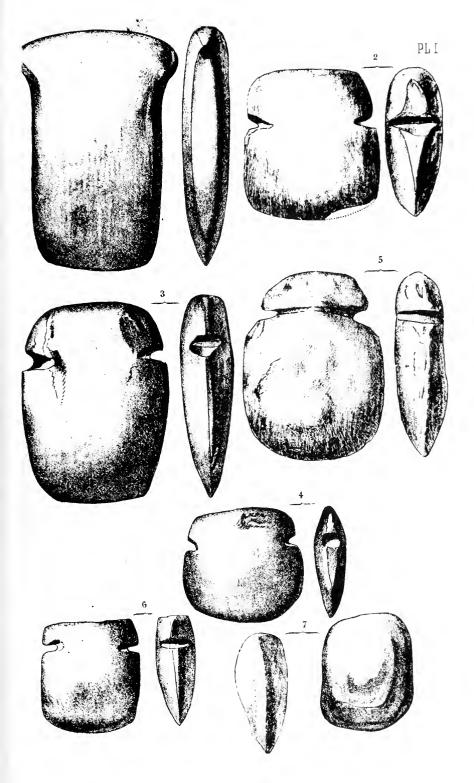
TABLE DES MATIÈRES

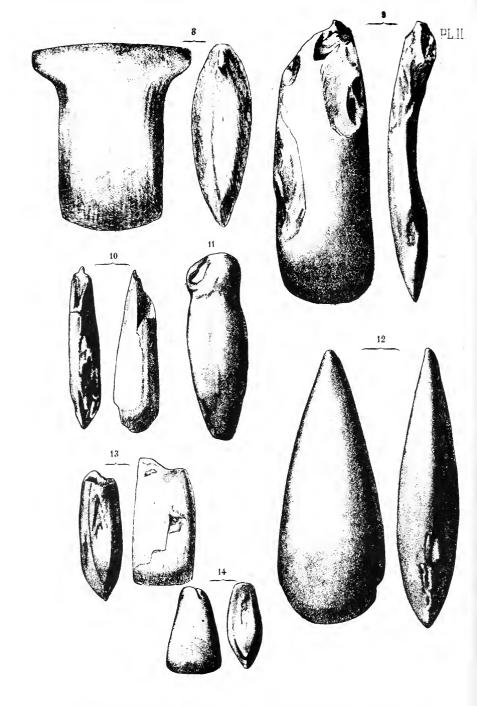
	Pa
Comité d'organisation de la session de Bruxelles	
Préliminaires du Congrès	
Première séance. — Constitution du Bureau et du Conseil cen-	
tral. Mesures d'ordre. Communications	
Allocution de M. Lucien Adam	
Election des Membres du Bureau et de ceux du Conseil	
Allocution de M. le lieutenant-général baron Goethals, prési-	
dent	
Gouvernements et Sociétés scientifiques officiellement représentés	
à la 3 ^{me} session	
Mesures d'ordre	
Lettre de M. de Quatrefages	
Communication de M. L. Alvin	
Communication de M. le docteur Warlomont.	
Communication de M. Anatole Bamps	
DEUXIÈME SÉANCE. — Ouverture solennelle. Histoire	
Discours de M. le lieutenant-général baron Goethals	
Les documents historiques précolombiens du Mexique et de	
l'Anahuac, par M. André de Bellecombe	
Observations de M. Lucien Adam	

Des Calpullis mexicains, de leur administration, de leur origine	ages
et du principe communiste qu'ils impliquent, par M. Ad. Ban-	
delier	58
Réponse aux observations de M. Lucien Adam, par M. l'abbé	
Emile Schmitz	61
Discussion	63
Allocution de M. Torres Caïcedo, ministre plénipotentiaire de	
la République de San Salvador	65
Allocution de M. Márcos Jiménez de la Espada, délégué du gou-	
vernement espagnol	66
RÉCEPTION DU CONGRÈS A L'HÔTEL DE VILLE DE BRUXELLES.	68
Allocution de M. Buls, échevin	69
Réponse de M. le baron Frédéric de Hellwald	71
Réponse de M. Torres Caïcedo	71
Troisième séance. — Histoire (Suite)	74
La Norambègue, avec des preuves de son origine scandinave	
fournies par la langue, les institutions et les croyances des	
indigenes de l'Acadie, par M. Eugène Beauvois	74
Les Explorations du fleuve des Amazones, fuites par les Fran-	
ciscains du Pérou, par le P. Servais Dirks.	112
Progrès de la cartographie américaine, durant le XVIe siècle,	
par le révérend F. B. De Costa	143
Communications et observations de M. Gabriel Gravier.	151
Progrès de la cartographie américaine, durant le XVIe siècle,	
par M. le lieutenant-colonel d'état-major Adan	152
Une carte inconnue, la première dressée par Louis Joliet en	
1674, après son exploration du Mississipi avec le P. Jacques	
Marquette, en 1673, par M. Gabriel Gravier	241
Explications de M. Lucien Adam	277
Quelques observations sur les premières lettres publiées d'Améric	
Vespuce, par M. F. Force	27 9
Communication de M. Anatole Bamps	315
De l'Influence de l'orographie sur la marche de la civilisation,	
dans l'Amérique du Nord et en Europe, par M. le docteur	
Charles Barrois.	316
L'Imprimerie et les livres dans l'Amérique Espagnole aux	
XVI ^o , XVII ^o et XVIII ^o siècles, par M. Vicente G. Quesada .	320
Discussion	387
L'Antiquité des différents États de la domination canadienne,	
par M. H. Burtin	388
Explications de M. Gabriel Gravier	390

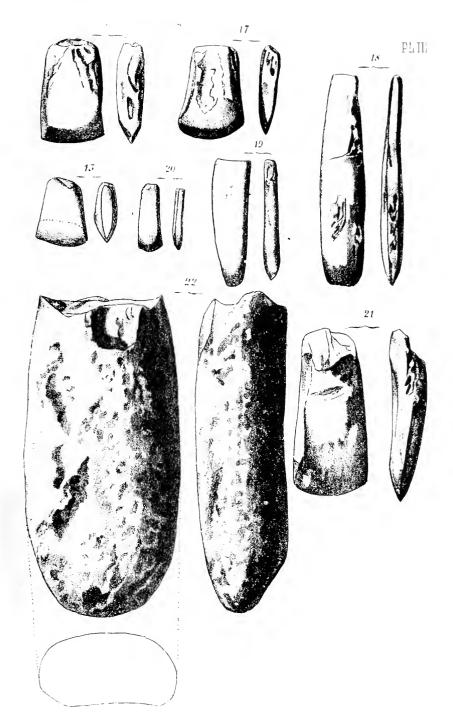
Covami Verrassano scopritore di regioni nell' America settentrionale, studio di Cornelio Desimoni di Genova con note ed una appendice. Observations de M. Lucien Adam sur le parler des hommes et le parler des femmes dans la langue caraibe. Discussion QUATRIÈME SÉANCE. — Archéologie. Discours de M. le baron Frédéric de Hellwald La céramique péravienne de la Société d'études américaines, fondée à Nancy, par M. Jules Renauld. Discussion Vestiges du christianisme et de l'homme blanc en Amérique avant sa découverte par Christophe Colomb, par M. l'abbé Schmitz. L'homme blanc et la croix en Amérique, par M. Peterken Discussion Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú, par D. Márcos Jiménez de la Espada Discussion Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. DÎNER AU PALAIS ROYAL DE LAEKEN PLANCHES. Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches). Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	TABLE DES MATIERES	()
Una appendice Observations de M. Lucien Adam sur le parler des hommes et le parler des femmes dans la langue caraibe Discussion QUATRIÈME SÉANCE. — Archéologie Discours de M. le baron Frédéric de Hellwald La céramique péruvienne de la Société d'études américaines, fondée à Nancy, par M. Jules Renauld Discussion Vestiges du christianisme et de l'homme blanc en Amérique avant sa découverte par Christophe Colomb, par M. l'abbé Schmitz L'homme blanc et la croix en Amérique, par M. l'eterken Discussion Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú, par D. Marcos Jiménez de la Espada Discussion Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquites à Leide, par M. le docteur Leemans. Dîner au Palais royal de Laeken PLANCHES. Le globe Lenox. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches) Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	Giovanni Verrazzano scopritore di regioni nell' America setten- trionale, studio di Cornelio Desimoni di Genova con note ed	Pa
Observations de M. Lucien Adam sur le parler des hommes et le parler des femmes dans la langue caraibe. Discussion QUATRIÈME SÉANCE. — Archéologie. Discours de M. le baron Frédéric de Hellwald La céramique péruvienne de la Société d'études américaines, fondée à Nancy, par M. Jules Renauld Discussion Vestiges du christianisme et de l'homme blanc en Amérique avant sa découverte par Christophe Colomb, par M. l'abbé Schmitz L'homme blanc et la croix en Amérique, par M. Peterken Discussion Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú, par D. Márcos Jiménez de la Espada Discussion Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. DÎNER AU PALAIS ROYAL DE LAEKEN PLANCHES. Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches) Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	una appendice	3
le parler des femmes dans la langue caraibe Discussion QUATRIÈME SÉANCE. — Archéologie Discours de M. le baron Frédéric de Hellwald La céramique péravienne de la Société d'études américaines, fondée à Nancy, par M. Jules Renauld Discussion Vestiges du christianisme et de l'homme blanc en Amérique avant sa découverte par Christophe Colomb, par M. l'abbé Schmitz L'homme blanc et la croix en Amérique, par M. Peterken Discussion Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú, par D. Márcos Jiménez de la Espada Discussion Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. DÎNER AU PALAIS ROYAL DE LAEKEN PLANCHES. Le globe Lenox. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches) Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	Observations de M. Lucien Adam sur le parler des hommes et	
Discussion Quatrième séance. — Archéologie Discours de M. le baron Frédéric de Hellwald La céramique péravienne de la Société d'études américaines, fondée à Nancy, par M. Jules Renauld Discussion Vestiges du christianisme et de l'homme blanc en Amérique avant sa découverte par Christophe Colomb, par M. l'abbé Schmitz L'homme blanc et la croix en Amérique, par M. l'eterken Discussion Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú, par D. Márcos Jiménez de la Espada Discussion Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. Dîner au Palais royal de Laeken PLANCHES. Le globe Lenox. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el l'erú (4 planches) Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	le parler des femmes dans la langue caraibe.	-1
Quatrième séance. — Archéologie. Discours de M. le baron Frédéric de Hellwald. La céramique péruvienne de la Société d'études américaines, fondée à Nancy, par M. Jules Renauld. Discussion. Vestiges du christianisme et de l'homme blanc en Amérique avant sa découverte par Christophe Colomb, par M. l'abbé Schmitz. L'homme blanc et la croix en Amérique, par M. Peterken. Discussion. Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú, par D. Márcos Jiménez de la Espada. Discussion. Haches en pierre des Caraïbes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. Dîner au Palais royal de Laeken. PLANCHES. Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet. La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches). Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches). Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	Discussion	-4
Discours de M. le baron Frédéric de Hellwald La céramique péruvienne de la Société d'études américaines, fondée à Nancy, par M. Jules Renauld Discussion Vestiges du christianisme et de l'homme blanc en Amérique avant sa découverte par Christophe Colomb, par M. l'abbé Schmitz L'homme blanc et la croix en Amérique, par M. Peterken Discussion Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú, par D. Márcos Jiménez de la Espada Discussion Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. Dîner au Palais royal de Laeken PLANCHES. Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches) Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	Quatrième séance. — Archéologie	4
La céramique péruvienne de la Société d'études américaines, fondée à Nancy, par M. Jules Renauld Discussion Vestiges du christianisme et de l'homme blanc en Amérique avant sa découverte par Christophe Colomb, par M. l'abbé Schmitz L'homme blanc et la croix en Amérique, par M. l'eterken Discussion Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú, par D. Márcos Jiménez de la Espada Discussion Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. DÎNER AU PALAIS ROYAL DE LAEKEN PLANCHES. Le globe Lenox. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches) Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	Discours de M. le baron Frédéric de Hellwald	-4
fondée à Nancy, par M. Jules Renauld Discussion Vestiges du christianisme et de l'homme blanc en Amérique avant sa découverte par Christophe Colomb, par M. l'abbé Schmitz L'homme blanc et la croix en Amérique, par M. Peterken Discussion Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú, par D. Márcos Jiménez de la Espada Discussion Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. Dîner au Palais royal de Laeken PLANCHES. Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches) Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	La céramique péruvienne de la Société d'études américaines	
Discussion Vestiges du christianisme et de l'homme blanc en Amérique avant sa découverte par Christophe Colomb, par M. l'abbé Schmitz L'homme blanc et la croix en Amérique, par M. l'eterken Discussion Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú, par D. Márcos Jiménez de la Espada Discussion Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. Dîner au Palais royal de Laeken PLANCHES. Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el l'erú (4 planches). Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	fondée à Nancy, par M. Jules Renauld	- 1
Vestiges du christianisme et de l'homme blanc en Amérique avant sa découverte par Christophe Colomb, par M. l'abbé Schmitz. L'homme blanc et la croix en Amérique, par M. l'eterken Discussion Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú, par D. Márcos Jiménez de la Espada Discussion Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. Dîner au Palais royal de Laeken PLANCHES. Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el l'erú (4 planches). Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	Discussion	4
avant sa déconverte par Christophe Colomb, par M. l'abbé Schmitz L'homme blanc et la croix en Amérique, par M. Peterken Discussion Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú, par D. Márcos Jiménez de la Espada Discussion Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. DÎNER AU PALAIS ROYAL DE LAEKEN PLANCHES. Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el l'erú (4 planches) Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	Vestiges du christianisme et de l'homme blanc en Américae	7
Schmitz L'homme blanc et la croix en Amérique, par M. Peterken Discussion Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú, par D. Márcos Jiménez de la Espada Discussion Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. DÎNER AU PALAIS ROYAL DE LAEKEN PLANCHES. Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches) Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	arant sa découverte par Christophe Colomb par M. Poblis	
L'homme blanc et la croix en Amérique, par M. Peterken Discussion Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú, par D. Márcos Jiménez de la Espada Discussion Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. Dîner au Palais royal de Laeken PLANCHES. Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches) Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	Schmitz	4
Discussion Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú, par D. Márcos Jiménez de la Espada Discussion Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. Dîner au Palais royal de Laeken PLANCHES. Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches) Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	L'homme blanc et la grais en Américas non M. Datablan	
Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú, par D. Márcos Jiménez de la Espada Discussion Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. Dîner au Palais royal de Laeken PLANCHES. Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches) Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités		
Perú, par D. Marcos Jiménez de la Espada Discussion Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. Dîner au Palais royal de Laeken PLANCHES. Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches) Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	Dol Howher hierary warms do la Chara beautiful	•
Discussion	Det Houte buille y signo de la Crus precotomotanos en el	
Haches en pierre des Caraibes de la collection de M. L. Guesde . Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. Dîner au Palais royal de Laeken	Discussion	
Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. Dîner au Palais royal de Laeken. PLANCHES. Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches). Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches). Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités		
néerlandais d'Antiquités à Leide, par M. le docteur Leemans. Dîner au Palais royal de Laeken. PLANCHES. Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches). Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches). Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités		
PLANCHES. Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches). Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités		
PLANCHES. Le globe Lenox		
Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el l'erú (4 planches). Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	Dîner au Palais royal de Laeken	(
Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el l'erú (4 planches). Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités		
Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el l'erú (4 planches). Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités		
Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el l'erú (4 planches). Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités		
Le globe Lenox. Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el l'erú (4 planches). Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	DI . W(W)	
Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches) Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	PLANCHES.	
Carta de las Antillas. Carte inconnue de Louis Joliet La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches) Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches) Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités		
Carte inconnue de Louis Joliet		
La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à Nancy (4 planches)		
Nancy (4 planches)	Carte inconnue de Louis Joliet	
Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches)	La céramique péruvienne de la Société d'études américaines à	
Del Hombre blanco y signo de la Cruz precolombianos en el Perú (4 planches)	Nancy (4 planches)	
(4 planches)		
Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	• •	
	Antiquités américaines du Musée royal néerlandais d'antiquités	
	de Leyde (16 planches)	(

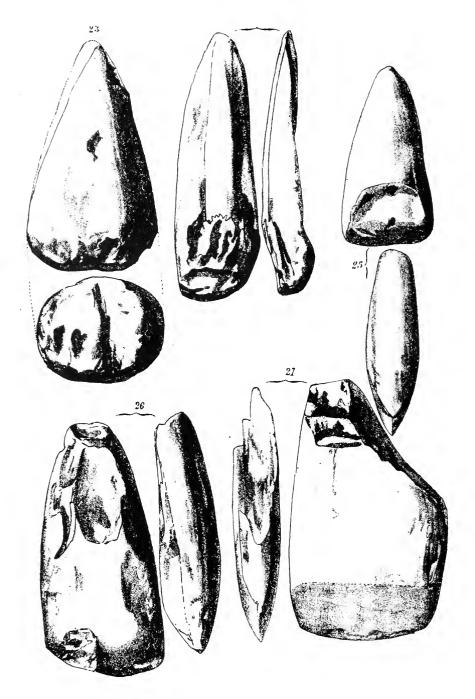


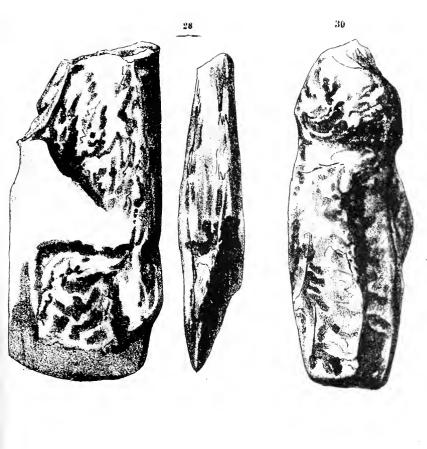


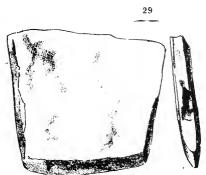


- Concret international des américanistes lessoion de Bruxelles Antiquiés Anéricames du Musee Royal de Leyde.

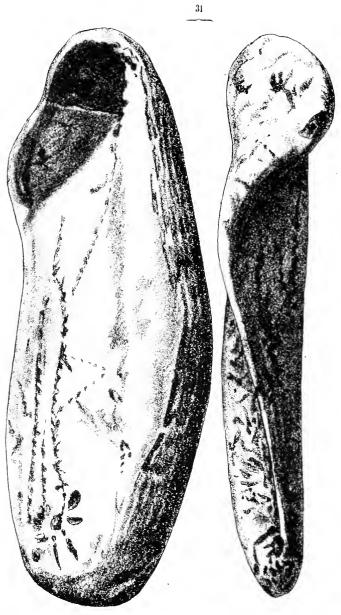


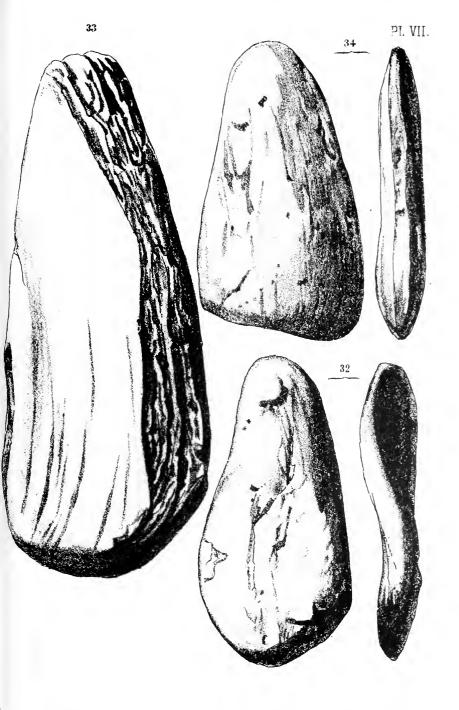




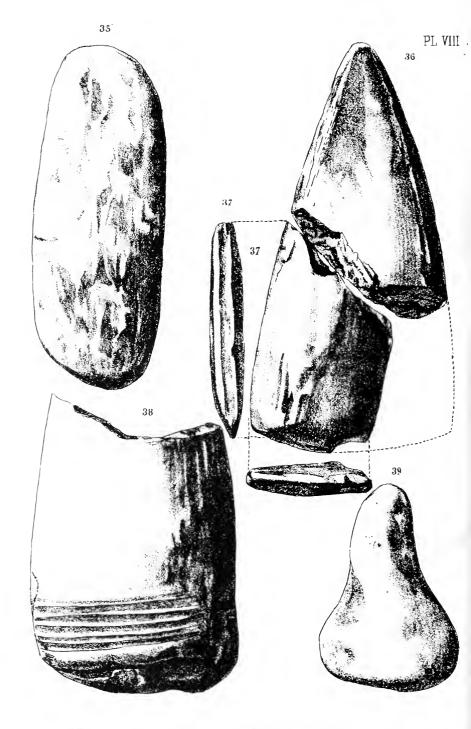


CONGRES INTERNATIONAL DES AMERICANISTES OFFCCION DE EFIXETES Antiquites Americane au Mille de la Carte de la Carte

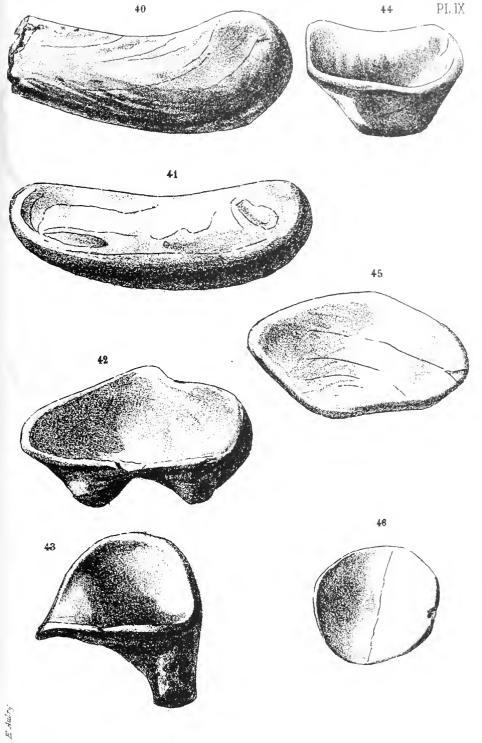




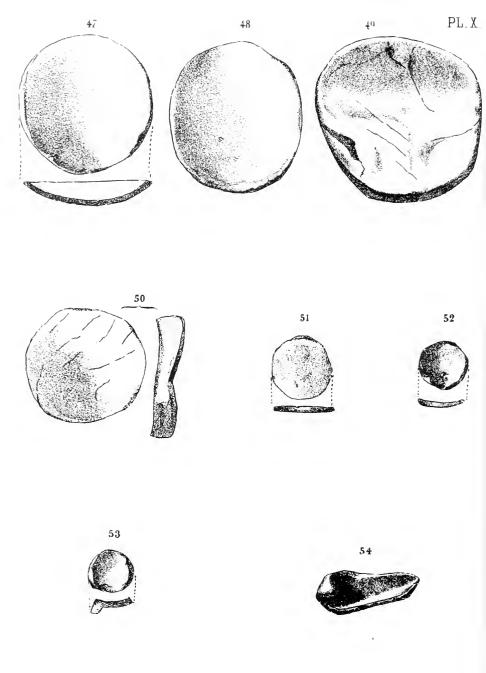
CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES L'SESSION DE BRUXELLE... Antiquités Américaines du Musée Royal de Leyde



Antiquités Americans Vicinità Degle



CONCRES INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES _SESSION DE BRUXELLES Antiquités Americaines du Musee Royal de Leyde

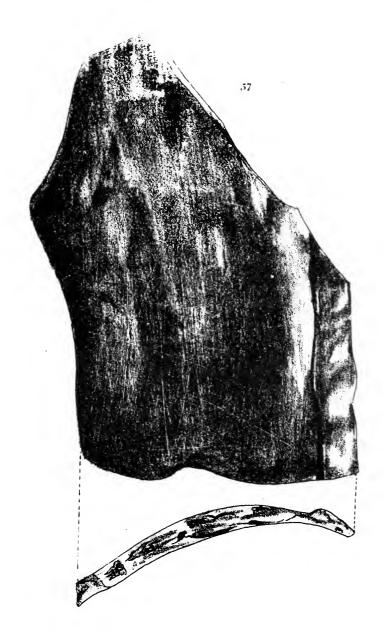


CONGRES INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES _SESSION DE BRUXELLES Antiquités Américaines du Musée Royal de Leyde

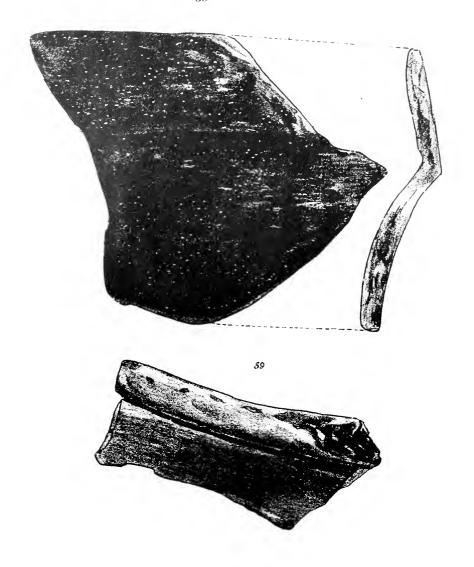




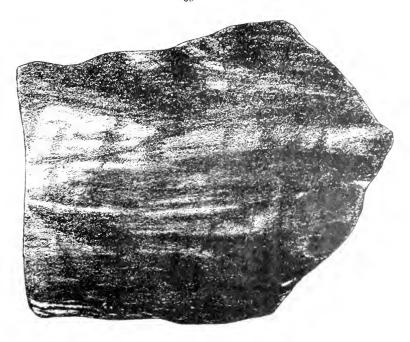




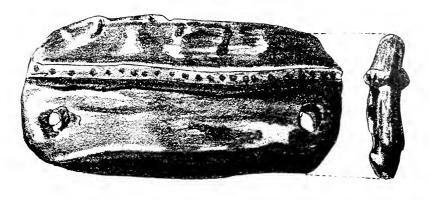
٠.



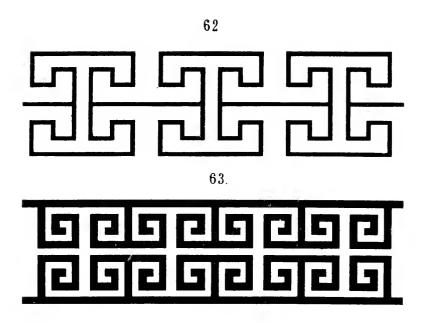
CONGRES INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES _SESSION DE BRUXELLES Antiquites Americaines du Musée Royal de Leyde



61



CONGRES INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES SESSION DE BRUXELLES Antiquites Americaines du Musee Royal de Leyde



		is a	



GETTY CENTER LIBRARY 3 3125 00628 5148

